A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

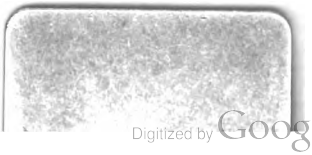
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

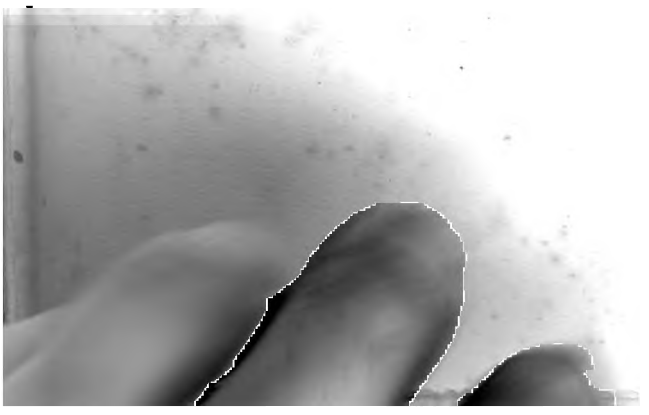
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

600088081V



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BELGIQUE CATHOLIQUE

OU

HISTOIRE

DES SAINTS, DES GRANDS HOMMES,

DES INSTITUTIONS

ET DES MONUMENTS DU CATHOLICISME

EN

BELGIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

BELGIQUE CATHOLIQUE.

Première Partie.

SAINTS ET GRANDS HOMMES

DU CATHOLICISME EN BELGIQUE,

PAR

LE R. P. SMET S. J.

Autrefois associé au Père Guesquière pour la rédaction des *Acta Sanctorum Belgii*.

TRADUIT DU FLAMAND.

TOME I,

Depuis Jésus-Christ jusqu'à Charlemagne.

LOUVAIN,

TYPOGRAPHIE ET LIBRAIRIE DE C.-J. FONTEYN,

RUE DE BRUXELLES, 6.

1852.

110. m. 645.

Digitized by Google

Propriété.

Digitized by Google

AVIS DU TRADUCTEUR.

La traduction, que nous publions ici, était depuis longtemps désirée de tous ceux qui ont eu l'avantage de lire en flamand le savant et modeste ouvrage du P. Smet : *Heylige en roemweerdige Persoonen, etc.* Plus d'un cœur religieux regrettait de ne pas voir entre les mains de tout le monde cet exposé à la fois simple et émouvant des bienfaits que notre Patrie doit au *Catholicisme.*

On n'y trouve en effet aucune de ces hautes considérations sous lesquelles l'histoire moderne ne fait que trop souvent plier la réalité; on n'y rencontre point des théories empruntées plutôt à la région des idées qu'à celle des faits : c'est le dépouillement consciencieux des don-

Digitized by Google

nées fournies par des témoins irrécusables; c'est le narré d'un homme sérieux, qui n'avance rien dont il ne puisse apporter des preuves; c'est un ensemble de monuments incontestables touchant la vie de nos Saints, le *Bollandisme* dégagé de ses discussions et mis à la portée de tous.

Le P. Smet, avant de mettre la main à cette œuvre, avait longtemps travaillé avec le P. Ghesquière à la rédaction des *Acta Sanctorum Belgii*. Une pensée patriotique autant que religieuse lui fit entreprendre de faire part à ses concitoyens, sous une forme populaire, des résultats de ses veilles et de ses labeurs.

On venait de subir un cataclysme inouï. La Belgique avait vu l'invasion passer le niveau sur ses idées, sur ses mœurs et sur ses institutions. Elle respirait, comme le peut faire une opprimée, sous la main puissante de l'homme, qui avait écrasé la plus formidable des révolutions. Tout avait chancelé, tout tendait à se rasseoir. Les catholiques avaient salué avec bonheur le Souverain-Pontife rétabli un moment dans ses droits; mais celui-là même, qui s'était d'abord appuyé sur le sanctuaire pour rassurer la société, prétendait maintenant en faire le piédestal de son ambition. Le Belge, déjà froissé dans son patriotisme, commençait à être alarmé dans ses sentiments religieux.

Ce fut le moment que choisit l'auteur des *Saints et Grands Hommes du Catholicisme en Belgique*, pour apporter son tribut, faible en apparence mais grand en réalité, à la cause nationale. Les circonstances, sous l'impression desquelles il écrivait, expliquent pourquoi

Digitized by Google

il insiste tant sur l'attachement de nos grands hommes au Siége de Rome; elles expliquent pourquoi il s'arrête si longuement sur les persécutions que le Catholicisme eut à subir de tout temps, et qui n'ont servi qu'à rehausser son triomphe; elles expliquent pourquoi il emprunte à d'autres ses réflexions sur le sort des tyrans et des ennemis de l'Église; elles expliquent même l'espèce de négligence qu'on découvre dans toute la mise en œuvre de l'ouvrage. Il n'y avait pas de temps à perdre. Ce n'était pas un livre classique qu'il fallait produire; mais un simple exposé de faits, suffisant à lui seul pour confondre la calomnie et rassurer les âmes fidèles.

Son ouvrage fut accueilli avec amour par toute la population flamande. La première édition, tirée à 2000 exemplaires et presqu'aussitôt épuisée, prouvait qu'il répondait à un besoin universellement senti (1).

Ce besoin n'existerait-il plus aujourd'hui? La révolution de 93, en passant sur notre sol, n'y a-t-elle pas déposé les germes de ses préjugés et de ses passions? N'y a-t-il pas pour le caractère national quelque danger de se voir altéré par l'idée étrangère, qui cherche à s'amalgamer avec lui, ou plutôt à le transformer?

Ces graves questions ont préoccupé des intelligences plus fortes que la nôtre : pour nous, nous avons cru qu'à l'heure, où de telles discussions n'étaient pas déplacées; qu'à l'heure, où l'on pouvait sans déraison douter de l'avenir de la Patrie, il était du devoir de chacun de lui prêter, à défaut de talent, l'appui de son cœur et de sa bonne volonté.

(1) Il a paru depuis lors trois autres éditions qui ont eu le même succès.

Digitized by Google

Dans l'orageux débat qui semble occuper de nos jours l'opinion en Belgique, nous voudrions entendre quelque voix éloquente lui redire ce qui la fit si grande dans l'histoire, lui montrer quel doux génie veilla sur son berceau, quelle main la forma à l'héroïsme et à la liberté, quelle pensée présida à la naissance de ses communes, de son agriculture, de son commerce, de ses arts; et, s'adressant à sa loyauté bien connue, lui demander : « Si » c'est le Catholicisme à qui vous devez ce que vous êtes, » est-il d'un cœur généreux de le haïr? Est-il sage de le » poursuivre? *Les choses*, nous dit la philosophie, *se* » *continuent par la cause même qui les a produites;* » or, il n'est pas difficile de prouver, l'histoire en main, » que c'est dans le Catholicisme que vous avez puisé » tous les éléments de votre existence nationale : con- » cluez en que c'est lui qui doit vous conserver, que le » frapper c'est vous frapper vous-mêmes. »

Ce thème, que nous aurions voulu confier à des plumes moins inhabiles, nous osons, forts de la vérité, entreprendre de le développer. L'ouvrage du P. Smet nous servira d'introduction. Nous le reproduisons sans altérer en rien son caractère primitif. Qui sait si la simplicité même de son style n'aura pas quelque chose d'original, dans un temps, où l'on nous en a si bien désaccoutumés (1).

Nous essaierons de compléter l'histoire des *hommes* par l'histoire *des choses*. Comme le Catholicisme a fait nos

(1) C'est par le même motif que partout, où nous avons trouvé *l'Histoire de l'Église gallicane* reproduite en flamand par le père Smet, nous nous sommes contentés d'introduire dans notre traduction le texte de cet ouvrage, sans y rien changer quant au style et même quant à l'orthographe.

Digitized by Google

saints et nos héros, ainsi il a produit nos *monastères*, formé notre *chevalerie*, façonné nos *états*, patroné nos *ghildes*, inspiré nos *arts*, élevé nos grands *monuments*, guidé notre *science* : il nous a donné, en un mot, notre *raison d'être* comme nation *belge*.

C'est cette conviction qui nous a engagé à mettre la main à une œuvre au-dessus de nos forces, mais pour laquelle nous comptons sur de généreux concours. Que la *Belgique* est essentiellement *catholique* dans son passé ; et que par conséquent, sous peine de n'être plus, elle doit être *catholique* dans son avenir : telle est l'idée qui nous semble résulter de tout l'ensemble de son histoire (1).

Nous ne doutons pas qu'elle ne soit accueillie avec faveur de la grande majorité de nos concitoyens. Quant à ceux qui n'y verraient qu'une méprise, nous ne demandons pas mieux que de les rencontrer, non dans l'espace indéfini des théories et de la polémique, mais sur le terrain des faits. Les faits ont leur logique. S'ils prouvent que le Belge a toujours été foncièrement catholique, que c'est le Catholicisme, qui lui a inspiré ses plus nobles pensées, ses plus sages institutions, ses plus généreux dévouements : la question n'est plus de savoir si en y renonçant on n'est pas dans le *progrès*, si l'on n'est pas dans les *idées nouvelles*, mais de savoir si l'on est encore dans les traditions, dans les mœurs et dans le caractère distinctif de ses aïeux ; il ne s'agit pas de décider si l'on est plus large, plus accomodant : ce serait entamer

(1) Elle sera traitée plus au long dans l'introduction de la seconde partie ou du supplément.

Digitized by Google

des discussions sans fin; mais de décider si l'on est plus national, plus *Belge*, plus enté sur le passé, sur les souvenirs et sur les gloires de sa Patrie.

Louvain, le 1 Septembre 1852.

E. Speelman, *S. J.*

Digitized by Google

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

L'histoire ecclésiastique est un tableau vivant de la doctrine chrétienne en action : cette seule remarque fera comprendre sans peine à tout homme sensé de quelle importance il est de la bien connaître.

Et d'abord on fait plus volontiers, on fait plus aisément ce qu'on a vu faire à d'autres ; ainsi s'apprennent les arts les plus compliqués. Or, en est-il un plus difficile que celui de bien vivre ; surtout quant on vit des temps, où les bons exemples sont rares et où les mauvais au contraire sont sans nombre?... Qui peut se dire assez fort pour résister longtemps à un entraînement universel? L'idolâtrie était un monstrueux désordre sans doute et cependant les hommes les plus éclairés se laissaient emporter à son cours ; leur conscience avait beau réclamer, ils suivaient le torrent de la foule. Tant l'exemple a d'empire...

S'occuper de l'histoire de l'Église c'est sortir de la corruption de son siècle, pour hanter les plus hautes et les plus pures vertus du passé, c'est se mettre en contact avec ceux, dont la vie est un modèle sûr et qui semblent nous tendre la main pour nous inviter à les suivre dans la route du salut... Ainsi l'influence d'un âge plus heureux sert à combattre la funeste tyrannie du nôtre.

D'autre part, les châtiments et les malheurs dont on voit

Digitized by Google

le vice et l'impiété frappés, sont un sérieux avertissement de la justice divine, de ne pas les imiter; tout comme les débris d'un navire qui vient de faire naufrage avertissent le pilote d'être sur ses gardes et de détourner sa course des brisants et des écueils, où d'autres ont trouvé leur perte.

Ajoutez que la doctrine chrétienne elle-même, qui doit servir de base à notre vertu, n'a guère d'appui, quand il lui manque celui de l'histoire. Cette doctrine en effet ne peut se trouver hors de l'Église de Dieu, *la colonne*, comme l'appelle St. Paul, « *le fondement de la vérité*... Cependant il n'est pas qu'une seule réunion qui revendique le titre d'Église. Celle qui mérite vraiment ce nom, et celles qui ne font que l'usurper, l'histoire, mieux que tout le reste, le démontre. Jésus-Christ n'a pas seulement rendu son église visible, mais il l'a aussi revêtue de tels caractères, qu'on put facilement la distinguer de tout ce qui n'est que d'invention humaine; ces caractères il les a renouvelés souvent, il les a renouvelés dans tous les siècles, malgré toute l'ingratitude, toute la perversité des hommes. En sorte qu'on peut dire que l'histoire ecclésiastique est bien moins l'exposé des œuvres de l'homme, que le tableau des œuvres de Dieu, et une suite merveilleuse de preuves qu'il ne cesse de donner à cette société dans laquelle il veut être servi, dans laquelle il vit pour ainsi dire lui-même et procure aux hommes les moyens et les gages de l'éternelle félicité (1)...

Le cardinal Bellarmin ne compte pas moins de treize preuves de ce genre. Les principales sont que l'Église est *une*, *catholique*, *apostolique* et qu'elle a *de vrais miracles*. C'est sur ces nobles prérogatives de la véritable Église que doit se porter toute l'attention de l'écrivain et du lecteur. Dieu fasse que cette œuvre contribue à les faire ressortir! L'Église est cette arche hors de laquelle on ne trouve que les vagues de l'abîme; elle est la tente de la

(1) Voyez le supplément.

Digitized by Google

foi, le temple de Dieu. Pour qui n'y entre point, ou la délaisse après qu'il y est entré, il n'y a ni espoir de salut, ni délivrance de la captivité du démon. Il faut ou suivre l'étendard de Jésus-Christ, ou s'enrôler sous la bannière de son ennemi. Point de milieu. On sort malheureusement par bien des voies de cette terre de bénédiction; la prudence et la magnanimité nous peuvent seules préserver d'un égarement si funeste : rien de plus propre à faire croître en vous deux vertus aussi précieuses que l'histoire de l'Église, pourvu bien entendu que cette histoire ne soit point falsifiée; car en ce cas, elle ne ferait qu'augmenter nos déceptions, comme une triste expérience ne le prouve que trop tous les jours...

Pour éviter un résultat si déplorable, je n'ai suivi que des auteurs dont il n'est permis à personne de suspecter la bonne foi ou la science, et presqu'à chaque page, j'indique mes sources. Rien ne vient de mon propre cru, pas même une de ces observations, ou de ces leçons morales que d'autres se croient permises : ensorte que je n'ai d'autre mérite dans cette œuvre que la traduction et le choix des citations. Que le lecteur examine si partout elles ne sont pas de la dernière fidélité...

Digitized by Google

Digitized by Google

SAINTS ET GRANDS HOMMES

QUI ONT CONTRIBUÉ

A RÉPANDRE, A PROPAGER ET A MAINTENIR

LA RELIGION CATHOLIQUE

EN BELGIQUE;

ENNEMIS ET PERSÉCUTEURS

QU'ILS EURENT A COMBATTRE.

CHAPITRE I.

De l'an 33 à l'an 65.

St. Pierre, prince des apôtres et vicaire de Jésus-Christ sur la terre. — Il établit son siége d'abord à Antioche, puis à Rome. — A-t-il envoyé St. Materne ou d'autres apôtres en Belgique? — Sa mort.

« C'est un dogme de la foi catholique (*a*) que Jésus-Christ a bâti son Église sur un rocher inébranlable, et que par une grâce insigne, il a choisi Pierre, pour en faire le prince des apôtres, prince revêtu d'une véritable autorité, à qui par conséquent est dévolu le droit de paître tout le troupeau des fidèles, de raffermir ses frères, de lier et de délier sur toute la surface du monde; il n'est pas moins certain que Pierre a reçu cette surintendance et cette juridiction suprême de telle façon qu'elle dut passer d'âge en âge aux papes ses successeurs... Cette doctrine nous vient de la bouche de Jésus-Christ lui-même par une tradition constante et le témoignage unanime des Pères.

(*a*) Pie VI, an 1786, bulle *Super soliditate*.

Digitized by Google

Toujours l'Église l'a conservée religieusement, et défendue contre les novateurs soit par les décrets des pontifes romains, soit par les décisions des conciles généraux. »

« A cette primauté du siége apostolique, Jésus-Christ a voulu rattacher le lien de l'unité, lien en vertu duquel l'Église ne doit faire qu'un seul corps, tous les membres se trouvant unis à un seul chef, quoique répandus par tout le monde, sous les formes et dans les régions les plus diverses. Ce n'est donc pas seulement la gloire et la prééminence du siége de Pierre que notre divin Sauveur a eu en vue en l'établissant, mais encore et surtout la conservation de l'intégrité et de la santé de tout le corps mystique de l'Église... »

Ainsi parlait l'immortel Pie VI dans son bref contre les écrits d'Eybel, auteur qui semble n'avoir eu d'autre but que de déprécier l'autorité des Souverains-Pontifes. Le pape démontrait ultérieurement par les témoignages des plus grands docteurs, que l'Évêque de Rome est le vrai successeur de St. Pierre, qu'il a été établi de Dieu comme la tête visible de l'Église, le vicaire de Jésus-Christ; que tout pouvoir lui a été donné pour gouverner la même Église; que tous les chrétiens lui doivent obéissance; qu'il possède une surintendance universelle, non par suite de quelque décret des conciles, mais de droit divin; et qu'il a sur tous les évêques non-seulement la primauté d'honneur, mais encore la primauté de juridiction...

Il était nécessaire d'établir ce point de doctrine avant d'en venir aux saints et aux grands hommes qui ont propagé, ou maintenu la foi catholique dans nos contrées; car c'est la pierre de touche à laquelle il faut les juger; le *criterium* qui doit nous servir à distinguer les apôtres de la vérité des apôtres de l'erreur. Afin de la mieux imprimer dans nos esprits cette règle fondamentale, qu'on me permette de rappeler en peu de mots, comment Pierre reçut la primauté dans l'Église, comment il l'exerça en

Digitized by Google

effet. Ce ne sera pas un hors-d'œuvre. Les premiers prédicateurs de l'Évangile furent envoyés en Belgique où par Pierre, où par ses successeurs au siége de Rome. La légitimité de leur mission dépend donc de la légitimité de la juridiction qu'avait celui dont ils reçurent leur mandat (1)...

Un jour que N. S. Jésus-Christ se promenait non loin des sources du Jourdain avec ses disciples, il se prit à leur demander :... *Hé bien! les hommes que pensent-ils de moi? — Les uns, répondirent-ils, vous disent un nouvel Élie, les autres un nouveau Jean-Baptiste, ou quelqu'un des prophètes. — Et vous, reprit notre divin Sauveur, que dites-vous? Là dessus Simon Pierre prenant la parole : vous êtes le Christ, dit-il, le fils du Dieu vivant... Et Jésus lui dit : Tu es heureux, Simon de Jonas, car ce n'est point la chair et le sang qui t'ont inspiré, mais mon père qui est aux Cieux... Et moi je te dis à mon tour que tu êtes Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et toutes les forces de l'enfer ne prévaudront point contre elle... Je te donnerai les clefs de mon royaume, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le Ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié de même* (a).

Pierre croyait donc non d'une foi humaine, mais d'une foi divine; Pierre confessa hautement que Jésus était le Messie promis, le libérateur des hommes, le chef et le roi des fidèles, le législateur suprême, le sauveur, le vrai fils du Dieu vivant; et Jésus de son côté, après avoir loué sa foi, lui promit que dans le grand œuvre de notre régénération il aurait sa part, et quelle part? Ecoutons le grand pape St. Léon commentant les paroles que nous venons de citer : « Comme mon Père vous a révélé ma divinité, ainsi je veux vous manifester votre dignité, à savoir que vous êtes pierre; en sorte que quoiqu'il soit vrai que je suis moi la pierre angulaire, qui lie tout

(1) Voyez la 2e note du supplément.
(a) Matth. xvi.

Digitized by Google

l'édifice, le fondement en dehors duquel rien n'a de consistance; cependant vous aussi vous êtes pierre; car ma force fera votre consistance; et ce que j'ai par nature, vous l'aurez par communication (*a*). St. Augustin ajoute : « De tous les apôtres Pierre est le seul qui s'est trouvé digne d'entendre : vous êtes Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Église. Il a mérité de devenir le fondement de la maison de Dieu, pour recevoir l'édifice des peuples; et le pilier pour le soutenir (*b*). A la dernière cène Jésus dit encore à Pierre : « *Simon, Simon, Satan a cherché à vous passer tous au crible comme le grain... Cependant j'ai demandé pour toi, que ta foi ne chancelle point. Et toi, une fois converti, raffermis tes frères* (*c*). » Enfin après sa résurrection, notre divin Sauveur lui dit jusqu'à trois reprises : « *Pais mes agneaux, pais mes brebis* (*d*). » C'est sur ce texte que les Pères s'appuient pour prouver que le pouvoir et la juridiction suprême de Pierre dans l'Église ont dû passer à ses successeurs légitimes, comme le pape Pie VI le fait voir amplement dans l'encyclique dont nous avons fait mention ci-dessus.

Les actes des apôtres, cette histoire de l'Eglise naissante tracée par l'Esprit-Saint lui-même, nous montrent en maint endroit de quelle façon Pierre s'est conduit en véritable chef et en guide du collége apostolique... C'est lui qui se lève le premier, « *au milieu des frères,* » pour leur annoncer qu'il faut choisir quelqu'un en remplacement du traitre Judas; et St. Jean Chrysostome dit à ce sujet : que Pierre prit ainsi l'initiative, parce que le soin de toute l'Église lui était confié; qu'il aurait pu sans doute choisir par lui-même quelqu'un pour apôtre, mais qu'il préféra laisser ce choix à la communauté, pour qu'il n'eut pas l'air d'être plus favorable à l'un qu'à l'autre (*e*).

(*a*) St. Léon. Sermon 3, sur l'anniv. de sa consécr.
(*b*) Serm. 29 de Sanctis.
(*c*) St. Luc, XXII.
(*d*) St. Jean, XXI.
(*e*) St. Jean Chrys., *Hom.* 3 *in acta apost.*

Digitized by Google

Cependant avant que d'abandonner à la communauté le soin de l'élection, Pierre avait décrit les conditions requises dans les candidats : d'abord ce devait être un membre de l'assemblée, ensuite il devait s'être trouvé de compagnie avec les apôtres depuis le baptême de Jean ; enfin il devait pouvoir servir de témoin de la résurrection de Jésus-Christ (*a*).

C'est encore Pierre qui prêche le premier l'Évangile en public, à Jérusalem, le jour de Pentecôte. « *Pierre, debout au milieu des onze, éleva la voix,* » dit St. Luc; et St. Chrysostôme ajoute; qu'il parlait comme étant la bouche du collége des apôtres. Ils étaient à ses côtés pour rendre témoignage à sa parole; non qu'ils sussent d'avance ce qu'il allait prêcher, mais parce qu'ils étaient certains qu'il ne dirait que ce qui convenait à un chef déclaré infaillible par Jésus-Christ. Et qu'on remarque ici que Pierre ne parla pas seulement aux Juifs dans cette occasion, mais à des peuples de toute contrée, « *aux Parthes, aux Mèdes, aux Elamites, aux habitants de la Mésopotamie, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et de la Lybie, à des gens venus de Rome, de Crète ou d'Arabie;* enfin peut-on dire à des représentants de presque tout le monde d'alors.

C'est encore Pierre qui témoigne le premier de l'autorité dont l'Église a été revêtue dans l'ordre spirituel, pour annoncer la foi et diriger les fidèles dans les voies du salut. Déjà le nombre des croyants s'était considérablement augmenté à Jérusalem, quand les prêtres des Juifs, les magistrats du temple et les Saducéens, réunissant leurs colères, mirent la main sur Pierre et sur Jean et les jetèrent dans une obscure prison...

(*a*) C'est sur ce passage des actes et sur les commentaires de St. Jean Chrysostôme qu'insiste Pie VI dans l'encyclique du 30 Mars 1791, où il condamne la proposition de la Convention nationale qui remettait au peuple le choix des évêques. Le pape ajoutait que les apôtres avaient envoyé bien des évêques aux peuples sans les avoir consultés; et qu'après tout personne ne pouvait se croire évêque légitime sans l'approbation du siége de Pierre.

Digitized by Google

Le lendemain on les en fit sortir pour paraître devant le grand conseil : là se trouvaient réunis avec les princes des Juifs, les anciens et les Scribes, Anne et Caïphe les meurtriers de Jésus, entourés de tout ce qu'il y avait de prêtres à Jérusalem. On somme les apôtres de ne plus prêcher au nom de Jésus; et que repondent-ils? « Jugez vous même, devant Dieu, s'écrie Pierre, s'il est juste de vous écouter plutôt que lui. » Et malgré les menaces du Sanhédrin, il continua les fonctions de son apostolat...

C'est encore Pierre, qui le premier confirme la foi qu'il prêche par d'éclatants miracles. Un jour qu'il se rend au temple avec Jean, il rencontre un boiteux de naissance : Au nom de Jésus de Nazareth, lui dit-il, levez vous et marchez; — Et le boiteux se lève et il marche... Plus tard son ombre seule rend la vue, l'ouïe, la santé.

C'est enfin Pierre qui le premier se dresse contre l'erreur. Celle-ci eut pour premier représentant un certain Simon le magicien. Il méritait de lever l'étendart des hérésies, car rien n'égalait son astuce, ses fourberies, la honte de ses mœurs, l'hypocrisie de ses discours. Il avait longtemps séduit les habitants de Samarie par ses jongleries, quand Philippe, un des sept premiers diacres, vint prêcher dans leur ville. Un grand nombre d'entr'eux se convertirent au Christianisme et se firent baptiser. Simon demanda le baptême avec eux. Quelque temps après Pierre et Jean vinrent à Samarie pour administrer le sacrement de Confirmation : Voyant les prodiges que l'onction sainte opérait parmi les fidèles, Simon se présenta, de l'argent en main, chez les apôtres, pour demander s'ils ne voulaient point lui vendre le pouvoir de confirmer aussi comme eux. Sur quoi Pierre lui répondit : « *Que ton argent soit avec toi en perdition, puisque tu as osé* » *croire que les dons de Dieu s'achetaient...* » Cependant il l'engagea à la pénitence et au repentir de sa faute. Il faut croire que ce salutaire avertissement ne lui fut guère profitable; car à peine les apôtres s'étaient-ils retirés, qu'il

Digitized by Google

se mit de nouveau à pervertir les Samaritains. St. Irénée et St. Augustin nous rapportent de ce chef des hérésiarques des traits abominables, des doctrines monstrueuses; nous y reviendrons plus tard.

En preuve de la surintendance suprême de Pierre, nous pouvons citer encore ses visites aux divers pays, à mesure que la foi s'y propageait. St. Luc raconte (act. 9.) que l'Église, après la première persécution suscitée par les Juifs, jouit quelques temps du repos en Judée, en Galilée et en Samarie. Ce qui fit accroître le nombre des fidèles, les fortifia dans la crainte de Dieu et les remplit des douces consolations de l'Esprit-Saint. Il ajoute que Pierre allait les visiter les uns après les autres. Comme un bon maître, dit St. Jean Chrysostome (*a*), il examinait soigneusement qu'elle partie de l'Église se trouvait bien unie, quelle autre jouissait d'un état florissant, quelle autre au contraire avait besoin d'amélioration.

C'est encore à lui, comme au Prince des apôtres, que Dieu révéla en premier lieu, que l'Évangile qui jusques-là n'avait été annoncé qu'aux Juifs, le devait être aussi aux gentils; et c'est par suite de cette révélation que Pierre prêcha la foi à Corneille, le centurion, qui commandait la garnison romaine de Césarée : il l'instruisit ainsi que plusieurs de ses amis et lui confera la grâce du baptême.

Peu de temps après la même révélation, peut-être la cinquième année de la résurrection de notre Seigneur, eut lieu la *dispersion des apôtres*. Ils se divisèrent les différentes contrées du monde, pour accomplir l'ordre du Christ : « allez par toute la terre, prêchez l'Évangile à toute créature. » Ainsi s'accomplissaient ces autres paroles du maître : « Vous me servirez de témoins en Judée, en Samarie et jusqu'aux extrémités du monde. »

La même année Pierre établit son Siége épiscopal à Antioche, grande et fameuse cité de Syrie. Il y exerça les fonctions d'évêque, l'espace de sept ans environ, sans

(*a*) *Hom.* 21 *in acta.*

Digitized by Google

cependant demeurer constamment dans cette ville, car c'est dans ce temps là qu'il évangélisa une quantité de nations étrangères et barbares dont je parlerai tantôt. Après ces sept ans, il quitta Antioche où il établit évêque St. Evode, et alla fixer à Rome son siége apostolique...

Pierre, nous dit St. Léon-le-Grand, *avait instruit les Juifs dans la foi, il avait fondé une église à Antioche, où le beau nom de Chrétien prit naissance, il avait doté le Pont, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie, des Saintes lois de l'Évangile, avant d'aller planter l'étendart de la Sainte Croix à Rome, le centre de l'empire* (a).

St. Jérôme assure également que le prince des apôtres avait prêché l'Évangile dans ces diverses contrées avant de venir dans la capitale du monde (b). Le royaume du Pont, était situé près de la Mer noire. Ses habitants, s'il en faut croire Tertullien (c), ne le cédaient à aucun peuple en cruauté et en barbarie, jusques-là qu'ils se nourrissaient des cadavres de leurs parents. C'étaient des sauvages qui n'avaient ni toit, ni demeure fixe. Le froid, la neige, la glace rendaient leur pays si affreux que les poètes en faisaient l'entrée du Tartare (d). Tout à coté de cette contrée inculte et le long du Pont-Euxin se trouvaient la Galatie et la Bithynie, enfin la Cappadoce occupait l'extrémité méridionale du Pont et limitait au Nord l'Arménie. C'est aux peuples de ces divers parages, ou du moins aux Juifs qui s'y trouvaient disséminés que St. Pierre adressa sa première lettre. Elle prouve qu'il venait d'y établir des évêques et des prêtres.

Mais ce premier succès n'était rien en comparaison de ceux qui l'attendaient à Rome. Pour mieux comprendre tout ce qu'il y avait de grand dans l'entreprise de changer cette Babylone en capitale du monde chrétien, écoutons

(a) *In Nat. apost.* Serm. 1.
(b) *De Script. Eccl.*, c. 1.
(c) Liv. 1, Marcion.
(d) *A Lapide in epist.* 1 *S. Petri.*

Digitized by Google

St. Léon nous retracer ce qu'elle était alors. « *Rome*, dit-il, *semblait n'avoir conquis les peuples que pour subir le joug de leurs erreurs, et elle croyait avoir adopté une religion bien grande, parce qu'elle embrassait toutes les fausseté et toutes les superstitions. C'était un arsenal des inventions les plus absurdes de la philosophie, un temple où le démon seul avait des sacrifices. C'est là, c'est dans cette forêt de bêtes fauves, c'est sur cette mer tumultueuse de passions désordonnées que s'avance Pierre, avec plus de courage que, quand à la voix de Jésus-Christ, il marchait sur les eaux de Tibériade. Quel changement! il ne craint plus Rome, la maîtresse du monde, celui qui dans la maison de Caïphe tremblait à la voix d'une servante.*

St. Jérôme (*a*) et d'autres anciens écrivains croient que le prince des apôtres vint à Rome, la deuxième année du règne de Claude, c'est-à-dire l'an 4 de J.-C., en comptant d'après l'ère *commune ou vulgaire*. (On appelle *ère vulgaire* la chronologie qu'on a commencé à suivre au VI^e^ siècle, et qu'on attribue communément à Denis surnommé *le petit*. Des savants (*b*) pensent que cet auteur a retardé la naissance de notre Seigneur de cinq ans. Cette remarque est nécessaire pour concilier les écrivains postérieurs avec les écrivains des premiers siècles. Car dans ces premiers temps, on comptait les années, non depuis la nativité de J.-C. comme nous, mais tantôt d'après les années des empereurs, tantôt d'après la date des consuls de Rome, tantôt depuis la fondation de Rome, tantôt encore d'après les Olympiades. Quelques écrivains chrétiens seulement avaient pris pour point de départ la résurrection de notre Seigneur. Enfin, comme je l'ai dit, au VI^e^ siècle s'introduisit la coutume de commencer à compter depuis sa naissance, mais on la plaçait généralement cinq ans trop tard. En sorte que pour avoir le nombre exact il faut joindre cinq ans à l'ère vulgaire. Ce qui fait que l'an 1800, par exemple, devrait être remplacé par 1805).

(*a*) *De Script. Eccl.*, c. 1.
(*b*) *Vide Boll.*, 5 Junii.

Digitized by Google

Appliquons ce que nous venons de dire à la course apostolique de St. Pierre. Le prince des apôtres, à ce qu'assure St. Jérôme, a subi le martyre à Rome, trente sept ans après la mort du Sauveur. Si nous ajoutons à ce nombre les trente-trois ans qu'a vécu Jésus-Christ, nous trouvons que la mort de St. Pierre coïncide avec la 70e année depuis la naissance de notre Seigneur, ou la 65e de l'ère vulgaire. C'est cette date qu'on suit d'ordinaire.

A son arrivée à Rome, il est probable que le prince des apôtres s'adressa d'abord aux Hébreux, qui avaient leur quartier dans cette ville, comme dans la plupart des autres. C'était en effet l'usage des apôtres d'offrir la lumière de l'Évangile aux Juifs, avant d'en faire part aux gentils. Pierre prit son domicile chez le jurisconsulte payen Pudens, époux de la pieuse Priscilla. Celui-ci converti à la foi, offrit sa maison aux chrétiens pour y tenir leurs assemblées, et y exercer leur culte : cette maison changée plus tard en église reçut le nom de « l'Église du Pasteur (*a*). »

Nous lisons dans le martyrologe romain, à la date du 19 Mai, que Pudens conserva pure jusqu'à la mort la robe blanche de son baptême; qu'il donna le jour à la Ste. vierge Pudentiana, martyre, et à Ste. Praxède, dont la fête se célèbre le 21 Juin. Les frères de ces deux Saintes, Timothée et Novat sont également comptés au nombre des bienheureux. Cependant de savants écrivains croient que Pudens fut le grand père ou le grand oncle plutôt que le père de cette sainte famille (*b*).

Le prince des apôtres, à qui incombait le soin de toute l'Église, fut bientôt appelé par sa charge hors de la capitale de l'empire. Nous le trouvons à Jérusalem au temps, où le roi Hérode-Agrippa fit frapper du glaive St. Jacques-le-Majeur, frère de l'apôtre St. Jean. Ce martyre, suivant l'opinion du docte Henschenius (*c*), aurait eu lieu

(*a*) *Baronius*, Annal. ad ann. 44.
(*b*) *Boll.*, 19 Mai.
(*c*) *Boll.*, tom. V, Mai.

Digitized by Google

l'an 42 (è. v.) de la naissance de Jésus-Christ, deux ans environ après que Pierre eut établi son siége à Rome. St. Luc nous apprend que le roi Agrippa, ayant vu que la mort de St. Jacques avait singulièrement plu aux Juifs, fit emprisonner également Pierre, et le tint étroitement enfermé sous la garde de seize soldats.

Cependant l'Église offrait d'ardentes prières à Dieu pour la délivrance de son chef (act. 12); et c'est ainsi, ajoute A Lapide que les fidèles encore aujourd'hui ne doivent jamais omettre de prier pour celui qui porte le poids de tous les évêchés.

Or la nuit, qui dans la pensée d'Hérode devait être la dernière du prince de l'Église, comme Pierre dormait profondément dans sa prison, deux grosses chaines aux bras, et couché entre deux soldats, un ange se présenta devant lui, et l'éveillant lui dit : levez vous sans retard. Au même instant ses fers tombèrent. Il suivit l'ange sans trop savoir ce qu'il faisait. Ils passèrent la première et la seconde garde et vinrent jusqu'à la porte de fer : celle-ci s'ouvrit d'elle-même. Ils allèrent encore l'espace d'une rue, et pour lors Pierre revenu à lui s'écria : « Maintenant je vois, à n'en pouvoir douter, que le Seigneur a envoyé son ange pour me délivrer des mains d'Hérode et de l'attente cruelle de son peuple. »

St. Pierre se trouvait encore à Jérusalem, l'an 47, quand eut lieu la première assemblée ecclésiastique ou le premier concile. Il avait été réuni dans le but de terminer la discussion qu'avaient soulevée quelques docteurs de Judée venus à Antioche. Ils prétendaient que les payens qui se convertissaient à la foi chrétienne, étaient tenus à se faire circoncire d'après la loi de Moïse (Act. 15). St. Paul et St. Barnabé qui se trouvaient pour lors dans cette ville, s'opposèrent inutilement à ces nouveaux docteurs, et il fut résolu que les deux partis iraient à Jérusalem soumettre le point en litige au jugement des apôtres.

La ville sainte renfermait alors le prince des apôtres,

Digitized by Google

Pierre, Jean le disciple bien-aimé et Jacques-le-Mineur, évêque de la ville. La cause leur fut soumise. Ils l'examinèrent longuement. Enfin Pierre se leva au milieu de l'assemblée pour prononcer sa décision. Il démontra que Dieu ne mettait point de différence entre le Juif et le Gentil : que la grâce de Jésus-Christ regardait tout le monde. « *C'est tenter le Seigneur, ajouta-t-il, que de vouloir imposer le joug de la loi de Moïse à ceux qui croient en Jésus-Christ.* » Après quoi Paul et Barnabé se mirent à raconter, à l'appui des paroles de Pierre, les merveilles qu'il plaisait au Seigneur d'opérer parmi les payens convertis. Jacques à son tour opina qu'il ne fallait pas inquiéter les fidèles gentils, et qu'il suffisait de leur rappeler quelques points, dont ils n'étaient peut-être pas suffisamment instruits.

Le concile arrêta qu'on enverrait quelques hommes choisis à Antioche, avec une lettre dont voici le contenu : « *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne point vous imposer d'autres obligations que celles-ci : de vous abstenir de ce qui est offert aux idoles, du sang et de la chair suffoquée, comme aussi de toute fornication.* » Jude et Silas, furent chargés avec Paul et Barnabé, de faire connaître cette décision à Antioche, aussi bien qu'en Syrie et en Cilicie.

On voit par là, avec quel respect il faut recevoir les décrets des Conciles, vu que chacun d'eux peut dire avec le premier : « *Il a semblé bon à l'Esprit-Saint et à nous.* » Telle est en effet l'infaillibilité des évêques qu'ils parlent au nom de l'Esprit-Saint, pourvu toutefois qu'ils se trouvent unis à leur chef (*a*).

(*a*) J'espère que le lecteur me permettra quelques mots de plus sur ce Concile, le premier de tous, à moins qu'on ne regarde comme le premier celui où fut choisi le remplaçant du traître Judas.

Les apôtres déclarent : 1° que les payens, en se convertissant à la foi, ne sont point tenus à l'observation de la loi de Moïse.

2° Ils décrètent qu'on doit s'abstenir des mets offerts aux idoles. Les payens avaient coutume de consacrer à leurs dieux, du pain, du vin, de la viande, etc., et ils les croyaient par là comme sanctifiés. Les manger, surtout en leur présence ou aux environs de leurs temples, c'était pour ainsi dire, prendre part à leurs superstitions et à leurs sacrifices.

Digitized by Google

Si Pierre retourna à Rome immédiatement après ce concile, il n'a pu y demeurer fort longtemps, puisque l'an 49 de Jésus-Christ l'empereur Claude chassa de la capitale de l'empire tout ce qui portait le nom Juif, comme nous le lisons dans Suétone et dans les Actes (XVIII). Eusèbe raconte que sous cet empereur Simon le magicien séduisit tellement le peuple de Rome par ses prestiges, qu'on érigea une statue en son honneur avec cet inscription : « A Simon le Dieu trois fois saint (*a*). » Il est aisé d'en conclure jusqu'à quel point Rome devait porter le délire et la corruption ; puisque nos plus saints docteurs assurent que les doctrines et les mœurs de Simon et de ses disciples étaient telles qu'un honnête homme rougirait d'en entendre parler. Il s'ensuit encore que grande a dû être l'efficace de la parole du prince des apôtres, qui a fait sortir d'une masse aussi profondément gâtée, une société aussi pure que celle qui a mérité de St. Paul le bel éloge : « que sa foi était connue et célébrée par tout l'univers. »

L'empereur Claude mourut l'an 54 ; et sa mort permit aux Juifs de retourner à Rome. Le christianisme n'eut pas beaucoup à souffrir des premières années de Néron,

3° On défend de manger du sang, ou bien de la chair d'animaux étouffés dans leur sang. Cette défense, Dieu l'avait faite autrefois à Noé, et dans sa personne à tout le genre humain. Moïse l'avait renouvelée, et St. Thomas d'Aquin croit que les apôtres la sanctionnèrent, pour que les juifs, qui avaient horreur du sang, ne fussent point éloignés par là des payens nouvellement convertis... Cette loi, purement disciplinaire, était déjà tombée en désuétude dans l'Afrique, du temps de St. Augustin (ctra. Faustum, lib. 32, c. 13) ; et aujourd'hui l'Église la tient pour abrogée. Est-ce à dire, comme le prétend Luther, ou que nous sommes des violateurs de la loi, ou que les lois des conciles n'obligent pas ? Misérable dilemme ; comme si l'Église ne pouvait permettre en certains temps, ce qu'elle défend en d'autres, quand il s'agit de discipline, chose nécessairement changeante selon les lieux, les personnes, les circonstances, etc.

4° Les apôtres défendent toute fornication. Sans doute la loi naturelle la défend déjà ; mais les apôtres font une mention spéciale de cette prohibition, parce que beaucoup de payens ne regardaient ce péché que comme un mal de peu d'importance.

(*a*) *Boll.*, tom. V, Jun.

Digitized by Google

qui venait de succéder à l'empire. Ce fut la 2e année de son règne (56 de J.-C.) que l'apôtre St. Paul fut amené prisonnier dans la capitale du monde, pour des raisons qu'on peut voir exposées dans les actes des apôtres. Les fidèles de la ville allèrent à sa rencontre à une grande distance, et le reçurent avec de nombreux témoignages de joie et de respect. La ville lui fut donnée pour prison : il pouvait aller partout où il voulait dans son enceinte, mais toujours accompagné d'un soldat qui le gardait à vue. Cette surveillance dura deux ans : ce qui ne l'empêchait pas de prêcher l'Évangile. Ses chaines n'ajoutaient pas peu de poids à ses paroles; elles piquaient même d'une sainte émulation ses collègues dans l'apostolat. Des conversions avaient lieu jusque dans la cour de Néron, comme Paul lui-même le raconte dans sa lettre aux Philippiens. Dans celle qu'il adresse aux Colossiens, il se réjouit de ce que la vérité de l'Évangile est déjà répandue sur toute la face du monde. Ainsi donc en moins de 26 ans, les apôtres et leurs premiers disciples avaient évangelisé toutes les nations connues.

On en peut déduire qu'ils avaient aussi prêché Jésus-Christ dans les Gaules et dans la Belgique : mais qui? si l'on pouvait ajouter foi aux écrits d'un ancien auteur grec, St. Pierre lui-même se serait acquitté de cette mission; il aurait été fort longtemps dans la Grande-Bretagne et y aurait gagné beaucoup de peuples à Jésus-Christ. — Mais cet auteur sans nom, sans patrie, sans titre ni qualité, ne doit pas inspirer beaucoup de confiance. Toujours paraît-il certain que Pierre n'était pas à Rome quand St. Paul y prêcha dans les chaines. Sans doute que le prince des apôtres annonçait pour lors l'Évangile aux peuples du midi de l'Europe, tandis que ses disciples le venaient publier aux peuples du Nord.

C'est ici le lieu d'examiner si c'est réellement lui qui a envoyé à la ville de Trèves les trois apôtres de la Belgique orientale, Euchère, évêque, Valère, diacre, et Materne,

Digitized by Google

sous-diacre. Molanus, dont personne ne met en doute l'érudition, se fonde sur les leçons du bréviaire de Tongres et de Trèves, pour établir que St. Materne était disciple de St. Pierre, et qu'il fut chargé par lui des trois églises de Trèves, de Cologne et de Tongres; celles-ci ne faisaient d'abord qu'un évêché qu'il fallut ensuite diviser en trois, tant s'était multiplié le nombre des fidèles (*a*).

Héribert Rosweide, dans son histoire ecclésiastique des Pays-Bas, raconte au long la légende de ces mêmes saints. La voici en résumé. St. Pierre occupé à jeter les fondements de l'Église de Rome, voyant qu'il lui serait impossible d'aller par lui-même évangéliser les peuples du Nord-Ouest de l'Europe, y envoya Euchère, Valère et Materne. Or comme ils passaient par l'Alsace, St. Materne vint à mourir. Ses compagnons tout éplorés retournèrent près de Pierre lui dire le malheur qui les avait frappés. Le prince des apôtres leur donna son bâton pastoral, en leur disant de le faire toucher au corps de Materne. Revenus en Alsace ils firent ce qui leur avait été recommandé; et le mort se leva et plusieurs payens se convertirent à la vue de ce miracle. Nos trois saints continuèrent leur route, et soumirent à l'Évangile non-seulement un grand nombre d'habitants de Trèves, mais encore beaucoup de peuples des environs. Les prodiges et les miracles les accompagnaient partout. Euchère, après vingt-trois ans d'épiscopat à Trèves, fut averti par un ange de la proximité de sa mort. Il confia son église à Valère, puis expira doucement, entouré d'une lumière resplendissante, qui remplissait toute sa chambre. — Valère gouverna plus de quinze ans l'Église de Trèves, et prêcha la foi avec un si grand succès, qu'à sa mort on comptait dans son vaste diocèse plus de chrétiens que de payens. Averti lui aussi de son heure dernière par St. Euchère, il transmit sa charge à St. Materne. Celui-ci étendit à son tour les conquêtes de l'Évangile, surtout à Cologne et à

(*a*) *Natal. SS. Belg.* 14 Sept.

Digitized by Google

Tongres. Les fidèles de cette dernière ville le choisirent pour évêque, et il administra longtemps les trois évêchés. Enfin il mourut le 14 septembre de l'an 130 et fut enterré à Trèves, au milieu d'un immense concours de peuples.

Ainsi parle Rosweyde, s'appuyant de l'autorité de nos anciens auteurs, et il ajoute encore une quantité d'autres circonstances, qui loin de donner du poids à son récit, l'infirment plutôt. Depuis, de doctes écrivains ont cru découvrir que toute cette légende ne reposait sur aucun monument digne de foi. D'après eux, St. Euchère, St. Valère et St. Materne ne seraient venus en Belgique que vers la fin du III^e^ siècle. Que si on les nomme *disciples de St. Pierre*, ou bien encore *envoyés de St. Pierre*, c'est uniquement parce qu'ils tenaient leur mission du siége de Pierre et prêchaient la même doctrine que lui (*a*).

Le père Longueval, dans son histoire de l'Église gallicane, rejette également la même légende comme trop récente pour mériter quelque croyance, et comme opposée à des témoignages irrécusables. Il paraît en effet indubitable que le christianisme, quoiqu'implanté dans les Gaules dès le premier siècle, n'y fit cependant guère de progrès pendant près de deux cents ans. Plusieurs de nos églises, ajoute cet auteur, se glorifient d'avoir eu pour fondateur des hommes apostoliques envoyés par St. Pierre lui-même; et pourtant il n'en est qu'une seule qui puisse produire des documents certains. C'est celle d'Arles, où le prince des apôtres envoya St. Trophime comme évêque. Ce n'est pas à dire que le chef de l'Église ait oublié les Gaules : non! mais les monuments de ces premiers âges nous manquent pour assurer quelque chose d'un diocèse en particulier (1).

Que St. Pierre n'ait pas même négligé la Belgique, nous pouvons le conclure d'abord du commandement qu'il avait reçu de Jésus-Christ d'évangéliser tout le monde; puis du

(*a*) *Act. SS. Belg.*, tom. I, p. 77.

(1) Voyez la 3^e^ note du supplément.

Digitized by Google

zèle de cet apôtre pour la gloire de son maître; enfin des liens nombreux qui existaient pour lors entre nos contrées et le centre de l'empire. Auguste venait d'octroyer aux Belges le droit de bourgeoisie romaine. L'empereur Claude leur avait de plus accordé l'accès à toutes les dignités et à toutes les charges, tant dans la Ville qu'au Sénat. En sorte que nos aïeux n'étaient plus traités en étrangers et en *barbares*, mais en Romains; c'est-à-dire qu'ils pouvaient devenir préfets, gouverneurs et généraux de l'empire, pendant que les mariages, le commerce, les emplois tendaient à opérer la fusion des deux peuples. (*a*).

Ce n'a pas été sans un dessein particulier de la Providence, nous dit St. Léon (*b*), que St. Pierre établit son siége à Rome le centre de l'empire, pour que de là la lumière de l'Évangile rayonnât plus facilement sur tout le monde. Tout en effet venait pour lors converger à Rome, tous les peuples y avaient leurs représentants; nos ancêtres en particulier, comme nous venons de le voir. Ajoutez que les soldats et les marchands romains remplissaient nos contrées. Nos terres servaient de récompense à la valeur. Ainsi pour ne point parler d'autres villes, la cité des Ubiens reçut le nom de Cologne, à l'occasion d'une colonie de soldats qui vint s'y établir.

La Religion s'était rapidement répandue durant les premières années du règne de Néron; mais ce prince, après avoir tué sa propre mère Agrippine, devait le premier susciter à Rome une persécution contre les chrétiens. C'est une de nos gloires, s'écrie Tertullien, que d'avoir eu un tel monstre pour premier persécuteur; car quiconque le connaît, sait aussi qu'il n'a pu haïr que ce qui était bon et digne d'estime (*c*).

Un incendie épouvantable venait de consumer les trois

(*a*) *Bucherii*, Belg. rom., l. IV, c. 12.
(*b*) *In Natali apost.*, serm. 1.
(*c*) Ap. Eus. hist. lib. 2.

Digitized by Google

quarts de la ville (an 64). Il avait duré neuf jours, et l'on soupçonnait avec raison l'empereur lui-même d'en être l'auteur. Mais le tyran en fit tomber la responsabilité sur les chrétiens. Ils furent condamnés à mort, et l'on exécuta la sentence avec une horrible cruauté : « *les uns*, dit le martyrologe romain, à la date du 24 Juin, » *revêtus de peaux de bêtes fauves furent exposés à la rage des chiens ; d'autres furent attachés à des croix et enduits d'une couche de poix à laquelle on mettait le feu, afin qu'ils servissent de flambeaux pendant la nuit. Ces dignes disciples furent les premiers que l'Église Romaine, champ inépuisable de martyrs, envoya au Seigneur dès avant la mort des apôtres* (*a*). Orose, écrivain du v^e^ siècle (*b*), assure que Néron ordonna d'étendre la persécution contre les chrétiens dans toutes les provinces de l'empire.

Cependant, tandis qu'il essayait d'étouffer dans le sang, la religion du Christ, il se livrait sans réserve à la foi des magiciens. Simon, dont nous avons parlé plus haut, s'insinua fort avant dans ses bonnes grâces, et alla jusqu'à lui promettre qu'en qualité de fils de Dieu, il monterait au ciel sur les ailes des anges. Une foule innombrable s'était réunie à Rome, pour voir de ses yeux ce prodige. St. Pierre et St. Paul se trouvaient en ces temps là dans la Ville, pour soutenir la foi au milieu des périls de la persécution. Ils se mirent en prières. Simon, par le secours des démons, s'éleva en effet dans les airs ; mais, nous dit St. Ambroise (*c*), Pierre ne le permettait que pour rendre la chûte du sorcier plus honteuse... Il tomba et se brisa les jambes (*d*)...

Néron, furieux de la mésaventure de son protégé, irrité du reste de voir, malgré ses cruautés, la religion du Christ s'accroître tous les jours, tandis que les idoles per-

(*a*) *Baron.*, ann. Eccl. ad ann. 66.
(*b*) Hist. lib. VII, cap. 3.
(*c*) Serm. in fest. SS. Petri et Pauli.
(*d*) *Baron.*, ann. 68. — Butler, 29 Juin.

Digitized by Google

daient leurs adorateurs, ne connut plus de bornes, quand il apprit que le nouveau culte faisait des conquêtes jusque dans son palais et au milieu même de ces femmes éhontées qu'il menait à sa suite. Il fit saisir les princes des apôtres; et on les jeta dans la prison Mamertine, où les fidèles viennent encore aujourd'hui honorer leurs chaînes. Dans leur captivité, ils continuèrent à publier l'Évangile et à convertir les payens... Plus de quarante de ceux qu'ils baptisèrent pour lors, subirent le martyre. Les gardiens Processe et Martinien eux-mêmes se convertirent et scellèrent plus tard leur foi de leur sang.

Les fidèles trouvèrent le moyen de rendre Pierre à la liberté, et, comme le raconte St. Ambroise (*a*), ils le forcèrent à s'éloigner de la ville pour conserver sa parole et son autorité à l'Église. Mais aux portes même de Rome, Jésus-Christ vint à sa rencontre : « Seigneur, où allez vous ? » lui demanda Pierre; et Jésus lui répondit : « Je vais à Rome pour être crucifié de nouveau. » Pierre comprit aussitôt ce que son maître demandait de lui; il revint sur ses pas et ne tarda point à être condamné au dernier supplice (*b*).

Il subit le martyre le même jour que St. Paul (29 Juin 65). L'un eut la tête tranchée, l'autre fut attaché à une croix comme son divin maître (*c*). Ainsi confirmèrent-ils de leur sang, la foi à laquelle ils avaient voué leur vie. Ce sang, comme le dit St. Léon (*d*), devait être une semence féconde de chrétiens et de martyrs.

(*a*) Conc. de Basil. non tradendis.
(*b*) *Boll.*, tom. V, Juin.
(*c*) St. Hier., *de script. Eccl.*, c. I et V.
(*d*) Serm 1, *in Natal. Ap.*

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De l'an 65 à l'an 244.

L'extension du Christianisme ne peut être que l'œuvre de Dieu. — Grandes persécutions contre les chrétiens. — Cruauté des idolâtres. — St. Justin et d'autres entreprennent l'apologie de la religion chrétienne. — Courage des martyrs de la Gaule.

Saint Jean Chrysostôme, qui occupa le patriarchat de Constantinople, vers l'an 398, a écrit bien des ouvrages qui témoignent autant d'érudition que d'éloquence. Mais il en est un remarquable sous tous les rapports, où il prouve aux payens que *Jésus-Christ est Dieu.* Or, l'argument qu'il y pousse avec le plus de logique et de verve est celui de l'établissement et de la propagation du christianisme. Que les apôtres aient porté l'Évangile chez tous les peuples, dit ce saint docteur, c'est ce que personne n'oserait révoquer en doute. Mais rien ne démontre mieux que ce fait la divinité du Christ. Car aucune force humaine n'était capable d'introduire un tel changement d'idées et de mœurs, en si peu de temps, d'une manière si efficace et avec si peu de moyens, selon le monde. Ce ne furent en effet ni des guerriers, ni des sages qui vinrent à bout d'une si grande entreprise, mais douze pauvres pêcheurs, sans instruction, sans influence, des hommes nuls, pour parler avec l'apôtre.

Et remarquez, continue-t-il, qu'ils ne soumirent pas seulement l'empire romain au joug de la foi, mais qu'ils conquirent à Jésus-Christ les Perses et les Barbares, et tout ce qui a un nom dans le monde : les Scythes, les Sarmates,

Digitized by Google

les Thraces, les Maures, les Bretons, etc... Enfin comme Dieu avait dit au commencement *que la lumière soit, et la lumière fut*; comme il avait dit *que la terre porte des fruits, et la terre porta des fruits :* ainsi le Christ ayant dit *je bâtirai mon Église,* l'Église fut bâtie...

Ne passons pas légèrement sur ces paroles, poursuit l'illustre évêque de Bysance; méditons ce que c'était que ce grand fait de l'établissement de l'Église : faire croire à tous les peuples que le soleil éclaire, qu'ils doivent renoncer à leurs superstitions et renverser leurs idoles avec leurs temples, pour élever des autels à Jésus crucifié; arracher les ronces et les épines d'une idolâtrie vieille comme le monde, pour semer à la place la vraie piété et les plus pures vertus; et cela malgré des préjugés enracinés de génération en génération, malgré les doctrines des législateurs et des philosophes, malgré des passions qui étaient devenues comme une seconde nature; substituer aux voluptés le crucifiement des mauvais penchants ducœur, à l'amour des richesses l'amour de la pauvreté, à l'orgueil l'humilité, à la haine la charité; détourner le genre humain de la voie large qui mène à l'enfer, pour lui faire monter le sentier étroit et rude qui conduit au ciel; opérer ces merveilleux effets non dans une, dans deux, dans trois personnes, mais dans une foule innombrable; n'employer cependant ni les ressources de la sagesse humaine, ni celles de l'éloquence, ni celles de la force; combattre avec cela, des difficultés sans nombre, des inimitiés chaque jour croissantes, inimitiés du père au fils, du fils au père; (car la nouvelle doctrine était comme un glaive de division jeté sous le toit des familles, et au sein de l'État; on l'accusait de troubler le repos de l'empire, d'insulter aux dieux de la patrie, aux croyances reçues, aux mœurs en vigueur; aussi armait-elle contre les adeptes tous les glaives, toutes les verges, tous les buchers); bien plus, avoir à prêcher un homme attaché à un gibet infâme, un homme flagellé, un homme couronné d'épines par dérision, avoir à le propo-

Digitized by Google

ser comme Dieu, avoir à placer sa croix au dessus de la tiare des pontifes et de la couronne des Césars : tel est le fait de la propagation du christianisme, fait accompli en peu d'années par douze gardiens de filets; et Dieu n'aurait pas été avec eux? Ce ne serait pas là son ouvrage?

Dites, s'écrie encore le même père, dites comment il s'est fait que le bois de la croix, autrefois si méprisé, est aujourd'hui vénéré de toute la terre. Il est chez le bourreau plus d'un instrument de supplice, qui de vous ira en demander un pour le garder chez lui? Mais le bois infâme, auquel fut attaché Jésus-Christ, tout l'univers désire le posséder; chacun en souhaite au moins une parcelle, et, s'il l'obtient, il l'entoure d'or et d'argent, pour la garder comme le plus précieux des trésors. Quel autre que Dieu a pu faire cela? Sans doute qu'il voulait donner aux fidèles, dans l'exaltation de ce signe de salut, autrefois abhorré, un témoignage de la gloire qui les attend et de tout le mérite qu'il y a dans les souffrances! De terribles persécutions les attendaient en effet : les prisons, l'exil, la confiscation des biens, les supplices, la mort devaient éprouver leur constance. Leur sang coule à grands flots et cependant leur nombre s'accroit chaque jour, et cependant leur courage loin de faiblir puise dans les tourments mêmes de nouvelles forces... Ah! c'est que le Christ avait dit : « *Je fonderai mon Église, et toute la fureur de l'enfer ne prévaudra point contre elle.* »

Comptez tous les tyrans qui ont fait la guerre à l'Église, ajoute-t-il enfin; comptez toutes les persécutions qu'ils ont suscitées contre les fidèles. La foi était encore une jeune plante, elle venait de s'épanouir, pour ainsi parler, dans le cœur de la société nouvelle; et voyez de quelle puissance s'arment pour l'étouffer les Tibère, les Caïus, les Néron, les Vespasien, enfin tout ce qui dispose du plus colossal des empires jusqu'à Constantin! Néanmoins tous leurs efforts, toutes leurs formidables colères se sont brisées comme des toiles d'araignée. Ils n'ont fait que donner

Digitized by Google

à l'Église une foule de témoins irrécusables, de témoins de sang, de martyrs, dont les souffrances ont ajouté à ses trésors, et dont la foi comme une colonne inébranlable soutient le temple du Seigneur.

En effet la constance des martyrs est un des plus beaux témoignages que Dieu ait donnés à son Église. Pour anéantir s'il se peut ou du moins infirmer cette prérogative, il est des auteurs modernes qui ont prétendu que les persécutions ne durèrent que peu de temps, et que le nombre des confesseurs de la foi fut beaucoup moindre que ne semblent l'insinuer les martyrologes. Ce qui est plus étonnant encore c'est que Fleury, qui dans son histoire de l'Église a parlé longuement des martyrs, s'efforce de démontrer dans son traité *des mœurs des chrétiens :* « que la haine des païens contre les chrétiens n'avait rien de si merveilleux et que les Romains, du reste *si pleins de sagesse et d'équité* (*a*), n'usèrent le plus souvent à l'égard des martyrs que des moyens qu'ils avaient coutume d'employer contre les autres criminels. » Comment ces paroles se concilient elles avec le respect dû à ces nobles athlètes de Jésus-Christ et avec la vérité de l'histoire?

Celle-ci atteste que beaucoup d'édits et de lois furent portés par les empereurs uniquement à l'effet de poursuivre les chrétiens; il est vrai que souvent les juges déterraient je ne sais quels anciens décrets tombés en désuétude pour étayer leurs violences; mais dans l'application de ces décrets, on usait d'une barbarie inouie. Ajoutez que souvent les persécutions eurent pour source des émeutes, que la foule idolâtre suscitait contre ceux qui ne voulaient point participer à ses dégoutantes orgies. En sorte que la persécution contre les chrétiens se produisit sous toutes sortes de formes : il y en eut de générales, il y en eut de purement locales.

Quant au nombre des persécutions générales, il y a quelque différence chez les auteurs, pour la manière de les

(*a*) *Opuscules de Fleury*, Nismes, 1780, p. 170.

Digitized by Google

compter. Les uns en énumèrent douze, d'autres n'en comptent que dix, parce qu'ils omettent les moins violentes, ou en réunissent deux en une seule. C'est même ce qu'on fait assez généralement; il faudrait sans cela, en mentionner beaucoup plus de douze. Quiconque se donnera la peine de parcourir ces annales de nos martyrs, restera convaincu que les matyrologes, loin d'avoir exagéré leur nombre, sont restés en dessous du calcul véritable; il verra en même temps que les persécuteurs, loin d'avoir suivi les formes légales, se sont au contraire livrés à une exagération de cruautés et de fureurs sans exemple jusque-là.

La première persécution commença sous Néron. Le martyrologe ne contient que fort peu de noms, de ceux qui souffrirent alors pour la foi chrétienne. Cependant Sulpice-Sevère et Paul Orose assurent que Néron envoya, par toutes les provinces de l'empire, des édits, qui portaient la peine de mort contre les serviteurs de Jésus-Christ. Ce monstre subit le châtiment qu'il méritait : condamné à mort par le sénat, il se servit à lui-même de bourreau et s'enfonça un poignard dans le sein, l'an de J.-C. 68.

Après Néron, l'Église jouit de quelques années de tranquillité. Il est à croire pourtant que la foi n'en profita pas beaucoup en Belgique, vu le trouble et la commotion qui y règnaient pour lors. Les Bataves, qui occupaient le pays aujourd'hui connu sous le nom de provinces de Gueldre et d'Utrecht, ayant à leur tête Claude Civilis, avaient pris la résolution de délivrer du joug romain, non-seulement leur pays, mais encore toutes les contrées voisines (*a*). Il en résulta une guerre sanglante, et sans doute la voix de la religion eut peine à se faire entendre au milieu du bruit des armes. Enfin les Romains remportèrent la victoire en 70, et depuis, les Belges se montrèrent

(*a*) *Bucherii*, Belg. rom., t. V, c. 9.

Digitized by Google

assez longtemps soumis sans murmure à l'orgueilleuse maîtresse qui venait d'étouffer cet élan de liberté.

Domitien, devenu empereur en 81, suivit les traces de Néron : il n'épargna pas même ses proches, ni ses amis. Ainsi il fit mettre à mort son neveu Flavius Clémens, qui venait d'embrasser le christianisme avec toute sa famille. L'épouse de Clémens, Flavia Domitilla fut exilée dans l'île de Pandataria (1), tandis qu'une autre Flavia Domitilla, nièce de la précédente, était jetée dans l'île de Pontia. C'est là, qu'au IVe siècle, la pieuse veuve Paula vint visiter respectueusement les misérables huttes, qui avaient caché le long martyre de cette noble fille des consuls et de ses serviteurs (*a*).

L'apôtre St. Jean, dernier et vénérable reste du collége des apôtres, fut saisi à Ephèse et conduit à Rome. Sans respect pour son auguste vieillesse, Domitien le fit jeter dans une chaudière d'huile bouillante ; mais Jean en sortit plus vigoureux et mieux portant qu'il n'y était entré. Ce prodige, loin d'ouvrir les yeux au tyran, ne fit que l'endurcir : il exila l'apôtre et le fit reléguer dans l'île de Patmos. C'est là que Jean écrivit son apocalypse, où il annonce les horribles persécutions qui doivent s'élever contre l'Église du Christ, en même temps que les affreux châtiments qui attendent les persécuteurs... Après la mort de Domitien, il retourna à Ephèse, où il rendit sa belle âme à son maître bien-aimé, 68 ans après avoir assisté à son supplice sur le Calvaire (*b*).

Du peu que j'ai dit, il est facile de conjecturer combien la seconde persécution fut sanglante. Domitien était d'une cruauté froide et calculée. Jamais, dit Suétone, il n'était plus à craindre que quand il montrait de l'humanité ou de la pitié; et Tacite le regarde comme plus odieux encore que Néron, car celui-ci du moins ne trouvait point,

(1) Aujourd'hui Ste. Marie, près de Pouzzoles.

(*a*) S. Hier., *Epitaph. S. Paulæ.*

(*b*) S. Hier., *de Script. Eccl.*, c. X.

Digitized by Google

comme lui, une affreuse jouissance à voir de ses yeux les tortures qu'il commandait... A un caractère féroce, le fils de Vespasien joignait une prétention ridicule. Après s'être avancé à la tête d'une nombreuse armée en Gaule et en Germanie, il retourna sans avoir vu l'ennemi, et se fit pompeusement décerner le titre de vainqueur des Germains.

Trajan, gouverneur de la basse Germanie, c'est-à-dire de la Belgique, sous Domitien, fut proclamé empereur, tandis qu'il était encore à Cologne, l'an 89. Ce prince oublia son caractère de modération jusqu'à devenir persécuteur lui aussi. Il défendit toute association et toute réunion non autorisée : ce qui fournit aux gouverneurs et aux préfets l'occasion de molester les chrétiens. Ainsi naquit la *troisième grande persécution*, dans laquelle comme le démontre Baronius, il y eut une infinité de martyrs, dont les noms ne sont guère connus qu'au Ciel.

Le célèbre Pline, qui gouvernait alors en Bithynie, théâtre illustre de la prédication et du zèle de Pierre, effrayé du nombre de victimes qu'atteignaient les édits de l'empereur, lui écrivit qu'ayant examiné leur conduite, il n'y trouvait d'autre crime sinon qu'ils se réunissaient le matin pour chanter des hymnes à la gloire du Christ; que du reste ils avaient en horreur l'adultère, le meurtre et tout ce que les lois proscrivaient. Trajan répondit que dorénavant il ne les rechercherait plus, mais que si on les accusait il fallait les punir... Sur quoi Tertullien s'écrie : ou ils étaient coupables, et alors pourquoi ne pas les rechercher; ou ils étaient innocents, et alors pourquoi les punir?

La réponse de Trajan modéra quelque peu la rigueur de la persécution sans l'éteindre; car on avait laissé aux ennemis des chrétiens un thême journalier d'accusations; et ils en profitèrent en beaucoup d'endroits, dit Eusèbe(*a*).

Trajan mourut en 117. Adrien, son successeur, suscita

(*a*) Hist. lib. III, c. 33.

Digitized by Google

la *quatrième grande persécution.* Que pouvait-on attendre de bon d'un prince qui se souillait publiquement du crime, qui avait jadis attiré les feux du ciel sur Sodome et Gomorrhe? Sans doute que ses rigueurs atteignirent les chrétiens de toutes les provinces de l'empire, qu'il parcourut successivement en commençant par la Belgique.

Cet empereur, au rapport de St. Paulin de Nôle, crut devoir ajouter l'insulte à la cruauté, pour venir à bout de la religion du Christ. Il fit placer une statue de Jupiter sur le Calvaire, et un buste d'Adonis dans l'étable de Bethléhem; et l'on voyait, dit le saint évêque de Nôle, des infâmes honorer l'amour impur, là, où des bergers, appelés par la voix des anges, étaient venus naguère adorer le Sauveur du monde (*a*).

Sous ce lâche ennemi de notre foi, un grand nombre de martyrs subirent la mort au milieu des plus affreuses tortures, comme on peut le voir dans le martyrologe romain; mais en même temps de grandes voix commencèrent à s'élever pour défendre le christianisme contre la force brutale du glaive. On ne craignit pas d'en appeler contre l'empereur à l'empereur lui-même.

Quadrat, évêque d'Athènes, lui offrit un livre apologétique des dogmes chrétiens, avec la réfutation de tout ce que l'esprit du mal osait répandre de mensonges contre les fidèles. St. Aristide vint à son tour, faire hommage à l'empereur de son apologie de la religion chrétienne (*b*). Déjà Sérène Granien lui avait fait remarquer combien il était inique de condamner les chrétiens, sans observer aucune forme juridique, et sans pouvoir proférer d'autre crime contr'eux, que leur nom.

Adrien ne put résister à de si énergiques protestations : il écrivit à Minuce Fundien, successeur de Granien, qu'il ne fallait plus frapper les chrétiens au premier cri du peuple ou sur des plaintes non fondées; que leur accusateur

(*a*) Epist. ad Sulp. Sev.
(*b*) Hist. liv. IV, ch. 3.

Digitized by Google

serait tenu de prouver qu'ils avaient contrevenu à quelqu'une des lois communes; qu'au cas où son accusation serait trouvée fausse, il serait justiciable des peines y attachées. Il est probable que l'empereur écrivit des lettres semblables aux autres gouverneurs pour faire cesser les poursuites contre les fidèles. Peu de temps après il périt misérablement, l'an 138.

Son successeur, Antonin surnommé *le pieux*, à cause de la douceur de son administration, n'en montra guère à l'endroit des chrétiens. On trouve sous son règne un grand nombre de martyrs : aussi quelques auteurs lui ont-ils attribué la *cinquième grande persécution*, quoique d'autres ne la regardent pas comme telle, parce qu'elle ne fut ni aussi violente, ni d'aussi longue durée que les autres. C'est à ce prince et à ses deux fils adoptifs Marc-Aurèle et Lucius-Commodus-Verus que St. Justin (connu sous le nom de Justin le martyr) offrit sa fameuse *apologie* du christianisme. Disons en quelques mots.

Justin prêtre, résidait à Rome, quand il composa cette œuvre immortelle. Il donnait dans cette ville des leçons de théologie, et sa maison servait d'église. Il commence par décliner son nom, celui de son père, et celui de son aïeul, et par professer qu'il est chrétien. *Vous êtes appelés, vous et vos fils*, dit Justin à l'empereur, *bons, bienfaisants, philosophes, amis de la sagesse et gardiens de la justice : mais*, continue-t-il, *jusqu'à quel point vous méritez ces titres, les faits le démontreront. Nous venons au nom de la raison et de la philosophie nous adresser à votre équité, moins pour notre défense que pour votre honneur et pour votre avantage. Car si l'on peut nous ôter la liberté et la vie, il n'est donné à personne de nous nuire en effet. Mais pour vous, si vous veniez à frapper des innocents soit sur de faux préjugés, soit, avec une intention peu droite, vous perdriez votre bonne renommée, et tout maîtres que vous êtes du monde, vous n'échapperiez pas au tribunal de ce Dieu, qui doit un jour vous juger.*

Digitized by Google

Après avoir montré combien il serait injuste de punir les chrétiens rien qu'à cause de leur nom, *nous vous prions*, dit-il, *de les juger d'après leurs œuvres. Si vous les trouvez coupables, punissez-les comme coupables et non comme chrétiens. S'ils sont innocents, que leur titre de chrétiens n'empêche pas de les libérer. Examinez notre conduite et nos lois, vous verrez aisément que vous n'avez pas dans votre empire de sujets plus soumis que nous, ni plus propres que nous à garantir la paix et le repos de l'état. Un des principaux articles de notre doctrine est que rien ne demeure caché aux yeux de Dieu et qu'un jour il nous faudra paraître devant lui, pour être récompensés ou punis selon nos œuvres.*

Le saint docteur faisait remarquer ensuite que si les chrétiens étaient réellement aussi vicieux qu'on le disait, rien ne leur serait plus facile que d'éviter les tourments : ils n'auraient qu'à dissimuler. Un mensonge les sauvait de la mort; « *mais*, dit-il, *Dieu a défendu de mentir et nous préférons la mort au péché. Ne nous trouvez-vous pas*, poursuit-il, *soumis en toutes choses? Nous vous honorons comme empereurs, nous reconnaissons en vous les maîtres du monde; nous prions pour vous etc.* »

« *On nous accuse d'impiété; on nous dit sans Dieu; mais quelle raison a-t-on de nous dire athées, nous, qui adorons le Dieu créateur de toutes choses? nous qui adorons Jésus-Christ son fils, crucifié sous Ponce-Pilate? et l'Esprit-Saint qui a parlé par les prophètes etc.* »

Justin traite avec prédilection l'argument de ces envoyés de Dieu qui ont annoncé, tant de siècles auparavant, tout ce qui regardait le Messie, non-seulement sa naissance d'une Vierge, mais encore ses œuvres, ses miracles, les mystères de sa mort, de sa résurrection, et de son ascension. Les prophètes, remarque-t-il, ont encore prédit les destinées de l'Église en même temps que la réprobation des Juifs et la destruction de Jérusalem. Et ce sont ces mêmes Juifs, nos ennemis, qui nous ont gardé ces témoins de notre gloire et de leur condamnation.

Digitized by Google

Le saint docteur se plaint de ce que malgré tout cela ce sont les chrétiens seuls qu'on persécute, tandis qu'on laisse toute liberté aux religions les plus monstrueuses. *Il est des peuples*, dit-il, *qui adorent les arbres, les rivières, les chats, les crocodiles, les animaux les plus immondes. Bien plus, chacun a ses dieux; tel honore ce que l'autre mange, etc...*

Enfin, comme les réunions des chrétiens servaient surtout de texte aux calomnies, Justin décrit quelques unes des cérémonies qui s'y pratiquent. Ce qui lui donne l'occasion de parler du baptême, de la messe et en particulier du saint sacrement des autels. Il dit en propres termes qu'après la consécration, ce n'est plus du pain et du vin qu'ils honorent, mais la chair et le sang de Jésus incarné.

« *Si vous trouvez*, conclut-il, *que nous ne suivons en tout cela que la raison, hé bien! ne le dédaignez pas. Si vous n'y voyez que déraison, méprisez le; mais du moins ne condamnez pas à mort des gens qui ne vous font aucun mal. Que si cependant vous persévérez dans l'injuste conduite que vous tenez à notre égard, nous vous le déclarons, vous n'échapperez point à la justice de Dieu. Pour nous, nous n'avons qu'une parole : que la volonté divine se fasse.*

Orose assure que cette apologie rendit Antonin favorable au Christianisme. Les fidèles d'Asie se plaignaient de la cruauté avec laquelle on les traitait : il y eut même des gouverneurs, moins inhumains que les autres, qui écrivirent dans le même sens à l'empereur. Enfin parut un édit qui déclarait non-seulement qu'il fallait libérer à l'avenir les chrétiens, mais encore punir leurs délateurs. Cet édit ne parvint cependant pas à étouffer entièrement la persécution; car il y eut encore une quantité de martyrs depuis lors, sous l'empire d'Antonin. Ce prince mourut l'an 161; et ses fils adoptifs Marc-Aurèle et Lucius Commodus (Antonin) se partagèrent le trône.

Marc-Aurèle, surnommé le *philosophe*, est beaucoup prôné par quelques écrivains de nos jours. S'il se rendit

Digitized by Google

recommandable par d'autres bonnes qualités, ce ne fut certainement pas par la modestie. Il aimait à faire son propre éloge. *Heureux*, lui entendait-on dire souvent, *heureux le peuple qui a pour maitres des philosophes et dont les philosophes deviennent les maitres!* Il semble que le ciel ait voulu punir son orgueil en accablant son règne de malheurs et de fléaux. Une peste horrible dépeupla toutes les provinces; à la peste succédèrent des tremblements de terre, des famines, des inondations, des insectes qui dévoraient tout. Cependant les barbares s'étaient jetés de tous côtés sur l'empire; c'étaient les Germains, les Sarmates, les Quades, les Marcomans; ils pénétrèrent jusqu'en Italie, et on ne parvint à les éloigner qu'avec d'immenses pertes.

Toutes ces calamités, les payens les attribuaient aux chrétiens... Les dieux, prétendaient-ils, étaient irrités de ce qu'on abandonnait leur culte. Une ordonnance de l'empereur fut publiée par tout l'empire, qui portait que partout, où l'on rencontrerait un chrétien, il fallait aussitôt le saisir, et le forcer à sacrifier aux idoles. Ainsi naquit la *sixième grande persécution*, qui fit une infinité de martyrs. De ce nombre fut Justin avec ses compagnons, et Sainte Félicité avec ses sept fils, qui versèrent noblement leur sang pour Jésus-Christ.

Cependant il plut au ciel de donner à ses fidèles une justification éclatante. Marc-Aurèle parti pour sa troisième expédition contre les Marcomans, se trouvait dans une situation désespérée. Son armée campée sur les montagnes arides de la Bohème, entourée d'ennemis, accablée d'une chaleur insupportable, manquait d'eau et allait périr de soif, quand les soldats chrétiens, qui se trouvaient en grand nombre dans l'armée, se mirent en prières, la face tournée vers l'ennemi. Celui-ci ne fit qu'en rire et crut qu'il n'y avait plus qu'à les fouler aux pieds; il s'avance; mais soudain le ciel se couvre de nuages, la pluie tombe à gros torrents sur les rangs des romains, tandis que la

Digitized by Google

foudre et la grêle écrasent leurs adversaires... La plupart sont faits prisonniers, les autres ont pris la fuite. Il n'y eut personne qui ne reconnut dans ce fait une intervention divine; les payens l'attribuèrent à leur dieux. Marc-Aurèle, plus sincère, en fit hommage au Dieu des chrétiens, comme il conste des lettres qu'il écrivit au sénat et qu'on lisait encore du temps de Tertullien. En souvenir de ce bienfait, il défendit par tout l'empire de molester encore les chrétiens par rapport à leur religion.

Mais ces bonnes dispositions durèrent peu. Soit que l'empereur s'imaginât par la suite qu'il devait sa délivrance à Jupiter et à Mercure, soit qu'il se fut laissé vaincre par les importunités des payens infatigables dans leur acharnement contre les fidèles, la persécution recommença. Elle sévit surtout dans les Gaules, et en particulier dans les deux célèbres cités de Vienne et de Lyon, que le christianisme semblait avoir choisies pour centres de son action dans l'occident.

Lyon était depuis longtemps fameux par le concours des peuples, par l'opulence de ses habitants, par ses écoles d'éloquence tant grecque que latine, comme aussi par le temple magnifique qu'on y avait bâti en l'honneur de César Auguste. St. Pothin, disciple de St. Polycarpe, était arrivé dans cette ville vers l'an 158. Il y avait été envoyé, à ce qu'il parait, par le pape St. Anicet, et n'avait pas tardé d'y former un noyau compacte de fidèles. Quant à Vienne en Dauphiné, on croit que c'est St. Crescent, disciple de St. Paul, qui y prêcha le premier l'Évangile, et qui fonda cette église, depuis célèbre dans les fastes chrétiens.

La persécution éclata à Lyon, l'an 177, à l'occasion des fêtes du mois d'Août, consacré à la mémoire d'Auguste. Ce que les chrétiens eurent à souffrir en cette circonstance nous fut transmis par des témoins occulaires; en sorte qu'il est peu de monuments de la primitive église à la fois plus intéressants et plus authentiques. On croit que

Digitized by Google

la lettre que les fidèles de Lyon écrivirent à ce sujet, fut rédigée par St. Irénée pour lors simple prêtre de cette ville, dont il devait plus tard honorer le siége épiscopal par ses vertus, sa science et son martyre.

On nous saura gré, je pense, de reproduire ici en entier cette pièce immortelle, où chaque mot respire la foi et l'héroïsme des premiers temps. Il est vrai que Lyon et Vienne sont fort éloignés de la Belgique, mais ces faits n'en regardent pas moins notre pays, qui faisait en ces temps là partie des Gaules. Au reste, ils nous donneront une idée de ce que la persécution a du être partout, surtout ici, où le gouverneur, l'administration, le régime étaient les mêmes que sur les bords de la Loire. En un mot retracer le martyre de ces nobles athlètes de Lyon, c'est retracer celui des héros belges que nous verrons verser leur sang pour la foi dans le siècle suivant...

Voici cet émouvant tableau, auquel nous voudrions pouvoir conserver sa couleur naïve et son reflet antique :

« Les serviteurs de J.-C. qui sont à Vienne et à Lyon » dans la Gaule, à nos frères d'Asie et de Phrygie, qui » ont la même foi et la même espérance, la paix, la grâce » et la gloire de la part de Dieu le Père, et de Jésus- » Christ notre Seigneur (*a*). Nous ne trouvons pas de ter- » mes assez propres pour exprimer la rigueur de la per- » sécution, que la haine des Gentils a excitée contre les » Saints, et la cruauté des supplices que les martyrs ont » soufferts avec une patience héroïque : car l'ennemi a » déployé toutes ses forces contre nous; et les premiers » préludes nous firent juger de ce que nous devions at- » tendre de la fureur des ministres, qu'il avait exercés » et instruits à faire la guerre aux serviteurs de Dieu. » On commença par nous interdire non-seulement l'en-

(*a*) Eusèbe a omis le reste de l'exorde de cette lettre. Elle était écrite en Grec, parce que les missionnaires de Lyon et de Vienne étaient venus de la Grèce.

Digitized by Google

» trée des maisons, des bains et du barreau; on nous » défendit même de paraître en aucun lieu. Mais la » grâce de Dieu combattit pour nous contre le démon; » elle délivra les plus faibles du combat, et y exposa des » hommes, qui par leur courage paraissaient comme » autant de fermes colonnes, capables de soutenir tous » les efforts de l'ennemi. Ces braves en étant donc venus » aux mains, souffrirent toutes sortes d'opprobres et de » tourments; et ils le regardèrent comme des peines lé- » gères dans le désir qu'ils avaient de s'unir au plutôt » à Jésus-Christ, nous apprenant par leur exemple que » *les afflictions de cette vie n'ont aucune proportion avec la* » *gloire future qui éclatera en nous.* Ils commencèrent par » supporter avec la plus généreuse constance, tout ce » qu'on peut endurer de la part d'une populace inso- » lente, les acclamations injurieuses, le pillage de leurs » biens, les insultes, les emprisonnements, les coups » de pierre, et tous les excès où peut se porter un peu- » ple furieux et barbare, contre des personnes qu'il re- » garde comme ses ennemis. Ensuite, ayant été traînés » au barreau, ils furent publiquement interrogés par le » tribun et les autres juges; et après avoir généreuse- » ment confessé la foi, ils furent jettés en prison jusqu'à » la venue du président (*a*). Aussitôt que ce magistrat » fut arrivé, les confesseurs furent conduits à son tri- » bunal; et, comme il les y traitait avec toute sorte de » cruauté, Vettius-Epagathus, un de nos Frères, donna » un bel exemple de la charité dont il brûlait, pour Dieu » et pour le prochain. C'était un jeune homme qui, ré- » glant sa conduite selon la justice, marchait dans la » voie de tous les Commandements du Seigneur; et dans » une grande jeunesse, il avait déjà mérité l'éloge que » l'Écriture fait du vieillard et du Saint-Prêtre Zacha-

(*a*) On donnait ce nom aux magistrats romains qui gouvernaient les provinces, où qui y avaient quelque juridiction ou commission particulière.

Digitized by Google

» rie (*a*). Il ne put voir sans indignation l'iniquité du ju-
» gement qu'on rendait contre nous. La juste douleur,
» dont il était pénétré, lui fit demander la permission de
» plaider la cause de ses Frères, et de montrer qu'il n'y
» a ni impiété ni irréligion dans nos mœurs. A cette pro-
» position la multitude qui environnait le tribunal, se
» mit à crier contre lui, car il était fort connu ; et le
» président choqué de sa juste demande, pour toute ré-
» ponse s'informa de lui s'il était chrétien. Il confessa
» d'une voix haute et distincte, qu'il l'était, et fut aussi-
» tôt mis avec les martyrs, et surnommé l'*Avocat des*
» *Chrétiens*; nom glorieux qu'il mérita, puisqu'il avait,
» autant ou plus que Zacharie, l'Esprit-Saint au-dedans
» de lui-même pour avocat et consolateur.

» Ces premières épreuves firent aisément le discerne-
» ment entre ceux des chrétiens qui s'étaient préparés
» au combat, et ceux qui ne s'y étaient pas attendus. Les
» premiers se déclaraient avec joie, et ne désiraient rien
» tant que de consommer leur martyre : mais on remar-
» quait la faiblesse et la lâcheté de quelques-uns, qui ne
» s'étaient point disposés à soutenir un si rude choc. Il en
» tomba environ dix, ce qui nous affligea sensiblement,
» et refroidit le zèle de ceux d'entre nous, qui n'ayant
» pas encore été arrêtés, ne cessaient malgré le péril
» d'assister les martyrs dans leurs souffrances. Nous
» étions tous alors dans de continuelles alarmes, sur ce
» qui arriverait aux confesseurs ; non que nous craignis-
» sions pour eux les tourments, mais nous craignions
» que quelqu'un d'eux ne succombât de nouveau.

» Pendant ce temps-là on emprisonnait tous les jours
» les fidèles que la Providence avait jugés dignes de
» remplacer ceux qui étaient tombés. On arrêta les per-

(*a*) Ruffin dans sa version dit seulement que Vettius avait suivi l'exemple du St. Prêtre Zacharie, qui avait si bien mérité des Saints : ce qui a fait croire qu'il parle de Zacharie l'un des martyrs. Mais Ruffin n'est pas un fidèle traducteur.

Digitized by Google

» sonnes les plus distinguées, et les plus fermes soutiens » des deux Églises (*a*). On se saisit même de quelques- » uns de nos esclaves payens : car le président avait or- » donné qu'on cherchat partout des témoins contre nous. » Ces âmes serviles, craignant les supplices qu'ils voyaient » souffrir aux Saints, et excités par la malice du démon » et des soldats, nous accusaient des repas cruels de » Thyeste, et des amours incestueux d'Oedipe (*b*), et » d'autres crimes si énormes, que nous n'osons les rap- » porter, ni croire qu'il se soit jamais trouvé des hom- » mes assez méchants pour les commettre. Ces disposi- » tions ayant été répandues dans le public, les payens se » déchaînèrent contre nous, comme autant de bêtes » féroces. Ceux même à qui la parenté avait inspiré quel- » que modération à notre égard, ne gardèrent plus de » mesures. Ainsi s'accomplissait la prédiction du Sei- » gneur; *Un temps viendra que quiconque nous fera périr » s'imaginera rendre un culte à Dieu.*

» On ne peut exprimer les tortures qu'on fit souffrir » aux Saints Martyrs, pour tirer de leur bouche la con- » fession des blasphèmes et des calomnies dont on nous » chargeait. La fureur du peuple, du président et des » soldats (*c*) se déploya particulièrement contre le diacre » Sancte, originaire de Vienne, contre Mature Néophite, » mais généreux Athlète, contre Attale, originaire de » Pergame, la colonne et le soutien de cette chrétienté, » et contre Blandine, jeune esclave, par qui Jésus-Christ » a fait connaître comment il sait glorifier devant Dieu » ce qui paraît vil et méprisable aux yeux des hommes. » Nous craignions tous pour cette jeune fille; et sa maî- » tresse même, qui était aussi du nombre des martyrs,

(*a*) Ces expressions font juger qu'il y avait alors un évêque à Vienne aussi bien qu'à Lyon. Car si l'évêque de Lyon eût aussi gouverné Vienne, ce n'eût été qu'une Église.

(*b*) Selon la fable, Thyeste mangea ses enfants, et Oedipe épousa sa mère.

(*c*) Les soldats parmi les Romains étaient les bourreaux.

Digitized by Google

» avait peur qu'elle n'eût pas la force de confesser la » foi, à cause de la délicatesse de son corps. Nous fûmes » bientôt rassurés. Cette généreuse esclave montra tant de » courage, qu'elle lassa les bourreaux, qui se relayèrent » pour la tourmenter depuis le matin jusqu'au soir. Après » lui avoir fait souffrir tous les supplices que leur rage » ingénieuse put inventer, ils s'avouèrent vaincus, et fu- » rent étrangement surpris de voir qu'elle respirait en- » core dans un corps déchiré de toutes parts : car un » seul des tourments qu'elle avait soufferts, était plus que » suffisant pour lui donner la mort. Mais la sainte mar- » tyre, ainsi qu'un généreux athlète, reprenait de nou- » velles forces en confessant la foi, et la seule prononciation de ces paroles, *je suis chrétienne, et il ne se passe rien de criminel parmi nous*, adoucissait toutes ses douleurs, et changeait ses tourments en délices.

» Le diacre Sancte souffrit de son côté avec un cou- » rage supérieur aux forces humaines, tous les supplices » que les bourreaux purent imaginer, dans l'espérance » d'en arracher quelque parole au deshonneur de la reli- » gion. Il porta la constance si loin, qu'il ne voulut pas » même dire son nom, sa ville, son pays, ni s'il était li- » bre ou esclave. Il répondait à toutes ces interrogations » par ces deux mots latins, *Christianus sum*, *je suis chré- » tien*, confessant cette qualité comme son nom, sa patrie, » sa condition et l'expression de tout ce qu'il était, sans » que les payens en pûssent jamais tirer d'autre réponse. » Cette fermeté irrita tellement le président et les bour- » reaux, qu'après avoir employé tous les supplices, ils » firent rougir au feu des lames de cuivre, et les appli- » quèrent aux endroits les plus sensibles de son corps. » Le saint martyr vit rôtir sa chair sans en changer même » de posture, et demeura inébranlable dans la confes- » sion de la foi; parce que Jésus-Christ versait de son » sein sur lui une rosée céleste, qui le rafraîchissait et le » fortifiait. Son corps ainsi brûlé et déchiré n'était qu'une

Digitized by Google

» plaie, et n'avait plus la figure d'un corps humain. Mais » Jésus-Christ, qui souffrait en lui, y faisait éclater sa » gloire, y confondait l'ennemi, et animait les fidèles, en » leur faisant voir par cet exemple, qu'on ne craint rien, » quand on a la charité du Père, et qu'on ne souffre rien, » quand on envisage la gloire du Fils. En effet, les bour- » reaux se hâtèrent quelque jours après de l'appliquer à » de nouvelles tortures, dans le temps que l'inflammation » de ses plaies les rendait si douloureuses, qu'il ne pou- » vait souffrir le plus léger attouchement. Ils se flattaient » qu'il succomberait à la douleur, ou que du moins, ex- » pirant dans les supplices, il intimiderait les autres. Mais » par un miracle inespéré, son corps défiguré et disloqué, » reprit dans ces nouveaux tourments sa première » forme, et parut entièrement guéri : de sorte que cette » seconde torture fut par la grâce de Jésus-Christ comme » un remède à la première.

» L'ennemi ainsi confondu s'attaqua à des personnes » plus aisées à vaincre. Biblis était du nombre de ceux » qui avaient renoncé la foi; et le démon qui avait » éprouvé la faiblesse de cette femme, la regardait déjà » comme sa proie. Il ne douta pas que la douleur ne l'en- » gageât à nous accuser des crimes les plus honteux, et » il la fit appliquer à la torture; mais au milieu des sup- » plices elle rentra en elle-même, et parut revenir comme » d'un profond assoupissement. Le sentiment des dou- » leurs qu'elle souffrait lui rappelant alors le souvenir des » peines éternelles, elle s'écria : *Comment se peut-il faire* » *que ces gens mangent leurs propres enfants puisqu'il* » *ne leur est pas même permis de manger du sang des ani-* » *maux* (*a*)*?* Ayant ensuite généreusement confessé qu'elle » était chrétienne, elle fut remise au nombre des martyrs.

» Jésus-Christ ayant ainsi par sa grâce rendu la con-

(*a*) L'abstinence du sang était un reste de la loi judaïque que les fidèles observaient encore alors sur cet article, suivant la décision du concile des Apôtres.

Digitized by Google

» stance des confesseurs victorieuse de tous ces supplices, le démon dressa contre eux de nouvelles machines. » Il les fit jetter dans un cachot très-étroit et très-obscur. » On mit leurs pieds dans des entraves de bois, et on les » étendit avec violence jusqu'au cinquième trou (*a*). Ils y » souffrirent les autres peines que des ministres enragés » du démon peuvent faire endurer à des prisonniers. Plusieurs en moururent dans la prison, Dieu le permettant » ainsi pour sa gloire. Ce qu'il y eut de surprenant, c'est » que ceux qui avaient été si cruellement tourmentés, » qu'on n'eût pas crû qu'ils pussent survivre à tant de » de maux, quelque soin qu'on eût pris de panser leur » plaies, vécurent dans cette affreuse demeure. Ils y » étaient à la vérité destitués de tout secours humain, » mais tellement fortifiés par le Seigneur, qu'ils animaient » et fortifiaient les autres. Au contraire, ceux qui avaient » été récemment emprisonnés, et dont le corps n'était » pas endurci à la souffrance, ne purent soutenir les incommodités et l'infection de ce cachot, et moururent » tous en peu de temps.

» Cependant on se saisit du bienheureux Pothin qui » gouvernait l'Église de Lyon. Il était âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et actuellement malade. Comme » il pouvait à peine se soutenir et respirer à cause de ses » infirmités, quoique le désir du martyre lui inspirat une » nouvelle ardeur, on fut obligé de le porter au tribunal. » La caducité de l'âge et la violence de la maladie, » avaient à la vérité déjà dissous son corps; mais son âme » y demeurait encore attachée pour servir au triomphe » de Jésus-Christ. Pendant que les soldats le portaient, il » était suivi des magistrats de la ville, et de tout le peu-

(*a*) Ruffin met jusqu'au septième point. Ces entraves étaient un tronc de bois, où l'on avait fait des trous à certaines distances : on y faisait passer les pieds des prisonniers, et plus les trous étaient écartés, plus la posture était gênante. Prudence décrit ce supplice, lorsqu'il dit, *lignoque plantas inserit divaricatis cruribus.*

Digitized by Google

» ple qui criait contre lui, comme s'il eût été le Christ
» même. Alors ce vénérable vieillard rendit un glorieux
» témoignage à la vérité. Le président lui ayant demandé
» quel était le Dieu des chrétiens, il répondit : *Si vous*
» *en êtes digne vous le connaîtrez.* Aussitôt il fut accablé
» de coups, sans aucun respect pour son grand âge. Ceux
» qui étaient proche, le frappaient à coups de poing et
» de pied; ceux qui étaient plus éloignés, lui jettaient ce
» qu'ils pouvaient trouver sous la main. Tous se fussent
» crûs coupables d'un grand crime, s'ils ne s'étaient ef-
» forcés de l'insulter, pour venger l'honneur de leurs
» Dieux. Le S. Évêque fut jeté à demi-mort dans la pri-
» son (*a*), où il expira deux jours après, comme un bon
» pasteur qui donne sa vie en combattant à la tête de son
» troupeau.

» On vit alors un effet bien singulier de la divine Pro-
» vidence, et un grand miracle de l'infinie miséricorde
» de notre Sauveur Jésus-Christ. Ceux qui avaient apos-
» tasié, étaient gardés dans le même cachot que les con-
» fesseurs; car leur apostasie ne leur avait servi de rien.
» Au contraire ceux qui avaient généreusement confessé
» la foi, n'étaient détenus prisonniers, que comme chré-
» tiens, c'était là tout leur crime : au lieu qu'on retenait
» les apostats comme des homicides et des scélérats. Or
» en cela ils avaient beaucoup plus à souffrir que les au-
» tres : car l'attente du martyre, l'espérance des pro-
» messes, la charité de Jésus-Christ, l'onction de l'Es-
» prit-Saint remplissait de joie les Saints Confesseurs :
» mais les Apostats étaient tellement bourrelés par les

(*a*) On voit encore la prison de St. Pothin dans le monastère des religieuses de la Visitation, qu'on nomme l'Antiquaille. St. Eucher, dans l'homélie sur Ste. Blandine, dit que St. Pothin, après avoir offert le sacrifice du corps de notre Seigneur, fut porté aux tribunaux profanes, pour y être offert lui-même comme une victime; ce qui semble marquer qu'il fut pris après avoir célébré nos saints mystères. Saint Eucher et Ruffin le nomment Fotin ou Photin, qui répond au nom latin *Lucidus* ou *Lucianus*, au lieu que Pothin a la même signification que *Desiderius*.

Digitized by Google

» remords de leur conscience, que quand ils paraissaient » devant le peuple, on les distinguait à leur air triste et » consterné. Ainsi on voyait les grâces et la majesté » briller avec une sainte gaîté sur le visage des uns : ils » étaient parés de leurs chaînes, comme une épouse est » parée de ses ornements; et ils exhalaient une odeur si » douce, qu'on croyait qu'ils s'étaient oints de parfums » précieux. Pour les autres, la confusion, la tristesse, et » les remords étaient peints dans tout leur extérieur. » Les payens même les insultaient comme à des hom- » mes lâches et efféminés; et parce qu'ils avaient renoncé » au nom de chrétiens, on ne leur donnait plus que le » nom d'homicides. C'est ce qui ne servait pas peu à con- » firmer les fidèles dans la foi : aussitôt qu'ils étaient pris, » ils commençaient par la confesser.

» Mais il faut maintenant vous raconter les divers » genres de supplices, par lesquels ils ont consommé leur » martyre : car ils ont présenté à Dieu une couronne » composée de toute sortes de fleurs : il était juste qu'ils » en reçûssent la couronne de l'immortalité, comme de » généreux athlètes qui ont vaincu en divers genres de » combats. On condamna aux bêtes, Mature, Sancte, » Blandine et Attale : et pour les y exposer, on donna » exprès aux payens ces cruels spectacles. Mature et » Sancte souffrirent de nouveau dans l'amphithéâtre tou- » tes sortes de tourments, comme s'ils n'avaient encore » rien souffert; ou plutôt comme de braves champions, » qui ayant déjà vaincu plusieurs fois, allaient combattre » pour la dernière couronne. Ils furent premièrement » frappés de verges selon la coûtume, ensuite abandon- » nés aux morsures des bêtes, et livrés aux autres tor- » tures que le peuple furieux demandait qu'on leur fît » souffrir. On les fit asseoir sur la chaise de fer rougie » au feu, où leurs chairs grillées exhalaient une odeur » qui ne fit qu'irriter la cruauté des spectateurs. Ils es- » péraient vaincre enfin par les tourments la patience

Digitized by Google

» des martyrs : mais on ne put jamais tirer de Sancte
» d'autres paroles, que celles qu'il avait dites dès le com-
» mencement de son martyre, *je suis chrétien.* Ces deux
» généreux athlètes donnés en spectacle au monde, four-
» nirent pendant un jour entier le cruel divertissement,
» que plusieurs paires de Gladiateurs avaient accoûtumé
» de donner; et comme après tant de tourments on vit
» qu'ils respiraient encore, ils furent enfin égorgés dans
» l'amphithéâtre.

» Pour Blandine, elle fut suspendue à un poteau, et
» exposée ainsi aux morsures des bêtes. Comme elle était
» attachée à une espèce de croix, et qu'elle priait avec
» beaucoup de ferveur, elle remplissait de courage les
» autres martyrs, qui croyaient voir dans leur sœur une
» représentation de celui qui avait été crucifié pour eux.
» Mais aucune bête n'ayant osé la toucher, on la reserva
» pour le spectacle d'un autre jour; afin que cette jeune
» esclave, si faible et si méprisable en apparence, mais
» revêtue de Jésus-Christ l'invincible athlète, triomphât
» dans plusieurs combats... et animât de plus en plus les
» fidèles par son courage.

» Cependant comme Attale était fort connu et distingué
» par son mérite, le peuple demandait qu'on le fit aussi
» combattre. Il entra donc avec une sainte assurance
» dans l'arène. Le témoignage de sa conscience le ren-
» dait intrépide : car il était aguerri dans tous les exer-
» cices de la milice chrétienne, et avait toujours été parmi
» nous un témoin fidèle de la vérité. D'abord, pour lui
» faire essuyer les insultes du peuple, on lui fit faire le
» tour de l'amphithéâtre, un hérault portant devant lui un
» écriteau, où était en latin cette inscription, *c'est Attale*
» *chrétien.* Mais le président ayant appris qu'il était ci-
» toyen romain, le fit reconduire en prison avec les au-
» tres. Il écrivit cependant à l'empereur touchant les
» confesseurs, et attendit sa décision. Les prisonniers
» mirent à profit le délai de leur martyre, pour faire

Digitized by Google

» éclater l'infinie miséricorde de Jésus-Christ. En effet, » plusieurs membres du corps mystique de l'Église, » furent ranimés par le secours de ceux qui étaient vi- » vants. Les confesseurs de la foi obtinrent grâce à ceux » qui l'avaient reniée; et l'Église, cette mère vierge des » fidèles, vit avec la plus sensible joie que par les exem- » ples et les exhortations des martyrs, plusieurs apostats » avaient reçu dans son sein une nouvelle vie (*a*). »

Ainsi Dieu triompha-t-il dans ses saints. Ces généreux martyrs apparurent après leur mort aux fidèles et leur désignèrent le lieu où leurs cendres avaient été portées par les flots. On les recueillit avec respect pour les placer sous l'autel du temple qu'on bâtit en l'honneur des apôtres. Leur fête se célèbre le 2 Juin; on la nommait autrefois la fête des miracles. Ils souffrirent pour Jésus-Christ, au nombre de 48, 27 hommes et 21 femmes.

Quant à l'auteur de la lettre, Irénée, il échappa à la mort. Dieu le réservait à de grandes destinées. Il succéda au St. martyr Pothin sur le siége épiscopal de Lyon, et Grégoire de Tours assure qu'il ne laissa pas un payen dans cette ville. Cependant son zèle ne se bornait point aux limites de son diocèse : il envoya des missionnaires dans une foule de cités pour y prêcher l'Évangile, tandis que sa plume puissante déchirait les trames de l'hérésie et lèguait à l'église d'Occident avec des trésors d'érudition et de génie, une mine inépuisable de témoignages de sa foi et de son intelligence des choses divines.

Marc-Aurèle était mort en 180, laissant sa succession à son fils Commode, monstre qu'on mit presqu'au dessus de Néron, tant il était cruel et dissolu dans ses mœurs. Mais Dieu qui sait tirer le bien du mal, permit, à ce qu'on dit, qu'une de ces femmes impures dont il subissait l'empire, se servit de l'ascendant qu'elle avait sur son cœur, pour lui faire protéger les chrétiens. Elle se nommait Martia, et se sentait je ne sais quelles sympathies pour le christia-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

nisme. Quoiqu'il en soit, il est certain que l'Église jouit d'une assez grande paix sous le règne de ce prince si peu digne du trône, et qu'elle fit d'immenses progrès surtout à Rome, où les plus nobles patriciens ne rougissaient plus d'adorer un Dieu crucifié.

Commode fut assassiné l'an 193, et l'empire passa aux mains de Septime Sévère. Le nouvel empereur laissa les chrétiens en repos aussi longtemps qu'il eut d'autres ennemis sur les bras; mais à peine en fut-il délivré qu'il oublia les services que les fidèles lui avaient rendu pour rasseoir son autorité. Vers l'an 202, il publia des édits qui défendaient sous les peines les plus sévères, d'embrasser la religion chrétienne. Ce fut le signal de la *septième grande persécution*. Elle sévit avec fureur, en Égypte et dans les Gaules. L'empereur étant venu à Lyon, apprit les immenses succès du zèle d'Irénée : il fit entourer la ville de soldats et ordonna de faire main basse sur tout ce qui portait le nom de chrétien. Saint Irénée périt au milieu de ce massacre, qui fut tel, au rapport de Grégoire de Tours, que le sang coulait par torrents dans toutes les rues de la ville, et qu'il fut impossible de calculer le nombre des martyrs (*a*).

Sévère mourut en Bretagne l'an 211, beaucoup moins de maladie que de chagrin. Son fils Antonin, surnommé Caracalla, venait d'attenter à ses jours. Ce parricide se souilla d'un second forfait en tuant, dans les bras de Julia sa mère, son propre frère Geta. Il voulait régner seul. Les chrétiens n'eurent point à se plaindre de son administration : il paraît que sa nourrice, pieuse chrétienne, avait su lui inspirer une grande estime de la religion nouvelle. Il fit cesser les persécutions. Ses successeurs l'imitèrent; ce qui doit pourtant s'entendre, de l'état général de l'empire, car les persécutions particulières ne discontinuèrent sous aucun des empereurs payens (*b*).

(*a*) Hist. lib. I, c. 27.
(*b*) Ruinart, præf. in act. mart.

Digitized by Google

En 235, l'empereur Maximin fit publier de nouveaux édits, qui ordonnaient de mettre à mort tous les évêques ou administrateurs des églises. Sous ce nom, dit Sulpice Sévère, furent aussi compris les prêtres, et même les simples fidèles qui moururent en grand nombre pour la foi. Cette *persécution* qu'on peut appeler la *huitième*, dura trois ans.

Que ceux qui, séduits par la mauvaise foi de quelques écrivains du jour, s'imaginent que tout était urbanité chez les empereurs payens, tout sagesse, lisent dans les auteurs contemporains ce que c'était par exemple que le persécuteur Maximin. Cet empereur, nous dit Julius Capitolinus, était d'une origine obscure et barbare. Jeune encore il avait gardé des troupeaux, puis on l'avait employé à donner la chasse aux voleurs et aux assassins. Devenu soldat il s'était attiré les bonnes grâces de Sévère, à cause de sa taille gigantesque et de sa force herculéenne. Il n'avait pas moins de huit pieds de haut, et savait manger par jour jusqu'à quarante livres de viande. Seul il pouvait traîner un grand chariot tout chargé. D'un coup de poing il brisait la mâchoire des chevaux, d'un coup de pied il leur cassait les jambes. Avec de si hautes qualités il avança rapidement dans l'armée de grade en grade, et enfin les soldats le proclamèrent empereur, à la grande frayeur du sénat et du peuple de Rome. Le bruit de ses cruautés l'avait précédé dans cette ville. On y racontait comment il avait fait attacher quelques unes de ses victimes à des croix, enfermer d'autres dans des cadavres d'animaux morts depuis longtemps, broyer ceux-ci sous des coups de bâtons, exposer ceux-là aux fureurs des bêtes fauves. Il fit un jour massacrer plus de quatre mille personnes sous prétexte qu'elles étaient un danger pour sa vie. C'était avant tout sur les nobles qu'il semblait vouloir se venger de la bassesse de son extraction. La guerre il la faisait en barbare, portant partout le carnage et l'incendie; le pouvoir n'était pour lui qu'un moyen d'assouvir

Digitized by Google

sa soif de sang; enfin, dit Capitolinus, c'était moins un homme qu'un tigre. Ses soldats eux-mêmes s'en effrayèrent et le mirent à mort.

Gordien, surnommé le *jeune*, devenu empereur en 237, rétablit la paix de l'Église. Après sept ans de règne il fut assassiné par Philippe. Ce prince parvenu au trône par un crime ne laissa pas que de protéger les chrétiens; même, s'il faut en croire d'anciens et respectables auteurs, il serait le premier empereur qui aurait embrassé le christianisme (*a*).

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De l'an 244 à l'an 306.

Le pape Fabien envoie sept évêques dans les Gaules. — La foi s'étend à Tournai et dans ses environs. — St. Sixte, premier évêque de Rheims. — Horribles persécutions. — Martyrs de la Belgique. — Misérable état des peuples. — Châtiment des persécuteurs. — Constance-Chlore favorable aux chrétiens. — Constantin-le-Grand, son fils.

Sous l'empereur Philippe, vers l'an 244, St. Fabien successeur de St. Pierre sur le siége de Rome, fit partir pour les Gaules sept hommes apostoliques qu'il avait consacré évêques de ses propres mains et qui tous méritèrent d'être placés sur nos autels. Ce furent les SS. Gatien, Trophime, Paul, Saturnin, Denis, Martial et Austrémoine.

St. Gatien fonda l'église de Tours. Cette ville était extrêmement attachée au culte de ses faux dieux : aussi le St. Évêque après plus de cinquante ans de travaux, n'était-il parvenu qu'à réunir un tout petit nombre d'ouailles; encore était-il obligé de se cacher dans les cryptes avec son faible troupeau, pour ne pas allumer les fureurs des payens.

St. Paul au contraire vit son zèle couronné de prompts et d'abondants succès dans la ville de Béziers; il y plaça un évêque et partit pour Narbonne, où les habitants l'avaient appelé. Il occupa longtemps le siége épiscopal de cette ville. C'est encore à lui que l'église d'Avignon doit sa fondation.

St. Austrémoine fut le premier évêque de l'Auvergne, et St. Trophime le premier de la Provence.

Digitized by Google

St. Martial prêcha la foi avec tant de fruit à Limoges, que presque tous les habitants se firent chrétiens.

St. Saturnin fut l'apôtre de Toulouse. C'était le foyer des superstitions gauloises. Le démon y avait un temple fameux, où il rendait des oracles par la bouche d'une idole. A l'arrivée du St. Évêque, l'idole devint muette. Ce qui irrita si fort les prêtres qui la desservaient qu'ils ameutèrent le peuple, et dans le tumulte firent cruellement mettre en pièces l'apôtre de l'Évangile.

Quant à St. Denis, il ne se contenta pas de répandre la bonne nouvelle du salut dans la ville de Paris; il envoya de zélés missionnaires dans toutes les cités environnantes; quelques uns d'entr'eux portèrent la foi jusques dans nos contrées.

A leur tête se trouve Piat, l'apôtre de Tournai et du Tournaisis. Pour se faire une idée de ses travaux, il suffira de rappeler qu'il convertit à la foi plus de trente mille hommes, sans compter les femmes et les enfants (*a*).

St. Fuscien et St. Victoric évangélisèrent les *Morins*. Le principal théâtre de leur zèle fut Térouane, ville alors fort grande et fort opulente. Leur parole n'y produisit cependant pas les fruits consolants qu'on avait droit d'en attendre, à cause des mœurs farouches et de l'inconstance des habitants. Une chapelle élevée hors de la cité dans un champ nommé depuis *Heilig-Veld* (Terre-Sainte) indiqua longtemps la place où ces Saints Apôtres avaient pour la première fois annoncé l'évangile à nos ancêtres (*b*).

Les deux saints frères Crépin et Crépinien, se fixèrent à Soissons. Le jour ils prêchaient l'Évangile, la nuit ils travaillaient pour gagner leur pain. On dit que malgré leur noble origine, ils ne dédaignaient pas l'humble métier de cordonniers. De grands succès couronnèrent tant de modestie jointe à tant de zèle. Nous parlerons encore plus bas de tous ces saints missionnaires de notre patrie.

(*a*) Acta SS. Belgii, t. I.
(*b*) Acta SS. Belgii.

Digitized by Google

Ils travaillaient avec ardeur à la vigne du divin maître, quand s'alluma, sous l'empereur Dèce, la *neuvième persécution*, la plus horrible qu'on eût vue jusque-là. St. Cyprien, évêque de Carthage, témoin oculaire de la fureur des gentils dit qu'elle était si inhumaine, et les tourments dont on usa si affreux, que l'enfer seul en a pu être l'auteur. Il croit que Dieu permit ce déchaînement des puissances de l'abîme pour punir le relâchement de mœurs qu'une trop longue paix avait introduit chez beaucoup de chrétiens. Ils oubliaient le ciel pour la terre; et malheureusement plus d'un de ces lâches déserta honteusement la cause du Christ à la première apparence du danger.

Cependant le plus grand nombre des fidèles déconcertèrent les bourreaux par leur patience. Des flots de sang coulaient presque chaque jour. On ne voit pas pourtant que la Gaule ait eu beaucoup à souffrir de cette persécution. Dèce mourut après deux ans de règne, mais ses successeurs Gallus et Volusien ayant aussi hérité de sa haine contre les chrétiens, la persécution continua.

Vers l'an 257, le St. Pape Sixte II envoya un nouvel essaim d'hommes apostoliques vers les Gaules. On remarque dans leur nombre les SS. Pérégrin, Coscomède, Marse, Sinicius, Memmius, Genoul et Sixte. Ce dernier fut l'apôtre et le premier pasteur de Rheims. Là devait s'élever bientôt une église fameuse, la métropole de la deuxième Belgique, ayant sous elle les diocèses de Soissons, de Châlons sur Marne, de St. Quentin, de Beauvais, d'Arras, de Cambrai, de Tournai, d'Amiens, de Térouane et de Boulogne. Cette vaste hiérarchie ne reçut d'atteinte qu'en 1559, alors que le pape Paul IV érigea Cambrai en archevêché, en lui donnant pour succursales plusieurs nouveaux évêchés avec quelques uns des anciens.

L'église de Rheims ne tarda point à offrir au Seigneur les prémices de sa foi. En un seul jour cinquante fidèles

Digitized by Google

furent décapités pour Jésus-Christ; le lendemain St. Timothée, leur apôtre, subit aussi le martyre avec Apollinaire qui de bourreau était devenu compagnon de sa foi et de ses souffrances (*a*).

Il est probable que ces exécutions eurent lieu sous Valérien. Ce prince monté sur le trône en 252 se montra d'abord très-favorable aux chrétiens; il les avait même appelés aux plus hautes dignités de l'empire. Mais un de ses généraux parvint à lui souffler la haine qu'il portait lui-même à notre sainte Religion, et à en faire un des plus ardents persécuteurs du christianisme. Ses cruautés attirèrent sur lui les coups de la vengeance céleste. Prisonnier de Sapor, roi des Perses, il se vit obligé de servir de marchepied à ce tyran, lorsqu'il montait à cheval.

Un châtiment aussi épouvantable servit probablement de leçon à son fils Gallien. Il rendit la paix aux fidèles, leur fit restituer leurs biens et leurs églises, et leur permit d'exercer leur culte en toute liberté. Plein d'estime pour leurs vertus, il n'eut pas le courage de les imiter. Ses impures voluptés l'occupaient tellement qu'il n'avait nul souci des maux de l'empire assailli de tous côtés par de féroces ennemis. Quand il apprit que l'Égypte venait de se révolter contre lui, il se contenta de répondre : qu'on pouvait très-bien vivre sans les lins du Nil; un autre jour comme on lui annonçait la défection des Gaules : Hé bien ! fit-il en riant, quel mal y a-t-il à cela? Ne peut on pas se passer des longues redingotes et des draps d'Arras? Il fut assassiné en 268.

Cette défection des Gaules, dont il se souciait si peu, méritait cependant quelqu'attention. Chrocus, roi des Allemands, venait de passer le Rhin et portait partout la dévastation et la mort. Mayence, Metz et une quantité d'autres villes avaient succombé à ses fureurs. C'était un barbare et un impie qui poursuivait d'une haine implacable tout ce qui portait le nom chrétien. Ainsi les persécutions suc-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

cédaient aux persécutions. L'Église recevait partout le baptême du sang, et partout elle croissait, elle sortait des tourments rajeunie et fortifiée.

Je sais bien que certains auteurs croient donner un démenti à l'histoire en objectant, que si les persécutions avaient été réellement aussi nombreuses et aussi acharnées qu'on le rapporte, il n'y aurait plus eu de chrétiens. Admirable raisonnement en effet, qui tend précisément à la gloire du Christianisme. Car ses luttes sont un fait attesté par mille témoins, consignées dans d'innombrables monuments; et le prodige savez-vous quel il est? C'est, comme dit Tertullien, que le sang des martyrs devenait une semence de nouveaux chrétiens. Souvent les bourreaux eux-mêmes étaient les premiers à s'avouer vaincus.

Au reste pour étouffer le christianisme, il eut fallu dépeupler l'empire. Ecoutons le même auteur développer cet argument avec son énergie accoutumée : *S'il nous était permis de rendre le mal pour le mal, si nous voulions réellement nous déclarer les ennemis de votre pouvoir, croyez-vous que la force ou le nombre nous manquerait? Nous remplissons vos cités, vos îles, vos citadelles, vos bourgs et vos champs; nous remplissons le palais, le sénat, le forum; nous sommes partout, hormis dans vos temples. Les Maures, les Marcomans, les Parthes, les autres barbares sont-ils aussi nombreux que nous? Une nuit, quelques flambeaux suffiraient pour nous venger. Et cependant quelles cruautés n'exercez vous pas à notre égard, soit par passion, soit par un feint respect des lois ? Que de fois même, sans attendre vos ordres, la plèbe ne nous accable-t-elle pas de pierres, ne met-elle pas le feu à nos demeures ! Est-ce qu'il vous semble peut-être que nous n'oserions pas combattre, quoiqu'en petit nombre, nous qui nous laissons tuer sans résistance? Mais notre loi nous dit qu'il vaut mieux recevoir la mort que la donner. Ah ! pour vous punir il ne nous faudrait pas même user de violence : nous n'aurions qu'à nous*

Digitized by Google

retirer ; vous seriez vous même effrayés de la solitude dans laquelle nous vous laisserions : vous vous croiriez dans un tombeau (*a*).

Ainsi parlait Tertullien au commencement du IIIe siècle. A la fin du même siècle le nombre des chrétiens s'était considérablement accru ; et leur obéissance au pouvoir qui les persécutait, recevait un nouveau relief des révoltes et des divisions qu'enfantait partout l'ambition des payens. Sous Valérien et Gallien on ne compte pas moins de vingt généraux, qui se disputent les lambeaux de l'empire, à la tête des légions qu'ils ont su entraîner dans leurs complots.

La Gaule seule renferme cinq de ces Césars envieux de la pourpre de Gallien. Tétricus commande encore aux Gaules, à l'Espagne, à la Bretagne, quand Aurélien monte sur le trône en 270. Et cet empereur est obligé de passer les Alpes avec une innombrable armée pour aller écraser son ennemi sur les bords de la Marne. Il n'usa du repos que lui procura cette victoire que pour molester les chrétiens : ce qui donna lieu à la *onzième persécution générale*. Les Gaules y eurent un ample part. Parmi ses martyrs on cite St. Prisque avec un grand nombre de fidèles, ses disciples, les SS. Savinien, Vénérand, Juste, Claude, Jucondin ainsi que Ste. Julie. Peut-être est-ce aussi alors que l'évêque de Paris, St. Denis, mourut dans les tourments pour la foi avec le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère. Le martyrologe romain cite une foule d'autres confesseurs, qui souffrirent sous Aurélien. Ce prince se préparait à lancer de nouveaux édits plus cruels encore pour anéantir tous les ennemis des idoles, mais le ciel ne lui en laissa pas le temps. Il périt assassiné l'an 275.

Sous ses successeurs Tacite, Florien, Probe, Carus, Carinus et Numérien, l'Église jouit encore une fois du repos. Cette période s'étend de l'an 275 à l'an 284.

(*a*) Apologétique.

Digitized by Google

Grands furent les accroissements de la religion durant ce temps là, comme l'atteste Eusèbe, historien contemporain et évêque de Césarée en 313. *Qui pourrait*, dit-il, *énumérer tous ceux qui embrassaient chaque jour la foi chrétienne! Combien on éleva d'églises dans les villes ! Les anciennes ne pouvaient plus contenir la foule. Et avec quelle ferveur on chantait les louanges de Dieu* (*a*) ! Les empereurs semblaient prendre à tâche de favoriser la religion. Ils donnaient aux fidèles le gouvernement des provinces; ils les appelaient aux charges de confiance du palais.

Dioclétien lui-même, devenu maître de l'empire en 284, se montra bienveillant envers les chrétiens, les premières années de son administration. Mais l'an 286, il se choisit pour collègue le cruel Maximien-Hercule, et lui confia le gouvernement de l'Italie, de l'Afrique, des Gaules et de l'Espagne. Le nouveau César se fit bientôt connaître par son acharnement contre le christianisme. Pour l'aider à comprimer les Bagades, qui avaient poussé leurs excursions jusque près de Paris, Dioclétien lui avait envoyé une légion (*b*), connue sous le nom de Légion Thébaine composée toute entière de chrétiens. Elle avait pour chefs Maurice, Exupère, et Candide. A leur arrivée en Suisse, Maximien voulut les forcer à prendre part au sacrifice qu'il offrait à ses idoles. D'autres disent qu'il leur donna l'ordre d'exécuter des chrétiens. Peut-être le tyran exigea-t-il l'un et l'autre. Ces généreux soldats répondirent qu'ils étaient venus pour combattre les ennemis de l'empire, et non pour trahir leurs frères et leur Dieu. Maximien furieux les fit décimer. Pas un des survivants ne démentit son courage. Maurice, Exupère, et Candide ne cessaient de les exhorter à garder leur parole envers le roi du ciel, avec la même fidélité qu'ils observaient leurs serments à l'égard des princes de ce monde. Déjà on les avait décimés une seconde et une troisième fois. On les sommait

(*a*) Hist., lib. VIII, c. 1.
(*b*) La légion était alors de 6600 hommes.

Digitized by Google

d'obéir à l'empereur ; ces braves lui envoyèrent en réponse la protestation suivante :

« Prince, nous sommes vos soldats, mais aussi nous sommes ceux de Dieu ; et nous tenons à honneur de l'être. » A vous nous devons le service militaire ; à Dieu l'observance de ses lois : de vous nous recevons une solde » temporelle ; de lui nous tenons la vie. Vous suivre est » notre devoir, excepté si vous combattez notre créateur » qui est aussi le vôtre, quand même vous ne le reconnaitriez pas. Nous accomplirons en conséquence tous vos » ordres aussi longtemps que nous le pourrons sans l'offenser. Mais s'il nous faut ou désobéir à Dieu, ou désobéir » aux hommes ; notre choix est fait, nous ne craignons » que lui. Menez nous à l'ennemi : nos glaives sont prêts, » mais ce serait les déshonorer que de les souiller du » sang de nos concitoyens et de nos frères. Ce n'est pas » pour frapper des romains que nous avons pris les armes, » c'est pour les défendre. La justice, la paix de l'empire » nous ont seules amenés sous vos drapeaux. Croyez » vous que nous leur serons plus fidèles, après que nous » aurons été infidèles à Dieu? Pourrez-vous compter » davantage sur nos serments, quand nous aurons violé » ceux que nous lui avons faits? Si vous ne cherchez que » des chrétiens à immoler, nous voici en assez grand » nombre. Frappez : nous confessons un Dieu créateur » de toutes choses, et Jésus-Christ son fils unique ; comme » le confessaient nos frères qui viennent de mourir, et » nous ambitionnons leur sort. Ne craignez pas que le » désespoir nous mette les armes à la main : un chrétien » sait mourir, il ne sait pas se révolter. Mieux vaux périr » innocents, que de vivre coupables (*a*). »

Ces paroles aussi nobles que calmes ne firent que porter à son comble la rage du tyran ; il ordonna à l'armée d'entourer la légion et de n'en pas laisser un seul homme. Les athlètes de Jésus-Christ en voyant s'avancer leurs bour-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. II.

Digitized by Google

reaux jetèrent bas leurs armes et tendirent le cou au glaive. On n'entendit pas un murmure, pas un soupir : ils ne se parlaient que pour s'encourager à la mort. En peu d'instants la terre fut couverte de leurs cadavres et inondée de leur sang. Une partie de la légion s'était déjà avancée jusqu'à Trèves, une autre jusqu'à Bonn, une troisième jusqu'à Cologne. Maximien envoya Rictiovare à leur poursuite. Il se montra digne de sa mission. A Trèves il fit périr tous ceux qu'il put rencontrer avec leur chef St. Thyrse et quelques uns des magistrats de la ville. A Bonn il immola St. Cassius, St. Florence et sept autres soldats; enfin à Cologne sa fureur put s'exercer à l'aise. Plus de 300 soldats, dernier reste de cette légion héroïque, tombèrent sous le glaive en confessant Jésus-Christ (*a*).

Tant de sang ne servit qu'à irriter l'insatiable férocité de Maximien. On eut dit qu'il n'était venu dans les Gaules, que pour offrir partout sa cruauté en spectacle. Goth d'origine, il l'était encore beaucoup plus par ses mœurs. Rien n'égalait sa barbarie, sinon sa corruption. Est-il étonnant après cela qu'il portât une haine irréconciliable à une religion qui prêche la pureté et l'innocence? — Il était secondé dans ces fureurs par Rictiovare, ministre digne en tout d'un tel maître.

Rictiovare, ce nom paraît comme une tache de sang dans les légendes de nos martyrs. Son passage par la Belgique ne fut en effet qu'une longue suite de hideux supplices. Il n'y a pas longtemps qu'on découvrit dans un cimetière aux environs de Rheims, les restes d'une foule de martyrs dont les bras et la tête avaient été percés de clous. On sait que c'était le genre de tourments que ce monstre employait de préférence.

Nous rapporterons ici quelques traits de la fermeté de

(*a*) Grégoire de Tours n'en compte que 50 et dit qu'on les nomma longtemps *les Saints dorés*, parce que l'or brillait partout dans l'église qui leur fut consacrée. On célèbre leur fête le 10 Octobre.

Digitized by Google

nos confesseurs en face d'un tyran si propre à effrayer tout autre courage que le leur.

A Fismes, petite ville située entre Rheims et Soissons, on fit comparaître devant son tribunal une jeune vierge nommée Macre. *Femme*, lui dit le préfet, *j'entends que tu prêches le culte de je ne sais quel crucifié qui serait à la fois Dieu et homme. Tu n'ignores pas que les empereurs ont promulgué des édits qui ordonnent sous peine de mort d'adorer Jupiter. Tu es jeune encore : résister c'est perdre la vie ; — obéir, offrir à nos dieux immortels des hommages, c'est t'ouvrir la voie des richesses et des honneurs. — Mes richesses, mon honneur,* répondit Macre, *c'est Jésus-Christ, qui t'a déjà jugé. Ignores-tu donc le sort de ce magicien qui tenta lui aussi d'acheter à prix d'argent les dons du ciel? O toi qui uses des mêmes moyens pour séduire une servante du Seigneur : que ton argent périsse avec toi!* Cette réponse exaspéra si fort Rictiovare, qu'il fit étendre sa victime sur le chevalet ; et tandis qu'on la torturait, il lui demanda son nom. *Je suis chrétienne* dit-elle ; *j'adore le vrai Dieu et méprise vos idoles. — Sacrifie,* reprit le préfet, *ou tu vas mourir dans les tourments. — Moi,* fit la vierge, *lâche tyran, jamais! — Vois,* poursuivit-il, *le temple est là, sacrifie.* — Il y avait en effet dans les environs un temple dédié à Jupiter. — *Non! non!* s'écria Macre, *Jésus-Christ en qui j'ai mis ma confiance, Jésus-Christ est mon temple. C'est sur lui que je tiens les yeux fixés, et j'espère que les peines que tu me fais endurer me mériteront la couronne de l'immortalité.*

Après quelques autres répliques non moins courageuses de la patiente, le tyran honteux de se voir vaincu par la constance d'une jeune femme, ordonna de la brûler vive devant le temple. Déjà le bûcher jetait des flammes, déjà la victime était prête, quand le préfet trouvant sans doute que la mort serait trop prompte, fit arrêter le supplice ; il donna l'ordre de lui couper les mammelles et de la reconduire en prison. Le lendemain on la trouva guérie ; mais le Ciel ne tarda pas longtemps à couronner cette hé-

Digitized by Google

roïne. Le préfet l'ayant fait rouler sur des charbons ardents et des morceaux de vases brisés, elle rendit l'esprit le 2 Mars, jour que l'église de Rheims a consacré à sa mémoire (*a*).

A quelque temps de là St. Ruffin et St. Valère furent déférés au tyran comme chrétiens. Il les fit rechercher. On les découvrit cachés dans un crypte. Ils furent mis sur le chevalet, et on leur déchira le corps avec des lanières armées de plomb. Le jour suivant Rictiovare se rendant à Soissons les fit marcher derrière lui l'espace de trois milles, comme s'il eut voulu marquer sa route avec le sang des martyrs. Puis, fatigué de leur patience, il les fit décapiter en qualité de citoyens romains (*b*).

De Soissons le préfet partit pour Amiens. St. Quentin prêchait l'évangile dans cette ville avec une intrépidité qui répondait à la noblesse de son extraction. Son collègue Lucien, qui avait longtemps partagé ses travaux, venait de partir pour Bauvais. Ces deux saints missionnaires avaient vu leurs peines couronnées des fruits les plus abondants: et au milieu de leurs succès ils ne demandaient d'autre récompense au Seigneur que de pouvoir verser leur sang pour lui. Ce pieux désir devait bientôt se réaliser. Rictiovare à peine arrivé fit saisir Quentin. Le lendemain le confesseur parut devant son tribunal. Le préfet lui demanda son nom. Il répondit : « Je suis chrétien, » c'est là mon nom : si vous en voulez savoir davantage, » mes parents m'ont nommé Quentin. Quels sont vos pa- » rents, reprit le préfet? Quentin dit : Je suis citoyen » romain, et fils du sénateur Zénon. Le préfet dit : Com- » ment étant d'une si noble famille, et le fils d'un si grand » homme, vous êtes vous laissé entêter de ces folles su- » perstitions, jusqu'à adorer comme Dieu un homme que » nous savons avoir été crucifié par les Juifs? Quentin » répondit : La plus excellente noblesse est de connaître

(*a*) Boll., 6 Januarii.
(*b*) Boll., 14 Junii.

Digitized by Google

» Dieu, et d'obéir fidèlement à ses commandements. Pour » le nom de superstition que vous donnez à la religion » chrétienne, il ne peut lui convenir puisqu'elle conduit » au souverain bonheur; qu'elle fait connaître le vrai » Dieu et son fils Jésus-Christ, par qui toutes choses ont » été faites, et qui est égal en tout à son père. » Après quelques autres interrogations, le préfet dit : « Si tu ne » sacrifies dans le moment, je te jure par nos dieux et nos » déesses, que je te ferai mourir dans les plus cruelles » tortures. Et moi, dit Quentin, je vous promets par le » Seigneur mon Dieu, que je ne ferai pas ce que vous me » commandez, et que je ne crains pas plus vos menaces, » que vos dieux. »

Le tyran commença par le faire cruellement fouetter. Mais durant ce tourment le saint martyr mérita d'être encouragé par une voix du ciel; et en même temps une main invisible fit sentir à ses bourreaux de plus vives douleurs que celles qu'ils lui causaient. Sur quoi Rictiovare s'écria que Quentin était magicien, et le fit resserrer dans une étroite prison. Un ange l'y visita, et lui commanda d'aller instruire le peuple : il sortit sans obstacle du cachot et courut prêcher dans la place publique. L'éclat de ce miracle et ses souffrances pour Jésus-Christ, donnèrent tant de force à ses paroles, qu'il convertit près de six cents personnes. Ses gardes même, s'étant convaincus de sa délivrance miraculeuse, crurent en Jésus-Christ.

Le préfet ayant fait une seconde fois comparaître le saint martyr, tâcha de le gagner par de flatteuses promesses. Les voyant aussi inutiles que les menaces, il eut recours à de nouveaux tourments pour vaincre la constance du confesseur de Jésus-Christ. Il lui fit d'abord disloquer les jointures; il ordonna ensuite qu'on lui déchirat la chair avec des chaînes de fer, et qu'on versat sur ses plaies de l'huile bouillante, mêlée avec de la poix et de la graisse : enfin il le fit brûler avec des torches ardentes.

Digitized by Google

Ce n'est que contre les martyrs de Jésus-Christ, que la cruauté des hommes ou plutôt des démons a été si ingénieuse. Comme malgré ces tortures, Quentin ne cessait de louer le Seigneur, Varus lui fit remplir la bouche de chaux et de vinaigre, et le menaça ensuite de l'envoyer à Rome. Il répondit qu'il espérait consommer son martyre dans la province.

Le tyran le fit charger de chaînes, l'envoya devant lui dans la capitale du Vermandois, où il devait se rendre (*a*). La Providence avait destiné ce saint martyr, pour être le patron de cette ville, à laquelle il a donné son nom. Rictiovare y étant arrivé, fit un dernier effort pour le gagner. Mais comme il vit qu'il semblait tirer de nouvelles forces de ses tourments, il se laissa aller à toute sa rage. Il le fit percer de deux broches de fer depuis le cou jusqu'aux cuisses, lui fit enfoncer des clous entre les ongles et la chair des doigts; et comme après ce douloureux martyre le saint vivait encore, il le condamna à avoir la tête tranchée en qualité de citoyen romain (*b*).

Environ six semaines après, les SS. Fuscien et Victoric qui prêchaient la foi à Terouanne, se rendirent à Amiens pour conférer avec St. Quentin, dont ils ignoraient encore la mort. Y voyant la persécution allumée, ils en sortirent aussitôt, et prirent la route de Paris. Un vieillard nommé Gentien, encore payen, mais affectionné au christianisme, les arrêta à quelque lieues d'Amiens, et les pria de loger chez lui. Il leur dit qu'il y avait quarante-deux (*c*) jours

(*a*) D'habiles géographes prétendent que l'ancienne Auguste du Vermandois était située dans le lieu, où est aujourd'hui l'abbaye et le village de Vermand; et que cette ville ayant été détruite par les barbares, on l'a rebâtie auprès du tombeau de St. Quentin, dont elle a pris le nom. Il nous paraît plus probable qu'elle a toujours été à peu près où elle est aujourd'hui.

(*b*) Hist. de l'Église gall., t. I.

(*c*) M. Bosquet croit qu'il y a faute dans le nombre des jours, parce que quarante-deux jours après la mort de St. Quentin arrivée le 31 Octobre, désignent le 12 Décembre. Or les SS. Fuscien et Victoric étaient morts le onze. Mais l'auteur de leurs actes compte le dernier jour d'Octobre pour le premier des quarante-deux jours. Ainsi tout s'accorde parfaitement bien.

Digitized by Google

que St. Quentin avait eu la tête tranchée, et il les assura qu'on les cherchait eux-mêmes pour les mettre à mort. Ils furent en effet découverts ce même jour dans sa maison, par le préfet Rictiovare qui les suivit. Gentien par un premier mouvement de zèle, mit l'épée à la main pour défendre ses hôtes. Le préfet lui ayant demandé la cause de cette audace, il se déclara chrétien, et eut la tête tranchée. Pour Fuscien et Victoric, Rictiovare ordonna qu'on les conduisit à Amiens. Mais son impatiente fureur ne pouvant souffrir le moindre délai, il leur fit arracher les yeux en chemin; et après leur avoir fait enfoncer dans la tête des clous rougis au feu, il la leur fit couper dans un lieu nommé depuis *Saints*, à cause de ces saints martyrs. Leur fête se célèbre le 11 Décembre (*a*).

Le cruel Rictiovare en voulait surtout aux prédicateurs de l'évangile, persuadé que le troupeau serait bientôt dispersé, quand on lui aurait enlevé ses pasteurs. Il fit saisir St. Piat et St. Crysole, deux apôtres de la Belgique. Déjà nous avons parlé des prodigieux succès du premier. Il subit le martyre à Seclin, à deux milles de Lille et à six milles de Tournai. Le tyran lui fit aussi enfoncer de grands clous en diverses parties du corps; et St. Éloi les trouva encore, lorsqu'il fit l'invention de ses reliques. Les habitants de Seclin et de Tournai l'honorent comme leur apôtre et leur patron le 1^r^ Octobre.

On croit que St. Crysole (ou Cryseuil) était évêque, et qu'il avait été envoyé par le pape dans les Gaules en même temps que St. Piat. Il instruisit dans la foi les habitants de Tournai et quelques-uns des peuples de la Flandre. Il souffrit à Verteghem, (d'autres écrivent Verlenghehem, Vrelenghem) village du diocèse de Tournai, qui l'a pris pour patron aussi bien que Comines (*b*).

On croit que Rictiovare ne survécut qu'une année aux SS. Martyrs Piat et Crysole, morts en 287. La main de

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.
(*b*) Acta SS. Belgii, t. I.

Digitized by Google

Dieu, à ce que rapportent d'anciens auteurs, lui fit expier ses cruautés dès cette vie. Cependant Maximin trouva d'autres ministres dignes de succéder à ce monstre. Nous pourrions rapporter encore les souffrances de plusieurs de leurs victimes, entr'autres celles de St. Lucien, apôtre de Bauvais, de St. Firmin, premier évêque d'Amiens, des deux frères Donatien et Rogatien, martyrs de Nantes, etc. Mais on peut trouver de plus amples détails sur ces Saints athlètes de J.-C. dans l'histoire de l'Église gallicane.

Les églises de Gaule et de Belgique étaient tombées dans un triste état. C'étaient des bergeries en proie à la fureur des loups ravissants. La meilleure partie du troupeau avait été immolée avec ses premiers pasteurs : ceux qui restaient n'avaient pas la liberté de faire entendre leur voix pour rassembler et rassurer leurs ouailles dispersées; mais le Seigneur qui sait, comme dit le prophète, résoudre les éclairs et les foudres en une pluie salutaire et faire naître le calme du sein de la tempête, rétablit d'une façon inattendue la paix en Belgique, tandis qu'il se préparait à livrer au glaive des persécutions les autres parties de l'empire.

Il semble que ce n'a pas été sans un dessein particulier de sa providence qu'il a laissé si longtemps subsister, en face et pour ainsi dire à l'encontre de sa religion, l'idolatrie armée de toute la puissance des Césars. Il voulait montrer au monde par une longue expérience, combien la société était à plaindre, même ici bas, sans lui, et quel dur maître c'est que le démon dont les hommes s'étaient fait volontairement les esclaves. Jamais cette vérité ne se fit mieux sentir qu'à la fin du III^e^ siècle et au commencement du IV^e^. Ce que je vais raconter ici des malheurs des peuples en ces temps là, je le tirerai principalement de Lactance, qui vit de ses yeux ce qu'il raconte et qui connut de près Dioclétien, ayant été appelé par ce prince à Nicomédie pour y enseigner l'éloquence.

Digitized by Google

Cet empereur avait déjà rendu un mauvais service à l'empire en le partageant avec Maximien. Tout entier à sa rage contre les chrétiens, celui-ci laissait une entière liberté aux barbares qui faisaient invasion de toutes parts. Dioclétien, plus politique que brave, voulant remédier au mal sans s'exposer au danger, créa Césars l'an 292 Galère et Constance Chlore. Il opposa le premier aux Perses et confia au second le gouvernement des Gaules. Constance seul méritait l'empire, car il désirait le bonheur de ses sujets et croyait que c'était en celà que consistait la gloire d'un bon prince.

Quant aux trois autres, chacun d'eux voulut avoir sa cour, son armée, ses hauts employés : ils rivalisèrent bientôt pour le nombre des soldats. Chacun avait la prétention d'en compter d'avantage à son service que n'en renfermait autrefois tout l'empire. Ils augmentaient dans la même proportion les charges, les gouvernements, les préfectures, etc. Le nombre de ceux qui devaient vivre des caisses de l'État, était presqu'aussi grand que celui des contribuables. Les impôts devinrent si exorbitants que les laboureurs abandonnèrent leurs champs et que des bois remplacèrent les moissons.

Dioclétien ne faisait que bâtir et rebâtir, détruire et relever. Il voulut, sans toucher à ses revenus, faire de Nicomédie la Rome de l'Orient. A cet effet, il imposa les provinces. Ce furent contributions sur contributions; enfin tout ce qui se vendait fut frappé de taxes. Cette loi coûta beaucoup de sang et ne profita à personne : on ne porta plus rien aux marchés ; la cherté des vivres devint excessive. Il fallut retirer la malencontreuse ordonnance.

Maximien-Hercule se gênait beaucoup moins pour nuire. Quoique maître des plus riches provinces de l'empire, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne ne suffisaient point à sa rapacité. Pour avoir de l'argent il faisait accuser les plus riches familles de conspirer contre lui et confisquait leurs biens. Il ne respectait pas plus leur honneur que

Digitized by Google

leur fortune, et disait qu'un empereur ne devait rien se refuser de ce que son cœur convoitait.

Galère surpassait encore ses collègues en cruauté et en perversité. Son extérieur même semblait trahir les mauvaises qualités de son cœur. Il était d'une obésité énorme. Ses yeux, sa voix, ses gestes des pieds et des mains, inspiraient la terreur à tout le monde, à Dioclétien lui-même.

Il profita de son ascendant sur ce prince indécis pour allumer une nouvelle persécution contre les chrétiens. Anéantir le culte du Christ tel était son rêve. Il passa tout un hiver près de Dioclétien pour lui faire partager ses sentiments. Celui-ci prétexta d'abord que ce serait troubler la paix de l'empire. Enfin il consentit à employer tous les moyens, excepté les supplices : Galère au contraire voulait faire bruler vif quiconque n'offrirait pas de l'encens aux idoles.

Le jour où les poursuites devaient commencer fut fixé au 23 Février de l'an 303. De bon matin les deux empereurs envoyèrent des ouvriers pour abattre l'église de Nicomédie, qui se trouvait presqu'à côté du palais, sur une hauteur. Les portes furent enfoncées, les livres saints livrés au flammes; en peu d'heures ce n'était plus qu'un amas de ruines. Valère et Dioclétien s'étaients placée à une fenêtre du palais pour jouir de ce spectacle digne des Vandales.

Le jour suivant parut un édit qui condamnait au même sort toutes les églises de l'Orient : les livres saints devaient être brulés, les chrétiens privés de tout honneur et de toute dignité; ils étaient déclarés hors la loi, exposés à l'insulte et au pillage sans pouvoir réclamer devant les tribunaux. On leur laissait la vie et on comprend ce que c'était que la vie à de telles conditions.

Cependant Galère n'était pas satisfait encore. Pour stimuler la haine de Dioclétien, il fit mettre le feu au palais à deux reprises et s'efforça d'en faire tomber les soupçons sur

Digitized by Google

les chrétiens. Puis, feignant de craindre pour ses jours, il s'enfuit en toute hâte et malgré l'hiver, disant qu'il ne voulait point servir d'holocauste au Christ.

Dioclétien furieux fit mettre à la torture ses courtisans; ne découvrant rien, il déchargea sa colère sur les chrétiens, et fit condamner en masse au feu prêtres, diacres, fidèles, sans distinction ni d'âge ni de sexe. Le feu n'allait pas assez vite à son gré. On attacha des meules au cou des martyrs pour les jeter dans la mer. Des barques chargées de fidèles qu'on avait étroitement liés, allaient et venaient sans cesse pour porter des victimes aux flots.

Bientôt la persécution sortit des murs de Nicomédie. Un événement insignifiant vint fournir un nouvel aliment à la malveillance. Quelques sculpteurs d'Arménie et de Syrie ayant essayé dans une révolte de s'emparer d'une partie du royaume, on en profita pour exaspérer de plus en plus l'empereur contre les chrétiens. Il lança un édit qui ordonnait d'arrêter tous les pasteurs. Les prisons, dit Eusèbe, accoutumées à ne renfermer que des voleurs et des homicides, regorgèrent d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs, d'exorcistes. Bientôt la place manqua. L'ordre fut donné de relacher tous ceux qui apostasieraient; quant aux autres on ne devait épargner aucun tourment pour les forcer d'immoler aux idoles. Il serait impossible de dire combien cet édit fit de martyrs en Afrique, en Mauritanie, en Egypte; et de s'imaginer quels atroces supplices on fit subir aux fidèles.

Dioclétien envoya des lettres à Maximien pour l'engager à l'imiter dans ses persécutions contre le christianisme. Ce tyran ne demandait pas mieux. Des lettres furent aussi expédiées pour Constance Chlore, qui régnait dans les Gaules; mais elle ne purent déterminer cet excellent prince à opprimer l'innocence. Si pour plaire à Dioclétien, il laissa abattre, dit Lactance, quelques temples de pierre, il épargna les temples vivants de Dieu, les fidèles.

Digitized by Google

Ainsi donc, continue-t-il, *hormis dans les Gaules, le monde était jeté en proie à trois bêtes féroces. Quand j'aurais cent bouches et une voix de fer, encore ne pourrais-je dépeindre ni les crimes commis alors par les juges iniques, ni les tourments subis par d'innocentes victimes.* C'était l'an 304 (*a*).

Le bras de Dieu devait s'appesantir successivement sur les coupables. Dès l'année suivante, Dioclétien et Maximien se virent obligés d'abdiquer entre les mains de Galère, qui partagea l'empire avec Constance Chlore. Deux nouveaux Césars furent choisis, Sévère et Maximin. C'étaient de dignes créatures de Galère, comme lui ennemis implacables des chrétiens. Jamais on ne mit en usage contre les fidèles des tourments plus raffinés. Galère les faisait lier à des pieux, pour les brûler à petit feu. On commençait par leur rôtir les pieds jusqu'à ce que la peau et la chair tombassent par lambeaux. Puis on leur appliquait par tout le corps des torches ardentes, en ayant soin d'arroser leur visage et leur bouche d'eau pour qu'il n'expirassent pas trop vite. Enfin les membres déjà tout carbonisés, on les jetait sur un bûcher pour les réduire en cendres; et ces cendres on avait soin de les jeter dans les rivières ou dans la mer, pour empêcher les fidèles de les honorer. Le tyran trouvait aussi des délices à voir comment les bêtes fauves déchiraient un homme, et il en faisait nourrir et entretenir de monstrueuses pour se procurer de temps en temps ce délassement.

Exiler, emprisonner, condamner aux mines, n'étaient pas des châtiments à ses yeux; il fallait le feu, la croix, les tortures du cirque. Sa rage ne poursuivait pas moins les arts que le christianisme. Poëtes, orateurs, jurisconsultes, tout ce qui avait quelqu'instruction lui était odieux. D'ignorants soldats furent envoyés pour gouverner les provinces. On mit des taxes sur les champs et les vignes,

(*a*) De morte Persecutorum, c. 16.

Digitized by Google

sur les arbres et les animaux, sur chaque individu qu'il fut jeune ou vieux, fort ou impotent. On devait payer pour vivre, on devait payer pour mourir. Il n'y avait que les mendiants d'exceptés. Mais leur nombre s'accroissait trop au gré de Valère, et pour s'en débarrasser il les fit charger sur des vaisseaux et jeter à la mer.

Tel était l'état des peuples sous les empereurs idolâtres : Constance Chlore, qui avait de secrètes sympathies pour la religion chrétienne, suivait en Occident une ligne de conduite toute opposée. Eusèbe nous a rapporté un trait qui ne lui fait pas moins d'honneur, qu'aux fidèles qui le servaient.

Il était encore César et avait dans son palais un grand nombre de chrétiens. Aussitôt qu'il eut reçû l'édit de Dioclétien, il les assembla, et leur déclara qu'il fallait qu'ils sacrifiassent aux Dieux, ou qu'ils renonçassent à son amitié et aux charges qui les attachaient à sa personne. Une pareille proposition de la part de celui qui avait paru jusqu'alors si favorable à la religion, fut un coup de foudre pour les chrétiens. Ils en furent consternés : mais tous n'en furent pas abattus. Ayant délibéré sur le parti qu'ils avaient à prendre, les uns protestèrent qu'ils aimaient mieux sacrifier leurs biens et leur vie même, que de perdre la foi : les autres plus faibles, et suivant le génie des courtisans, qui n'ont souvent d'autre Dieu que leur fortune, ni d'autre religion que celle du prince, lui déclarèrent que pour conserver sa faveur et les places dont il les avait honorés, ils étaient prêts d'offrir des victimes aux Dieux. Alors Constance découvrant ses véritables sentiments, combla d'éloges la généreuse fermeté des uns, et il blâma avec de vifs reproches la lâche et criminelle complaisance des autres. « Comment, disait-il, pour» ront-ils garder à l'empereur une fidélité inviolable, » puisqu'ils se montrent traitres et perfides à l'égard de » Dieu ? » C'est pourquoi il les chassa de son palais comme indignes d'être à son service. Mais pour ceux qu'il

Digitized by Google

avait trouvés prêts de renoncer à tout, plutôt qu'à leur foi, il les regarda comme ses plus fidèles serviteurs, leur conserva leurs charges, en composa ses gardes, et les honora toujours dans la suite de son affection et de sa confiance. Il disait qu'un prince devait plus estimer de tels serviteurs, et plus compter sur eux, que sur les plus grands trésors de son épargne. Tant de vertus morales qui sans la foi sont stériles pour le ciel, semblaient demander une récompense sur la terre. Dieu parut la donner à Constance, en établissant l'empire dans sa famille, comme nous allons voir (*a*).

Une chose semblait manquer à son bonheur. Son fils Constantin qu'il aimait avec tendresse et qui méritait son amour par ses excellentes qualités, se trouvait loin de lui à la cour de Galère. Il y était traité plutôt en prisonnier qu'en prince, plus d'une fois même ses jours furent en danger. Mais la crainte des soldats retenait le bras du tyran : ainsi Dieu réservait à son Église un noble défenseur.

Cependant Constance avait déjà plusieurs fois demandé à son collègue, de lui envoyer son fils dans les Gaules. Se sentant dangereusement malade, il réitéra ses instances, l'an 306. Enfin Galère ne pouvant se refuser à une demande aussi juste, dit un soir à Constantin qu'il pouvait partir le lendemain; mais qu'il vint auparavant prendre les ordres qu'il avait à lui donner. Ce prince qui avait sujet de craindre de nouvelles embuches partit secrètement à l'instant même. Il prit la précaution sur sa route de prendre avec lui tous les chevaux de la poste, ou de les engager pour d'autres excursions.

Le lendemain Galère vit qu'il était joué. Il pleura de dépit, mais à défaut de chevaux de postes, il ne put faire poursuivre son captif. Constantin arriva près de son père, au moment où celui-ci, malgré ses infirmités, était prêt à partir pour une expédition dans la Bretagne. Ils ne gou-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

tèrent pas longtemps la douce consolation de se revoir après une si longue absence. Constance mourut à York le 25 Juillet de la même année 306. Il recommanda en mourant Constantin à ses soldats, qui retrouvant dans le fils toutes les vertus du père, l'élurent aussitôt empereur.

C'était un prince à la fleur de son âge, d'un cœur encore plus grand que sa fortune, d'un courage invincible, d'un esprit vif et droit, d'un naturel doux et bienfaisant. La nature avait réuni en lui les qualités capables de le faire aimer de ses sujets, et de le faire craindre de ses ennemis. Il ne lui restait de la jeunesse que les grâces qui les rendaient plus aimable, tandis qu'une taille haute et majestueuse, imprimait le respect, et annonçait l'empereur. S'il n'aimait pas encore la religion chrétienne, sa droiture et ses autres vertus morales l'empêchaient de la haïr. Élevé à la cour de Dioclétien et près de Galère, il avait vû avec horreur les cruautés que ces tyrans exerçaient contre les fidèles. Il avait souvent été témoin du courage et de la joie que les martyrs montraient dans les supplices. Il estimait les chrétiens : l'exemple de son père le porta à les aimer. Aussi ne tarda-t-il pas à faire connaître, ce que l'Église devait se promettre de son règne. Car le premier usage qu'il fit de la puissance souveraine, fut de rendre aux chrétiens le libre exercice de la religion, mais sans qu'il parlât de l'embrasser, et sans qu'il y pensât peut-être encore (*a*). Il paraîtrait donc que les fidèles ne furent pas tout à fait exempts de vexations sous Constance-Chlore, sans doute à l'insu de ce prince et durant son absence.

La persécution continuait avec fureur dans les autres parties de l'empire; Dieu de son côté semblait vouloir se venger du sang innocent qu'on répandait. Aux tempêtes, aux tremblements de terre, à une peste horrible, vinrent se joindre les invasions des barbares. Ils pénétrèrent dans

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

les contrées les plus fertiles de l'empire, et jusqu'au centre de la puissance romaine, ne laissant partout que des ruines. Plus de trois siècles après on ne trouvait que quelques misérables cabanes, là où s'étaient autrefois élevées de puissantes cités.

La guerre civile détruisit ce que les hordes barbares avaient laissé debout. On se disputait avec acharnement l'empire. Licinius dut le trône à la protection de Valère (307). Ils avaient été ensemble simples soldats. Élevés si fort au-dessus de la condition de leur naissance, ils n'usèrent du pouvoir que pour accabler les peuples. Maximin de son côté se déclara empereur. C'était un nouvel ennemi des chrétiens, d'autant plus à craindre, que ses mœurs étaient plus en opposition avec les lois de l'Évangile. Sa jalousie lui mit sans cesse les armes à la main contre Licinius, tandis qu'adonné à la boisson, il donnait contre ses sujets des ordres si honteux, si extravagants, qu'il en rougissait lui-même dans ses moments de lucidité.

A tous ces maux se joignit une sécheresse inouïe, et par suite de la sécheresse une horrible famine. On ne voyait que mourants, non-seulement dans les maisons, mais dans les rues et sur les places publiques, où leurs cadavres répandaient ensuite l'infection. Des maladies sans exemple jusques là sévirent sur toutes sortes de personnes. Une quantité d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards perdirent les uns un œil, les autres deux. On eut dit que le ciel voulait punir les persécuteurs des peines qu'ils avaient fait subir à leurs victimes.

Pas un des farouches tyrans, ennemis du christianisme, n'échappa à la vengeance divine. Dioclétien après avoir traîné les dernières années de sa vie dans l'inquiétude, la honte et l'ennui, dans un accès de désespoir, se laissa mourir de faim.

Maximien que l'âge et l'humiliation avaient rendu plus ambitieux et plus méchant, après avoir quitté et

Digitized by Google

repris plusieurs fois la pourpre, après s'être fait chasser de l'Italie par Maxence, son fils, vint se réfugier dans les Gaules auprès de Constantin son gendre, qui le reçut avec amitié. C'était un serpent qu'il recevait dans son sein. Maximien forma le dessein de le perdre; et pour y réussir, il commença par s'emparer de Marseille. Constantin lui pardonna cette première trahison; et après avoir repris la ville, il le garda avec bonté dans son palais. Mais on ne peut apprivoiser une bête féroce, ni se l'attacher par les bienfaits. Le perfide prit des mesures pour entrer de nuit dans la chambre de Constantin, et pour le poignarder de sa main. Pour cela il pria sa fille Fauste, femme de ce prince, de laisser la porte ouverte. Elle le promit, et en avertit son époux. Constantin, qui ne pouvait croire à une si noire perfidie, voulut s'en convaincre par ses yeux. Il fit coucher un eunuque dans son lit, et il se tint caché dans la chambre. Maximien vint en effet pendant la nuit, et ayant dit aux gardes : « J'ai fait un songe, que je veux » conter à mon fils, » il entre dans la chambre, et poignarde l'infortuné eunuque. Constantin paraît dans le moment, environné de ses gardes, et pour punition d'un si atroce attentat, il ne laissa à l'assassin que le choix du genre de mort. Ce malheureux vieillard en choisit un tout-à-fait digne de lui, et se pendit lui-même à Marseille; Dieu ayant voulu qu'il reçut la juste punition de ses crimes dans une ville, où il avait fait couler tant de sang innocent (*a*).

L'impie Galère fut frappé à son tour d'une plaie honteuse et incurable. Ses entrailles étaient rongées par les vers, avec une puanteur si affreuse qu'elle n'infectait pas seulement le palais, mais encore les rues environnantes. Cette maladie, malgré son intensité, dura plus d'un an. Aucun remède ne la soulageait. L'insensé s'en prit à ses médecins et les fit mettre à mort. Personne n'osait plus l'approcher. Enfin un médecin plus courageux que les

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

autres ne craignit point de lui dire que son mal venait de plus haut, qu'il eut à se souvenir de ce qu'il avait fait contre les serviteurs de Dieu. Ce nouvel Antiochus s'écriait au milieu de ses douleurs, qu'il rétablirait les temples du Seigneur, qu'il ferait pénitence. En effet, il publia une ordonnance pour faire cesser la persécution et pour engager les fidèles à prier pour sa guérison. Cet édit parut à Nicomédie, le dernier jour d'Avril de l'an 311; il était encore marqué au coin de l'impiété; car le tyran y accusait les chrétiens d'aveuglement, et annonçait qu'il ne retirait ses poursuites que parce qu'au lieu de faire des idolâtres on ne faisait que des athées. Aussi le ciel ne se montra-t-il guère touché d'un tel repentir, et l'abandonna-t-il à son désespoir comme le persécuteur des Machabées.

Le repos que Galère avait accordé à l'Église ne dura pas longtemps. Maximin s'étant emparé des provinces de l'Orient, ne respecta point les ordres tardifs de son prédécesseur. On excita sous main les idolâtres à demander l'exil et la poursuite des fidèles. On fit paraître une foule d'écrits et de libelles contre le Christ et son Évangile. On les répandit dans les écoles, pour imprégner de leur haine l'esprit et le cœur de la jeunesse. En un mot on ne négligea rien afin de faire passer les chrétiens pour les ennemis du genre humain.

Tel était l'état de l'empire romain. Les tyrans succédaient aux tyrans, les crimes aux crimes. Quant à l'Église, en vain toutes les puissances de l'enfer s'étaient liguées contre elle. Sa constance avait lassé les bourreaux, et elle se présentait à la nouvelle ère qui allait s'ouvrir, au seuil du IV^e^ siècle, le front rayonnant de l'auréole glorieuse d'une foule de martyrs.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

De l'an 306 à l'an 359.

Constantin-le-Grand, encouragé par l'apparition d'une croix lumineuse dans le ciel, remporte la victoire sur les empereurs idolâtres. — Il travaille à répandre le christianisme. — Saint Materne, évêque de Cologne, bâtit un grand nombre d'églises. — Saint Servais, évêque de Tongres. — Hérésie des Ariens. — Conciles de Nicée et de Sardique. — Constance persécute les catholiques. — Saint Maximien et St. Paulin, évêques de Trèves. — Concile de Rimini.

Constantin passa les cinq premières années de son règne en Belgique. Il tenait sa cour à Trèves, qui avait aussi servi de séjour à son père. C'était un poste avancé de l'empire, destiné à tenir tête aux peuples du Nord, mais surtout aux Francs et aux Allemands, qui menaçaient chaque jour de passer le Rhin. Constantin eut bientôt l'occasion de signaler son courage et ses talents militaires contre eux. Il fit quelques-uns de leurs chefs prisonniers, et n'écoutant que ses instincts romains (car il n'était pas encore chrétien), il les livra aux bêtes fauves du cirque. Rome croyait devoir effrayer par ces spectacles sanglants, les barbares qui la guettaient déjà comme une proie, et le Christianisme pouvait seul changer des idées aussi inhumaines.

Constantin ne le connaissait guère que de nom, quand il tourna ses armes contre Maxence (310), dont la tyrannie fatiguait depuis longtemps la ville éternelle. Il n'était pas sans inquiétude sur le succès d'une expédition si impor-

Digitized by Google

tante. Maxence adonné à la magie, consultait les démons qui lui promettaient la victoire. Constantin comprit qu'il fallait plus compter sur le secours du ciel que sur les promesses de l'enfer; mais il ne savait encore à quel Dieu il devait s'adresser. Dans cette incertitude il se rappela la malheureuse destinée de tant de princes ses prédécesseurs, qui avaient été si souvent trompés par les oracles, et qui après avoir égorgé tant de victimes en l'honneur de leurs Dieux, étaient devenus eux-mêmes les victimes de leur ambition : au lieu, que son père en n'adorant que le Dieu de l'univers, avait eu un règne tranquille et glorieux et que la mort ne l'avait dépouillé de sa grandeur, que pour en revêtir son fils. Ces réflexions inspirées et soutenues par une suite de grâces, le déterminèrent à adresser ses vœux à ce seul Dieu tout-puissant : il le conjura de se faire connaître à lui, et de le favoriser dans ses entreprises.

On est bientôt exaucé, quand on prie avec un cœur droit et humble. Mais comme la conversion des Césars, dont Tertullien avait désesperé, était peut-être l'ouvrage de la grâce le plus difficile, Dieu voulut que le miracle le plus authentique en devint l'occasion. Constantin s'étant mis en marche avec son armée pour aller combattre Maxence, vit briller dans le ciel en plein jour, un peu après midi, une croix de lumière plus éclatante que le soleil, immédiatement au-dessus de cet astre, avec cette inscription : *Vous vaincrez par ce signe*. Toute l'armée vit avec admiration le même prodige; et chacun, comme il arrive, fit ses réflexions sur ce qu'il pouvait pronostiquer : l'empereur surtout, s'occupa le reste du jour d'un événement si miraculeux. La nuit suivante Jésus-Christ lui apparut pendant son sommeil avec le même signe, et lui commanda d'en faire faire un semblable pour s'en servir dans les combats comme un gage assuré de la victoire.

Constantin s'étant levé avec le jour, fit venir des orfevres et des joailliers, et leur traça lui-même le dessein

Digitized by Google

du fameux étendard, qui fut nommé *Labarum* (*a*). C'était comme le bois d'une longue pique couvert d'or et traversé en haut par un autre bois qui formait une croix, des bras de laquelle pendait un voile tissu d'or, et de pierreries. Au haut de la croix brillait une riche couronne d'or et de pierres précieuses, au milieu de laquelle étaient les deux premières lettres grecques du nom de Christ, entrelacées l'une dans l'autre en cette manière ☧. Au-dessus du voile étaient les images de l'empereur et des princes, ses enfants. Constantin choisit cinquante de ses gardes, des plus braves et des plus pieux, pour porter et défendre cet étendard.

On ne convient pas du lieu où le prince eut cette vision miraculeuse. Il paraît seulement par la relation d'Eusèbe, que ce fut dans les Gaules (*b*), et avant le passage des Alpes. Un ancien panégyriste de Constantin suppose évidemment la même chose. Au reste rien

(*a*) Le *Labarum* est quelquefois nommé *Laborum* par les anciens auteurs. Il est difficile de déterminer l'origine de ce mot qui paraît barbare. On voit par la description de cet étendard, que les bannières de nos églises ont été faites à peu près sur ce modèle.

(*b*) M. Baluze, le P. Pagi et M. Fleuri, disent que le signe de la croix apparut à Constantin en Italie la veille du dernier combat contre Maxence. Ils s'appuyent uniquement sur l'autorité de Lactance qu'ils croient décisive sur ce point : mais Lactance ne parle pas de l'apparition de la croix au ciel; il dit seulement que la nuit qui précéda le combat, Constantin fut averti en songe de faire mettre sur les boucliers de ses soldats le signe céleste. Cet avertissement donné en Italie, empêche-t-il que Constantin n'ait vu la croix miraculeuse dans les Gaules? Eusèbe, dit-on, assure que Constantin eut une vision la nuit qui suivit l'apparition de la croix. Or, comme Lactance place cette vision en Italie, il faut aussi y placer l'apparition de la croix. Mais ce raisonnement tombe, si je prouve qu'Eusèbe et Lactance parlent de deux visions toutes différentes. Selon Eusèbe, la nuit qui suivit l'apparition de la croix, Jésus-Christ apparut à Constantin, et lui commanda de faire faire le fameux étendard qui fut nommé *Labarum;* et selon Lactance la veille du combat, Constantin fut averti en songe de faire mettre la croix ou le chiffre du nom de Christ sur les boucliers de ses soldats. Ce sont deux commandements différents et faits en divers temps. On ne peut même supposer que Constantin n'ait reçu l'ordre de faire faire l'étendard que la nuit qui précéda le combat. Les joailliers et les orfèvres à qui il en traça le dessin, eussent-ils pû l'exécuter à temps pour la bataille, qui se serait donnée le même jour?

Digitized by Google

n'est plus certain dans l'histoire que ce miracle. « Si un » autre nous l'eût raconté, dit Eusèbe, il aurait eu peine » à nous le persuader. Mais l'empereur Constantin nous » ayant lui-même fait le récit de ce prodige longtemps » après, lorsqu'il nous honorait de sa familiarité, et nous » l'ayant confirmé avec serment, à nous qui écrivons cette » histoire, quelqu'un oserait-il en douter, surtout après » que l'événement a justifié la promesse? » Si l'on prenait le parti d'accuser Eusèbe d'imposture, il faudrait en même temps l'accuser de la plus insigne folie, d'avoir prétendu persuader ce fait miraculeux, tandis que tant de personnes qu'il supposait en avoir été témoins, vivaient encore, et pouvaient le démentir.

Constantin ne fut pas infidèle à une grâce si singulière. Il conçut qu'il ne devait adorer d'autre Dieu que celui qui lui avait apparu. Les embarras de la guerre ne l'empêchèrent pas de donner ses soins à se faire instruire de la religion. Il manda pour cela auprès de lui des Évêques et d'autres personnes habiles, qui lui apprirent que ce signe qu'il avait vu, était le trophée de la victoire que Jésus-Christ avait remportée par sa mort. Ils lui expliquèrent le sujet de son Incarnation et les autres mystères de sa vie. Un prince qui avait tant de droiture dans le cœur et dans l'esprit, fut bientôt persuadé des vérités du christianisme, que les superstitions et les fables du paganisme lui rendirent plus sensibles. Il admira la grandeur et la bonté de notre Dieu, la pureté et la sagesse de sa loi, la simplicité et la majesté de son culte. La lecture qu'il fit des livres saints dans ses heures de loisir, acheva de l'affermir dans la foi; et il devint bientôt comme l'apôtre de toute sa cour. La vérité est bien puissante, quand le prince la prêche par ses paroles et par ses exemples. Il gagna à Jésus-Christ plusieurs personnes de la famille impériale, et nommément sa mère Hélène, qu'on croit avoir été la fondatrice de plusieurs églises dans la Gaule.

C'est ainsi que Constantin se rendait digne de la pro-

Digitized by Google

tection du ciel. Maxence se préparait d'une manière bien différente à combattre un ennemi qui était déjà presque aux portes de Rome. Il faisait ouvrir des femmes enceintes toutes vives, pour chercher dans les entrailles palpitantes de leurs enfants des présages de la victoire; et après avoir fait sortir son armée de Rome, n'osant marcher contre son rival, il demeura dans la ville pour donner au peuple les jeux du cirque le 27 Octobre, jour auquel finissait la sixième (*a*) année de son empire. Mais le peuple insultant à sa lâcheté, cria dans le cirque que Constantin était invincible. Maxence, épouvanté par ces cris, fit à la hâte consulter les livres des Sibylles. L'on y trouva que l'ennemi du peuple romain devait périr ce jour là; et il ne douta point que ce ne fut Constantin. Il sortit donc de la ville plein de présomption, pour aller livrer la bataille. Le nombre et la valeur de ses troupes lui faisaient regarder la victoire comme assurée; il ne savait pas que c'est le Dieu des armées qui la donne. Constantin n'espérait que dans le nom du Seigneur : ce nom était son étendard, et la nuit précédente, il avait été averti dans un nouveau songe, de le faire mettre sur les boucliers de ses soldats. Son espérance ne fut pas confondue. Tout plia devant lui, et Maxence en fuyant, fut noyé dans le Tibre l'an 312 le 27 Octobre, jour auquel se donna la bataille.

Rome reçut Constantin comme son libérateur; et ce prince, dans la pompe de son triomphe, n'oublia pas de faire triompher avec lui la croix du Sauveur, le grand instrument de sa victoire. Il voulut même que la première statue qu'on lui érigea dans cette capitale du monde, le représentât, tenant en main une longue croix avec cette inscription : *C'est par la vertu de ce signe salutaire que j'ai délivré votre ville de la tyrannie, et rendu au*

(*a*) M. Fleury dit que c'était la cinquième année de son règne qui finissait; c'était la sixième. Un ancien auteur le marque en termes exprès. Il est vrai que Lactance dit *Quinquennalia terminabantur*. Mais on sait qu'on différait souvent la solemnité de ces jeux.

Digitized by Google

Sénat et au peuple romain sa liberté et sa permière splendeur. C'est ainsi que la croix qui avait été jusqu'alors un objet d'ignominie et le supplice des esclaves, devint un signe de salut et de gloire pour les Césars même, qui en firent l'ornement de leurs couronnes, et qui l'arborèrent jusque sur le capitole, comme pour annoncer à l'univers le triomphe d'un Dieu crucifié (*a*).

Outre Constantin l'empire comptait encore deux autres maîtres : La Pannonie et la Rhétie obéissaient à Licinius, l'Orient à Maximin. Le premier, qui désirait conserver l'amitié du nouvel empereur, se rendit à Milan, pour épouser sa sœur Constantia. Ils y publièrent conjointement un édit dont Eusèbe nous à conservé la teneur (*b*). En voici les principaux articles :

1° Les chrétiens pourront exercer en toute liberté leur culte et il sera permis à chacun de l'embrasser.

2° On leur rendra tous les lieux de prières, qui ont été ou confisqués, ou vendus, ou aliénés d'une façon quelconque ; et cela sans aucune rétribution de leur part.

3° Leur seront rendus de même tous les lieux, qui appartenaient à leur communauté.

4° Les vendeurs ou détenteurs desdits biens ou desdites églises, obligés par la présente loi de les restituer, pourront réclamer des empereurs une indemnité, sans rien exiger de ceux à qui ils les restitueront.

Les deux empereurs envoyèrent cet édit à Maximin, le seul persécuteur qui vécut encore. Celui-ci pour ne pas avoir l'air de recevoir la loi d'autrui, refusa de le publier. Ensuite la politique lui faisant craindre d'irriter deux puissants empereurs, il en publia un autre en son nom, où en défendant aux juges de faire mourir les chrétiens, et de les envoyer en exil, il les exhortait à s'efforcer par la douceur de les attirer au culte des dieux. Le Seigneur abat-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.
(*b*) Hist., lib. X, c. 5.

Digitized by Google

tit bientôt ce reste d'orgueil. Car peu de mois après, il fut entièrement défait par Licinius qu'il etait allé attaquer.

Dans le désespoir où le jetta sa défaite, il prit du poison, qui en lui brûlant les entrailles, lui fit souffrir de longues et d'effroyables douleurs. Mais le souvenir de ses crimes était son plus cruel bourreau. Il croyait voir Jésus-Christ assis sur son tribunal, prêt à le juger; et comme s'il eut été appliqué à la question, il s'écriait : *Ce n'est pas moi, ce sont les autres qui l'ont fait.* Quelquefois il faisait l'aveu de ses crimes, et conjurait le Seigneur de les lui pardonner. Il en vint même jusqu'à donner un édit entièrement favorable à la religion. Cette espèce de pénitence tardive et forcée ne le calma pas. Son mal et sa fureur augmentant, les yeux lui sortirent de la tête, à force de se la frapper contre les murailles. Il mourut ainsi dans les douleurs d'un enfer commencé, en ayant fait assez pour condamner sa conduite passée, et trop peu pour la réparer (*a*).

La vengeance de Dieu ne s'arrêta pas là : elle sembla poursuivre sa mémoire, ses serviteurs, sa famille. Ses statues et celles de ses enfants furent partout abattues. Tous ceux qui avaient pris part à ses persécutions contre les chrétiens furent impitoyablement massacrés.

Ainsi finit la *douzième persécution*, la plus longue et la plus cruelle de toutes. Elle ne servit qu'à rehausser la gloire de l'Église. Jamais, dit Sulpice Sévère, sa force ne se montre davantage que dans cette lutte de dix ans, où toujours la victoire resta de son côté.

« *Gloire et louanges éternelles à la miséricorde de Dieu!* s'écrie Lactance, *qui a daigné réunir de nouveau son bercail cruellement dispersé par la tempête et les ravages des loups : il a chassé les bêtes farouches qui ravageaient ses pâturages et troublaient ses retraites. Chantons avec joie ce triomphe du Seigneur Jésus! Prions nuit et jour pour qu'elle soit éternelle cette paix que le ciel nous accorde après tant*

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

de combats. Que sa protection demeure sur nous et qu'elle éloigne de son peuple les attaques de l'enfer ! Puisse-t-elle ne jamais cesser cette douce tranquillité de l'Église!

Cependant Licinius oublia la promesse qu'il avait faite à Constantin et se fit bientôt persécuteur des chrétiens. Il en voulait surtout aux prêtres et aux évêques. Plusieurs fois averti par son collègue, il ne répondit le plus souvent que par des subterfuges ou des menaces. De part et d'autre on se prépara à une lutte armée. La rencontre eut lieu près d'Andrinople. Licinius montrant à ses troupes les faux dieux, rappela que c'était leur cause qu'ils allaient défendre contre le Christ, et en même temps il vomit contre le Dieu des chrétiens mille imprécations et mille injures.

Constantin au contraire se recommanda humblement à celui qui lui avait promis la victoire; il fit porter à la tête de son armée le Labarum; sur chacune de ses légions flottait également l'étendard de la croix. Ce ne fut presque pas un combat. Les troupes de Licinius quoiqu'en plus grand nombre se virent battues à deux reprises sur terre et sur mer; il périt lui-même l'an 334. Ainsi Constantin devint seul maître de l'empire, qui s'étendait alors sur tout le monde connu. Il ne se servit de son pouvoir que pour protéger la religion.

J'ai voulu décrire tout d'un trait les persécutions, pour ne plus devoir y revenir. Retrogradons maintenant de quelques années jusqu'au temps de Constance Chlore, pour nous occuper sans interruption de l'état de la religion en Belgique.

Cet empereur aimait les chrétiens comme nous l'avons déjà dit, il y avait même continuellement dans son palais de Trèves quelques prêtres chargés de prier pour lui et pour la prospérité de l'empire (*a*). Nous en pouvons conclure que les évêques de Trèves eurent toute liberté d'exercer leur zèle.

(*a*) *Bucherii*, Belg. rom., lib. VIII, c. 1.

Digitized by Google

Les premiers évêques de cette ville, du moins ceux qu'on connaît avec quelque certitude, furent St. Euchère, Saint Valère et St. Materne. Il paraît que St. Valère dirigeait cette église du temps de Constance Chlore (*a*). Il n'est pas moins probable que ce fut alors que St. Materne prêcha l'Évangile dans les villes avoisinantes, et surtout à Tongres et à Cologne, où il fonda deux évêchés. On croit encore que ce saint fut un de ceux qui instruisirent le grand Constantin dans la foi : il aurait de plus succédé à Valère dans l'épiscopat réuni de Tongres, de Cologne et de Trèves; puis, il aurait abandonné ce dernier siége pour se charger des deux premiers (*b*).

Quoiqu'il en soit, il est certain qu'un Materne, évêque de Cologne, fut fort avant dans l'estime et les bonnes grâces de Constantin, comme on peut en juger par le trait suivant. Après la mort de Mensurius, évêque de Carthage, on avait choisi pour le remplacer Cécilien, archidiacre de cette église. Il fut consacré sans opposition; mais ayant demandé les vases de l'église aux prêtres qui en avaient la garde, ceux-ci les lui réfusèrent en alléguant contre lui plusieurs chefs d'accusation. Ils prétendaient même que son ordination était nulle, vu qu'elle avait été faite par un *traditeur*. On donnait ce nom comme une flétrissure, à ceux qui avaient eu la lâcheté de livrer la sainte écriture aux payens durant la persécution. Sous ce prétexte, aussi faux que frivole, une partie du clergé et du peuple d'Afrique, ayant Donat à leur tête, se sépara de sa communion et fit ordonner Majorin, évêque de Carthage. Comme tous les évêques d'Afrique avaient pris parti dans ce différent, les Donatistes souhaitèrent d'avoir pour juges des évêques Gaulois. Ils adressèrent donc à Constantin qui était alors dans les Gaules la requête suivante :

« Nous avons recours à vous, très-excellent empereur,

(*a*) Acta SS. Belg.
(*b*) Ibid.

Digitized by Google

» vous qui êtes d'une race juste, et dont le père n'a pas » été persécuteur, comme les autres empereurs. Puisque » la Gaule a été exempte de ce crime (d'avoir livré les » Écritures), et qu'entre nous et les autres évêques, il » s'est élevé des divisions dans l'Afrique, nous supplions » votre piété de nous faire donner des juges qui soient » des Gaules. Présentée par Lucien, Digne, Nassutius, » Capiton, Fidentius, et les autres évêques du parti de » Donat. »

Constantin parut d'abord surpris et indigné qu'on s'adressât à lui laïque, pour faire terminer des causes de religion. Ensuite faisant réflexion que le premier devoir d'un prince chrétien, est de protéger l'Église, et d'employer son autorité à en apaiser les divisions, il crut devoir accorder aux Donatistes une partie de ce qu'ils demandaient. Il leur nomma pour juges trois des plus saints et des plus savants évêques des Gaules, Materne, Marin, et Rétice. Il était aisé de s'appercevoir que ces schismatiques, en demandant des juges de la Gaule, cherchaient à décliner le jugement du Saint-Siége, tribunal formidable à l'erreur. Mais l'empereur instruit des règles de l'Église, voulut que le Pape présidât à la décision d'une cause si importante; et il en écrivit en ces termes à St. Melchiade, qui était alors assis sur la Chaire de St. Pierre : « J'ai jugé à propos que Cécilien se rendit à Rome avec » dix évêques de ceux qui l'accusent, et autres qu'il » jugera nécessaire pour sa défense; afin qu'en votre » présence, et en celle de Rétice, de Materne, et de » Marin, à qui j'ai donné ordre de se rendre au plutôt à » Rome, il puisse être entendu, comme vous savez que » la sainte loi le demande (*a*). »

Aussitôt que les trois évêques des Gaules furent arrivés à Rome, le pape St. Melchiade ouvrit un concile, auquel il avait appelé pour le rendre plus solennel quinze évêques d'Italie (12 Oct. 313). La cause de Cécilien et de

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

Donat y fut soigneusement examinée. On trouva ce dernier répréhensible sur plus d'un point. Quant à Cécilien, les accusateurs que Donat avait envoyés, confessèrent qu'ils n'avaient rien à produire contre lui. En sorte que le pape pour clore le concile prononça cette sentence : *Puisqu'il conste, qu'on n'a pu rien alléguer de concluant contre Cécilien, nous ordonnons qu'il soit regardé comme participant à la communion de l'Église.*

Les Donatistes, ne se tinrent pas pour battus. Ils adressèrent de nouvelles plaintes à Constantin. Sur quoi ce prince s'écria : *O déïre! Quoi! ils en appellent comme on a coutume de le faire chez les payens.* Ils prétextaient le petit nombre de leurs juges et la hâte avec laquelle on avait fait les procédures. Un méchant plaideur, dit St. Augustin, n'est jamais content du tribunal qui le condamne. Cependant, continue ce père, l'empereur, sans doute pour les confondre d'avantage, consentit à ce qu'ils portassent leur cause devant un concile plus nombreux. Il fut convoqué à Arles pour le 1 Août 314. On y voyait outre l'évêque du lieu St. Marin et ses deux collègues de Rome, St. Materne et St. Rétice, St. Agrèce de Trèves, Imbétause de Rheims, successeur de St. Amand, et une foule d'autres évêques d'Italie, d'Afrique, de Sicile et d'Espagne. Les pères ratifièrent le jugement du concile de Rome; puis ils portèrent plusieurs décrets pour la réforme des abus qui s'étaient glissés dans la discipline. Ils envoyèrent le tout au siége apostolique, où St. Sylvestre venait de succéder à Melchiade, afin d'obtenir son approbation.

On peut juger par ce que nous venons de dire de la haute faveur dont St. Materne jouissait auprès de Constantin. Ce qui rend fort probable qu'il a réellement bâti le grand nombre de temples que la tradition fait remonter jusqu'à lui. Constantin qui ne désirait rien tant que d'anéantir l'idolâtrie et de propager le culte du vrai Dieu, avait ouvert ses trésors pour rebâtir partout les églises délabrées ou détruites. Il écrivit à tous les gouverneurs

Digitized by Google

de province et à tous les métropolitains de ne rien épargner pour que ces monuments fussent dignes de la grandeur de celui qui les habite. N'est-il pas à croire que St. Materne profita d'une offre aussi généreuse pour doter richement son diocèse de pieux édifices, lui qui plus que tout autre avait droit de compter sur les largesses de l'empereur?

On lui attribue communément la fondation de Notre-Dame de Tongres, celle de Notre-Dame de Maestricht, de Huy, de Dinant, de Bonn, ainsi que d'une quantité d'autres églises à Cologne, en Alsace, et sur le territoire de Liége et de Namur.

L'année de sa mort est incertaine. Elle a dû avoir lieu avant la célébration du concile de Sardique en 347, car on trouve parmi les Pères de ce concile, Euphratas, évêque de Cologne. On lit dans le bréviaire de Liége, à la fin des leçons de sa fête qui se célèbre le 20 Octobre : *Ce n'est pas sans motif que les églises de Trèves, de Cologne, de Liége et de beaucoup d'autres villes, tant de Germanie que de Belgique ont singulièrement honoré St. Materne; car c'est de lui qu'elles tiennent la sainte foi, qu'elles ont par la grâce de Dieu, conservée intacte jusqu'à ce jour*

Il faut en effet que sous ce saint le nombre des fidèles se soit considérablement augmenté dans l'église de Tongres, puisqu'en 337, elle avait un évêque particulier, le glorieux St. Servais. Tongres est une des plus anciennes cités de la Belgique. Elle était, à en croire certains auteurs, le foyer de l'idolâtrie dans nos contrées de l'Est. D'autres en plus grand nombre lui font embrasser la foi dès les premiers temps et ne lui donnent pas moins de neuf évêque avant St. Servais. Le premier serait St. Materne, disciple de St. Pierre, puis viendraient St. Navite, St. Marcel, martyr, St. Métropole, St. Séverin, St. Florentin, St. Martin, l'apôtre de la Hesbaie, et enfin St. Valentin.

Quoique tous ces saints aient un culte, on ne sait rien de certain sur leur vie. Pour St. Materne on peut croire

Digitized by Google

qu'il n'est autre que celui de Cologne dont nous avons parlé plus haut.

Le diocèse de Tongres, qui fut ensuite celui de Maestricht et puis celui de Liége, renfermait autrefois les diocèses de Namur, de Ruremonde, de Bois-le-Duc, et une grande partie de ceux d'Anvers et de Malines, tels qu'ils sont désignés dans la bulle de démarcation des nouveaux évêchés de Belgique en 1559. C'est sur cette vaste étendue de territoire que s'exerça le zèle de St. Servais. Il devait se produire sur un théâtre plus grand encore dans la cause du grand Athanase dont il défendit courageusement la foi contre l'arianisme.

Cette hérésie formidable eut pour père, Arius, prêtre d'Alexandrie. L'impie dogmatiseur se mit à prêcher un jour (315) que le Fils de Dieu n'était pas de même nature que son Père, qu'il n'avait pas toujours été, qu'il sortait du néant comme les autres créatures, etc. Ces blasphèmes, il les enveloppait d'abord d'une rhétorique artificieuse. Quand il se vit à la tête d'un parti, il jeta le masque et se déclara ouvertement hérésiarque.

Alexandre, patriarche de la ville, ayant essayé vainement de le ramener par la douceur, convoqua un concile de tous les évêques d'Égypte et de Lybie. Ils étaient plus de cent; ils prononcèrent tous l'anathème contre le novateur. Le patriarche fit connaître cette sentence à tous les pasteurs de l'Orient, qui lui envoyèrent en grand nombre leur adhésion (*a*).

Cependant Arius s'était mis sous la protection d'Eusèbe de Nicomédie, qui partageait depuis longtemps ses sentiments. Nicomédie était la première ville de l'Orient, depuis que les empereurs y avaient fixé leur séjour. Arius fut présenté par quelques évêques de son parti à l'impératrice Constantia, comme un martyr de la vérité. Cette princesse se laissa séduire et l'appuya de toute l'influence qu'elle avait sur son frère Constantin, et sur son mari

(*a*) *Theodor.*, Hist. eccl., l. 1.

Digitized by Google

Licinius. Ce qui enhardit Arius au point qu'il ne dissimula plus rien : il voulut rendre ses erreurs populaires en répandant dans la foule des chansons où ses blasphèmes se trouvaient répétés sur tous les tons (*a*). Le peuple se mit à dogmatiser aussi bien que les clercs : on n'entendait au marché et dans les boutiques, que gens de tout métier, qui raisonnaient sur les plus hauts mystères de la foi. Ces disputes plaisaient fort aux payens, et ils en faisaient même sur la scène le sujet de leurs railleries.

Pour comble de malheur, on parvint à faire accroire à l'empereur Constantin, que la foi n'était nullement intéressée dans ces débats, et qu'il ne s'agissait que d'une querelle de mots sans importance. Il écrivit au patriarche Alexandre de laisser tomber cette discussion, et de se taire sur une question aussi oiseuse (*b*). Comme s'il ne s'était pas agi du fond même de notre sainte religion et du plus grand de nos mystères! Comme s'il ne valait pas la peine de savoir si le christianisme n'était qu'une idolâtrie? Puisque dans la supposition d'Arius, on eut rendu les honneurs divins à une créature; Jésus-Christ n'étant que cela, d'après l'impie dogmatiseur.

Mais la Providence veillait sur son Église. Un concile général s'assembla à Nicée (325), petite ville située à peu de distance de Nicomédie. Des évêques y vinrent de toutes les parties du monde : C'étaient St. Macaire, patriarche de Jérusalem, Eustache, patriarche d'Antioche, St. Alexandre, patriarche d'Alexandrie, avec son diacre Athanase, qui annonçait déjà tout ce qu'il serait un jour, St. Potamon, évêque d'Héraclée, St. Jacques de Nisibe, Léonce de Césarée et une foule d'évêques de la Grande-Arménie, de la Perse, de la Scythie, de l'Europe, de l'Asie, et de l'Afrique. La Gaule n'y envoya qu'un représentant, Nicaise, évêque de Dijon, d'autres disent de Die (*c*).

(*a*) St. Ath., or. 2 in Armini.
(*b*) *Sozomène*, Hist. eccl., lib. 1.
(*c*) Hist. de l'Église gall., t. 1.

Digitized by Google

Parmi ces vénérables pasteurs, plusieurs portaient encore les traces de ce qu'ils avaient souffert pour la foi. Aux uns on avait arraché un œil, aux autres on avait abattu le bras; le plus grand nombre avaient eu le jarret coupé, ou les nerfs du genou brûlés, pour les empêcher de fuir des mines, où on les accablait de travail et de coups.

Ce concile s'ouvrit le 19 Juin. On n'y comptait pas moins de 312 pères, sans parler des prêtres et des diacres. Les légats du pape Sylvestre présidaient aux séances. C'était Osius, évêque de Cordoue, avec deux prêtres Vitus et Vincent. On commença par examiner les doctrines d'Arius; quelques prélats prirent sa défense, mais ils ne le faisaient qu'avec timidité. L'hérésiarque, appelé à comparaître, ne se cacha point. Il soutint que le Fils de Dieu n'avait pas toujours été, qu'il avait été tiré du néant comme les autres créatures, qu'il n'avait choisi la vertu que par un acte de sa volonté, et qu'il aurait pu également se décider pour le vice.

Les évêques se bouchèrent les oreilles pour ne pas entendre ces impiétés. Quelques-uns pourtant essayèrent de confondre le novateur par les Écritures et par la Tradition. Le jeune Athanase surtout se distingua par une immense érudition, des vues élevées, et une modestie non moins étonnante que son génie. On fulmina l'anathème contre Arius; et les pères formulèrent leur foi dans ce symbole si connu :

Nous croyons en Dieu le Père, Tout-Puissant, Créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, né du Père, et né seul de sa substance, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel au Père par qui tout a été fait dans le ciel et sur la terre, qui pour nous hommes et pour notre salut est descendu des cieux, s'est revêtu de notre chair, et s'est fait homme, etc.

Le mot *consubstantiel* était ce qui embarrassait le plus

Digitized by Google

les Ariens dans cette confession; le reste, ils croyaient pouvoir l'expliquer dans un sens détourné; mais cette formule si simple *consubstantiel*, c'est-à-dire de *la même substance que le Père*, ne laissait aucun lieu aux subterfuges.

Arius se récria; son obstination ne servit qu'à faire condamner sa personne et ses écrits aussi bien que sa doctrine. L'empereur pour appuyer la décision du concile, prononça la peine d'exil contre les réfractaires (*a*). Arius fut banni. Il fut ordonné sous peine de mort de livrer ses écrits aux flammes. Deux évêques furent également exilés pour avoir refusé de souscrire à la condamnation du sectaire, quoiqu'ils eussent signé le symbole. Ces hommes inconséquents étaient Théognis, évêque de Nicée, et Eusèbe de Nicomédie.

Théodoret assure que les partisans d'Arius n'avaient soussigné le formulaire de foi de Nicée, que pour pouvoir plus aisément se conduire en loups sous la peau de brebis (*b*). Ils convinrent entre eux de marcher à leur but par les détours que voici : d'abord, devant l'empereur on témoignerait la plus entière soumission aux décrets du concile; cependant on travaillerait sous main, à grossir le parti autant que possible et surtout à gagner la cour. On s'efforcerait encore de se défaire de tous ceux qui faisaient une guerre trop rude à l'erreur, entr'autres d'Athanase, dont le parti n'avaient pas eu à se louer à Nicée, enfin, coûte que coûte, on devait réussir à rétablir Arius dans ses fonctions à Alexandrie, pour faire croire au peuple qu'il avait été injustement condamné (*c*).

Sur ces entrefaites le patriarche Alexandre vint à mourir (17 Avril 326). Il n'avait témoigné d'autre désir en mourant que de se voir remplacé par Athanase. L'humble diacre, qui craignait une charge si haute, s'était caché.

(*a*) *Sozomène*, Hist. lib. 1.
(*b*) Hist. lib. 1, c. XIX.
(*c*) St. Athan., Apol. 2.

Digitized by Google

Il fallut huit mois de recherches pour le découvrir; et aussitôt la voix unanime du clergé et du peuple lui décerna la dignité qu'il redoutait.

Je ne rappellerai point ici tout ce que les Ariens employèrent de ruses, de calomnies, de violences pour l'abattre. Il suffit de dire qu'ils parvinrent à le perdre dans l'esprit de l'empereur, et que celui-ci le bannit de son Église en lui assignant pour exil la cité de Trèves, située à l'autre extrémité de l'empire. Constantin-le-Jeune, fils aîné de l'empereur, tenait sa cour dans cette ville, et St. Maximin en était évêque. Ils reçurent avec vénération, l'illustre banni et tâchèrent de lui faire oublier l'injustice de son exil. Ainsi la Belgique eut la gloire de servir d'asile au plus noble défenseur de notre foi, depuis le mois de Février 336 jusqu'au mois de Juin 338. C'est sans doute dans ses communications avec ce grand homme que St. Servais, évêque de Tongres, puisa ce zèle et cette magnanimité, dont nous lui verrons bientôt donner des preuves.

A la mort de Constantin-le-Grand, l'empire fut divisé entre ses trois fils. Constantin l'aîné eût en partage, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne; Constance reçut l'Orient; et Constant l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique. Constantin n'eût rien de plus empressé que de faire rappeler Athanase; il écrivit dans ce but aux habitants d'Alexandrie. Athanase, disait-il, n'avait été envoyé dans les Gaules que pour le soustraire pendant quelque temps à la fureur de ses ennemis. L'empereur l'eût rappelé lui-même si la mort ne l'avait prévenu; et il ne faisait que demander l'exécution des derniers désirs de son père.

Ce bon prince ne survécut pas longtemps à l'envoi de sa lettre : il périt à la fleur de l'âge en 340. Son frère Constant le remplaça, et se montra comme lui le défenseur de l'Église et de la foi de Nicée. On attribue ces bons sentiments à l'éducation qu'il avait reçue de St. Maximin de Trèves. Il n'en était pas de même de Constance. Ob-

Digitized by Google

sédé par les intrigues d'un prêtre arien, qui avait su captiver la bienveillance de son père et de sa tante Constantia, il ne tarda point à se montrer le protecteur de l'hérésie. Sa cour était ouverte aux évêques du parti, et ils surent en profiter pour propager l'erreur et écraser leurs adversaires. Des conciliabules condamnèrent les évêques catholiques. Leurs siéges furent occupés par des hommes sûrs. Athanase dut fuir une seconde fois d'Alexandrie, et ses ouailles furent traitées plus cruellement que sous les persécuteurs idolâtres.

Affligés de tant de maux, le pape St. Jules, St. Maximin de Trèves, et Osius de Cordoue insistèrent auprès de l'empereur Constant, pour qu'il usât de son crédit sur l'esprit de son frère, à l'effet de réunir un concile général, qui jugerait la cause des évêques déposés. Ce qu'il fit en effet avec tant de persistance, que Constance craignit de refuser plus longtemps. Le concile fut convoqué, malgré les intrigues des Ariens, dans la ville de Sardique, l'an 347. Le Pape y envoya ses légats Archidamus et Philoxène, qui présidèrent l'assemblée, avec Osius de Cordoue. Soixante-sept évêques de l'Occident, et plus de trois cents évêques de l'Orient s'y trouvaient réunis. On remarquait parmi les occidentaux, St. Maximin de Trèves, Saint Servais de Tongres et Euphratas de Cologne (*a*).

Les Ariens et leurs adhérents qu'on nommait aussi *Eusébiens*, s'appuyant moins sur la bonté de leur cause que sur la puissance civile, avaient amené avec eux deux officiers du palais. Mais ils trouvèrent une assemblée digne de l'Église, qui ne s'effraya point de leurs menaces; et l'empereur Constant ayant fait intimer l'ordre de laisser toute liberté aux évêques, et d'interdire l'entrée du concile aux laïques, les hérétiques trouvèrent bon de se retirer pour tenir entr'eux leurs réunions.

Quant au concile, après avoir entendu les plaintes des évêques déposés, il les rétablit sur leurs siéges, et ana-

(*a*) Acta SS. Belg., tom. I.

Digitized by Google

thématisa tous les intrus. Mais l'exécution de ce décret n'était guère possible, aussi longtemps que Constance soutiendrait les hérétiques. Deux évêques, Euphratas de Cologne et Vincent de Capoue, furent députés vers lui; ils étaient accompagnés d'un envoyé de Constant, chargé de remettre de sa part une lettre à Constance, qui était moins une prière qu'une intimation d'obtempérer au concile.

Le bruit de cette députation effraya les Ariens, et en particulier Étienne, intrus d'Antioche, que le concile venait de déposer. Il craignit l'effet qu'une ambassade aussi imposante pourrait produire sur l'empereur, et tenta de perdre la réputation des évêques occidentaux.

Nous ne raconterons pas le complot infâme qu'il imagina pour atteindre ce but. Il était plus digne d'un libertin que d'un évêque. La honte en retomba sur lui. Constance le fit chasser ignominieusement. Il rétablit aussi sur leurs siéges plusieurs évêques catholiques et entr'autres le grand Athanase (348). Sans doute que la crainte de Constant influa puissamment sur ces décisions.

Ce prince, le défenseur de l'église, eut fait par ses bonnes qualités le bonheur de ses peuples, s'il n'avait pas accordé trop de confiance à d'indignes ministres. On sut en profiter pour exciter contre lui une révolte. Magnence, un de ses généraux, fut proclamé empereur à Autun, le 28 Janvier 350. — Constant cherchant à fuir en Espagne, tomba entre les mains de ses ennemis, qui l'assassinèrent cruellement, la 30e année de son âge et la 13e de son règne.

Magnence, quoique chrétien, accorda sa protection aux idolâtres pour s'en faire des partisans, et ne rougit pas d'aller lui-même consulter des devins et des magiciens. Se voyant menacé par Constance, il lui députa St. Servais de Tongres avec un autre évêque Maxime et deux seigneurs de sa suite. Ce fait prouve combien il croyait le saint évêque puissant à la cour de Constance. St. Athanase lui-même,

Digitized by Google

accusé près de cet empereur d'avoir écrit à Magnence son ennemi, en appelait au témoignage de St. Servais. Ce qu'il n'eut pas fait sans doute si cet illustre évêque n'avait joui de sa confiance.

Cependant Constance refusa tout accommodement avec l'assassin de son frère. Bientôt des armées marchèrent vers les Gaules; la guerre dura jusqu'en 353. Magnence au désespoir de ses défaites, tua de sa main sa mère, son frère et ses amis; et se suicida sur leurs cadavres. Digne fin d'un meurtrier! Mais Constance méritait-il le triomphe, lui qui protégeait si lâchement les ennemis de Jésus-Christ? Il semble que le Seigneur ait voulu lui donner l'empire du monde, pour prouver d'autant mieux sa divinité, qu'elle avait pour adversaire un prince si redoutable.

On eut dit qu'il n'avait la puissance suprême que pour faire régner avec lui l'erreur. A Milan des évêques réunis en concile furent sommés de condamner Athanase : ils répondirent que les lois de l'Église s'y opposaient. « *Ma volonté,* répartit l'empereur, *doit vous tenir lieu de loi. Obéissez ou allez en exil.* Tous ceux qui persistèrent dans leur refus furent bannis.

Par toutes les Gaules les évêques reçurent le même ordre; appelés devant les tribunaux civils, pour condamner Athanase, il leur était enjoint de soussigner sa sentence ou d'abandonner leurs églises. On en emprisonna un grand nombre. St. Paulin, digne successeur de St. Maximin sur le siége épiscopal de Trèves, fut exilé sur les terres incultes de la Phrygie. Après cinq ans de privations indicibles, il y mourut martyr de sa fermeté. Des laïques souffrirent également pour leur attachement à la foi de Nicée; des vierges chrétiennes furent cruellement flagellées en public; tant les Ariens joignaient d'impudence à leur barbarie.

L'an 359, deux conciles furent convoqués à la fois, par l'ordre de l'empereur, un à Séleucie pour les Orientaux,

Digitized by Google

et l'autre à Rimini, ville d'Italie, sur la mer adriatique, pour les Occidentaux.

Le concile de Rimini fut indiqué le premier, et l'empereur envoya ses officiers pour y faire venir les évêques, et pour les défrayer sur la route. Ceux des Gaules et de la Bretagne, c'est-à-dire des îles Britanniques, ne voulurent pas avoir cette obligation à un prince, qu'ils savaient n'être pas favorable à la religion; et ils firent le voyage à leurs dépens. Il n'y eut que trois évêques de Bretagne, que leur pauvreté obligea de profiter de la libéralité de l'empereur; encore quelques-uns les blamèrent-ils de n'avoir pas plutôt accepté les secours, que leurs confrères leur offraient. Il se trouva à Rimini plus de quatre cents évêques, dont plus de trois cents étaient zélés défenseurs de la foi de Nicée. Les autres au nombre de quatre-vingt, étaient Ariens. Les plus illustres des évêques de la Gaule, étaient St. Phœbade d'Agen et St. Servais de Tongres. Taurus, préfet du Prétoire (*a*) en Italie, eut ordre de l'empereur d'assister au concile, et de ne point laisser les évêques se séparer, qu'ils ne fussent convenus d'une même profession de foi, avec promesse du consulat, s'il y réussissait. C'était moins la réunion des évêques, que leur prévarication qu'on mettait à ce prix.

Valens et Ursace se présentèrent au concile avec la troisième formule de Sirmich datée du vingt-deuxième de Mai, sous le consulat d'Eusèbe et d'Hypatius, c'est-à-dire, cette même année 359. On y retranchait toute mention de substance, sous prétexte que ce terme causait du scandale. On reconnaissait cependant le Fils semblable au Père en toutes choses, selon les Saintes Écritures. Les pères du concile rejetèrent cette nouvelle formule,

(*a*) Depuis le règne de Constantin, il y avait quatre préfets du prétoire dans l'empire; un pour l'Orient, un pour l'Illyrie, le troisième pour l'Italie, et le quatrième pour la Gaule. Ces magistrats avaient la principale autorité après les empereurs dans le gouvernement civil. Constantin leur ôta le commandement des troupes.

Digitized by Google

qui portait dans sa date, comme ils le remarquèrent, une preuve de la nouveauté de sa doctrine. Ils déclarèrent ensuite qu'ils s'en tenaient au symbole de Nicée. « Nous » croyons, dirent-ils, qu'il n'y faut rien ajouter, ni en rien » retrancher. Nous ne voulons pas de nouvelles formules; » et nous jugeons que le terme de substance, et la chose » qui est signifiée par ce terme, étant établie par plu- » sieurs témoignages de l'Écriture, doit subsister dans » toute sa force. » Ils dressèrent ensuite un second acte daté du consulat d'Eusèbe et d'Hypatius le 2 Juillet de cette année 359, par lequel ils déclarèrent hérétiques et séparèrent de leur communion Ursace, Valens, Germinius et Caïus (*a*). Tous les évêques catholiques souscrivirent ces actes. Ainsi la foi de Nicée triompha à Rimini, et de la puissance de l'empereur, et des artifices des Ariens, tandis que le concile eut quelque liberté, c'est-à-dire, tandis qu'il fut vrai concile. Mais de si beaux commencements furent ternis par une issue honteuse, sur laquelle je jetterais volontiers un voile, s'il n'était nécessaire de la faire connaître pour l'intelligence de l'histoire que j'écris.

L'empereur qui se constituait juge de la foi par-dessus les évêques, avait ordonné que les deux conciles, avant que de se séparer, enverraient chacun des députés à sa cour, pour lui rendre compte de ce qu'ils auraient décidé; afin qu'il pût prononcer si leurs décisions étaient conformes aux Saintes Écritures. Les Ariens, condamnés à Rimini, dévancèrent les députés du concile, et prévinrent si bien contre eux l'esprit de Constance, qu'il leur refusa audience. Ce prince écrivit une lettre assez sèche aux pères du concile, pour leur mander qu'il n'avait pas encore eu le temps d'entendre leurs envoyés. Les pères de Rimini lui répondirent avec autant de fermeté qu'ils lui avaient déjà écrit. Ils avaient donné ordre à leurs

(*a*) St. Athanase ajoute Auxence, dont ne parle point St. Hilaire.

Digitized by Google

députés de ne point communiquer avec les Ariens, et de ne rien conclure, sans en avoir fait leur rapport au concile. Mais c'étaient de jeunes évêques sans capacité et sans expérience; et ils avaient à faire à de vieux Ariens, versés depuis longtemps dans l'art des chicanes et des fourberies, et à un prince aussi artificieux que violent.

Constance, après les avoir fatigués plusieurs mois par des délais affectés, vint à bout de les affaiblir à force de menaces et de promesses. Ils entrèrent en conférence avec les évêques Ariens : c'était déjà pour ceux-ci une demi victoire, elle fut bientôt complète. Les députés de Rimini après s'être fait donner quelques éclaircissements pour colorer leur défection, signèrent une confession de foi que Valens leur présenta, et qui était la même que le concile avait rejettée, avec cette différence, qu'on y disait seulement le Fils semblable au Père, sans ajouter *en toutes choses*. Ils firent plus : ils dressèrent un acte, par lequel annulant ce qui s'était fait à Rimini, ils déclaraient avoir reconnu la catholicité de Valens, d'Ursace, de Germinius et de Caïus, en conférant avec eux. L'acte est daté de Nicée en Thrace le dixième d'Octobre, et signé de quatorze évêques qui y sont nommés. C'étaient apparemment les dix députés et quatre autres évêques, qui pouvaient avoir apporté la seconde lettre du concile à l'empereur. Nous ne connaissons que Restitut de Carthage, qui était à la tête de la députation.

L'empereur ne demeura pas en si beau chemin. Il renvoya les députés à Rimini, où les Ariens qui y avaient été excommuniés, retournèrent triomphants. Il écrivit en même temps au préfet Taurus, de faire signer la même formule de Nicée en Thrace, à tout le concile, et d'envoyer en exil ceux qui le refuseraient, pourvu qu'ils ne fussent pas plus de quinze. Les pères du concile ayant appris la prévarication de leurs députés refusèrent de communiquer avec eux, quoiqu'ils s'excusassent sur la violence que l'empereur leur avait faite. Mais quand on

Digitized by Google

sût les ordres que ce prince avait donnés, tout fut dans le trouble et la confusion.

Les évêques ne savaient à quoi se résoudre. La lâcheté, la faiblesse, l'ennui d'être si longtemps comme en exil, le prétexte de l'amour de la paix, en détachaient tous les jours quelques-uns qui se rangeaient du côté des politiques, lesquels voulaient qu'on satisfit l'empereur. Enfin les esprits étant une fois ébranlés, on courut en foule à ce parti : en sorte que le nombre de ceux qui demeurèrent fermes, fut réduit à vingt, lesquels avaient à leur tête St. Phœbade d'Agen, et St. Servais de Tongres.

Le préfet du prétoire qui savait que sa fortune dépendait du succès de sa négociation, n'omit rien pour gagner ces deux évêques. N'ayant pu les affaiblir par ses menaces, il les attaqua par ses prières et par ses larmes, en les conjurant avec la plus tendre affection de prendre un parti plus modéré. «Voilà, disait-il, le septième mois que » les évêques sont enfermés dans cette ville, pressés par » la rigueur de l'hiver et par la disette, sans espérance de » revoir sitôt leurs églises. Quand ceci finira-t-il? Que » ne suivez-vous l'exemple de tant d'évêques, et que ne » vous rendez-vous du moins à l'autorité du plus grand » nombre?» Phœbade répondit d'abord qu'il était prêt de souffrir tous les tourments, plutôt que de recevoir une profession de foi dressée par les Ariens. Mais il se relâcha peu à peu, et se rendit à une proposition que Valens et Ursace lui firent d'ajouter à la formule de foi, ce que lui et les siens jugeraient nécessaire, l'assurant qu'on était prêt de consentir à toutes les additions qu'ils voudraient faire.

Les catholiques qui voulaient finir par quelque moyen que ce fut, reçurent avec joie cette proposition. Le formulaire qu'on proposait, n'avait rien d'hérétique en apparence. L'espérance de la réunion de l'Orient avec l'Occident, éblouissait les esprits. On crut qu'on pouvait sacrifier à la paix de l'Église le mot de *consubstantiel,* dont

Digitized by Google

on mettrait d'ailleurs le sens à couvert. Phœbade et Servais proposèrent pour cela divers articles qui devaient être joints à la formule des Ariens, et lui servir d'antidote. Ce sont apparemment les anathèmes que rapporte St. Jérôme. Mais Valens en récitant ces anathèmes pour prouver sa catholicité, y inséra celui-ci, comme pour appuyer les catholiques : *Si quelqu'un dit que le Fils de Dieu est créature, comme sont les autres créatures, qu'il soit anathème;* et tout le concile répondit : *qu'il soit anathème,* sans appercevoir le venin de cette proposition. Car les catholiques entendaient que le Fils de Dieu n'était nullement créature, et les Ariens, qu'il était une créature plus parfaite que les autres. On envoya de nouveaux députés à l'empereur : après quoi on se sépara, sans reconnaître le piége, qu'après s'y être laissé prendre.

Ainsi finit le concile de Rimini, où, dit Sulpice Sévère, nul des deux partis ne fut, ni tout-à-fait vaincu, ni tout-à-fait vainqueur. Car la formule de foi était pour les Ariens, et les anathèmes qu'on y avait joints pour les catholiques, à l'exception de celui que Valens y avait malignement inséré. Mais on reconnut bientôt qu'une fausse paix est plus pernicieuse à l'Église, qu'une guerre ouverte de la part des hérétiques les plus accrédités; et que la paix avec des novateurs est toujours fausse quand elle n'est pas fondée sur une entière soumission de leur part (*a*).

Ces derniers actes de Rimini faits à la hâte, au milieu du trouble, des intrigues, de la violence, ont toujours été regardés comme non avenus par l'Église. Le pape Damase fait une autre remarque qui a plus de poids encore, c'est que jamais ils n'eurent l'approbation ni du siége apostolique, ni même de son légat. Le pape Libère avait envoyé avec ce titre Vincent, évêque de Capoue, qui ne se laissa, ni prendre aux ruses des Ariens, ni vaincre par leurs menaces. Ajoutez que les pères, à peine séparés, protestèrent contre la surprise dont ils avaient été victimes;

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

ils n'avaient jamais prétendu rien faire, disaient-ils, de contraire, aux doctrines de Nicée. Ils avaient eu le tort d'agir sans la chaire de Pierre sur laquelle le Christ a bâti son Église, et qui seule peut donner le cachet de l'infaillibilité aux actes de l'épiscopat.

Un concile tenu à Paris l'an 361 renouvela cette protestation. On y confessait en termes explicites la *consubstantialité* du Père et du Fils, et on prononçait l'anathème contre quiconque enseignerait le contraire. Il est hors de doute que St. Servais assista à cette assemblée où les Gaules proclamèrent si courageusement leur foi. De retour dans son diocèse, il travailla contre l'arianisme avec d'autant plus d'ardeur, qu'il avait appris par sa propre expérience tout ce qu'il y avait d'astuce et de malice dans cette hérésie (*a*).

Nous ne pouvons passer sous silence un des plus zélés champions du dogme catholique dans ces temps orageux, St. Hilaire de Poitiers. Il était la terreur de l'arianisme et le soutien de l'Église d'Occident. Son courage lui attira la colère de l'empereur. Exilé en Phrygie, il profita de son bannissement pour écrire ces œuvres gigantesques qui en ont fait un des plus grands docteurs de l'Église. Les héretiques de l'Orient ne pouvant répondre à sa logique et à son érudition, engagèrent l'empereur à renvoyer ce perturbateur (c'est ainsi qu'ils l'appelaient) dans les Gaules, où ce Saint usa de son immense ascendant et de la confiance des peuples pour ramener en foule au bercail les brebis égarées (*b*).

(*a*) Voyez son office dans le bréviaire de Liége.
(*b*) Butler, Vies des Saints, 14 Janv.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

De l'an 359 à l'an 407.

Mort de l'empereur Constance. — Julien l'apostat, devenu empereur, rétablit l'idolâtrie. — Soldats athlètes de la foi. — Fin de l'Arianisme. — Mort de St. Servais. — St. Victrice, apôtre de la Flandre occidentale. — Monastères en Belgique.

Tandis que les évêques des Gaules tenaient concile à Paris (361), un grand changement s'était opéré dans le gouvernement civil. Julien, surnommé l'apostat, fils de Jules-Constance, le frère de Constantin-le-Grand, avait reçu de l'empereur avec le titre de César, le commandement des armées de la Gaule (355). Il n'avait paru que philosophe dans l'Orient, en Occident il se montra guerrier. Il sut tenir en bride les Francs, les Allemands et les autres barbares qui se pressaient sur les frontières, toujours prêts à passer le Rhin. Elevé dans la foi chrétienne, il l'avait quittée à l'âge de vingt ans, pour embrasser l'idolâtrie et il se plaisait dans la société des augures et des devins. Cependant la crainte de l'empereur Constance, et le désir de ne point s'aliéner les esprits des Gaulois, chétiens pour la plupart, l'obligèrent de dissimuler d'abord son apostasie. Il sut se faire aimer des soldats qui le proclamèrent empereur l'an 360, à Paris, son séjour de prédilection.

Constance voulut le forcer à quitter cette dignité; mais Julien s'étant assuré de la fidélité de ses troupes, s'avança les armes à la main vers l'Orient. A peine arrivé dans la Dacie, près du Danube, il jeta le masque et fit pour la

Digitized by Google

première fois profession publique de l'idolâtrie; comme s'il eût voulu commencer à la rétablir, par la ville où Constantin son destructeur avait pris naissance. Julien eut soin de mander cette nouvelle à Maxime, son maître dans la Magie, et le principal auteur de son apostasie. « Nous honorons publiquement les Dieux, lui dit-il, et » la plus grande partie de mon armée les révère. Nous » leur immolons publiquement des bœufs : nous avons » même déjà offert plusieurs Hécatombes (*a*). Les Dieux » me commandent de vivre dans la plus exacte pureté. Je » leur obéis avec d'autant plus de plaisir, qu'ils me pro- » mettent de grandes récompenses de mes travaux, si je » persévère. »

Constance de son côté, quitta les frontières de la Perse, et s'avança à grandes journées contre le perfide, qu'il avait rendu rebelle par ses bienfaits. Mais en arrivant à Thrase, il fut attaqué d'une petite fièvre qu'il négligea. L'agitation de la marche l'ayant augmentée, il fut contraint de s'arrêter au pied du mont Taurus dans un lieu nommé la Fontaine de Mopsus. Il avait différé jusqu'alors, à l'exemple de Constantin son père, de recevoir le baptême : se voyant en danger de mort, il se le fit administrer par Euzoïus Arien, évêque d'Antioche. Après quoi il eut le malheur d'expirer dans les bras de l'hérésie, et la douleur de laisser son empire à son plus cruel ennemi. Il mourut le troisième de Novembre l'an 361, dans la quarante-cinquième année de son âge, et la vingt-cinquième de son règne, dont cet indigne fils du grand Constantin avait employé la plus grande partie à persécuter les catholiques.

(*a*) L'hécatombe était selon la signification de ce mot un sacrifice de cent bœufs. Julien sacrifiait en effet un si grand nombre de ces animaux, qu'on lui appliqua ce qu'on avait dit d'un autre empereur romain, à qui l'on avait adressé une lettre écrite au nom des bœufs, en ces termes : *Si vous remportez la victoire, nous sommes perdus ;* pour faire entendre qu'à force d'immoler des bœufs, il en exterminerait l'espèce.

Digitized by Google

Son successeur aurait pû le faire regretter : mais la passion que Constance avait toujours eue de se faire juge des affaires de la religion, et de dominer sur la foi des évêques, avait causé plus de maux à l'Église, que la persécution des tyrans (*a*).

Dès que Julien vit son autorité reconnue dans l'empire, il publia des lois pour faire ouvrir dans toutes les provinces les temples des idoles, et rétablir les sacrifices en l'honneur des dieux; et parce qu'il rougissait d'avoir été chrétien, il s'efforça d'effacer par des lustrations sacriléges le caractère du baptême qu'il avait reçu, comme s'il eût pu par là laver la honte de son apostasie. Il tâcha particulièrement de purifier par le sang des victimes ses mains qu'il croyait avoir souillées en y recevant l'Eucharistie, comme c'était alors l'usage. Ensuite, pour mettre en exécution le projet qu'il avait conçu de détruire le Christianisme, il voulut augmenter le trouble de l'Église et la division dans l'épiscopat. Dans ce dessein, il rappella tous les évêques qui avaient été bannis par ses prédécesseurs au sujet de la religion, persuadé qu'il était que les chrétiens, en se combattant mutuellement, travailleraient à leur propre destruction plus efficacement qu'il ne pourrait faire. « Car il avait éprouvé, dit un auteur payen, » que les bêtes féroces sont moins cruelles aux hommes, » que la plupart des chrétiens ne le sont les uns aux au» tres. » Les excès où le fanatisme et la fureur avaient porté les Ariens et les Donatistes contre les catholiques, avaient sans doute donné aux payens ces idées d'une religion dont la charité doit être l'esprit.

Julien manda les évêques des différents partis; et après les avoir exhortés à vivre en paix, et à souffrir que chacun crût à sa fantaisie, il leur dit plusieurs fois d'un ton moqueur : *Obéissez-moi; les Allemands et les Français m'ont bien obéi;* pour faire entendre que les évêques des chrétiens seraient plus indociles que ces nations barbares,

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

s'ils n'observaient pas ses ordres. L'apostat voulait paraître neutre dans ces divisions; mais il favorisait ouvertement les Ariens, et il nommait Arius et Aëtius ses amis. Ceux qui n'ont pas de religion, prennent toujours le parti des hérétiques contre l'Église.

Le nouveau persécuteur leva bientôt tout à fait le masque qui le cachait encore en partie. Il ordonna que les temples des Dieux fussent rebâtis aux dépents de ceux qui les avaient fait abattre : ce qui était une source de persécutions contre les fidèles, et nommément contre le clergé. En ôtant leurs richesses aux chrétiens, il disait par raillerie qu'il voulait leur faire pratiquer leur loi; et qu'il ne les rendait pauvres, que pour les rendre plus propres au royaume céleste qu'ils espéraient. Sous ombre de réformer le grand nombre d'officiers qui suivaient la cour, il chassa de son palais tous les chrétiens qui y avaient quelque charge; et il s'appliqua surtout à engager tous ses soldats dans son apostasie. Il paraît, quoi qu'il en dise dans sa lettre au magicien Maxime, qu'un grand nombre étaient demeurés fidèles.

Pour les séduire, il s'avisa d'une ruse diabolique, qui surprit la simplicité de plusieurs d'entre eux. On a cru devoir la rapporter dans cette histoire, parce qu'il n'y a pas lieu de douter que la plupart de ces soldats de Julien ne fussent Gaulois, ou du moins, n'eussent été élevés dans les Gaules. Ce prince s'étant assis sur son tribunal, pour faire une largesse à son armée, fit placer à côté de lui sur une table de l'encens et du feu, sous prétexte de rétablir une ancienne coutume; et il ne donnait la gratification aux soldats, qu'après qu'ils avaient jeté de l'encens sur le feu. On achetait ainsi argent comptant leur infidélité. Quelques-uns ayant reconnu le piége, l'évitèrent, en renonçant aux dons de l'empereur : plusieurs succombèrent, ou par timidité, ou par avarice. Mais le grand nombre ne soupçonna pas même qu'il y eût du mal dans cette cérémonie.

Digitized by Google

En effet, quelques-uns de ceux-ci s'étant mis à table après cette action, et ayant fait selon leur coutume le signe de la croix, en invoquant le nom de Jésus-Christ, un de leurs camarades qui était apparemment payen, en parut surpris, et leur demanda pourquoi ils invoquaient encore celui qu'ils venaient de renoncer. Ils furent saisis d'horreur à cette parole; et s'étant fait expliquer pour quel sujet on les accusait d'avoir renoncé Jésus-Christ, ils se levèrent à l'instant de table comme des hommes hors d'eux-mêmes, et courant au milieu de la place publique, ils criaient à haute voix : « Nous sommes chré-» tiens, nous le sommes de tout notre cœur. Que tous » les hommes le sachent; et surtout, que le Dieu pour » qui nous vivons, daigne l'entendre. Sauveur Jésus, » nous ne vous avons pas renoncé, nous n'avons pas re-» nié notre foi : si la main a péché, le cœur n'y a pas eu » de part. Nous avons été séduits par l'artifice de l'empe-» reur; mais son or ne nous a point pervertis : nous re-» nonçons à l'impiété, et nous sommes prêts de l'expier » par nôtre sang. »

Ils coururent ensuite vers l'empereur; et jetant à ses pieds avec une sainte indignation l'or qu'ils en avaient reçu, ils lui crièrent : « Prince, ce n'est pas un présent » que vous nous avez fait, c'est la mort que vous nous » avez donnée. Distribuez vos largesses à vos soldats; » pour nous, immolez-nous à Jésus-Christ, sous l'empire » duquel nous nous faisons gloire de servir. Rendez-nous » feu pour feu : expiez par les flammes le feu qui nous a » souillés; et faites-nous couper des mains que nous avons » sacrilégement étendues par vos ordres. Donnez vôtre » or à ceux qui ne se repentiront pas de l'avoir reçu : » Jésus-Christ nous tient lieu de tout. » Ils exhortèrent en même temps leurs camarades à reconnaître le piége qu'on avait tendu à leur foi, et à laver leur faute dans leur sang.

Julien, malgré la philosophie qu'il affectait, fut si

Digitized by Google

transporté de colère, qu'il ordonna sur le champ qu'on coupât la tête à ces braves soldats de Jésus-Christ. Ils furent aussitôt conduits hors de la ville pour l'exécution. Le plus ancien pria le bourreau de commencer par le plus jeune, qui se nommait Romain, de peur qu'il ne fût intimidé par le supplice des autres. Mais comme le bourreau se disposait à donner le coup de la mort à ce jeune homme, on cria grâce de la part de l'empereur, qui avait commué la peine de mort en exil. Alors le jeune soldat affligé qu'on lui arrachât des mains la palme qu'il tenait déjà, s'écria : *Hélas ! Romain n'était pas digne d'être le martyr de Jésus-Christ* (*a*).

Sous l'empire d'un prince apostat, l'idolâtrie sembla renaitrede son tombeau, et avec elle les violences et les calomnies contre la foi chrétienne. Julien voulait passer pour clément, mais il choisit pour généraux et pour gouverneurs des ennemis connus du christianisme, qui en plusieurs endroits accablèrent les chrétiens d'outrages ou le firent expirer dans les derniers supplices. On vit, dit Théodoret, un désordre inouï éclater dans toutes les villes. Ceux qui étaient encore attachés aux idoles rouvrirent leurs temples; ils y offraient des sacrifices au démon, et sortant de là, comme inspirés de sa rage, ils se répandaient dans les rues, insultant tous les chrétiens qu'ils rencontraient. Ceux-ci ripostaient par des railleries contre leur culte et leurs orgies. Ce qui amenait des conflits, où les payens sûrs de l'impunité, recouraient aux plus honteuses violences. On eut dit que l'empereur venait d'armer tous ses sujets les uns contre les autres (*b*). Les Gaules n'étaient guère plus heureuses sous Salluste, lâche favori, qui pour plaire à son maître, ne manquait aucune occasion de malmener les chrétiens.

L'empereur de son côté, les accablait sous des lois avilissantes. Il leur interdit l'armée, puis les écoles. Il

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.
(*b*) Theod., Hist., lib. III, c. 6.

Digitized by Google

attaqua jusqu'à leur nom et il ordonna qu'ils seraient appelés dans la suite *Galiléens*. C'était le nom qu'il donnait par dérision à Jésus-Christ. *Mesure insensée*, s'écrie St. Grégoire de Naziance, *et puérile tout à la fois. Croyait-il en changeant le nom changer la chose et les personnes? Mais, je comprends : le nom du Christ lui faisait mal. Il l'avait en horreur et il a montré par là, quelle gloire c'est pour nous de le porter.*

Ce fut en ce temps là que St. Victrice, né en Belgique, vers l'an 330, et soldat dans les armées de l'empire, sortit des rangs, un jour de parade, et vint jeter aux pieds du tribun, sa ceinture et son épée, en disant qu'il ne pouvait plus porter des armes qui le déshonoraient. Le tribun le fit frapper à coups de fouets et de bâtons; et ensuite il le fit étendre sur des têts de pots cassés. Le généreux soldat de Jésus-Christ s'y trouva mollement couché, et n'en reçut aucune blessure. Le tribun le voyant inébranlable dans sa résolution, l'envoya au comte de l'armée (*a*); c'était un officier supérieur au tribun.

Le comte condamna Victrice à avoir la tête tranchée. On le menait déjà au lieu du supplice, lorsque le bourreau qui le conduisait en l'insultant, lui ayant porté la main sur le cou, comme pour tâter l'endroit où il devait le frapper, perdit à l'instant l'usage des yeux; et en même temps les chaînes du prétendu criminel tombèrent d'elles-mêmes. Ceux qui furent témoins de ce double miracle, n'osèrent renouer des liens que Dieu avait rompus, et accoururent en faire leur rapport au comte, qui se rendit lui-même à la force de la vérité en embrassant la religion. St. Paulin avait appris ce détail d'un diacre de Victrice, nommé Pascase, qu'il avait retenu quelque temps à Nole auprès de lui (*b*).

(*a*) Il y avait dans les armées un magistrat qu'on nommait *comte* et qui était comme le juge des soldats. C'est apparemment le même officier que St. Eucher nomme *senator militum*.

(*b*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

Le Seigneur réservait Victrice, pour en faire la gloire de l'Église de Rouen et l'apôtre des Flandres.

Cependant l'Église ne se défendait que par ses larmes et ses prières. Les plus saints solitaires demandaient avec instance au Seigneur de la délivrer de cette persécution. Ils furent bientôt exaucés. Les tyrans sont dans la main du Père céleste comme des verges, qu'il jette au feu, quand il s'en est servi pour punir ses enfants. Julien trompé par les oracles qu'il avait fait consulter, marchait à la guerre contre les Perses, comme à une victoire assurée (*a*). Mais il avait encore plus à cœur de triompher des chrétiens; et pendant la marche, il s'occupait les soirs dans sa tente à composer ses livres contre la religion chrétienne. Après quelques avantages remportés sur les Perses, il s'engagea témérairement trop avant dans le pays ennemi. Ayant été obligé de se retirer, il fut attaqué dans sa retraite le 26 Juin, l'an 363, et percé dans la mêlée d'un dard, dont il mourut le même jour (*b*). On rapporte, dit Théodoret, que dès qu'il se sentit blessé, il prit de rage dans sa main le sang qui coulait de sa plaie, et le jeta contre le ciel, en disant : *Tu as vaincu, Galiléen;* reconnaissant malgré lui la main qui l'avait frappé, et la puissance de celui qu'il blasphémait.

Ainsi périt ce prince apostat dans la trente-deuxième année de son âge, environ trois ans après avoir pris le titre d'Auguste, et un an et près de huit mois depuis qu'il eut été universellement reconnu pour empereur. Plusieurs saints avaient eu révélation de sa mort, et l'a-

(*a*) Théodoret rapporte un de ces oracles qui trompèrent Julien. Il peut servir de preuve que l'Apollon qui le rendit en vers, était aussi mauvais poëte que mauvais prophète.

(*b*) M. Fleury, t. IV, dit que Julien mourut le 26 Juin, et quelques pages après il marque que ce fut le 27. On attribua la mort de cet apostat à St. Mercure. Dans un ancien manuscrit grec des ouvrages de St. Grégoire de Nazianze, qui est à la bibliothèque du roi, Julien est représenté renversé et percé d'un coup de lance par un cavalier, au-dessus de la tête duquel on lit ces deux mots : ΑΓΙΟC MEPKOYPIOC.

Digitized by Google

vaient prédite. On regarda comme une espèce de prédiction le bon mot d'un grammairien à Libanius. Ce sophiste payen lui parlant de la puissance de Julien, et lui ayant demandé par dérision de notre sainte religion : *Que fait maintenant le fils du charpentier?* il répondit : *Il fait une bière.* On apprit en effet peu de jours après la mort du tyran (*a*).

Toute l'armée reconnut dans ce trépas funeste la vengeance du Dieu des chrétiens, et dès le jour suivant, elle procéda à l'élection d'un chef qui put la tirer du péril où elle se trouvait. Le mérite de Jovien réunit tous les suffrages; c'était un capitaine distingué par sa bravoure et un chrétien fort zélé, qui avait même eu l'honneur de confesser sa foi. Au milieu des acclamations de ceux qui le saluaient empereur, il déclara qu'étant disciple du Christ, il ne pouvait se résoudre à prendre le commandement d'une armée, dont la plupart des soldats faisaient profession de l'idolâtrie; parce que de pareilles troupes étant indignes de la protection du ciel, ne pouvaient manquer d'être battues. Les soldats s'écrièrent tous d'une voix, qu'il ne craignit pas de les commander, qu'il commanderait des chrétiens; que les plus âgés d'entre eux se souvenaient encore des leçons et des exemples du grand Constantin, et que les plus jeunes n'avaient pas oublié ceux de Constance.

On peut juger quelle heureuse révolution se fit alors dans les affaires de la religion. L'Église des Gaules qui avait peu souffert de la persécution de Julien, parut plus florissante que jamais au commencement du règne de Jovien. Mais il sembla que Dieu n'eût suscité ce prince que pour annuler tous les édits de son prédécesseur contre le christianisme, et replonger l'idolâtrie dans le mépris et les ténèbres dont elle commençait de sortir. Aussitôt qu'il eut rendu la paix à l'Église, il mourut en Bithynie l'an 364, le 16 Février, après 7 mois et 20 jours de règne (*b*).

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I. — (*b*) Ibid.

Digitized by Google

C'est à Jovien que St. Athanase fit cette célèbre réponse qui peut servir aux catholiques d'arme contre toutes les erreurs. Comme ce prince lui demandait quel était le plus sûr moyen de ne pas se tromper : C'est, repartit ce grand évêque, de s'attacher à la foi qui a été *transmise* d'âge en âge, dès les premiers temps, et qui se trouve répandue par *tout l'Univers*, dans toutes les églises d'Espagne, de Bretagne, de Gaule, d'Italie, de Dalmatie, de Dacie, de Macédoine, etc., etc.; c'est-à-dire, celle qui a pour elle la *catholicité des temps*, et la *catholicité des lieux*.

L'hérésie arienne, du moment qu'elle ne trouva plus d'appui dans le pouvoir civil, alla toujours s'affaiblissant. Valens essaya de la ressusciter en persécutant les catholiques, vers l'an 366; mais l'empereur Théodose lui porta un coup mortel, l'an 580, en publiant l'édit, dont voici la teneur : « *Nous voulons que tous les peuples, qui nous sont soumis, suivent la foi, que l'apôtre St. Pierre a enseignée aux Romains, et que nous voyons aujourd'hui professée par le pape Damase, et Pierre, évêque d'Alexandrie; c'est-à-dire, que nous attachant à l'enseignement apostolique et à la doctrine de l'Évangile nous confessons une seule et même déité du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, dans une égale majesté et une sainte Trinité. Nous ordonnons que tous ceux qui tiennent ce dogme fidèlement et dans toute sa pureté soient nommés catholiques; quant aux autres, dont nous reprenons la téméraire et folle impiété, qu'on leur donne le titre ignominieux d'hérétiques et que leurs réunions ne soient point appelées Églises.* »

Il est vrai que l'arianisme leva encore de temps en temps la tête parmi les Goths, les Visigoths, les Vandales et les Lombards, mais au VIII^e^ siècle, il disparut sans laisser de trace.

Cependant l'Église devait se préparer à d'autres combats. Déjà dès l'an 375, l'empire ne résistait plus qu'avec peine aux barbares qui l'envahissaient de toutes parts. Parmi ceux-ci les Huns étaient ceux qui inspiraient le plus

Digitized by Google

de terreur. C'étaient des hordes sauvages, sans loi, sans Dieu, qui ne vivaient que de sang et de ruines.

Bientôt le bruit se répandit qu'ils marchaient sur la Belgique (383). St. Servais, alarmé pour sa ville de Tongres, suppliait le Seigneur de préserver son bercail d'un fléau si redoutable. Il passait les nuits dans le jeûne et dans les larmes. Il se rendit à Rome afin de demander grâce pour son peuple sur le tombeau des saints apôtres. Parfois il y restait prosterné deux et trois jours, sans prendre aucune nourriture. On dit qu'il lui fut répondu que par un juste décret de Dieu, les Gaules devaient être châtiées par les Huns; mais qu'il ne verrait point ce malheur, sa mort n'étant guère éloignée. Servais voulant faire ses adieux à son diocèse avant que de mourir, se hâta de retourner au milieu de son peuple. Il annonça aux prêtres et à la foule qu'il allait les quitter et qu'ils ne le verraient plus. Ces mots il les interrompit souvent par ses pleurs. Des larmes, des sanglots y répondaient de toutes parts. On le conjurait de ne pas abandonner ses ouailles, ses enfants. Il fallut s'arracher à tant de douleur : on le suivit bien loin en criant, en gémissant. Rien ne put arrêter le saint; portant avec lui le linceul qui devait l'envelopper, il arriva à Maestricht, où il ne tarda point à rendre son âme à Dieu. Tel est le récit de Grégoire de Tours. D'anciens manuscrits de l'Église de Maestricht assignent pour date à sa mort le second jour de la Pentecôte ou le 13 Mai. Ce qui s'accorde avec les fêtes mobiles de l'an 384. Son corps fut déposé « *près du pont de la digue publique,* dit encore Grégoire de Tours; et on rapporte que la neige ne couvrit jamais sa pierre tumulaire, quoiqu'elle tombât en grande abondance partout alentour. Ce miracle continua jusqu'à ce que St. Monulphe eut fait bâtir un magnifique temple en l'honneur de son saint prédécesseur, et y eut fait transporter avec beaucoup de pompe, ses précieux restes, près desquels s'opèrent encore tous les jours les plus éclatants prodiges (VI^e^ siècle). »

Digitized by Google

St. Servais eut pour successeur St. Agricolaus. L'histoire ne nous a légué rien de certain ni sur cet évêque ni sur plusieurs autres qui occupèrent après lui le siége de Maestricht.

Il n'en est pas de même de St. Victrice apôtre des Morins. Il évangélisa les contrées où s'élevèrent plus tard les évêchés de Térouane, d'Ypres et de Boulogne. C'était le berceau de ses nobles aïeux. Jeune encore il s'était engagé comme volontaire dans la milice et s'était montré encore plus courageux soldat de Jésus-Christ que de l'empereur. C'était un martyr vivant, d'après la belle expression de St. Paulin.

Il avait eu pour maître dans la vie spirituelle St. Martin, qui avait trouvé en lui un digne disciple, si toutefois on peut donner ce nom à quelqu'un qui avait si généreusement offert sa vie et son sang pour la cause de Dieu. Devenu évêque de Rouen (385), capitale de la Normandie, il avait fait de son église la perle des Gaules, par la piété des fidèles, par la modestie et la retenue du clergé, enfin par la ferveur des couvents qu'il y avait établis en grand nombre.

La contradiction, qui est l'apanage des hautes vertus, ne devait pas faire défaut à notre saint. Dieu permit qu'il fut accusé d'avoir des opinions contraires à celles de l'Église touchant le mystère de la sainte Trinité. Ce fut probablement cette accusation qui le conduisit à Rome en 403, pour rendre compte au pape de sa foi. Innocent I qui occupait alors le siége apostolique fut singulièrement charmé des vertus de Victrice, comme l'atteste une lettre qu'il lui écrivit le 15 Février de l'année suivante. Elle était conçue en ces termes :

« Mon très-cher frère, lui dit-il, quoique pour l'hon-
» neur du sacerdoce dont vous êtes si dignement revêtu,
» vous ayez une connaissance parfaite des canons qui
» concernent la foi et la discipline, et qu'il n'y ait rien là-
» dessus dans les livres saints que vous n'ayez recueilli;

Digitized by Google

» cependant, comme vous m'avez demandé instamment » de vous envoyer la règle de l'Église romaine pour vous » servir d'autorité, j'ai joint à cette lettre les réglements » de discipline qui y sont usités (*a*). » Le Pape y avait joint treize articles, à communiquer aux autres évêques, afin qu'on les suivit partout et qu'on évitât de la sorte toute discussion; cependant, ajoute-t-il, il faut que les causes majeures soient référées au Saint-Siége.

Suivons maintenant le saint apôtre dans les Flandres, où il trouva le champ défriché jadis par St. Fuscien et St. Victoric, couvert de bien de ronces et de bien d'épines. Voici la description qu'en donne St. Paulin, auteur contemporain : *Les Morins habitent les extrémités du monde, où ils sont sans cesse battus par les flots orageux de la mer. Ils étaient ensevelis dans les ténèbres et les ombres de la mort : à peine quelques rayons de la vérité avaient-ils pénétré jusqu'à eux. C'est par vous, ô Victrice, que Dieu a répandu la lumière jusques aux limites du monde; par vous, le soleil de l'Évangile a brillé sur leurs têtes. Le nom du Seigneur s'est sanctifié parmi eux. La férocité de leur cœur, ils l'ont déposée, pour y faire entrer Jésus-Christ; et là où ne se trouvaient auparavant que des repaires de meurtriers, barbares, indigènes, étrangers, on voit aujourd'hui des églises pleines de fidèles; on voit des cloîtres habités par des anges; on n'entend plus que des hymnes de louange à Dieu, et cela dans les grandes villes comme dans les petites, dans les îles comme dans les bois.* »

St. Paulin n'ajoute rien par rapport à la règle, ni par rapport au genre de bâtisse de ces monastères. Il y a lieu de croire que St. Victrice suivit là-dessus ce qu'il avait vu pratiquer à son bienheureux père en Dieu, St. Martin. Cet illustre évêque est honoré comme le patriarche des religieux dans les Gaules. C'était un saint prodigieux parmi les saints de son siècle, tant il faisait de miracles, tant il amenait d'idolâtres et de pécheurs à Dieu.

Il avait été soldat, comme Victrice, sous Julien l'apos-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

tat. Après avoir renoncé à la milice, il se fit moine aux environs de Milan. St. Hilaire l'emmena avec lui à Poitiers. Ce fut près de cette ville que St. Martin éleva un couvent, probablement le premier des Gaules. Promu au siége épiscopal de Tours, il ne changea rien à sa manière de vivre. Pour joindre aux charges d'un bon pasteur, les exercices d'un bon religieux, il se fit une petite cellule de bois à une demi lieue de la ville; et il y eut jusqu'à quatre-vingts moines sous sa discipline, qui avaient tous des cellules séparées, et la plupart creusées dans la montagne. Voici ce que Sulpice Sévère nous apprend de la règle de ce monastère :

« Personne, dit-il, ne possédait rien en propre, tout » était en commun. Il n'était pas permis de vendre ou » d'acheter, comme les autres moines ont accoutumé de » le faire. On n'exerçait aucune sorte de métier; et le » seul art auquel on s'appliquât, était de transcrire des » livres : encore n'y occupait-on que les jeunes, les plus » âgés ne vaquaient qu'à l'oraison. Il était rare que quel- » qu'un sortit de sa cellule, si ce n'était pour s'assem- » bler au lieu de la prière. Ils prenaient leur repas en- » semble après l'heure du jeûne. Personne ne buvait de » vin, à moins que quelque infirmité n'obligeât d'en » user. La plupart étaient vêtus de poil de chameau; et » c'eût été un crime d'être habillé plus mollement : ce qui » est d'autant plus digne d'admiration c'est que parmi ces » moines il y en avait plusieurs de qualité, et qui avaient » été élevés délicatement. Nous en avons vu plusieurs, » ajoute Sévère, qui dans la suite ont été promus à l'épis- » copat. Car quelle est l'église, ou la ville, qui ne dési- » rât pas de tirer son évêque du monastère de Martin? »

Tels furent les commencements du célèbre monastère de St. Martin, depuis nommé Marmoutier (*a*), ou grand monastère. Il est remarquable, que le travail des mains

(*a*) La célébrité de ce monastère l'a fait nommer grand monastère, *majus monasterium* : d'où l'on a fait le nom de *Mairmonstier* ou Marmoutier.

Digitized by Google

si recommandé par tous les autres patriarches de moines, n'y fût pas en usage (*a*).

C'est sans doute ce modèle que se proposa St. Victrice, en érigeant des couvents chez les Morins. Remarquons ici que quoique le monastère de Poitiers, érigé en 360, passe pour le plus ancien des Gaules, il n'en est pas moins vrai qu'il y eut avant ce temps là beaucoup de personnes, ici comme ailleurs, qui vouaient à Dieu la virginité.

Près de Trèves vivaient des ermites qui suivaient la règle de St. Antoine, ou qui du moins s'étaient proposé pour règle son exemple. St. Augustin raconte, au II^e^ livre de ses confessions, qu'un jour deux courtisans en se promenant dans un jardin, près des murs de Trèves, y rencontrèrent la cellule d'un ermite, et y étant entrés, trouvèrent une vie de St. Antoine. Un des deux se mit à parcourir ce livre; il y prit goût, au goût succéda l'admiration, à l'admiration l'envie de suivre de si beaux exemples. La grâce de Dieu triomphait; il s'irrita contre lui-même, et jetant sur son compagnon des yeux de pitié : « Que faisons nous, s'écria-t-il ? Qu'espérons nous de tant de travaux et de services? La faveur des Césars, chose vaine et périlleuse, route semée d'écueils, où l'on n'aboutit le plus souvent qu'à un triste naufrage. Quant à Dieu je n'ai qu'à vouloir être son ami, je le suis. » Ces réflexions, aidées de la grâce, changèrent tellement nos deux courtisans, qu'ils demandèrent d'être admis au nombre de ces pauvres ermites; pauvres, ajoute St. Augustin, à qui le royaume du ciel appartient. Ils étaient fiancés; leurs fiancées ayant appris leur résolution, voulurent les imiter et se consacrèrent également au Seigneur. Ce fait semble avoir eu lieu lors du séjour de l'empereur Valentinien à Trèves, l'an 375.

Une chose non moins remarquable dans la vie de St. Victrice que son zèle pour les monastères, c'est l'a-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. I.

Digitized by Google

mour et la vénération qu'il portait aux reliques des Saints. Dans un livre qu'il écrivit sur leur culte nous lisons qu'il avait obtenu des reliques de St. Jean-Baptiste, des saints apôtres André, Thomas et Jean, de l'évangéliste St. Luc, des SS. martyrs Gervais, Protais, Agricola, Euphémie, comme aussi des SS. Procule, Antonin, Saturnin, Trajan, Nazaire, Alexandre, etc. La plupart de ces reliques n'étaient que de petits fragments de saints ossements ou quelques gouttes du sang des martyrs recueilli par les fidèles; cependant Victrice gardait avec un profond respect, ces précieux restes, disant que Dieu y attachait ses bénédictions et ses faveurs, et qu'ils contribuaient puissamment à chasser les démons et à guérir les malades. Oui! répétait-il, si les bords de la robe du Sauveur opéraient des merveilles, pourquoi des corps, qui ont été ses temples, n'en feraient-ils pas?

Ce n'est pas qu'il ne crut plus important encore de suivre leurs exemples. Imiter leurs vertus, disait-il, c'est les honorer de la façon qui leur est la plus agréable; et parmi les vertus la première est la foi. C'est cette foi qui a engagé les SS. Confesseurs à prier, à jeûner, à faire des aumônes; c'est cette foi qui a gardé sans tache la pureté des vierges et des veuves; c'est cette foi qui a donné aux martyrs la constance pour supporter les prisons, les chaînes, les tourments. La foi transporte les saints au ciel, etc.

Ainsi parlait ce digne apôtre de nos aïeux, ainsi joignait-il l'exemple à la parole. Il mourut vers l'an 407 et sa fête se célèbre le 7 Août (*a*).

(*a*) Acta SS. Belgii, t. I.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De l'an 407 à l'an 496.

La Belgique ravagée par les barbares. — Premiers rois Francs. — Martyrs. — St. Montan prédit la conversion des Francs. — Naissance de St. Remy. — Il baptise Clovis et un grand nombre de ses soldats. — Cérémonies de ce baptême.

L'an 407 est fameux dans notre histoire à cause de l'invasion des barbares et de la dévastation universelle qui en fut la suite. Nous allons nous occuper un moment de la révolution civile qu'elle produisit partout; ce coup d'œil est nécessaire pour bien comprendre les changements qui en résultèrent pour l'état religieux de tous les peuples de l'Europe, mais surtout de la Belgique.

L'empereur Théodose-le-Grand, avant de mourir, avait confié la tutelle de ses deux fils à deux généraux : Rufin devait gouverner l'Orient sous le nom d'Arcade; Stilicon était chargé de l'Occident et du jeune prince Honorius. C'était un choix malheureux. Rufin tâcha d'attirer à lui toute l'autorité, Stilicon travailla à exclure Honorius de l'empire, pour le remplacer par son propre fils Eucher. Pour mieux venir à bout de son perfide dessin il fit savoir aux barbares, qui cernaient de plus en plus près l'empire, qu'ils n'avaient qu'à pousser en avant leurs conquêtes dans les Gaules, qu'on ne leur ferait pas de résistance. Ces propositions s'adressaient en particulier aux Vandales, car il était originaire de cette nation. Ceux-ci se préparèrent à passer le Rhin avec leurs compagnons. C'était, d'après le récit de St. Jérôme, un amas d'Alains, de Qua-

Digitized by Google

des, de Saxons, de Bourguignons, de Hérules, de Gépides et d'Allemands, tous payens, à l'exception peut-être des Vandales. Butler assure que ceux-ci furent baptisés l'an 406. Il est certain qu'ils embrassèrent l'arianisme peu après et se montrèrent plus cruels que les idolâtres eux-mêmes.

Grande fut la désolation des Gaules. *Metz*, nous dit St. Jérôme, *cité autrefois illustre, n'est plus qu'un tas de ruines; ses habitants ont été massacrés par milliers dans les églises. Worms s'est vue emportée d'assaut, après une héroïque défense. Rheims, cette ville puissante, Amiens, Arras, les Morins situés aux confins du monde, Tournai, Spire, Strasbourg, tout a cédé; leurs habitants enchaînés sont conduits en Germanie.*

Rien n'empêche de croire que la haine de la religion n'ait eu sa part dans ces massacres, qui se commirent le plus souvent au pied des saints autels. Cette pensée nous peut aider à nous consoler quelque peu au milieu des scènes de carnage qui ont désolé notre patrie. Si l'humanité n'y rencontre que des larmes et du sang; la foi y peut voir des martyrs que l'Église militante envoyait couronnés d'une immortelle auréole, à sa sœur qui triomphe dans les cieux.

Les légions romaines disséminées dans la grande Bretagne, craignant de semblables malheurs, et n'espérant rien de l'appui d'Honorius, se choisirent successivement pour maîtres Marc et Gratien. Ces deux chefs ayant perdu la vie dans des révoltes, on proclama Constantin empereur. Son nom seul lui valut cette dignité qui demandait des talents militaires tout autres que les siens.

Cependant les Francs *Saliens*, qui demeuraient entre les rives de la Meuse, de l'Escaut et du Démer, virent que l'empire romain était désarmé et s'avancèrent à leur tour, pour avoir une part de son héritage (*a*). Les généraux romains furent expulsés de nos contrées, la liberté pro-

(a) Wastelain, description de la Gaule Belg. — Bucher., Belg. rom.

Digitized by Google

clamée, et une nouvelle république envahit presque tout notre territoire (408 ou 410).

Constantin, appuyé des Francs et des Belges, s'avança par Boulogne, Térouane, Bavai, Cambrai et Arras, vers la ville de Trèves pour repousser les barbares. Il eut des succès, mais n'en profita guère. La paix fut conclue avec les ennemis; et peu de temps après les Vandales rentraient avec leurs compagnons en Belgique, où ils se vengèrent cruellement. Boucher croit que c'est à cette seconde invasion qu'il faut attribuer la destruction de Trèves. Salvien, le Jérémie de son siècle, retrace en caractères lugubres, les calamités qui frappèrent alors les peuples. Il les attribue aux péchés des chrétiens, plus coupables que les barbares eux-mêmes, surtout dans les grandes cités. Il déplore le stupide aveuglement de ceux qui s'endormaient dans l'ivresse et les plaisirs, au bruit de la colère de Dieu. L'approche des barbares ne pouvait pas même les tirer d'une si profonde léthargie, etc. (*a*).

Le règne de Constantin ne fut pas de longue durée : il tomba entre les mains des généraux d'Honorius et fut mis à mort l'an 411. Son destin funeste ne servit qu'à faire naître d'autres ambitions. Un certain Jovin, soutenu par le roi des Alains, se fit proclamer empereur à Trèves; il s'associa son frère Sébastien. Tous deux périrent misérablement. Ces guerres intestines durèrent jusqu'à l'an 416, que la Belgique se soumit de nouveau au sceptre d'Honorius. En moins de dix années de temps, Trèves avait été quatre fois dévastée. C'est, nous dit l'éloquent prêtre de Marseille, qu'un premier châtiment n'avait servi qu'à l'endurcir. A peine ses habitants, restés en petit nombre, eurent-ils obtenu quelque repit, qu'ils demandèrent à l'empereur de rétablir leurs spectacles. *O fureur!* s'écrie Salvien, *ô malheureuse cité! vous demandez des jeux. Mais où les donnerez vous? Où dresserez vous votre scène? Sera-ce sur les ossements, sur les cendres, sur le sang de vos*

(*a*) Salvianus de Gubernat. Dei, lib. 4, 5, 7.

Digitized by Google

concitoyens égorgés? Car est-il une place dans votre ville où ces spectacles lugubres ne s'offrent à vos yeux, etc. ?

En concluant la paix avec la Belgique, les Romains avaient abandonné aux Francs la ville de Cologne et le pays limitrophe. Ces peuples élurent pour chef l'an 418, Pharamond qui, à ce qu'on croit communément, fit de Tongres sa capitale. Son pouvoir s'étendait chaque jour d'avantage, à mesure que la puissance romaine reculait. La religion ne pouvait qu'y perdre dans nos contrées, car ces nouveaux conquérants étaient fort adonnés à l'idolâtrie. St. Grégoire de Tours rapporte qu'ils ne connaissaient d'autre Dieu que les eaux, les bois et les bêtes fauves.

Après la mort de Pharamond, ils élevèrent sur le pavois Clodion, vers l'an 427. Celui-ci, trouvant son empire trop restreint, s'empara de Tournai, puis de Cambrai, et parut sur les rives de la Somme, à la tête d'une armée redoutable. Aëtius, célèbre général de l'empire, l'empêcha d'aller plus loin; cependant il lui céda tout ce qu'il venait de conquérir, à la condition de servir dans les armées de l'empereur. C'était pour lors Valentinien III. Clodion y consentit et fit de Cambrai le siége de sa puissance.

Cependant Tongres venait d'être témoin d'un généreux martyre. St. Evergisle, né dans cette ville, avait montré dès son enfance tant de dispositions à la vertu, que l'évêque de Cologne, St. Séverin, voulut se charger lui-même de son éducation. St. Evergisle lui succéda sur le siége de Cologne. L'an 434, ou peu de temps après, il vint dans sa patrie, où il prêcha contre le culte des faux dieux, avec un zèle qui lui attira sans doute la colère des nouveaux maîtres de la Belgique. Il fut assassiné sur une place qui conserva le nom de *grouwelsteegh* (lieu du crime), en souvenir de ce méfait. Tongres célèbre sa fête le 24 Octobre. Son corps fut transporté par la suite, dans l'église de Sainte-Cécile, à Cologne.

Vers le même temps vivait dans le Luxembourg un saint ermite nommé Montan, qui par ses prières, ses jeû-

Digitized by Google

nes et ses autres vertus s'était rendu si agréable à Dieu, qu'il était souvent visité des anges. Il passait des nuits entières à prier pour que la paix fut rendue à l'Église. Surtout il conjurait le Seigneur d'avoir pitié de la Belgique. Une nuit que le sommeil et la fatigue l'avaient accablé au milieu de ses pieuses suppliques, il lui sembla qu'il était entouré des chœurs célestes et d'une foule d'âmes bienheureuses, qui s'entretenaient du salut des hommes et de l'état d'affliction de nos églises. La coupe de la colère divine, disaient-ils, n'est pas encore vidée; et cependant ils conjuraient Dieu de n'écouter que sa miséricorde. Alors une voix se fit entendre, qui semblait venir du haut des cieux : « Le Seigneur de son trône a daigné » abaisser les yeux vers la terre, pour entendre les sou» pirs de l'affligé et rendre la liberté aux captifs : Son » nom sera publié parmi les gentils et les rois lui ren» dront hommage. Célinie enfantera un fils, qui sera » nommé Remy, et qui gouvernera les peuples, que je » veux sauver. »

Célinie était une noble et pieuse dame, qui vivait aux environs de Laon, avec un époux digne d'elle qui avait nom Émile. Ils avaient eu peu de temps après leur mariage, un fils nommé Principius, qui fut évêque de Soissons et père de St. Loup. Mais plusieurs années s'écoulèrent sans qu'ils eussent d'autres enfants, et ils ne comptaient plus en avoir, vu leur âge avancé.

Cependant Célinie avait la coutume d'aller visiter de temps en temps le saint solitaire Montan, pour se recommander à ses prières. Trois fois celui-ci fut averti du Seigneur de lui faire part de sa révélation. L'humilité enchaînait sans doute sa voix. Enfin il parla, et comme Célinie se montrait fort surprise et presqu'incrédule : Voyez mes yeux, dit-il, le Seigneur les a fermés au jour; mais ils se rouvriront à la lumière quand le lait sanctifié par les lèvres de votre enfant les aura touchés. L'événement justifia sa prédiction. Le Seigneur donna quelques temps après

Digitized by Google

un fils à Célinie (435). On en tira un bon augure pour l'avenir ; mais en attendant que l'enfant fut en âge d'accomplir ses destinées, bien des maux continuèrent à peser sur la Belgique. Ne peut-on pas dire qu'elle a bu jusqu'à la lie la coupe des vengeances célestes?

A peine Mérovée avait-il succédé à Clodion, en 448, que les Huns reparurent sur les frontières de la Gaule. Attila les commandait, Attila qui s'appelait lui-même *le fléau de Dieu*. Il traînait à sa suite une armée de cinq cent mille barbares. Toute sa route depuis la Thrace, le long du Danube, jusqu'au Rhin, n'avait été marquée que par des meurtres et des incendies. La veille de pâques, 8 Avril 451, il prit d'assaut Metz, en fit égorger les habitants et les prêtres jusque sur l'autel, et ordonna de mettre le feu aux quatre coins de la ville. L'église de St.-Étienne toute seule fut préservée des flammes par un miracle. Quelques malheureux, échappés au carnage, furent chargés de chaînes et menés en captivité. De ce nombre était le saint évêque Autor, qui parvint à faire rendre la liberté aux derniers restes de son malheureux troupeau, et l'obtint aussi pour lui-même.

Attila ruina Trèves, Tongres, Arras, Cambrai et Rheims, qui fut saccagé une seconde fois, quarante-trois ans après l'avoir été par les Alains et les Vandales.

On rapporte avec plus de vraisemblance à ce second sac de Rheims le martyre de St. Nicaise (*a*) et de Ste. Eutropie, sa sœur. St. Nicaise avait succédé dans le siége de Rheims à Sévère, successeur des SS. Vivence et Donatien. On croit que ce fut lui qui fit bâtir l'église cathédrale dédiée en l'honneur de la sainte Vierge ; et il eut le bonheur de la consacrer de son sang. Il y était prosterné

(*a*) Plusieurs auteurs rapportent le martyre de St. Nicaise à l'an 407 ; parce que Flodoard nomme Vandales ceux qui le firent mourir. Mais outre qu'on donnait ce nom à presque toutes les nations barbares, Flodoard fait assez connaître qu'il entend par là les Huns, puisqu'il dit : *Sub eadem Vandalorum vel Hunnorum persecutione ;* et qu'il fait St. Nicaise le contemporain de St. Loup de Troyes et de St. Agnan d'Orléans. On rapporte à la même invasion d'Attila, le martyre de St. Oricle.

Digitized by Google

en prières avec Eutropie, lorsque les Huns ayant forcé les portes de la ville, il fut immolé pour son troupeau. La beauté d'Eutropie qui l'accompagnait, parut désarmer les barbares. Mais la pieuse vierge craignant plus leur amour que leur plus cruelle haine, excita elle-même la fureur des bourreaux de son frère, et reçut la même couronne que lui. Plusieurs personnes du clergé et du peuple furent aussi mises à mort; le diacre St. Florent et St. Jocond furent de ce nombre. St. Nicaise fut enterré dans le cimetière de l'église de St. Agricole, bâtie autrefois par Jovin, maître de la milice. Ce saint évêque est honoré avec ses compagnons le 14 Décembre (*a*).

Je ne raconterai pas ici comment plusieurs villes des Gaules, entr'autres Paris, Troyes et Orléans furent miraculeusement sauvées des fureurs de l'ennemi. On peut en lire les détails dans l'histoire du père Longueval à laquelle nous empruntons plus d'une fois des pages intéressantes. Enfin un grand coup allait sauver les Gaules. Aëtius, appuyé des Visigoths de Théodoric, et des Francs de Mérovée, livra bataille au roi des Huns dans les plaines de Mauriac, près de Châlons-sur-Marne. On ne combattit peut-être jamais avec plus d'acharnement. C'étaient les deux plus fameux capitaines du monde, qui commandaient les plus nombreuses armées qu'on eût encore vues. Cette prodigieuse multitude mit une étrange confusion dans le combat, sans rien diminuer de la valeur des combattants. Le carnage fut si horrible, qu'il resta près de deux cents mille hommes sur le champ de bataille (*b*), au nombre desquels fut Théodoric, roi des Visigoths. Les Romains furent victorieux, mais sans presque savoir qu'ils l'étaient; et il n'y eut que la retraite d'Attila, qui leur apprit la victoire.

Il quitta les Gaules. Mais c'était un lion acharné au

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. II.

(*b*) Idace, dans sa chronique, marque que près de trois cents mille hommes restèrent sur la place.

Digitized by Google

carnage, que ses blessures ne faisaient que rendre plus furieux. Le malheur de son expédition des Gaules, ne l'empêcha pas d'entrer en Italie dès l'année suivante 452, et d'y porter partout l'effroi et le ravage. St. Léon, plus puissant qu'une armée, put seul l'arrêter au milieu de ses conquêtes, et sauver la ville de Rome (*a*).

Mérovée mourut en 456. Childéric son fils lui succéda. Comme son père il choisit pour résidence Tournai. D'autres chefs Francs dominaient à Térouane. Tous ces princes étaient idolâtres et encore barbares. On peut en conclure combien la religion eut à souffrir de leur domination. Les provinces méridionales de notre patrie comptaient cependant des évêques et des abbés distingués; mais une lumière commençait à poindre qui devait les éclipser tous.

Remy avait sucé la piété avec le lait de sainte Balsamie (*b*), qui fut sa nourrice, et mère de St. Celsin. Il ne fit pas de moindres progrès dans l'étude des lettres, où il surpassa autant ses condisciples par la pénétration de son esprit, qu'il les surpassait déjà par la maturité de ses mœurs et la régularité de sa conduite. Ces vertus lui firent mépriser l'estime du monde qu'elles lui attiraient. Il ne songea qu'à enfouir tous ses talents dans la retraite; et il obtint la permission de vivre reclus à Laon. Mais Dieu n'avait pas suscité cette lumière, pour la laisser longtemps sous le boisseau. Bennade, ou plutôt Bénage, évêque de Rheims, étant mort; Remy qui n'avait alors que 21 ans, fut élu par un consentement unanime de tout le peuple, qui le fit enlever de Laon et conduire à Rheims. Il y déploya toute son éloquence, pour faire tomber ce choix sur un autre. Il remontra que quand il aurait les talents nécessaires pour cette dignité, sa jeunesse selon les canons

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. II.

(*b*) Ste. Balsamie est plus connue sous le nom de *Ste. Norrice;* et c'est ainsi qu'on nomme vulgairement à Rheims l'église collégiale qui lui est dédiée. Elle est honorée le 14 Novembre, et saint Monian le 17 Mai.

Digitized by Google

l'en rendait indigne : mais les évêques de la province qui étaient assemblés pour l'ordination, crurent devoir passer par dessus les règles ordinaires en faveur de tant de vertus. On prétend même que le ciel se déclara par quelques prodiges. Ainsi Remy fut ordonné évêque; et il justifia parfaitement le choix du peuple et les desseins de la Providence, par son application à tous les exercices que la charité exige d'un bon pasteur (*a*).

Dieu se plut à couronner tant de vertus par le don des miracles. On cite entr'autres la guérison d'un aveugle, la délivrance d'une possédée, et l'extinction subite d'un incendie qui avait déjà consumé plus d'un tiers de sa ville épiscopale.

Cependant Childéric (*b*) venait de mourir, laissant son autorité aux mains d'un prince de quinze ans, qui devait faire la gloire des Francs Orientaux ou Saliens. Clovis (ce nom fut changé plus tard en celui de Louis), né à Tournai, selon toutes les apparences, fit le premier apprentissage de ses armes contre Syagrius, qui s'était

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. II.

(*b*) L'an 1653 on découvrit à Tournai, proche de l'église de St. Brice, le tombeau de Childéric. Il était plein de richesses et de joyaux selon la coutume des anciens Francs, qui mettaient dans le tombeau des personnes de qualité une partie des trésors qu'elles avaient posédés. Il y avait dans celui-ci environ cent médailles d'or, deux cents médailles d'argent, une épée dont la poignée et le fourreau étaient ornés d'or, le pommeau de l'épée représentait deux veaux d'or; de plus, le fer d'une hache et celui d'un javelot, un étui d'or avec un stylet pour écrire, une petite tête de bœuf d'or, qui était sans doute une idole; environ trois cents abeilles d'or, un globe de cristal, enfin un anneau d'or, sur lequel était gravée la figure de Childéric, tenant de la main droite un javelot avec cette inscription : CHILDIRICI REGIS. C'est ce qui fit juger que c'était le tombeau de ce prince. On y trouva deux têtes d'hommes et la tête d'un cheval. On croit que c'est le cheval de Childéric qu'on aura enterré avec lui, et que les trois cents abeilles d'or ornaient le caparaçon de ce cheval. Comme on voit des croix sur la plupart des médailles qui étaient dans ce tombeau, un savant auteur a cru en pouvoir inférer que Childéric était chrétien. Mais ces médailles sont frappées au coin des empereurs chrétiens, et c'était une partie du butin enlevé aux Gaulois par Childéric. Toutes les pièces trouvées dans ce monument furent d'abord données à l'empereur, mais elle sont aujourd'hui dans le cabinet du roi. (Hist. de l'Église gall., t. II).

Digitized by Google

formé à Soissons, un état des débris de l'empire romain. Son courage dut plier devant l'intrépidité des Francs, commandés par un héros de vingt ans, qui portait dans ses yeux la victoire. La puissance romaine recevait ainsi son dernier coup en Belgique, 540 ans après la conquête de César.

Elle s'écroulait partout. Les Hérules, ayant à leur tête l'arien Odoacre, chassaient de Rome le dernier de ses empereurs, Augustule, ainsi nommé par dérision : pendant que les Bourguignons devenus Ariens, s'emparaient de l'ancienne Aquitaine, et que les Visigoths, Ariens aussi, pénétraient jusqu'en Espagne. Au Nord les Anglo-Saxons, payens encore, expulsaient les anciens habitants bretons et donnaient leur nom England à leur nouvelle conquête. Dans tout l'Occident on ne comptait pas un prince catholique. Presque partout régnaient des persécuteurs.

Clovis, quoiqu'idolâtre comme ses pères, témoignait au moins du respect pour le catholicisme et pour ses ministres. En voici un trait :

L'armée Française passant proche de Rheims, quelques soldats s'en détachèrent pour piller une église, d'où ils enlevèrent un vase d'argent d'une beauté et d'une grandeur extraordinaire. St. Remy fut sensible à la perte de ce vase, et députa à Clovis quelques personnes de son clergé, pour le prier de le faire restituer à l'église. Le nouveau conquérant les reçut avec bonté, et leur ordonna de le suivre jusqu'à Soissons, où devait se faire le partage du butin. L'armée y étant arrivée, Clovis fit mettre les dépouilles dans un même lieu pour en faire les parts, et il demanda avant que de les tirer au sort, qu'on lui cédât le vase en question. Tous répondirent qu'il pouvait disposer à son gré, non-seulement de ce vase, mais encore du reste du butin. Il n'y eut qu'un soldat qui eut l'effronterie de lui dire, qu'il n'aurait comme les autres, que ce que le sort lui donnerait; et en même temps l'insolent déchargea sur ce vase un coup de sa francisque (c'est

Digitized by Google

ainsi qu'on nommait la hache, qui était l'arme ordinaire des Francs). Tous les assistants furent indignés de cette insolence : Clovis seul n'en parut pas ému ; il se contenta de prendre le vase, et de le rendre en l'état où il était à saint Remy. Mais l'année suivante, ayant assemblé son armée dans le champ de Mars, c'est-à-dire, pour la revue générale que les Francs faisaient tous les ans au commencement du mois de Mars, il remarqua ce soldat ; prenant prétexte de ce que ses armes ne paraissaient pas en assez bon état, il visita sa francisque, et la jeta à terre. Le soldat s'étant baissé pour la ramasser, Clovis lui fendit la tête d'un coup de la sienne, en lui disant : *C'est ainsi que tu as frappé le vase de Soissons.* Cet exemple de sévérité ne servit pas peu à maintenir l'autorité de Clovis, et à discipliner son armée.

Ce prince se rendit en peu de temps maître de tous le pays entre le Rhin et la Loire, dont les Bourguignons et les Visigoths ne s'étaient pas emparés. Et après une expédition contre le roi de Thuringe, il songea à affermir son nouveau trône par une alliance digne de sa naissance. Des ambassadeurs qu'il avait envoyés à Gondebaud, roi de Bourgogne, lui avaient fait un grand éloge du mérite et de la beauté de la princesse Clothilde, fille de Chilpéric, dont Gondebaud son frère avait envahi les États après l'avoir fait mourir. Clovis envoya un seigneur gaulois, nommé Aurélien, pour la demander en mariage. La proposition ne plut pas à Gondebaud. Il craignait que le roi des Francs ne fît un jour valoir les droits de Clothilde sur le royaume de Bourgogne ; mais il craignait encore plus d'offenser par un refus un jeune conquérant heureux et entreprenant. La crainte d'une guerre présente, l'emporta sur les vues de la politique. Gondebaud parut consentir au mariage : mais il forma des difficultés sur la religion de Clovis, et témoigna à l'ambassadeur que sa nièce étant chrétienne, elle aurait peine à se résoudre d'épouser un prince payen. Aurélien répondit qu'il avait

Digitized by Google

déjà le consentement de Clothilde. Cette réponse qui ôtait tout prétexte à Gondebaud, l'aigrit : il s'emporta contre sa nièce, qui avait osé écouter de semblables propositions sans son agrément, et il ne conclut rien. Clothilde qui voulait se tirer des mains du meurtrier de son père et de sa mère, fit avertir Aurélien de presser l'affaire; parce qu'on attendait de jour à autre à la cour de Bourgogne le retour d'Arédius, que Gondebaud avait envoyé à Constantinople, et qui étant fort opposé à la maison de Chilpéric, ne manquerait pas de se servir de l'autorité qu'il avait sur l'esprit de son maître, pour empêcher ce mariage.

Aurélien fit donc de nouvelles instances; et Gondebaud ayant enfin donné son consentement, la princesse fut épousée au nom de Clovis, et elle partit aussitôt de Châlons-sur-Saône dans une basterne : c'était une espèce de char ouvert, à l'usage des Dames (*a*). La lenteur de cette voiture fit craindre à Clothilde que Gondebaud n'eut le temps de changer de résolution. Elle proposa à Aurélien de prendre des chevaux pour sortir au plutôt des états de Bourgogne, et de laisser suivre la basterne à petites journées : l'événement justifia la précaution. Arédius arrivé sur ces entrefaites avait fait changer d'avis à Gondebaud, qui envoya après Clothilde une troupe de cavaliers avec ordre de la ramener. Ils atteignirent la basterne : mais ils la trouvèrent vide; et Clothilde était déjà sur les terres de Clovis. Elle arriva peu de jours après à Soissons, qui était encore la capitale du royaume des Francs, où elle fut reçue avec tous les honneurs dûs à son mérite et à son rang. Sa présence augmenta l'opinion que l'on avait conçue de sa beauté et de sa sagesse; et le danger qu'elle avait couru, la rendit plus chère au prince et aux sujets.

Les Gaulois, soumis à la domination de Clovis, étaient presque tous catholiques; et comme Clothilde faisait pro-

(*a*) Plusieurs traits de l'histoire de ces temps, nous apprennent que les chars des dames de qualité étaient souvent traînés par des bœufs.

Digitized by Google

fession de la même foi, ils conçurent de ce mariage de grandes espérances. Cette princesse quoiqu'élevée à la cour de Bourgogne, avait été préservée de la contagion de l'hérésie Arienne, aussi bien que la princesse Chrone sa sœur, qui avait voué à Dieu sa virginité. Toujours il y avait eu des princes Bourguignons catholiques, et dans ces temps là même la reine Caréténée, qui pouvait être femme de Gondebaud ou de quelqu'un de ses frères, vivait dans une grande piété, et montrait un zèle ardent pour la catholicité. Clothilde qui n'était pas moins sincèrement attachée à la vraie foi, n'estima le diadème qu'autant qu'il la mettait en état de la servir. Elle aimait trop la religion et son mari, pour ne pas désirer de procurer à celle-là le plus puissant protecteur, et à celui-ci un bien plus précieux que toutes les couronnes de la terre. Elle lui faisait sentir dans des entretiens particuliers la vanité des idoles et le ridicule de la théologie payenne. « Les » Dieux que vous adorez, lui disait-elle, ne sont rien; et » ils ne peuvent rien, ni pour eux, ni pour les autres. » Ce n'est que du bois, de la pierre, ou du métal. Les » noms qu'il vous a plu de leur donner, de faibles mor- » tels les ont portés; tel qu'un Saturne, qu'on dit s'être » échappé par la fuite des mains de son fils, qui voulait » le détrôner; tel qu'un Jupiter, ce mari de sa propre » sœur, ainsi qu'elle ose s'en vanter (*a*), cet infâme adul- » tère que sa passion pour des personnes de l'un et de » l'autre sexe, a porté aux plus honteux excès. Qu'est-ce » que votre Mars, et que votre Mercure? Des Magiciens » plutôt que des Dieux. Les hommages que vous leur pro- » diguez, ne sont dûs qu'à celui qui d'une seule parole a fait » sortir du néant le ciel, la terre et la mer; qui fait luire » le soleil, briller les étoiles; qui a créé tous les animaux;

(*a*) Clothilde fait ici allusion à ce vers de Virgile, où Junon dit :

Ast ego quæ Divùm incedo Regina, Jovisque
Et soror et conjux, etc.

Digitized by Google

» qui fait croître les moissons dans les campagnes, les » fruits sur les arbres, et les raisins sur les vignes : voilà, » prince, le Dieu digne de votre culte. »

La tendresse que Clovis avait pour Clothilde, donnait un nouveau poids à ces raisons : mais le temps que la Providence avait marqué pour la conversion de ce prince, n'était pas arrivé. Clothilde gagna beaucoup en obtenant le consentement du roi, pour faire baptiser le jeune prince qui venait de naître de leur mariage. Pour frapper les yeux de Clovis et des Seigneurs francs, elle voulut que la cérémonie s'en fît avec le plus grand appareil. Elle donna ordre qu'on parât l'église de riches tapisseries, et de courtines. L'enfant fut nommé Ingomer. Mais Dieu qui voulait éprouver la pieuse reine, permit qu'il mourût peu de jours après son baptême, et pendant qu'il portait encore les habits blancs, dont on avait coutume de revêtir les nouveaux baptisés.

Le roi qui fut inconsolable de cette perte, s'en prenait à la colère de ses Dieux, et à la reine qui avait fait baptiser ce jeune prince. Mais la foi dont Clothilde était animée, sécha les larmes que la tendresse maternelle faisait couler, et la soutint dans son affliction. Elle ne répondait autre chose aux reproches du roi, si non qu'elle remerciait Dieu de l'avoir rendue mère d'un fils qu'il avait appelé à son royaume; que pour elle, elle ne pouvait le pleurer, parce qu'elle savait qu'il était en possession d'une couronne immortelle. Elle eut bientôt après un autre fils; et elle obtint encore du roi qu'il fut baptisé. On le nomma Clodomir; mais peu de jours après son baptême, il tomba aussi malade. Le roi disait : « Puisqu'il a » été baptisé au nom de votre Christ, il ne peut manquer » de mourir comme son frère. » La reine eut recours à la prière; et Dieu content d'avoir mis sa foi à ces épreuves, en récompensa le mérite, en rendant la santé au jeune prince. On voit par ces exemples qu'on n'attendait pas que les enfants eussent l'usage de raison pour les baptiser.

Digitized by Google

A l'exemple de la pieuse reine Clothilde, on faisait dans tout le royaume de Clovis les vœux les plus ardents pour sa conversion. Ils furent enfin exaucés par celui qui tient en sa main le cœur des rois; et la divine Providence voulut que la conversion de ce prince, à laquelle celle de toute la nation était attachée, se fit par le plus éclatant miracle; comme si elle n'eût rien épargné pour gagner à la religion un peuple, qui devait lui faire dans la suite tant d'honneur par son attachement. Voici l'occasion de ce grand événement :

Les Allemands, nation belliqueuse de la Germanie, à laquelle ils donnèrent leur nom dans la suite, passèrent le Rhin, l'an 496, et tombèrent d'abord sur le royaume de Sigebert, prince franc de la maison de Clovis, et qui régnait à Cologne. On prévoyait assez que ces barbares n'en demeureraient pas là. Ainsi Clovis marcha en diligence contre eux; et après avoir joint Sigebert, il alla à l'ennemi qu'il trouva dans les fameuses plaines de Tolbiac (*a*), aujourd'hui Zulpich, au duché de Juliers. Il commença le combat par invoquer ses Dieux : mais ils furent sourds à sa prière. Sigebert ayant été d'abord blessé au genou, ses troupes prirent la fuite; et celles de Clovis commençaient à plier et à se rompre. Ce désordre redoubla l'ardeur des Allemands, qui se tenaient déjà assurés de la victoire.

Dans cette extrémité, Clovis se souvenant des leçons de Clothilde, ou, selon d'autres auteurs, averti par Aurélien, Seigneur gaulois, qui combattait à ses côtés, leva au ciel des yeux baignés de larmes, et dit à haute voix :

(*a*) Comme nos anciens historiens ne nomment pas Tolbiac pour le lieu de cette bataille, les savants compilateurs des *Acta Sanctorum* ont cru qu'il est plus probable qu'elle se soit donnée dans l'Alsace, puisqu'on marque que Clovis revint à Rheims par Toul. Cette raison ne me paraît pas suffisante pour abandonner l'opinion commune. Car Grégoire de Tours nous apprend que Clovis, après la bataille, rangea les Allemands à son obéissance. Aussi il est naturel de croire qu'il fit une incursion dans leur pays, et par conséquent qu'il ne sera pas revenu du champ de bataille à Rheims par le chemin le plus court.

Digitized by Google

« Jésus-Christ, vous que Clothilde assure être le fils du » Dieu vivant, si, comme on le publie, vous donnez » secours aux malheureux, et la victoire à ceux qui » espèrent en vous, j'implore instamment votre assis- » tance. Si vous me faites triompher de mes ennemis... » Je croirai en vous, et je me ferai baptiser en votre nom. » Car j'ai invoqué mes Dieux en vain : il faut bien qu'ils » n'aient aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux » qui les adorent. » Le Seigneur avait marqué ce moment, pour se faire connaître à Clovis par ses bienfaits. A peine ce prince avait-il achevé cette prière, que la victoire passa tout à coup du côté des Francs. Les Allemands déjà victorieux, prirent la fuite, et presque tous ceux qui échappèrent au carnage se rendirent à discrétion.

On ne put douter que le Dieu des armées n'eût combattu pour une victoire si inespérée et si complète; et Clovis ne méconnut pas le bras tout-puissant à qui il la devait. La connaissance du vrai Dieu fut le premier et le plus précieux fruit qu'il en retira. Il demeura dès-lors convaincu de la vérité de la religion chrétienne. Ainsi après s'être avancé sur les terres des ennemis, pour leur imposer la loi, il repassa en diligence dans les Gaules avec son armée victorieuse, pour accomplir le vœu solennel qu'il avait fait. Un saint empressement le porta à se faire instruire de nos mystères, même pendant la marche. Il prit pour ce sujet en passant à Toul un saint prêtre, nommé Vaast, qui était dans une grande réputation de vertu. Le saint homme le confirma encore mieux dans la foi par ses miracles, que par ses leçons. Car comme il passait dans le pays de Vouzi, sur le pont de la rivière d'Aisne, un aveugle s'écria. « Homme de Dieu, » ayez pitié de moi : je ne demande ni or, ni argent; » rendez moi la vue. » Vaast, plein de foi, et prévoyant combien un miracle opéré dans ces circonstances, serait efficace sur l'esprit des Francs, fit le signe de la croix sur l'aveugle, en disant : « Seigneur Jésus, qui avez ouvert

Digitized by Google

» les yeux de l'aveugle-né, ouvrez ceux de celui-ci, afin » que ce peuple qui est ici présent, connaisse que vous » êtes le seul Dieu. » L'aveugle recouvra la vue à l'instant; et pour conserver la mémoire du miracle, on bâtit une église en ce lieu.

On peut juger de la joie que la victoire et la conversion de Clovis donnèrent à Clothilde par l'amour que cette pieuse princesse portait à la religion et au roi son époux. Elle alla au-devant de lui jusqu'à Rheims; et après l'avoir félicité sur les dispositions où elle le voyait, bien plus que sur la prospérité de ses armes, elle prit des mesures pour ne pas laisser ralentir sa ferveur, le fruit de tant de vœux et de tant de larmes. Elle manda secrètement St. Remy évêque de la ville, et le pria d'instruire le roi, et de le presser d'accomplir sa promesse. Ce saint évêque, que le ciel avait orné de tant de talents et de vertus, pour en faire l'Apôtre des Francs, s'acquitta avec zèle de cette commission. Il représenta au prince qu'après avoir connu le vrai Dieu par ses bienfaits, il y aurait autant de folie que d'ingratitude à prodiguer ses adorations à des idoles, dont il avait éprouvé la vanité et l'impuissance.

Clovis ne délibérait plus sur son changement : mais avant que de se déclarer, il croyait avoir des ménagements à garder. Il craignait d'aliéner les esprits des Francs attachés à leurs superstitions. Malheureuse politique, qui retient souvent dans l'erreur le cœur des princes longtemps après que leur esprit est détrompé! Elle n'arrêta pas longtemps Clovis : il répondit à St. Remy : « St. Pon- » tife, je suivrai volontiers vos conseils. Une chose m'em- » barrasse : mon peuple ne veut pas renoncer à ses » Dieux; mais je vais l'y exhorter. » Il assembla en effet ses soldats, et les haranguant avec cette autorité que donne à un prince victorieux l'amour et l'admiration de ses sujets, il leur rappela la glorieuse journée de Tolbiac, et le miracle que le Dieu des chrétiens avait opéré en leur faveur. Il commençait à leur parler de renoncer à

Digitized by Google

de vaines idoles qui n'avaient pu les tirer du péril, pour adorer le Dieu à qui ils étaient redevables de la vie et de la victoire, lorsqu'il fut tout à coup interrompu par les acclamations des Francs qui s'écrièrent de toutes parts : « Nous renonçons aux dieux mortels : nous sommes » prêts d'adorer le vrai Dieu, le Dieu immortel que prê- » che Remy. » Ce seul trait fait bien sentir en quelle vénération ce St. Évêque était déjà parmi les Francs.

Le roi ayant loué le Seigneur d'un succès qui surpassait son attente, prit jour avec St. Remy pour recevoir le baptême; et ils convinrent que ce serait la veille de Noël dans l'église de St.-Martin, hors des portes de la ville de Rheims. Ils la choisirent préférablement aux autres églises, à cause de la vénération singulière qu'on avait dans toutes les Gaules pour ce grand évêque de Tours. Remy qui voulait frapper les yeux des Francs par ce que notre religion a de plus auguste dans ses cérémonies, n'omit rien pour rendre celle ci éclatante. Il fit tendre l'église et le baptistère des plus riches tapisseries; et fit allumer un grand nombre de cierges, où l'on avait mêlé avec la cire, de précieux parfums : en sorte que ce saint lieu paraissait comme embaumé d'une odeur céleste. Rien n'est plus magnifique que la description qu'Hincmar nous a faite de la marche des nouveaux catéchumènes. Les rues et les places publiques furent tendues; et l'on marcha en procession avec les saints évangiles et la croix depuis le palais du roi jusqu'à l'église, en chantant des hymnes et des litanies. St. Remy tenait le roi par la main; la reine suivait avec les deux princesses, sœurs de Clovis, et plus de trois mille hommes de son armée, la plupart officiers, que son exemple avait gagnés à Jésus-Christ. Au milieu de cette auguste pompe, Clovis hors de lui-même, dit au saint évêque : *Mon père, est-ce là le royaume de Jésus-Christ que vous m'avez promis? Non mon prince*, répondit-il, *ce n'est que le chemin qui y conduit.*

Le roi étant arrivé au baptistère, demanda le baptême

Digitized by Google

à St. Remy. Le saint évêque lui dit : *Prince Sicambre* (*a*), *baissez la tête sous le joug du Seigneur : adorez ce que vous avez brulé, et brulez ce que vous avez adoré.* Ensuite lui ayant fait confesser la foi de la Trinité, il le baptisa, et l'oignit du saint Chrême (*b*). Les trois mille officiers ou soldats qui l'accompagnaient, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés en même temps par les évêques et les autres ministres qui s'étaient rendus à Rheims pour cette cérémonie. Les deux princesses, sœurs de Clovis, étaient Alboflède et Lanthilde. Alboflède reçut le baptême, et Lanthilde qui était déjà chrétienne, mais qui professait l'arianisme, fut réconciliée par l'onction du saint Chrême (*c*).

Clovis ne voulut pas que les réjouissances d'un jour si heureux fussent troublées par les larmes des malheureux. Il fit mettre en liberté tous les prisonniers, et fit de grandes libéralités aux églises. Il porta pendant huit jours l'habit blanc des Néophytes; et comme St. Remy qui continuait de l'instruire pendant ce temps-là, lui lisait un jour la

(*a*) La Sicambrie était située au-delà du Rhin et occupée par les Francs; c'est pourquoi on les appelait quelquefois *Sicambres*.

(*b*) St. Avite de Vienne, le pape Anastase, St. Nicet de Trèves, Grégoire de Tours, etc., qui parlent du baptême de Clovis, ne font pas mention du miracle de la Ste. Ampoule, non plus que Fortunat, dans la vie de St. Remy; et ce silence de tant de si graves auteurs a paru à des critiques un argument invincible, contre lequel ils ne croient pas que la tradition de l'église de Rheims ni les témoignage d'Hincmar puissent subsister. Voici ce qui me paraît là-dessus de plus certain. Une ancienne Messe sur les miracles de St. Remy, nous apprend que ce saint évêque voulant baptiser un malade, ne trouva pas de chrême pour faire les onctions, qu'il mit deux fioles sur l'autel et qu'elles furent miraculeusement remplies. Hincmar rapporte le même miracle. Il est à croire que Clovis fut oint de ce même chrême miraculeux. Ainsi il sera vrai de dire, qu'il a été oint d'un chrême descendu du ciel, et il ne sera pas surprenant que les auteurs n'aient point parlé de ce miracle en parlant de son baptême, parce qu'il n'était pas arrivé à cette occasion. C'en est assez pour justifier la tradition si glorieuse à nos rois et à l'église de Rheims.

(*c*) On voit par cet exemple que ce que dit St. Grégoire, que l'Orient recevait les Ariens par l'onction, et l'Occident par l'imposition des mains, n'était pas universellement vrai, ou que la discipline avait changé du temps de ce St. Pape.

Digitized by Google

passion de Jésus-Christ, il s'écria dans l'ardeur de son zèle : *Que n'étais-je là avec mes Francs pour le venger?*

La princesse Alboflède, en renonçant au culte des idoles, renonça aux plaisirs et aux grandeurs du siècle. Elle consacra courageusement sa virginité à Jésus-Christ, qui ne différa pas de la récompenser; car elle alla peu de temps après se réunir dans le ciel au divin époux qu'elle avait choisi. Clovis qui avait le cœur aussi tendre, qu'il l'avait grand, fut sensiblement affligé de sa mort. St. Remy lui en écrivit en ces termes, pour le consoler. « Je prends » beaucoup de part à la douleur que vous ressentez de la » mort de la princesse Alboflède votre sœur, de glorieuse » mémoire. Mais sa sainte vie, et la sainte mort qui l'a » couronnée, doivent faire notre consolation. Jésus-» Christ lui a fait la grâce de recevoir la bénédiction des » vierges : il ne faut point pleurer celle qui a été consa-» crée au Seigneur, et qui a reçu dans le ciel la couronne » de la virginité. Chassez donc, mon prince, la tristesse » de votre cœur,... et souvenez-vous que vous avez un » royaume à gouverner (*a*). »

La nouvelle de la conversion de Clovis répandit la joie dans tous les cœurs catholiques. Le pape Anastase, qui venait de monter, cette année même, sur le Siége apostolique, exprima le premier son bonheur et ses espérances, dans une lettre qu'il adressa au roi des Francs :

« Notre très-glorieux fils, nous nous félicitons de ce que » votre conversion à concouru avec le commencement de » notre pontificat (*b*). Car la chaire de St. Pierre pour-» rait-elle ne pas tressaillir de joie, tandis que le filet que » ce pêcheur d'hommes, ce portier du ciel a reçu ordre » de jeter, se remplit d'une pêche si abondante? C'est ce » que nous avons voulu vous faire savoir par le prêtre » Eumérius; afin que connaissant la joie du Père com-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. II.

(*b*) C'est une nouvelle preuve que la conversion de Clovis arriva l'an 496; car Anastase avait été élevé au pontificat au mois de Novembre de cette même année.

Digitized by Google

» mun, vous croissiez en bonnes œuvres, vous mettiez » le comble à notre consolation, vous soyez notre cou- » ronne, et que l'Église, votre mère, se réjouisse de l'ac- » croissement d'un tel fils, qu'elle vient d'enfanter à Jésus- » Christ son époux. Glorieux et illustre fils, soyez donc » la consolation de votre mère; soyez lui, pour la soute- » nir, une colonne de fer... Car notre barque est battue » d'une furieuse tempête. Mais nous espérons contre toute » espérance, et nous louons Dieu de ce qu'il vous a tiré » de la puissance des ténèbres, pour donner à son Église, » dans la personne d'un si grand roi, un protecteur capa- » ble de la défendre contre tous ses ennemis. Daigne aussi » le Seigneur continuer de vous accorder à vous et à » votre royaume sa divine protection; qu'il ordonne à ses » anges de vous garder dans toutes vos voies, et qu'il » vous donne la victoire sur tous vos ennemis (*a*)! »

Clovis ne frustra pas l'attente du Souverain-Pontife et des autres pasteurs de l'Église. Peu après son baptême, il publia un édit pour engager tous les idolâtres de ses états à embrasser la foi romaine : on peut voir dans le père Longueval tout ce qu'il fit également pour le culte, le temple, le clergé, les religieux, etc.

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. II.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

De l'an 496 à l'an 532.

État de la Religion à Tournai. — St. Éleuthère, évêque, fait un grand nombre de conversions. — Ses luttes contre les hérétiques. — Sa mort. — État de l'église de Térouane. — St. Vaast à Arras. — Évêché de Cambrai. — Mort de St. Remy. — Comment les chrétiens tenaient leurs réunions durant les persécutions.

Sous l'église métropolitaine de Rheims, on ne comptait pas moins de onze cités épiscopales du temps de saint Remy : c'étaient les églises de Soissons, de Châlons-sur-Marne, de St.-Quentin, de Senlis, de Beauvais, d'Amiens, d'Arras, de Térouane, de Boulogne, de Cambrai et de Tournai. St. Remy établit un nouveau Siége épiscopal à Laon, qui dépendait auparavant de Rheims. Nous ne parlerons ici que des diocèses qui s'étendaient jusqu'en Belgique (1).

Le diocèse de Tournai comprenait tout le territoire sur lequel se trouvent les villes de St.-Amand, de Courtrai, de Gand, d'Audenaerde, de Bruges, d'Ardenbourg, de l'Écluse, avec les petites villes avoisinantes sur la rive gauche de l'Escaut. La rive droite appartenait au diocèse de Cambrai, en sorte qu'une partie de Gand, d'Audenaerde et même de Tournai étaient sous sa juridiction.

Tournai, comme nous l'avons vu, avait été évangélisée par St. Piat, dès l'an 287; durant les persécutions elle avait eu ses martyrs; les Vandales s'en étaient emparés lors de l'invasion de 407; puis elle était devenue la résí-

(1) Voyez la 4e note du supplément.

Digitized by Google

dence principale des Francs Saliens. Du temps de Childéric, vivait dans cette ville, un riche et noble bourgeois nommé Sérénus, avec sa femme Blanda. Ils s'étaient convertis de l'idolâtrie au christianisme et l'honoraient par leurs vertus, surtout par une grande charité envers les pauvres et les malheureux.

Ils donnèrent le jour (456) à un fils, qu'ils appelèrent Éleuthère. Tous leurs soins tendaient à l'élever chrétiennement, tout en l'instruisant des connaissances propres à sa condition. Le jeune Eleuthère répondit si bien à leurs espérances, que St. Médard, qui fréquentait avec lui les écoles de St. Quentin, ne craignit point de prédire que son ami serait un jour évêque.

Vers l'an 484, tandis que Clovis marchait sur Soissons, le tribun de Tournai, payen obstiné, profita de son absence pour bannir de la ville tout ce qui portait le nom chrétien, tant nobles qu'autres, et pour s'emparer de leurs biens. Sérénus et Blanda durent se retirer avec leur fils Eleuthère. Ils gagnèrent un lieu où s'étaient déjà rassemblés d'autres chrétiens. Cet endroit, qui était situé à deux lieues environ de Tournai, s'appela par la suite *Blandinium*. On y bâtit une église en l'honneur de saint Pierre, le prince des apôtres. Une multitude d'idolâtres, convertis par le zèle de Sérénus, vint augmenter le bercail exilé ; en sorte qu'ils se trouvèrent assez nombreux pour demander et obtenir un évêque. C'était un certain Théodore, dont l'orgueil, à ce qu'on dit, mérita d'être châtié du ciel. Quoiqu'il en soit, il mourut presqu'aussitôt après son ordination ; et les fidèles charmés des vertus d'Eleuthère, l'envoyèrent au Siége apostolique pour remplacer l'évêque défunt. Le Pape approuva leur choix et le nouveau pasteur fut consacré, l'an 487, à l'âge de 30 ans (*a*).

Or, le tribun cruel qui l'avait exilé ainsi que ses parents, avait une fille qui depuis longtemps était éprise d'Eleuthère, et le démon sut profiter de sa passion pour la pous-

(*a*) Acta SS. Belgii selecta ; tom. I.

Digitized by Google

ser à une criminelle tentative. Ayant appris qu'on venait de le faire évêque, elle crut que séduit par l'éclat de sa dignité, il serait moins inabordable à une autre séduction plus dangereuse encore. Un jour le trouvant en prières, elle s'approcha de lui, lui découvrit son cœur; et, comme il voulait fuir, elle le saisit par le manteau. Ce nouveau Joseph laissa son vêtement entre les mains de son ennemie, et, s'élançant sur sa monture, alla se cacher à deux lieues de là. Soit douleur, soit châtiment du ciel, elle tomba par terre et ne se releva plus. Déjà on l'avait ensevelie, quand Eleuthère sortit de sa retraite. Le saint évêque, plus touché de son malheur qu'irrité de l'injure qu'elle lui avait faite, fit venir son père et lui promit de lui rendre sa fille, s'il voulait s'engager à embrasser le christianisme avec sa famille. Le tribun alla consulter ses co-religionnaires et s'en revint dire qu'il souscrivait à tout. Eleuthère célébra le saint Sacrifice et se rendit avec son clergé à la fosse de la défunte; là il frappa le sol de sa crosse pastorale; mais l'esprit de Dieu lui révéla que la promesse du père n'avait été qu'une feinte. Un horrible tremblement de terre se fit sentir, et la foule s'enfuit épouvantée. L'évêque passa la nuit en prières et retourna le lendemain au tombeau : la terre trembla une seconde fois, le cœur du payen n'était pas changé. Il vint le lendemain avec de grands signes de repentir confesser sa faute, et se jeter aux genoux de l'évêque pour lui demander pardon. Eleuthère se rendit pour la troisième fois au sépulcre, fit ôter la pierre et commanda par trois fois à la morte de se lever. Elle se redresse, le peuple pousse un cri de joie, et l'évêque la prenant par la main la présente à son père. Puis il ordonne à la ressuscitée de jeûner six jours et le septième jour il la baptise. Sa mère Blanda lui servit de marraine et voulut qu'elle portât son nom. Depuis ce jour le lieu témoin d'un si grand miracle fut appelé *Blandinium*. Le père ne garda point ses engagements; mais plus obstiné que jamais retira sa fille des mains des chrétiens, en la mena-

Digitized by Google

çant de la déshériter si elle ne retournait au culte des idoles. Cependant une peste horrible vint frapper les persécuteurs : elle joncha les rues et les faubourgs de leurs cadavres. Ces hommes aveuglés par la haine en rejetèrent la cause sur Éleuthère. Ils vinrent la nuit, armés d'épées et de bâtons, se saisir de lui, le flagellèrent cruellement à trois reprises et le jetèrent dans une obscure prison. Un ange vint lui en ouvrir les portes et le reconduisit au milieu de ses ouailles. Le saint évêque ne cessait de prier Dieu qu'il daignât ouvrir les yeux du père de Blanda. Il lui fut révelé que ses soupirs étaient entendus. La peste ayant sévi une seconde fois, parmi les payens, avec une telle violence que la plupart d'entr'eux fuyaient leurs maisons, et couraient se cacher dans des cavernes, pour échapper à ses fureurs, ils reconnurent enfin que la main de Dieu les châtiait et se rendirent près du tribun pour le forcer à rappeler les exilés. Cet homme altier ne put résister, il vint avec les autres magistrats, se prosterner aux pieds d'Eleuthère pour être instruit de la foi. L'évêque leur prescrivit un jeûne de sept jours. Le huitième jour, le tribun, revêtu d'un sac et suivi d'une foule de payens riches et pauvres, vint encore une fois demander qu'on l'admit parmi les fidèles lui et son peuple. Eleuthère les instruisit dans la foi, après quoi il leur administra le baptême. On le conduisit vers la ville en triomphe; les chrétiens lui servaient de cortége; et Tournai le salua comme son père dans la foi, comme son protecteur, comme un ange envoyé du ciel en présage de jours plus heureux. Le souvenir de cette fête se célèbre encore chaque année le 22 Septembre. Henschenius et d'autres savants croient que ceci se passait trois mois avant le baptême de Clovis.

De retour à Tournai, Eleuthère fit renverser le temple d'Apollon et les autels des faux dieux. Sa parole jointe à d'éclatants miracles convertit une foule de payens. Il lui arriva d'en baptiser plus de onze mille en une seule se-

Digitized by Google

maine. Cependant son zèle n'était pas contenu dans l'enceinte de sa ville épiscopale; il parcourait les cités voisines, recueillant partout des fruits abondants de salut. Sans doute que la conversion de Clovis ne contribua pas peu à rendre les esprits dociles à sa voix.

Tandis que l'idolâtrie cédait devant lui, l'hérésie, se dressait pour ainsi dire, jusques sous ses pieds, au sein même de Tournai. On y attaquait ses doctrines, on insultait au Christ, disant qu'il n'était qu'un simple homme, on niait la divinité de l'Esprit-Saint. Des paroles, quelques impies passèrent aux faits, et ne se contentant pas de maltraiter les catholiques, ils en jetèrent un grand nombre dans l'Escaut. Eleuthère les combattait de vive voix et par écrit. Et, comme on incriminait sa foi, il se rendit à Rome l'an 501, près du pape Symmaque, pour faire approuver ses doctrines. L'approbation du Siége apostolique confondit ses adversaires sans les convertir.

D'autres erreurs s'élevèrent bientôt touchant l'incarnation du Verbe; une seconde fois Eleuthère prit la plume, une seconde fois il se rendit à Rome, auprès du St. Pape Hormisdas, pour faire confirmer ses écrits. C'est alors qu'il rapporta les reliques précieuses de St. Etienne, premier martyr, et de Ste. Marie d'Égypte. Le peuple de Tournai les reçut avec transport. Dans la foule se trouvait un homme muet de naissance et quatre femmes atteintes d'un mal affreux qu'on nommait le *feu d'enfer*. Eleuthère en eut pitié : il se mit en prière, le peuple l'imita; et soudain les quatre femmes s'écrièrent qu'elles étaient guéries, et le muet dit d'une voix claire : *Voilà les reliques de St. Etienne! voici celles de Ste. Marie!*

L'hérésie ne se tenait pas pour vaincue. Eleuthère pour lui ôter tout prétexte, engagea les dogmatiseurs à venir exposer leurs doctrines devant un synode qui répondrait à leurs difficultés. Quelques-uns seulement s'y rendirent et demeurèrent confondus. Cette défaite ne fit que les exaspérer d'avantage; ils résolurent de se délivrer à tout

Digitized by Google

prix d'un adversaire aussi redoutable. En effet, un matin qu'Eleuthère sortait de l'église, des assassins qui s'étaient blottis dans les coins, se jetèrent sur lui, et l'assommèrent si cruellement qu'il resta pour mort sur la place. On le rapporta dans sa maison, au milieu des pleurs et des gémissements de son peuple. Quoique grièvement blessé, il vécut encore cinq semaines, et employa tout ce temps à exhorter ses ouailles à la constance, dans la foi et dans la pratique des vertus. Il obtint, à force de prières, la grâce de ses meurtriers. Enfin muni des derniers Sacrements, et le cœur plein d'une céleste ivresse, il expira doucement dans la soixante-seizième année de son âge. Ce fut St. Médard, son ami d'enfance et son soutien dans ses travaux, qui vint célébrer ses funérailles. On déposa ses précieux restes dans l'église de Blandin, parce qu'il y avait passé de longues années d'exil, et avait sanctifié ce lieu par ses prières et par ses miracles. Sa fête se célèbre le 20 Février. Après trois jours de jeûne, le clergé et le peuple lui choisirent pour successeur St. Médard, déjà évêque de Noyon : ce qui fit que les deux diocèses de Tournai et de Noyon se trouvèrent réunis sous un même évêque. Ils ne furent de nouveau séparés qu'en 1146, quand le pape Eugène III donna un évêque particulier à Tournai. Nous parlerons plus bas de St. Médard. Revenons aux évêchés belges. Celui de Térouane était si vaste, que Charles V, après avoir détruit cette ville, jugea à propos de le remplacer par trois autres diocèses, Boulogne, Ypres et St. Omer. Nous avons raconté comment St. Victrice gagna les peuples de ce pays à la foi. C'est au milieu d'eux que Cararic, chef des Francs, avait fixé sa résidence. Il n'y a guère de doute que ce prince n'ait embrassé notre sainte Religion; car Grégoire de Tours nous apprend que Clovis s'empara de lui par ruse et qu'il le força lui et son fils de s'engager dans les ordres sacrés. Plus tard, sous prétexte qu'ils conspiraient, il les fit massacrer et s'empara de leurs biens comme de leur peuple.

Digitized by Google

L'attention vigilante de St. Remy devait naturellement se porter sur ce troupeau abandonné; on croit que c'est lui qui envoya vers Térouane deux saints prêtres, Antimond et Athalbert, que quelques-uns regardent à tort comme les premiers évêques de cette ville. Leur vie n'est guère connue que de Dieu; et on ne commence à compter les évêques de Térouane que depuis St. Omer, dont nous parlerons dans la suite (630).

Cambrai et Arras eurent bientôt le même sort que Térouane et tombèrent au pouvoir de Clovis vers l'an 300. Il paraît que ces villes étaient fatiguées du joug de *Regnacaire* : il le livrèrent au roi des Francs, qui le fit périr aussi bien que son frère *Ricaire*. L'extension du pouvoir de Clovis servit à l'extension de la foi. St. Remy ordonna évêque d'Arras, St. Vaast, fort estimé du roi, qu'il avait le premier instruit de nos saintes croyances. Il se montra digne de sa charge par son zèle et par ses vertus. Arrivé aux portes d'Arras, il y trouva un aveugle et un boiteux, qui lui demandèrent d'une voix larmoyante une aumône. Le saint évêque leur répondit comme les apôtres : *De l'or et de l'argent je n'en ai point, mais ce que j'ai, à savoir, des prières, je vous le donnerai.* Et là-dessus, il conjura le Seigneur avec larmes de secourir ces malheureux tant pour leur bien, que pour le salut des assistants; puis il fit sur eux le signe de la croix, et tous deux furent guéris à l'instant.

Il s'avança dans la ville, cherchant des yeux s'il ne restait pas au moins quelque vestige d'église; il ne trouva que des ruines. Attila avait passé là, et depuis, personne n'avait eu le courage de mettre la main au temple du Seigneur. En contemplant ces débris, le saint se prit à soupirer : « hélas! hélas! tous ces maux ne sont tombés sur nous que parce que nous avons péché, nous et nos pères. Mais souviens-toi, grand Dieu, de ta miséricorde! épargne de pauvres pécheurs; épargne les toujours »

Il parlait encore, quand un ours s'élança du milieu

Digitized by Google

des décombres, les yeux en feu, la gueule béante. Retire-toi, lui dit le Saint d'une voix forte, et ne reparais plus jamais ici. L'ours baissa la tête, et partit sans que jamais par la suite on revit ses traces.

L'apôtre ne se contenta pas de relever les temples matériels abattus; les temples de l'Esprit-Saint étaient dans un état plus misérable encore. Les fidèles avaient perdu jusqu'au souvenir de leurs croyances. Aux ténèbres d'une ignorance profonde venaient se joindre les ténèbres plus épaisses encore de l'idolâtrie. Vaast sut, comme St. Paul, se faire tout à tous; respectueux envers les vieillards, affable avec la jeunesse, paternel envers les enfants, il gagna tous les cœurs et en chassa le démon pour y établir le trône de Jésus-Christ. Ses miracles ajoutaient une efficace merveilleuse à ses paroles. Un seigneur franc l'invita un jour à dîner chez lui avec le roi. C'était Clotaire qui venait de succéder à Clovis en 511. St. Vaast trouva plusieurs coupes remplies de bière, qui avaient été offertes au démon, et qui devaient servir aux idolâtres invités à ce repas : car il y en avait encore, surtout parmi les Francs établis du côté de Cambrai. Vaast fit le signe de la croix sur ces vases, et ils se brisèrent aussitôt en présence du roi et des seigneurs, qui demeurèrent saisis d'une sainte frayeur. Le saint évêque en prit occasion de parler contre la vanité des superstitions payennes, et convertit à la foi plusieurs des assistants. Il gouverna son Église quarante ans, et mourut vers l'an 540 : il est honoré le 6 Février. Il fut enterré dans l'église cathédrale, d'où son corps fut transféré dans un oratoire qu'il avait fait élever sur les bords du Crinchon, et où il avait choisi sa sépulture. L'on y a bâti dans la suite la célèbre abbaye de St. Vaast. Il eut pour successeur St. Dominique, et celui-ci St. Védulfe qui transféra le siége épiscopal d'Arras à Cambrai (*a*).

Ces 2 villes ne firent qu'un même diocèse jusqu'en 1094,

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. II.

Digitized by Google

que le pape Paul II accorda un évêque à chacune. On peut juger de l'étendue de l'ancien évêché de Cambrai par les archidiaconats qu'on y comptait, savoir : ceux de la ville, du Brabant, du Hainaut, de Valenciennes, de Bruxelles et d'Anvers (*a*). Sur cette vaste étendue de territoire il n'était guère possible de détruire l'idolâtrie tout d'un coup, surtout que Règnacaire y avait appelé pour ainsi dire tous les payens des contrées circonvoisines. Clovis après s'être emparé des possessions de ce prince voluptueux, montra qu'il savait apprécier les hommes, en confiant un champ si immense au zèle de St. Vaast.

Cependant la puissance du roi des Francs Saliens allait s'accroissant tous les jours. Sigebert, qui régnait à Cologne, ayant eu le malheur de l'offenser, perdit, comme tous les autres, la couronne et la vie. Le siége épiscopal de Maestricht était occupé par St. Eucher, dont l'histoire ne nous a presque rien fait connaitre; il en est de même de St. Falcon son successeur, quelques-uns disent son frère. Tout ce que nous savons de ce dernier, c'est qu'ayant, sans doute par erreur, nommé des diacres et des prêtres pour Monson, qui appartenait au diocèse de Rheims, il fut sévèrement admonesté par St. Remy, comme on peut le voir dans les *Acta sanctorum Belgii*, tom. I.

Ce grand évêque mourut l'an 532, à l'âge de 95 ans, après 73 ans d'épiscopat. La postérité confirma le beau titre, que lui avait donné son siècle, d'*Apôtre des Francs*. Sa science était à la hauteur de sa vertu. Il nous a légué des témoignages précieux pour notre foi : je n'en citerai qu'un seul, c'est celui qui regarde la présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement des autels. Sur un calice, qu'il laissa par testament à l'église de Rheims, il avait fait graver en latin l'inscription suivante :

A ce vase d'amour, *venez puiser la vie,*
Dans ce sang qui coula des blessures d'un Dieu;

(*a*) *Bucherii*, Belg. rom. l. 8.

Digitized by Google

C'est le gage sacré qu'en mourant vous confie
Remy votre pasteur, évêque de ce lieu (*a*).

Hincmar, qui occupait le siége de Rheims en 845, nous assure qu'on avait conservé jusqu'alors ce calice, et qu'on le fit fondre pour racheter les prisonniers des Normands. Destination digne de la charité de l'Église et du grand évêque qui l'avait légué à ses ouailles comme la dernière expression de son amour. Le corps du saint fut trouvé sans corruption et tout entier en 584; il l'était encore en 862, quand on l'enferma dans une châsse d'argent. Il fallut le cacher pour le dérober à la rapacité des hommes du Nord. L'an 900 il reparut sur les autels de Rheims. Enfin quand on le découvrit pour la dernière fois en 1646, on le trouva encore intact, quoique desséché. Mais ce qui mérite plus d'attention encore, c'est que les Francs qu'il évangélisa, gardèrent toujours pure et sans altération la foi qu'il leur avait inspirée. A sa mort, il n'y avait presque plus de payens dans son diocèse. Il n'en était pas de même des Flandres et du Brabant, où l'idolâtrie continuait à régner. Nous verrons ce qu'il fallut encore de sang et de travaux pour l'extirper. Mais avant d'en venir là, nous croyons faire chose agréable au lecteur, maintenant qu'une nouvelle ère va s'ouvrir devant nous, de retracer en peu de mots, comment la religion exerçait son culte dans les temps orageux de la persécution. Ce coup d'œil ne sera pas inutile, j'espère, pour nous rendre recommandables une foi et un culte, que nos pères nous ont conservé à travers tant de périls, de sang et de larmes.

Pour ne pas éveiller la haine des persécuteurs, on ne s'assemblait guère que la nuit. Ainsi nous lisons dans les Actes des apôtres que Pierre délivré de ses chaînes pendant la nuit, se rendit encore avant le jour à la maison de

(*a*) Hauriat hinc populus vitam de sanguine sacro,
Injecto æternus quem fudit vulnere Christus.
Remigius reddit domino sua vota sacerdos.

Digitized by Google

Marie, mère de Jean-Marc; et qu'il y trouva un grand nombre de fidèles réunis pour prier (Act. c. 12). St. Paul, venu à Troas, rassemble de nuit, les chrétiens, leur distribue la parole sainte et le pain de vie, et l'assemblée se sépare avant l'aube (art. c. 20). *Ils se réunissent avant l'aurore*, écrit Pline à Trajan, *et s'engagent par serment à ne commettre ni vol, ni meurtre, ni adultère*, etc. Ces paroles d'un homme qui n'était probablement informé qu'à demi, laissent cependant à entendre que les fidèles faisaient encore autre chose dans ces réunions qu'assister à la messe et qu'il y avait communément des instructions et des prédications. Tertullien, pour montrer les inconvénients qu'il y a pour une femme chrétienne de s'unir à un payen, se sert entr'autres de ces mots : « Quel époux infidèle souffrira qu'elle vienne la nuit à nos réunions? » Ainsi c'était sur leur sommeil que les premiers fidèles prenaient le temps d'offrir à Dieu leurs hommages et de fréquenter les saints Sacrements.

C'était presque toujours le *Dimanche* que se tenait l'assemblée, comme le témoigne l'apologie de St. Justin. *Là*, continue le même père, *on lit les lettres des apôtres ou les écrits des prophètes, selon que le temps le permet; à la lecture succède une exhortation sur la pratique de ce qu'on vient d'entendre.* Puis le saint docteur décrit la messe et la sainte communion. *Après quoi*, dit-il, *les riches confient au président de la réunion leurs aumônes, pour en faire part aux pauvres veuves, aux orphelins, aux malades, aux captifs*, etc. Tout cela demandait du temps, et il fallait se réunir assez tôt pour pouvoir tout achever avant le jour. Cependant le Dimanche ne suffisait pas à leur piété. St. Cyprien, qui vivait sous la persécution de Decius, semble insinuer, que de son temps, les fidèles d'Afrique communiaient tous les jours (*a*). En d'autres lieux, on ne se réunissait que deux ou trois fois la semaine.

(*a*) Serm. de orat. dom.

Digitized by Google

Amalaire, écrivain du IXe siècle, avance que les premiers chrétiens, au temps des persécutions, étaient convoqués au bruit de la crécelle, instrument dont on se sert encore aujourd'hui durant la Semaine Sainte. Mais cette opinion est dénuée de tout fondement. Comment cet instrument n'eût-il pas éveillé les soupçons des tyrans et de leurs complices? Nous voyons, dans les lettres de St. Ignace, que le soin de réunir les fidèles appartenait aux diacres. Ceux-ci s'acquittaient de cet office soit par eux-mêmes, soit par des personnes sûres. Peut-être les diaconesses les aidaient-elles dans ce soin; sans doute aussi qu'à chaque réunion on annonçait, autant que possible, le jour et le lieu de l'assemblée suivante. Quelquefois cependant la fuite des pasteurs, l'espionnage et d'autres causes déjouaient les prévisions. Il fallait donc aux fidèles des signes pour se reconnaître et pour pouvoir s'introduire près de leurs ministres obligés de se cacher. On ne peut douter, écrit le savant cardinal Bona, que les chrétiens n'usassent de signes entr'eux pour se distinguer des infidèles, pour indiquer l'heure et le lieu des assemblées, etc., Nous lisons en effet, dans les actes de Ste. Cécile qu'elle indiqua à Valérien un signe pour connaître l'endroit, où s'était retiré le pape St. Urbain, durant les poursuites dirigées contre lui. Quels étaient ces signes, on l'ignore.

Quant aux lieux où l'on s'assemblait d'ordinaire, ce fut d'abord dans les maisons des fidèles, comme nous le voyons aux Actes des apôtres. On choisissait de préférence un étage supérieur, pour échapper d'autant mieux au bruit et aux regards de la foule. A Rome, Pierre choisit la maison du sénateur Pudens. Ces maisons se transformaient peu à peu en églises. Du temps de St. Evariste (95), il en existait déjà un bon nombre à Rome, puisqu'il est dit de ce Pape, qu'il les distribua entre les prêtres (*a*). Ce qui a fait conclure à quelques-uns qu'il

(*a*) Anast. lib. de Rom. Pont.

Digitized by Google

institua des paroisses. Baronius croit qu'il n'existait pas moins de 44 églises de ce genre, sous le pape St. Corneille. Il est certain que ce pontife écrivit à Fabius qu'il n'avait pas moins de 44 prêtres, 7 diacres, 7 sous-diacres, 42 acolythes, 50 exorcistes, lecteurs et portiers. On peut voir sa lettre dans Eusèbe (*a*). Il est difficile de comprendre comment à l'encontre d'un monument si authentique, Fleury n'a pas craint de soutenir, dans son livre *des mœurs des chrétiens*, que ç'a été un grave désordre du XIIIe siècle, de commencer à célébrer sans l'assistance des ordres mineurs.

Non-seulement l'Église ne requérait pas toujours leurs services, dans ces temps difficiles; on célébrait même hors des lieux consacrés, dans les chambres, les forêts les navires, les cimetières, les prisons, etc. On avait des autels portatifs en bois, comme étant d'un usage plus facile (*b*). Oui! on lit dans les actes du saint martyr Julien, prêtre d'Antioche, que se trouvant dans les chaînes, et n'ayant pu se faire apporter un autel, il dit aux fidèles qui l'étaient venu visiter : « Rangez vous autour de moi! » vous me servirez de temple; et ma poitrine sera mon » autel; autel qui ne sera, j'espère, pas moins agréable à » Dieu, qu'une pierre morte et insensible. » Il consacra en effet la sainte hostie sur son sein, et distribua ensuite la communion aux fidèles.

Ce n'est pas la seule fois que les prisons furent témoins de nos augustes mystères. St. Cyprien engage les prêtres à se rendre tour à tour dans les cachots, afin d'y célébrer pour les prisonniers. Cette précaution est nécessaire, ajoute-t-il, pour ne pas exciter les soupçons des gardiens. Soyons prudents, de peur de tout perdre (*c*).

Quelquefois, toute communication avec l'extérieur, était interdite aux captifs : ce qui leur faisait d'autant

(*a*) Hist., lib. VI, c. 43.
(*b*) Bona, Rer. liturg., l. I, c. 20.
(*c*) Epist. 4.

Digitized by Google

plus de peine qu'ils se voyaient ainsi privés de la participation aux sacrements. En général cependant, on était moins sévère la veille de leur exécution; les prêtres profitaient de ce moment, pour leur porter les derniers secours de la foi. Étaient-ils dans l'impossibilité de le faire, ils envoyaient les diacres, et quelquefois même les acolythes. On lit dans le martyrologe romain, à la date du 15 Août, que St. Tharsice, encore acolythe, portait un jour le saint Sacrement à un prisonnier. Les payens s'en étant aperçu, se mirent à chercher ce qu'il avait sur lui. Le pieux acolythe croyant qu'il serait indigne de jeter des perles aux pourceaux, cacha son trésor : et plutôt que de le découvrir se laissa battre de coups jusqu'à ce qu'il rendit l'âme. Après avoir vainement cherché dans ses mains, ses habits et autour de sa personne, les meurtriers l'abandonnèrent; et son corps fut porté avec honneur par les chrétiens, au cimetière de St. Calixte.

Durant les premiers siècles, les fidèles eurent deux sortes de sépultures, l'une en plein air, l'autre dans d'immenses cavaux ou cryptes. Ces cryptes ne servaient pas seulement aux enterrements, mais souvent on y célébrait les autres cérémonies du culte et en particulier le saint sacrifice de la messe.

Qui n'a pas oui parler des *catacombes* de Rome, ces villes souterraines, où les premiers chrétiens cherchèrent tant de fois un asile contre les fureurs du paganisme? Nous renvoyons nos lecteurs aux divers ouvrages qui en ont traité (*a*). Une foule de martyrs y furent déposés. Les deux plus célèbres étaient celles de St. Sébastien et de sainte Agnès. Il y avait aussi des *catacombes* ou immenses carrières aux environs de Naples. Sans aller si loin les curieux peuvent se faire une idée de ces grandes excavations, en visitant la grotte dite de *St. Pierre*, à Maestricht.

(*a*) Voir Bosio, Marangoni, Boldetti, Bottari et le savant ouvrage du P. Marchi : *Monumenti primitivi delle arti cristiane nella metropoli del Cristianesimo. Roma* 1844.

Digitized by Google

On permettait encore aux fidèles de garder sous leurs toits les saintes hosties, et même de les porter, pour leur servir comme de sauvegarde au milieu des périls qui les menaçaient sans cesse. Les actes de sainte Eudoxie, qui souffrit sous Trajan, rapportent qu'au moment où les soldats vinrent pour la saisir, elle courut à une armoire de son couvent, où se trouvait le saint Sacrement; et qu'ayant caché dans son sein une particule sacrée elle se présenta sans crainte à ses bourreaux. Le président Diogène ordonna de la lier à un poteau et de la battre de verges. Comme on la dépouillait de ses vêtements la sainte hostie tomba par terre. Les bourreaux ne sachant ce que c'était la ramassèrent et la portèrent au juge. Celui-ci ne l'eut pas plutôt en main qu'elle se changea en flamme et brula profondément son bras gauche et les bourreaux. Diogène hurlant de douleur, invoqua le grand Apollon, pour qu'il consumât de ses feux la magicienne qu'il croyait avoir devant lui. Au même instant on l'eut dit frappé de la foudre lui-même : il tomba sans mouvement et sans vie (*a*).

Beaucoup d'autres exemples cités par les pères, prouvent que les premiers chrétiens gardaient l'Eucharistie dans leurs maisons; mais Baronius remarque fort bien que ce n'était que sous une seule espèce : on ne communiait sous les deux espèces que durant le saint Sacrifice.

Il n'est donc pas étonnant que le pape ait accordé la permission de conserver le saint Sacrement sur elle, à Marie Stuart, princesse infortunée, qui ne sortit de sa prison, que pour porter sur l'échafaud sa tête blanchie par vingt ans de captivité.

(*a*) Ces actes ne semblent pas à l'abri de toute critique. V. Act. SS. 18 Aprilis, p. 532.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

De l'an 532 à l'an 630.

St. Médard, évêque de Noyon et de Tournai, convertit un grand nombre d'idolâtres. — St. Eucher, St. Domitien, St. Monulphe et St. Gondulphe, évêques de Maestricht. — Commencements de la ville de Liége. — St. Valfroi au pays de Luxembourg. — St. Géry, évêque de Cambrai. — Abus dans l'élection des évêques. — Pépin de Landen, maire du Palais. — St. Omer, évêque de Térouane. — St. Achaire, évêque de Tournai. — St. Amand, apôtre des Flandres.

St. Médard naquit à Salenci proche de Noyon, d'un seigneur franc nommé Nectard, et d'une dame romaine, c'est-à-dire gauloise (*a*), nommée Protagie. Il montra dès son enfance un amour tendre pour les pauvres. S'il en trouvait quelqu'un en paissant les troupeaux de son père (car cette occupation innocente n'avait alors rien de vil), il lui donnait ce qu'il avait porté pour sa nourriture, et jeûnait le reste du jour. Sa mère semblable à celle du jeune Samuel, lui avait fait une robe; et comme il allait à l'école dans la ville de Vermandois, depuis nommée saint Quentin, elle la lui donna pour y faire accommoder quelque chose par l'ouvrier; mais le saint enfant en revêtit un pauvre.

Les vertus de Médard croissaient avec l'âge, sa réputation avec ses vertus. Il était déjà connu dans presque toute la Gaule, lorsqu'après la mort d'Allomère, successeur de Sophronius, qui avait assisté au premier concile d'Or-

(*a*) Il faut remarquer que les Gaulois étaient nommés *Romains*, parce qu'ils avaient été sujets de l'empire romain.

Digitized by Google

léans, il fut ordonné évêque de Vermandois par St. Remy, vers l'an 530. Il transféra son siége à Noyon, ville plus fortifiée que l'ancienne Auguste capitale du Vermandois, qui avait été ruinée par les courses des barbares dans le cinquième siècle.

Nous avons raconté plus haut comment on le contraignit à gouverner le diocèse de Tournai, conjointement avec le sien. Son zèle parut s'accroître avec son troupeau. Radbode II, un de ses successeurs (1098), rapporte, sur la foi d'anciens manuscrits, que le saint convertit un grand nombre d'idolâtres sur les terres nouvellement soumises à sa juridiction. Ces payens, dit-il, étaient des barbares imdomptables, furieux; mais qu'est-ce qui résiste au zèle d'un apôtre?

St. Médard mourut après quinze ans d'épiscopat, et sa mort ne fut pas moins éclatante que sa vie, par la pompe de ses obsèques et les miracles qui les accompagnèrent. Dès que le roi Clotaire eut appris sa maladie, il alla avec un pieux empressement le visiter et lui demander sa bénédiction. Ce prince n'en demeura pas là. Pour se consoler de la mort de ce saint évêque, qu'il regardait comme un puissant protecteur auprès de Dieu, il fit porter son corps à Soissons, où il tenait sa cour, et promit de faire bâtir une église et un monastère sur son tombeau, dans une de ses terres nommée *Croui*. C'est l'origine du célèbre monastère de St. Médard de Soissons. Les chaînes de plusieurs prisonniers furent brisées pendant le convoi, et Grégoire de Tours les avait vues attachées au tombeau du Saint en mémoire du miracle (*a*).

Vers l'an 530, mourut à Maestricht, l'évêque St. Eucher; tout ce qu'on sait de lui, c'est que sa fête se célèbre au diocèse de Liége, le 27 Février. Il eut pour successeur St. Domitien. Né de parents illustres, il se distinguait encore plus par ses connaissances et par ses vertus que par sa naissance quand il fut appelé à l'épiscopat. Son

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. II.

Digitized by Google

zèle eut surtout pour théâtre la Taxandrie, aujourd'hui la Campine. On trouve sa signature parmi celles de 49 autres évêques qui assistèrent au cinquième concile d'Orléans, en 459. Plusieurs hôpitaux et un grand nombre d'églises lui doivent leur fondation. Grâce à ses soins les biens dont son diocèse s'était vu dépouillé par le malheur des temps, furent rendus à leur destination primitive. A Huy, ses prières délivrèrent la ville d'un énorme serpent; et la fontaine que ce monstre infectait de son poison, versa depuis une eau si salutaire qu'une multitude de malades recouvraient la santé en s'y abreuvant : de nos jours elle porte encore le nom de *Source de St. Domitien*. Enfin il mourut plein de mérites à Maestricht, l'an 538. Quelque temps après, on transporta son corps dans l'église de Notre-Dame de Huy. Il s'opéra sur son tombeau, un si grand nombre de miracles que deux cents ans après, on releva de terre ses précieux restes qui répandaient un céleste parfum. Ils furent mis dans une châsse de grand prix et d'un travail exquis. Sa fête se célèbre le 7 Mai.

Monulphe lui succéda sur le siége de Maestricht; d'illustre origine comme son prédécesseur, théologien habile, apôtre zélé, il se montra le père des veuves et des pauvres. Après avoir bâti un magnifique temple à St. Servais, il employa ses biens à fonder dans cette église un chapitre de prêtres. Il légua également à son église, le château de Dinant qui faisait partie de son patrimoine. Passant dans la vallée où plus tard devait s'élever Liége, il eut révélation des destinées de cette grande ville et bâtit sur son emplacement la célèbre chapelle des SS. Côme et Damien que St. Lambert devait arroser de son sang. Il gouverna son diocèse 39 ans, et, après sa mort, il fut enterré dans la collégiale de St. Servais qu'il avait si généreusement dotée (*a*).

Il eut un digne successeur dans St. Gondulphe, noble, instruit, pieux comme lui. Celui-ci gouverna le diocèse pen-

(*a*) Acta SS. Belgii, 21 Julii.

Digitized by Google

dant 7 ans, mourut le même jour et fut enterré dans la même église que son prédécesseur.

Cependant le Luxembourg possédait en ce temps là un zélateur de la vérité et un ennemi des idoles, comme on en rencontre peu, dit St. Grégoire de Tours. Il se nommait Valfroy, d'autres écrivent Walfroye, Oulfroi, etc. Né en Lombardie, il avait quitté son pays pour aller honorer les reliques de St. Martin de Tours, et s'était mis ensuite sous la direction de St. Iriez, abbé d'Atane à Limoges. Il laissa ce monastère pour venir dans le Luxembourg. Là, non loin de Carignan, on voyait une montagne dédiée à Diane, au sommet de laquelle s'élevait une statue colossale de la déesse. En face de ce monument orgueilleux de l'idolâtrie, il éleva un modeste couvent sous l'invocation de St. Martin, où il mit quelques-unes de ses reliques.

Mais les austérités de la vie monastique ne pouvant encore satisfaire la ferveur de Valfroi, il crut pouvoir retracer la merveilleuse pénitence des Stylites Orientaux. Il érigea donc au plus haut de la montagne une colonne sur laquelle il se tint debout, nus pieds, exposé à toutes les rigueurs de l'hiver qui est fort rude en ce pays-là : en sorte que le froid lui fit tomber plusieurs fois les ongles des pieds. Sa nourriture n'était qu'un peu de pain et d'eau avec quelques herbes. La nouveauté d'une pénitence si extraordinaire frappa les habitants des environs. Ils accouraient en foule au pied de la colonne de Valfroi; et il leur prêchait de cette chaire la vanité des idoles, et l'indécence des chansons qu'ils chantaient sans pudeur dans leur festins. Il leur représentait surtout que la Diane qu'ils adoraient, n'était qu'une faible idole, sourde à leurs vœux et insensible au culte qu'ils lui rendaient. Des discours soutenus par une vie si austère furent persuasifs : ils détrompèrent ces pauvres idolâtres.

Dès que le nouveau Stylite s'en aperçut, il descendit de

Digitized by Google

sa colonne pour renverser la statue qui était d'une grandeur prodigieuse : il ne put d'abord en venir à bout, même avec l'aide de plusieurs personnes. Mais dès qu'il fut allé faire sa prière dans l'église, la statue céda aux premiers efforts, et il la réduisit en poussière. A l'instant son corps parut tout couvert de petits ulcères, comme si le démon eut voulu se venger sur lui de l'injure qu'il venait de recevoir : mais le saint s'étant remis en oraison au pied de l'autel, et s'étant frotté avec de l'huile qu'il avait apportée de l'église de saint Martin, il s'endormit, jusqu'à ce que sur le minuit s'étant éveillé pour chanter l'office, il se trouva entièrement guéri, et il remonta sur sa colonne.

Cependant on parlait diversement de son genre de vie; et quelques-uns craignaient qu'il n'y eut de l'illusion dans une pénitence, qui paraissait si fort au-dessus des forces humaines. Les évêques voisins le vinrent donc trouver, et lui dirent : « La voie que vous suivez, n'est » pas sûre : vous n'êtes pas en état d'imiter le célèbre » Siméon d'Antioche; et le climat où nous sommes, ne le » permet pas : descendez plutôt, et demeurez avec les » frères que vous avez rassemblés. » Il montra par son obéissance et son humilité que le même esprit, qui avait conduit le grand Siméon son modèle, était celui qui l'animait. Il descendit aussitôt, et mangea avec les évêques. Quelque temps après, celui de Trèves l'envoya quérir sous quelque prétexte; et pendant son absence, il commenda des ouvriers pour aller abattre la colonne. Valfroi qui n'en vit que les débris à son retour, ne put retenir ses larmes. Mais il n'osa la rétablir par respect pour son évêque. Il demeura depuis ce temps-là avec ses frères dans son monastère, où il raconta lui-même à St. Grégoire de Tours tout ce que nous venons de rapporter : il lui fit aussi le récit d'un grand nombre de miracles opérés dans l'église de son monastère par la vertu de St. Martin. Ceux qui étaient accusés de quelque crime, venaient s'y

Digitized by Google

purger par serment, prenant St. Martin à témoin de leur innocence (*a*).

Valfroi mourut vers l'an 594; les habitants de Carignan célèbrent sa mémoire le 7 Juillet.

Ce fut près de la même ville que naquit, au milieu du VI^e^ siècle, St. Gaugéric ou Géry, depuis évêque de Cambrai. Ses parents n'étaient pas moins distingués par leur piété que par leur noblesse : son père se nommait Gaudence et sa mère Austadiola. Ils élevèrent leur fils comme un autre Joas, dans le service du temple et l'amour de la loi divine. St. Magnéric, évêque de Trèves, faisant la visite de son diocèse, vint à passer par Carignan. Il demanda au pasteur du lieu des renseignements sur les ecclésiastiques et les autres personnes employées à l'autel. Celui-ci répondit qu'il y avait parmi les enfants qui servaient dans l'église, un ange d'innocence et de piété. Toujours le premier aux saints offices, il se retirait le dernier. Sous des habits séculiers, il montrait une modestie et un recueillement dignes d'un cénobite. A l'école, il se distinguait de tous ceux de son âge par l'affabilité, les prévénances, le goût du travail, et les progrès dans les études. Souvent il se privait de son repas pour aller le partager avec les pauvres. L'évêque voulut voir ce prodige naissant. On lui amena Géry. Son esprit, sa vertu lui plurent au point qu'il crut de la gloire de Dieu, de l'attacher à son service. Il lui donna la tonsure, et peu après le diaconat.

Géry justifia tant de confiance. Il croissait chaque jour en perfection, et Dieu se plaisait à honorer sa sainteté par des prodiges. Un jour il rencontra un lépreux encore payen; il lui parla de J.-C.; l'engagea à croire en lui, l'assurant qu'il lui rendrait la santé du corps en même temps que celle de l'âme. Le lépreux se laissa convaincre par une parole si douce et si persuasive. Il fut conduit aux fonts baptismaux par St. Géry qui lui servit de parrain. Au sortir de ce bain salutaire, son corps ne portait

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. III.

Digitized by Google

plus la moindre trace de l'affreuse maladie qui l'affligeait; et son âme plus pure encore se montra si digne de la grâce, que plus tard, St. Géry devenu évêque, le voulut oindre lui-même du sacré caractère de la prêtrise.

L'Église de Cambrai venait de perdre son pasteur Vénulfe; elle jeta les yeux sur Géry dont les vertus jetaient un si vif éclat. Le roi Childebert se hâta d'approuver ce choix, et pressa l'archevêque de Rheims, Egide, d'obéir au plus tôt à son désir et à l'attente du peuple de Cambrai. On reçut le nouvel évêque avec transport. Cependant comme il se rendait à l'église pour son inauguration, il entendit en passant des gémissements qui semblaient sortir du fond de la terre. Il demanda ce que c'était. On lui répondit que c'était la prison, où se trouvaient douze malfaiteurs chargés de grôsses chaînes de fer. Son cœur fut ému. Il demanda au préfet Waddon, si ces malheureux ne pourraient point prendre part à l'allégresse commune. Celui-ci repartit fièrement que non. Géry ne désespéra point, il s'adressa au ciel pour qu'il permit à ces pauvres prisonniers de venir avec la foule dans le temple. Aussitôt leurs chaînes tombent; les portes s'ouvrent; et les douze malheureux viennent se jeter aux pieds du saint évêque. Celui-ci les avertit de se conduire mieux par la suite, et se contenta de dire au préfet en souriant : Vous voyez, seigneur, que Dieu est plus clément que nous.

Ce miracle et d'autres encore du même genre ne contribuèrent pas peu à donner du poids à sa parole. Il y avait aux environs de la ville une montagne, où le démon semblait avoir fixé son séjour. Les payens y venaient de toutes parts célébrer leurs impures cérémonies. Géry ne tarda point à faire cesser ces abominations. Il abattit les idoles, et sur les ruines de l'enfer il éleva un cloître et une église, où retentissaient jour et nuit des cantiques d'hommage au vrai Dieu. C'est là qu'il voulut être enterré. Son épiscopat avait duré 39 ans, et il avait gagné

Digitized by Google

une multitude d'âmes à la religion, et à la vertu (*a*). Sa fête se célèbre le 11 Août.

De l'autre côté de la Belgique, un saint évêque occupait le siége de Maestricht; St. Perpétue succédait aux vertus comme à la dignité de St. Gondulphe. Cependant, le royaume des Francs qui comptait tant de saints prélats, renfermait aussi quelques pasteurs indignes, comme on peut s'en convaincre par la lettre que St. Grégoire-le-Grand écrivait, le 12 Août de l'an 595, à Virgile évêque d'Arles. « On nous a rapporté, dit-il, que dans la Gaule et » la Germanie (*b*) on ne donne l'épiscopat qu'à ceux qui » l'achètent par des présents. Si cela est ainsi, je le dis » avec larmes et gémissements, l'épiscopat est déjà tombé » intérieurement, et il ne pourra longtemps se soutenir à » l'extérieur... On nous a aussi parlé d'un autre désordre, » qui doit armer notre zèle. Des laïques après la mort » des évêques reçoivent la tonsure, et sont aussitôt » ordonnés évêques. Mais comment celui qui n'a jamais » été soldat, peut-il devenir chef dans la sainte milice? » Comment celui qui n'a peut-être jamais entendu la pré- » dication, pourra-t-il prêcher? Comment pourra corriger » les péchés des autres, celui qui n'a pas encore pleuré » les siens?

» C'est pourquoi, continue St. Grégoire, il est néces- » saire que vous avertissiez notre très-excellent fils le roi » Childebert d'extirper cet abus de son royaume; afin » que le Seigneur le comble de plus grands bienfaits, à » proportion du soin qu'il aura d'éviter ce qui lui déplait, » et de pratiquer ce qui lui est agréable. » St. Grégoire

(*a*) C'est sur cette montagne que Charles V fit élever une citadelle en 1540. Le chapitre de St. Géry fut transporté dans la ville. Nous disons chapitre, car il est fort douteux que St. Géry ait établi en ce lieu un vrai *couvent de moines*. Souvent on nommait *couvent* des collégiales de prêtres.

(*b*) St. Grégoire joint ici la Germanie à la Gaule, ou parce que le royaume d'Austrasie s'étendait dans la Germanie au-delà du Rhin, ou parce que deux provinces de la Gaule en deçà de ce fleuve, étaient nommées la première et la seconde Germanie.

Digitized by Google

finit en déclarant à Virgile qu'il l'établit vicaire du St. Siége dans l'étendue du royaume de Childebert, avec les mêmes prérogatives que ses prédécesseurs.

La même année, St. Grégoire écrivit au roi Childebert en réponse à la lettre qu'il en avait reçue en faveur de Virgile. « La lettre, lui dit-il, que nous avons reçue de » votre excellence, nous a remplis de joie; parce que » nous y avons vu votre sollicitude pour l'honneur de » l'épiscopat. Car en aimant et en honorant les évêques, » vous faites voir votre zèle pour la gloire et le service » de Dieu. C'est pourquoi nous vous avons accordé très- » volontiers tout ce que vous nous avez demandé pour » Virgile d'Arles. » Après ces marques d'estime et d'amitié, St. Grégoire parle au roi des abus qui se glissaient dans le clergé de son royaume; et il le fait avec la sainte liberté que lui donnaient son zèle et sa dignité.

« Il nous est revenu, lui écrit-il, qu'à la mort des évê- » ques on donne précipitamment la tonsure à des laïques, » qu'on élève ainsi à l'épiscopat, sans les avoir fait passer » par les degrés de la cléricature. D'où il arrive que celui » qui n'a jamais été disciple devient maître par une am- » bition bien aveugle : et comme il n'a pas appris ce qu'il » doit enseigner, il n'a proprement que le nom d'évêque; » et il paraît encore tout laïque dans ses discours et » dans ses actions. Comment intercédera-t-il pour les » péchés des autres, lui qui n'a pas pleuré les siens? Un » tel pasteur ne peut défendre le troupeau : il l'égare et » le laisse exposé aux loups, parce qu'il a honte de prê- » cher aux autres ce qu'il ne fait pas lui-même. Votre » excellence peut connaître par la conduite sage qu'elle » tient dans la dispensation des charges de son royaume, » combien le désordre contraire doit être pernicieux à » l'Église. Car il est certain, que vous ne mettez à la tête » de vos armées, que ceux dont vous avez éprouvé la » fidélité, le courage, la vigilance et l'habileté dans la » guerre. Jugez donc de là avec quelle circonspection il

Digitized by Google

» convient de choisir ceux à qui le gouvernement des » âmes est confié. Nous en rougissons, et nous avons » honte de le dire : des personnes qui n'ont jamais servi » dans la milice sacrée, en deviennent tout-à-coup les » commandants et les chefs.

St. Grégoire parle avec la même force contre la Simonie. « Nous avons appris, dit-il, un autre abus bien digne » d'exécration. On vend et on achète à prix d'argent les » ordres sacrés; commerce sacrilége, que l'Église univer- » selle a en horreur. Nous vous exhortons d'exterminer » de votre royaume un trafic si détestable : car celui qui » ne craint pas d'acheter les dons de Dieu, s'en montre » bien indigne. Au reste, c'est le désir que j'ai de pro- » curer le salut de votre âme, qui me fait vous donner » ces avis. » Il finit en conjurant le roi d'appuyer de son autorité ce qui a été réglé en faveur de Virgile, et de faire observer pour Dieu et pour St. Pierre tous les décrets du St. Siége dans l'étendue de ses États.

D'autres lettres montrent toute l'estime que St. Grégoire portait à Childebert. Les éloges qu'il lui donne sont d'autant plus glorieux à ce prince, qu'il les avait mérités par la sagesse de sa conduite et par son zèle à maintenir les ordonnances de l'Église. Il publia là-dessus cette même année 575 à Cologne dans l'assemblée des seigneurs, qu'on nommait le *Champ de Mars*, une belle constitution, qui n'est qu'un recueil de divers articles arrêtés dans les assemblées des années précédentes. Childebert y défend à tous ses sujets, même aux seigneurs Francs, qu'il nomme *les Chevelus*, de contracter des mariages incestueux, sous peine de bannissement et de confiscation de leurs biens, s'ils n'obéissent en cela aux évêques; et il veut que ceux de ses officiers qui se feraient excommunier à ce sujet, soient chassés de son palais. Il défend le rapt, sous peine de mort, et renouvelle les défenses de travailler le Dimanche, excepté pour préparer à manger, sous peine de quinze sols d'or d'amende pour les Saliens ou les

Digitized by Google

Francs, de sept pour les Romains, c'est-à-dire les anciens habitants des Gaules; et de trois pour les esclaves, ou de punition corporelle. Tant le roi et ses seigneurs étaient convaincus de l'importance de la loi du Dimanche (*a*).

Ses successeurs ne devaient point suivre de si nobles exemples. Aussi les voyons-nous décliner de plus en plus dans l'opinion des peuples. Mais une nouvelle dynastie allait bientôt remplacer les Mérovingiens descendus jusqu'au rôle de fainéants. Les Karl commençaient à s'élever parmi les Francs Ripuaires, et se préparaient déjà au grand rôle qu'ils étaient appelés à remplir dans le monde. Cette famille, Belge par son origine, Belge par ses goûts, Belge par ses propriétés, demande une large place dans cette histoire consacrée aux grands hommes de notre patrie, qui se sont distingués par leur zèle pour le catholicisme. Mais il faut rappeler d'abord en quelque mots quelle était la physionomie que présentait pour lors le royaume des Francs. A la mort de Clovis, ses quatre fils s'étaient partagé ses états. Thierry régnait à Metz, Clodomir à Orléans, Childebert à Paris, Clotaire à Soissons. Une partie de la Belgique reconnaissait Thierry, l'autre appartenait à Clotaire. Il n'est pas de cette histoire de redire tout ce que ces partages de territoire amenèrent de querelles, de divisions, de déchirements pour nos contrées. Tantôt réunies, tantôt séparées, elles eurent à passer de longues années de désordre. Nous ne pouvons cependant omettre de mentionner ici la grande division qui s'introduisit alors entre l'Austrasie et la Neustrie. En Belgique, l'Escaut et la forêt charbonnière leur servaient de lignes de démarcation. La Neustrie comprenait les royaumes de Paris, de Soissons et d'Orléans; l'Austrasie renfermait, outre Metz, son chef-lieu, les villes de Strasbourg, de Toul, de Verdun, de Châlons-sur-Marne, de Rheims, de Laon, de Cambrai, de Maestricht et de Cologne. En 638, le roi Dagobert laissa

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. III.

Digitized by Google

la Neustrie à son fils Clovis II, et l'Austrasie à son autre fils Sigebert III (*a*).

C'est à l'ombre du palais Austrasien que grandissait l'illustre race dont nous allons retracer l'influence sur l'Église, laissant à d'autres le soin de redire ce qu'elle a fait pour le bonheur des peuples. Elle eut pour souche le célèbre Pépin *de Landen*, ainsi nommé du lieu de sa sépulture en Brabant. C'est là qu'était son patrimoine, c'est là qu'il vit le jour. Ce que les légendes et la poésie racontent de ses aïeux nous voudrions le voir chanter par une muse nationale; un historien doit s'en tenir à des faits moins douteux. Il est certain que ce grand homme, qui jouissait déjà d'une immense influence, ne contribua pas peu à faire reconnaitre Clotaire II pour souverain de l'Austrasie, en 613. Ce prince lui confia l'éducation de son fils Dagobert à qui il céda de son vivant l'Austrasie (622) pour lui apprendre le grand art de gouverner. Il l'avait mis sous la tutelle de deux ministres bien capables d'atteindre ce but. Pépin était aidé dans ses hautes fonctions, par St. Arnould, évêque de Metz; il le consultait pour toutes les affaires qui avaient trait à la religion, car il connaissait sa piété et son savoir. Arnould, descendant d'une noble famille, avait été élevé à la cour du roi Théodebert, mais au milieu des séductions et de la pompe qui l'entouraient, il n'oublia jamais que Dieu doit être servi avant tout. Il s'en souvint dans les camps comme à la cour, sur le siége épiscopal aussi bien que dans le cloître. Il avait été marié avant de se consacrer au service des autels. En 610, Metz le choisit pour évêque. Sa femme Doda, que quelques écrivains honorent du titre de sainte, se retira dans un couvent de Trèves. Ils avaient eu de leur mariage deux fils; l'aîné Anségise épousa Ste. Begge, fille de Pépin, le second, St. Cloud, fut depuis évêque de Metz. Cependant Arnould avait toujours conservé une propension secrète pour la vie religieuse; il demanda au roi

(*a*) *Wastelain*, description de la Gaule Belgique, t. I.

Digitized by Google

Clotaire la permission de se retirer de la cour, et d'abdiquer l'épiscopat et le ministère, pour vivre dans la solitude à l'exemple de Romaric son ami. Ce prince lui écrivit que s'il voulait mener une vie plus parfaite, il devait le faire au milieu des peuples qui étaient confiés à ses soins, afin que ses exemples fussent plus utiles.

Arnould ne se rebutta point de ce refus. Peu de temps après le concile de Rheims, il fit de nouvelles instances, qui eurent enfin le succès qu'il espérait, lorsqu'il y avait le moins d'apparence de pouvoir réussir. Un jour qu'il pressait plus vivement Dagobert de lui accorder la permission de se retirer de la cour, ce jeune roi qui avait assez profité de ses conseils, pour en connaître l'utilité, entra dans une si furieuse colère, que portant la main à son épée, il menaça de l'en frapper. La reine Gomatrude, étant survenue dans le moment, se jeta aux pieds d'Arnould pour lui demander pardon. Le roi confus de son emportement en fit autant; et pour réparer cette faute par le sacrifice qui devait lui coûter le plus, il accorda au saint évêque la permission de se retirer du monde.

St. Romaric ayant appris cette heureuse nouvelle dans sa solitude d'Habend, se rendit en diligence à Metz pour en féliciter Arnould; et il lui indiqua un endroit solitaire, assez voisin de son monastère, où il pourrait vivre comme dans un désert. Arnould ayant réglé quelques affaires de famille, fit élire pour son successeur dans son siége St. Goéric, surnommé Abbon. Après quoi, il quitta son église et la cour, sans rien emporter que l'estime du roi et des courtisans, que l'amour et les regrets des peuples, surtout des pauvres dont il était le père. C'est ainsi que ce saint évêque, cet habile ministre d'état, alla enfouir dans la solitude les talents qu'il avait reçus, et que par là même il les rendit plus précieux aux yeux de Dieu. Il fut sans contredit un des plus grands hommes, et un des plus grands saints de son siècle : mais il n'est pas aisé de décider si sa sainteté éclata plus à la cour dans

Digitized by Google

le maniement des affaires de l'état, ou dans le désert, où il ne s'occupa que de son salut. Il passa le reste de sa vie avec quelques moines qu'il s'associa, sur une montagne voisine de celle d'Habend. Il y mourut l'an 640, entre les bras de St. Romaric, qui l'enterra dans son monastère. Mais St. Goéric ne voulut point que son église fut privée de ce précieux dépôt; et un an après la mort de St. Arnould, il se rendit à la *sainte montagne* avec deux évêques, Paul de Verdun et Théofroi de Toul, le leva de terre et le transféra à Metz. Le martyrologe romain place la fête de St. Arnould au 18 Juillet, qui est le jour de sa translation : car le 16 Août est celui de sa mort (*a*).

St. Cunibert, évêque de Cologne, fut appelé à remplacer St. Arnould. Il était digne d'une si haute charge. De concert avec Pépin, il dirigea si bien le royaume de Dagobert, qu'on eut dit que la paix et la justice s'y étaient fixées pour toujours. Mais la passion qui perdit Salomon, égara aussi un jeune prince qui avait fait naitre de si belles espérances. Devenu maitre de toute la France (628), Dagobert choisit pour séjour la ville de Paris. Là il oublia les sages conseils d'Arnould, de Cunibert et de Pépin, et se livra éperdument à l'amour des femmes. Il répudia la reine Gomatrude pour épouser Nantechilde qui était une de ses suivantes. Ce n'était que le commencement de ses désordres; à l'incontinence il joignit l'avarice et commença à mettre la main sur les biens de l'Église.

Pépin crut devoir lui adresser quelques plaintes affectueuses sur sa conduite. Elles furent mal reçues. Ce prince égaré, oubliant tout ce qu'il devait à ce grand homme, porta l'ingratitude jusqu'à vouloir se défaire de lui par le poignard. Il revint pourtant peu après à de meilleurs sentiments, et il confia aux soins de son vieux ministre l'enfance de Sigébert son fils, qu'il venait de déclarer roi d'Austrasie, à l'âge de trois ans (633). L'administration de l'état fut remise aux mains de St. Cunibert et du duc

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. III.

Digitized by Google

Adelgise. Sept ans après, Pépin mourait, au grand regret de son pupille Sigébert et de tout le peuple d'Austrasie. Son corps, après avoir reposé quelques temps à Landen, fut transporté à Nivelles où on le déposa dans une châsse, près de l'autel de sa sainte fille Gertrude.

Cette châsse est portée processionellement tous les ans au milieu des reliques des saints par les rues de la ville, où Pépin est de temps immémorial honoré d'un culte solennel. Ce qui n'empêche pas le savant Molanus de douter si l'on peut le compter *canoniquement* parmi les saints. On peut voir aussi sur ce sujet l'opinion des Bollandistes. Toujours est-il que Pépin est nommé à bon droit le patriarche du Brabant et la gloire de la Belgique. Sa noble postérité ne devait pas moins mériter de l'Église que de la patrie. Elle sera l'âme de tout ce qui se fera de grand sur notre territoire, pendant le siècle qui va suivre.

Mais il nous faut dire d'abord un mot des apôtres qui honoraient le nord de la Neustrie du temps de Pépin. Le premier qui se présente est le saint évêque de Térouane, dont nous avons déjà parlé. Omer était né à Godenthals au diocèse de Constance. Il commença, étant encore dans le monde, par faire les fonctions d'un apôtre auprès de son père nommé Friulfe, lequel, après la mort de sa femme Domite, montrait quelque désir de se donner à Dieu. Son fils lui persuada par ses exhortations d'embrasser la vie monastique (*a*); et ils allèrent ensemble à Luxeu, pour s'y dévouer aux pratiques de la pénitence. St. Eustase qui en était abbé, les admit avec joie au nombre de ses religieux; et Omer ne tarda pas à se distinguer des autres par ses vertus et par ses talents. St. Achaire ou Achar de Noyon, qui l'avait connu à Luxeu, engagea Dagobert, l'an 637, à le nommer évêque de Térouane et de Boulogne.

(*a*) Le P. Mabillon dit dans ses annales que ce fut le père qui persuada à son fils d'embrasser la vie monastique, mais la vie de St. Omer que cet auteur a donnée parmi les actes des saints Bénédictins dit précisément le contraire : *eum confortante ac suadente Audomaro filio.*

Digitized by Google

Jonas dit qu'Omer fut évêque de ces deux villes : ce qui semble marquer que le siége épiscopal était indifféremment dans l'une ou dans l'autre. Quoiqu'il en soit, ce diocèse était sans pasteur depuis près d'un siècle : c'était un champ inculte qui avait besoin d'un ouvrier aussi laborieux que l'était Omer. La foi que les SS. Fuscien et Victoric, que St. Victrice, et ensuite St. Aumond y avaient plantée, y paraissait presque étouffée par les vices et par les superstitions.

Le nouvel évêque s'appliqua avec un courage infatigable à défricher ces terres, auxquelles il ne semblait manquer que la culture pour les rendre fertiles. Il y fit refleurir la religion, et lui érigea des trophées sur les ruines des temples des idoles qu'il abattit. Trois excellents ouvriers vinrent quelque temps après l'aider à recueillir cette abondante moisson : c'étaient Bertin, Mommolin et Ebertram, aussi moines de Luxeu, et recommandables par la sainteté de leur vie. Ils continuèrent au milieu des travaux de l'apostolat à garder les observances de la vie monastique, et firent naître à plusieurs le désir de les imiter. C'est ce qui engagea dans la suite St. Omer à faire un monastère dans la terre de Sithiu, qu'un seigneur nommé Adroald qu'il avait converti, lui avait d'abord donnée pour y bâtir un hôpital. Il y nomma pour premier abbé St. Mommolin (*a*) : mais ce célèbre monastère de Sithiu, qui porte aujourd'hui le nom de St. Bertin, son second abbé, ne devait paraître dans tout son lustre que durant la prédication glorieuse de St. Amand dont il est enfin temps de parler.

Ce grand apôtre de la Belgique a laissé dans toutes nos provinces, des monuments de son zèle. Il était natif d'Herbauges, aujourd'hui du territoire de Nantes, mais censé alors de l'Aquitaine. Son père Sérène et sa mère Amantia étaient d'une bonne noblesse, et ils avaient un riche patrimoine pour la soutenir. Mais Amand, renon-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. III.

Digitized by Google

çant à tous ces avantages, quitta la maison paternelle dès sa jeunesse, et se retira dans une île (*a*) proche la Rochelle, où il embrassa la vie religieuse dans un monastère qui y était alors. Son père qui n'avait sur lui que des vues mondaines, l'y alla trouver, et le menaça de le déshériter, s'il ne quittait l'habit qu'il avait pris. Il répondit : « Mon père, je n'attends rien de votre succession : tout » ce que je vous demande, c'est que vous me laissiez ser- » vir Jésus-Christ qui est mon héritage. » Une réponse si sage et si précise étonna ce père ambitieux; mais elle ne lui fit pas quitter le dessein de tirer son fils du monastère. Amand, pour se délivrer de ces combats, qui sont rudes, quand on a le cœur aussi bon qu'il l'avait, forma la résolution d'aller se cacher ailleurs.

Il commença par visiter le tombeau de St. Martin de Tours. Prosterné au pied de ce saint monument, il demanda à Dieu avec larmes la grâce de ne jamais retourner dans sa patrie; et après cette fervente prière il reçut la tonsure cléricale. Il ne tarda pas à se distinguer parmi le clergé de Tours : mais la renommée des vertus de St. Austrégisile qui vivait encore, l'attira bientôt à Bourges, où ce saint évêque, et St. Sulpice, alors son archidiacre et depuis son successeur, le reçurent avec une sainte joie. Ils lui firent bâtir une petite cellule proche de la cathédrale, dans laquelle il vécut reclus pour mourir et s'ensevelir au monde. Là, couché sur la cendre, vêtu d'un rude cilice, ne prenant pour nourriture qu'un peu d'eau et quelques morceaux de pain d'orge, il passa plus de quinze ans dans la plus exacte et la plus austère retraite. C'est ainsi que sans le savoir, il se disposait à l'apostolat auquel il était destiné.

(*a*) Il y a dans le latin *Insula Ogia*. On croit communément que c'est l'île d'*Oye*, près l'île de *Ré*. Mais M. de Valois juge que c'est plustôt l'île d'*Yeu*; parce que l'auteur de la vie de St. Amand dit que l'île où il se retira, était éloignée du rivage de quarante milles : ce qui convient à l'île d'Yeu et nullement à l'île d'Oye.

Digitized by Google

Au bout de quinze années d'une si rude pénitence, Amand se sentit inspiré de faire le pèlerinage de Rome, pour visiter les tombeaux des SS. Apôtres. C'était à la vue de ces sacrées cendres que Dieu voulait lui donner sa mission. Une nuit qu'il priait avec ferveur à la porte de la Basilique de St. Pierre, parce qu'on ne lui avait pas permis de la passer dans l'église même, le prince des apôtres s'apparut à lui, et lui ordonna de retourner incessamment dans les Gaules, pour y annoncer aux peuples les vérités du salut.

Amand ne s'excusa point : il crut que celui qui l'appelait au ministère de la parole, lui donnerait les talents nécessaires; et il ne fut point trompé. A son retour dans la Gaule, il prêcha avec tant de succès, que les fruits de son apostolat ne parurent pas moins miraculeux que sa vocation. Clotaire II, qui en entendit bientôt parler avec éloge, pour lui donner plus d'autorité, le fit ordonner évêque, sans cependant lui assigner de siége. Le nouvel apôtre soutint sa dignité par ses vertus. Il savait se faire aimer des pauvres, et se faire respecter des riches. Son zèle ne négligeait rien. Il trouvait moyen d'acheter les jeunes esclaves étrangers qu'on vendait. Après avoir eu la consolation de les baptiser, il les faisait instruire dans les lettres; et leur ayant donné la liberté, il les distribuait en diverses églises, où plusieurs d'entre eux devinrent dans la suite abbés ou évêques.

St. Amand choisit pour sa mission la Gaule Belgique, et nommément le territoire de Gand, où il restait encore un grand nombre d'idolâtres. C'était un peuple dont la férocité avait déjà rebuté le zèle de plusieurs missionnaires : elle ne servit qu'à animer celui d'Amand. Il alla trouver Achaire, évêque de Noyon et de Tournai, dans le diocèse duquel Gand était alors; et il le pria d'obtenir du roi Dagobert des lettres, pour obliger ses sujets idolâtres à se faire instruire du Christianisme. Le zèle du prince seconda celui du missionnaire, qui ne laissa pas malgré

Digitized by Google

une si puissante protection d'avoir beaucoup à souffrir : mais il triompha de tous les obstacles par sa patience et sa charité. Ses vertus furent plus efficaces pour persuader les peuples, que tous les ordres du roi.

St. Amand étant à Tournai, apprit qu'un comte Franc, nommé Dotton, venait de condamner un voleur à la mort. Il courut aussitôt demander sa grâce : mais il ne put l'obtenir; et ce malheureux fut exécuté. Quand il fut mort, Amand alla détacher le corps du gibet, et l'ayant fait porter chez lui, il passa la nuit en prières. Le lendemain il appela ses clercs, et leur ordonna de lui apporter de l'eau. Ils crurent que c'était pour laver le cadavre selon la coutume, avant que de l'enterrer. Mais ils furent bien surpris, lorsqu'étant entrés dans la chambre, ils y trouvèrent celui qu'ils avaient laissé mort, plein de vie, et s'entretenant avec le saint évêque. Il portait encore les cicatrices des plaies qu'on lui avait faites : mais elles disparurent dès qu'Amand les eut lavées avec l'eau qu'il s'était fait apporter. Baudemont, qui rapporte ce fait, assure l'avoir appris de la bouche d'un prêtre qui en fut témoin.

St. Amand eut beau recommander le secret : un si grand miracle éclata dans tout le pays, et il convainquit beaucoup mieux les idolâtres que tous les raisonnements. Ils abattaient eux-mêmes les idoles et leurs temples; et St. Amand bâtissait en la place des églises et des monastères. Ce St. Apôtre ayant résolu d'aller prêcher la foi aux nations infidèles de la Germanie, fit un second voyage à Rome pour faire approuver son dessein. Il alla en effet annoncer l'Évangile dans le pays des Sclavons, où il espérait de pouvoir cueillir la palme du martyre. Mais voyant que ce peuple n'était, ni assez docile pour embrasser l'Évangile, ni assez féroce pour verser le sang de ceux qui le lui annonçaient, il quitta cette terre ingrate.

St. Amand après cette mission étant repassé dans la

Digitized by Google

Gaule, eut bientôt occasion de montrer l'intrépidité de son zèle. Il y trouva même ce qu'il avait cherché en vain chez les nations barbares, je veux dire la gloire de souffrir pour les vérités qu'il annonçait. Nous avons vu que l'amour des femmes, écueil fatal des jeunes princes, fit en peu de temps oublier à Dagobert les leçons qu'il avait reçues de St. Arnould et de St. Cunibert. Il se livra à cette passion avec tant de scandale, qu'il eut jusqu'à trois femmes à la fois (*a*) qui portaient le nom de reines, sans parler d'un grand nombre de concubines. St. Amand eut seul le courage de paraître devant le roi pour lui reprocher ses désordres. Il reçut aussitôt la récompense de son zèle : Dagobert offensé des reprimandes de l'homme apostolique, le relégua hors de son royaume. La cause de son exil l'en consola, et lui donna une nouvelle autorité. Il alla travailler sur les terres d'Aribert, qui règnait alors au-delà de la Loire : mais il fut bientot rappelé pour un sujet qui lui fut encore plus glorieux, que n'avait été celui de son bannissement.

Un fils étant né à Dagobert l'an 630, ce prince voulut le faire baptiser par un saint évêque, qui put attirer sur cet enfant les bénédictions du ciel. Il jeta les yeux sur St. Amand, et lui envoya ordre de se rendre à sa cour, montrant assez par là que si les grands n'aiment pas ceux qui leur disent des vérités désagréables, ils sont forcés de les estimer. Amand obéit, et vint saluer le roi à Clichi proche Paris. Dès que Dagobert le vit paraître, il se jeta à ses pieds, pour lui demander pardon de ce qui s'était passé. Après quoi il lui dit : « Le Seigneur » m'a donné un fils, sans que je l'aie mérité : je vous prie » de vouloir le baptiser, et de le regarder comme votre » fils spirituel. » Amand refusa d'abord cet honneur : mais les instances que le roi lui fit faire par Ouen et Eloi,

(*a*) Ces trois reines étaient selon Frédégaire : Nantechilde, Vulfegonde et Berchilde, sans parler de Gomatrude que Dagobert avait répudiée à Reuilli, proche de Paris, ni de Ragnetrude, qui fut mère de Sigebert III.

Digitized by Google

deux seigneurs de sa cour d'une grande piété, firent céder sa modestie à l'obéissance. L'enfant fut aussitot apporté : le saint évêque l'ayant pris entre ses bras, lui donna sa bénédiction, et récita des prières pour le faire catéchumène. L'oraison étant finie, comme personne ne répondait, Dieu délia la langue du jeune prince, qui n'avait pas plus de quarante jours, et il répondit distinctement *Amen*. C'est un saint abbé auteur contemporain qui atteste ce miracle ; et la sainteté où parvint l'enfant, en qui il fut opéré, donne un nouveau poids à son témoignage. La cérémonie du baptême se fit l'an 630 à Orléans, où le roi Aribert, autrement Charibert se rendit pour lever le jeune prince des sacrés fonts avec St. Amand, qui le baptisa et le nomma Sigébert. C'est ce Sigébert dont nous avons parlé, qui, à l'âge de trois ans, nommé roi d'Austrasie, fut remis à la tutelle du bienheureux Pépin de Landen, maire du palais (*a*).

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. III.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

De l'an 630 à l'an 659.

Églises et Monastères que St. Amand fonda en Belgique, ou qui lui doivent leur origine. — Monastères de Gand, de Renaix, de Leuze, de Fosse, de Nivelles, de Marchiennes, de Hamay, de Maroiles, de St Ghislain, de Hautmont, de Soignies, de Mons, de Maubeuge, de Malmedi, de Stavelot, de Tournai, de Noyon. — Origine de plusieurs villes, — Première église d'Anvers. — Les SS. Bavon, Liévin, Gertrude, Feuillan, Frédegange, Gertrude, Adalbalde, Rictrude, Ghislain, Aubert, Aldégonde, Waudru, Remacle, Sigébert, etc. — Vie et prédication de St. Eloi, apôtre des Flamands.

Dans l'énumération des monastères qui doivent leur origine à St. Amand, nous ne suivrons point l'ordre chronologique; car leurs dates de fondation sont pour la plupart incertaines, et les discuter serait une chose si non inutile, du moins ennuyeuse pour le lecteur. Commençons par la capitale des Flandres. Gand n'était encore qu'un château, autour duquel s'étaient groupées quelques huttes. Amand y établit un monastère connu depuis sous le nom de St. Bavon, parce que ce Saint y mourut; puis il en fonda un second sur la colline appelée *Blandinium* et qu'on nomme aujourd'hui *Montagne de St. Pierre.* C'est en effet sous l'invocation de ce St. Apôtre qu'il avait placé ces deux maisons : il en établit une troisième en l'honneur de Notre-Dame sur les bords de la Lys, là, où se voit encore de nos jours l'abbaye de Tronchiennes. Celle-ci semble n'avoir d'abord été qu'une communauté de prêtres, tandis que les deux autres suivaient la règle de St. Benoît. Elle passa plus tard aux Prémontrés.

St. Bavon, le patron de Gand, descendait d'une illus-

Digitized by Google

tre famille de la Hesbaye au pays de Liége. Son vrai nom, celui qu'il reçut au baptême, était Allouin; l'autre lui fut donné dans son enfance à cause de son amabilité. Sa jeunesse fut licencieuse et son mariage avec une fille du comte Adilion, n'avait pu servir de frein à ses passions indomptées. Sa fille qu'il aimait avec tendresse, devait être avec St. Amand, l'instrument d'une des plus belle conquêtes de la grâce. C'était un ange de candeur, d'innocence et de piété. Ses exemples commencèrent à ébranler ce cœur de fer; les prédications de l'apôtre de la Belgique l'achevèrent. Sans écouter le respect humain qui est si souvent un obstacle à la conversion des grands, il alla se jeter aux pieds du saint Apôtre, et lui confessa tous ses péchés avec larmes. Après quoi ayant distribué ses biens aux pauvres, il reçut de St. Amand la tonsure cléricale, et le suivit quelque temps dans ses missions pour s'affermir dans le bien, et réparer les scandales qu'il avait donnés.

Ensuite Bavon se retira à Gand, dans le monastère que ce saint évêque y avait établi, et que gouvernait St. Florbert. Ce fut là que ce saint pénitent fit voir ce que peut l'homme le plus faible avec le secours de la grâce. Rien de ce qui peut humilier l'esprit et macérer la chair ne le rebuta. Un esclave qu'il avait autrefois maltraité et fait emprisonner, l'étant venu voir, Bavon se jeta à ses pieds, et voulut qu'il le traitât comme il l'avait lui-même traité. Il l'obligea donc malgré lui à lui déchirer les épaules à coups de fouets, et à le lier et le traîner en prison comme un criminel. La prudence humaine trouvera ici de l'excès: mais la grâce conduit les âmes généreuses par des routes particulières.

Bavon croyait n'en pouvoir assez faire pour expier ses péchés. Couvert d'un cilice, il couchait sur la terre, n'avait pour siége et pour oreiller qu'une pierre, et tenait ses pieds passés dans des entraves semblables à celles dont se servaient les anciens, pour tourmenter les coupables.

Digitized by Google

Sa nourriture n'était que du pain d'orge et de l'eau. Avec ces austérités la vie cénobitique lui parut encore trop douce pour un pécheur comme lui. Il s'enfonça dans la forêt voisine, et vécut quelque temps dans le creux d'un gros arbre qu'il arrosait sans cesse de ses larmes. Il ne rentra dans le monastère, qu'à condition qu'on lui bâtirait une cellule pour y vivre reclus. Il pria St. Amand et St. Florbert de lui permettre de s'y enfermer. Le saint évêque et le saint abbé ayant pris jour se rendirent à la nouvelle cellule avec le clergé et le peuple, pour faire la cérémonie de la résolution; et après que St. Amand eut administré l'Eucharistie à Bavon, on l'ensevelit plutôt qu'on ne l'enferma. Car sa cellule était un vrai tombeau.

Nous voyons par la règle de Grimlaïc qu'il fallait avoir la permission de l'évêque pour se faire reclus; que celui qui voulait l'être, promettait la stabilité en présence de l'évêque et du clergé assemblé; que la cellule devait être petite, avoir un petit jardin et un oratoire, si le reclus était prêtre; ou sinon, être attenante de quelque église, d'où par une fenêtre le reclus pût entendre la messe, et recevoir la communion. On murait la porte de la cellule; et l'évêque pour plus grande précaution, y apposait son sceau. St. Bavon succomba bientôt à tant de macérations. Dès qu'il sentit sa fin approcher, il manda un ami qu'il avait dans le monastère de Torhoult, nommé Domtin; et ayant reçu le corps et le sang de Jésus-Christ, il mourut le 1 Octobre de l'an 654, après trois ans de pénitence (*a*).

Aussitôt après sa mort, il apparut à Ste. Gertrude, sa nièce, la fille de Pépin, et la pria d'envoyer à Gand des linceuls pour l'ensevelir. Ses vertus et ses miracles, attirèrent un grand nombre de jeunes gens dans son monastère, et une foule d'habitants autour de son tombeau. Ainsi se forma le noyau de cette cité superbe qui devait un jour affronter les armes des empereurs et des rois.

Quelque temps après la mort de St. Bavon, en 655, un

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. III.

Digitized by Google

évêque irlandais nommé Liévin, se rendant au pays d'Alost, pour y prêcher la foi, vint demander l'hospitalité au monastère de l'illustre défunt. Il fut reçu avec amour par l'abbé Florbert, et célébra pendant 30 jours le saint sacrifice sur le sépulcre de St. Bavon, déjà renommé par les prodiges qui s'y opéraient. Il y fit une épitaphe en vers latins, qui peut donner une idée de la poésie de ces temps. Arrivé à Honthem, village situé entre Gand et Ninove, il écrivit une épître, en gracieux distiques, à St. Florbert, pour le remercier des secours qu'il lui envoyait dans sa mission. Rien de plus intéressant que ce tableau de nos mœurs primitives.

D'autre part, il est éloquent quand il se plaint des persécutions qu'on lui suscite : Que t'ai-je fait, dit-il, ô toi qui me persécutes? Peuple ingrat ! je t'apporte la paix et tu me rends la guerre. Mais tes fureurs m'assurent la victoire! Le martyre est le vœu le plus doux de mon cœur. De nombreux miracles auraient dû rendre persuasive une parole si onctueuse; mais il avait affaire à des cœurs de bronze. Un jour, un démoniaque le voyant approcher, se mit à hurler : « Liévin, pourquoi m'en veux-tu ? Tu viens me chasser de mon empire! Prends garde que je ne me venge. » L'apôtre fit le signe de la croix sur le possédé et ordonna au démon de se retirer. Celui-ci quitta sa proie, en répandant autour de lui une flamme couleur de sang. Deux bonnes femmes frappées de ce prodige invitèrent Liévin à venir chez elles pour les instruire dans la foi. Une d'elles, nommée Craphaïlde, avait un fils aveugle depuis treize ans. Le saint fit sur ses yeux le signe de la croix et au même instant il recouvre la vue. Étant allé à Essche près de Grammont, il fut saisi par une bande de meurtriers, meurtri de coups et enfin décapité (655). La pieuse Craphaïlde, qui l'avait logé, fut également assassinée avec son fils Brixius, parce qu'elle avait osé reprocher aux meurtriers un crime si atroce. La fête du saint Apôtre se célèbre le 21 Novembre, jour de sa mort.

Digitized by Google

A Renaix qui faisait alors partie du Brabant aussi bien qu'Alost, St. Amand élève son quatrième monastère; il en bâtit encore un autre à Leuze; et s'étant rendu à Forest, non loin de Bruxelles, il y convertit la maison d'un riche chrétien en une église consacrée à St. Denis.

A Nivelles, il rencontra la pieuse veuve de Pépin, Itte avec sa fille Gertrude. Celle-ci encore jeune avait été recherchée en mariage parce qu'il y avait de plus grand dans le royaume, tant pour ses qualités personnelles, que pour sa naissance et ses richesses. Mais Gertrude ne voulait d'autre époux que celui des vierges : elle s'en était déclarée dès son enfance.

Pépin ayant un jour invité le roi Dagobert à dîner, le prince y alla, accompagné d'un jeune courtisan, fils d'un duc d'Austrasie, lequel pria le roi d'engager Pépin à lui promettre Gertrude en mariage. On la fit venir en présence des conviés; et le roi proportionnant son discours à son âge, lui demanda si elle ne serait pas bien-aise d'avoir pour mari un jeune seigneur tout chamarré d'or. Mais la jeune enfant répondit avec une vivacité et une fermeté qui surprirent les assistants, qu'elle n'aurait jamais, d'autre époux que Jésus-Christ. L'âge ne fit que fortifier en elle ces sentiments; et elle ne songeait qu'à vivre avec sa mère dans la solitude d'une maison de campagne, lorsque St. Amand qui faisait toujours dans la Flandre les fonctions de son apostolat, les vint visiter.

Ce saint évêque conseilla à Itte de faire bâtir un monastère à Nivelles pour elle et pour sa fille. Itte fit aussitôt mettre la main à l'œuvre; et quand le monastère eut été achevé, malgré bien des traverses, elle reçut le voile des mains de St. Amand. Ensuite présentant sa fille à l'autel, elle lui coupa elle-même les cheveux en forme de couronne : ce qui marque qu'on coupait les cheveux aux vierges en les consacrant à Dieu. Mais on ne les rasait point : le concile de Lestines ordonna qu'on raserait les religieuses qui seraient tombées dans quelque faute hon-

Digitized by Google

teuse. Gertrude reçut le voile quelque temps après, et sa mère la fit aussitôt déclarer abbesse de Nivelles : mais elle garda toujours la meilleure part au gouvernement du monastère, tant qu'elle vécut. Cette pieuse veuve mourut la douzième année après la mort de son mari, c'est-à-dire l'an 652, et fut enterrée à Nivelles dans l'église de Saint-Pierre. Elle est honorée le 8 Mai. Plusieurs auteurs ne lui donnent, comme à Pépin, que la qualité de bienheureuse.

Gertrude se trouva alors chargée seule du gouvernement d'une nombreuse communauté de filles, dans sa vingt-sixième année : mais la maturité des mœurs avait dévancé en elle celle de l'âge. Pleine de charité pour toutes ses sœurs, elle sut corriger avec sévérité celles qui transgressaient la règle; et la bonté qui faisait son caractère, n'affaiblit point son zèle. La sainte abbesse s'appliqua surtout à donner à ses religieuses de pieux et d'habiles directeurs. Elle savait que c'est principalement de là que dépendent la paix et le bon ordre d'une maison religieuse. Elle employa donc à l'instruction et à la direction de ses filles les deux frères de St. Fursi, St. Foillian et St. Outain; qui étaient passés en Gaule. Elle étudiait elle-même l'Écriture sainte sous ces pieux maîtres, et elle la savait presque par cœur. Elle en nourrissait sa piété, et y trouvait toujours de nouveaux motifs de ferveur. L'étude des saintes lettres ne peut manquer d'être utile, même aux personnes du sexe, quand elles la font sous des docteurs soumis à l'Église, et que la curiosité ou la vanité ne les fait pas entrer dans des questions, qu'elles ne peuvent, ni ne doivent approfondir.

Sainte Gertrude, après avoir gardé quelque temps St. Outain auprès d'elle, lui donna la terre de Fosse, pour y bâtir un monastère. St. Foillian ou Foignan demeura à Nivelles, où sans doute il y avait un double monastère pour les moines ou les clercs, qui servaient de directeurs aux religieuses. S'étant un jour mis en chemin pour aller voir

Digitized by Google

son frère, avec trois de ses disciples, il fut assassiné avec eux par des voleurs, vers l'an 655; il est révéré comme martyr avec ses compagnons, le 31 Octobre. St. Ultain ou Outain fut dans la suite abbé du monastère de Péronne; et il mourut vers l'an 680. Il est honoré le 1 Mai.

Sainte Gertrude l'avait précédé de plusieurs années dans le tombeau (659). Trois ans avant sa mort, sentant que ses austérités avaient extrêmement affaibli sa santé, et qu'il lui restait peu de temps à vivre, elle quitta le nom et la charge d'abbesse, qu'elle donna à une de ses nièces, nommée Wulfétrude, fille de Grimoald, laquelle n'était alors âgée que de 20 ans. Mais les exemples qu'elle trouva à Nivelles, et les leçons qu'elle y reçut, lui eurent bientôt appris l'art de gouverner.

Gertrude dégagée ainsi de tout autre soin, ne songea plus qu'à se préparer à une sainte mort. Dès qu'elle sentit sa fin approcher elle appela un des moines qui desservaient le monastère, et lui dit : « Allez vite trouver Ultain au » monastère de Fosse, et dites lui : Gertrude m'envoye » vous demander quel jour elle mourra. Car elle dit » qu'elle craint beaucoup à l'approche de son dernier » terme, et que cependant elle ressent une joie sensible. » Ultain répondit : « C'est aujourd'hui le 16 Mars (*a*) : » Gertrude, la servante du Seigneur, mourra demain » pendant la messe. Dites-lui qu'elle ne craigne pas : » St. Patrice et les anges sont prêts à la recevoir dans la » gloire. » Cette nouvelle remplit Ste. Gertrude de la plus douce consolation. Le lendemain qui était un Dimanche, elle reçut à la sixième heure du jour, c'est-à-dire à midi, le Viatique du corps et du sang de Jésus-Christ : après quoi elle rendit son âme à son Créateur. L'auteur qui rapporte les circonstances de cette sainte mort, est bien digne de foi, puisqu'il y était présent.

(*a*) Le manuscrit porte : *decimus sextus calendas*, il faut decimus septimus. Le copiste ignorant aura cru que *decimus sextus calendas Aprilis*, signifiait le 16 Mars : il ne signifie que le 15.

Digitized by Google

Comme l'abbesse Wulfétrude était fille de Grimoald, qui s'était révolté contre son prince légitime, elle fut enveloppée dans la disgrâce de son père, lequel mourut la même année que Gertrude sa sœur; et elle eut beaucoup à souffrir au commencement de son gouvernement de la part des reines et des rois régnants. Les évêques même voulurent d'abord lui persuader d'abdiquer la charge d'abbesse; et comme ils virent qu'elle n'y voulait pas consentir, ils cherchèrent des prétextes pour la déposer. Mais la sagesse de sa conduite la fit triompher de l'animosité de ses ennemis, et les rendit dans la suite ses protecteurs (*a*).

Revenons à St. Amand. Après avoir bâti un oratoire à Ouverberg, plus tard Geertruyds-Berg, près de Bréda, nous le trouvons à l'embouchure de l'Escaut, fondant une église sous l'invocation des saints Apôtres Pierre et Paul, sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville d'Anvers. Ainsi cette grande cité est redevable de son origine à celui qui avait déjà jeté les fondements de Gand. Henschenius pense que c'est encore St. Amand qui fut le fondateur du monastère d'Heusden, dont Frédegang fut le premier abbé. Lors de l'invasion des Normands, les reliques de ce saint furent transportées à Moustier près de Namur, autre fondation de St. Amand.

Mais parmi tous les monastères, celui qu'il éleva près du confluent de la Scarpe et de l'Elnon, semble avoir été l'objet de ses prédilections. C'est là qu'il voulut se reposer de ses courses apostoliques, en attendant qu'il reçut du ciel la couronne de ses travaux. Bientôt une ville portant son nom s'érigea près de ce couvent et rappelle encore aujourd'hui son glorieux souvenir. Un peu plus bas sur les rives de la Scarpe se trouve Marchiennes, nouveau monument de sa piété. Il y avait été appelé par une famille de saints, le noble Adalbade et Rictrude, sa pieuse épouse. St. Adalbade était petit-fils d'une sainte, la vénérable Gé-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

rétrude, fondatrice du monastère d'Hamay. Il épousa Rictrude, originaire d'Aquitaine, également riche et noble : mais il la rechercha moins pour ses grands biens que pour sa vertu. Aussi le ciel versa-t-il ses plus abondantes bénédictions sur ce mariage. Il en naquit quatre enfants que l'Église a mis tous au nombre des saints, aussi bien que le père et la mère. Ces enfants sont St. Mauronte, qui fut baptisé par St. Riquier, Ste. Eusébie, qui devint abbesse d'Hamay; Ste. Clothésende, qui le fut de Marchiennes; et Ste. Aldesende, morte dans son enfance.

Adalbade chef de cette sainte famille, fut assassiné dans un voyage qu'il fit dans la troisième Aquitaine, qui fut nommée la Gascogne, à cause des Basques ou Vascons qui s'y établirent (*a*). Il est révéré comme martyr suivant l'usage de ces temps là, de donner cette qualité aux personnes pieuses mises à mort injustement. Ste. Rictrude, après l'assassinat de son mari, se retira à Marchiennes, où St. Amand avait établi St. Jonas pour premier abbé. C'était un monastère d'hommes : mais en considération de la fondatrice, Jonas y joignit une communauté de religieuses; et après la mort de cet abbé, elles occupèrent seules le monastère de Marchiennes pendant plus de trois cents ans.

Jusque là St. Amand n'avait été attaché à aucun siége. Mais l'an 647 le roi Sigebert qui l'aimait comme son père, l'obligea d'accepter l'évêché de Maestricht, après la mort de St. Jean, surnommé l'agneau, évêque de cette ville, où le siége de Tongres avait été transféré. Amand se borna donc à cultiver son diocèse; il en parcourait sans cesse les villes et les bourgades avec un zèle infatigable. Il s'appliqua particulièrement à corriger les désordres de son clergé; mais ses travaux furent infructueux; et il

(*a*) St. Adalbalde est honoré le 2 Février, Ste. Rictrude le 12 Mai, St. Mauronte le 5 Mai, Ste. Eusébie le 16 Mars, Ste. Clothésende le 30 Juin, Ste. Aldesende le 24 Décembre, et St. Jonas, premier abbé de Marchiennes, le 1 Août.

Digitized by Google

éprouva qu'il est plus aisé de convertir des barbares à la foi, que de réformer des prêtres scandaleux. Les contradictions qu'il eut à essuyer de la part de plusieurs de ces ecclésiastiques, à qui il voulait faire observer une exacte discipline, avaient fait renaître dans son cœur le zèle pour les missions, et l'amour de la solitude qui lui servait de délassement. Il avait même écrit au pape St. Martin pour demander la permission de quitter son siége.

Ce saint Pape estimait trop les talents de cet homme apostolique, pour lui accorder si facilement sa demande. Il lui fit donc une réponse, par laquelle, après avoir donné à son zèle les justes éloges qu'il méritait, il tâche de le soutenir contre le dégoût et le chagrin de voir ainsi ses peines inutiles. « Autant, lui dit-il, vos travaux apostoli-» ques nous ont donné de consolation, autant avons-nous » été affligés de l'endurcissement des prêtres de votre » nation, qui, méprisant le soin de leur salut et le ser-» vice de notre Rédempteur, se plongent dans l'ordure » des vices. Mais plus nous avons reçu du ciel, plus som-» mes-nous obligés de travailler par nos exhortations à la » correction de ceux qui s'égarent, au danger même de » leur être odieux. En effet, on nous a représenté que les » prêtres, les diacres et autres ministres de votre église » qui sont dans les ordres sacrés, déshonorent leur carac-» tère par des actions honteuses : que c'est là ce qui afflige » si sensiblement votre fraternité, et la porte à vouloir » abdiquer l'épiscopat, pour mener une vie tranquille » dans le repos et le silence.

» Mais, mon très-cher Frère, que le dégoût et le chagrin » ne vous fassent pas abandonner la sainte carrière que vous » avez entreprise. Considérez les outrages et les affronts que » Notre-Seigneur a soufferts pour nous racheter (*a*). » Le Pape lui parlait ensuite des luttes qu'il avait lui-même à soutenir contre le Monothélisme. Il lui envoyait en même temps les actes du concile rassemblé à Rome en 649, pour

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

condamner cette hérésie, le chargeant de les faire souscrire par les évêques de France. Enfin il l'engageait à proposer au roi Sigebert d'envoyer quelques-uns de ses prélats à Rome pour aller, comme légats du Saint-Siége, combattre les hérétiques de l'Orient.

Amand se rendit lui-même auprès du Pape, soit pour s'offrir à une mission si rude, soit pour lui porter les signatures qu'il avait demandées, soit enfin pour réitérer la demande qu'il avait déjà faite de pouvoir reprendre ses courses apostoliques. Il partit avec un moine d'Elnon, nommé Nicaise. Ils logèrent en chemin à Maizières, au territoire de Laon, chez un saint prêtre nommé Humbert, lequel, après avoir été élevé dans un monastère de Laon, était venu en ce lieu avec la permission de l'évêque, pour recueillir la succession de ses pères. Humbert édifié de la piété de ses hôtes, entreprit avec eux le voyage de Rome. St. Amand y fit enfin approuver au Pape les raisons qu'il avait de quitter le siége de Maestricht, qu'il ne tint qu'environ trois ans. St. Remacle, alors abbé de Stavelo, fut son successeur.

Amand, déchargé des soins de son évêché, reprit le cours de ses missions avec un nouveau zèle. Après avoir visité ses monastères de la Belgique, il alla prêcher la foi aux Basques ou Gascons, établis dans la Novempopulanie, qui étaient encore la plupart idolâtres. Comme il leur annonçait un jour les vérités du salut, un de ses auditeurs l'interrompant, voulut faire rire aux dépens de la religion et du prédicateur, par ces sortes de prétendus bons mots où il entre toujours plus d'impiété que d'esprit. Mais à l'instant le railleur incrédule fut cruellement tourmenté du démon jusqu'à la mort, qui le fit passer dans de plus grands supplices. Nonobstant ce miracle, Amand fit assez peu de fruit parmi les Gascons. Il revint donc dans la Flandre, où il fit vers l'an 652 avec St. Aubert, évêque de Cambrai, la dédicace de l'église du monastère de St. Guislain.

Digitized by Google

C'était un saint abbé qui édifiait en ce temps-là toute la Gaule Belgique par ses vertus. On a prétendu qu'il était originaire de la Grèce, d'où il passa, dit-on, dans la Gaule : mais son nom qui est plutôt français que grec, montre le peu de fondement de cette prétention. (*a*) Guislain se fit d'abord une cellule sur les bords de la rivière de Haine, qui donne son nom au Hainaut. Il s'y associa quelques disciples, et y bâtit une église dédiée à St. Pierre, et un monastère qui fut nommé la *Celle des Apôtres*, et qui depuis a pris le nom de St. Guislain avec la ville qui s'y est formée. Ce saint abbé y vivait avec ses religieux dans une si grande pauvreté, que St. Amand, étant venu les voir, ils ne trouvèrent rien pour lui donner à dîner, et le laissèrent aller à jeun. Mais comme il le conduisaient tristes et confus, ils prirent dans la rivière de Haine un gros poisson qui se présenta. Ils le regardèrent avec raison comme un don du ciel ; et ils engagèrent le saint évêque à retourner au monastère pour le manger. St. Guislain est honoré le 9 Octobre. Le martyrologe romain, et quelques écrivains récents lui donnent la qualité d'évêque, dont ne parlent point les anciens historiens de sa vie, qui paraissent d'ailleurs fort crédules. Les fables qu'ils débitent touchant un aigle et un ours en sont des preuves ; et je pourrais les rapporter pour égayer cette histoire, s'il m'était permis d'oublier que je ne dois écrire que pour instruire, et pour me faire croire. C'est néanmoins à cause de ces traditions que les moines de saint Guislain ont soin d'avoir toujours dans leur abbaye un aigle et un ours : ils se feraient scrupule d'y manquer.

St. Amand inspira sans peine l'amour de l'état monastique à Humbert qui s'était rendu son disciple. Ce saint prêtre ayant fait un second pèlerinage à Rome, se retira au monastère de Maroilles près de Landrecies, bâti en l'honneur de la Mère de Dieu et des saints Apôtres Pierre et Paul, par un seigneur nommé Rodobert à Famart ou

(*a*) V. les Vies des Saints de Cambrai par l'abbé Destombes.

Digitized by Google

Fanomart, comme qui dirait *Temple de Mars*, apparemment parce qu'il y avait eu là un temple de cette fausse divinité. Humbert devint dans la suite abbé de ce monastère, et lui donna la terre de Maizières sur l'Oise, qu'il avait achetée de son aïeule Aurélienne, laquelle s'était consacrée à Dieu. C'est ce que nous apprenons de l'acte de cette donation, signé de sa main, et daté de la douzième année de Childéric. Ces libéralités ont fait passer saint Humbert pour le fondateur de ce monastère. Il est honoré le 25 Mars.

Tant de beaux exemples excitent partout une généreuse émulation. Le Hainaut surtout se montre fécond en nobles héroïnes du Christ. Deux illustres sœurs, Ste. Waletrude ou Waudru et Ste. Aldegonde y fondent en même temps deux célèbres monastères ou collégiales de filles, qui devinrent les commencements des villes de Mons et de Maubeuge. Elles étaient filles de Valbert et de Bertile (*a*), et encore plus distinguées par l'éclat de leur vertu que par celui de leur naissance. Ste. Valetrude, vulgairement Ste. Vaudru, fut mariée fort jeune au comte Maldegaire ou Mauger, surnommé Vincent. Jamais alliance ne fut plus heureuse et plus sainte L'époux et l'épouse, et quatre enfants qui leur naquirent, Landric, Aldétrude, Madelberte, et Dentelin qui mourut fort jeune, sont tous honorés comme Saints.

Valetrude, après ces heureux fruits de son mariage, porta sans peine son époux à l'amour de la continence. Détrompé du monde, il alla se jetter aux pieds de St. Aubert de Cambrai, et le pria de lui couper les cheveux : après quoi, il se retira au monastère d'Haumont. Mais quelques années après, pour se dérober aux visites que sa réputation lui attirait, il s'enfonça dans les bois de Soi-

(*a*) Le P. Mabillon se contredit, lorsqu'après avoir marqué que Ste. Valetrude et Ste. Aldégonde étaient filles de Valbert et de Bertile, il ajoute ailleurs qu'elles étaient sœurs de Ste. Gertrude de Nivelle, *ad Nivialam monasterium ubi soror utriusque sancta Gertrudis humata erat.* Valbert et Bertile sont honorés comme Saints.

Digitized by Google

gnies, et y fonda le monastère de ce nom, qui a été depuis changé en une collégiale. Il en fut le premier abbé, et son fils Landric le second. St. Mauger ou Vincent est honoré le 14 Juillet, et St. Landric le 17 Avril. On prétend que ce dernier quitta le siége épiscopal de Metz pour se retirer à Soignies : mais la chronologie des évêques de Metz ne laisse pas de temps pour son épiscopat. Aussi le diacre Paul n'en parle pas dans son histoire des évêques de cette ville.

Valetrude de son côté ne tarda pas à faire ce qu'elle avait conseillé à son mari. Comme elle délibérait sur le lieu de sa retraite, St. Guislain qui était alors en ces cantons dans une grande réputation de sainteté, alla la trouver, et lui conseilla de se retirer sur une montagne nommée alors le lieu du camp *Castri Locus*, parce que les romains y avaient autrefois campé. Elle fit acheter ce terrain par un seigneur d'une grande piété, nommé Hidulse, son allié, et qui est honoré comme saint le 23 Juillet. Elle s'y fit d'abord bâtir une cellule avec un oratoire dédié en l'honneur de St. Pierre, reçut le voile des mains de St. Aubert, et assembla en peu de temps un grand nombre de filles de qualité qui se consacrèrent à Dieu sous sa conduite. Ce furent les commencements de la célèbre maison des chanoinesses de Mons en Hainaut. Ste. Vaudru y mourut sur la fin du septième siècle, et elle est honorée le 9 Avril.

Les parents d'Aldegonde voulurent aussi l'engager dans le mariage : mais elle protesta constamment qu'elle n'aurait pas d'autre époux que Jésus-Christ; et après s'être animée par les exemples de sa sœur Ste. Vaudru, auprès de qui elle demeura quelque temps, elle reçut aussi le voile des mains de St. Aubert, et fonda une communauté de filles dans un lieu nommé Malbode ou Maubeuge. C'est l'origine des chanoinesses de cette autre ville. La Ste. Abbesse avait un soin particulier des pauvres. Elle

a) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

leur distribua de grosses sommes, que sa mère lui avait données, ou qu'elle avait héritées. Elle disait qu'il valait mieux donner un sou de sa main aux pauvres, que d'en promettre cent après sa mort. Ste. Aldegonde mourut vers l'an 684, après avoir été longtemps éprouvée par des maladies et par des calomnies, qui ne servirent qu'à donner un nouveau lustre à sa vertu. Elle est honorée le 30 Janvier.

Il paraît que ces deux illustres sœurs en prenant le voile embrassèrent plutôt l'état canonique que l'état monastique; c'est-à-dire, qu'elles se proposèrent d'imiter la vie régulière des clercs qui vivaient selon les canons. C'est pourquoi les filles qui prirent ce parti, furent nommées dans la suite Chanoinesses. On les distinguait de celles qui faisaient profession de la vie monastique, selon la règle de St. Benoit ou de St. Colomban. Leurs usages et leurs habits même étaient fort différents. Ste. Aldegonde est représentée dans une ancienne peinture avec le voile de vierge, un manteau violet semé de fleurs, une robe rouge, et une tunique blanche (*a*).

L'évêque de Liége, St. Remacle, saintement jaloux de procurer à son diocèse les faveurs dont le ciel semblait si prodigue pour toutes les autres contrées de la Belgique, se rendit près du St. Roi Sigebert et lui remontra que les Ardennes seules étaient privées des asiles pieux qui s'élevaient partout ailleurs. Cependant quelle contrée avait plus besoin qu'elles de ces secours? L'idolâtrie y retenait encore un grand nombre de cœurs captifs et l'enfer semblait en avoir fait sa dernière retraite. *Saint Père*, lui répondit Sigebert, *c'est à vous à nous faire connaître nos devoirs ; à nous de les remplir. Choisissez ce qui vous convient dans les Ardennes : mon appui ne vous manquera pas.* Remacle parcourut les bois et les bruyères. Deux lieux sourirent particulièrement à ses projets. Le premier portait encore partout les traces du culte payen. C'étaient

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

des fontaines consacrées aux dieux, des pierres dédiées à Diane, des idoles, des inscriptions. Sur leurs ruines le saint planta une croix. Autour d'elle devait s'élever le premier monastère, qui fut nommé Malmédi, en latin *Malmundarium*, parce qu'on avait purgé ce lieu de ses anciennes impiétés. Le second endroit, sur lequel il arrêta les yeux, était une clairière entourée de forêts épaisses. On l'appela *stabulum* ou *étable* de bêtes fauves, d'où est venu le mot Stavelo qu'il garde encore aujourd'hui. En effet il y avait tant d'animaux féroces dans ce lieu sauvage, que souvent ils effrayaient de leurs cris et de leurs hurlements les moines qui étaient venus s'y établir. Le saint fondateur ne recommanda à ses enfants d'autres armes contre leurs fureurs, que la patience, l'humilité et la prière. Le roi Sigebert confirma par un diplôme l'érection des deux monastères, et leur fit don des terres avoisinantes à 12 milles à la ronde. Peut-être ces milles ne faisaient-ils que le tiers des milles actuels. St. Remacle n'en accepta que la moitié. Après dix ans d'épiscopat, il alla au grand regret de ses ouailles, s'enfermer dans le couvent de Stavelo, où il fut abbé jusqu'à sa mort. Ses successeurs dans cette dignité portaient en 1376 le titre de princes.

Quant au roi Sigebert, il fonda plusieurs autres monastères encore, et après un règne moins illustre par ses hauts faits que par ses vertus, il mourut comme il avait vécu, c'est-à-dire en saint, vers l'an 656, le 1 Février, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Il fut enterré dans le couvent de St. Martin qu'il avait fait bâtir à Metz. Longtemps après, en 1063 et en 1070, on trouva son corps entier et sans corruption. On l'enferma dans une châsse d'argent, et plus tard il fut transporté à Nancy.

Sigebert laissa en mourant un fils en bas âge nommé Dagobert. Ainsi la disposition qu'il avait faite, en déclarant le fils de Grimoald son successeur, au cas qu'il mourut sans enfants, fut annullée. Mais, aussi mauvais politique qu'il était prince religieux, il jugea de la fidélité de

Digitized by Google

Grimoald par les obligations que lui avait ce seigneur; et il eut l'imprudence de confier l'éducation du jeune roi à celui même qui espérait le trône pour son fils, si le prince venait à manquer. Il ignorait que l'ambition est un crime, qui fait qu'on se pardonne tous les autres, et même l'ingratitude, le plus odieux de tous : elle rendit bientot Grimoald rebelle. Il fit tonsurer le jeune Dagobert par Didon, évêque de Poitiers; et l'ayant fait conduire en Écosse ou en Irlande, il fit proclamer roi son fils, qu'il nomma Childebert. Il fut en effet reconnu roi d'Austrasie, et il accorda en cette qualité quelques priviléges à St. Nivard de Rheims.

Mais les Francs vengèrent cruellement leur maître légitime. Grimoald fut saisi, livré à Clovis II et mis à mort. (656). Digne fin d'un orgueilleux qui trahissait son roi, et déshonorait le noble sang de Pépin, de Gertrude et de Begge qui coulait dans ses veines. Sa fille Wulfétrude effaça par ses pleurs la tâche faite au nom des Karls.

Cependant à l'extrémité occidentale de la Belgique, au-delà de la rive gauche de la Lys, habitait un peuple chez lequel le christianisme n'avait pu encore se faire jour : c'étaient les Flamands, dont le nom paraît pour la première fois dans l'histoire à cette époque. Dieu leur préparait un apôtre dans St. Éloi. Il était natif de Cadaillac à deux lieues de Limoges. Son père se nommait Eucher, et sa mère Terrigie. Dès avant sa naissance, Dieu donna des présages de sa sainteté et sa mère eut une vision, qui put lui faire conjecturer quel serait le mérite de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Il montra dès sa plus tendre jeunesse une adresse singulière pour les ouvrages des mains. C'est ce qui engagea son père à le mettre auprès d'Abbon, préfet de la monnaie de Limoges, et fort habile orfèvre : cet art était alors plus honorable qu'il ne l'est aujourd'hui. Eloi s'y étant rendu habile en peu de temps, vint à la cour, et s'attacha à Bobbon, qui était trésorier de Clotaire II. Il trouva bientôt une occasion favorable, qui le fit connaître et estimer de ce prince.

Digitized by Google

Clotaire qui aimait la magnificence, souhaitait qu'on lui fît un siége d'or, orné de pierreries : mais on ne trouvait pas d'ouvrier assez habile pour exécuter le dessein, tel qu'il l'avait conçu. Le trésorier en parla à Eloi, qui promit de faire l'ouvrage si on voulait l'en charger. Le roi y consentit avec plaisir, et lui fit donner une grande quantité d'or. Eloi travailla si délicatement l'ouvrage, et sut si bien ménager la matière, que sans rien dire à personne, il fit deux siéges au lieu d'un qu'on lui demandait. Il en présenta un au roi, qui admira la beauté de l'ouvrage, et donna à l'ouvrier les louanges qu'il méritait. Mais il fut agréablement surpris, lorsqu'Eloi fit paraître l'autre siége. On ne sut alors quels éloges donner à son adresse et à son désintéressement.

Ce trait fit connaître tout à la fois l'habileté et la probité d'Eloi, qui fut en effet le plus célèbre orfèvre de son temps. Il exerca dans la suite à Paris la charge de monétaire, et l'on voit encore sur des monnaies de Dagobert et de Clovis II, son nom exprimé par ce mot abrégé *ELIGI*. Mais Eloi se fit encore plus estimer par ses qualités personnelles, que par la perfection où il porta son art. Celles du corps donnaient en lui une nouvelle grâce à celles de l'esprit. Il avait une taille avantageuse, le teint vif, la chevelure belle et frisée. On voyait reluire sur son visage la beauté et la modestie d'un ange, et dans toutes ses actions une vertu aimable qui rehaussait le prix de tous ces avantages.

Il avait surtout un grand respect pour toutes les choses saintes. Un jour que Clotaire étant à Rueil, maison royale proche de Paris, voulut l'obliger de jurer sur les reliques des saints, Eloi qui craignait de déplaire au roi s'il le refusait, et qui craignait encore plus de profaner les saintes reliques en les touchant de ses mains, conjura le prince avec larmes de le dispenser de ce serment. Clotaire admirant sa religion, lui dit que désormais il le croirait plus sur sa simple parole que sur tous les serments

Digitized by Google

les plus solennels. La parole d'un homme de bien est en effet un plus sûr garant de la vérité, que tous les serments de l'impie.

Quelque régulière qu'eût été la conduite qu'Eloi avait tenue à la cour dès sa jeunesse, il forma la résolution de mener une vie beaucoup plus parfaite. Il commença la réforme qu'il méditait, par faire à un prêtre une confession générale de tous les péchés de sa vie passée, dans la crainte que quelque faute ne lui eût échappé : pratique toujours utile, et souvent nécessaire dans les commencements d'une conversion. Mais il ne crut pas avoir tout fait que de confesser ses péchés : il se condamna lui-même à la plus sévère pénitence pour les expier, s'appliquant à mortifier sa chair par les veilles, par les jeûnes et par plusieurs autres austérités, qu'il avait soin de tenir secrètes, jusqu'à cacher un rude cilice sous l'éclat et la mollesse de ses habits. Car avant sa conversion et quelque temps encore après, il porta de riches vêtements, des ceintures tissues d'or et de pierres précieuses, des bourses pendantes brodées d'or, des manteaux bordés d'or, du linge tissu d'or et des étoffes de soie : par où l'on voit quel était le luxe de ce temps-là, et combien l'or devait être alors commun dans les Gaules. Mais Eloi renonça bientôt à toutes ces vaines parures en faveur des pauvres, et se revêtit des plus vils habits, ne craignant pas même de paraître en public ceint d'une corde.

Ce pieux courtisan était pénétré de la plus vive crainte de Dieu. il méditait souvent sur la mort et sur les peines de l'enfer : il passait les nuits prosterné en prières, se frappant la poitrine, et s'écriant de tems en temps avec larmes : *Seigneur, ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde.* Inquiet de son sort éternel, il demanda un jour à Dieu de lui faire connaître par quelque marque sensible que ses péchés étaient pardonnés. S'étant endormi après cette prière, il entendit une voix distincte, qui lui dit : *Éloi vous êtes exaucé, et l'on vous donne le signe*

Digitized by Google

que vous demandez. S'étant éveillé en même temps, il sentit une odeur céleste répandue dans toute sa chambre. Une faveur si singulière le pénétra de la plus sensible consolation. Il en fit confidence à Dadon ou Ouen son ami, pour qui il n'avait rien de caché, en lui recommandant cependant le secret, tant que lui Éloi vivrait. Cette bonté de Dieu envers son serviteur fit tant d'impression sur le cœur d'Ouen, qu'il résolut sur le champ, comme il le dit lui-même, de se donner entièrement à un maître qui rendait son service si aimable.

Éloi se distingua surtout par une grande charité pour les pauvres. Il croyait perdu tout ce qu'il ne leur avait pas donné : aussi était-il toujours environné d'un grand nombre de mendiants. Quand des étrangers demandaient où il était, on leur répondait : « Allez où vous verrez » une troupe de pauvres, vous l'y trouverez sûrement. » Ses plus chères délices étaient d'avoir des pauvres à sa table; et il ne prenait presque jamais son repas qu'il n'y en eût plusieurs. Il les servait de ses mains; et par respect pour eux, ou plutôt pour Jésus-Christ qu'il honorait en eux, il ne prenait que la dernière place.

Il avait une dévotion particulière pour racheter les esclaves. Dès qu'il en savait quelqu'un exposé en vente, il y courait : il en achetait quelquefois des trente ou cinquante tout à la fois, ou même davantage, surtout des Saxons qu'on vendait alors comme des troupeaux de moutons. Il allait les attendre à la descente du bateau qui les amenait à Paris; et si l'argent lui manquait, il donnait ses meubles, sa ceinture, son manteau, et jusqu'à ses souliers. Ensuite il conduisait ses esclaves en présence du roi, et leur faisait jeter par terre chacun un denier pour les affranchir solennellement, suivant l'usage reçu parmi les Francais pour mettre un esclave en liberté. Quand Éloi les avait ainsi affranchis, il leur donnait le choix, ou de retourner dans leur pays, ou de demeurer à son service, ou bien d'entrer dans quelque monastère : il

Digitized by Google

avait un soin spécial de ceux qui prenaient ce dernier parti.

Sa maison était elle-même comme un monastère, et sa chambre comme un oratoire. On y voyait un grand nombre de saintes reliques, devant lesquelles Éloi récitait tous les jours l'office divin avec ses domestiques, qui étaient eux-mêmes d'une grande piété : car ils profitèrent si bien des leçons et des exemples d'un maître si vertueux, que plusieurs-d'entre eux parvinrent à une grande sainteté. On nomme entre autres Baudéric du Limousin, Tituen qui eut le bonheur d'obtenir la palme du martyre, on ne sait en quelle occasion ; Buchin qui s'étant converti de la gentilité, devint abbé de Ferrières, célèbre monastère du Gâtinois, Thillon (*a*), Saxon de naissance, connu sous le nom de St. Théau, André, Jean et Martin, qui se distinguèrent dans le clergé.

Après qu'Éloi avait récité l'office avec ses serviteurs, il s'appliquait à la lecture, qu'il interrompait souvent en levant les yeux et son cœur vers le ciel, et arrosant le livre de ses larmes. Souvent même en travaillant de son art, il faisait mettre un volume ouvert devant lui, pour s'occuper utilement l'esprit. Il ne prenait que quelques heures de repos, couché sur un cilice, et rien n'était capable de lui faire omettre ses pratiques de piété. Quelquefois le roi l'envoyait chercher dès le matin : mais quoique ce prince lui dépêchât message sur message, il ne sortait pas de sa chambre, qu'il n'eût donné à la prière et à la lecture le temps qu'il s'était prescrit ; et le roi ne trouvait pas mauvais qu'il préférât le service de Dieu au sien.

Quelques courtisans ne pardonnèrent pas à Éloi la tendre affection que le roi Dagobert lui témoignait ; parce qu'ils le regardaient non-seulement comme un concurrent,

(*a*) Bollandus a donné les Actes de St. Thillon ou Hillon au 7 Janvier, et le P. Ghesquière en a donné d'autres avec des commentaires étendus dans les *Acta SS. Belgii*, t. V. Nous revenons à ce Saint plus loin.

Digitized by Google

mais encore comme un censeur incommode de leurs vices. Mais Éloi méprisa l'amitié de ceux qui méprisaient celle de Dieu; et l'usage qu'il fit de la faveur du prince, fit bientôt cesser les murmures de l'envie. Dagobert qui savait qu'en lui donnant, il donnait aux pauvres, ne pouvait lui rien refuser. Il le prévenait même souvent; et quand Éloi, après avoir donné ses habits aux pauvres, paraissait à la cour mal vêtu et ceint d'une corde, le roi se dépouillait lui-même de ses habits et de sa ceinture, pour l'en revêtir (*a*).

Grâce aux libéralités de ce prince, il put fonder plusieurs monastères, entr'autres ceux de Solignac, de Saint Paul à Paris et de St. Martin à Tournai. Il était devenu évêque de cette ville en 640, après la mort de St. Octaire. Son diocèse était un des plus grands de la Gaule et s'étendait tout le long de la mer jusqu'aux bouches de l'Escaut et au delà. St. Ouen évêque de Rouen, qui a écrit la vie de son saint ami, avec des détails extrêmement curieux, tout empreints de la couleur des mœurs de ce temps, énumère les peuples qui habitaient pour lors ces côtes inexplorées. Il prêcha, dit-il, l'Évangile *aux Flamands, aux peuples de Gand, de Courtrai, d'Anvers, aux Frisons, aux Suèves et aux barbares des rives de la mer*. Cette phrase a tourmenté plus d'un commentateur : elle a servi de texte à bien des systèmes ethnographiques sur les Flandres. Nous y renvoyons le lecteur (*b*), pour reprendre le récit du pieux et savant biographe d'Éloi.

Notre Saint, dit-il, *travailla beaucoup chez les flamands, combattit avec courage près des Anversois, détruisit une foule d'erreurs chez les Suèves. Son bras armé des foudres apostoliques renversait les autels des faux dieux; partout où*

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. III.

(*b*) Nous recommandons particulièrement l'histoire de la Flandre par M. Kervyn de Littenhove. Ce monument, d'une vaste érudition, prouve que la Belgique renferme des savants qui étudient par eux-mêmes et avec une patience rare dans ce siècle.

Digitized by Google

il rencontrait l'idolâtrie, s'abritant sous le bouclier du Christ il l'attaquait, il la détruisait jusque dans ses fondements. Au milieu de ces labeurs, auxquels il joignait de grandes austérités, les contradictions ne lui manquaient pas; mais, ni les injures d'un peuple ingrat et perfide, ni ses menaces, ni ses coups ne pouvaient l'arrêter dans ses desseins : il ne répondait aux mauvais traitements que par une douceur, une patience, une humilité, une modestie qui désarmaient les cœurs les plus farouches. Sa parole insinuante et amoureuse faisait cesser les querelles; elle pénétrait dans ces âmes attachées à la terre, pour y produire de saints désirs d'une patrie plus heureuse; elle savait persuader la paix aux plus rebelles, le calme aux plus colères, la douceur aux plus barbares; elle attirait dans le giron d'une même Église une multitude divisée d'instincts et de sentiments. Des monastères s'élevaient, des vertus inconnues germaient, comme une luxuriante moisson, sur ce sol naguère encore tout couvert de ronces et d'épines. Vous eussiez vu des maîtres donner la liberté à leurs esclaves, des riches distribuer leurs biens aux pauvres, des pécheurs accourir au sacré tribunal de la pénitence! O que de cœurs retirés par lui des chaînes du démon, se sont soumis au joug aimable du Christ! Combien d'autres attirés par ses vertus se sont arrachés au siècle pour se vouer à la vie fortunée des religieux! Que de jeunes vierges méprisant les unions les plus séduisantes, se sont faites épouses du divin maître! Il savait gagner à Dieu les hommes comme les femmes, les jeunes gens comme les vieillards; et le jour de Pâques, une foule innombrable se pressait autour des fonts baptismaux pour recevoir l'eau sainte de la régénération. Parmi des enfants en bas âge, se trouvaient des vieillards aux membres tremblants, aux cheveux blanchis, au front sillonné de rides, qui sortaient de ce bain salutaire comme rajeunis, comme rendus à une nouvelle vie sous l'aube blanche qu'ils avaient revêtue. D'autres, blessés par les traits de l'ennemi, venaient, dans une confession sincère, découvrir leurs plaies au charitable médecin, qui y répandait le baume de ses conseils, et les renvoyait guéris pour

Digitized by Google

toujours. Pourquoi m'arrêter d'avantage. La grâce de Dieu l'aidait d'une manière ostensible, et donnait à ses vertus une force sympathique qui triomphait de tous les préjugés et de tous les obstacles. Mais aussi quel modèle!... Suit un tableau magnifique de la sainteté d'Éloi.

Il était aidé dans ses travaux par d'excellents ouvriers. Un des plus connus est St. Thillon. Ce saint après s'être formé à la vertu dans la maison et sous les yeux d'Eloi, s'était retiré avec sa permission dans le monastère de Solignac, sous la conduite de St. Remacle. Mais dès qu'Eloi qui en connaissait les talents, se vit élevé à l'épiscopat, il jugea qu'il avait besoin de lui, et il le manda pour travailler sous ses ordres dans son diocèse. Thillon le fit avec zèle et avec fruit. Il est plus connu en Flandre sous le nom de St. Thilman; et les habitants d'Iseghem proche de Courtrai l'honorent comme leur apôtre particulier.

Au zèle pour la foi et pour les SS. Sacrements, Eloi joignait une grande dévotion envers les reliques. Dès le commencement de son épiscopat, il se mit à la recherche de celles de St. Quentin. On savait qu'une dame romaine nommée Eusébie, avait tiré de la rivière de Somme le corps de ce saint martyr et l'avait enterré sur une colline proche la ville de Vermandois. Une église y avait été bâtie depuis, mais on ignorait en quel lieu de cette église était caché ce précieux dépôt. Un chantre du roi, appelé Maurin, qui par une artificieuse hypocrisie se faisait passer pour un saint, entreprit de le découvrir : mais Dieu confondit avec éclat sa présomption. A peine avait-il commencé à fouiller la terre, que la bêche s'attacha à sa main; et il mourut misérablement le lendemain. Un événement si singulier arrivé peu de temps avant l'épiscopat de St. Éloi, ne l'effraya pas. Il répondait à ceux qui le détournaient de l'entreprise : « J'ai une foi vive en mon » Créateur, et une ferme confiance qu'il ne me privera » pas d'un trésor si désiré. » Il ajouta, « Seigneur Jésus, » vous savez que si vous ne me découvrez pas le corps de

Digitized by Google

» votre St. martyr, quelque indigne que je sois de cette » grâce, je ne pourrai cependant me résoudre à être » l'évêque de ce peuple : mais je m'exilerai moi-même, » et je m'en irai dans quelque province éloignée chercher » la mort. »

St. Éloi n'en demeura pas là. Pour faire au ciel une sainte violence, il fit vœu de ne prendre aucune nourriture qu'il n'eût trouvé ces saintes reliques; et après s'être préparé par un jeûne de trois jours, il mit la main à l'œuvre avec quelques-uns de ses clercs, pour les chercher. On remua d'abord la terre en plusieurs endroits de l'église, sans rien trouver; et ceux que le saint évêque employait à ce travail, commençaient à désespérer du succès de l'entreprise. Il leur commanda de creuser dans un endroit au bas de l'église, où l'on ne s'était pas encore avisé de chercher le cercueil du saint. Ils y fouillèrent jusqu'à la profondeur de plus de dix pieds, sans rien découvrir. Alors ils perdirent toute espérance : car la troisième nuit, depuis qu'on avait entrepris cette recherche, était fort avancée. Mais Éloi plein de foi, quittant sa robe, prit un pic, et creusant dans cette fosse un peu à côté, il rencontra un ancien tombeau, qu'il reconnut pour être celui de St. Quentin : car dès qu'il y eut fait une ouverture, il en sortit une odeur si exquise, que toute l'église en fut parfumée, et une lumière si éclatante, que ceux qui étaient hors de l'église, la prirent pour quelque nouveau phénomène qui paraissait au ciel.

St. Éloi trouva encore dans le corps du saint martyr les cloux d'une grandeur extraordinaire que les bourreaux y avaient enfoncés. Il les en ôta pour les conserver comme des reliques. Il tira aussi les dents de la machoire, et en les arrachant il fit sortir une goutte de sang. Il garda pareillement les cheveux du saint martyr, qu'il trouva encore d'une grande beauté. Il placa ensuite le corps derrière l'autel, et lui fit une châsse très-riche. Une main de St. Quentin, qu'on montre dans son église, fait

Digitized by Google

juger qu'il devait être d'une taille presque gigantesque. Cette invention miraculeuse augmenta tellement la dévotion des peuples envers ce saint martyr, que l'église ne pouvant plus suffire au concours des fidèles, St. Éloi fut obligé de la faire agrandir et embellir. Elle devint en peu de temps très-célèbre; et elle a été depuis une des plus illustres collégiales de France.

St. Éloi fit pareillement la découverte du corps de St. Piaton, qu'il trouva aussi percé de gros cloux à Séclin proche de Lille. Il paraît aussi qu'il se trouva à Beauvais à l'exaltation des reliques de St. Lucien, que St. Ouen nomme le collègue de de St. Quentin; et à Soissons, à celle des corps des saints martyrs Crépin et Crépinien, dont il orna magnifiquement le tombeau, aussi bien que celui de St. Lucien. Le zèle d'un si grand évêque pour l'honneur des saintes reliques, est une apologie du culte que nous leur rendons.

A ce résumé des œuvres de St. Éloi qu'on nous permette de joindre un court aperçu *de ses doctrines*. St. Ouen nous a conservé un extrait de ses sermons (*a*) qui mériterait d'être traduit tout entier. On y voit les plus beaux traits de la morale chrétienne exposés avec une simplicité, qui leur donne une nouvelle force.

Le saint Évêque exhorte particulièrement ses auditeurs à penser souvent aux terribles jugements de Dieu : « Examinez, dit-il, si en ce jour vous aurez gardé ce » que vous avez promis au baptême, de renoncer au dé» mon et à ses œuvres. Celui qui était alors en état de ré» pondre, l'a promis par lui-même; celui qui n'était pas » en âge de le faire, a eu quelqu'un qui a répondu pour » lui, à savoir, celui qui l'a levé des sacrés fonts. » On voit ici l'ancien usage des promesses du baptême que les parrains font pour les enfants.

Ensuite St. Eloi recommande à son peuple de don-

(*a*) Cet abrégé à été attribué à tort à St. Augustin.

Digitized by Google

ner l'aumône, chacun selon son pouvoir, de payer la dime aux églises, d'apprendre par cœur, et de faire apprendre à leurs enfants le symbole et l'oraison dominicale, de veiller à l'instruction et à la conduite des enfants dont ils sont les parrains, et de pratiquer les autres devoirs du Christianisme; enfin il ajoute : « Si vous » observez ces choses, quand au jour du jugement vous » comparaîtrez devant le juge éternel, vous direz avec » confiance : donnez-nous, Seigneur, parce que nous » vous avons donné. Faites-nous miséricorde, parce que » nous l'avons faite. Nous avons accompli ce que vous » nous avez commandé : donnez-nous ce que vous nous » avez promis. »

Le St. Évêque combat souvent dans ses discours les restes du paganisme; et le détail où il entre là-dessus, mérite d'être rapporté, parce qu'il nous instruit des folles superstitions qui régnaient encore en plusieurs endroits de la Gaule. Il défend de consulter les devins et les sorciers; d'observer les augures, les éternuements, les jours de la semaine ou de la lune pour se mettre en chemin, ou pour commencer quelque ouvrage; de se déguiser le premier jour de Janvier en vache et en cerf, ou de prendre d'autres figures infâmes et ridicules; de donner ce jour-là des étrennes (*a*) superstitieuses; de faire des danses et des bals à la fête de St. Jean, ou des autres Saints; d'invoquer Neptune, Pluton, Minerve, Diane, ou les Génies; de chômer le Jeudi, même dans le mois de Mai, à moins qu'il n'y ait quelque fête de Saint ce jour-là; d'allumer des bougies devant des temples ou devant des pierres, devant des fontaines ou des arbres; de pendre au cou d'un homme, ou de quelque animal ce qu'on nomme des *Amulettes*, quand ils auraient été faits par des clercs, et quoiqu'on prétendit qu'ils ne renferment que des

(*a*) Il s'agit probablement ici de l'espèce d'étrennes, que le concile d'Auxerre, tenu vers 580, appelle *diaboliques* et auxquelles la superstition payenne avait beaucoup de part.

Digitized by Google

choses saintes, même des paroles de l'Ecriture; parce que ces prétendus préservatifs sont moins un remède de Jésus-Christ, qu'un poison du diable.

St. Éloi défend pareillement de faire des enchantements sur des herbes, de faire passer des bestiaux par un arbre creux ou par un trou fait dans la terre, de crier pendant l'éclipse de lune (*a*); de donnner au soleil le nom de *Seigneur*, et à la lune celui de *Dame*; de dire que l'on sera tel que le destin et l'horoscope l'auront marqué, *parce que*, dit-il, *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés*. Il défend aussi d'avoir recours aux sorciers dans les maladies, d'attacher des bandelettes diaboliques aux arbres et aux fontaines pour recevoir la guérison. « Mais si » quelqu'un est malade, continue St. Éloi, qu'il ne mette » sa confiance qu'en la miséricorde de Dieu; qu'il reçoive » avec foi le corps et le sang de Jésus-Christ; qu'il demande à l'Église l'huile sainte, pour en oindre son » corps, *et la prière de la Foi*, comme dit l'apôtre, *sauvera le malade*, le Seigneur le soulagera, et il recevra, » non-seulement la santé du corps, mais encore celle de » l'âme. » Ces paroles sont remarquables touchant le Sacrement de l'Onction des malades et son efficacité.

St. Éloi exhortait ses auditeurs à ne pas laisser pourrir les plaies de leurs pechés, mais à avoir au plustôt recours au remède de la confession, dont il parle souvent. Ce qu'il dit des Anges gardiens mérite d'être remarqué. « Sachez, dit-il, que chacun de vous a un Ange gardien, qui » observe continuellement ses actions. S'il fait le bien, » il donne de la joie au St. Ange, à la garde duquel il est » confié : s'il fait le mal, il chasse ce bon Ange, et s'attache au démon. »

Au reste, le style de St. Éloi, qui est partout instructif, est communément assez simple. On y trouve cependant

(*a*) Comme le peuple ignorant et superstitieux croyait que la lune pendant l'éclipse était aux prises avec un dragon, on faisait grand bruit pour épouvanter le dragon, et l'on criait : *Vince luna; lune soyez victorieuse.*

Digitized by Google

des traits qui ne feraient pas déshonneur à des siècles plus heureux pour l'éloquence. « Considérez, dit-il, les » tombeaux des riches : qu'ont ils été, et que sont-ils? » Que leur ont servi les richesses et les plaisirs du siè- » cle? Il ne reste plus d'eux qu'une vile poussière. Si elle » pouvait parler, cette poussière, elle vous dirait : mal- » heureux! pourquoi vous tourmenter tant pour les vai- » nes délices de la vie? Pourquoi vous souiller de tant » de crimes ? Considérez nos ossements, et à cette vue » ayez horreur de vos passions et de votre misère. Nous » avons été ce que vous êtes : vous serez ce que nous » sommes (*a*). »

Dieu confirmait souvent sa parole par des miracles. Un jour qu'il prêchait contre les superstitions payennes, contre les danses et les jeux inconvenants dont elles sont accompagnées, quelques-uns de ses auditeurs lui répliquèrent qu'ils ne les abandonneraient jamais et se prirent à l'accabler d'injures et d'outrages. L'apôtre s'étant mis en prière, conjura le Seigneur de faire sentir à ces misérables quel maître odieux ils prétendaient servir. Et voilà que les démons s'emparent de ces malheureux et se mettent à les tourmenter d'une manière horrible. Leur supplice dura tout un an. Après quoi, le saint les jugeant suffisamment corrigés, se remit à prier pour leur délivrance. Il leur distribua de l'eau bénite et ils se trouvèrent guéris à l'instant. Leur châtiment leur avait profité. Ils se montrèrent par la suite dociles à sa voix; heureux d'avoir évité par une peine temporelle, les supplices plus rigoureux d'une autre vie! Aux miracles, il faut ajouter les prophéties. St. Ouen en raconte un bon nombre, surtout celle que le saint fit de sa mort. Elle arriva comme il l'avait prédit, le 1 Décembre de l'an 659. La sainte reine Bathilde fit orner son tombeau avec magnificence, et le ciel y joignit l'éclat de nombreux prodiges.

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

De l'an 659 à l'an 709.

St Florbert, abbé de Gand; St. Théodard, évêque de Maestricht. — St. Trond. Origine de l'abbaye connue sous son nom. — Origine de celle de St. Omer. — Mort de St. Amand et de St. Landelin. — Ste. Begge, mère de Pépin de Herstall. — Les Saintes Berlinde, Dymphne et Gudule. — St. Wiron prêche l'Évangile avec St. Plechelme et St. Odger aux environs de Ruremonde. — St. Lambert, apôtre de la Taxandrie. — Sa mort à Liége.

Vers l'an 661 mourut à Gand, le saint abbé Florbert, auquel St. Amand avait confié les deux monastères qu'il venait d'y établir. Il les gouverna 22 ans, avec une grande sagesse; et ne se contentant pas d'édifier ses religieux par ses vertus, il répandit les bienfaits de son zèle sur les nombreux idolâtres qui venaient se fixer près de son toit hospitalier. Gand célèbre sa mémoire le 1 Novembre; elle honore également le 29 Mars, St. Landoald et ses compagnons dont elle possède les reliques, depuis l'an 984. Landoald était un prêtre de Rome que le saint pape Martin avait donné à St. Amand, avec quelques autres ouvriers encore, comme St. Adrien et St. Amance, pour l'aider à exploiter les terres alors si fécondes de la Belgique. Ces saints missionnaires paraissent avoir surtout travaillé dans le diocèse de Maestricht, sous St. Remacle. Landoald mourut l'an 667 et fut enterré à Wintershove dans la Hesbaye.

St. Remacle ayant comme nous l'avons dit abdiqué la dignité épiscopale, vers l'an 660, fut remplacé par St. Théodard. Tout ce qu'on sait de ce dernier, c'est qu'il

Digitized by Google

bâtit plusieurs églises dans son diocèse, et que s'étant rendu, vers l'an 668, à la cour de Childeric II, pour réclamer des biens ravis injustement à son évêché, il fut cruellement assassiné dans un bois près de Spire. Sa fête se célèbre le 10 Septembre.

La même année que St. Théodard montait sur le siége épiscopal de Maestricht, St. Trudon, plus connu sous le nom de St. Trond, jetait les fondements d'un monastère dans la Hesbaye. Ses parents étaient de riches seigneurs de cette contrée, et, ce qui l'emporte encore sur la noblesse, ils étaient d'excellents chrétiens. Dès sa plus tendre enfance, il n'aspirait qu'au ciel et ne faisait aucun cas des biens de ce monde que la Providence lui avait si largement distribués. Il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait sur lui, même ses habits. Les jeunes gens de son âge et de son rang l'invitaient-ils à la chasse ou à d'autres divertissements : il répondait que ses plaisirs étaient plus haut. Il aimait la science, mais la mettait au service de la piété. Ayant perdu ses parents fort jeune encore, il vint trouver St. Remacle, comme celui-ci faisait la visite pastorale à Zepperen tout près de son domaine, et lui demanda fort humblement ce qu'il avait à faire pour plaire à Dieu. Le saint évêque lui répondit de se rendre auprès de St. Cloud, évêque de Metz et d'y consacrer ses biens à St. Étienne. Trudon se hâta de suivre ce conseil. A peine était-il parti, que quelques-uns de ceux qui accompagnaient l'évêque se mirent à rire du pauvre accoutrement dans lequel le saint s'était présenté devant eux. Remacle les réprimanda de ce qu'ils étaient si peu clairvoyants, et jugeaient d'un homme d'après son extérieur. Ce jeune homme, dit-il, est plus grand que nous aux yeux de Dieu. Priez le Seigneur que par les mérites de Trudon, il vous fasse miséricorde.

S. Cloud ne montra pas moins d'estime pour le jeune saint. Après l'avoir fait instruire dans la théologie, il lui donna tous les ordres jusqu'à la prêtrise. Puis il le ren-

Digitized by Google

voya dans sa patrie pour qu'il sanctifiât par son zèle, les terres qu'il venait d'offrir au premier des martyrs. Trudon fit construire à Sarcing sur la petite rivière de Cisindre, une église sous l'invocation de St. Etienne et de l'apôtre des Francs St. Remy. Puis il se mit à prêcher Dieu par sa parole et par ses exemples, avec une telle efficacité que l'on eut dit que ses anciens sujets étaient devenus des anges dans un corps mortel. Cependant les jeunes gens de la plus haute noblesse venaient apprendre sous sa direction à mépriser le monde et ses pompes pour s'attacher à Jésus-Christ. Bientot il eut un grand nombre de disciples et ainsi naquit le monastère de St.-Trond. On ne sait pas au juste s'il leur donna la règle des religieux ou celles des chanoines réguliers. Il mourut le 23 Novembre de l'an 693, et son tombeau devint aussitôt fameux par ses miracles. Peu de temps après on déposait auprès de ses précieux restes, une partie des reliques d'Adèle, sa mère, qu'on avait enterrée à Zeelem et qui ne faisait pas moins de prodiges après sa mort que son bienheureux fils. St.-Trond devint bientôt une célèbre école de jeunes gens, tandis que Nivelles servait d'école aux jeunes filles nobles, sous la conduite de Ste. Wulfétrude.

Une école non moins distinguée se formait alors à Sithiu sous la direction de St. Martin, successeur, comme nous l'avons déjà dit, de St. Mommolin, depuis que celui-ci avait été appelé à remplacer St. Eloi sur le siége de Tournai. Mommolin était un des trois missionnaires qui avaient coopéré à l'apostolat de St. Omer dans la Flandre méridionale. Ces deux saints prélats virent aussi avec joie le monastère de Sithiu entre les mains d'un abbé aussi vertueux et aussi sage que Bertin.

St. Omer fit bâtir sur une colline voisine une église en l'honneur de la Ste. Vierge pour sa sépulture et celle des moines. Il la donna à Bertin par un acte daté du 18 Mai, la sixième année de Clotaire III, c'est-à-dire, l'an 662. Cette église est aujourd'hui la cathédrale de St. Omer.

Digitized by Google

Omer était devenu aveugle, et il était obligé de se faire conduire la main pour signer son nom, comme il le marque dans la charte dont nous venons de parler.

Cependant tout aveugle et infirme qu'il était, il se trouva quelques années après à la translation que St. Aubert fit des reliques de St. Vaast, de l'église de la Vierge dans un oratoire sur le Crinchon. St. Vaast avait bâti cet oratoire, et y avait choisi sa sépulture. Mais pour lui faire plus d'honneur, on jugea à propos de l'enterrer dans la cathédrale. St. Aubert septième évêque d'Arras et de Cambrai, fut averti dans une vision de suivre la première disposition de St. Vaast, environ 128 ans après sa mort; et il fit cette translation de la cathédrale à l'oratoire avec une grande solennité. On prétend que St. Omer y recouvra la vue, mais qu'ayant prié le Seigneur de continuer à l'éprouver, il la perdit une seconde fois. Il mourut saintement vers l'an 667, et fut enterré dans l'église de la Vierge qu'il avait fait bâtir. On célèbre sa fête le 9 Septembre.

La Belgique se peuplait de toutes parts de nouveaux monastères. St. Bertulfe ou Bertoux en établit un à Renti dans l'Artois. Etant sorti d'Allemagne pour professer plus librement la religion chrétienne, il se mit au service du comte Vambert. Ce seigneur fut si édifié de sa vertu et de sa fidélité, qu'il lui donna la terre de Renti, où il avait bâti un monastère et une église en l'honneur de St. Denis, avec trois autres églises dédiées en l'honneur de St. Pierre, de St. Martin et de St. Vaast. Bertulfe plus jaloux d'avoir une fervente communauté, que d'en avoir une nombreuse, n'y assembla que onze moines. Il se distingua surtout par sa libéralité envers les pauvres; et c'est en mémoire de ses charités qu'on le peint avec une bourse à la ceinture, occupé à faire l'aumône, et que tous les ans, le jour de sa fête, 5 Février, on distribue mille pains aux pauvres dans l'église de St. Vaast de Renti.

Digitized by Google

St. Vilimer ou Vilmer, fut aussi en même temps dans le Boulonnais sa patrie le fondateur de plusieurs monastères, et un modèle des vertus qu'on y doit pratiquer. Il s'engagea dans les liens du mariage : mais ayant épousé une fille qui était déjà fiancée à un autre, il fut obligé de la lui céder. Cet événement qui le chagrina, acheva de le détromper du monde. Il se retira au monastère d'Hautmont en Hainaut, et y fut employé aux offices les plus vils. L'humilité avec laquelle il s'en acquitta, et les progrès qu'il fit dans les lettres, le firent juger digne d'être promu à la prêtrise.

Les honneurs qu'on lui rendit alors, lui firent prendre la résolution d'aller se cacher dans quelque solitude. Il se retira dans des bois près du Mont-Cassel, n'ayant emporté avec lui qu'une hache, et ce qui était nécessaire pour dire la messe. Mais la vertu ne se cache guère mieux que la lumière. Sa réputation lui attira bientôt des disciples, qui se bâtirent des cabanes auprès de la sienne. Il chercha donc un autre asile à son humilité, et passa dans le territoire de Boulogne, où il se fit d'abord une cellule au coin d'un bois qui était de la succession de son père. Il y bâtit ensuite une église en l'honneur de la Ste. Vierge et de St. Pierre, et deux monastères : un pour les filles, nommé Villière et depuis Vière, qui ne subsiste plus, et l'autre pour les hommes, qui est nommé *Samer*, par corruption à ce qu'on croit du nom de *St. Vilmer*. Il acheva de s'y sanctifier en travaillant à la sanctification des moines qu'il gouvernait. Il vécut jusques vers l'an 710; et il est honoré le 20 Juillet.

St. Mauronte fonda un monastère dans le même pays. Il était fils de St. Adalbalde et de Ste. Rictrude; et par son mérite et sa noblesse, il s'était aisément frayé une route aux honneurs de la cour. Il allait épouser une fille de haut rang, lorsque les exhortations de St. Amand et les exemples de sainteté qu'il trouva dans sa famille, l'arrachèrent au monde. Il se retira d'abord au monastère

Digitized by Google

d'Hamai, où sa sœur Ste. Eusébie, vulgairement Ste. Isoye, était abbesse. Ensuite il fonda le monastère de Breuil au diocèse de Térouane, et se montra digne par ses vertus d'une famille où la sainteté paraissait héréditaire.

Un autre saint courtisan donnait les mêmes exemples à la Neustrie. St. Evremond connut toute la vanité du monde dans l'endroit même où il a le plus de quoi éblouir, je veux dire à la cour; ayant fait consentir sa femme à prendre le voile de religieuse, il se retira dans le diocèse de Bayeux, où il fit bâtir plusieurs églises ou monastères, et nommément celui de Fontenai, sur l'Orne. La renommée de ses vertus fit naître à St. Aunobert, évêque de Séez, l'envie de l'attirer dans son diocèse. Il le fit prier de passer chez lui, et l'établit abbé d'un lieu appelé *Mont-Major*. St. Evremond y mourut fort âgé. Il est honoré le 10 Juin. Pendant les courses des Normands, ses reliques furent tranférées à Creil dans le Beauvaisis, où sa tête, qui a échappé à la fureur des Calvinistes, est encore l'objet de la vénération des peuples dans l'église collégiale de ce lieu.

Cependant le patriarche de nos couvents, St. Amand, après avoir rempli la Belgique de l'éclat de ses vertus et du fruit de ses travaux apostoliques, rendait son âme à Dieu, dans le couvent d'Elnon, le 6 Février de l'an 684.

Quelques années auparavant il avait fait avec une grande solennité la dédicace de l'église qu'il avait fait bâtir à Elnon, en l'honneur de St. Pierre et de St. Paul. St. Réole de Rheims, successeur de St. Nivard; St. Mommolin de Noyon, St. Vindicien d'Arras et de Cambrai, successeur de St. Aubert, y assistèrent avec trois abbés, St. Bertin de Sithiu, Adalbert de St. Bavon, et Jean de Blandin. St. Amand avait fait un testament pour disposer de son corps après sa mort : c'était le seul legs qu'il pût faire dans le dénuement où il vivait. Il pria les évêques et les abbés de souscrire cet acte, comme ils firent (*a*).

(*a*) Dans un ancien manuscrit de l'abbaye de St. Amand après le testament

Digitized by Google

Il est daté du 17 d'Avril, de la seconde année de Thierry. St. Amand y ordonne qu'on l'enterre dans son monastère d'Elnon, et fait de terribles imprécations contre ceux qui voudraient lui donner une autre sépulture. Ce testament fut écrit par un de ses disciples, nommé Baudemond, celui-là même qui a composé la vie de ce saint évêque, et à qui quelques-uns donnent la qualité de saint. Nous avons déjà remarqué que le monastère d'Elnon n'est connu aujourd'hui que sous le nom de St. Amand (*a*).

Deux ans après la mort de l'apôtre de la Belgique, un autre saint fondateur terminait pour aller aux cieux, une vie dont la jeunesse avait été obscurcie d'assez sombres nuages. Landelin, né de nobles parents à Vaux dans l'Artois, avait été baptisé par St. Aubert de Cambrai, et se destinait à la carrière ecclésiastique, quand des amis pervers parvinrent à le séduire. Il se livra dans leur funeste compagnie aux désordres d'une vie licencieuse, et d'excès en excès il en vint jusqu'à organiser avec eux une bande de malfaiteurs. Il avait adopté le nom de Maurose pour ne pas être reconnu. St. Aubert le pleurait comme s'il eut été mort. Il avait bien raison : la pire des morts c'est celle qui nous sépare de Dieu et nous fait esclaves du démon. Cependant il ne cessait de prier le

de ce saint on trouve son portrait et ceux des prélats qui ont signé. St. Amand y est représenté avec une crosse assez semblable à celles de nos évêques; mais sa mitre est fort plate, comme sont les anciennes mitres, et n'est point terminée en pointe. Il tient une plume semblable à celles dont nous nous servons pour écrire. Il a un carré au tour de la tête : ce qui est la marque ordinaire des saints vivants. Cependant il y a lieu de croire que cette peinture ne fut pas faite de son vivant; car les autres évêques ont des cercles autour de la tête, comme étant déjà morts. Cette remarque fait voir que le carré et le cercle autour de la tête, ne sont pas des marques certaines pour distinguer les vivants et les morts, comme on le croit communément. St. Mommolin a la tonsure sur le devant de la tête, comme les moines irlandais. Il avait eu effet été moine à Luxeu. St. Réole n'a pas de crosse : il tient en main le bâton pastoral de St. Remy. C'est un bâton plus long que les bâtons ordinaires, et dont le haut est terminé en forme de petite potence. C'est ainsi en effet qu'est faite la crosse de St. Remy, qu'on montre encore à St. Remy de Rheims

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

Seigneur des miséricordes pour ce fils égaré. Ses prières et ses larmes désarmèrent la colère divine. Un jour (635), Landelin touché de la crainte de l'enfer, vint se jeter en sanglottant aux pieds du saint évêque, pour confesser ses fautes et en obtenir le pardon. Puis il s'enferma dans un monastère où il passa six ans dans le jeûne et les larmes. Après quoi il se rendit en pénitent au tombeau des apôtres à Rome. De retour de son pélérinage, en 651, il reçut de son évêque le diaconat. Il alla une seconde fois pleurer et demander grâce au tombeau de St. Pierre, revint et fut ordonné prêtre. Pour la troisième fois, il reprit la route de la capitale du monde chrétien, en société d'Adelin et de Domitien. C'était l'an 653. Dès qu'il fut revenu, il se mit à construire un monastère à *Lobbes* sur la Sambre, dans le voisinage de Thuin. A peine ce couvent fut-il terminé qu'il en bâtit un second à *Aulnes*, puis un troisième à *Walers*. Ces trois monastères, il les plaça sous l'invocation de St. Pierre. Enfin il en éleva un quatrième à *Crepin* près Condé, où il passa ses derniers jours et mourut saintement. On célèbre sa mémoire le 15 Avril.

C'est à Lobbes que fut enterrée vers l'an 690 Ste. Amelberge, mère de St. Amebert évêque de Cambrai, et des deux saintes vierges Renelde et Gudule. Amelberge avait épousé le comte Vitger, et elle était elle-même d'une noble extraction. Ayant fait consentir son époux à garder la continence elle se retira au monastère de Maubeuge, et Vitger à celui de Lobbes.

Leurs deux saintes filles Renelde et Gudule allèrent offrir à ce couvent une partie de leurs biens. Elles frappèrent à la porte du monastère, mais il leur fut répondu que jamais encore on n'avait ouvert aux femmes. Ce qu'ayant entendu, Gudule se retira. Renelde au contraire, demeura trois jours à genoux, pleurant et priant à la porte de l'église. Le troisième jour, comme les moines dormaient encore, la porte s'ouvrit d'elle-même : Renelde entra et courut se prosterner devant une image

Digitized by Google

du Sauveur. Les religieux l'ayant trouvée dans cette posture suppliante, lui demandèrent comment elle était entrée. *Pauvre pécheresse*, répondit-elle, *vous m'avez repoussée, mais Dieu a eu pitié de moi.* Puis elle offrit à St. Pierre le village de Zanchte avec cinq fermes attenantes, afin que le saint apôtre daignât un jour lui ouvrir la porte des cieux. Elle se rendit ensuite à Jérusalem avec une servante, pour aller vénérer les lieux où notre Seigneur avait souffert. Elle y passa deux ans, après quoi elle revint habiter Zanchte. On eut dit que son cœur était déjà au ciel, tant elle était insensible aux choses d'ici-bas. En 690, des barbares, peut-être les Frisons, vinrent dévaster le village; tous les habitants prirent la fuite. Renelde seule resta avec un prêtre nommé Grimoald et son domestique Gondulphe. Tous trois furent massacrés. La sainte expira au pied de l'autel de St. Quentin, auquel elle avait une grande dévotion. Le village de Zanchte près de Halle porte aujourd'hui le nom de *Ste. Renelde*, et célèbre la fête de son illustre martyre le 16 Juillet. Un grand concours de peuples afflue journellement à son tombeau, à cause des miracles sans nombre qui s'y opèrent. Quant à Gudule elle mena la vie religieuse dans une maison de ses parents près de Moorsel, sur les confins du Brabant et du pays d'Alost, et y mourut saintement. Elle avait été formée aux plus hautes vertus, à l'école de Ste. Gertrude de Nivelles, sa marraine.

Cette sainte fille de Pépin avait perdu, comme nous l'avons vu, son frère Grimoald, mais il lui restait encore une sœur, Begge, la mère de cette puissante famille des Carlovingiens, qui devait remplacer la dynastie Mérovingienne. Begge avait épousé Anségise, fils de St. Arnould de Metz que quelques uns font descendre de Clovis, ce qui ne semble qu'une fable. Les deux jeunes époux choisirent pour séjour le château de Chèvremont, bâti sur une des plus charmantes collines qu'arrose la Wesdre. Un jour qu'Anségise était à la chasse, il trouva sur

Digitized by Google

un fumier un enfant abandonné. Ses cris l'émurent : il le prit dans ses bras, et le cacha sous son manteau pour le rapporter chez lui. L'enfant fut entouré de soins. Anségise voulut être lui-même son parrain au baptême et lui donna le nom de Gonduin. Celui-ci devenu plus grand se fit soldat. Il était brave, il s'avança rapidement. Son maître en était ravi et lui donnait chaque jour des marques nouvelles de son amour et de sa confiance. L'ingrat n'y répondit que par le plus noir des forfaits : il conçut le dessein de tuer son bienfaiteur, et de s'emparer de ses biens ainsi que de son épouse. En effet un soir qu'il chassait dans un bois avec Anségise, il se glissa derrière lui et lui enfonça un poignard dans le sein. Puis il s'empressa de retourner à Chèvremont, pour ajouter l'insulte à l'ingratitude. Mais déjà Begge avait appris son crime, et s'était enfuie dans la Hesbaye. Gonduin s'empara des possessions de son maître et en distribua une grande partie aux complices de son forfait pour les attacher d'avantage à sa fortune.

Anségise avait laissé un fils capable de le venger. Pépin de Herstall inaugura sa bravoure par la punition du lâche assassin de son père. Gonduin et ses complices tombèrent sous le glaive. Après cet exploit, Pépin devint maire du palais d'Austrasie. Déjà l'action royale disparaissait devant l'énorme influence de ces premiers ministres. Pépin devenu plus tard maire de Neustrie et de Bourgogne, ne craignit pas de s'intituler *Prince des Francs* et pendant 22 ans qu'il géra les affaires, on ne voit pas qu'on lui ait disputé ce titre de mauvais augure pour la race régnante. Il usa généralement de son pouvoir dans l'intérêt de la religion, et ne se montra pas indigne du sang des saints qui coulait dans ses veines.

Sa mère inconsolable de la perte cruelle de son époux, s'était rendue à Rome, pour aller déverser ses douleurs dans le cœur du père commun des fidèles. Le pape la reçut avec tous les égards dus à une haute infortune; il l'en-

Digitized by Google

courageа et pour consoler sa piété, l'enrichit d'un grand nombre de saintes reliques. Les plus remarquables étaient un grand fragment du bois de la vraie croix, et un autre des chaines de St. Pierre. De retour en Belgique, elle bâtit à Andennes, sept oratoires en mémoire des sept églises remarquables qu'elle avait vues à Rome. Puis elle se rendit à Nivelles pour aller prier l'abbesse et sa communauté de l'aider dans le dessein qu'elle avait de fonder un monastère. Il y avait trente trois ans que sa sœur Gertrude était morte. Grande fut la joie de toutes ces saintes filles en voyant cette autre fille de Pépin qui leur rappelait leur sainte fondatrice. L'abbesse lui donna des reliques et des exemplaires des saintes Écritures. avec une partie du lit, où était morte Ste. Gertrude. Elle joignit à ces présents quelques religieuses des plus ferventes et des plus anciennes de Nivelles, pour établir la règle dans le monastère que Begge faisait bâtir à Andenne, et qui fut depuis occupé par des chanoinesses. La portion du lit de Ste. Gertrude fut placée à côté d'un autel dédié en l'honneur de Ste. Geneviève. Ste. Begge s'y fit religieuse, et y mourut deux ans après que les bâtiments furent achevés. Elle est honorée le 17 Décembre. On prétend que c'est de Ste. Begge que les béguines de Flandre ont tiré leur nom. (*a*).

La princesse Adèle, fille de Dagobert II et sœur de Ste. Irmine, vint quelques années après à Nivelles pour s'éclaircir de la vérité des miracles qu'on publiait de Ste. Gertrude. Elle demanda à une religieuse quel jour venait cette année la fête de cette sainte. On lui répondit que c'était le Vendredi de la 5^{me} semaine de carême; ce qui convient à l'an 696. C'était la coutume quand il venait une fête solennelle en carême, de faire après la

(*a*) D'autres croient que les *Béguines* ont été ainsi nommées d'un saint prêtre, appelé Lambert, et surnommé *le Bègue*, qui recommanda cet institut et qui porta un grand nombre de filles à l'embrasser... *A cujus cognomine*, dit Gilles, moine d'Orval, *mulieres et puellæ quæ vivere castè proponunt*, Béguines *Gallicè cognominantur*. (V^{e} le 2^{e} volume.)

Digitized by Google

messe le repas qu'on ne faisait les autres jours de jeûne qu'après les vêpres. Mais Adèle qui doutait un peu du pouvoir et des miracles de Ste. Gertrude, dit : « A Dieu » ne plaise que pour cette solennité je prenne quelque » réfection extraordinaire. » La religieuse répondit : « Si Ste. Gertrude a quelque puissance auprès de Dieu, » elle saura bien vous y obliger. » Le jour de la fête étant venu, les moines, les religieuses, et les séculiers qui s'y étaient rendus, firent leur repas incontinent après la messe, et mangèrent de toutes les viandes dont on peut user en carême. Adèle fut la seule qui ne voulut pas prendre sa réfection, dans la crainte de rompre son jeûne.

Elle avait avec elle un fils encore enfant, lequel pendant le dîner de la communauté, étant allé jouer autour d'une fontaine qui était dans l'enceinte du monastère, s'y laissa tomber, et s'y noya. Les religieuses sortant du réfectoire l'y trouvèrent mort et leurs cris apprirent bientôt à la mère ce funeste accident. Celle qui avait disputé avec cette princesse sur le pouvoir de Ste. Gertrude auprès de Dieu, prit cet enfant; et après avoir recommandé à la mère d'avoir une foi vive, elle le porta auprès du lit (*a*) de la sainte : il ressuscita aussitôt en présence des assistants. Alors Adèle confuse de son incrédulité reconnut avec joie le pouvoir de Ste. Gertrude, et ne se fit plus un scrupule de manger avant l'heure, le jour de sa fête. Elle prit aussitôt son repas avec toute sa maison, et le lendemain elle fit chanter une messe d'actions de grâces en l'honneur de Ste. Gertrude. « Afin que personne » ne révoque en doute ce miracle, dit l'auteur qui le rap- » porte, je prends Dieu pour témoin que j'ai vu de mes » yeux ce que j'ai écrit, et que les circonstances dont je

(*a*) Le P. Mabillon entend ici par le mot de *lit*, le tombeau de Ste. Gertrude. En effet, les anciens auteurs nomment souvent *lit* le cercueil ou le tombeau des saints. Je crois cependant qu'on doit prendre ici cette expression dans sa signification naturelle; parce que nous avons vu qu'on conservait à Nivelles le lit dans lequel Ste. Gertrude était morte.

Digitized by Google

» n'ai pas été témoin oculaire, je les ai apprises de per-» sonnes dignes de foi. » On voit par ce récit que le repas des jours de jeûne ne se faisait encore alors que le soir; mais que les jours des fêtes solennelles qui arrivaient pendant le carême, on faisait ce repas après la messe. Ce qui peut marquer que l'on se dispensait de jeûner ces jours-là, ou seulement qu'on relâchait quelque chose de la rigueur du jeûne (*a*).

Une vingtaine d'années auparavant, le comte Odelard avait fait don de ses biens patrimoniaux au même couvent de Ste. Gertrude. Son comté s'étendait d'Anvers à Condé; le château d'Omberge entre Gand et Ninove et celui d'Assche entre Alost et Bruxelles lui appartenaient en propriété. Il s'était uni avec la sœur de St. Amand, la noble Nona. Le fils qu'il avait eu de ce mariage, Elégard, perdit la vie en défendant le château d'Assche contre les barbares. Nona était morte longtemps avant ce malheur: en sorte qu'Odelard restait seul avec sa fille Berlinde. Il n'employait plus son temps qu'à prier et à faire des bonnes œuvres. Dieu pour l'éprouver permit qu'une maladie dont le nom seul inspirait la terreur, la lèpre, l'affligeât dans ses derniers jours. Or il arriva que, durant l'absence des domestiques, Odelard pria sa fille de lui donner à boire. Elle prit la coupe, la rinça et lui versa du vin; mais quand son père eut fini, avant de la porter elle-même à ses lèvres, elle la rinça de nouveau : Adelard l'ayant remarqué en conçut un tel dépit qu'il fit sur le champ atteler ses chevaux et courut d'un trait de Meerbeke à Nivelles pour déshériter sa fille.

Berlinde sentant sa faute, reçut le châtiment sans se plaindre. Cet acte héroïque la devait mener à une haute sainteté. Elle n'aimait plus que la prière, le jeûne et la mortification. Sur ses membres délicats elle portait un cilice de crins. Bientôt elle se fit religieuse au couvent de Ste. Marie à Moorsel près d'Alost. Une nuit, comme on

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

donnait le signal de matines, Berlinde entendit un chœur d'esprits bienheureux, qui portaient l'âme de son père au ciel. Elle demanda à l'abbesse de pouvoir aller à son service, et se rendit à Meerbeeke où ce noble comte fut enterré à côté de son épouse, dans un oratoire qu'il avait fait bâtir à cet effet.

Le couvent de Moorsel étant devenu si pauvre qu'il n'y avait plus moyen d'y fournir du pain et de l'eau pour plus de dix religieuses, Berlinde resta à Meerbeeke. Ses austérités étaient effrayantes. Elle ne mangeait que deux fois la semaine, encore n'était-ce que du pain trempé d'eau. Nuit et jour elle demeurait dans l'Église à prier Dieu. Elle n'en sortait que pour visiter les pauvres et les malades. Elle mourut vers l'an 700. Sa fête se célèbre à Meerbeeke, le 5 Février, avec celle de deux autres vierges Nona et Celsa.

C'est probablement vers le même temps qu'une vierge, plus célèbre encore dans nos contrées, joignait à la couronne de la pureté celle du martyre. Dymphne, originaire d'Irlande ou d'Angleterre, était venue chercher un refuge en Belgique contre les fureurs de son père. Celui-ci avait voulu l'unir à un prince payen qui la recherchait en mariage. Mais la pieuse vierge préférait mourir plutôt que d'exposer sa foi. D'après les conseils d'un prêtre respectable, Géréberne son confesseur, elle quitta ses biens son père et sa patrie; s'embarqua sur un méchant navire et atteignit heureusement le port d'Anvers avec Géréberne et quelques autres personnes encore. Cherchant partout une retraite, elle rencontra quelques maisons près d'un grand bois et y construisit avec ses gens une hutte fort humble. Près de là s'élevait une église dédiée à St. Martin : St. Géréberne y disait chaque jour la messe. Déjà trois mois s'étaient écoulés. Le père de Dymphne ne savait ce qu'elle était devenue. Il la cherchait partout Enfin il apprit qu'elle s'était embarquée pour Anvers, et se mit à sa poursuite avec un grand nombre de serviteurs.

Digitized by Google

En parcourant la Campine ils parvinrent à une ferme nommée Westerloo, où ils passèrent la nuit. Le lendemain comme ils payaient leur hôte ; celui-ci leur témoigna sa surprise de ce qu'ils se servaient de pièces de monnaie en tout semblables à celles qu'il avait reçues de quelques étrangers logés près de là, dans la forêt, et qui venaient parfois à Westerloo chercher des provisions. Il n'en fallut pas davantage pour faire tomber Dymphne entre les mains de ses ennemis. Son père essaya d'abord les promesses et les paroles séduisantes; voyant qu'il ne réussissait pas, il fit décapiter sous les yeux de la sainte son vieux confesseur : elle ne s'en montra que plus courageuse; ce qui mit le meurtrier dans une telle fureur que d'un coup de sabre il abattit la tête de sa propre fille. Le sang de Dymphne fut fecond en miracles; et bientôt une foule d'infirmes, de possédés, de malheureux de tout genre accourus sur le lieu de son martyre, donna naissance à la ville de Gheel, célèbre encore de nos jours par ses prodiges (*a*).

La Belgique déjà si fertile en saints indigènes durant le sixième siècle, ne cessait de s'enrichir encore de saints étrangers. La cour de Pépin de Herstall semble être leur rendez-vous. On voit arriver en même temps deux saints évêques Wiron et Plechelme avec le diacre Othger....

St. Wiron était né en Ecosse, où son mérite le fit nommer à l'épiscopat. Mais son humilité ne put se résoudre à l'accepter; et il fit un voyage à Rome avec deux compagnons, Plechelme prêtre, et Othger diacre, pour faire agréer au pape qu'il renonçât à l'élection. Le pape ayant examiné l'affaire, jugea que Wiron était d'autant plus digne de l'épiscopat, qu'il le craignait davantage. C'est pourquoi il l'ordonna évêque avec Plechelme, et les renvoya en Ecosse.

Ces deux saints évêques, après avoir gouverné quelque temps leurs diocèses, désirèrent consacrer leur zèle au sa-

(*a*) Pierre, chanoine régulier de Cambrai, a écrit la vie de Ste. Dymphne en 1658. V. *Act. SS. Belg.*, tom. 5.

Digitized by Google

lut des gentils (*a*). Ils se rendirent en Belgique au palais de Pépin, avec le diacre Othger. Ce prince aussi grand homme d'état qu'habile guerrier, les envoya prêcher l'Évangile aux frontières de la Saxe et de la Frise, parmi les peuples encore idolâtres qui occupaient le bassin compris entre le Rhin, le Wahal et la Meuse, et connus aujourd'hui sous le nom de provinces de Gueldre, de Juliers et de Clèves. Pour récompenser et consolider leurs succès, il leur donna proche de Ruremonde le mont Saint Pierre, nommé plus tard le mont St. Odile ou Odilieberg, où il y avait un oratoire dédié à la Ste. Vierge. Ce lieu solitaire convenait parfaitement au génie contemplatif des deux saints évêques. « C'est là, comme le dit l'histoire, » que Pépin venait tous les ans, au commencement du » carême, pieds nus et sous l'humble habit des pénitents, » confesser ses péchés à St. Plechelme et recevoir la péni- » tence qu'il plaisait au bon pasteur de lui imposer. »

Il se confessait aussi souvent et avec la même humilité à St. Wiron, qui était à la fois son directeur spirituel et son conseiller intime; car le fils de Karl-Martel aimait la franchise du saint évêque et la noble liberté avec laquelle il prêchait l'évangile sans acception de personnes. St. Wiron mourut en 700. Ruremonde célèbre sa fête le 8 Mai. St. Plechelme lui survécut 13 ans; il est honoré le 15 Juillet. St. Othger, leur compagnon, l'est le 10 Septembre.

Cependant une lumière indigène plus éclatante encore brillait dans le même temps à la cour de Herstall. Saint Lambert né d'illustres parents à Maestricht, vers l'an 633

(*a*) Il y avait alors peu d'évêques titulaires en Belgique, et ce qui en diminuait encore le nombre, c'est que le siége de Cambrai était uni à celui d'Arras, et celui de Tournai à celui de Noyon. Plusieurs saints évêques, nommés *régionnaires*, parce qu'ils n'étaient attachés à aucun siége, y suppléèrent et vinrent dans ces provinces pour y travailler à la moisson évangélique. Les SS. Wiron, Plechelme et Sylvin furent de ce nombre, sans compter les abbés de Lobbes, qui étaient en même temps revêtus de la dignité épiscopale.

Digitized by Google

ou 638, avait eu pour précepteur St. Théodard évêque de cette ville. Sa science et sa piété l'appelèrent à lui succéder vers l'an 670. Il n'était pas moins cher à ses ouailles qu'au roi d'Austrasie Childebert. Après la mort de ce prince, il ne tarda point à s'attirer par ses vertus et son zèle, la colère d'Ebroïn déjà souillé du meurtre de St. Léger et de St. Rambert. Ce tyran le chassa de son siége pour y placer un nommé Faramond, digne par ses crimes de l'amitié d'un si méchant homme. Le saint évêque se retira au monastère de Stavelo, où il vécut comme un simple religieux. Il ne se distinguait des autres que par sa ferveur et son humilité. Il avait coutume de se lever avant les moines pour aller prier dans l'église : mais de peur de les éveiller, il marchait nu-pieds dans le dortoir, portant ses sandales dans ses mains. En ayant un jour laissé tomber une, l'abbé qui entendit le bruit ordonna à celui qui l'avait fait, et qu'il croyait être un de ses moines, d'aller prier à la croix dans le préau du cloître. C'était une pénitence usitée dans les monastères. Le saint évêque y alla aussitôt, et malgré le froid et la neige qui tombait, il y resta jusqu'au matin. L'abbé l'ayant alors reconnu, se jetta à ses pieds pour lui demander pardon.

Lambert demeura 7 ans dans cette retraite. L'an 681, Pépin de Herstall, devenu maire du palais d'Austrasie, chassa l'usurpateur Faramond et rendit le siége de Maestricht à son évêque légitime. Lambert ne se contentant pas des soins de son diocèse, alla prêcher la foi aux barbares de la *Taxandrie,* aujourd'hui la Campine, vers le Nord-Ouest de Maestricht. L'idolâtrie y régnait encore, défendue par des marais presque infranchissables. Rien ne put arrêter le zèle du saint apôtre. En vain les habitants l'accueillirent-ils avec des menaces et une fureur qui firent craindre plus d'une fois pour sa vie : il parvint à les vaincre à force de douceur et de charité; les loups se trouvèrent bientot changés en brebis, de nouvelles ouailles avaient augmenté le troupeau du bon pasteur.

Digitized by Google

Cependant son zèle contre les vices lui attira la haine de deux seigneurs qui étaient frères, et qui se nommaient Gal et Riold. C'étaient deux hommes violents et emportés, qui ne connaissaient d'autres lois que les caprices de leurs passions. Ils déclarèrent une guerre ouverte au saint évêque, pillèrent ses biens, et lui firent mille outrages, à lui et à tous ceux qui lui appartenaient. On tâcha en vain d'adoucir leur brutalité : tout fut inutile. Alors les domestiques de Lambert, et surtout ses neveux, outrés des insultes qu'on leur faisait, et encore plus de celles qu'on faisait à leur maître et à leur oncle, ne prirent conseil que de leur ressentiment; et s'étant mis en devoir de repousser ces injustes violences, ils tuèrent les deux persécuteurs : mais la persécution ne finit pas.

Un parent de ceux qui avaient été mis à mort, nommé Dodon, et qui était fort puissant à la cour de Pépin, crut qu'il lui serait également honteux, de ne pas venger leur sang, ou de ne le venger que sur les domestiques qui l'avaient versé. Il résolut la mort du saint évêque, et vint de nuit à main armée l'attaquer à Liége, qui n'était alors qu'une maison de campagne.

Tout à côté de celle-ci se trouvait la chapelle des Saints Côme et Damien, bâtie par St. Monulphe. Lambert venait d'y réciter l'office de la nuit avec ses compagnons, et se préparait à prendre son repos, quand il entendit les cris forcénés de Dodon et de ses compagnons.

Il se jeta hors du lit, et dans le premier mouvement, il prit une épée pour se défendre; mais il la jeta aussitôt, et eut recours à des armes plus convenables à un évêque. Il exhorta ses domestiques et ses neveux Pierre et Andolet, à souffrir avec résignation la mort, pour expier le sang qu'ils avaient versé. Après quoi, il se retira dans l'oratoire qui était en sa maison, et prit en main un Psautier. Le premier verset qu'il y lut, fut celui-ci : *Le Seigneur vengera la mort de ses serviteurs.* Il se prosterna les bras étendus en forme de croix; et il était encore en cette

Digitized by Google

posture, lorsque les assassins ayant forcé la maison, il fut percé d'un javelot dont il mourut sur la place. Ceux de ses gens qui échappèrent au carnage, portèrent son corps à Maestricht, où il fut mis à la hâte dans le tombeau de son père, qui se nommait Aper. Il se fit un grand nombre de miracles à Liége, dans l'oratoire de St. Côme et de St. Damien, où le saint évêque avait été mis à mort. Il est honoré comme martyr le 17 Septembre.

On est partagé sur le temps et le sujet de sa mort. Sigebert et quelques autres qui l'ont copié, la rapportent à l'an 698, et prétendent que St. Lambert n'encourut la disgrâce de Dodon frère d'Alpaïde, que parce qu'il exhorta Pépin à quitter cette concubine. Mais l'auteur contemporain de la vie du saint évêque, aurait-il omis cette raison, si elle eût été véritable? D'ailleurs Sigebert se trompe certainement pour l'année. Car la chronologie des évêques de Maestricht fait voir que l'on doit rapporter le martyre de St. Lambert à l'an 707 ou 708 (*a*).

C'est près du tombeau de St. Lambert que Ste. Ode, fille d'un roi d'Écosse, recouvra la vue, vers l'an 710. Elle mourut 16 ans après à Rode près de Bois-le-Duc. Son sépulcre devint bientot célèbre par un grand nombre de miracles; ce qui donna origine à une chapelle, puis à une magnifique église desservie par des chanoines réguliers. Les Calvinistes détruisirent leur couvent en 1583, et se servirent du temple, honoré par les vertus et les prodiges de Ste. Ode, pour prêcher contre les bonnes œuvres et l'intercession des saints.

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

De l'an 709 à l'an 741.

Premiers apôtres de la Hollande. — St. Willibrord, St. Vulfran, St. Adalbert. — St. Ursmare prêche dans les Flandres. — St. Winoc, abbé. — St. Hubert, évêque de Liége, évangélise les Ardennes; ses miracles. — St. Boniface, apôtre de la Germanie et des Frisons. — Il devient archevêque et légat du siége apostolique. — Mort de Charles Martel.

Des auteurs Frisons de date récente, prétendent que la foi fut prêchée dans leurs contrées, dès les temps de Néron, par un saint homme nommé Egisthe; mais ils n'apportent en preuve de ce fait aucun monument antique. Quand bien même il serait vrai que la semence évangélique y fut jetée aux jours des apôtres, il faudrait dire qu'elle fut étouffée bientôt après sous les ronces de l'idolâtrie; car on n'y voit plus reparaître la religion chrétienne avant le septième siècle et son établissement coûta bien des travaux, bien des sueurs et bien de sang (*a*).

Déjà nous avons vu le saint évêque de Tournai Eloi porter le flambeau de l'Évangile aux Frisons du nord de la Flandre; il en est qui croient qu'il poussa ses excursions apostoliques jusqu'au delà du Rhin. Quoiqu'il en soit, le premier apôtre bien connu des Frisons (et sous ce nom on comprend tous les peuples de la Hollande actuelle) est St. Wilfride. Ce saint naquit en 634, au royaume de Northumberland, et se rendit en 649 à Rome, où l'archidiacre Boniface le reçut avec amour, l'éleva comme son propre fils et l'instruisit des saintes écritures aussi bien que

(*a*) Act. SS. Belg. sel., tom. VI, p. 149.

Digitized by Google

des coutumes de l'église romaine. De Rome Wilfride vint à Lyon, où il séjourna 3 ans. St. Dauphin évêque de cette cité lui donna la tonsure. Après la mort de ce saint pasteur, Wilfride retourna dans sa patrie. Le roi Alcfride, plein d'estime pour sa science et sa vertu, le fit venir à sa cour. Il songeait à le faire évêque de Northumberland et l'envoya en France pour le faire consacrer. Le long séjour de Wilfride au delà des mers, engagea le prince à donner ce siége à un autre. Wilfride fut élevé sur celui d'York. Il administra son diocèse avec un grand zèle et l'enrichit d'une multitude de monastères; mais un événement imprévu lui attira la colère d'Egfride, frère d'Alcfride qui venait de lui succéder au trône. La fiancée d'Egfride nommée Ethelrède, préférant l'époux du ciel à ceux de la terre, résolut de renoncer au monde pour vouer sa virginité à Jésus-Christ. Le saint évêque après avoir résisté quelque temps à ses desseins, lui donna le voile. Ce qui irrita si fort Egfride, stimulé du reste dans sa haine par sa nouvelle épouse Ermenberge, qu'il résolut de persécuter l'évêque d'York de toutes les manières. Il commença par faire morceler son diocèse en plusieurs parties par l'archevêque de Cantorbéry, métropolitain de toute l'Angleterre.

Wilfride en appela au Souverain Pontife et afin de plaider mieux sa cause s'embarqua pour Rome. Son navire assailli par les vents du Sud-Ouest fut obligé de relâcher en Hollande. Il fut reçu avec bienveillance par le roi Aldgisle et ses peuples encore barbares. Ses prédications portèrent des fruits si abondants, qu'avant la fin de l'hiver, des milliers d'idolâtres avaient embrassé la foi chrétienne. Il eut volontiers continué à récolter une moisson si riche, si les besoins de son diocèse ne l'avaient forcé à partir. Au printemps, il se remit en route pour la ville éternelle. Chemin faisant, il visita la cour de Dagobert II. Ce prince, reconnaissant des services que lui avait rendus Wilfride en Irlande, voulait le consacrer évêque de Strasbourg;

Digitized by Google

Wilfride refusa ses offres, mais il est à croire qu'il profita de la bonne volonté du prince pour lui recommander les nouveaux fidèles de Hollande et leur roi Aldgisle ou Aldgiste. C'est probablement alors que fut élevée la première église d'Utrecht, sous la jurisdiction de l'archevêché de Cologne ; car on lit dans une lettre de St. Boniface écrite au pape Étienne II, l'an 753 : « *le roi Dagobert ayant donné le château d'Utrecht avec son église dévastée à l'évêché de Cologne, sous condition que cet évêque prêcherait la foi à la nation des Frisons ; celui-ci n'ayant pas accompli cette mission, il s'est trouvé que cette nation est restée infidèle, jusqu'à ce que le pape Serge I lui eut envoyé le serviteur de Dieu Willibrord* (a).

Ce saint était né comme Wilfride au royaume de Northumberland, vers l'an 658. A peine âgé de 7 ans il embrassa la vie du cloître, et fit de rapides progrès dans la science et dans la vertu. A l'âge de 20 ans, il passa en Irlande, avec la permission de ses supérieurs, pour se mettre sous la direction du saint abbé Egbert. Celui-ci brûlait d'un grand zèle pour convertir à la foi chrétienne les peuples de la Frise. Il sut communiquer son ardeur à ses disciples. Un d'eux nommé Wigbert s'était déjà embarqué pour la Frise ; il avait prêché deux ans l'Évangile à ces peuples et à leur roi Radbode ; mais ses travaux n'avaient été couronnés d'aucun succès, en sorte qu'il était revenu en Irlande sans autre fruit de son zèle que sa patience. Cette défaite ne découragea point St. Egbert, il jeta les yeux sur Willibrord pour accomplir une tâche si difficile et lui adjoignit onze compagnons intrépides et zélés comme lui. C'était l'an 691.

Deux ans auparavant, Pépin de Herstall avait remporté sur le roi des Frisons Radbode une illustre victoire. Ce prince après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes, s'était vu forcé de demander la paix, en abandonnant au maire du palais, ses possessions les plus im-

(a) *Act. SS. Belg.*, tom. 6.

Digitized by Google

portantes, entr'autres tout le bassin compris entre la Meuse et le Rhin, où se trouvent aujourd'hui les villes de Leyde, de Delft, de Gouda, de Rotterdam, de Briel, de Dordrecht etc., ainsi que la ville d'Utrecht, pour la partie située au delà du Rhin.

Willibrord et ses compagnons prirent terre à Katwyck et se rendirent incontinent à Utrecht. Mais trouvant ce lieu encore infecté des superstitions de l'idolâtrie, ils crurent bon de s'appuyer de l'autorité de Pépin. Celui-ci les reçut avec respect et envoya Willibrord à Rome pour y faire légitimer sa mission par le St. Siége.

A son retour Willibrord fit un si grand nombre de conversions parmi les Frisons, que quatre ans après Pépin l'envoya de nouveau à Rome avec des lettres, par lesquelles il priait le pape de l'ordonner évêque pour les peuples qu'il avait convertis. Le pape Sergius l'ordonna évêque le 22 de Novembre, l'an 696, dans l'église de Ste. Cécile, dont ce jour-là on faisait la fête, et lui donna le nom de Clément en l'honneur de St. Clément, dont la fête se célébrait le lendemain. On voit par quelques autres exemples que les papes changeaient quelquefois, en ordonnant des évêques, les noms de ceux qui en avaient de barbares. Cette dignité mit le saint missionnaire en état de recueillir de plus abondants fruits de ses travaux : en quoi il fut toujours secondé de la protection et des libéralités de Pépin. Willibrord, car on continua de le nommer ainsi, fixa son siége à Utrecht, dont il fut le premier évêque (*a*).

Un de ses compagnons, St. Suitbert, sacré 3 ans auparavant en Angleterre, ne se distingua pas moins que lui par son zèle. Il travailla surtout parmi les peuples Frisons nommés Boructarii, au dessus de Cologne, et en convertit un grand nombre. Mais les Saxons vinrent détruire une moisson presque mûre. Le saint se résigna. Il se rendit près de Pépin qui lui donna une île du Rhin nommée

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

Reiserwerts, pour y fonder un monastère. C'est là que le saint missionnaire rendit paisiblement son âme à Dieu, l'an 718. La Hollande l'honore le 1 Mars.

Cependant un ouvrier non moins infatigable devait venir des bords de la Seine s'associer à de si rudes travaux. St. Vulfran, évêque de Sens, se sentait depuis longtemps pressé d'un ardent désir de travailler au salut des Frisons. Vers l'an 695 il se rendit au monastère de Fontenelle et pria l'abbé Hildebert de lui donner quelques-uns de ses plus fervents religieux, pour l'aider dans sa sainte entreprise. Avec ce renfort il s'embarqua pour la Frise.

Un événement prodigieux signala leur traversée. Un jour que le vaisseau était à l'ancre, Vulfran crut pouvoir profiter du calme de la mer pour célébrer le saint sacrifice. Or comme un des diacres s'était penché pour laver la patène dans les flots, celle-ci s'échappa de ses mains et disparut. Le diacre vint tout affligé trouver l'évêque, se jeta à ses pieds et lui confessa son imprudence. Vulfran, après avoir prié un moment le Seigneur ordonna au diacre de retourner à la place où il avoit perdu la patène et d'étendre la main. Ce qu'ayant fait le diacre, la patène reparut sur l'eau et vint se placer entre ses doigts. On la conserva longtemps dans le couvent de Fontenelle, ainsi que le calice et l'autel incrusté de reliques dont s'était servi le saint évêque. Témoignage précieux de la foi de nos pères, bien propre à confondre ceux qui ont renié les croyances de leurs apôtres.

Mais il est temps de suivre notre saint au milieu de ses combats. Les Frisons avaient la coutume d'immoler des hommes à leurs dieux en certains jours. Vulfran eut horreur de cette barbarie, et il vit avec la plus sensible douleur qu'on allait faire mourir sur un gibet un jeune homme nommé Ovon, choisi pour être une des victimes. Il n'omit rien pour fléchir les idolâtres en leur représentant l'inhumanité de ces sacrifices. On se moqua de ses représentations, et on lui répondit que si le Dieu

Digitized by Google

qu'il prêchait, était si puissant, il pouvait ressusciter celui qu'ils allaient pendre en l'honneur des dieux qu'ils adoraient. Ovon fut donc attaché au gibet, où il demeura pendu six heures entières. Pendant ce temps-là Vulfran ne cessa de prier pour lui, en présence des idolâtres, dont les railleries se tournèrent en sentiments de respect et d'admiration, quand après six heures la corde s'étant rompue, le supplicié fut trouvé plein de vie. Le saint évêque délivra cinq de ces malheureuses victimes; et il en ramena trois avec lui, qui se firent moines à Fontenelle. Ovon fut de ce nombre; et il excella dans l'art de transcrire des livres.

Les miracles de Vulfran firent plus d'impression sur les esprits des barbares que ses discours. Il baptisa le fils du duc Ratbode, lequel mourut peu de jours après son baptême : Ratbode lui-même connut la vérité, et se disposa au baptême. On assure qu'il était déjà descendu dans les sacrés fonts pour le recevoir, lorsqu'il s'avisa de demander à Vulfran si les princes ses prédécesseurs étaient dans le paradis ou dans l'enfer. Vulfran lui dit qu'il n'y avait que trop lieu de craindre que les princes ses ancêtres étant morts sans baptême, ne fussent dans la damnation éternelle. Alors Ratbode retira le pied qu'il avait déjà dans les sacrés fonts, et dit qu'il aimait mieux se voir en enfer avec tous les princes Frisons, que d'être avec un petit nombre de gueux dans le royaume céleste. Étrange folie que de se condamner soi-même à des supplices éternels, pour ne pas condamner la mémoire de ses pères! Ratbode qui avait connu la vérité, ne put être tranquille dans le parti de l'infidélité. Il voulut encore conférer sur la religion avec St. Willibrord ; mais comme il cherchait moins à s'éclaircir, qu'à s'autoriser dans son incrédulité, les nouvelles lumières qu'il reçut, ne servirent qu'à l'aveugler davantage.

Vulfran ayant ainsi travaillé quelques années au salut des Frisons, repassa dans la Gaule, abdiqua l'épiscopat,

Digitized by Google

et fit élire Géric évêque de Sens en sa place. Après quoi il embrassa l'état monastique à Fontenelle, où il ne montra pas moins de goût pour les exercices de la vie contemplative, qu'il n'avait fait paraître de talent pour ceux de la vie apostolique. Il y mourut fort âgé, le 20 Mars, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Il fut d'abord enterré dans l'église de St.-Paul de ce monastère, et dans la suite transféré en celle de St.-Pierre, où il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau. Dans la suite les comtes du Ponthieu firent porter les reliques de St. Vulfran à Abbeville, où elles sont révérées dans l'église collégiale dédiée en son nom. Cette ville honore ce St. Évêque comme son patron (*a*).

Willibrord ne se contenta point d'avoir ouvert aux hommes apostoliques le champ fécond de la Frise, il passa jusque dans le Danemarck, pour y étendre le royaume de Jésus-Christ. Mais le roi de ces contrées suscita des obstacles insurmontables au zèle de l'homme de Dieu. Il dut se contenter de ramener avec lui une trentaine d'enfants Danois qu'il avait instruits et baptisés, sans doute pour en faire une pépinière d'apôtres. Il établit à cet effet plusieurs écoles à Utrecht. Enfin, après un apostolat de plus de cinquante ans, après avoir banni pour ainsi dire l'idolâtrie de la Zélande, de la Hollande et du nord de la Belgique, il mourut chargé de gloire et d'années, en 738.

Pépin s'était montré continuellement son protecteur et son ami particulier. Il lui avait fait don du pays de Susteren sur la Meuse, où Willibrord fonda un monastère. Il l'aida encore à établir la fameuse abbaye d'Epternach dans les Ardennes, que le saint Apôtre de la Frise choisit pour sépulture, et à laquelle il légua tous les biens que lui avaient donnés Pépin, son épouse Plectrude et son fils Charles-Martel. Ce fameux maire du palais étant tombé dangereusement malade, l'an 714, dans son palais de Jupille sur la Meuse son fils Grimoald alla prier au tombeau

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

de St. Lambert pour sa guérison. Mais ce jeune seigneur y fut cruellement assassiné par un Frison, nommé Rangaire; et l'on crut que c'était par ordre de Ratbode, duc de Frise, dont Grimoald avait épousé la fille. Pépin inconsolable d'une mort si tragique, ne parut recouvrer la santé que pour avoir le loisir d'en tirer vengeance, et de faire déclarer maire du palais de Dagobert III, son petit-fils Théodoald, encore enfant. Car aussitôt après étant retombé malade, il mourut le 16 Décembre de la même année 714, après vingt-sept ans et six mois de gouvernement.

On a pu juger par ce que nous avons dit de ce prince des Francs, car c'est le nom que les historiens lui donnent, qu'il fut aussi bon maître que mauvais sujet. Son ambition le porta trop près du trône : mais la modération ou la politique l'arrêtèrent. Il parut en quelque sorte respecter la couronne dans le temps même qu'il en usurpait les droits les plus sacrés; et il n'y porta la main, que pour la mettre à son gré sur la tête des princes de la famille royale, qu'il plaçait sur le trône, comme des idoles sans mouvement, seulement pour y recevoir les hommages des peuples. Mais s'il ne fut pas roi, il osa commander aux rois; et il sut gouverner le peuple et les grands, sans exciter la jalousie de ceux-ci, ni les murmures de celui-là. Ce qu'il y eut de plus singulier dans son bonheur, c'est qu'après avoir fait à ses ancêtres encore plus d'honneur qu'il n'en avait reçu, il eut pour descendants une suite de héros, qui portèrent la gloire de la nation Franque au plus haut point.

Rien ne contribua plus à affermir l'autorité de Pépin, que la protection constante qu'il accorda à la religion. Il crut avec raison qu'un prince, pour se faire obéir, doit commencer par faire rendre à Dieu l'obéissance qui lui est dûe. Il eut un grand zèle pour la propagation de la foi, et il se fit un devoir et un plaisir de protéger les missionnaires qui la portèrent de son temps aux nations idolâtres de la Germanie.

Digitized by Google

Outre l'ambition, on reproche à Pépin des faiblesses; on l'accuse d'avoir eu une concubine nommée Alpaïde; mais d'habiles écrivains soutiennent qu'elle fut son épouse légitime avant Plectrude, sa seconde femme. Quoiqu'il en soit, il eut d'Alpaïde un fils nommé Charles, qui fut dans la suite surnommé Martel, seul capable de soutenir toute la gloire de sa maison. Mais ce jeune prince trouva dans Plectrude sa belle-mère toute la haine d'une marâtre. Elle la porta jusqu'à le faire emprisonner après la mort de son père, de peur qu'il ne prétendit à la mairie du palais, donnée à Théodoald encore enfant. Mais Charles ayant été assez heureux pour s'échapper de sa prison, sa naissance et ses belles qualités, auxquelles ses malheurs donnaient un nouveau lustre, ne tardèrent pas à lui former un puissant parti, qui le rendit en peu de temps maître de l'Austrasie. Il ne tarda point à voir tomber également entre ses mains l'empire de la Neustrie, et gouverna en qualité de maire du palais tout le royaume des Francs jusqu'à l'an 741.

Ce fut au temps de Pépin de Herstall, que prêcha dans les Flandres le saint abbé de Lobbes, Ursmar ou Ursmaire. Pépin pour donner plus de lustre à cette célèbre abbaye l'avait envoyé à Rome pour le faire sacrer évêque par le pape Serge I. *Ursmar fut,* au rapport d'Anson qui lui succéda dans sa dignité d'abbé, *un excellent professeur des saintes écritures, un fondateur de couvents, un pasteur des églises, un gardien des âmes, un père des veuves et des orphelins.* C'est surtout à Aldenbourg, où il y avait encore beaucoup d'idolâtres, que s'exerça son zèle apostolique. Il y bâtit une église; il en bâtit deux autres à Lobbes, l'une en l'honneur des SS. Apôtres Pierre et Paul où il défendit d'enterrer personne, l'autre en l'honneur de la Ste.-Vierge, qu'il désigna pour cimetière. Il fonda les couvents d'Aulnes et de Walen ou Waslare, ainsi que la collégiale de Zeclesen, près d'Audenaerde. Enfin il mourut l'an 713. Un an avant sa mort, S. Ermin

Digitized by Google

lui avait succédé dans sa dignité d'abbé. Il reçut comme lui le caractère épiscopal, aussi bien que plusieurs autres de ses successeurs. L'abbaye de Lobbes avait d'immenses possessions. Du temps de Francon, elle ne comptait pas moins de 153 fermes. Mais le malheur des temps et la cupidité des princes ne tardèrent point à la priver d'une grande partie de ces biens (*a*).

L'église de Térouanne eut aussi l'avantage d'avoir dans ce temps-là plussieurs saints évêques (*b*). St. Bain, qui fut abbé de Fontenelle après Hilbert, succéda à Drausion sur ce Siége, et s'y rendit recommandable par les vertus propres d'un St. Évêque. Il est honoré le 10 Juin. Ravenger fut son successeur, après lequel Erkembode fut tiré du monastère de St. Bertin pour gouverner cette église. Il avait succédé à Herlefroi dans le gouvernement de ce monastère. Il est honoré le 12 Avril.

St. Winoc était venu de l'Armorique dans la Belgique, pour s'y édifier des excellents modèles de vertus qu'on y trouvait, et il en augmenta le nombre. Il était neveu ou du moins proche parentde St. Josse et de St. Judicaël, deux nobles princes Bretons. Les exemples qu'il trouvait dans sa famille, lui inspirèrent aisément le mépris des grandeurs mondaines. Pour renoncer à toutes les espérances, dont sa naissance pouvait le flatter, il sortit de son pays avec trois compagnons, et vint se mettre à Sithiu sous la conduite de St. Bertin. Ce saint abbé fut si charmé de la ferveur des trois moines étrangers, qu'il leur permit de se bâtir des cellules hors du monastère, pour y vivre ensemble, et jeter les fondements d'une nouvelle communauté. Un seigneur du pays, nommé Heremar édifié de la vie pénitente qu'ils menaient leur donna la terre de Vormouth, située à deux lieues de Sithiu, et plus commode pour leur dessein que le lieu, où

(*a*) Molanus, nat. SS. Belg., 18 Aprilis.

(*b*) Il est difficile de déterminer si St. Bain fut abbé de Fontenelle avant ou après son épiscopat.

Digitized by Google

ils s'étaient d'abord fixés. Ils y bâtirent un hôpital et un monastère, dont St. Bertin nomma St. Winoc premier abbé. Sa charité et sa vigilance rendirent bientôt sa communauté florisssante. Il se faisait le serviteur de tous. Tout cassé qu'il était par l'âge, il voulait encore moudre lui-même le blé nécessaire à la subsistance de ses moines et des étrangers. Il croyait, comme dit l'apôtre, que celui qui ne travaille point, ne mérite point de manger. C'était un rude labeur pour un vieillard que celui qu'il s'était choisi. La meule ne tournait qu'à grande force de bras, mais le seigneur eut pitié de son serviteur. Elle se mit en mouvement d'elle-même plusieurs jours durant, tandis que le saint abbé les mains levées au ciel le remerciait de sa bonté. Il avait eu soin de fermer la porte pour que personne ne vit le prodige que Dieu opérait en sa faveur.

Cependant ses frères ne comprenaient point comment à son âge, on pouvait chaque jour remplir une si lourde tâche. Un deux fonça le mur pour voir comment le saint abbé s'y prenait. Il l'aperçut à genoux, les mains levées, tandis que le moulin tournant de lui-même, faisait tomber au loin des tas de farine. Mais sa curiosité fut punie à l'instant : il tomba par terre, les yeux aveuglés et il fallut le porter à demi-mort dans sa cellule. Le lendemain, il raconta ce qui lui était arrivé et demanda pardon au nom de Dieu, à son pieux abbé. Celui-ci eut pitié de la douleur de son enfant, se mit en prières, lui bénit les yeux : et à l'instant il recouvra la vue.

St. Winoc mourut l'an 717, et fut enterré dans l'église de Vormouth. Environ trente ans après, un incendie la détruisit, sans toucher au tombeau du Saint. L'an 856, on transporta ses reliques à St. Omer pour les soustraire à la fureur des Normands; on les transféra à Bergue l'an 900, et cette ville conserve encore aujourd'hui son nom, Bergue-Saint-Winoc. Un grand nombre de miracles s'opérèrent par son intercession tant dans cette ville, que dans le village de Vormouth.

Digitized by Google

Les miracles sont une des gloires de l'Église catholique, une couronne dont le Christ ne cessa d'orner le front de son épouse bien-aimée. Cette remarque nous semble surtout venir à propos au moment où nous allons parler d'un saint dans l'office duquel on lit : « *Innombrables sont les prodiges qui l'honorent encore aujourd'hui, surtout la délivrance des possédés et la guérison de ceux qui sont mordus par des animaux enragés.* Mes lecteurs ont déjà nommé St. Hubert.

Ce saint disciple de Lambert, lui succéda sur le siége de Maestricht. On dit qu'au moment de la mort de saint Lambert, Hubert se trouvait à Rome; qu'un ange vint révéler au pape Serge, le martyre de l'évêque de Maestricht, et lui remit en même temps sa crosse, pour qu'il la donnât à son disciple Hubert qui visitait pour lors le tombeau des SS. Apôtres. Sur quoi, le Pape ayant rencontré dans l'église un étranger, il lui demanda son nom. Je suis Hubert, repartit eelui-ci, le serviteur de Votre Sainteté. Serge le prit aussitôt par la main, lui fit part de la mort de son maître et le revêtit des habits épiscopaux. Une étole manquait : un ange en apporta une de soie blanche entrelacée d'or. On procédait à la consécration : et voilà que pendant qu'Hubert célèbre le saint sacrifice, St. Pierre lui apparut et lui remit une clef, qu'on eut dit d'or, pour lier et délier, et pour délivrer les hommes de la rage. Toute cette légende dépourvue d'authenticité ne nous semble pas même mériter une place dans l'histoire. Au reste elle contredit les documents les plus authentiques. Le pape Serge est mort plusieurs années avant St. Lambert : c'en est assez pour montrer quelle croyance mérite le reste de la légende.

Il nous reste une vie de St. Hubert, écrite par un de ses disciples, et qui commence aux années de son épiscopat. Cette biographie suffit à la gloire de notre saint. Il s'efforça d'imiter les vertus et le zèle de son prédécesseur. Rien n'égalait sa charité. Et cependant, il pleurait sou-

Digitized by Google

vent en pensant combien il était éloigné des saints exemples et des salutaires doctrines de son maître. Surtout il regrettait de ne pouvoir l'imiter dans son martyre. L'an 721 ou l'an 722, il fit transporter à Liége, le corps de St. Lambert qu'on avait trouvé sans corruption. On croit même communément qu'il fixa dès-lors le siége de son évêché dans cette ville. Toujours désireux du martyre, il alla prêcher l'évangile aux idolâtres des Ardennes : il détruisit partout l'empire du démon. Sur les ruines des idoles, tant dans les Ardennes que dans la Campine, il élevait des temples au vrai Dieu. Un jour qu'il se trouvait dans le village de Vivoch (c'était le second dimanche du carême), une femme vint implorer son secours. Elle avait travaillé le dimanche au tissage, malgré la défense de l'Église, et ses mains s'étaient tout à coup roidies, ses doigts s'étaient crispés jusqu'à faire entrer les ongles dans la chair. Le saint se contenta de lui dire : Gardez vous de pécher encore à l'avenir; et aussitôt la malheureuse se trouva guérie. Un autre jour qu'on célébrait les fêtes des Rogations, le saint évêque étant sorti de la ville avec son clergé, priant et prêchant au peuple les bonnes œuvres, une femme possédée l'interrompit par des cris et des imprécations. Hubert vit aussitôt de quel ennemi elle subissait l'empire : il fit sur elle le signe de la croix et ordonna au malin esprit de la quitter. La femme tomba par terre. On la crut morte. Mais il sortit de sa bouche une poix noire et à l'instant elle fut délivrée. Ce ne sont là que des échantillons des miracles dont la vie de ce grand saint abonde.

Ayant su, par une révélation particulière du ciel, que sa fin approchait, il augmenta ses mortifications et ses prières. On le voyait souvent dans les temples et les oratoires conjurer les saints de lui obtenir une mort chrétienne. Il aimait surtout à prier près de la tombe de St. Lambert, dans l'église qu'il avait bâtie pour l'honorer, comme aussi dans l'église de St.-Pierre, devant l'autel de

Digitized by Google

St. Aubin. Un jour qu'il sortait de prière, il montra à ses disciples le lieu qu'il choisissait pour sa sépulture. Peu de temps après, il fut appelé en Brabant pour consacrer une église. Il fit cette cérémonie avec une grande solennité; et convaincu qu'un temple de pierre est moins agréable à Dieu, que les temples vivants que la foi élève au fond des cœurs, il profita de la circonstance pour engager le peuple à se sanctifier par la pratique des bonnes œuvres. Son sermon dura plus de trois heures. C'était un éloquent tableau de la vie du juste et de celle des pécheurs, des peines réservées au crime et des récompenses qui attendent la vertu. Il annonça en finissant que le terme de sa course n'était pas éloigné. En effet, le soir même il tomba malade; on le transporta en bâteau à deux milles de là. Quand il mit pied à terre, la fièvre le saisit; il fallut le mettre sur un cheval. Ce ne fut qu'à minuit qu'il atteignit une de ses propriétés nommée Fure, à 30 milles de Liége (on croit assez généralement que cet endroit se nomme aujourd'hui Tervueren.) Il y demeura six jours entiers au lit avant d'expirer.

Une nuit, il dit à un de ses disciples : l'esprit du mal cherche à m'effrayer. « Allez prendre de l'eau bénite par » le prêtre, pour chasser l'ennemi du salut : et arrosez » les parois de la chambre afin de le mettre en fuite. » Hubert s'occupa ensuite à dire ses heures. Le lendemain, il se recommanda humblement aux prières des assistants, parmi lesquels se trouvait l'auteur auquel nous empruntons ces détails. Puis il se mit à réciter le Symbole et le Pater : il n'avait pas achevé cette prière que son âme avait pris son essor vers les cieux. Son corps fut porté en cérémonie jusqu'à Liége. Sur son passage les peuples se pressaient autour de la bière; chacun pleurait le père des pauvres, le soutien des veuves et des orphelins, la terreur des démons et le défenseur de la foi. Le clergé et le peuple de Liége vinrent à la rencontre du convoi funèbre processionnellement, la croix en tête, suivie des saintes

Digitized by Google

reliques, avec des flambeaux et de l'encens, selon *la coutume des services de morts*, dit l'écrivain dont nous avons parlé. Il fut enterré à l'endroit qu'il avait désigné lui-même pour sa sépulture. C'était l'an 727. Treize ans après on trouva son corps intact et qui répandait un parfum exquis. L'an 825, Walcand le trouva également sans corruption et le fit transporter à l'abbaye d'Andin, depuis nommée abbaye de St. Hubert dans les Ardennes (*a*). Le saint apôtre continue encore de nos jours à manifester sa puissance auprès de Dieu.

Revenons aux apôtres de la Frise. Adalbert, un des compagnons de Willibrord, après avoir prêché la foi à Egmond, fut enterré dans ce lieu, où s'éleva plus tard la magnifique abbaye de ce nom, une des gloires du comté de Hollande. On y bâtit d'abord une modeste chapelle sur la tombe du saint; les Danois vinrent plus d'une fois la ravager. Charles-le-Simple, roi de France, l'enrichit de plusieurs donations et en fit cadeau au comte Thierry. Celui-ci y établit un couvent de femmes, qui fut remplacé par une abbaye de Bénédictins sous Thierry II. Le fils de ce prince y avait été guéri de la fièvre par l'intercession de St. Adalbert et sa fille y avait recouvré l'usage de ses yeux. Les gueux détruisirent ce monastère en 1572, dispersèrent les reliques du saint et pillèrent les trésors de l'église. Cependant les catholiques d'Egmond ne cessèrent d'honorer la fête de leur glorieux apôtre tous les ans, le 24 Juin.

Mais parmi tous les propagateurs de l'évangile en Frise, il n'en est point qui égale St. Boniface, légat du saint Siége et apôtre de l'Allemagne, qui scella de son sang la foi qu'il était allé prêcher au-delà du Rhin et de l'Elbe. Il se nommait Vinfrid et était né en Angleterre, vers l'an 680, au comté de West-Sex, c'est-à-dire, des Saxons Occidentaux. Il entra fort jeune dans un monastère qui a été l'origine de la ville d'Excester; puis il passa en celui

(*a*) Joan. Roberti S. J. Hist. S. Huberti.

Digitized by Google

de Neutcelle, où il fit de grands progrès dans les lettres et dans la piété sous la conduite de l'abbé Vinbert, qui le fit ordonner prêtre à l'âge de trente ans. Vinfrid était déjà renommé dans toute l'Angleterre pour ses rares talents, lorsqu'il se sentit inspiré de les consacrer au salut des infidèles dans la Frise. Il y arriva l'an 716, dans des circonstances peu favorables. La guerre était allumée entre le duc Charles et le duc Ratbode; et il fut impossible au missionnaire de faire entendre sa voix parmi le bruit des armes. Il repassa donc en Angleterre, où il fut élu abbé de son monastère. Cette charge prescrivait des bornes trop resserrées à son zèle, il s'en démit peu de temps après, c'est-à-dire l'an 718, entre les mains de Daniel, évêque de Winchester, et reprit le dessein d'aller travailler au salut des idolâtres. Mais afin d'attirer les bénédictions du Ciel sur sa mission, il voulut la faire autoriser par le saint Siége; et il partit pour Rome cette même année, malgré la rigueur de l'hiver et les larmes de ses moines, qui voulaient le retenir.

Le saint pape Grégoire II, qui occupait alors la chaire de St. Pierre, le reçut avec bonté, et lui demanda s'il avait des lettres de son évêque, qui rendissent témoignage de sa conduite : ce qui fait voir que l'usage recommandé par tant de Canons aux clercs et aux moines, de ne point entreprendre des long voyages sans des lettres de leur évêque, subsistait encore (*a*). Boniface tira deux lettres de l'évêque Daniel, l'une cachetée, adressée au Pape, et l'autre qui était adressée à tous les fidèles, pour les exhorter à exercer l'hospitalité à l'exemple d'Abraham et de Lot envers le prêtre Vinfrid. Le Pape ayant lu ces lettres, marqua beaucoup d'estime et d'amitié au saint missionnaire, le retint à Rome pendant l'hiver, et eut avec lui de fréquents entretiens. En le congédiant, il lui

(*a*) Nous avons dans Marculfe une formule de ces lettres de recommandation que les évêques donnaient à ceux de leurs diocésains, qui faisaient le pèlerinage de Rome.

Digitized by Google

donna par un écrit, en forme de lettre, une ample et honorable commission de prêcher l'évangile à toutes les nations infidèles. Après un exorde à la louange de l'homme apostolique, cette commission est conçue en ces termes :

« Au (a) nom de la Trinité indivisible, et par l'autorité » inébranlable de St. Pierre, prince des apôtres, dont » nous sommes chargés de gouverner le Siége et d'enseigner la doctrine, nous vous commandons et donnons » commission d'annoncer les mystères du royaume de » Dieu à toutes les nations infidèles où vous pourrez pénétrer, animé du feu sacré que Jésus-Christ est venu » apporter et dont vous paraissez brûler. Au reste, nous » voulons que dans l'administration du Sacrement pour » initier à la foi ceux qui croiront, vous suiviez la formule » prescrite par les rituels de notre Siége apostolique. » La lettre est datée du 15 Mai, Indiction seconde, la troisième année de l'empereur Léon (l'Isaurien) c'est-à-dire, l'an 719. Le Pape prend dans l'inscription le titre de *Serviteur des serviteurs de Dieu.*

Vinfrid remplit par son zèle et par ses talents l'étendue de la mission qu'il avait reçue. Il alla d'abord prêcher en Thuringe, où la religion était dans un triste état. De là il passa en Frise, pour aider St. Willibrord à recueillir l'abondante moisson qu'on pouvait y faire depuis la mort de Ratbode. Il y travailla trois ans sous les ordres de Willibrord, qui fut si charmé des talents du nouvel apôtre, qu'il voulut l'ordonner évêque d'Utrecht en sa place. Il lui fit à ce sujet les instances les plus pressantes : mais Vinfrid s'en excusa sur ce qu'il était trop jeune, n'ayant pas encore cinquante ans, et sur ce qu'ayant reçu la mis-

(a) Comme cette commission dans l'inscription est marquée adressée au prêtre Boniface, quelques-uns croient que le Pape changea dès lors le nom de Vinfrid en celui de Boniface. Mais ce titre a été mis sans doute par celui qui a recueilli les lettres de ce saint; parce qu'il ne fut plus guères connu que sous le nom de Boniface. Car l'auteur contemporain de la vie de St. Boniface assure qu'on ne lui donna ce nom qu'à son ordination.

Digitized by Google

sion du Pape pour prêcher la foi aux peuples barbares, il ne pouvait accepter l'épiscopat sans un ordre du saint Siége. *C'est pourquoi,* lui dit-il, *je vous conjure de me laisser aller vers les nations auxquelles j'ai été envoyé.* Willibrord lui donna sa bénédiction, et Vinfrid, en se dérobant aux honneurs, alla chercher de nouveaux travaux dans l'intérieur de la Germanie.

En y allant, il visita le monastère de Pfaltz, bâti proche de Trèves par la princesse Adèle, fille de Dagobert II, laquelle en était abbesse (*a*). Elle le reçut avec toutes les marques de charité et d'estime, et le fit manger à sa table. Le saint missionnaire voulut de son côté pendant le repas lui donner la nourriture spirituelle par l'explication des saintes écritures. Il fit chercher un lecteur. Un petit-fils d'Adèle, nommé Grégoire, se présenta, qui n'avait alors que quatorze ou quinze ans. Il ne faisait que sortir des écoles du Palais, et il était venu voir à Pfaltz l'abbesse sa grand'mère. Il était fils d'Albéric qui est apparemment ce fils de la princesse Adèle, qui fut ressuscité par Ste. Gertrude, comme nous l'avons dit. On lui donna un livre; et ayant reçu la bénédiction, il lut couramment. Vinfrid, c'est-à-dire, St. Boniface lui dit : « Vous lisez » bien mon fils, si vous entendez ce que vous lisez. » Il répondit qu'il savait bien lire, et voulut recommencer. Vinfrid lui repliqua : « Ce n'est pas, mon fils, ce que je

(*a*) Il paraît difficile de fixer l'époque de l'arrivée de Boniface au monastère de la princesse Adèle, à qui il rendit visite en allant dans la Hesse. St. Ludger, dans la vie de St. Grégoire d'Utrecht, dit que St. Boniface alla dans la Hesse et dans la Thuringe, après avoir demeuré treize ans dans la Frise : mais il me paraît que c'est une faute de copiste, et qu'il faut lire *trois ans,* comme le marque en effet Villebaud dans la vie de St. Boniface. D'ailleurs St. Grégoire avait environ quinze ans, l'orsqu'il s'attacha à St. Boniface qui allait en Hesse. Or St. Grégoire mourut âgé de près de 70 ans, au plus tard l'an 776, et par conséquent il a dû s'être fait disciple de St. Boniface l'an 721 ou 722. Le P. Mabillon place le premier voyage en Frise l'an 715; et il met ensuite qu'il alla au monastère d'Adèle la treizième année après la première arrivée, *c'est-à-dire,* ajoute-t-il, *l'an* 722; la contradiction où il tombe se fait assez sentir.

Digitized by Google

» veux dire : je demande que vous m'expliquiez dans la » langue de vos parents ce que vous avez lu. » Grégoire avoua qu'il n'était pas assez habile pour le faire.

Alors Vinfrid expliqua la lecture; et le jeune homme fut si vivement touché de son discours, que dès qu'il fut fini, il dit à l'abbesse son aïeule qu'il voulait suivre le saint homme, pour apprendre sous lui les saintes écritures. L'abbesse rejeta bien loin cette proposition. Elle lui dit qu'elle ne connaissait pas cet étranger, et qu'elle ne savait où il allait. Grégoire persista, et dit à sa grand'mère que si elle ne voulait pas lui donner un cheval pour suivre le saint missionnaire, il le suivrait à pied. Adèle qui craignit de s'opposer aux vues de la Providence sur son petit fils, lui donna des serviteurs et des chevaux pour suivre l'homme de Dieu. Ce furent les commencements de la sainteté de Grégoire, depuis administrateur de l'église d'Utrecht.

Comme ce jeune seigneur avait été nourri délicatement et d'une manière convenable il eut beaucoup à souffrir dans cette première mission qu'il fit avec St. Boniface. Le pays était ruiné par les guerres, et dépourvu de toutes les commodités de la vie. Les missionnaires eurent bien de la peine à y subsister, même en travaillant de leurs mains. Mais le jeune Grégoire soutint ces premières épreuves avec un courage capable de confondre ceux qui avaient vieilli dans les travaux de la vie apostolique.

Ce fut alors que Vinfrid alla porter la lumière de l'évangile aux Hessiens qui étaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les fruits répondirent à ses travaux, et le consolèrent de ce qu'il avait souffert. Il eut la consolation de baptiser en peu de temps plusieurs milliers de ces idolâtres. Il envoya à Rome un de ses disciples pour rendre compte au Pape des succès de cette mission, et pour lui demander des instructions sur quelques articles. Le Pape dans sa réponse, après l'avoir félicité des bénédictions que Dieu répandait sur ses travaux, lui témoigna

Digitized by Google

qu'il aurait souhaité de le voir. Il n'en fallut pas davantage : le saint missionnaire prit les désirs du Souverain Pontife pour des ordres, et fit un second voyage à Rome, accompagné d'un grand nombre de ses disciples. En y arrivant, il alla loger à l'hôpital.

Grégoire II ayant su son arrivée, ne différa pas de lui donner audience. Comme ce saint Pape brûlait d'un zèle ardent pour la propagation de la foi, il crut qu'il ne pourrait rien faire de plus avantageux aux missions de la Germanie, que d'élever à l'épiscopat un si digne ouvrier. C'est pour cela qu'en conférant avec lui dans la basilique de St. Pierre, il lui demanda compte de sa foi sur la Trinité et sur les autres mystères de la religion ; non qu'il doutât de la catholicité de Vinfrid, mais il voulait suivre en cela la discipline de l'Église romaine ; et il était persuadé qu'on ne peut prendre trop de précautions, pour s'assurer de la saine doctrine de ceux qui sont chargés de l'enseigner aux autres. Vinfrid dit au Pape qu'il s'expliquerait mieux par écrit que de vive voix, et il demanda quelque temps pour composer une profession de foi détaillée. Il la présenta peu de jours après au Pape, lequel en ayant été satisfait, le fit appeler à une seconde audience dans l'église de Latran. Après un fort long entretien qui roula sur la manière de convertir les idolâtres, le saint Pape lui déclara qu'il avait résolu de l'élever à l'épiscopat.

Vinfrid craignit de résister à la volonté de Dieu, s'il refusait une dignité, qui en lui imposant une nouvelle obligation de travailler au salut des idolâtres, le mettait en état de le faire avec plus de fruit. Le Pape l'ordonna évêque le trentième de Novembre, jour de St. André, l'an 723, et changea son nom barbare de Vinfrid en celui de Boniface, que nous lui donnerons dans la suite. Dans la cérémonie de l'ordination, ou immédiatement après, il prêta au Pape le serment suivant, qu'il avait signé de sa main, et qu'il mit ensuite sur le corps de

Digitized by Google

St. Pierre, ce qui montre qu'il fut ordonné dans l'église de ce saint apôtre. En voici la teneur :

« Au nom du Seigneur Dieu Notre-Seigneur Jésus-» Christ, la sixième année du règne de l'empereur Léon, » la quatrième de son fils Constantin, indiction sixième (*a*) : » Moi Boniface, évêque par la grâce de Dieu, je promets à » vous St. Pierre, prince des apôtres, et à votre Vicaire (*b*) » le bienheureux pape Grégoire, aussi bien qu'à ses succes-» seurs, par l'indivisible Trinité et par votre sacré corps, » de conserver toujours la pureté de la foi catholique » dans l'unité d'une même créance, à laquelle il est hors » de doute que le salut de tous les chrétiens est attaché. » Que je ne me laisserai jamais aller à rien entreprendre » contre l'unité de l'Église universelle; mais que j'aurai » toujours une entière fidélité, un sincère attachement » pour vous et pour les intérêts de votre Église, à qui le » Seigneur a donné la puissance de lier et de délier, et à » votre susdit Vicaire et à ses successeurs. Que je n'aurai » jamais aucune communion avec les évêques que je ver-» rai s'écarter des routes anciennes, tracées par les saints » Pères : que si je puis, je les en empêcherai; sinon, que » je les dénoncerai au Pape mon Seigneur. Si je fais ou » attente quelque chose contre cette promesse; que je sois » trouvé coupable au jugement de Dieu, et que je re-» çoive le châtiment d'Ananie et de Saphire, qui ont voulu » vous en imposer. Moi Boniface, petit évêque, ai signé » de ma main le formulaire de cette promesse, et la met-» tant sur le sacré corps de St. Pierre, comme il est pres-» crit, ai prêté ce serment, que je promets de garder. »

On voit par la teneur de cette promesse, que l'union avec l'Église romaine doit être regardée comme le sceau de la catholicité.

(*a*) La sixième indiction était passée depuis le mois de Septembre : ainsi il faut lire *la septième indiction*. On croit qu'il s'est aussi glissé une faute dans le nombre des années de Léon.

(*b*) Le Pape est quelquefois nommé le Vicaire de Jésus-Christ, et quelquefois le Vicaire de St. Pierre.

Digitized by Google

Le Pape Grégoire en congédiant St. Boniface, lui donna un recueil des Canons qui devaient lui servir de règle, et deux lettres de recommandation. La première, est adressée à Charles, duc des Francs, avec cette inscription : *Au Seigneur et notre glorieux fils, le duc Charles* (*a*). Le Pape lui donne avis qu'il a ordonné évêque Boniface, dont il fait l'éloge, et qu'il l'envoie prêcher la foi aux peuples de Germanie. « C'est pourquoi, dit-il, nous le recommandons très-particulièrement à votre bienveillance, et » nous vous prions de l'aider dans tous ses besoins, et » de le défendre contre tous les ennemis, sur lesquels le » Seigneur vous donne la victoire. »

La seconde lettre était adressée aux évêques, aux prêtres, aux diacres, aux ducs, aux gouverneurs (*b*) des villes, aux comtes, et à tous les chrétiens. Après leur avoir recommandé dans les termes les plus pressants de protéger Boniface, et de pourvoir à tous ses besoins : « Si quel- » qu'un, dit le Pape, ce qu'à Dieu ne plaise, vient s'op- » poser à ses travaux, et à le troubler dans son ministère, » lui et ses successeurs dans l'apostolat, qu'il soit frappé » d'anathème par la sentence divine, et demeure sujet à » la damnation éternelle. » La lettre est datée du premier Décembre, c'est-à-dire du lendemain de l'ordination de St. Boniface, de l'indiction sixième, et de la septième année de l'empereur Léon. Mais ces dates sont encore ici défectueuses, et ne s'accordent pas (*c*).

(*a*) Le P. Daniel dit que l'inscription de la lettre du Pape est conçue en ces termes : *Au duc Charles, maire du Palais*, qu'il rapporte en caractères italiques. Mais il a pris le titre que le P. Sirmond dans son édition des conciles a donné à cette lettre, *Epistola Gregorii ad Carolum Ducem Domus regiæ Francorum*, pour l'inscription même du Pape, qu'on lit ainsi : *Domino glorioso filio Carolo Duci, Gregorius Papa.*

(*b*) Il y a dans le texte de la lettre *Castaldis*. C'est un terme de la basse latinité, qui signifie le gouverneur d'un château, un châtelain.

(*c*) Le P. Chifflet dans son histoire de l'abbaye de Tournus, p. 253, rapporte plusieurs exemples pour montrer que dès le neuvième siècle on ne commençait souvent l'indiction qu'avec l'année. Ces lettres de Grégoire II pourraient prouver de même qu'on suivait quelquefois cet usage dès le huitième siècle ; et alors tout

Digitized by Google

Grégoire II écrivit une troisième lettre du même jour au clergé et au peuple de Thuringe, par laquelle, en leur marquant qu'il a ordonné Boniface pour être leur évêque, ainsi qu'ils l'avaient souhaité, il leur notifie les ordres qu'il lui a donnés pour le gouvernement de cette église, afin d'autoriser sa conduite sur ces articles.

« Nous lui avons recommandé, dit-il, de ne pas faire » d'ordinations illicites, de ne pas admettre aux ordres » sacrés celui qui serait bigame, ou qui aurait épousé une » femme qui n'était pas vierge; non plus que ceux qui ne » seraient pas lettrés, qui auraient fait pénitence publique, qui auraient quelque défaut notable en quelque » partie de leur corps, qui seraient attachés au barreau, » ou sujets à quelque servitude, et diffamés par quelque » endroit. Quant aux Africains qui prétendraient être » promus aux ordres sacrés, qu'il se donne de garde de » les y admettre; parce que quelques-uns d'eux sont Manichéens, et qu'on en a souvent trouvé d'autres qui avaient » été rebaptisés. Qu'il ne diminue en rien, mais qu'il tâche plutôt d'augmenter le patrimoine des églises, aussi » bien que tout ce qui sert au sacré ministère et à l'ornement des autels. Que du revenu de l'église et des oblations des fidèles il fasse quatre parts; qu'il en garde » une pour lui, qu'il distribue la seconde aux clercs, que » la troisième soit pour les pauvres et les pèlerins, et la » quatrième, pour les réparations des églises. Qu'il fasse » les ordinations des prêtres et des diacres seulement aux » jeûnes du quatrième, du septième et du dixième mois; » au commencement et au milieu du carême, le samedi » au soir; et que hors le cas de nécessité, il n'administre » le baptême qu'à Pâques et à la Pentecôte. »

On voit par cette lettre quelles étaient encore alors les règles de la discipline en vigueur dans l'Église romaine,

s'accorderait dans les dates. Mais ce qui nous empêche de prendre ce parti, c'est que plusieurs siècles encore après les Papes ont constamment commencé l'indiction au mois de Septembre.

Digitized by Google

touchant les ordinations et l'emploi des biens ecclésiastiques. On rapporte environ au même temps trois autres lettres du même Pape, qui sont sans date. Il adresse la première à quelques seigneurs de Thuringe, pour les féliciter de leur constance dans la foi malgré les sollicitations des idolâtres, et les exhorter à suivre les instructions de Boniface qu'il leur envoye pour être leur évêque.

La seconde est écrite au peuple de Thuringe. « Nous » vous avons envoyé, dit le Pape, notre frère le très- » saint évêque Boniface, pour vous baptiser, et vous en- » seigner la foi de Jésus-Christ. Obéissez-lui en tout... » Faites bâtir une maison où votre père et votre évêque » puisse demeurer, et des églises où vous puissiez » prier. »

La troisième lettre est adressée aux Altsaxons, c'est-à-dire en langue tudesque, aux anciens Saxons. Le Pape les exhorte paternellement à renoncer à l'idolâtrie, à demeurer fermes dans la religion chrétienne, que plusieurs d'entr'eux avaient embrassée; et il leur marque qu'il leur envoie l'évêque Boniface pour les consoler, et pour les instruire de la foi en Jésus-Christ.

St. Boniface, muni de toutes ces lettres, retourna à sa mission par la Gaule, et présenta la lettre du Pape au duc Charles, qui la reçut avec respect. Ce prince écrivit en conséquence une lettre circulaire aux évêques, aux ducs, aux comtes et aux autres officiers de sa dépendance, pour leur notifier qu'il avait pris l'évêque Boniface sous sa protection, et pour défendre à qui que ce fut de le troubler dans ses fonctions.

Boniface repassa ensuite chez les Hessiens, pour y achever l'œuvre du Seigneur, si heureusement commencée. Il confirma les Néophytes dans la foi par l'imposition des mains, et s'appliqua à abolir les reste du paganisme. Il y avait à Geismar, qui est aujourd'hui une ville de la Hesse, un arbre d'une grandeur extraordinaire, qu'on

Digitized by Google

nommait *le chêne de Jupiter* (a), et qui était l'objet de plusieurs superstitions : Boniface entreprit de l'abattre. Les payens qui étaient présents, invoquèrent leur Dieu contre le saint missionnaire; et ils ne doutaient pas que sa vengeance n'éclatât sur lui. Mais l'arbre tomba presque aux premiers coups dont il fut frappé, et se fendit en quatre parties : ce qui acheva de détromper les idolâtres. St. Boniface se servit du bois de cet arbre pour construire un petit oratoire en l'honneur de St. Pierre, comme pour faire un trophée à Dieu des dépouilles même du démon.

Ayant ainsi purgé la Hesse, il alla dans la Thuringe, désolée alors par la tyrannie de ses ducs, Théobalde et Hédenes : en sorte qu'une grande partie de cette province s'était soumise aux princes idolâtres des Saxons, et avait embrassé leur religion. Il s'était aussi élevé parmi les chrétiens de faux docteurs plongés dans tous les désordres de l'impudicité. Boniface les confondit, et les discrédita en les démasquant. Pour ôter toute autorité aux chefs de l'erreur, il n'y a souvent qu'à les faire connaître et qu'à lever aux yeux du peuple qu'ils séduisent le voile de l'hypocrisie, sous lequel ils cachent leurs désordres. Par là Boniface fit en peu de temps refleurir la foi dans cette province. Il bâtit même des églises et des monastères en divers endroits.

Mais les succès d'un ouvrier évangélique ne manquent guère d'exciter la jalousie de ceux qui travaillent dans le champ voisin, et qui veulent quelquefois recueillir les fruits d'une terre qu'ils n'ont pas ensemencée : c'est ce que Boniface ne tarda pas d'éprouver.

Un évêque du voisinage, qu'on croit être celui de Cologne, après avoir négligé de défricher les terres où tra-

(a) Baillet, dans la vie de St. Boniface, dit qu'on nommait cet arbre *la force de Jupiter*, parce qu'il y a dans le texte latin *Robur Jovis*. Ignorait-il que *Robur*, en parlant d'un arbre, signifie un chêne, et que le chêne était consacré à Jupiter ?

Digitized by Google

vaillait le nouvel apôtre, prétendit, quand il les vit si bien cultivées, qu'elles étaient de son diocèse. Boniface crut que le bien de la mission l'obligeait de soutenir ses droits. Il eut recours au Pape; et en lui rendant compte des progrès de l'Évangile, il l'instruisit des contradictions qu'il avait à essuyer. Grégoire lui fit une réponse obligeante, où après l'avoir félicité du fruit de ses travaux, il l'exhortait à ne point se laisser intimider par les menaces des hommes; mais à mettre toute sa confiance au Seigneur, qui ne manque pas de bénir les droites intentions de ses serviteurs. Il ajoutait : « Quant à l'évêque qui a négligé de » prêcher la foi à cette nation, et qui prétend aujourd'hui qu'une partie de la province est de son diocèse, » nous avons écrit des lettres paternelles à notre très-» excellent fils le patrice Charles, pour l'engager à le » réprimer, et nous sommes persuadés qu'il y donnera ses » soins. » La lettre est datée du cinquième de Décembre, et de la huitième année de l'empire de Léon, c'est-à-dire, l'an 724.

St. Boniface, animé par la protection du saint Siége, redoubla ses soins et ses travaux pour la conversion des nations germaniques. Il eut la consolation de voir les anciens chrétiens concourir à cette bonne œuvre par les secours temporels qu'ils lui fournissaient. La charité peut-elle se proposer un plus digne objet? Un saint missionnaire à l'exemple de St. Paul ne demande rien, et n'a besoin de rien pour lui-même. Mais il a toujours bien des besoins pour ses chers néophytes, et il peut comme St. Paul demander pour eux. Boniface trouva en Angleterre, en Belgique et en France de pieux et généreux amis, qui ne le laissèrent manquer d'aucun des secours propres à faciliter les progrès de la foi. Ethelbert, roi de Kent, le duc Charles et Pépin son fils, lui donnèrent des marques de leur libéralité. De pieuses abbesses avaient soin de le fournir d'habits et de livres. En remerciant l'abbesse Eadburge des livres qu'elle lui avait envoyés, il la prie de lui écrire en

Digitized by Google

lettres d'or les épitres de St. Paul, afin de frapper par cet éclat les yeux des infidèles, et de leur inspirer plus de respect pour les saintes écritures. Le vrai zèle ne néglige rien, et les plus petites choses qui contribuent au salut du prochain, lui paraissent grandes.

Daniel, évêque de Vinchester, donna d'autres secours à Boniface. Il lui adressa une instruction détaillée et pleine des plus sages avis, sur la manière dont il devait s'y prendre pour détromper les idolâtres. « Ne combattez pas di-
» rectement, lui dit-il, les généalogies qu'ils font de leurs
» faux dieux. Accordez-leur qu'ils ont été engendrés
» comme les hommes, par le commerce ordinaire du
» mari et de la femme, afin d'en tirer avantage pour
» montrer que ces dieux et ces déesses, étant nés de la
» même manière que les hommes, ils ont commencé d'ê-
» tre, et sont plutôt des hommes que des dieux. Quand
» ils auront été contraints d'avouer que leurs dieux ont
» eu un commencement, puisqu'ils ont été engendrés par
» d'autres; demandez-leur s'ils croient que le monde a
» commencé dans le temps, ou s'il a existé de toute éter-
» nité. S'il a eu commencement, qui l'a créé? Sans doute
» qu'avant la création du monde ils ne trouveront aucun
» lieu, où leurs dieux engendrés aient pu demeurer :
» car j'appelle monde, non-seulement le ciel et la terre,
» mais encore tous les espaces que l'imagination peut re-
» présenter à l'esprit.

» S'ils disent que le monde est sans commencement,
» appliquez-vous à réfuter cette opinion par plusieurs
» raisonnements; et cependant demandez-leur qui com-
» mandait au monde, qui le gouvernait avant la naissance
» des dieux, et comment ils ont pu soumettre à leur puis-
» sance ce monde qui existait avant eux? où, et quand le
» premier dieu et la première déesse ont été engendrés
» et établis? s'ils engendrent encore aujourd'hui d'autres
» dieux et d'autres déesses? s'ils n'en engendrent plus,
» quand ont-ils cessé d'engendrer? S'ils engendrent en-

Digitized by Google

» core, le nombre des dieux doit être infini : or dans cette
» multitude on ne peut connaître celui qui est le plus
» grand; et chaque dieu doit craindre d'en rencontrer un
» plus puissant que lui.

» Il faut aussi leur demander s'ils servent leurs dieux
» pour une félicité temporelle, ou pour un bonheur éter-
» nel. Si c'est pour une félicité temporelle, qu'ils disent
» en quoi les payens sont plus heureux que les chrétiens,
» et quel avantage ils prétendent procurer par leurs sa-
» crifices à des dieux qui sont maîtres de tout? Pourquoi
» ces dieux permettent-ils que des hommes qui dépen-
» dent d'eux, aient de quoi leur donner ce qui leur man-
» que? Si leurs dieux ont besoin de quelque chose, que
» ne se font-ils offrir des présents plus précieux que les
» victimes qu'on leur immole? S'ils n'ont besoin de rien,
» à quoi bon tant de sacrifices? Il faut leur faire ces ob-
» jections et d'autres semblables, non en leur insultant et
» d'une manière propre à les irriter, mais avec beaucoup
» de modération et de douceur...

» Dites-leur encore : Si les dieux sont tout-puissants
» et vraiment justes, non-seulement ils récompensent
» ceux qui les honorent, mais ils punissent ceux qui les
» méprisent : et s'ils font l'un et l'autre en cette vie,
» pourquoi épargnent-ils les chrétiens qui renversent
» leurs idoles et détournent presque le monde entier de
» leur culte? Pourquoi tandis que les chrétiens possèdent
» des terres fertiles en vin et en huile, les dieux n'ont-ils
» laissé aux payens que des terres toujours glacées, où
» cependant chassés de tous les autres pays, ils croient
» règner? Ne manquez pas non plus de tirer avantage
» contre les idolâtres de l'étendue du monde chrétien, en
» comparaison de laquelle ils sont en si petit nombre :
» mais de peur qu'ils ne se prévalent de l'antiquité de
» l'empire de leurs dieux, il faut leur faire connaître
» comment tout l'univers est demeuré plongé dans les
» ténèbres de l'idolâtrie, jusqu'à ce qu'elles aient été dissi-

Digitized by Google

» pées par la grâce de Jésus-Christ, et par la connaissance » d'un seul Dieu. »

St. Boniface sut mettre à profit des avis si sages pour la conversion de ces peuples, dont il fit en peu de temps une chrétienté florissante. Il députa le prêtre Denval pour en rendre compte au Pape, et pour le consulter sur quelques doutes concernant son ministère. Grégoire II, après l'avoir félicité des fruits de son apostolat, le loue de ce qu'il a recours au saint Siége dans ses doutes. « Comme » St. Pierre, dit-il, a été le principe de l'épiscopat et de » l'apostolat, vous faites prudemment de vous adresser à » son Siége; et nous répondrons à vos doutes, non de » nous-mêmes, mais par la grâce de Dieu qui rend di- » sertes les langues des enfants. » Le Pape résout ensuite les questions proposées.

Les deux premières concernent le mariage. Grégoire dit qu'il serait à souhaiter qu'on n'en contractât pas entre parents : mais il veut qu'on use de quelque indulgence envers ces barbares nouvellement convertis; et il leur permet de se marier dans le cinquième degré.

Voici les réponses aux autres questions:

III. Si un prêtre est accusé par le peuple, et qu'on ne puisse prouver le crime par des témoins certains, il faut s'en rapporter au serment de l'accusé.

IV. On ne doit pas réitérer la confirmation donnée par l'évêque.

V. On ne doit pas mettre sur l'autel deux ou trois calices pour la consécration du sang, mais un seul.

VI. Touchant les viandes immolées, il faut s'en tenir à la règle prescrite par St. Paul. *Si quelqu'un vous dit : Voilà qui a été immolé aux idoles ; abstenez-vous-en à cause de celui qui vous l'a appris, et pour avoir égard à la conscience.*

VII. On ne doit pas permettre à ceux ou à celles qui dans leur enfance ont été offerts par leurs parents dans des monastères, de sortir ou de se marier. (La discipline

Digitized by Google

changea dès le siècle suivant; et l'on ordonna que les enfants qui avaient été offerts par leurs parents en bas âge, auraient le droit de choisir leur état, quand ils seraient en âge de discrétion. Le dixième concile de Tolède avait défendu qu'on offrit des enfants dans les monastères, avant qu'ils eussent atteint l'âge de dix ans). Dans la Gaule et l'Italie on les offrait dès l'enfance (*a*).

VIII. Ceux qui ont été baptisés par des prêtres indignes ou adultères, sans avoir été interrogés sur la foi, ne doivent pas être rebaptisés, si le baptême a été administré au nom de la Trinité.

IX. Mais pour ceux qui ayant été enlevés à leurs parents dans leur enfance, ne savent s'ils ont été baptisés ou non, il faut les baptiser.

X. On doit accorder aux lépreux la communion du corps et du sang du Seigneur; mais il faut les empêcher de manger avec ceux qui sont sains.

XI. Quand il y a une maladie contagieuse dans une église ou dans un monastère, c'est une folie que de vouloir fuir; car personne ne peut éviter la main de Dieu.

XII. Enfin le Pape déclare à St. Boniface qu'il peut manger et converser avec les prêtres et les évêques dont la conduite est scandaleuse; et il lui permet pour un plus grand bien d'en agir de même avec les seigneurs qui le protégent.

La lettre est datée du 22 Novembre, la dixième année de Léon et de l'indiction dixième, c'est-à-dire, l'an 726.

(*a*) Voici la manière dont on offrait un enfant pour être moine ou chanoine. On lui faisait une couronne, et on le présentait au prêtre après l'évangile, portant dans ses mains le pain et le vin pour le sacrifice. Quand le prêtre avait reçu l'offrande des mains de l'enfant, les parents prenaient la main de cet enfant, l'enveloppaient avec la nappe de l'autel, et promettaient que ni par eux, ni par d'autres personnes, ils ne le porteraient jamais à quitter l'ordre où il entrait. Ensuite ils mettaient sur l'autel cette promesse écrite, qui contenait communément quelque legs fait au monastère en faveur de l'enfant qu'on y recevait; ainsi qu'on le voit par quelques anciennes formules qui nous restent de ces offrandes.

Digitized by Google

Avant que de recevoir cette réponse du Pape, St. Boniface avait consulté sur le dernier article l'évêque Daniel son ami, dont il connaissait les lumières. Il lui marquait qu'il trouvait en France et en Germanie plusieurs faux évêques qui semaient l'ivraie avec le bon grain de la parole, et qui enseignaient diverses erreurs. « Quelques-» uns, dit-il, s'abstiennent des viandes que Dieu a créées » pour la nourriture; d'autres ne se nourrissent que de » lait et de miel, et rejettent le pain et les autres mets. De tout temps de faux docteurs ont prétendu se faire honneur par une sévérité outrée, et cacher le dérèglement de leurs mœurs, sous ce masque trompeur, qui n'impose qu'aux simples. « Il y en a même, conti-» nue St. Boniface, qui soutiennent qu'on peut élever au » sacerdoce des homicides et des adultères qui persévè-» rent dans leurs péchés. Quand nous allons à la cour de » France pour demander de la protection dans notre mi-» nistère, nous sommes obligés de communiquer avec ces » mauvais pasteurs; quoique nous ne le fassions pas au » sacrifice de la messe, ni à la participation du corps et » du sang de Jésus-Christ, et que nous évitions aussi de » nous trouver à leurs assemblées. Je voudrais savoir ce » que vous pensez là-dessus de ma conduite.

» Je ne puis sans la protection du prince des Francs » gouverner le peuple, défendre les prêtres et les clercs, » les moines et les servantes de Dieu; ni empêcher les » superstitions payennes dans la Germanie, sans son au-» torité. Or quand je vais le trouver, je suis contraint de » communiquer avec des évêques du caractère de ceux » dont j'ai parlé, et je crains que cela ne me soit cepen-» dant imputé à péché; parce que je me souviens qu'au » temps de mon ordination, j'ai juré sur le corps de saint » Pierre que j'éviterais la communion de ces sortes de » personnes, si je ne pouvais les faire rentrer dans les » voies canoniques. Mais d'un autre côté, je crains » encore plus le dommage qui en reviendrait à la mis-

Digitized by Google

» sion, si je n'allais plus à la cour du prince des Francs. » Je prie votre Paternité d'avoir la bonté de mander à son » fils ce qu'elle en pense. »

St. Boniface en finissant sa lettre, console Daniel de ce qu'il avait perdu l'usage des yeux. « Mon père, lui dit-il, » vous avez, comme St. Antoine le disait de Dydime, les » yeux dont on voit Dieu, les anges et les joies de la cé- » leste Jérusalem... Car que sont les yeux du corps dans » ces temps si dangereux, sinon des fenêtres par lesquel- » les nous voyons des péchés et des pécheurs, et ce qui » est pis, par où les péchés entrent dans nos âmes? »

On voit par la réponse de Daniel qu'il était versé dans la science ecclésiastique. Il décide que Boniface peut, par nécessité et pour le bien des églises, communiquer dans les usages de la vie civile avec les mauvais pasteurs, dont il lui avait écrit. Il apporte là-dessus plusieurs autorités; après quoi il ajoute : « Nous vous avons écrit ceci en » tremblant; parce que nous avons appris que vous avez » porté cette affaire à des personnes d'un rang plus élevé » que nous. » Il parle du Pape que St. Boniface avait consulté.

A en juger par ces lettres, il y avait alors parmi le clergé de France un grand nombre de pasteurs scandaleux, ou de séducteurs hypocrites; et la cour du duc Charles était surtout infectée de ces mauvais évêques.

Ce prince, plus brave guerrier que sage politique, faisait tout plier devant sa valeur. L'an 732 il écrasa les Sarrasins à Poitiers; quelques années après, il les expulsa de la Septimanie; en même temps qu'il domptait les révoltés de l'Aquitaine et les barbares de la Saxe et de la Frise. Ses victoires sur ces derniers hâtèrent encore le progrès de l'Évangile. St. Boniface qui travaillait chez eux avec un zèle que le succès animait, et que les traverses ne rebutaient point, rendit compte de l'état de sa mission à Grégoire III, qui avait succédé dès l'an 731 à Grégoire II. Après avoir renouvelé les protestations de son dévoue-

Digitized by Google

ment aux ordres du saint Siége, il priait le nouveau Pape de lui donner la solution de quelques doutes et il lui demandait du secours dans ses travaux apostoliques; parce que le troupeau étant augmenté, un seul pasteur ne pouvait plus suffire à le conduire.

Grégoire III, qui avait hérité du zèle de son prédécesseur pour la conversion des nations idolâtres, reçut favorablement la lettre et les demandes de St. Boniface. Pour partager sa sollicitude, il lui ordonna dans la réponse qu'il lui fit (*a*), d'établir de nouveaux évêchés dans les lieux où il le jugerait convenable, en prenant garde toutefois d'avilir l'épiscopat. Mais en diminuant par là les travaux du saint missionnaire, il crut devoir augmenter sa dignité. Il lui conféra le titre et l'autorité d'archevêque, et lui envoya le *Pallium* qui en était la marque, lui recommandant de ne le porter que pour la célébration de l'office divin, ou l'ordination d'un évêque.

St. Boniface fit un troisième voyage à Rome l'an 738, pour conférer avec le pape Grégoire III sur l'état de sa mission. Le Pape, qui voulait l'honorer de plus en plus et augmenter une autorité dont il faisait un si bon usage, lui donna la qualité de Vicaire du saint Siége avec des lettres de recommandation, par lesquelles il mandait à tous les évêques, à tous les prêtres et à tous les abbés, qu'ils eussent à permettre à ceux de leurs inférieurs qui voudraient se consacrer aux missions, de s'associer aux travaux apostoliques de Boniface.

Ce saint Pape écrivit aussi aux principaux seigneurs de la Germanie, pour leur recommander d'obéir à Boniface, et de recevoir les évêques qu'il leur donnerait. Il les exhorte à extirper les restes des superstitions payennes, qui infectaient encore la Germanie. Il adressa une lettre particulière aux évêques de ces provinces, pour les avertir

(*a*) Cette lettre de Grégoire III à saint Boniface est sans date. Mais on voit par la suite de l'histoire qu'elle fut écrite au plutôt l'an 732, et au plus tard l'an 733.

Digitized by Google

que Boniface étant revêtu de la qualité de Vicaire du saint Siége, ils étaient obligés de se rendre aux conciles qu'il convoquerait, et que les canons ordonnent de tenir deux fois chaque année. Il leur recommande de se conformer aux règlements qui y seront portés, et de rejeter la doctrine des Bretons et des hérétiques. On ne sait quelle est cette doctrine des Bretons, à moins que ce ne soit la diversité des usages sur la célébration de la Pâques que quelques moines entêtés retenaient encore.

Boniface en conséquence du pouvoir dont il avait été revêtu, divisa en quatre évêchés les états d'Ottilon duc de Bavière, avec l'agrément de ce duc. Il établit Jean, évêque de Saltzbourg, Erembert, frère de St. Corbinien, évêque de Frisingue, Caibalde de Ratisbone, et Vivilon (*a*) de Passau. Les villes de Frisingue et de Saltzbourg avaient déjà eu des évêques dans la personne des saints Rupert et Corbinien Il parait cependant qu'avant l'érection de ces nouveaux évêchés, on ne les regarda pas comme des siéges épiscopaux; apparemment, parce que les saints missionnaires qui s'y fixèrent, ayant été ordonnés pour prêcher la foi aux idolâtres, n'étaient pas censés évêques titulaires.

Ces nouveaux évêques furent assez occupés à cultiver les terres que Boniface défrichait tous les jours. Car les travaux de ce saint missionnaire et les fruits qu'il en retira, pourraient paraître incroyables, si l'on ne savait qu'un ministre de l'Évangile qui a un vrai zèle, procure plus de gloire à Dieu, et rend plus de services au prochain, qu'un millier d'autres qui en manquent. Et de fait, St. Boniface en écrivant au Pape sur l'établissement des évêchés dont nous venons de parler, lui manda que par ses prédications, et par la protection de Charles, prince des Francs, il avait déjà converti de l'idolâtrie, et fait

(*a*) Vivilon avait été ordonné évêque à Rome. Mais St. Boniface lui assigna son territoire, et fit de lui quelques plaintes au Pape, qui lui manda de faire observer à cet évêque la discipline de l'Église romaine.

Digitized by Google

entrer dans le sein de l'Église cent mille âmes. Ces heureuses nouvelles donnèrent à Grégoire III une joie qui le consola des maux qu'il avait alors à souffrir. Il confirma l'érection des nouveaux siéges, et manda à Boniface de tenir un concile sur les bords du Danube, et d'y présider en qualité de Vicaire du Siége apostolique.

Il semblait que par ces nouveaux accroissements de la foi, Dieu voulût dédommager l'Église de ce qu'elle perdait parmi les anciens fidèles. En effet, la chrétienté était en tous lieux dans une étrange désolation par la barbarie des infidèles, par la fureur des hérétiques, et par le libertinage des mauvais chrétiens. Les Sarrasins opprimaient l'église d'Espagne et une partie de celle des Gaules. Un empereur inconoclaste persécutait cruellement celle d'Orient; et Rome, le centre de la catholicité, avait tout à la fois à se défendre des surprises de ce prince hérétique, qui tendait des piéges à sa foi; et des entreprises des Lombards, qui en voulaient à sa liberté. Dans une si triste situation l'éclat des victoires de Charles-Martel fit juger au Pape que ce prince pourrait seul défendre l'Église contre tant d'ennemis. Il implora donc sa protection : mais Charles qui avait beaucoup d'autres intérêts, parut peu sensible à ceux du saint Siége. C'est ce qui engagea le Pape à lui écrire la lettre suivante :

A mon Seigneur et très-excellent fils Charles, vice-roi.

« Nous sommes tellement accablés de douleur, que » nous ne cessons jour et nuit de verser des larmes, en » voyant l'Église de Dieu abandonnée de toutes parts par » ceux de ses enfants qui devraient en prendre la défense. » Pourrions-nous étouffer nos gémissements? Ce qui nous » était resté l'an passé dans le territoire de Ravenne pour » la nourriture des pauvres et l'entretien du luminaire, » nous le voyons consommé par le fer et par le feu de » Luitprand et d'Hildebrand rois des Lombards. Les » armées qu'ils ont envoyées dans la Romagne, ont détruit

Digitized by Google

» toutes les maisons (*a*) données à St. Pierre, et nous on » enlevé le peu de bien qui restait à notre Église.

» Quoique dans ces malheurs nous ayons eu recours à » vous, très-excellent fils, jusqu'à présent nous n'en » avons reçu aucune consolation... Au contraire, ces rois » barbares en prennent occasion de nous insulter. Ils di- » sent : Que ce Charles dont vous implorez l'assistance, » vienne à votre secours ; que les Francs en qui vous es- » pérez, éprouvent s'ils peuvent vous tirer de nos mains. » O quelle douleur pour nous en entendant ces insultes, » de voir de tels enfants de l'Église abandonner leur mère » et son peuple ! Sachez, très-cher fils, que St. Pierre a » assez de puissance pour défendre sa maison et ses ci- » toyens : mais il veut éprouver et connaître quels sont » ses fidèles enfants. Au reste, n'ajoutez pas foi aux faus- » setés que font répandre les rois Lombards... Envoyez » plutôt ici quelque fidèle député qu'on ne puisse corrom- » pre par présents, et qui voie de ses yeux la persécu- » tion que nous souffrons, l'humiliation et la désolation de » l'Église, pour vous en faire le rapport. Notre fils très- » chrétien, nous vous en prions en présence du Seigneur » et par la pensée de son terrible jugement : secourez » pour Dieu et pour le salut de votre âme l'Église de » St. Pierre, et ceux qui sont spécialement son peuple. » Ne fermez pas l'oreille à ma prière, afin que le prince » des apôtres ne vous ferme pas la porte du ciel. Je vous » en conjure au nom du Dieu vivant, qui est la vérité » même, et par les sacrées clefs de la confession de saint » Pierre que je vous ai envoyées : ne préférez pas l'amitié » des rois Lombards à celle du prince des apôtres. » Le Pape ajoute en finissant : « Nous prions votre bonté, » en présence de Dieu notre juge, de nous consoler au » plutôt, et de nous envoyer d'heureuses nouvelles ; afin

(*a*) Il y a dans le texte *Salas*, ce mot signifie une maison seigneuriale, un château. On a depuis donné ce nom au principal appartement d'une maison, et c'est de là que le nom de *Sale* nous est venu.

Digitized by Google

» que pleins de joie nous priions le Seigneur jour et nuit » pour vous et pour vos vassaux, devant les tombeaux des » princes des apôtres Pierre et Paul. »

Une lettre si pathétique ne put déterminer Charles à rompre avec les rois Lombards les engagements que la politique avait formés. Grégoire ne se rebuta point, et fit de nouvelles instances par une seconde lettre. « Au mi- » lieu des maux qui nous accablent, dit-il, nous avons » cru nécessaire de vous écrire une seconde lettre, dans la » confiance que nous avons que vous nous aimez, et que » vous aimez St. Pierre, comme le doit faire un bon fils; et » que par respect pour lui vous obéirez à nos ordres pour » la défense de l'Église de Dieu. » Il rapporte ensuite en peu de mots comment l'église de St. Pierre avait été pillée, et dit au duc Charles qu'en prenant sa défense, il pourra acquérir une vie immortelle.

Le Pape fit plus: désespérant de toucher Charles par les motifs de piété, il s'appliqua à intéresser sa politique et à flatter son ambition. C'était le plus puissant ressort qu'il pût faire jouer. Il lui envoya l'an 741, une solennelle ambassade avec les clefs de la confession de St. Pierre, quelques parcelles de ses chaînes et plusieurs autres présents, dont le plus estimable aux yeux d'un prince ambitieux était l'offre que les ambassadeurs avaient ordre de faire à Charles de la part du Pape et des Romains; savoir de se soumettre à sa domination, et de le reconnnaître pour consul et patrice de Rome, s'il voulait prendre leur défense. Une pareille proposition ne pouvait manquer de flatter un prince du caractère de Charles-Martel, qui n'avait pas moins d'ambition que de bravoure. Il combla de présents les envoyés du Pape, et députa à Rome Grimon, abbé de Corbie, et Sigebert, alors moine et depuis abbé de St. Denis, pour prendre sur les lieux les mesures convenables.

Mais la mort du Pape et celle de Charles déconcertèrent ces grands projets. Ce prince connut bientôt qu'au

Digitized by Google

lieu de penser à acquérir de nouveaux états, il fallait quitter ceux qu'il possédait. Après les avoir partagés entre Carloman et Pépin, il alla visiter le tombeau de saint Denis, et y offrit de riches présents pour mériter la protection de cet apôtre de la Gaule. Ensuite étant retourné à Quierci, maison royale sur l'Oise, il y mourut le 22 Octobre, l'an 741, après avoir gouverné les Francs vingt-cinq ans. Outre Carloman et Pépin, il laissait plusieurs enfants (*a*) qu'il exclut de sa succession, excepté Gripon ou Grifon, à qui sa mère Sonnichilde fit assigner pour son domaine un démembrement de l'Austrasie et de la Neustrie : mais les Francs ne suivirent pas cette disposition, et ne voulurent avoir que deux maitres. Charles-Martel fut enterré dans l'église de St. Denis.

Ce fut un prince en qui la valeur parut suppléer au défaut des autres vertus. Artisan de sa propre fortune, il fut en même temps la terreur des nations barbares, l'admiration des Francs, le soutien du royaume, et le tyran des rois, qu'il tint toujours dans une espèce d'esclavage. Il applanit par là le chemin du trône à ses enfants, qui avaient assez de mérite pour soutenir la réputation d'un père, le plus grand héros de son siècle.

Grégoire III ne survécut à Charles-Martel que quelques semaines. On ne marque pas le jour de sa mort : mais il fut enterré le 28 Novembre de la même année 741. Il est honoré comme saint, aussi bien que son prédécesseur Grégoire II. Il fallait dans des temps si difficiles de saints Pontifes pour faire respecter le saint Siége, et soutenir la religion. Le Seigneur continua d'en donner à son Église. St. Zacharie qui succéda à Grégoire III, hérita de son zèle, et il trouva les nouveaux princes Francs disposés à le seconder (*b*).

(*a*) Ces autres enfants de Charles-Martel sont : Bernard, Jérôme, Remi et Gripon, et deux filles, Hadeloge et Chiltrude, qui épousa malgré ses frères Ottilon, duc de Bavière.

(*b*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

De l'an 741 à l'an 768.

St. Boniface tient plusieurs conciles pour remédier aux désordres. — Concile de Leptines en Hainaut. — Superstitions détruites. — Boniface administre l'évêché d'Utrecht. — Évêques remarquables de la Belgique. — Désordres du diocèse de Rheims. — Pépin, roi des Francs. — Boniface archevêque de Mayence. — Son martyre. — Conversion d'une multitude innombrable de Frisons.

Les vertus de Carloman et de Pépin consolèrent les Francs de la mort de Charles-Martel. La bravoure et la sagesse de ces deux jeunes princes sont en effet bien dignes d'admiration : mais elles le sont moins que la concorde qui les unit constamment, quoiqu'ils eussent des états à partager et qu'ils fussent frères. Carloman, à qui le royaume d'Austrasie était échu, montra surtout un grand zèle pour la propagation de la foi, et pour le rétablissement de la discipline. Dès le commencement de son gouvernement, il s'adressa dans ce but à St. Boniface qui travaillait dans la Germanie avec l'autorité de Vicaire du saint Siége; et il le pria d'assembler un concile dans ses états, pour corriger les abus introduits dans l'Église gallicane depuis plus de soixante ans.

St. Boniface écrivit au pape Zacharie une lettre, où il prend dans l'inscription la qualité de *serviteur des serviteurs de Dieu*. Après lui avoir témoigné la joie qu'il ressent de son exaltation, et l'avoir assuré qu'il ne lui sera pas moins soumis qu'il l'a été à ses prédécesseurs, il le supplie de confirmer par l'autorité apostolique l'érection

Digitized by Google

de trois nouveaux évêchés qu'il avait établis en Allemagne; le premier à Wurtzbourg, le second à Burabourg et le troisième à Ephefurt ou Erfort, capitale de la Thuringe. Il avait ordonné évêque de Wurtzbourg Burchard, Vitta de Burabourg et Adelaire d'Erfort. Il ne reste aujourd'hui que des ruines de la ville de Burabourg.

Boniface venant ensuite à l'affaire du concile, « sachez, » dit-il, que Carloman, duc des Francs, m'a mandé à sa » cour, et m'a prié d'assembler un concile dans ses états, » promettant de corriger les abus, et de rétablir les règles de la discipline, qui ont été méprisées et violées » depuis environ soixante ou soixante-dix ans. C'est pourquoi, si ce prince veut sincèrement exécuter ce pieux » dessein, je dois être muni des ordres du saint Siége. » Les vieillards disent qu'il y a plus de quatre-vingt ans » que les Francs n'ont tenu de concile et n'ont eu d'archevêque; et à présent la plupart des évêchés sont donnés à des laïques, ou à de faux clercs fornicateurs et » usuriers, qui ne cherchent dans ces places que les » biens de l'Église qu'ils consument sans la servir. » Suit une peinture bien triste de la situation où se trouvait alors l'Église des Francs. Le prêtre Dencard fut le porteur de cette lettre.

Le pape Zacharie y fit une réponse très-obligeante. Il confirma l'érection de trois nouveaux évêchés, et permit la tenue du concile, comme le demandait Carloman, pour le rétablissement des règles de la discipline, « qui » sont, dit le Pape, entièrement abolies dans ces provinces, par la déplorable négligence qu'on a depuis si long-» temps d'y des tenir conciles. C'est pourquoi, ajoute-t-il, » nous accordons volontiers d'en assembler, et même nous » l'ordonnons. Car on ne connaît plus, ni ce que c'est que le » sacerdoce, ni ce que sont ceux qui s'en disent revêtus. » Il exhorte Boniface à déposer les évêques, les prêtres et les diacres qu'il trouvera coupables d'adultère, de fornication ou de bigamie, d'homicide ou de quelque

Digitized by Google

autre excès contre les canons. Il lui refuse la permission d'ordonner son successeur de son vivant : mais il lui accorde comme une grâce singulière le pouvoir de le désigner en mourant ; afin que celui qu'il aura désigné, aille se faire ordonner à Rome.

La lettre est datée du 1 Avril de la seconde année (*a*) de l'empire de Constantin Copronyme, et de l'indiction XI (*b*).

Zacharie écrivit en même temps une lettre aux trois nouveaux évêques d'Allemagne pour confirmer l'érection de leurs évêchés. Nous avons la lettre qu'il adresse à Burchard, évêque de Wurtzbourg, laquelle était sans doute commune pour les deux autres. Il y défend d'ordonner des évêques dans ces églises, sinon du consentement de celui qui sera alors Vicaire du saint Siége dans l'Allemagne. Le Pape écrivit aussi au prince Carloman une lettre que nous n'avons plus, pour l'exhorter à consommer le projet qu'il avait formé touchant le rétablissement de la discipline.

Carloman n'avait pas attendu ces lettres pour convoquer le concile des provinces Germaniques. Il s'assembla par ses ordres et par les soins de St. Boniface le 21 Avril de la même année ; on ne sait en quel lieu. Les actes qui nous en restent, furent publiés au nom de Carloman, qui y parle en ces termes, dignes tout à la fois de l'autorité d'un puissant prince et du zèle d'un grand évêque.

« Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, dit-il, moi » Carloman, duc et prince des Francs, l'an de l'Incarna-

(*a*) On compte les années de Constantin Copronyme de deux époques. La première est son association à l'empire, qui fut faite l'an 721 ; la seconde est la mort de l'empereur Léon, laquelle mit son fils en possession du gouvernement : ce qui arriva l'an 741. On marquait souvent l'une et l'autre de ces deux époques.

(*b*) Il faut encore ici reconnaître quelque faute de copiste dans les dates : car l'indiction XI désigne l'an 743 ; et cependant le concile que le pape exhorte d'assembler, est daté du 21 Avril 742. La lettre de Zacharie doit avoir été écrite la même année 742.

Digitized by Google

» tion du Seigneur sept cent quarante-deux, le 21 Avril,
» j'ai fait assembler en concile par le conseil des servi-
» viteurs de Dieu et des seigneurs de ma cour, les évê-
» ques de mon royaume avec leurs prêtres; c'est-à-dire,
» Boniface archevêque, Burchard, Régenfroi, Vintan,
» Witbaud, Dadan et Eddon, et les autres évêques avec
» leurs prêtres, afin qu'ils me donnassent les conseils
» nécessaires pour rétablir la loi de Dieu et la discipline
» de l'Église, dont on a violé toutes les règles sous les
» règnes précédents; et afin d'empêcher que le peuple chré-
» tien conduit par de faux pas ne s'égare et ne périsse. »

Nous ne connaissons d'autres évêques de ce concile que ceux qui sont ici nommés : mais ils ne furent pas les seuls qui y assistèrent. St. Boniface n'avait pas encore de Siége fixe. Burchard était évêque de Wurtzbourg, Vintan de Burabourg, Régenfroi de Cologne, Willibaud ou Witband d'Aischstat, Eddon de Strasbourg; c'est celui qui avait été abbé de Richenow. Dadan était sans doute quelque évêque régionnaire (*a*). C'est ici le premier acte public où l'on trouve les années comptées depuis l'Incarnation de Jésus-Christ. On fit dans ce concile plusieurs règlements, distingués en sept articles, et publiés au nom du prince Carloman. Voici comme il y parle :

« I. Par le conseil des prélats et des seigneurs de nos
» états, nous avons établi des évêques dans les villes, et
» leur avons préposé l'archevêque Boniface qui est envoyé
» de St. Pierre. Nous avons ordonné qu'on tint le concile
» tous les ans, et nous avons restitué aux églises l'argent
» qu'on leur avait pris, nous avons ôté les biens de l'Église
» aux faux prêtres, aux diacres et aux clercs fornica-
» teurs. Nous les avons dégradés et contraint de faire
» pénitence. » (On voit par ce canon qu'on avait déposé et privé de leurs bénéfices des prêtres scandaleux : mais on ne marque pas qu'on ait déposé des évêques). Carloman continue ainsi :

(*a*) Le Cointe et M. Fleuri font Dadan évêque d'Utrecht. Mais St. Ludger ne le compte point parmi les prédécesseurs de St. Grégoire d'Utrecht.

Digitized by Google

« II. Nous avons absolument défendu aux serviteurs » de Dieu (c'est-à-dire aux clercs et aux moines), de porter les armes, de combattre et d'aller à la guerre, excepté ceux qui suivent l'armée pour y faire l'office divin, pour célébrer la messe et porter les reliques des saints. Ainsi, que le prince ait à l'armée un ou deux évêques avec des prêtres et des chapelains (*a*) (c'est la première fois que je trouve ce nom). Que chaque préfet (j'entends par ce mot un capitaine ou colonel), ait un prêtre qui puisse juger des péchés de ceux qui se confessent, et leur imposer la pénitence. Nous avons aussi défendu à tous les serviteurs de Dieu de chasser dans les bois avec des chiens, et d'avoir des éperviers ou des faucons. » (On voit par ce canon qu'il y avait dès lors des aumoniers pour confesser les soldats, et que les princes Francs prenaient grand soin de procurer à leurs troupes les secours spirituels).

» III. Nous avons aussi ordonné suivant les canons, que chaque prêtre fut soumis à son évêque diocésain, et lui rendit compte tous les ans en carême de la manière dont il s'acquitte de son ministère, soit en ce qui concerne l'administration du baptême et la foi catholique, soit en ce qui regarde les prières et l'ordre du service. Et quand l'évêque fait la visite de son diocèse selon les canons, pour donner la confirmation aux peuples, que le prêtre le reçoive avec ceux qui doivent être confirmés en ce lieu, et qu'il ait soin de les y assembler. Que le jour de la Cène du Seigneur il reçoive le nouveau chrême de l'évêque, et que l'évêque veille sur sa conduite, et s'informe de sa foi, de sa doctrine, et si ses mœurs sont chastes.

» IV. Nous avons aussi résolu de ne point admettre

(*a*) Comme la plus précieuse relique de l'oratoire de nos rois était la chappe de St. Martin, l'oratoire où on la gardait fut nommé *Chapelle*, et les prêtres qui le desservaient *Chapelains*. C'est l'origine de ces noms qui sont devenus communs à tous les oratoires et à tous ceux qui les desservent.

Digitized by Google

» aux ministères sacrés les évêques et les prêtres incon-
» nus, de quelque part qu'ils viennent, avant qu'ils se
» soient fait approuver du concile.

» V. Nous avons pareillement ordonné que chaque
» évêque, aidé du magistrat (*a*), qui est défenseur de son
» Église, veille à ce que le peuple chrétien n'observe
» plus de superstitions payennes, telles que les sacrifices
» des morts, les sortiléges, les enchantements, les bande-
» lettes, et les victimes que des hommes insensés immo-
» lent comme des idolâtres auprès des églises, sous le nom
» des saints martyrs et confesseurs, et ces feux sacrilé-
» ges qu'ils nomment *Ned fratres*, et généralement toute
» sorte de superstitions. » (Le feu nommé *Ned fratres* ou *Nodfir*, était un feu que le peuple superstitieux regardait comme miraculeux, parce qu'on le faisait en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre).

Le 6me et le 7me canon regardent la conduite et le vêtements des prêtres et des moines. Jusqu'alors la plupart des monastères de la Gaule avaient suivi des usages et des règlements différents les uns des autres. Mais Carloman par l'avis du concile entreprit d'établir l'uniformité, et de faire recevoir partout la règle de St. Benoît, qui était déjà la plus commune. Mais cet ouvrage ne fut pas sitôt consommé. Tels sont les règlements du concile Germanique, tenu par St. Boniface l'an 742. C'est le premier des cinq conciles qu'il tint pendant sa légation.

L'année suivante Carloman en fit assembler un autre, le premier jour de Mars, à Lestines ou Leptines, maison royale au diocèse de Cambrai. Les évêques, les comtes et les autres officiers d'Austrasie y assistèrent, et St. Boniface y présida en qualité de Vicaire du St. Siége. Hincmar dit qu'il eut pour adjoints l'évêque George et le sacellaire Jean, envoyés du Pape. Il y a lieu de croire qu'il se trompe. Car

(*a*) Il y a dans le texte *Adjuvante Gravione : Gravio* ou *Graphio* signifie proprement un comte, un juge; d'où vient le nom de Landgrave, c'est-à-dire, comte de la province ou de la terre.

Digitized by Google

George ne fut envoyé en France qu'après la mort de Boniface. On ouvrit ce concile par la lecture qu'on fit des canons du concile Germanique que nous venons de rapporter, et ils y furent approuvés d'un consentement unanime. Tous promirent de les observer.

I. Les abbés s'engagèrent à recevoir la règle de St. Benoît; et les évêques, les prêtres et les diacres promirent de vivre selon les canons. On dressa ensuite quelques règlements particuliers, qui furent publiés au nom de Carloman en ces termes :

II. Pour subvenir aux frais de guerre que nous sommes obligés de faire, nous avons résolu de l'avis des serviteurs de Dieu et du peuple chrétien, de maintenir pendant quelque temps pour l'entretien de notre armée (à qui Dieu soit en aide), la solde et le cens imposés aux églises; « à condition toutefois que chaque année par chaque famille » d'esclaves (*a*) on payera de redevance à l'église ou au » monastère un *sol*, ou douze deniers, et que ces biens » retourneront à l'Église après la mort de celui à qui ils » auront été ainsi donnés, à moins que la nécessité n'o- » blige le prince de les donner à un autre aux mêmes con- » ditions : mais qu'en cela on ait toujours soin que l'église » et le monastère ne manquent pas du nécessaire; car en » ce cas il faudra leur restituer les biens ainsi aliénés. » Ce canon est remarquable.

« III. Nous ordonnons pareillement, selon les canons, » que les évêques aient soin d'empêcher et de corriger » les adultères et les mariages incestueux.

» IV. Nous défendons de livrer aux payens des escla- » ves chrétiens. Nous avons aussi renouvelé l'ordonnance » de notre père, à savoir, que quiconque s'adonnerait » à quelque superstition payenne, payerait quinze sous » d'amende. » Ce qui nous apprend que Charles Martel a fait une loi contre les superstitions.

(*a*) On lit dans le texte *de unâ quâque casata*. Ce mot signifie une famille d'esclaves. On nommait *Casati homines* les esclaves ou les colons qui cultivaient les terres.

Digitized by Google

On rapporte au concile de Leptines une formule de renonciation au démon et à ses œuvres en langue Tudesque (*a*), qu'on trouve à la fin des actes de ce concile, avec un catalogue des superstitions payennes qui étaient encore en usage. Il y est parlé des sacriléges sur le tombeau des morts (j'entends les viandes qu'on y mettait comme pour servir de nourriture aux mânes); des sacrifices qu'on faisait dans les forêts, et sur des pierres, en l'honneur de Mercure et de Jupiter; des augures qu'on tirait de la fiente des oiseaux, de celle des chevaux ou des bœufs, et des éternuements; du feu *Nodfir*, qui se faisait en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois; de la superstition du peuple qui pendant l'éclipse de la lune criait : *O lune, soyez victorieuse!* parce qu'on s'imaginait qu'elle était alors aux prises avec un dragon qui voulait la dévorer; de la simplicité de quelques personnes, lesquelles honoraient comme Saints tous ceux qui étaient morts; des représentations d'hommes faites avec de la pâte ou du linge, qu'on portait par les campagnes; des figures

(*a*) Nous la donnons ici, avec le flamand moderne en regard :

D. Forsachis tu diobolæ?	Verzaekt gy den duivel?	Rononces-tu au diable?
R. Ec forsacho diobolæ.	Ik verzake den duivel.	Je renonce au diable.
D. En allum diobol-gelde?	En alle duivelgilde?	Et à toute gilde diabolique?
R. En ec forsacho allum diobol-gelde.	En ik verzake alle duivelgilde.	Et je renonce à toute gilde diabolique.
D. En allum dioboles wercum?	En alle des duivels werken?	Et à toutes les œuvres du diable?
R. End ec forsache allum dioboles wercum en wordum, Thunaer ende woden, end Saxo-note, ende allem them unholdum the heri genotas sint.	Ende ik verzake alle des duivels werken en woorden, den Donderaer, ende Woden, en den Saxendienst, ende alle de afgoden, die hunne genoten zyn.	Et je renonce aux œuvres du diable et à ses paroles, et à Thor (le Tonnant), et à Wodin, et au culte Saxon, et à tous les faux-dieux qui sont de leur famille.
D. Gelobis-tu in Got almechtigan Fadœr?	Gelooft gy in God den almachtigen Vader?	Crois-tu en Dieu le Père Tout-Puissant?
R. Ec gelobo etc...	Ik geloove etc...	Je crois etc...
D. Gelobis-tu in Christ Gotes-Suno?	Gelooft gy in Christus Gods Zoone?	Crois-tu dans le Christ Fils de Dieu?
R. Ec gelobo etc...	Ik geloove etc...	Je crois etc...
D. Gelobis-tu in Halogan-Gast?	Gelooft gy in den Heiligen Geest?	Crois-tu dans le Saint Esprit?
R. Ec gelobo etc...	Ik geloove etc...	Je crois etc...

Après cette formule de renonciation, vient une longue liste des superstitions que le concile défend. Wurdtwein a essayé d'en donner l'explication, on peut voir ses notes savantes *dans la bibliothèque des Pères de Migne*, tom. 89, page 810.

Quant aux Gildes et au Culte Saxon que le concile reprouve si solennellement, on peut consulter l'*Histoire de Flandre* par M. Kervyn de Lettenhove.

Digitized by Google

de pieds et de mains faites de bois; de ce qu'on croyait que les femmes mangeaient la lune, et pouvaient enlever les cœurs des hommes selon les payens; et de quelques autres pratiques superstitieuses que nous ne connaissons plus, comme de celle qui est nommée *le bien de Ste.-Marie*. On trouve joints à ce catalogue deux discours, l'un contre les mariages illicites, et l'autre contre l'observation du sabbat.

Boniface envoya au pape Zacharie une relation de ce qui s'était passé dans ces conciles. Le Pape satisfait de ces heureux commencements de réforme, écrivit une lettre adressée à tous les évêques, à tous les prêtres et diacres, aux abbés, aux ducs et aux comtes dans l'étendue des Gaules et des autres provinces de la domination des Francs. Il les félicite des heureuses dispositions qu'ils ont montrées pour la réformation du clergé. « Jusqu'à pré-
» sent, leur dit-il, vous avez eu parmi vous en punition
» de vos péchés de faux et de mauvais prêtres. Est-il sur-
» prenant que les nations payennes aient prévalu contre
» vous; puisqu'il n'y avait point de différence entre les
» laïques et les ministres du Seigneur? Il n'est nullement
» permis à ceux-ci d'aller à la guerre. Car quelle victoire
» peut-on espérer, quand les prêtres, des mêmes mains
» sacriléges, dont ils viennent de célébrer les sacrés
» mystères et de distribuer le corps du Seigneur, ver-
» sent le sang des chrétiens, à qui ils auraient dû admi-
» nistrer le pain céleste; ou le sang des payens, à qui ils
» auraient dû annoncer Jésus-Christ? Au contraire, si le
» clergé de votre royaume se rend recommandable par
» sa régularité et sa chasteté, comme les canons l'ordon-
» nent, et que notre frère Boniface vous le prêche de no-
» tre part, aucune nation ne pourra tenir devant vous. »
Le Pape en finissant sa lettre recommande aux Francs de tenir tous les ans un concile pour remédier aux abus et aux erreurs qui pourraient déshonorer la sainteté de l'Église, ou en diviser l'unité.

Digitized by Google

L'année suivante 744, Boniface présidait au concile de Soissons où s'étaient réunis 23 évêques. Les canons qu'on y dressa furent publiés par l'autorité de Pépin. Ils renouvellent ceux de Leptines et du concile Germanique, et contiennent quelques autres règlements énoncés en dix articles.

On y ordonne que la foi de Nicée et les anciens canons des conciles seront publiés dans toute l'étendue du royaume, afin de rétablir la discipline en sa vigueur : Que les évêques auront soin qu'on ne vende pas à fausses mesures : Que les transgresseurs de ces canons seront jugés par le prince ou par les évêques ou les comtes, et paieront l'amende selon leur condition : Que la femme ne se remarie pas du vivant de son mari, ni le mari du vivant de sa femme, *parce que le mari ne peut répudier sa femme que pour cause de fornication.* Ces dernières paroles pourraient faire juger que les pères de ce concile ont cru qu'en ce cas le mari était libre de se remarier : ce qui serait contre le sentiment de l'Église. Nous verrons bientôt que plusieurs évêques de France n'étaient pas assez instruits sur l'indissolubilité du mariage.

St. Boniface avait trouvé dans les Gaules deux imposteurs qui se disaient évêques, et qui séduisaient le peuple par une piété hypocrite, dont ils se servaient comme d'un masque, pour cacher aux simples le plus infâme libertinage. L'un se nommait Adalbert, et l'autre Clément. Adalbert fut condamné comme hérétique dans le concile de Soissons; et l'on y ordonna de brûler les petites croix que ce séducteur avait plantées en divers lieux, pour y attirer les peuples. Les actes ne font pas mention de Clément : mais on sait d'ailleurs que pour arrêter la séduction, St. Boniface le fit emprisonner avec Adalbert, par l'autorité des princes Francs.

Le troisième canon du concile de Soissons est le plus remarquable; le voici : « Du conseil des évêques et des

Digitized by Google

» seigneurs, nous avons fait ordonner dans les villes des » évêques légitimes, et nous avons établi sur eux les ar- » chevêques Abel et Ardobert; afin que les évêques et le » peuple aient recours à leur jugement dans les besoins » de l'Église; que les moines et les religieuses observent » leur règle, et que ces archevêques aient soin de leur » faire restituer les biens aliénés jusqu'au concours du » nécessaire pour leur entretien; que les abbés enfin » n'aillent plus à la guerre, mais seulement y envoient » leurs gens. »

Pépin, pour nommer aux évêchés, se fit autoriser par le Pape et lui écrivit de ce concile. C'est ce que nous apprend une lettre de Loup de Ferrière, écrite dans le siècle suivant à Amolon archevêque de Lyon. « Le roi, dit- » il, m'a ordonné de vous faire observer que ce n'est pas » une entreprise nouvelle, lorsqu'il nomme des personnes » de son palais, surtout pour remplir les grands siéges. » Car Pépin, dont notre roi descend par Charlemagne, » ayant exposé les besoins de ce royaume au Pape dans un » concile où présidait le saint martyr Boniface, le Pape » consentit à ce qu'il apportât remède à ces maux, en » nommant après la mort des évêques pour remplir leurs » siéges, ceux qu'il en jugerait les plus dignes. »

St. Boniface voulant concilier plus d'autorité aux nouveaux métropolitains, avait écrit au Pape avant le concile de Soissons, pour lui demander trois *Pallium;* l'un pour Grimon de Rouen, le second pour Abel de Rheims et le troisième pour Artbert ou Ardobert de Sens. Le Pape envoya les trois *Pallium :* mais il fut bien surpris, quand il reçut une seconde lettre de Boniface, où il ne lui demandait plus le *Pallium* que pour Grimon de Rouen. Il y a lieu de croire que les factions des grands qui avaient usurpé les biens des églises de Rheims et de Sens, avaient empêché Abel et Ardobert d'être reconnus évêques, et que l'amour de la paix fit désister St. Boniface. Quoiqu'il en soit, Milon qui avait été intrus dans le Siége de Rheims

Digitized by Google

après l'exil de St. Rigobert, continua à se porter pour évêque de cette église : et quoiqu'il n'eût que la tonsure cléricale, il en usurpa les biens pendant quarante ans. St. Abel à qui quelques-uns ne donnent que la qualité de chorévêque, est honoré à Binche en Hainaut, le 5 Août.

St. Rigobert son prédécesseur était mort avant le concile de Soissons, dans le territoire de Rheims, où il avait été rappelé, sans cependant être rétabli sur son siége. L'usurpateur Milon ayant été envoyé en ambassade dans la Gascogne, y trouva ce saint évêque qui s'y était retiré, et lui proposa de revenir à Rheims, où il s'engageait de lui rendre l'évêché, à condition qu'il lui cédât les terres qu'il possédait de son patrimoine. Rigobert le lui promit d'abord : mais étant revenu à Rheims, il craignit que cette convention ne fut pas assez canonique, quoiqu'il ne l'eût faite que pour rédimer une injuste vexation. Il déclara à Milon qu'il avait donné tout son bien à son église, et qu'il n'était plus en son pouvoir d'en disposer en faveur de quelqu'autre. Ainsi l'usurpateur ne lui rendit pas son siége. St. Rigobert le pria seulement de lui céder l'autel de la Sainte-Vierge. Milon qui se souciait peu du spirituel, l'accorda sans peine : et le saint évêque qui demeurait à Gernicourt, venait souvent à Rheims célébrer les saints mystères sur cet autel. Après quoi il visitait les églises de St. Maurice et de St. Remi, de St. Thierri sur le mont d'Hor, et de St. Cyr de Cormici, et ensuite celle de St. Pierre de Gernicourt. C'est en ce dernier lieu qu'il mourut saintement le 4 Janvier, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau (*a*).

Quant à Milon il ne cessa de porter le ravage dans son troupeau, jusqu'à sa mort arrivée en 754. Tilpin son successeur eut bien de la peine à remédier aux désordres. L'ivraie poussait de toutes parts dans l'Église; mais sans

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

Digitized by Google

pouvoir étouffer le bon grain. La Belgique surtout semblait féconde en vertus pures et sublimes. On voyait en même temps sur le siége de Liége St. Floribert, sur celui de Rouen Rogenfroi, sur celui d'Amiens Raimbert, sur celui de Bauvais Déodat, sur celui de Tournai Elisée, sur celui de Térouanne Ethère, sur celui de Cambrai Treward, sur celui de Cologne S. Agilalphe, tous zélés coopérateurs de Boniface et dignes des éloges du saint pape Zacharie. Cependant un jeune prince donna au monde le spectacle d'un renoncement que devait imiter plus tard un de nos plus grands monarques. Carloman, encore à la fleur de l'âge, après avoir soumis les Allemands, l'an 746, semblait n'avoir plus qu'à gouter le fruit de ses victoires, lorsqu'il en remporta sur lui-même une beaucoup plus difficile et plus glorieuse. Il conçut le généreux dessein de renoncer à la grandeur et à la gloire du monde, pour travailler dans la retraite à mériter celles du ciel. Il s'ouvrit de son projet à son frère Pépin, et lui déclara que pour l'exécuter, il désirait d'aller à Rome visiter les tombeaux des saints apôtres. Pépin aimait tendrement Carloman : mais les états qu'il lui laissait, lui adoucirent peut-être un peu la peine de leur séparation. Il fit préparer les plus riches présents, et il les donna à Carloman son frère, pour les offrir au tombeau de St. Pierre. Ce prince, après avoir recommandé son fils Drogon à Pépin, se rendit à Rome, accompagné d'une suite nombreuse de seigneurs et de domestiques, comme pour rendre plus éclatant le sacrifice qu'il allait faire. Il passa par le monastère de St. Gal; et ayant pitié de la pauvreté des moines, il écrivit à Pépin pour le prier de leur assigner des revenus. Le pape Zacharie vit avec la plus sensible consolation le rare exemple que donnait à l'Église le prince Franc. Il lui coupa les cheveux, et lui donna l'habit clérical. Entre les présents que Carloman offrit à la confession de St. Pierre, Anastase, le bibliothécaire, mentionne un arc ou un couronnement d'argent du poids de 140 marcs.

Digitized by Google

Ce prince ayant ainsi renoncé à toutes les grandeurs du monde, demeura quelque temps dans un monastère qu'il fit bâtir sur le mont Soracte (*a*), aujourd'hui le mont St.-Sylvestre. Mais pour éviter les visites et les honneurs que lui rendaient les Francs qui venaient à Rome, il résolut par le conseil du Pape de se retirer secrètement au mont Cassin. Il ne prit avec lui qu'un de ses confidents; et sans se faire connaître, il alla se présenter à la porte de ce célèbre monastère. L'abbé, nommé Pétronax, étant venu lui parler, il se prosterna à ses pieds, et confessant qu'il était homicide et coupable des plus grands crimes, il demanda en grâce qu'il lui fut permis d'en faire pénitence en ce lieu. Pétronax lui demanda son pays. Il dit qu'il était Franc, et qu'il s'était exilé volontairement de son pays, dans la crainte de perdre la céleste patrie. Il fut reçu avec son compagnon au nombre des novices; et après un an d'épreuves, ils firent leur profession selon la règle de St. Benoît entre les mains de l'abbé Optat, successeur de Pétronax qui avait rétabli ce monastère.

Carloman qui ne s'était pas fait connaître, ne cherchait à se distinguer que par sa ferveur et son humilité. Son jour étant venu de servir à la cuisine selon la règle, il s'acquitta avec plaisir de ce vil emploi; mais il s'en acquitta fort mal. Le cuisinier lui voyant gâter les mets qu'il préparait, s'emporta contre lui, jusqu'à lui donner un soufflet : à quoi il répondit seulement : *Que le Seigneur et Carloman vous le pardonnent.* Le cuisinier le frappa une seconde fois et il fit la même réponse. Mais son compagnon l'ayant vu maltraiter une troisième fois par ce brutal, perdit patience, et prenant un pilon qu'il trouva sous sa main, il en déchargea un grand coup au cuisinier en lui disant : *Méchant serviteur, que ni le Seigneur, ni Carloman ne te le pardonnent.*

(*a*) Le mont Soracte proche de Rome était autrefois consacré à Apollon, *custos soractis Apollo.* On le nomme aujourd'hui le mont Saint-Oreste ou Saint-Sylvestre, parce qu'on croit que ce Pape s'y cacha pendant la persécution.

Digitized by Google

L'abbé en fit un crime au moine étranger, et lui demanda en présence de toute la communauté pourquoi il avait osé frapper un officier du monastère? Il répondit : « C'est que je l'ai vu traiter indignement la personne la » plus distinguée par sa noblesse et par sa vertu que je » connaisse au monde. » On lui fit donner des explications. Il dit en montrant son maître : « Celui que vous voyez, est » Carloman, autrefois prince des Francs, que l'amour de » Jésus-Christ a fait renoncer à la gloire et aux royaumes » du monde. » Les moines étonnés se jetèrent aussitôt aux pieds de Carloman pour lui demander pardon. Mais il se prosterna lui-même devant eux, tâchant de leur persuader qu'il n'était pas ce que son compagnon disait, mais seulement un pécheur et un homicide. Il fut reconnu malgré lui; et les innocents artifices de son humilité donnèrent un nouvel éclat à sa vertu. Il se disait homicide à cause du sang qu'il avait versé dans tant de guerres. Rhéginon, abbé de Prum, et d'anciennes annales rapportent ce fait. Cependant quelques critiques le révoquent en doute, sous prétexte qu'il n'est pas probable qu'un si grand prince ait pu être longtemps inconnu; mais peut-être fut-il traité de la sorte peu de jours après son arrivée au mont Cassin.

Quoiqu'il en soit, Carloman continua de vivre comme un humble religieux; et l'abbé Optat pour satisfaire son humilité, l'occupa aux ministères les plus abjects, comme à cultiver le jardin et à garder les brebis et les oies. Dans ce vil exercice il savait mettre à profit ce qui lui arrivait pour s'humilier et se confondre. Un jour n'ayant pu empêcher un loup de lui enlever une oie, il s'écria : « Voilà » cependant, Seigneur, celui à qui vous aviez confié un » royaume! Comment aurais-je pu gouverner et défendre » mes peuples, moi qui n'ai pu conduire et garantir de » vils animaux? »

Il ne sortit de sa retraite qu'à la demande d'Astolf, roi des Lombards, pour tâcher d'apaiser la colère de son frère

Digitized by Google

Pépin. N'ayant pu réussir dans cette mission délicate, il se hâta de rentrer dans sa chère solitude, où il mourut le 3 Décembre 757. Prince véritablement grand, par l'usage qu'il sut faire de la grandeur, tandis qu'il gouverna les Francs; mais beaucoup plus grand encore par le mépris qu'il en fit, en la quittant pour Jésus-Christ! Pépin qui l'aimait tendrement, fit mettre son corps dans un cercueil d'or, et le fit transférer au mont Cassin. Quelques martyrologes lui donnent la qualité de saint, et font mention de lui au 17 Août. Mais on ne lui rend aucun culte. Ses cendres reposent sous le grand autel du mont Cassin, dans une urne d'Onyx, avec une magnifique inscription qui y fut placée l'an 1628.

Avant de se retirer du monde, il avait confié au St. apôtre Boniface, son directeur, le soin de l'évêché d'Utrecht, comme il conste d'une lettre de ce saint évêque au pape Etienne. « *Du temps du pape Serge*, y est-il dit, *un prêtre d'une vertu et d'une sainteté admirables, Saxon de naissance, et nommé Willibrord, s'étant rendu à Rome avec Clément son collègue, pour y honorer les SS. apôtres, le Souverain Pontife, après l'avoir consacré évêque, l'envoya prêcher l'Évangile aux peuples idolâtres de la Frise, qui habitent les bords de la mer de l'Ouest. Willibrord y travailla cinquante ans, convertit la plus grande partie de la nation à la foi catholique, renversa ses idoles et bâtit sur leurs ruines des temples au vrai Dieu. Il éleva au lieu nommé Utrecht, une église de St. Sauveur et y érigea un siége épiscopal. C'est là qu'il a annoncé l'évangile jusqu'à ce que l'âge l'eut épuisé. Il se donna un coadjuteur pour accomplir les saints offices; et après avoir consacré à Dieu une longue vie, il mourut dans la paix du Seigneur. C'est ce siége épiscopal que m'a confié le prince des Francs, Carloman, pour y placer un pasteur. Comme je l'ai fait en effet.*

Ainsi le zèle de Boniface s'étendait à tout, depuis le Rhin jusqu'aux Alpes, depuis la Seine jusqu'à la Vistule. Comme il se proposait la réforme de tous les abus et l'ex-

Digitized by Google

tirpation de toutes les erreurs, il ne pouvait guère manquer de trouver des contradictions. Il eut des persécutions à essuyer, et de la part des ecclésiastiques dont il entreprenait de corriger les mœurs, et de la part des novateurs dont il combattait l'illusion. Ceux qui s'étaient laissés séduire par les prestiges et par la sainteté apparente d'Aldebert et de Clément, crièrent de toutes parts à l'injustice contre lui, et s'élevèrent avec insolence contre le jugement du concile qui avait condamné leurs faux docteurs. Étrange séduction de l'erreur! Depuis que ces deux imposteurs avaient été flétris par la sentence des évêques, ils en étaient devenus plus chers, et plus respectables à leurs partisans. C'était pour eux comme un nouveau titre de sainteté et de mérite.

St. Boniface voyant donc le mal s'accroître par les remèdes qu'il y avait apportés, eut recours au Saint Siége, et pria le Pape de juger lui-même les deux novateurs qui trouvaient tant de défenseurs. Il envoya à ce sujet un député à Rome, et il écrivit à Gemmule, diacre de l'église romaine, pour l'engager à poursuivre l'expédition de cette affaire. Il lui envoya en même temps une coupe d'argent et quelques autres présents.

Le zèle du saint pape Zacharie le sollicitait assez, quand il s'agissait des intérêts de la religion. Il jugea que les remèdes les plus prompts seraient les plus efficaces contre la séduction. Ainsi, afin d'ôter tout prétexte aux défenseurs d'Aldebert et de Clément, il voulut bien instruire de nouveau leur cause; et, pour rendre le jugement plus solennel, il convoqua à Rome un concile des évêques d'Italie. Nous en avons les actes que je crois devoir rapporter ici, pour faire mieux connaître les deux séducteurs qui troublaient l'église de France.

Le concile s'assembla au palais de Latran, dans la basilique de Théodore. Les évêques et les prêtres y étant assis, l'Évangile au milieu d'eux, les diacres et les autres clercs se tenant debout, George, notaire région-

Digitized by Google

naire (*a*) et nomenclateur (*b*) dit : « Le prêtre Dénéard, » envoyé du saint archevêque Boniface, est à la porte et » demande à entrer. On répondit : Qu'il entre. Dénéard » étant entré, dit au Pape : Mon Seigneur, votre servi- » teur mon maître l'évêque Boniface, ayant assemblé » par votre ordre un concile dans le royaume des Francs, » et ayant trouvé deux faux évêques hérétiques et schis- » matiques, savoir Aldebert et Clément, il les a déposés, » et de concert avec les princes des Francs, il les a fait » mettre en prison. Ils demeurent impénitents et conti- » nuent de séduire le peuple. C'est pourquoi je vous pré- » sente cette lettre que mon maître vous écrit; afin » que vous la fassiez lire dans le concile. » Théophanius, notaire régionnaire et sacellaire (*c*) la prit, et en fit la lecture.

St. Boniface après avoir dit au Pape qu'il y a près de trente ans qu'il travaille sous les ordres du Saint Siége, lui marque que depuis le concile qu'il a tenu par ses ordres dans le royaume des Francs, il a eu beaucoup à souffrir de la part des clercs déréglés, et surtout de la part des deux hérétiques en question; et qu'il prie le Pape de les condamner lui-même à la prison, afin que personne ne puisse plus avoir de commerce avec eux. « Car, » ajoute-t-il, j'ai eu à leur sujet bien des persécutions et » des malédictions à essuyer de la part des peuples. Ils » disent touchant Aldebert, que je leur ai enlevé un saint » apôtre, leur patron, et un faiseur de miracles. Votre » piété en jugera par ses actions. »

(*a*) Il y avait à Rome sept notaires régionnaires, établis à ce qu'on croit par St. Clément pour recueillir fidèlement les actes des martyrs dans les différents quartiers de la ville, qui leur étaient assignés. Les notaires régionnaires ont pris dans la suite le nom de protonotaires.

(*b*) Le nomenclateur était chargé d'écrire les noms de ceux que le Pape voulait faire manger à sa table et de les inviter de sa part, avant qu'ils fussent sortis de l'église.

(*c*) Le sacellaire avait l'intendance sur le fisc ou le trésor de l'Église. Les empereurs et les rois avaient aussi dans leurs palais des sacellaires, qui étaient comme les gardes du trésor.

Digitized by Google

« Dès sa jeunesse il chercha à se faire honneur par son » hypocrisie. Il publia qu'un ange du Seigneur lui avait » apporté des reliques des extrémités du monde, et que » depuis ce temps là il obtenait de Dieu tout ce qu'il de- » mandait. Il vint à bout par de pareils artifices de sé- » duire des femmes chargées de péchés, et surtout les » gens grossiers de la campagne; et il trouva des évêques » qui l'ordonnèrent pour de l'argent. La dignité épisco- » pale lui inspira tant d'orgueil, qu'il osa s'égaler aux » saints apôtres, et même s'élever au-dessus d'eux; car il » déclamait contre ceux qui visitaient leurs tombeaux. Il » dédia même des oratoires en son propre nom, planta » des croix, et érigea de petites chapelles dans les cam- » pagnes et auprès des fontaines, où il assemblait les peu- » ples, qui au mépris des évêques et des anciennes égli- » ses, y accouraient en foule, se disant les uns aux autres, » *les mérites de St. Aldebert nous sauveront.* Il a eu l'inso- » lence de donner de ses ongles et de ses cheveux pour » être honorés, et portés comme des reliques avec celles » de St. Pierre. Enfin pour mettre le comble à ses cri- » mes, lorsque les peuples venaient se prosterner à ses » pieds pour lui confesser leurs péchés, il leur disait : » *Je sais tous vos péchés, parce que les choses cachées me* » *sont connues. Il n'est pas nécessaire que vous les confes-* » *siez. Vos péchés passés vous sont remis : soyez en repos, et* » *retournez en paix dans vos maisons.* » On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans ce récit, ou l'impudence de cet imposteur, ou la simplicité de ceux qui s'y laissaient séduire.

« Pour l'autre sectaire nommé Clément, continue saint » Boniface, il rejette les canons de l'Église et les écrits de » St. Jérôme, de St. Augustin et de St. Grégoire; et il » prétend, au mépris de ce qu'ont décerné les conciles, » que quoiqu'il ait eu deux enfants d'un commerce adul- » tère, il peut être élevé à l'épiscopat. Il veut introduire » le Judaïsme dans l'Église; et il soutient qu'un chrétien

Digitized by Google

» peut, s'il le veut, épouser la veuve de son frère. Il atta-
» que la foi des saints pères, enseignant que Jésus-Christ
» lorsqu'il est descendu aux enfers, en a délivré tous ceux
» qui y étaient détenus, fidèles ou infidèles. Il avance
» plusieurs autres dogmes horribles et contraires à la foi,
» touchant la prédestination de Dieu. Je vous prie donc
» de mander au duc Carloman, que par son autorité cet
» hérétique soit retenu en prison. » St. Boniface l'avait fait arrêter par provision, comme le prêtre Dénéard l'a dit ci-dessus. La sévérité dont on use envers les docteurs de l'erreur, est charité et compassion envers ceux qui sont exposés à la séduction. Telle était la lettre de St. Boniface au pape Zacharie, laquelle fut lue dans le concile. Après quelques réflexions sur ce qu'elle contenait; le Pape termina la première session.

Dans la seconde, le prêtre Dénéard présenta au concile une vie d'Aldebert, que cet imposteur avait composée de son vivant, et faisait répandre pour se faire honneur. Théophanius, notaire régionnaire et sacellaire, en fit encore la lecture. Elle commençait ainsi : « Au nom de No-
» tre-Seigneur Jésus-Christ, commence la vie du saint et
» bienheureux serviteur de Dieu, St. Aldebert, évêque
» illustre en tout, et donné au monde par un choix spécial
» de Dieu. Il naquit de parents simples; mais il fut cou-
» ronné par la grâce de Dieu, et sanctifié dans le ventre
» de sa mère : car sa mère étant enceinte de lui, vit
» comme un veau qui sortait de son côté droit. Ce veau
» désignait la grâce qu'Aldebert reçut dans le sein de sa
» mère, etc. »

On lut le reste de cet écrit fanatique, aussi bien qu'une lettre que le même séducteur publiait avoir été écrite par Jésus-Christ, et dont voici le titre. « Au nom de Dieu,
» commence la lettre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils
» de Dieu, laquelle est tombée du ciel à Jérusalem, et fut
» trouvée à la porte Ephrem par l'archange Michel. Elle
» a été lue et copiée par le prêtre Léora, qui l'a envoyée

Digitized by Google

» à la ville Jérémie, à un prêtre nommé Thalassius. Tha-
» lassius l'a envoyée à la ville Arabie à un autre prêtre
» nommé Léobanius, Léobanius l'a envoyée à la ville
» Vetfavie. Le prêtre Macherius l'ayant reçue, l'a envoyée
» au mont de St. Michel, archange : cet ange l'a portée à
» Rome au tombeau de St. Pierre, où sont placées les clefs
» du royaume céleste; et les douze prêtres (*a*) qui sont
» à Rome, ont passé trois jours en veille, en jeûnes et en
» prières, etc. » De pareilles pièces firent aisément connaître la folie de ce visionnaire. C'est où mène communément l'esprit d'erreur : mais les personnes qui se sont une fois entêtées d'un faux docteur, sont encore moins sensées que lui.

Dans la troisième session qui fut la dernière, le Pape demanda au prêtre Dénéard, « s'il avait encore quelque
» écrit sacrilége à faire lire devant le concile. Dénéard ré-
» pondit : Oui, mon Seigneur, j'ai l'oraison qu'Aldebert
» a composée pour son usage. Le notaire Théophanius la
» lut; elle commençait ainsi : Seigneur, Dieu tout-puis-
» sant, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu,
» Alpha et Oméga; qui êtes assis sur le septième trône,...
» je vous invoque. » Et ensuite : « Je vous prie et vous
» invoque, ange Uriel (*b*), ange Raguel, ange Tubuel,
» ange Michel, ange Inias, ange Tubuas, ange Sabaoc,
» ange Simiel. » Quand on eut achevé de lire cette oraison, le Pape dit : « Très-saints frères, que pensez-vous
» de cette prière? Les évêques et les prêtres répondirent :
» Il n'y a autre chose à faire des écrits qu'on nous a lus,
» que de les jeter au feu, et d'anathématiser leurs au-
» teurs. Car, excepté le nom de Michel, ce ne sont pas

(*a*) Il y a dans le texte latin *duodecim Papati*. ***Papas*** ou ***Papatus***, est employé dans la basse latinité pour signifier un clerc, un prêtre.

(*b*) Dans d'anciennes litanies, qui étaient en usage en France sous le règne de Charlemagne, puisqu'on y prie pour ce prince et pour ses enfants, Urihel ou Uriel, Raguel, et Tobihel, sont encore invoqués comme de saints Anges, quoique le concile dont nous parlons, eut déclaré que c'étaient des noms de démons. Tant il est difficile de déraciner les superstitions populaires.

Digitized by Google

» des noms d'anges, mais de démons, que ce novateur a » invoqués dans ses prières... Le pape Zacharie dit : Vo- » tre Sainteté a raison de juger que tous les écrits de ce » séducteur méritent le feu. Il me paraît cependant plus » convenable de les garder pour la confusion de ces hé- » rétiques. » Le concile déposa du sacerdoce les deux imposteurs Aldebert et Clément, leur dit anathème et à tous ceux qui suivaient leurs erreurs.

Le Pape en envoyant les actes du concile à St. Boniface, répondit par une même lettre à trois lettres qu'il en avait reçues. Il le console des maux qu'une incursion de Saxons et de Frisons avait causés à la nouvelle chrétienté et lui conseille d'indiquer un jeûne et des litanies pour apaiser la colère de Dieu. Il remercie le Seigneur de l'heureux succès des conciles tenus par l'autorité de Carloman et de Pépin. Il confirme tout ce que Boniface y a fait, et répond ensuite à quelques autres articles de ses lettres. « Quant à ce que vous nous avez marqué, dit-il, » que les princes des Francs ont choisi pour vous faire » un siége métropolitain, une ville dont le territoire s'é- » tend jusqu'aux terres des payens et aux nations Germa- » niques, où vous avez prêché, nous avons approuvé » avec joie ce dessein, parce qu'il vient de Dieu. Le » Seigneur rendra inutiles les efforts de quelques faux » évêques, qui tâchent d'en empêcher l'exécution, et il » affermira ce qui a été réglé conformément aux saints dé- » crets. Puisque les princes des Francs vous ont soutenu » en cela de leur protection, je prie le Seigneur qu'il les » en récompense. »

Comme St. Boniface, quoique revêtu de la qualité d'archevêque et de légat du Saint Siége, n'avait pas encore de siége fixe dont il fût titulaire, on avait jeté les yeux sur Cologne pour l'ériger en métropole en sa faveur, après la mort de l'évêque Régenfroi. Mais on changea d'avis, et l'on préféra Mayence dont le siége se trouvait vacant par la déposition de celui qui l'occupait. Le prélat déposé

Digitized by Google

se nommait Gévileb. Il était fils de Gérolde qui avait été tué en combattant les Saxons dans l'armée de Carloman. Pour consoler Gévileb qui servait dans le palais on le fit clerc, et on lui donna l'évêché de son père, dont les services lui tinrent lieu de mérite. Quelque temps après, Carloman ayant entrepris une nouvelle expédition contre les Saxons, Gévileb l'y accompagna. Les deux armées étant en présence des deux côtés du Wéser, Gévileb envoya secrètement un de ses gens dans le camp des ennemis, pour tâcher de découvrir celui qui avait tué son père. L'espion ayant appris qui il était, lui dit que son maître souhaitait d'avoir une conférence avec lui. Le Saxon qui ne se défiait de rien, se rendit au lieu marqué. L'évêque s'avança à cheval au-devant de lui dans la rivière, et le perça d'une épée qu'il tenait cachée, en lui disant : *C'est ainsi que je venge la mort d'un père, que j'aimais tendrement.* Cette querelle particulière engagea une action générale, où les Saxons furent encore défaits.

Gévileb s'applaudissant d'avoir tué le meurtrier de son père, retourna à son église, et continua de s'acquitter de son ministère, sans que personne parut le trouver mauvais : tant était grande l'ignorance des premières règles de la discipline ecclésiastique. Mais St. Boniface montra dans le concile qu'un ministre qui s'était souillé de sang humain, ne pouvait plus remplir les fonctions du sacerdoce. Il reprocha de plus à Gévileb qu'il lui avait vu prendre le divertissement de la chasse avec des oiseaux et des chiens : ce que les canons défendaient à un évêque. Gévileb refusa d'abord de se soumettre à la sentence de déposition, qui fut portée contre lui ; et il publia qu'il ferait le voyage de Rome pour s'en plaindre. Sur quoi St. Boniface jugea à propos de prévenir le Pape par une lettre où il lui exposait les motifs de la sentence.

Le Pape l'ayant confirmée de son autorité, Gévileb se fit enfin justice à lui-même et se soumit. Il restitua même à l'Église les biens qu'il retenait, et passa le reste de ses

Digitized by Google

jours dans la pénitence. Alors quoique Zacharie eût déjà envoyé les lettres qu'on lui avait demandées pour l'érection de Cologne en métropole (*a*) en faveur de St. Boniface, on jugea que la ville de Mayence convenait mieux, et l'on en écrivit au Pape. En attendant sa réponse, comme le siége était vacant, Carloman fit toujours élire St. Boniface.

Vers le même temps ce saint archevêque fit assembler un nouveau concile, qui est le cinquième et le dernier qu'il ait tenu en qualité de Légat du Saint Siége. Il y fit recevoir les canons des quatre premiers conciles généraux, et fit souscrire aux évêques une profession de foi qu'il envoya au Pape. Zacharie en eut une joie sensible. « Nous » avons reçu, écrit-il à Boniface, l'écrit touchant la foi » catholique, que vous nous avez envoyé, de concert avec » les évêques du royaume de France. En le lisant, nous » avons été comblés de la plus pure joie, de voir que le » Seigneur a daigné les réunir à nous dans une parfaite » unanimité, pour la consolation de l'Église leur mère. »

Cependant le saint archevêque eut bientôt à essuyer de si pénibles déboires, qu'ils lui firent souhaiter d'abdiquer l'épiscopat, et que le Pape nommât un autre légat dans les Gaules, pour y présider aux conciles. Deux missionnaires, Virgile et Sidoine, furent ceux qui exercèrent le plus sa patience. Il écrivit contre eux et contre quelques autres une lettre au Pape, dont Saint Burchard fut le porteur. Il s'y plaignait que Virgile s'efforçait de le mettre mal dans l'esprit d'Ottilon, duc de Bavière; qu'il débitait des propositions erronées, « en- » seignant qu'il y avait un autre monde, d'autres hommes » sous la terre, un autre soleil et une autre lune. » Il joi-

(*a*) Comme les villes de Cologne et de Mayence étaient les métropoles civiles des deux Germanies, M. de Marca et quelques autres savants croient qu'elles étaient aussi d'anciennes métropoles ecclésiastiques, et que le Pape n'a fait que leur rendre le rang qu'elles avaient perdu en un temps, où la hiérarchie était dans une grande confusion.

Digitized by Google

gnit à cette lettre quelques questions touchant l'administration du baptême, sur lesquelles il prie le Pape de l'éclaircir. Il lui envoya en même temps un volume qu'il avait composé sur l'unité de la foi catholique, et qui était adressé à tous les évêques, et il le pria de nommer un autre légat en sa place.

Par une autre lettre St. Boniface faisait connaitre au Pape que les Francs n'ayant pas persévéré dans le dessein d'ériger Cologne en métropole, il occupait le siége de Mayence; mais qu'il priait le Pape de lui permettre d'établir un autre évêque en sa place, s'il trouvait quelqu'un qui en fut digne.

Zacharie dans sa réponse l'exhorte d'abord à combattre avec un nouveau courage pour la foi orthodoxe. Ensuite répondant aux questions proposées sur le baptême, il déclare, selon ce qui avait été réglé par un concile d'Angleterre, que quiconque n'a pas été baptisé par l'invocation des trois personnes de la Trinité, n'a pas reçu le baptême, quelque saint que fut le ministre : mais aussi que quoique le ministre fut hérétique et coupable de toutes sortes de crimes, le baptême est valide, s'il a proféré les paroles marquées dans l'Évangile. Il approuve que St. Boniface ait fait baptiser dans le doute ceux qui l'avaient déjà été par des prêtres sacriléges, qui immolaient des taureaux et des boucs aux faux dieux; parce que ces prêtres étant morts, on ne pouvait savoir s'ils avaient baptisé au nom des trois personnes de la Trinité; et il veut qu'il en agisse ainsi, lorsqu'après une exacte recherche, il ne pourra s'assurer si le baptême a été conféré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : ce que Grégoire III avait déjà décidé, comme le marque Zacharie.

St. Boniface avait trouvé dans le cours de ses missions un grand nombre de faux prêtres et de faux évêques qui n'avaient jamais été ordonnés par des prélats catholiques. C'étaient pour la plupart des esclaves fugitifs, qui pour mieux se déguiser, prenaient la tonsure, et se transfor-

Digitized by Google

maient en ministres du Seigneur, assemblant les peuples dans les cabanes des paysans, où ils pussent cacher leur ignorance, et leurs infâmes débauches. Dans l'administration du baptême, ils ne faisaient point faire les renonciations ordinaires, et n'enseignaient pas les premiers principes de la croyance chrétienne qu'ils ignoraient. Le Pape recommande à St. Boniface de sévir contre un prêtre Écossais, nommé Samson, qui enseignait que l'imposition des mains de l'évêque pouvait tenir lieu de baptême; et il ordonne de le chasser de l'Église.

Le Pape ajoute : « Nous avons vu le livre que vous » avez composé sur l'unité de la foi catholique et sur la » doctrine évangélique, et que vous avez adressé à tous » les évêques, prêtres et diacres : sachez que nous en » avons été très-satisfaits. C'est la grâce du St.-Esprit, » qui vous a porté à composer cet ouvrage. Vous nous » avez prié par une autre lettre d'envoyer un evêque » en votre place pour tenir les conciles en France et en » Germanie. Mais tant que par la grâce de Dieu vous » vivrez, il n'est pas nécessaire que nous fassions ce » changement. Nous avons aussi reçu avec une sensi- » ble joie la profession de la foi et de l'unité catholique » que vous nous avez envoyée conjointement avec nos » très-chers frères les évêques de France; et nous avons » rendu mille actions de grâce à Dieu tout-puissant, » de ce qu'il a daigné les rappeler à nous, et donner » cette consolation à l'Église leur mère spirituelle. » Saluez-les tous de notre part par le baiser de paix. » Nous leur avons écrit des lettres apostoliques pour les » en féliciter. » On peut voir dans Longueval le précis de cette lettre du Pape aux évêques de France.

Touchant Virgile et Sidoine, dont Boniface s'était plaint, le Pape lui marque qu'il leur a écrit des lettres menaçantes, et qu'il mande au duc Ottilon de les lui envoyer à Rome. Il recommande cependant à Boniface d'assembler un concile, et d'y excommunier et dégrader Virgile, s'il

Digitized by Google

y est convaincu d'enseigner la mauvaise doctrine qu'on lui reproche touchant un autre monde et un autre soleil. Si ce Virgile est le saint évêque de Saltzbourg, comme nous le croyons, on doit juger qu'il se sera disculpé sans peine des accusations auxquelles St. Boniface avait peut-être ajouté foi trop aisément. Pour Sidoine qui est probablement celui qui devint dans la suite évêque de Constance, il justifia assez par sa mauvaise conduite les reproches que St. Boniface lui fait.

Le pape Zacharie connaissait trop bien le zèle et le mérite de St. Boniface, pour lui permettre de quitter, comme il le demandait, le siége de Mayence, et la légation du Saint Siége. Il l'exhorte dans la même lettre, avec une tendresse paternelle, à continuer ses fonctions : « Mon très-cher » Fils, lui dit-il, vous êtes encore légat et envoyé du Saint » Siége, comme vous l'avez été. Le zèle pour le salut des » âmes, nous porte à conseiller à votre sainteté de ne ja- » mais quitter le siége de Mayence que vous occupez. Si » cependant vous trouviez un homme digne de vous suc- » céder, vous l'ordonnerez évêque, afin qu'il serve l'É- » glise dans le ministère qui vous a été confié. Nous » prions Notre-Seigneur et Rédempteur, par l'intercession » de Marie sa sainte mère, toujours Vierge, et Notre- » Dame, et par celle des saints apôtres Pierre et Paul, de » vous conserver en parfaite santé. Priez pour nous. » La lettre est datée du premier Mai, de la septième année de Constantin, depuis la mort de son père, Indiction I, c'est-à-dire, l'an 748.

Par une autre lettre le Pape marque qu'il érige la ville de Mayence en métropole à la prière des Francs, et en considération des travaux de St. Boniface, qui depuis vingt-cinq ans qu'il est évêque, n'a cessé de s'employer infatigablement à l'œuvre du Seigneur. « Nous ordon- » nons, lui dit-il, par l'autorité de St. Pierre, apôtre, que » la susdite église de Mayence soit à perpétuité métro- » pole, pour vous et pour vos successeurs : qu'elle ait

Digitized by Google

» sous elle cinq villes, savoir : Tongres, Cologne, Worms, » Spire et Utrecht, et toutes les autres de la Germanie » que vous avez converties à la foi. » La lettre est datée du 3 Novembre. Il s'est glissé une faute dans la date de l'année qui est marquée 751. Mais comme le Pape dit qu'il écrivait cette lettre vingt-cinq ans depuis l'épiscopat de Boniface, qui fut ordonné évêque l'an 723, il est certain qu'elle fut écrite l'an 748.

St. Boniface, animé par les lettres du Pape, continua à s'acquitter avec zèle des fonctions de son ministère. Il serait trop long de redire tous les autres travaux de l'apôtre de la Germanie et de la Frise... Voyant que ses infirmités ne lui permettaient plus d'assister aux conciles, il se servit avec l'agrément du roi de la permission qu'il avait obtenue du pape Zacharie, d'établir un évêque en sa place sur le siége de Mayence. Il jeta les yeux sur saint Lul, un de ses plus chers disciples, et remit entre ses mains le soin de son église, afin de pouvoir consacrer le reste de ses jours aux missions de la Frise, dont il se croyait plus particulièrement chargé depuis la mort de St. Willibrord.

Avant que de rentrer dans ces missions, dont il avait un pressentiment qu'il ne reviendrait pas, il écrivit à l'abbé Fultrade, pour le prier de recommander ses disciples au roi. « Ne pouvant assez, lui dit-il, vous marquer » ma reconnaissance de l'amitié que vous m'avez témoi- » gnée en vue de Dieu dans tous mes besoins, je prie le » Seigneur de vous en récompenser dans le ciel; et je » vous conjure aujourd'hui au nom de Jésus-Christ d'a- » chever ce que vous avez si bien commencé. Présentez » mes respects à Pépin, notre glorieux et aimable monar- » que, et rendez-lui grâce pour moi de tous les bienfaits » dont sa piété m'a comblé.

» Dites-lui qu'accablé d'infirmités, comme je suis, il » me paraît à moi et à mes amis que je touche à ma fin. » C'est pourquoi je le prie, au nom de Jésus-Christ, de

Digitized by Google

» me faire savoir avant ma mort quels secours en ma » considération il veut accorder à mes disciples, quand le » Seigneur m'aura appelé. Ce sont presque tous des étran- » gers. Les uns sont prêtres, et desservent diverses égli- » ses; les autres ne s'occupent que des devoirs de la vie » monastique. Il y a parmi eux des enfants destinés à ap- » prendre les lettres, et des vieillards qui ont blanchi » avec moi dans les travaux de l'apostolat. Je suis fort in- » quiet à leur sujet; parce que je crains qu'après ma » mort ils ne soient dispersés comme des brebis sans » pasteur, et que les peuples qui sont sur la frontière » des payens ne perdent la foi. »

Boniface prie ensuite Fultrade de faire donner le soin de ces églises et de ces monastères à son cher disciple l'évêque Lul; parce qu'il espère que le clergé, les moines et les peuples trouveront en lui un docteur habile, un prédicateur zélé, et un maître charitable. « Ce qui me le » fait le plus souhaiter, ajoute-t-il, c'est que les prêtres, » mes disciples, ont bien de la peine à subsister à cause » du voisinage des payens. Ils peuvent bien avoir du pain » pour vivre; mais ils n'ont pas de quoi s'acheter des ha- » bits, si on ne leur donne d'ailleurs quelques secours, » comme j'ai tâché de le faire. »

Pépin crut que rien n'était plus digne de la piété et de la magnificence d'un roi très-chrétien, que de subvenir libéralement au nécessaire des hommes apostoliques, qui ont renoncé à tout pour porter la foi aux nations idolâtres. Il accorda en leur faveur ce qu'on lui demandait; et Boniface lui écrivit pour le remercier de ce qu'il avait ainsi consolé sa vieillesse. Dans cette lettre il offre de se rendre encore à l'assemblée des Seigneurs, si sa présence est nécessaire pour le service du roi. Il avertit ce prince qu'un serf de l'église de Mayence, nommé Ansfrid, avait surpris sa piété, et il le prie d'être en garde contre de pareils imposteurs.

St. Boniface s'étant déchargé du soin de son église, et

Digitized by Google

ayant pourvu aux besoins que ses disciples pourraient avoir après sa mort, ne songea plus qu'à consacrer le peu de temps qui lui restait au salut des payens, afin de mourir pour ainsi dire, les armes à la main en combattant l'idolâtrie. Il résolut d'aller finir sa carrière apostolique dans la Frise, là même où il l'avait commencée quarante ans auparavant. Le zèle de ce saint vieillard ranima celui de ses compagnons, qui s'offrirent en grand nombre pour l'accompagner.

Étant sur le point de partir, il parla ainsi à St. Lul : « Mon cher fils, je ne puis m'empêcher d'entreprendre ce » voyage tant désiré : mais je sais que je n'en reviendrai » pas, et que ma fin est proche. Je vous prie seulement » de faire achever les églises que j'ai commencé à bâtir » en Thuringe, aussi bien que celle du monastère de » Fulde, où vous ferez transférer mon corps. Pour vous, » travaillez sans relâche à l'instruction des peuples, et » faites préparer selon votre prudence ce qui est néces- » saire pour notre voyage : n'oubliez pas de mettre dans » le ballot de mes livres un linceul pour ensevelir mon » corps. » Lul ne put répondre à ce discours que par ses larmes.

St. Boniface ne voulut point partir sans dire adieu à Liobe, sa sainte parente. L'ayant fait prier de se rendre auprès de lui pour recevoir ses derniers avis, il l'exhorta à ne point se relâcher de ses austérités malgré la faiblesse de son tempérament et la caducité de son âge. Il lui conseilla aussi de ne jamais retourner dans sa patrie. Ensuite il la recommanda instamment à St. Lul et aux anciens du monastère de Fulde, ordonnant qu'après sa mort elle fut mise avec lui dans le même tombeau (*a*); afin qu'ils attendissent ensemble la résurrection. N'ayant rien autre chose à

(*a*) Ste. Liobe fut enterrée dans l'église de Fulde, près du tombeau de St. Boniface, qu'on ne voulut point ouvrir. On avait tant de respect pour la vertu de cette sainte fille, qu'on lui permettait d'entrer dans l'intérieur du monastère : ce qu'on n'accordait à aucune autre femme.

Digitized by Google

donner à cette sainte fille pour l'engager à se souvenir de lui, il lui légua sa cuculle : gage également précieux et de sa tendre amitié pour elle, et de l'exacte pauvreté dont il faisait profession.

Boniface, après ces dispositions qui furent comme son testament, s'embarqua sur le Rhin pour se rendre dans la Frise avec Eoban, évêque ou chorévêque d'Utrecht, et une troupe nombreuse de prêtres et de diacres qui se consacrèrent à ces missions. Le zèle du saint archevêque sembla lui rendre les forces que l'âge et ses fatigues lui avaient enlevées. La moisson croissait sous ses pas; et comme il avait peu de temps pour la recueillir, Dieu versait ses plus abondantes bénédictions sur ses derniers travaux. Le saint apôtre eut en peu de temps la consolation de baptiser plusieurs milliers d'idolâtres; et afin de les affermir dans la foi, il leur marqua un jour auquel tous ces nouveaux fidèles devaient se rassembler pour recevoir la confirmation. Il se rendit en ce lieu, et y campa avec sa troupe de missionnaires sur les bords d'une petite rivière nommé alors Bordne.

Le jour marqué commençait à peine à luire, qu'on vit venir, au lieu des néophytes qu'on attendait, une troupe de payens armés, qui se jetèrent impétueusement sur le petit camp des missionnaires. Leurs serviteurs prirent les armes, et se mirent en devoir de défendre leurs maîtres contre la fureur de ces barbares : mais St. Boniface survenant avec ses clercs, et tenant en main le livre des Évangiles et les reliques qu'il avait coutume de porter avec lui, dit à ses gens : « Cessez de combattre, mes enfants, et ne rendez pas le mal pour le mal; mais plutôt » le bien pour le mal, ainsi que l'Écriture nous apprend » de le faire. Le jour tant désiré est enfin arrivé. Mettez » votre force et votre espérance en Dieu, et acceptez avec » reconnaissance ce qu'il permet pour notre salut. » Puis se tournant vers les clercs qui l'environnaient : « Cou» rage, mes frères, leur dit-il, ne vous laissez pas intimi-

Digitized by Google

» der par ceux qui peuvent bien donner la mort au corps, » mais qui ne peuvent la donner à l'âme. Souffrez avec » constance une mort d'un instant pour régner éternelle- » ment avec Jésus-Christ. » Mais son exemple les fortifia mieux que ses discours. A peine Boniface avait-il prononcé ces paroles, qu'il vit les barbares qui venaient fondre sur lui l'épée à la main. Il ne pensa ni à fuir, ni à se défendre. Il mit seulement sur sa tête le livre des Évangiles, non pour parer les coups qu'on lui portait, mais pour faire voir qu'il mourait pour les vérités qui y sont contenues. Il fut à l'instant massacré par ces furieux avec toute la troupe des missionnaires qui l'accompagnaient, et qui furent égorgés avec leur pasteur, comme un troupeau de brebis qui est à la merci des loups ravissants. On compte jusqu'à cinquante-deux compagnons du martyre de saint Boniface, qui eurent la gloire de verser leur sang avec lui pour la foi. Les plus célèbres sont St. Eoban, évêque ou chorévêque d'Utrecht, et le prêtre Adélaire.

Après cette sanglante exécution, les idolâtres, encore plus avides de butin que du sang de ces SS. Martyrs, coururent piller leurs tentes et les bateaux qui portaient les provisions. Ils bûrent d'abord tout le vin qu'ils y trouvèrent, et enlevèrent avec joie les caisses qu'ils jugèrent être remplies d'or et d'argent. Mais comme ils avaient la tête échauffée de la liqueur qu'ils venaient de boire, avant que de les ouvrir, ils prirent querelle sur le partage de ces prétendus trésors, et tournèrent les uns contre les autres leurs armes encore teintes du sang des SS. Martyrs. Il resta plusieurs de ces barbares sur la place. Les autres ayant enfin enfoncé les coffres, furent bien trompés de n'y trouver que des reliques et des livres, qu'ils dispersèrent de dépit par la campagne et dans des marais.

C'est ainsi que St. Boniface termina par une glorieuse mort une vie qui fut elle-même un continuel martyre, puisqu'elle fut un apostolat continuel. Ses immenses travaux et les fruits que l'Église en recueillit, font assez son

Digitized by Google

éloge. Saint religieux, grand archevêque, missionnaire infatigable, digne Légat du Saint Siége, il fut toujours également zélé pour la gloire et l'accroissement de l'Église, pour le rétablissement de la discipline dans le clergé et dans l'état monastique, pour l'extirpation du vice et de l'idolâtrie. La France et l'Allemagne le pleurèrent comme leur apôtre. Respecté des princes de la terre, aimé et honoré des peuples, pour comble de gloire, il fut haï des hérétiques qui le calomnièrent et des idolâtres qui l'immolèrent enfin à leur fureur. Une si précieuse couronne était due, ce semble, à tant de combats. Son martyre arriva le 5 Juin, indiction VIII^e^, l'an 755 (*a*), la quarantième année depuis sa première mission en Frise et après 31 ans six mois et six jours d'épiscopat (*b*).

Le bruit de la cruelle mort des saints missionnaires s'étant répandu dans le pays, les chrétiens de la province prirent aussitôt les armes pour la venger; et ne prenant conseil que de leur douleur, ils firent un grand carnage des payens. Le Seigneur le permit pour sa gloire. Car les idolâtres qui en échappèrent, embrassèrent volontairement

(*a*) D'anciens historiens rapportent la mort de St. Boniface à l'an 754. Nous croyons devoir leur préférer l'autorité de Willibaud, auteur contemporain, qui a écrit la vie de ce St. Archevêque. On croit communément que c'est St. Willibaud, évêque d'Aichtat. Ce qui pourrait en faire douter, c'est qu'il ne prend dans le titre que la qualité de prêtre : mais dans une addition qu'on trouve à la fin de quelques exemplaires, il prend celle d'évêque. Il y marque qu'il écrivit d'abord la vie de St. Boniface sur des tablettes enduites de cire, pour la faire examiner par St. Lul et par Megingaud, et qu'après qu'ils l'eurent approuvée, il la transcrivit sur du parchemin.

(*b*) M. Fleuri place le commencement de l'episcopat de St. Boniface au 30 Novembre l'an 723, et il a en cela raison : mais il avait oublié cette époque, lorsqu'il a dit ensuite que ce Saint mourut le 5 Juin l'an 755, après trente-six ans d'épiscopat. Il a copié une faute qui s'est glissée dans le texte de Willibaud, où on lit 36 ans six mois et six jours d'épiscopat, au lieu de 31 ans six mois et six jours. Quelques critiques pour justifier le texte de Willibaud, prétendent que par le terme *d'épiscopat*, il faut entendre l'apostolat ou la légation de St. Boniface. Mais nous ne savons pas que sa mission ait été autorisée le 30 Novembre : au contraire les lettres que le Pape expédia à ce sujet, sont datées du mois de Mai 719.

Digitized by Google

la foi, et demandèrent le baptême avec empressement : ce qui fut regardé comme un fruit précieux que le sang des martyrs, toujours plus éloquent que les discours les plus persuasifs, faisait porter à cette terre qui en était récemment arrosée (*a*).

C'est encore St. Boniface qui sacra roi de ses mains le premier monarque de la race Carlovingienne. L'an 752, Pépin le bref, fils de Charles-Martel, après avoir enfermé dans les monastères de Sithiu et de Fontenelle, Childéric et son fils Thierry, s'était fait reconnaitre Souverain des Francs, par les états du royaume réunis à Soissons. La chute des rois fainéants ne causa pas même une secousse. Leur pouvoir était usé. Il fallait à l'Europe en travail le bras vigoureux des Karl pour enfanter la civilisation moderne. La Belgique allait donner au monde *Charlemagne*.

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. IV.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. — *De l'an* 33 *à l'an* 65. — St. Pierre, prince des apôtres et vicaire de Jésus-Christ sur la terre. — Il établit son siége d'abord à Antioche, puis à Rome. — A-t-il envoyé saint Materne ou d'autres apôtres en Belgique? — Sa mort. 5

CHAPITRE II. — *De l'an* 65 *à l'an* 244. — L'extension du Christianisme ne peut être que l'œuvre de Dieu. — Grandes persécutions contre les chrétiens. — Cruauté des idolâtres. — Saint Justin et d'autres docteurs entreprennent l'apologie de la religion chrétienne. — Courage des martyrs de la Gaule. 24

CHAPITRE III. — *De l'an* 244 *à l'an* 306. — Le pape Fabien envoie sept évêques dans les Gaules. — La foi s'étend à Tournai et dans ses environs. — St. Sixte, premier évêque de Rheims. — Horribles persécutions. — Martyrs de la Belgique. — Misérable état des peuples. — Châtiment des persécuteurs. — Constance-Chlore favorable aux chrétiens. — Constantin-le-Grand, son fils. 51

CHAPITRE IV. — *De l'an* 306 *à l'an* 359. — Constantin-le-Grand, encouragé par l'apparition d'une croix lumineuse dans le ciel, remporte la victoire sur les empereurs idolâtres. — Il travaille à répandre le christianisme. — Saint Materne, évêque de Cologne, bâtit un grand nombre d'églises. — Saint Servais, évêque de Tongres. — Hérésie des Ariens. — Con-

Digitized by Google

ciles de Nicée et de Sardique. — Constance persécute les catholiques. — Saint Maximien et St. Paulin, évêque de Trèves. — Concile de Rimini. 76

CHAPITRE V. — *De l'an* 389 *à l'an* 407. — Mort de l'empereur Constance. — Julien l'apostat, devenu empereur, rétablit l'idolâtrie. — Soldats athlètes de la foi. — Fin de l'Arianisme. — Mort de St. Servais. — St. Victrice, apôtre de la Flandre occidentale. — Monastères en Belgique. 102

CHAPITRE VI. — *De l'an* 407 *à l'an* 496. — La Belgique ravagée par les barbares. — Premiers rois Francs. — Martyrs. — St. Montan prédit la conversion des Francs. — Naissance de St. Remy. — Il baptise Clovis et un grand nombre de ses soldats. — Cérémonies de ce baptême. 118

CHAPITRE VII. — *De l'an* 496 *à l'an* 532. — État de la Religion à Tournai. — St. Éleuthère, évêque, fait un grand nombre de conversions. — Ses luttes contre les hérétiques. — Sa mort. — État de l'église de Térouane. — St. Vaast à Arras. — Évêché de Cambrai. — Mort de St. Remy. — Comment les chrétiens tenaient leurs réunions durant les persécutions. 139

CHAPITRE VIII. — *De l'an* 532 *à l'an* 630. — St. Médard, évêque de Noyon et de Tournai, convertit un grand nombre d'idolâtres. — St. Eucher, St. Domitien, St. Monulphe et St. Gondulphe, évêques de Maestricht. — Commencements de la ville de Liége. — St. Valfroi au pays de Luxembourg. — St. Géry, évêque de Cambrai. — Abus dans l'élection des évêques. — Pépin de Landen, maire du Palais. — St. Omer, évêque de Térouane. — St. Achaire, évêque de Tournai. — St. Amand, apôtre des Flandres. 154

CHAPITRE IX. — *De l'an* 630 *à l'an* 659. — Églises et Monastères que St. Amand fonda en Belgique, ou qui lui doivent leur origine. — Monastères de Gand, de Renaix, de Leuze, de Fosse, de Nivelles, de Marchiennes, de

Digitized by Google

Hamay, de Maroiles, de St. Ghislain, de Hautmont, de Soignies, de Mons, de Maubeuge, de Malmedi, de Stavelot, de Tournai, de Noyon. — Origine de plusieurs villes. — Première église d'Anvers. — Les SS. Bavon Liévin, Gertrude, Feuillan, Frédegange, Gertrude, Adalbalde, Rictrude, Ghislain, Aubert, Aldégonde, Waudru, Remacle, Sigebert, etc. — Vie et prédication de St. Eloi, apôtre des Flamands. 175

CHAPITRE X. — *De l'an* 659 *à l'an* 709. — St. Florbert, abbé de Gand; St. Théodard, évêque de Maestricht. — St. Trond. Origine de l'abbaye connue sous son nom. — Origine de celle de St. Omer. — Mort de St. Amand et de St. Landelin. — Ste. Begge, mère de Pépin de Herstall. — Les Saintes Berlinde, Dymphne et Gudule. — St. Wiron prêche l'Évangile avec St. Pléchelme et St. Odger aux environs de Ruremonde. — St. Lambert, apôtre de la Taxandrie. — Sa mort à Liége. 204

CHAPITRE XI. — *De l'an* 709 *à l'an* 741. — Premiers apôtres de la Hollande. — St. Willibrord, St. Vulfran, St. Adalbert. — St. Ursmare prêche dans les Flandres. — St. Winoc, abbé. — St. Hubert, évêque de Liége, évangélise les Ardennes; ses miracles. — St. Boniface, apôtre de la Germanie et des Frisons. — Il devient archevêque et légat du siége apostolique. — Mort de Charles Martel. 225

CHAPITRE XII. — *De l'an* 741 *à l'an* 768. — St. Boniface tient plusieurs conciles pour remédier aux désordres. — Concile de Leptines en Hainaut. — Superstitions détruites. — Boniface administre l'évêché d'Utrecht. — Évêques remarquables de la Belgique. — Désordres du diocèse de Rheims. — Pépin, roi des Francs. — Boniface archevêque de Mayence. — Son martyre. — Conversion d'une multitude innombrable de Frisons. 271

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

BELGIQUE CATHOLIQUE.

Première Partie.

SAINTS ET GRANDS HOMMES

DU CATHOLICISME EN BELGIQUE,

PAR

LE R. P. SMET S. J.

Autrefois associé au Père Guesquière pour la rédaction des *Acta Sanctorum Belgii*.

TRADUIT DU FLAMAND.

TOME II,

Depuis Charlemagne jusqu'à Ste-Julienne.

LOUVAIN,

TYPOGRAPHIE ET LIBRAIRIE DE C.-J. FONTEYN,

RUE DE BRUXELLES, 6.

1853.

Digitized by Google

Digitized by Google

SAINTS ET GRANDS HOMMES

QUI ONT CONTRIBUÉ

A RÉPANDRE, A PROPAGER ET A MAINTENIR

LA RELIGION CATHOLIQUE

EN BELGIQUE;

ENNEMIS ET PERSÉCUTEURS

QU'ILS EURENT A COMBATTRE.

CHAPITRE XIII.

De l'an 768 à l'an 814.

Lois ecclésiastiques sous Charlemagne. — Religion et Piété de ce prince. — Sa mort. — St. Grégoire d'Utrecht. — St. Ludger. — St. Gomer à Lierre. — St. Rumold ou Rombaud à Malines.

Le roi Pépin-le-Bref avait mérité par ses services que les Papes le nommassent *un nouveau Moïse, le libérateur de l'Église, le prince très-chrétien, le plus grand des monarques*. Quelques taches, qu'il effaça du reste par un généreux repentir, ont pu ternir sa gloire, mais il n'en est pas moins vrai qu'il fut le digne fils de Charles-Martel et le digne père de Charlemagne. Son fils a pu l'éclipser dans la mémoire des peuples, l'histoire plus juste lui doit l'hommage d'un glorieux souvenir. Peu de temps avant sa mort, qui arriva le 14 Septembre de l'an 768, il avait réuni les seigneurs et les évêques de ses états, et de leur consentement, il avait partagé sa vaste monarchie entre ses

Digitized by Google

deux fils Charles et Carloman. A Charles, comme à l'aîné, il légua l'Austrasie; il assigna à Carloman la Bourgogne, la Provence, l'Alsace, la Souabe etc. Les deux frères furent inaugurés le 9 Octobre de l'an 768, Charles, à Noyon et Carloman, à Soissons. Celui-ci mourut 3 ans après, et, quoiqu'il laissât des enfants en bas-âge, les grands de son royaume et les prélats reconnurent presqu'unanimement Charles pour leur roi. Ainsi la monarchie se trouva de nouveau remise aux mains d'un seul prince, que ses hauts faits firent surnommer le *Grand*, ou Charlemagne.

Il ne nous appartient pas de redire tout ce qu'il fit de grand à la guerre, tout ce qu'il exerça d'influence sur les destinées des peuples, sur les lois civiles, sur les lettres et les arts; le but de cette histoire nous force à nous contenter de le considérer dans ses rapports avec l'Église. Encore n'examinerons nous ici que l'appui qu'il donna à sa discipline par de sages lois, et à son culte par d'éclatants exemples.

Pour ce qui regarde ces lois, autrement dites *capitulaires*, il est bon de remarquer, qu'elles furent établies dans des *synodes* ou réunions d'évêques, conjointement avec le monarque. Jamais ce grand prince ne confondit les attributions des deux pouvoirs qui régissent le monde, le temporel et le spirituel. Les laïcs et les ecclésiastiques délibéraient séparément sur les affaires qui étaient de leur compétence. Ainsi dans l'assemblée qui eut lieu à Aix l'an 802, les évêques avec leurs prêtres occupaient une des salles du palais, les abbés et les moines se trouvaient dans la seconde, Charles avec ses ducs et comtes se réunissaient dans la troisième. Ce que chacun de ces divers corps avait statué, le roi le résumait dans ses *capitulaires*. Ces ordonnances générales furent ainsi nommées, parce qu'elles renfermaient plusieurs articles ou chapitres.

Nous ne les rapporterons pas toutes en détail, ni selon l'ordre des temps; nous ne nous attacherons qu'aux plus

Digitized by Google

importantes et nous suivrons dans leur énumération l'ordre des matières.

Voici ce qu'elles statuent par rapport aux relations qu'il faut entretenir avec le chef de l'Église, avec le centre de l'unité : « Par respect pour la mémoire du prince des » apôtres, honorons toujours l'Église de Rome et le siége » apostolique; que celle qui est la mère de la dignité » sacerdotale, soit aussi notre maîtresse dans la discipline ecclésiastique. Conduisons-nous à son égard avec » humilité et douceur, recevant amoureusement de sa » main le joug qu'elle voudrait nous imposer, dût-il sembler d'un poids insupportable. »

Charlemagne n'avait pas moins de zèle pour les mœurs que pour la foi. Dans la préface jointe au capitulaire d'Aix de l'an 789, il dit ces mémorables paroles :

« Jésus-Christ Notre-Seigneur régnant à perpétuité; » moi Charles, par la grâce et par la miséricorde de Dieu, » roi des Francs, et défenseur de la sainte Église de Dieu, » à tous les ordres ecclésiastiques et séculiers, salut et » paix éternelle en Notre-Seigneur. Considérant attentivement avec les évêques et nos conseillers la singulière » protection de Jésus-Christ sur nous et sur notre » peuple, et combien il est nécessaire de lui en témoigner une continuelle reconnaissance par la pratique » constante des bonnes œuvres, afin qu'il continue de » nous protéger, nous avons jugé à propos d'exciter votre » zèle, ô vous qui êtes les pasteurs de l'Église de Jésus-Christ, les conducteurs de ses ouailles, et les brillantes » lumières du monde. Nous vous exhortons donc à conduire par votre vigilance et vos avertissements le troupeau du Seigneur dans les pâturages éternels, et à rapporter sur vos épaules dans le sein de l'Église les brebis » égarées... »

» C'est dans cette vue que nous avons délégué nos envoyés, pour corriger avec vous et par votre autorité ce » qu'il conviendra de réformer... Et que personne ne

Digitized by Google

» traite à ce sujet notre entreprise de téméraire présomp-
» tion : car nous lisons que le saint roi Josias s'efforça
» par ses réprimandes et ses exhortations de ramener au
» culte du vrai Dieu le royaume qu'il lui avait donné sur
» la terre. Ce n'est pas que nous osions nous égaler à ce
» religieux prince; mais nous devons tâcher de suivre les
» exemples que les saints nous ont donnés (*a*). »

(*a*) Ces envoyés dont l'empereur parle ici, et qu'on nommait aussi *missi dominici*, ou *commissaires royaux*, étaient chargés d'informer des malversations, de rendre une exacte justice à l'Église, aux veuves et aux pauvres lésés. Ils avaient à cet effet plein pouvoir pour réformer les jugements des comtes particuliers, et faire réparer les torts qu'ils reconnaissaient avoir été faits. Charles ne voulut pas choisir pour cette mission importante les officiers de son palais qui avaient le moins de bien, de peur qu'ils ne fussent tentés de vendre la justice, et de s'enrichir par des présents au préjudice du bon droit des parties. Mais il nomma des Archevêques, des Évêques, des ducs et des comtes, que leur équité connue, et leur opulence devaient mettre à couvert de tout soupçon. Il leur donna des instructions sur ce qu'ils avaient à faire dans l'exercice de leur mission. Voici ce qu'elle contenait touchant les affaires ecclésiastiques :

Il faut informer si les Évêques et les autres personnes engagées dans les Ordres sacrés, vivent selon les Canons, et s'ils les entendent.

Si les abbés vivent selon la règle, s'ils l'entendent, ainsi que les canons.

Si les monastères d'hommes sont bien réglés.

Si l'on garde la clôture dans ceux de filles.

Si tous payent la dîme aux Églises.

Si les évêques, les abbés ou les abbesses ont des différends avec les officiers (*) du roi.

« Enfin, les commissaires que nous envoyons doivent s'appliquer à rendre » justice aux églises, aux veuves, aux orphelins et aux autres personnes; et » s'ils trouvent quelques abus, auxquels ils ne puissent remédier, qu'ils nous » en fassent le rapport. »

L'empereur joignit à cette instruction un capitulaire de trente-sept articles que les commissaires devaient faire publier et exécuter dans leurs départements. Ce qu'on remarque de particulier, c'est que Charlemagne y ordonne que tous ses sujets, tant ecclésiastiques que laïques, qui lui avaient prêté serment et fidélité comme à leur roi, lui en prêtent un nouveau comme à leur empereur, sans que personne en soit exempt, excepté les enfants qui n'auraient pas atteint l'âge de douze ans. »

Nous avons la formule de ce serment conçue en ces termes : « Je promets

(*) Il y a dans le texte *Vassi Dominici* : ce terme a plusieurs significations. Il peut signifier ici ceux qui tenaient des fiefs du roi, ou ceux qui percevaient les droits du fisc.

Digitized by Google

Suivent quatre-vingt-deux articles avec les autorités des canons, d'où la plupart sont tirés. Il y en a qui sont adressés à tous, d'autres au clergé, quelques-uns aux seuls évêques : voici ce que j'y remarque de plus singulier (*a*) :

L'évêque doit examiner avec soin la vie et la foi de ceux qui se présentent pour recevoir l'ordination.

Les évêques suffragants ne doivent rien innover dans leurs diocèses sans la participation du métropolitain ; ni le métropolitain, sans celle de ses suffragants.

Défense aux clercs et aux moines d'entrer dans les cabarets pour y boire ou manger.

Défense de donner d'autres noms à des anges, que ceux qui sont énoncés dans l'Écriture. (Ce n'était pas sans raison qu'on renouvelait cette défense. Nous avons d'anciennes litanies, qui ont été à l'usage de quelques particuliers sous le règne de Charlemagne, et où parmi les saints anges sont invoqués Orihel, Raguhel et Tobihel ; quoique le Pape Zacharie eût déclaré, comme nous avons vu, que c'était là des noms de démons et non d'anges).

» sincèrement et sans artifice, que je serai fidèle au très-pieux empereur,
» Charles fils du roi Pépin et de la reine Berthe, pour la gloire de son règne,
» ainsi que par le droit un homme est obligé d'être fidèle à son Seigneur.
» Qu'ainsi Dieu m'ait en aide et les reliques des saints qui sont en ce lieu. »

Dans le même capitulaire l'empereur recommande aux Évêques et aux Comtes, de vivre bien ensemble, et d'agir de concert, afin que la justice soit mieux administrée ; aux abbés, d'être soumis aux Évêques, de ne laisser sortir aucun de leurs religieux du monastère sans une nécessité dont jugera l'Évêque diocésain, et de veiller tellement sur la conduite de leurs moines, qu'on ne lui fasse plus les rapports, qu'on lui a faits par le passé sur les débauches infâmes, qu'on disait se commettre dans quelques monastères d'hommes. Il fait aussi des règlements pour la clôture exacte des religieuses, et défend qu'on y reçoive une fille sans le consentement de l'Évêque qui doit examiner sa vocation. Il ordonne à tous ses sujets pauvres ou riches d'exercer l'hospitalité, c'est-à-dire, comme il l'explique, de donner au moins le couvert, le feu et l'eau aux voyageurs. Car comme il n'y avait pas alors d'hôtelleries réglées, on portait de quoi se nourrir dans les voyages ; et il n'y avait que les riches qui eussent des tentes pour camper.

(*a*) J'ai suivi l'édition du P. Sirmond qui est différente en quelques articles de celle de Mr Baluze.

Digitized by Google

Défense aux femmes d'approcher de l'autel.

On rapporte d'après le concile de Laodicée la liste des livres canoniques qu'on devait lire dans l'Église : l'apocalypse n'y est pas marquée.

On ne doit pas souffrir qu'un prêtre s'élève contre son évêque.

L'évêque doit avoir soin que les prêtres de son diocèse entendent les prières de la messe; qu'ils chantent décemment les psaumes suivant la distinction des versets; qu'ils entendent l'oraison dominicale et l'expliquent aux autres; qu'ils chantent le *Sanctus* avec le peuple; et qu'ils ne portent pas d'armes. (On peut juger par ces règlements de l'ignorance du clergé, puisqu'on était obligé de veiller à ce que les prêtres sussent du moins expliquer le *Pater*).

On recommande la décence et la propreté dans les églises et dans les vases sacrés. On doit ramasser avec soin les restes du sacrifice et les conserver avec honneur. Il faut empêcher les chiens d'entrer dans les églises, et le peuple d'y causer, avoir soin qu'il soit attentif à la messe, et qu'il n'en sorte pas avant la bénédiction du prêtre.

Qu'on établisse des écoles dans les églises cathédrales et dans les monastères, où les enfants apprendront le psautier, la note, le chant, à lire, le comput et la Grammaire : (c'est l'origine de la dignité d'écolâtre en plusieurs cathédrales). Il faut avoir soin que les livres soient exactement copiés. On ne chargera que des hommes d'un âge mûr du soin de transcrire les livres des Évangiles, le psautier et le missel.

Qu'on ait soin que les moines vivent selon leur règle, et les clercs selon les canons. L'évêque doit avoir inspection sur la vie des ecclésiastiques, comme l'abbé l'a sur celle des moines.

On ordonne, qu'on ait partout des mesures et des poids égaux dans les monastères et dans les villes, soit pour donner, soit pour recevoir.

Défense aux abbesses de donner des bénédictions aux

Digitized by Google

hommes par l'imposition des mains et le signe de la croix, et de donner le voile aux vierges avec la bénédiction sacerdotale.

Défense de lire, et ordre de brûler les livres apocryphes et les livres des hérétiques ou supposés, tels qu'une certaine lettre pleine d'erreurs, qu'on marque avoir été répandue dans le public, l'année précédente, comme un écrit tombé du ciel. (Nous avons vu que l'hérétique Aldebert avait eu recours à la même imposture).

Ordre aux moines de suivre le chant romain pour les nocturnes et les graduels, comme le roi Pépin d'heureuse mémoire l'a ordonné, quand pour mieux conserver l'unanimité avec le Saint Siége, et l'uniformité dans l'Église, il a supprimé le chant Gallican.

Parmi plusieurs œuvres serviles contraires à la sanctification du dimanche, on défend la chasse, et l'on ne permet les charrois en ce saint jour, qu'en trois cas; savoir pour l'armée en temps de guerre, pour voiturer des vivres, et pour porter un corps mort au lieu de sa sépulture, si cela est nécessaire.

Enfin on recommande aux évêques d'avoir grand soin que ceux qu'ils envoient prêcher dans les paroisses, n'enseignent pas de nouveautés; et l'on trace un précis de la foi et de la morale chrétienne, que les évêques et les prêtres doivent prêcher aux peuples (*a*).

(*a*) Nous croyons faire chose agréable au lecteur, en donnant ici la traduction de ce précis, qui sert de conclusion au capitulaire, et qui nous semble en tout point digne de la Préface :

« Avant tout, qu'on ait soin de prêcher au peuple la foi dans le Père, le Fils et le St.-Esprit, un seul Dieu Tout-Puissant, éternel, invisible, qui créa le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'elle renferme; déité une, substance et majesté indivisible, subsistant en trois personnes le Père, le Fils et le St.-Esprit.

» Il faut également lui apprendre comment le Fils de Dieu s'est incarné de l'Esprit Saint, est né de la bienheureuse Marie toujours Vierge, a souffert, est mort, a été enseveli, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux; et comment il viendra de nouveau, avec toute la majesté d'un Dieu, juger tous les hommes selon leurs mérites; comment encore les impies

Digitized by Google

Le moyen que Charlemagne croyait le plus propre à la réforme générale des mœurs était la tenue des conciles; l'an 813, il en fit convoquer jusqu'à cinq, qui se tinrent presque en même temps à Arles, à Rheims, à Mayence, à Tours et à Châlons-sur-Saone.

Nous rapporterons quelques-uns de leurs principaux canons :

On ne laissera entrer dans les monastères de filles que des personnes d'un âge avancé, d'une vertu non suspecte et pour des choses nécessaires. Ceux même qui y entre-

seront précipités pour leurs crimes dans le feu éternel avec le démon, tandis que les justes iront avec le Christ et ses Saints Anges dans la vie éternelle.

» Qu'on insiste particulièrement sur la Résurrection des morts, et qu'on s'efforce de faire croire et comprendre à tous, que c'est dans le même corps qu'ils ont maintenant, qu'ils recevront le salaire de leurs œuvres.

» Surtout qu'on fasse bien voir quelles sont les actions coupables, qui méritent les châtiments éternels. Nous lisons dans l'apôtre : (*) *Qui ne sait que ce sont des œuvres de mort que la fornication, l'impureté, la luxure, le culte des idoles, les maléfices, les inimitiés, les disputes, l'envie, la haine, la colère, les rixes, les dissensions, les hérésies, le schisme, les jalousies, le meurtre, l'ivrognerie et la débauche. Je vous l'ai dit et je vous le répète; ceux qui se souillent de ces crimes n'auront point de part au royaume de Dieu.* Qu'on éloigne donc avec soin les fidèles de tous ces péchés que le grand prédicateur de l'Évangile vient d'énumérer, et de leur faire comprendre combien est formidable cette parole : *Ils n'auront point de part au royaume de Dieu.*

» Exhortez, au contraire, vos ouailles à l'amour de Dieu et du prochain, à la foi, à l'espérance en Dieu, à l'humilité et à la patience, à la chasteté et à la continence, à la douceur et à la miséricorde, aux œuvres de charité et au pardon des injures, selon ce qui est dit dans l'oraison dominicale, bien persuadés que ceux qui pratiqueront ces vertus entreront dans le royaume du ciel. »

Nous recommandons d'autant plus instamment toutes ces choses à votre amoureuse sollicitude, que nous savons que dans les derniers temps doivent s'élever de faux docteurs; J.-C. l'a dit et son apôtre l'a répété dans l'épître à Timothée. Préparons-nous donc par l'étude assidue de la vérité, préparons-nous, nos bien-aimés, à résister à ses contradicteurs; et puisse de la sorte la parole de Dieu, aidée de sa grâce, croître, se multiplier, se dilater pour l'avantage de son Église, pour le salut des âmes, et pour l'honneur et la gloire du Nom de Jésus-Christ Notre Seigneur. Paix aux prédicateurs! Bénédiction à ceux qui les écoutent! Gloire à Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

(*) *Gal.* 5.

Digitized by Google

ront, pour y célébrer la messe, en sortiront aussitôt après. On voit ici que les églises des religieuses étaient encore alors dans l'intérieur de la maison.

Chacun doit payer la dîme de son travail.

On doit prêcher la parole de Dieu, non seulement dans les cités, c'est-à-dire, dans les grandes villes, mais encore dans toutes les paroisses.

En temps de famine chacun nourrira ses pauvres.

Défense de tenir marché ou de plaider les dimanches.

Chaque évêque doit faire tous les ans la visite de son diocèse. Il doit se regarder comme le protecteur du peuple et des pauvres. C'est pourquoi s'il trouve des juges ou autres personnes en place qui les oppriment, il doit commencer par les avertir : et s'ils ne se corrigent pas, il doit les dénoncer au roi.

Les pères doivent instruire leurs enfants, et les parrains leurs filleuls, puisqu'ils ont répondu pour eux.

Les laïques doivent obéir aux évêques en ce qui regarde le gouvernement des églises, la défense des veuves et des orphelins ; et les évêques doivent soutenir les comtes dans l'administration de la justice.

On observera le jeûne des quatre temps, la première semaine de Mars, la seconde de Juin, la troisième de Septembre, et la semaine de Décembre, qui est avant la Vigile de Noël. Celui qui méprisera les autres jeûnes qui seront indiqués sera excommunié.

On n'ordonnera aucun prêtre qu'il n'ait trente ans, et qu'il n'ait demeuré auparavant dans l'évêché, jusqu'à ce qu'il soit instruit de ses fonctions, et qu'on se soit assuré de la régularité de ses mœurs. (On voit ici une image des séminaires établis longtemps après).

On ordonne que les clercs et les chanoines qui sont dans l'évêché, demeurent tous dans un cloître, et couchent dans un même dortoir, afin qu'ils se rendent plus aisément à l'office. L'évêque doit leur fournir le vivre et le vêtir selon les facultés. Ce qui montre que les chanoi-

Digitized by Google

nes vivaient alors en communauté sous les yeux de leur évêque.

Voici les fêtes qu'on doit chômer : Pâques, et toute la semaine, l'Ascension, la Pentecôte comme Pâques, St. Pierre et St. Paul, la Nativité de St. Jean-Baptiste, l'Assomption de Ste. Marie, la Dédicace de St. Michel, St. Remi, Saint Martin, St. André, à Noël quatre jours, l'Octave du Seigneur, c'est-à-dire, la Circoncision, l'Epiphanie, la Purification, les fêtes des Saints dont on a des reliques dans la paroisse, aussi bien que la dédicace de l'Église. (Il est remarquable de ne trouver encore dans cette liste que deux fêtes de la Vierge, que deux d'apôtres, et d'y voir celle de St. Remi marquée entre la St. Michel et la Saint Martin. Ce qui prouve que dès lors la translation de ce St. Évêque au mois d'Octobre, était plus célèbre que le jour de sa mort qui est en Janvier).

On recommande aux évêques de s'appliquer avec plus de soin à la lecture des Saints Pères, et à la prédication de la parole de Dieu. Comme plusieurs n'étaient pas en état de composer des sermons, on veut qu'ils prêchent les homélies des Saints Pères traduites en langue vulgaire, afin qu'on puisse les entendre.

La principale source de l'ignorance des évêques, et de la dissipation où ils vivaient, était le service de la guerre qu'on en exigeait encore alors. Obligés d'aller à l'armée à la tête de leurs vassaux, ils se piquaient plus d'être bons capitaines, que bons prélats. Les seigneurs laïques qui avaient plus de zèle pour la réforme des évêques, que pour la leur propre, crurent qu'il fallait commencer par retrancher cet abus, le principe de tous les autres; et ils présentèrent à Charlemagne la requête suivante, insérée dans un capitulaire fait à l'assemblée de Worms, on ne sait quelle année (a). « Nous supplions

(a) Mr Fleury, t. X, p. 47 dit après Mr Baluze que cette assemblée de Worms se tint sur la fin de l'an 803, et il cite les annales de Metz. Mais ces annales disent seulement que Charlemagne passa par Worms en retournant à Aix-la-

Digitized by Google

» tous Votre Majesté à genoux, que les évêques ne soient » plus obligés au service de la guerre; mais qu'ils de- » meurent dans leurs diocèses, tandis que nous mar- » cherons contre l'ennemi; afin qu'ils s'y appliquent à cé- » lébrer les saints mystères, à chanter l'office, à réciter » des Litanies, et à faire des aumônes avec leurs peuples, » pour votre armée. En effet, nous avons eu quelque » fois la douleur de voir des évêques blessés ou même » tués dans les combats; ce qui est capable de causer no- » tre perte et la vôtre. Car à ce triste spectacle les armes » nous tombent des mains; la terreur nous saisit, et plu- » sieurs de nos gens en ont pris la fuite.

» Votre Majesté aura même plus de combattants, si les » évêques demeurent chez eux; puisque ceux qui sont » employés à les garder, ne peuvent donner sur l'ennemi. » D'ailleurs ces prélats nous seront plus utiles en levant » pour nous les mains au ciel comme Moïse. Ainsi nous » vous supplions de régler qu'il y ait seulement dans les » deux armées deux ou trois évêques habiles et choisis » par les autres évêques, pour donner la bénédiction, et » réconcilier ceux qui sont en danger, avec un pareil » nombre de prêtres vertueux et savants, qui aient la per- » mission de leurs évêques.

» Ce n'est pas que nous voulions sous ce prétexte en- » vahir les biens de l'Église : nous souhaiterions plutôt » les pouvoir augmenter. Nous savons que ce sont des » biens sacrés, les oblations des fidèles et la rançon des » péchés. En effet, quiconque de nous donne ses biens à » l'Église, c'est à Dieu qu'il les donne. Car il fait un écrit, » et le mettant sur l'autel, ou le tenant en main, il dit » aux prêtres supérieurs (*a*) de ce lieu : *J'offre et con-*

Chapelle, et elles marquent les deux assemblées de cette année à Mayence et à Ratisbonne.

(*a*) Il y a dans le texte *Custodes; Custodes Ecclesiarum* signifie ceux qui ont la charge d'une église, qui en sont les supérieurs. Mais ce terme ne signifie souvent que le sacristain d'une église.

Digitized by Google

» *sacre à Dieu les biens marqués en cet écrit pour la rémis-*
» *sion de mes péchés, de ceux de mes ancêtres et de mes en-*
» *fants, ou pour être employés au service de Dieu, à la*
» *célébration de l'office divin, à l'entretien du luminaire, à*
» *la nourriture des pauvres et des clercs. Si quelqu'un, ce*
» *que je ne crois pas, enlève ces biens, il sera coupable d'un*
» *sacrilége dont il rendra un compte rigoureux au tribunal*
» *de Dieu...*

» Afin donc, continuent les seigneurs laïques, que les
» évêques et les autres fidèles ne nous soupçonnent pas
» d'avoir quelque dessein d'envahir les biens des églises,
» nous tous, tenant des pailles dans nos mains droites, et
» les jetant à terre, déclarons devant Dieu et ses anges,
» devant vous, évêques, et devant le peuple assemblé, que
» nous ne voulons rien faire de semblable, ni souffrir
» qu'on le fasse; et nous déclarons que si quelqu'un
» s'empare des biens des églises, les demande au roi, ou
» les retient sans le consentement de l'évêque, nous ne
» mangerons pas avec lui; que nous n'irons avec lui, ni
» à la guerre, ni à l'église, ni à la cour; que nous ne
» souffrirons pas que nos gens aient communication avec
» ses serviteurs, ni même que nos chevaux et nos trou-
» peaux paissent avec les siens. » C'était porter bien loin la crainte de communiquer avec des personnes qu'on regardait comme excommuniées. La cérémonie de jeter des pailles à terre est remarquable. Les Francs prenaient possession de quelques biens en recevant une paille; au contraire, jeter une paille par terre, c'était marquer qu'on renonçait à toute prétention sur un bien, comme font ici ces seigneurs au sujet des biens ecclésiastiques.

Charlemagne reçut favorablement cette requête, et promit d'en accorder le contenu dans une plus nombreuse assemblée, qu'il convoquerait pour donner plus de solennité à ces règlements. C'est ce qu'il fit par un capitulaire, où il déclare que selon l'avis du Saint Siége, des évêques, et de tous ses fidèles sujets, il ordonne que le

Digitized by Google

prince n'ait dans son armée que deux évêques avec des prêtres chapelains, et que chaque commandant (*a*) ait un prêtre pour entendre les confessions, et imposer la pénitence, célébrer la messe, donner l'onction sainte et le viatique aux malades.

Mais comme chez une nation aussi belliqueuse que les Francs, c'était un déshonneur de ne pouvoir pas porter les armes, Charlemagne déclara qu'il ne prétendait nullement par là donner atteinte à la dignité de l'épiscopat : que les évêques enverraient à la guerre leurs vassaux bien armés; et qu'ainsi on n'aurait aucun prétexte de s'emparer de leurs biens. Il défend en même temps à tout laïque de posséder des biens ecclésiastiques, si ce n'est à titre de *précaire*, sorte de contrat d'aliénation pour un certain temps; et il attribue la ruine de plusieurs états à l'usurpation des biens de l'Église, et à la pernicieuse coutume de faire marcher les évêques à la guerre. Il défend en même temps l'adultère, la fornication, les péchés contre nature, les violences et les homicides, sous peine de privation de charge et de prison, jusqu'à ce que les coupables satisfassent par une pénitence publique. « Car, » dit-il, ce sont ces crimes qui ont causé la perte des rois » et des royaumes; et puisque par le secours de Dieu et » la protection des saints que nous avons tâché d'hono- » rer, nous avons jusqu'ici remporté de grandes victoires, » et conquis plusieurs états, nous devons bien prendre » garde que ces crimes contre la pureté ne nous les fas- » sent perdre.

Il n'est pas moins sévère dans les mesures qu'il prend contre d'autres vices, dans un capitulaire publié à Herstall, l'an 779.

(*a*) Il y a dans le latin *Præfectus*, qui peut signifier la même chose que *Colonel*. Nous ne savons pas assez quelle était la forme de la milice de ce temps-là pour déterminer si la troupe que commandait celui qui est nommé *Præfectus*, était nombreuse. Car chaque seigneur commandait les vassaux qu'il menait à la guerre et dont le nombre était plus ou moins grand.

Digitized by Google

Le parjure aura le poing coupé.

Les voleurs pour la première fois perdront un œil : pour la seconde, on leur coupera le nez : pour la troisième, ils seront condamnés à mort.

Les comtes accusés d'avoir puni quelque voleur contre la disposition des lois, seront justifiés sur le témoignage des évêques. S'ils se trouvent coupables d'avoir condamné à mort quelqu'un par haine ou par quelqu'autre passion, ils perdront leurs charges et payeront l'amende.

Dans un autre capitulaire Charlemagne ordonna aux comtes, c'est-à-dire, aux juges d'être à jeun quand ils donnent audience, et il défend de se provoquer à boire dans les repas. En un mot, rien de ce qui pouvait contribuer au bon ordre n'échappait à sa vigilance.

Quant à la pratique des devoirs religieux il prêchait d'exemple. Rien n'égalait son respect pour les saints sacrements.

Il pensait que pour réformer la plupart des chrétiens, il suffisait de leur faire bien sentir à quoi ils s'étaient engagés par le *baptême*. Il crut que le meilleur moyen de faire connaître ces obligations, était d'expliquer aux fidèles dans un grand détail l'esprit des diverses cérémonies de ce premier sacrement. Et pour obliger les prélats d'en instruire leurs peuples, et de les étudier eux-mêmes, il écrivit une lettre circulaire aux archevêques de ses états, par laquelle il leur ordonna de travailler sur ce sujet, et de lui envoyer les traités qu'ils auraient composés. Nous avons la lettre qu'il écrivit là-dessus à Odilbert de Milan en ces termes.

« Au nom du Père, et du Fils et du St. Esprit. Charles » très-sérénissime auguste, grand et pacifique empereur, » couronné de Dieu, par la miséricorde divine roi des » Francs et des Lombards : A l'archevêque Odilbert salut » en notre Seigneur.

» J'aurais souvent voulu conférer avec vous et avec » vos collègues, de ce qui concerne le bien de la sainte

Digitized by Google

» Église, si je n'avais pas craint que la fatigue du voyage
» ne vous incommodât. Mais quoique je n'ignore pas que
» Votre Sainteté s'applique de tout son pouvoir à ce qui
» concerne le service de Dieu, je ne puis me dispenser
» d'exciter de plus en plus son zèle pour la prédication de
» la divine parole, et pour la sainte doctrine; afin que
» par vos soins la parole de la vie éternelle se répande de
» plus en plus, et que le peuple chrétien se multiplie
» pour la gloire de Dieu Notre Sauveur. Je voudrais donc
» connaître par vos écrits ou par vous-même, comment
» vous et vos suffragants enseignez vos prêtres et votre
» peuple touchant le baptême, c'est-à-dire, pourquoi l'en-
» fant est fait catéchumène, et ainsi des autres cérémo-
» nies; savoir : du scrutin, ce que c'est; du symbole, ce
» que ce mot grec signifie en latin; de la foi, comment il
» faut croire en Dieu le Père Tout-Puissant, en Jésus-
» Christ son Fils unique, et au St. Esprit; la sainte
» Église catholique, et le reste qui suit dans le Symbole:
» du renoncement à Satan et à toutes ses œuvres et ses
» pompes, en quoi consiste ce renoncement : Quelles
» sont les œuvres et les pompes de Satan : pour quel su-
» jet on fait des insufflations et des exorcismes : Pour-
» quoi on donne du sel au catéchumène : pourquoi on lui
» touche les narines, on l'oint d'huile à la poitrine, et l'on
» fait le signe de la croix sur ses épaules : pourquoi on
» lui lave la poitrine et les épaules, et on le revêt d'habits
» blancs : pourquoi on lui oint la tête du saint chrême,
» et on le couvre ensuite d'un voile mystique : enfin,
» pourquoi le nouveau baptisé est confirmé par le corps
» et le sang du Seigneur. Ayez soin, comme nous avons
» dit, de nous expliquer tous ces points par écrit, et de
» nous marquer si vous pratiquez ces cérémonies, si vous
» les enseignez, et si vous avez soin d'observer vous-même
» ce que vous prêchez. Portez-vous bien, et priez pour
» nous. »

Nous avons la réponse que fit Odilbert à cette lettre de

Digitized by Google

Charlemagne. Après avoir loué le prince de ce qu'il surpasse par son zèle pour la religion, les Constantin, les Théodose, les Marcien, les Justinien, et surtout de ce qu'il s'attache à imiter le saint roi David, il répond par un texte de quelque saint docteur à toutes les questions proposées touchant le baptême.

Plusieurs autres traités qui furent faits à cette occasion sur les cérémonies du baptême, se sont conservés jusqu'à nous. Leidrade archevêque de Lyon répondit exactement et en peu de mots à toutes les questions de l'empereur. Mais ce prince en louant son ouvrage, lui marqua qu'il ne trouvait pas qu'il eût traité assez à fond ce qui regarde les renonciations à Satan et à ses œuvres. C'est pourquoi Leidrade composa sur cet article un traité particulier, qui paraît plus travaillé que le précédent.

Magnus archevêque de Sens, ayant reçu la lettre et les questions sur le baptême, pria Théodulfe d'Orléans le plus habile de ses suffragants, d'y faire une réponse, et de la lui envoyer. Théodulfe composa à cette occasion le traité que nous avons de lui touchant l'ordre du baptême. Il dit à Magnus en le lui envoyant. « Je crois que » vous n'ignorez pas que, si l'empereur nous propose ces » questions, c'est moins pour apprendre de nous, que » pour nous obliger d'apprendre nous-mêmes, et pour » réveiller les paresseux de l'assoupissement où ils sont. » Car ce prince a coutume d'exercer les évêques par l'é- » tude de la sainte Écriture, et de la saine doctrine, tout » le clergé par celle des canons de discipline, les philo- » sophes par celle des choses divines et humaines; les » moines par la recherche de ce qui regarde leur règle; » en un mot, d'exciter chacun à la sainteté propre de son » état; les grands à se rendre habiles dans le conseil; les » juges à l'équité, les prélats à l'humilité, les sujets à » l'obéissance; et tous généralement à la prudence, à la » justice, à la force, à la tempérance. C'est par là que ce » prince qui est le plus homme de bien de tous les hom-

Digitized by Google

» mes, fait monter l'Église au comble de la gloire, et y » monte lui-même par la vertu et la sagesse qu'il fait paraître dans le gouvernement civil et spirituel. » Ce serait affaiblir cet éloge, que d'y ajouter quelque trait.

Magnus de Sens, qui avait fait travailler Théodulfe, ne laissa pas de son côté de composer un traité, pour répondre en son nom aux questions de l'empereur. Amalaire de Trèves en fit aussi un sur ce sujet, qui a été longtemps attribué à Alcuin.

Jessé évêque d'Amiens adressa sur la même matière au clergé de son diocèse une instruction pastorale, dans laquelle il explique en détail les diverses cérémonies du baptême, suivant le plan tracé par Charlemagne. Il dit que les premiers canons ont été portés sous l'empire de Constantin : ce qui marque qu'il ne croyait point que les canons des apôtres eussent été faits par ceux dont ils portent le nom. Il ne parle que des quatre premiers conciles généraux, qu'il compare aux quatre fleuves du paradis terrestre. Jessé était un prélat distingué par son érudition et par son habileté dans les négociations, où Charlemagne l'employa souvent. Mais il ternit par son infidélité envers le fils, la gloire qu'il s'était acquise sous le règne du père.

Charlemagne avait aussi prié plusieurs évêques de lui expliquer, ce que c'est que les dons du St. Esprit. On nous a conservé une lettre de ce prince adressée à Hildebolde de Cologne, à Maginard de Rouen, à Agin de Bergamo, à Gerhode d'Aichstat et à Hartricht de Toulouse, où en leur rendant grâces des réponses qu'ils lui ont faites là-dessus, il explique lui-même la question. C'était assez dire quelle était sa haute estime pour la *Confirmation*, dans laquelle ces dons de l'Esprit saint nous sont communiqués. On requérait pour ce sacrement la présence d'un parrain et d'une marraine, comme au baptême ; et il en résultait une parenté spirituelle qui empêchait le mariage (*a*).

(*a*) *Conc. de Mayence*, en 813.

Digitized by Google

Pour ce qui regarde l'*Eucharistie*, chaque année ce grand prince se présentait à la communion pascale (*a*) avec une piété, qui édifiait tous ceux qui en étaient témoins. Voici un trait choisi entre beaucoup d'autres, qui prouve en même temps qu'elle était la foi de nos pères touchant le plus auguste des sacrements.

Charlemagne faisait la guerre aux Saxons. Ces peuples jaloux de leur indépendance et fort attachés à l'idolâtrie détestaient les Francs et le culte chrétien, et ne manquaient aucune occasion d'assouvir leur haine. Souvent battus, ils se relevaient du moment que leur vainqueur ne les menaçait plus, et portaient le fer et la flamme dans les sanctuaires que sa piété avait fait élever sur leur territoire. L'âme de ces révoltes incessantes était Vitikind. Ce fier Saxon, qu'irritaient ses défaites, avait juré de s'ensevelir sous les ruines de la liberté et de la religion de sa patrie, plutôt que de céder devant celui aux genoux duquel le monde semblait se courber. Charles ne désespéra pas de le gagner, et crut qu'un cœur de cette trempe était fait pour le comprendre. Il lui fit proposer une conférence, et lui envoya des ôtages pour garants de sa sureté. Vitikind qui craignait qu'on ne l'accusât d'avoir eu peur, s'il refusait la conférence, se rendit l'an 785 à Attigni où était alors la cour. Là, ce que tant d'armées et tant de victoires n'avaient pu faire, la majesté et la bonté de Charlemagne le firent. Elles désarmèrent ce chef des rebelles, qui se soumit avec plaisir à un si grand prince. Mais cette conquête n'aurait pas paru entière à Charlemagne, si Jésus-Christ n'y avait pas eu part.

Pendant le séjour que Vitikind fit à la cour du roi, il examina avec soin la religion qu'il avait jusqu'alors si cruellement persécutée. Dès qu'il la connut, il l'admira; et ouvrant tout à coup les yeux à la lumière intérieure qui l'éclairait, il détesta le paganisme, et demanda le bap-

(*a*) Le concile de Tours, tenu en 813, avait ordonné aux laïques de communier au moins trois fois l'an.

Digitized by Google

tême. Quoi qu'il ne fut pas encore trop instruit, on ne crut pas devoir différer de le lui administrer. Il fut baptisé avec un autre chef des Saxons nommé Albion, et Charlemagne voulut être son parrain. Vitikind qui n'avait pas moins de franchise que de bravoure, donna des preuves éclatantes de la sincérité de sa conversion, en montrant dans la suite autant de zèle pour la propagation de la foi, qu'il avait eu d'acharnement pour en retarder les progrès.

Peu de temps après son retour en Saxe, comme il n'était pas encore assez instruit de nos mystères, il se déguisa sous l'habit d'un mendiant, et vint à la cour de Charlemagne, pour mieux examiner les cérémonies de l'Église pendant la Semaine Sainte. Mais s'étant présenté le jour de Pâques pour recevoir l'aumône avec une troupe de pauvres, il fut reconnu à un doigt courbé qu'il avait, et conduit au roi, qui lui demanda pourquoi il s'était ainsi travesti.

Il répondit que la curiosité l'y avait engagé; qu'il avait cru qu'étant inconnu, il aurait plus de liberté de voir et d'examiner ce qu'il souhaitait. « Eh bien, dit le roi, » qu'avez-vous vu? Prince, répondit-il, il y a deux jours » que j'ai remarqué la tristesse peinte sur votre visage, » c'était à cause de la passion du Sauveur; et aujourd'hui jour de Pâques, je vous ai vu d'abord pensif et recueilli. Ensuite après que vous vous êtes approché de » la table qui est au milieu du temple, j'ai vu éclater en » vous des marques d'une joie si intime, que je ne sais à » quoi attribuer un changement si subit. Mais ce qui m'a » le plus surpris, ça été de voir que tous ceux qui approchaient de la table, recevaient dans la bouche des » mains du prêtre un bel enfant, qui souriait aux uns, et » qui paraissait s'approcher des autres avec répugnance. » Je ne sais pas encore ce que c'est. »

Le roi plein d'admiration s'écria « Que vous êtes heu» reux! on vous a montré ce que ni moi, ni nos prêtres

Digitized by Google

» n'avons pas mérité de voir. » Ensuite lui ayant fait donner des habits convenables à son rang, il lui expliqua ce que la foi nous apprend des adorables mystères qui s'opèrent sur nos autels.

Vitikind à qui cette vision avait inspiré un nouveau respect et une nouvelle dévotion pour les Sacrements et les cérémonies de l'Église, pria le prince de lui donner un évêque qui résidât dans ses terres, et y ordonnât des prêtres, afin qu'il pût souvent assister à la messe. Charlemagne y consentit volontiers, à la charge que Vitikind assignerait un lieu convenable pour l'érection de ce nouveau siége. Il assigna la ville de Minden, et Erembert en fut le premier évêque. Vitikind continua le reste de sa vie à donner des marques de sa piété : ce qui ne l'empêcha point d'en donner aussi de sa bravoure. Il fut tué quelques années après dans un combat contre les Suèves; et quelques Martyrologes modernes le placent au nombre des Saints le 7 Janvier.

Revenons aux autres sacrements.

Le concile de Châlons, de l'an 813, parle de l'*Extrême-Onction* en ces termes : « Selon St. Jacques et la tradition » des pères, les prêtres doivent oindre les malades de » l'huile bénite par l'évêque; et l'on ne doit pas négliger » ce remède, qui guérit les maladies de l'âme et du » corps. »

Voici maintenant ce qu'il dit de la *Confession*. Art. 32. « Il faut remédier à un grand abus. Quelques-uns, en » se confessant aux prêtres, ne déclarent pas tous leurs » péchés. Mais puisque l'homme est composé d'un corps » et d'une âme, il faut confesser les péchés dont le corps » a été l'instrument, et ceux qui n'ont été commis que » par la seule pensée. »

Alcuin, le digne ami de Charlemagne et peut-être le plus beau génie de ce siècle, s'élève avec force contre une erreur qui commençait à se glisser dans le Languedoc, à la suite des doctrines impies de Félix d'Urgel et d'Eli-

Digitized by Google

pand. « Nous avons appris, dit-il, dans la lettre qu'il adresse *aux frères et aux pères de la province des Goths*, « nous avons appris qu'il est des laïques qui ne veulent » plus se confesser aux prêtres, qui ont reçu de Jésus-Christ » avec les apôtres, la puissance de lier et de délier. Mais » que pourra délier le prêtre, s'il ne voit les liens de ce- » lui qui est lié? Si les malades ne découvrent leurs plaies, » que pourront faire les médecins? Les blessures de » l'âme ont encore plus de besoin des secours du méde- » cin spirituel. Mais vous voulez, dites-vous, vous con- » fesser à Dieu, auquel vous ne pourriez, quand vous le » voudriez, dérober la connaissance de vos péchés; et » vous négligez de vous confesser à l'Église de Jésus- » Christ, dans le sein de laquelle vous avez péché! Pour- » quoi donc Jésus-Christ a-t-il ordonné aux lépreux qu'il » avait guéris, d'aller se montrer aux prêtres? » Alcuin dans le reste de la lettre distingue trois sortes de pécheurs, figurés par les trois personnes que Jésus-Christ a ressuscitées; savoir ceux qui pèchent par pensée ou par désir, ceux qui consomment l'acte extérieur du péché, et ceux qui en contractent l'habitude; et il ajoute que la confession faite aux prêtres est nécessaire à tous ces pécheurs, s'ils veulent éviter la damnation. Avec quelle pudeur les hérétiques des derniers siècles ont-ils pu avancer qu'avant le pontificat d'Innocent III, c'est-à-dire, avant le treizième siècle, on ne regardait pas la confession comme nécessaire?

Charlemagne ne dédaignait pas d'aller comme ses prédécesseurs, déposer le fardeau de ses fautes aux pieds du représentant de J.-C. Toute sa vie prouve quelle vénération profonde il avait pour ceux qu'honore le caractère de la prêtrise. Il s'efforça de les rendre également respectables aux yeux du peuple; ses lois attestent avec quel zèle il travaillait à ce que la conduite des pasteurs pût servir de modèle aux ouailles.

Quand sa santé le lui permettait, il allait à l'Église le

Digitized by Google

matin, à l'heure du sacrifice, le soir, et même la nuit. C'est-à-dire que malgré toutes les affaires d'un grand empire, il assistait à presque toutes les heures de l'office divin, puisqu'il se trouvait la nuit à Matines et à Laudes, le matin à Prime et à la messe, et le soir à vêpres. Aussi avait-il extrêmement à cœur que le service se fit avec la majesté et la décence convenables. Les ordonnances qu'il publia pour la correction des livres de l'office divin, et l'établissement des écoles de chant, en sont des preuves.

Un jour qu'il avait donné un évêché vacant à un clerc de sa chapelle, celui-ci alla s'en réjouir avec ses amis, et leur donna un grand repas. C'était la veille de la St. Martin, et comme le repas fut long, l'évêque nommé manqua de se trouver à Matines, où il devait chanter le répons, *Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, etc.* que nous disons encore après la seconde leçon. Son absence troubla un peu l'office; et Charlemagne qui y assistait, en fut si indigné, qu'il révoqua sa nomination, et donna l'évêché à un pauvre clerc, qui avait chanté le répons à sa place.

Quoique le jeûne l'incommodât, il gardait exactement tous ceux qui étaient prescrits par l'Église. Seulement, en considération des officiers qui mangeaient après lui, il avançait un peu son repas ces jours-là, et il le prenait incontinent après vêpres à la huitième heure après midi: au lieu que l'usage était encore d'attendre jusqu'à la neuvième heure, c'est-à-dire jusqu'à trois heures. Un évêque étant venu à la cour pendant le carême, fut scandalisé de ce que l'empereur mangeait trop tôt les jours de jeûne, et lui en fit des reproches. L'empereur l'écouta tranquillement, et lui dit : « Votre avis est bon; mais je vous or-» donne de ne rien prendre, avant que tous mes officiers » aient leur réfection. Or il y avait cinq tables consécutives. Car les princes et les ducs servaient l'empereur, et ne mangeaient qu'après lui. Les comtes servaient les ducs:

Digitized by Google

après la table des comtes venait celle des officiers de guerre, et enfin celle des petits officiers du palais : en sorte qu'il était bien avant dans la nuit, quand la dernière table était finie.

L'évêque qui fut obligé pendant quelques jours de ne manger qu'après tous les autres reconnut bientôt que l'empereur avait raison de prendre son repas les jours de jeûne sur les deux heures, et qu'il en usait ainsi par compassion pour ses officiers, afin qu'ils prissent plutôt leur réfection. On voit par là que ces officiers jeûnaient exactement : sans quoi l'empereur n'aurait pas craint de les faire attendre trop longtemps. Ces anecdotes en nous faisant connaître Charlemagne, tel qu'il était dans son domestique peuvent servir à augmenter l'admiration pour ses vertus héroïques. Les grands hommes sont grands dans les plus petites choses; et les moindres traits qui leur échappent, les décèlent quelquefois.

Au faite de la grandeur mondaine, il pensait à la mort, qui est l'écueil où elle va bientôt se briser. Il songea à ce que son œuvre deviendrait après lui. Dans la crainte qu'il n'y eût des troubles pour le partage de son empire, il assigna à chacun de ses trois fils les états qu'il leur destinait, et fit agréer cette disposition par les évêques et par les seigneurs de ses états. Il les convoqua à ce sujet à Thionville l'an 806, et fit lire dans l'assemblée l'acte de ce partage. Il commence ainsi :

« Au nom du Père, du Fils et du St. Esprit. Charles » empereur, César, roi très-invincible des Francs, maître » de l'empire romain, pieux, heureux, triomphateur, » toujours auguste, à tous les fidèles de l'Église de Dieu, » à tout le peuple catholique présent et à venir de toutes » les nations qui sont sous sa domination.

» Comme personne de vous n'ignore que la divine » providence qui répare les siècles sur leur déclin par de » nouvelles générations, nous a donné trois fils selon nos » vœux pour affermir notre couronne, et perpétuer no-

Digitized by Google

» tre nom, nous faisons savoir que nous voulons les dé-
» clarer héritiers du royaume que Dieu nous a donné,
» s'il plait ainsi à la divine majesté. Et pour obvier aux
» nouvelles contestations qui pourraient naître entre eux,
» Nous partageons nos états en trois parts; assignant à
» nos trois fils la portion que chacun d'eux doit gouver-
» ner et défendre, en conservant la paix et la charité
» avec ses frères. »

Il donna à Louis toute la Gascogne, et l'Aquitaine excepté Tours et son territoire; de plus la Provence, la Septimanie, le Nivernais, le Lyonnais, la Savoie et quelques autres territoires. Il assigne à Pépin l'Italie, la Bavière et une partie de l'Allemagne; et à Charles le reste de ses états, c'est-à-dire, la France, la Bourgogne, la Neustrie, la Thuringe, la Saxe, la Frise. Il règle plusieurs articles pour maintenir la paix entre les trois frères; et déclare que s'il arrive tel différend sur les limites de leurs états, qu'on ne puisse les terminer par le témoignage des hommes, il veut qu'on ait recours au jugement de la croix, pour connaître la vérité et la volonté de Dieu. (On peut voir dans Longueval en quoi consistait cette épreuve; il est remarquable de la voir autorisée dans un acte si solennel.)

Ce religieux prince en divisant ainsi ses états entre ses enfants, ne voulut pas que l'attachement qu'il avait pour le Saint Siége, fut partagé entre eux. Il souhaita qu'il passât à chacun d'eux comme par héritage, tout entier et indivis. « Nous ordonnons sur toutes choses, dit-il, que
» ces trois frères prennent la protection et la défense de
» l'Église romaine, comme ont fait Charles notre
» aïeul, le roi Pépin notre père d'heureuse mémoire, et
» comme nous avons fait nous-même : Qu'ils s'efforcent
» de tout leur pouvoir de la défendre de ses ennemis, et
» qu'ils en maintiennent les droits autant qu'ils le pour-
» ront, et que la raison le demandera. Nous voulons qu'ils
» aient le même soin de conserver les droits et les préro-

Digitized by Google

» gatives des autres églises qui sont dans leurs États, et
» de faire jouir ceux qui gouvernent ces églises, des biens
» qu'ils possèdent, en quelconque de ces trois royaumes
» qu'ils soient situés. »

Il avait publié l'année précédente un capitulaire, qui fait encore mieux voir que l'acte dont nous venons de parler, combien il avait à cœur de maintenir dans ses États l'autorité de la puissance spirituelle; c'est-à-dire, celle du Pape, des évêques, et des prêtres chargés de la conduite des âmes.

« Nous voulons et ordonnons, dit-il, que tous nos
» sujets, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, obéis-
» sent à leurs supérieurs ecclésiastiques, tant du premier
» que du second ordre, et leur soient soumis comme à
» Dieu, dont ils sont les ambassadeurs auprès de nous.
» Car nous ne pouvons comprendre, comment ceux qui
» refuseraient de leur obéir dans les choses spirituelles
» concernant le bien de l'Église, pourraient nous être
» fidèles à nous mêmes, et rendre à nos officiers ou à nos
» envoyés, l'obéissance qu'ils leur doivent. C'est pour-
» quoi fondés sur les divins Oracles, nous ordonnons, que
» chacun obéisse aux évêques selon son pouvoir en ce
» qui regarde leur ministère, et les aide à réprimer les
» méchants et les pécheurs. Que ceux qui refuseraient de
» leur obéir, ou qui seraient négligents à exécuter leurs
» ordres, sachent qu'ils ne seront jamais nommés à aucune
» dignité de notre empire, fussent-ils nos propres enfants:
» qu'ils ne possèderont aucune charge dans notre palais;
» et que ni nous, ni les nôtres n'aurons aucune commu-
» nication avec eux, mais qu'au contraire nous les puni-
» rons sévèrement. Car c'est par là que nous voulons
» juger de la fidélité de nos sujets. S'ils observent bien
» ce que nous leur commandons, savoir, d'obéir aux
» supérieurs ecclésiastiques, il se montreront en même
» temps fidèles à Dieu et à nous. S'ils font le contraire,
» ils se déclareront non-seulement infidèles, mais ils

Digitized by Google

» seront encore notés d'infamie. On vendra leurs maisons,
» et ils seront condamnés à l'exil. »

Charlemagne était trop éclairé, pour ignorer qu'un prince n'a point de plus fidèles sujets, que ceux qui sont fidèles à Dieu; et que quand on a rompu le lien sacré de la religion, qui attache par devoir les peuples à leurs supérieurs ecclésiastiques, les motifs qui les retiennent dans l'obéissance due aux maitres temporels, sont communément bien faibles.

Jusqu'alors Charlemagne avait pu paraître le prince le plus heureux, comme le plus glorieux de son siècle : mais le Seigneur qui se plaît à éprouver ses plus fidèles serviteurs, le frappa par l'endroit le plus sensible. La mort lui enleva en une même année la princesse Giselle sa sœur, la princesse Rotrude sa fille aînée et son fils Pépin roi d'Italie, jeune prince d'une grande espérance, et dont les vertus cultivées par St. Adalard qu'il avait auprès de lui, annonçaient à ses peuples un règne heureux. Giselle était abbesse de Chelles, et à ce qu'on croit, de Notre-Dame de Soissons. Elle se comporta toujours avec une sagesse et une piété, qui augmentèrent le respect et la tendre amitié que Charlemagne avait pour elle. Pour Rotrude après avoir été accordée à l'empereur Constantin fils d'Irène, elle mourut sans avoir été mariée.

Sur la fin de la même année, Charlemagne perdit encore le prince Charles son fils aîné. Ainsi de ses trois fils entre lesquels il avait partagé ses États, il ne resta que Louis roi d'Aquitaine. L'empereur avait le cœur trop tendre, pour n'être pas affligé de la mort de tant de personnes si chères : mais il l'avait trop grand, pour s'en laisser abattre. il regarda ces coups redoublés comme des avertissements du Ciel; et il pensa plus sérieusement que jamais à la mort.

Dans cette vue, il fit l'an 811, un testament, pour disposer des trésors de son épargne en faveur des pauvres et des églises. Pour cela, il fit faire l'inventaire de l'or et

Digitized by Google

de l'argent, des pierreries et des autres ornements royaux et bijoux, qui étaient dans son palais; et il en fit trois lots. Il joignit ensemble les deux premiers lots, et en fit vingt-et-une parts, qu'il fit sceller de son sceau, pour être distribuées en aumônes après sa mort à vingt-et-une églises métropolitaines de ses États. Il ordonna que chaque métropolitain ayant reçu la part qui lui serait destinée, en gardât le tiers pour son église, et partageât les deux autres tiers entre les suffragants. Il nomme ainsi ces vingt-et-une métropoles : Rome, Ravenne, Frioul, Grade, Cologne, Mayence, Saltzbourg, Trèves, Sens, Besançon, Lyon, Rouen, Rheims, Arles, Vienne, Tarentaise, Embrun, Bordeaux, Tours et Bourges. On ne voit pas dans cette énumération Eause, Aix et Narbonne. Eause avait été ruinée par les Sarrazins, et la dignité de métropole n'avait pas sans doute encore été transférée à Auch. Quelques-uns croient qu'on contestait encore à Aix le droit de métropole. Mais Charlemagne pouvait avoir quelque raison de l'omettre, aussi bien que Narbonne, qui était certainement une des plus anciennes églises métropolitaines. Il avait peut-être fait quelque donation particulière à ces églises.

Pour le troisième lot qu'il avait fait de ses trésors, il voulut qu'on s'en servit pour les dépenses ordinaires de sa maison, et qu'après sa mort ou son abdication, on fit de ce qui en resterait quatre parts, dont la première serait ajoutée aux vingt-et-une parts destinées aux églises, la seconde serait partagée entre ses enfants, la troisième serait distribuée aux pauvres, et la quatrième, aux serfs, de l'un et de l'autre sexe, qui servaient dans le palais. Il ordonna qu'on ajoutât à la part des pauvres tous les vases de cuivre et de fer, les armes, les habits et tous les meubles de son palais. Il ne voulut pas qu'on touchât à sa chapelle, c'est-à-dire, aux ornements et aux vases qui servaient à l'autel. Mais il ordonna qu'on vendit au profit des pauvres les livres de sa bibliothèque.

Digitized by Google

Charlemagne avait dans son trésor trois grandes tables d'argent et une d'or. Il donna à l'église de St. Pierre celle qui était carrée, et sur laquelle étaient gravés le plan et la description de Constantinople. Il légua à l'église de Ravenne celle qui était ronde, où étaient gravés le plan et la description de Rome. Une troisième table d'argent contenait en trois orbes la description de tout le monde; il la fit réserver avec celle qui était d'or, pour grossir la part des pauvres et de ses héritiers. Ce prince était persuadé qu'un riche paraît devant le tribunal de Dieu avec plus de confiance, quand dans l'acte où il fait l'énumération de ses grands biens, il en destine une partie aux pauvres et aux ministres de Jésus-Christ.

Ce testament de Charlemagne est signé de plusieurs archevêques, de plusieurs évêques, de plusieurs abbés, et de quelques comtes. Les archevêques sont Hildebalde, de Cologne, Riculse de Mayence, Arnold ou Arnon de Saltzbourg, Vulsaire de Rheims, Bernon de Besançon, Leidrade de Lyon et Jean d'Arles. Les évêqus sont Théodulfe d'Orléans, Jessé d'Amiens, Heiton de Bâle et Gerbald de Liége. Les abbés sont Fridégise de St. Martin de Tours, disciple et successeur d'Alcuin, Andalongue de Lauresheim, Engelbert de Centule et Irminon de St. Vincent, c'est-à-dire, de St. Germain des Prés. Les plus connus des comtes qui souscrivirent cet acte, sont Vala frère de St. Adalard et Gérold frère de la reine Hildegarde.

Nous avons déjà dit qu'il ne lui restait plus qu'un seul fils qui pût lui succéder, Louis roi d'Aquitaine. C'était un jeune prince, qui montrait beaucoup de bravoure et de piété. Il avait remporté plusieurs victoires sur les Sarrazins, et poussé ses conquêtes bien avant dans l'Espagne. Il gouvernait ses peuples avec bonté, et il avait surtout un grand zèle pour tout ce qui intéressait la gloire de Dieu. On avait lieu de tout espérer de ces heureux commencements.

Charlemagne donna ordre à Louis de se rendre auprès

Digitized by Google

de sa personne; afin qu'il put exécuter son projet dans l'assemblée qu'il avait indiquée à Aix-la-Chapelle, après la tenue des conciles dont nous venons de parler. Ce jeune prince s'y étant rendu, l'empereur qui n'avait pas moins de sagesse que d'autorité, voulut bien prévenir les seigneurs sur la disposition qu'il allait faire de l'empire. Il demanda à tous ceux qui composaient l'Assemblée, s'ils approuvaient son dessein. Ils répondirent unanimement, que c'était le Seigneur qui le lui avait inspiré. Ainsi il ne pensa plus qu'à le mettre à exécution.

Pour rendre la cérémonie plus auguste, il attendit le Dimanche suivant. Alors revêtu de ses habits impériaux, il alla de son Palais à l'Église, appuyé sur le prince son fils; et s'étant avancé jusqu'à l'autel, il y déposa la couronne d'or qu'il portait sur la tête, comme pour en faire hommage à Dieu dont il l'avait reçue. Il y demeura longtemps en prières avec son fils. Après quoi adressant la parole au jeune prince, il lui fit, en présence des évêques et des comtes, une exhortation également digne d'un père tendre, et d'un religieux empereur.

Il lui recommanda surtout d'aimer et de craindre le Seigneur, d'en garder les commandements, et de protéger les églises contre les entreprises des méchants; d'avoir de la bonté pour ses sœurs, pour ses frères Drogon, Hugues et Thierry encore enfants, et pour son neveu Bernard qui venait d'être reconnu dans cette assemblée roi d'Italie, après la mort de Pépin son père; d'honorer les évêques comme ses pères, d'aimer ses peuples comme ses enfants, de veiller au châtiment des malfaiteurs, et de se montrer le consolateur des moines et des pauvres. Il ajouta qu'il devait particulièrement s'appliquer à choisir des ministres fidèles et craignant Dieu; et cependant qu'il ne devait dépouiller personne de sa charge, sans de justes raisons. Enfin il l'exhorta à s'efforcer par sa conduite, de paraître toujours irréprochable aux yeux de Dieu et de son peuple.

Digitized by Google

Charlemagne termina des leçons si dignes de la piété et de la majesté d'un empereur chrétien en demandant au prince son fils, s'il était disposé à les suivre. Louis répondit qu'avec la grâce de Dieu, il était résolu de les observer inviolablement. Alors Charlemagne lui commanda de prendre sur l'autel la couronne impériale, et de se la mettre lui-même sur la tête, comme pour marquer que c'était de Dieu qu'il recevait l'empire. Louis ayant pris la couronne aux acclamations réitérées des seigneurs et du peuple, on célébra solennellement la messe, après laquelle Charlemagne retourna au palais, appuyé sur son fils, ainsi qu'il était venu.

Ces deux princes passèrent quelques jours ensemble, pendant lesquels Charlemagne continua d'instruire Louis dans l'art de gouverner. Mais il fallut enfin se séparer pour le bien du royaume. Ils ne purent le faire sans verser des larmes, qu'un triste pressentiment qu'ils ne se reverraient plus, fit couler en abondance et avec amertume. Louis s'en retourna en Aquitaine, et Charlemagne partit pour aller selon sa coutume, prendre le divertissement de la chasse pendant l'automne.

Il revint à Aix-la-Chapelle vers le commencement de Novembre, pour ne plus penser qu'à se disposer à paraître devant le juge des rois de la terre. Ses infirmités contractées par les fatigues des guerres continuelles, encore plus que par son grand âge, l'avertissaient que la mort n'était pas éloignée. Il l'envisagea avec la fermeté d'un héros chrétien. Après avoir conquis tant de couronnes et acquis tant de gloire, après avoir eu la consolation d'établir son fils empereur, il n'avait plus rien à désirer sur la terre. Il se prépara à mériter le royaume céleste, en redoublant ses prières et ses aumônes. Une de ses dernières occupations fut de faire de nouveau travailler à la correction des fautes, qui s'étaient glissées dans la version des quatre évangiles (*a*); et il eut pour ce sujet des

(*a*) On conserve à Rome dans la bibliothèque des Pères de l'Oratoire un

Digitized by Google

conférences avec plusieurs savants hommes, tant Grecs que Syriens, sans parler de ceux de ses États : car il avait établi une école grecque à Osnabruk (*a*).

Mais le temps que Dieu avait marqué pour couronner tant de belles actions, était arrivé. Charlemagne sortant du bain le 20 Janvier l'an 814, fut pris de la fièvre. Il espéra d'abord se guérir par une diète rigoureuse, en ne buvant qu'un peu d'eau, ainsi qu'il en avait usé dans ses autres maladies. Car quoiqu'il eut plusieurs habiles médecins à sa cour, il ne suivait guère leurs avis, et la diète était son unique remède. On reconnut bientôt que c'était d'une pleurésie qu'il était attaqué. Il ne laissa pas de continuer la rigoureuse abstinence, qui avait été jusque-là son unique remède; mais le mal en demandait de plus prompts et de plus efficaces. Le septième jour, le danger augmentant, il se fit administrer le St. Viatique par l'archevêque Hildebolde son archichapelain, et il le reçut avec de grands sentiments de piété. Peu de temps après, il entra dans une agonie, qui ne lui ôta pas l'usage de la raison. Il recueillit ses forces, pour faire sur lui le signe de la croix, et pour chanter ces paroles du Psalmiste : *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains.* A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il rendit son âme à son créateur le 28 Janvier, sur les neuf heures du matin l'an 814, dans la soixante-et-douzième année de son âge (*b*), la quarante-septième de son règne, et la quatorzième de son empire.

exemplaire de cette version, revue par ordre de Charlemagne. Baronius nous assure qu'on s'en est fort servi pour la dernière correction de la Vulgate.

(*a*) Daus le sceau qui est à la charte pour l'établissement de cette école. on lit autour de l'empreinte de Charlemagne ces paroles, *Christe protege Carolum Imperatorem.*

(*b*) J'ai cru devoir suivre le calcul d'Éginard secrétaire et confident de Charlemagne, qui n'a pu ignorer l'âge de son maître, dont il écrivait la vie. Il est certain d'ailleurs que Charlemagne naquit l'an 742, on ne sait en quel mois, et qu'il mourut le 28 de Janvier l'an 814. Il était donc dans sa 72 année commencée. Le P. Lecointe qui ne place la naissance de Charlemagne qu'en 747, ne lui donne à sa mort que 67 ans : en quoi il est démenti par Éginard, par

Digitized by Google

Telle fut la mort chrétienne du héros de son siècle, du plus puissant de nos rois, d'un des plus grands princes qui aient jamais occupé aucun des divers trônes de l'Univers, d'un des plus zélés défenseurs de l'Église, et pour tout dire en un mot, telle fut la mort de Charlemagne.

Il n'avait rien marqué touchant sa sépulture; mais après quelques délibérations, on jugea que le lieu le plus convenable était la magnifique église qu'il avait fait bâtir à Aix-la-Chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu. Il y fut enterré le jour même de sa mort avec un appareil digne d'un pieux et d'un grand empereur. On embauma son corps, et on le revêtit sur la chair du cilice qu'il avait coutume de porter, et par dessus on mit ses habits impériaux. On l'assit dans son tombeau sur un siége d'or : on ceignit son épée d'or à son côté : on plaça sur sa tête une couronne, où il y avait du bois de la vraie croix : on lui mit entre les mains et sur les genoux un livre des Évangiles couvert d'or; et l'on suspendit devant lui son sceptre et son bouclier béni par le Pape Léon III. Après quoi on remplit le sépulcre de divers aromates, et on le ferma. On érigea ensuite sur son tombeau un couronnement d'or en forme d'arc, sur lequel on plaça sa statue avec cette inscription :

Sous ce mausolée repose le corps de Charles, grand et orthodoxe empereur, qui a étendu glorieusement le royaume des Francs, et qui l'a gouverné heureusement pendant quarante-sept ans. Il est mort septuagénaire, l'an du Seigneur 814. *Indiction septième, le* 5 *des Calendes de Février.*

Épitaphe, qui pourra paraître bien courte et bien simple pour un si grand empereur : mais outre que son nom seul était un éloge complet, l'auteur a cru avec rai-

Thegan et par l'épitaphe même qui fut gravée sur le tombeau de Charlemagne, où ils est marqué que ce prince mourut septuagénaire. On ne doit cependant pas en conclure qu'il n'avait précisément que 70 ans. On nommait *septuagénaires* ceux qui ayant atteint cet âge, ne le dépassaient pas de beaucoup. En effet, Éginard qui rapporte cette inscription, n'a pas laissé de dire que Charlemagne était mort dans sa 72 année.

Digitized by Google

son, qu'après avoir marqué qu'un héros illustre par tant d'exploits militaires, était un prince parfaitement orthodoxe, il n'avait rien de plus glorieux à ajouter.

Charlemagne avait réuni dans son caractère les traits les plus magnifiques de grandeur, de sagesse et de bravoure, avec ce que la piété chrétienne a de plus solide et de plus éclatant. Aussi grand homme que grand prince, aussi tendre ami et aussi bon père de famille que bon roi, aussi sage législateur dans le cabinet que général vigilant et intrépide à la tête des armées; il fut encore un chrétien humble et fervent, qui n'eut pas moins de zèle pour faire servir Dieu, qu'il avait d'autorité pour se faire servir lui-même. Toujours heureux à la guerre, il aima cependant toujours la paix. Maître absolu de ses peuples, il mit sa gloire à en être le père, et il goûta le plaisir de voir qu'il en était aimé, autant qu'il en était craint. Encore plus redoutable aux ennemis de la religion qu'à ceux de l'État, il fut toujours le fléau de l'hérésie et du vice; le protecteur le plus zélé, aussi bien que l'enfant le plus soumis, et le bienfaiteur le plus libéral de l'Église. Ses victoires furent pour elle des conquêtes; et le fruit le plus doux qu'il recueillit de tant de combats, ce fut d'étendre le royaume de Jésus-Christ, à proportion qu'il étendait le sien.

Enfin, pour qu'il ne manquât aucun genre de gloire au règne de Charlemagne, ce prince fut aussi le restaurateur des beaux-arts; et parmi les troubles de tant de guerres, il sut faire fleurir les lettres comme dans le sein de la paix. Son palais était une académie de toutes les sciences, et les savants, ses plus chers favoris (*a*).

On célèbre sa fête à Aix et dans plusieurs autres villes de France, d'Allemagne et de Belgique le 28 Janvier, jour de son bienheureux trépas. Molanus le compte au nombre des Saints belges. Charlemagne fut en effet Belge de naissance et d'affection.

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. V.

Digitized by Google

C'est dans notre patrie qu'il résidait le plus volontiers; c'est dans le noble castel de ses aïeux, à Herstall, qu'il aimait à célébrer ses Pâques.

Tout occupé de ce grand prince, nous avons omis de parler des saints qui pendant son règne ornèrent comme lui la Belgique de leurs vertus. Nous le ferons à présent en peu de mots.

Le premier par ordre de date est St. Grégoire d'Utrecht. L'église de cette ville était sans pasteur depuis la mort de St. Boniface et celle de St. Eoban. C'était cependant un des siéges les plus importants du Nord, à cause des missions qui en dépendaient. On ne jugea personne plus propre à le remplir que Grégoire, le plus cher des disciples de Boniface. Il accepta; mais il resta toujours simple prêtre. Il chargea un évêque anglais, nommé Alubert de faire les fonctions épiscopales à Utrecht. Il ne se réserva pour lui même que les pénibles travaux de l'apostolat, et s'appliqua constamment au ministère de la prédication, avec l'autorité que la naissance ne manque pas de donner, quand elle est soutenue par la piété.

Quoiqu'issu du sang des Karls, il fut encore plus respectable pour ses vertus, que pour sa noblesse. Il se distingua surtout par sa charité à pardonner les injures; en voici un beau trait. Deux de ses frères qui étaient des plus grands seigneurs de la cour ayant été assassinés en passant une forêt, on prit les meurtriers et on les lui conduisit garrotés, afin qu'il en fît justice, selon l'usage qui permettait aux particuliers de venger la mort de leurs parents. Mais St. Grégoire préférant les maximes de l'Évangile à celles du monde, fit délier les assassins, leur fit donner des habits et à manger; et les ayant fait venir en sa présence, il leur dit : « Allez en paix, et donnez-vous » de garde désormais de commettre de pareils attentats, » de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. »

Sur la fin de sa vie Grégoire devint paralytique, et mourut la troisième année depuis qu'il eut été attaqué de cette

Digitized by Google

maladie, âgé de près de soixante et dix ans, et selon l'opinion la plus commune l'an 776. Pendant cette longue maladie il ne cessa de vaquer autant qu'il lui était possible aux fonctions de son ministère, de s'occuper à la lecture et au chant des psaumes, et d'exhorter ses disciples à la pratique des vertus apostoliques. Quand on crut que son heure était venue, tous ses amis se rendirent avec empressement auprès de lui. Ils regrettaient surtout de le voir mourir avant l'arrivée d'Albéric son neveu, qui était en Italie pour les affaires du roi. Mais le saint homme leur dit : « Ne craignez pas; je ne mourrai point avant » qu'il ne soit venu. » Albéric arriva en effet quatre jours avant la mort de son oncle. Le quatrième jour, comme les disciples de St. Grégoire disaient. « Il ne mourra pas » encore aujourd'hui; » il recueillit ses forces, et il répondit; « C'est cependant aujourd'hui que je veux avoir » mon congé. » Il se fit aussitôt porter devant l'oratoire de St. Sauveur; et après avoir fait sa prière et reçu le viatique, il rendit l'esprit pendant qu'il tenait les yeux attachés sur l'autel. Il est honoré le 25 Août, qu'on croit être le jour de sa mort. Sa vie a été écrite par son disciple St. Ludger qui fut dans la suite évêque de Mimigarford, aujourd'hui Munster.

St. Albéric fut successeur de St. Grégoire dans le gouvernement de l'Église d'Utrecht; mais il reçut quelque temps après l'ordination épiscopale, ce que n'avait pas fait son oncle : et comme il fut sacré à Cologne, on a lieu de présumer que l'évêque de Cologne s'était alors désisté de ses prétentions sur le diocèse d'Utrecht. Albéric aussitôt après la mort de St. Grégoire, chargea St. Ludger d'aller rétablir l'Église de St. Lebwin à Deventer, ruinée, comme nous l'avons dit, par les dernières excursions des Saxons. Ludger ayant cherché longtemps inutilement le tombeau de St. Lebwin, pour le renfermer comme il en avait ordre, dans l'enceinte de la nouvelle église, le saint lui apparut, et lui découvrit l'endroit où reposait son

Digitized by Google

corps. Albéric chargea ensuite Ludger et quelques autres serviteurs de Dieu d'aller détruire les temples des idoles qui restaient encore dans la Frise. Ludger s'acquitta avec zèle de cette commission, et trouva de grands trésors dans ces temples. Charlemagne en prit les deux tiers (*a*), et laissa l'autre tiers à St. Albéric. Ce saint évêque ordonna prêtre Ludger, et lui donna le gouvernement de l'Église de Dokem, où St. Boniface avait été assassiné. Il mourut l'an 784 et il est honoré le 14 Novembre.

Quand à St. Ludger, il travailla d'abord en Frise pendant trois ans. Les ravages des Saxons l'ayant obligé d'abandonner ce champ désolé, il passa en Italie avec Hildegrim son frère, et un de ses disciples nommé Gerbert. Comme il avait dès-lors le dessein de bâtir un monastère dans une terre de son patrimoine, il fit un assez long séjour au Mont-Cassin, pour y étudier la règle. Étant revenu en son pays deux ans et demi après en être sorti, sa renommée le fit connaître de Charlemagne. Ce prince le chargea de cultiver la foi nouvellement plantée en quelques endroits de la Frise, dont il lui assigna spécialement cinq bourgades. Ludger trouva ce champ trop resserré pour son zèle. Il pénétra dans l'île Fositeslandt, c'est-à-dire la terre de Fositèse divinité païenne, qu'on adorait en cette île. Il y aborda la croix à la main, et fit un si grand nombre de conversions, qu'il fut en peu de temps en état d'abattre les temples de ce faux Dieu.

Il y avait dans l'île une fontaine consacrée par la superstition, et d'où l'on n'osait puiser de l'eau, qu'en gardant un exact silence. St. Willibrord y avait autrefois baptisé trois néophytes. Ludger à son exemple voulant faire servir au triomphe de la foi, ce qui avait été l'objet d'un culte superstitieux, baptisa dans la même fontaine les habitants de l'île. Landéric fils du prince de ce pays fut

(*a*) Il est ordonné dans les capitulaires de Charlemagne que les deux tiers des trésors trouvés dans les terres de l'Église et les trois quarts de ceux qu'on aura trouvés dans la terre de quelque seigneur appartiendront au roi.

Digitized by Google

du nombre des néophytes. Le saint missionnaire qui fut son parrain, l'instruisit avec un soin particulier, et dans la suite il l'ordonna prêtre. Landeric ne trompa pas ses espérances, et il devint le plus ferme soutien de cette mission, tant par son zèle que par le crédit que lui donnait sa naissance.

Dieu autorisa par des prodiges la prédication de Ludger. Quand ceux que nous allons rapporter, ne seraient pas autant autorisés qu'ils le sont en effet, les circonstances où ils furent faits pour la conversion d'un peuple idolâtre, suffiraient pour nous les rendre croyables. Comme Ludger était un jour à table avec ses disciples chez une dame frisonne, on lui présenta un homme aveugle depuis trois ans, nommé Bernlef, qui était fort connu et aimé dans tout le pays, parce qu'il savait chanter avec grâce les combats des anciens rois de sa nation. Ces chansons conservées dans la mémoire par tradition, étaient les seuls monuments de l'histoire parmi la plupart de ces peuples barbares; et Charlemagne fut le premier qui les fit mettre par écrit. Ludger regardant l'aveugle d'un air gai, lui demanda s'il voulait se confesser à lui et en recevoir la pénitence. Bernlef qui ne s'attendait pas à cette demande, accepta cependant la proposition; et Ludger lui donna un rendez-vous pour le lendemain.

Le saint missionnaire étant monté à cheval, Bernlef se fit conduire sur un cheval à sa rencontre, au lieu marqué. Ludger prit le cheval de l'aveugle par la bride, pour le mener à l'écart, où il entendit sa confession, et lui imposa la pénitence. Après quoi lui ayant fait le signe de la croix sur les yeux, il mit sa main devant lui, et lui demanda s'il voyait quelque chose. Il répondit plein de joie qu'il voyait sa main. En continuant leur route, ils approchèrent d'un village nommé Werthem. Ludger lui demanda s'il reconnaissait ce lieu : Bernlef lui en dit le nom, et assura qu'il distinguait les maisons et les arbres. Alors le saint missionnaire le conduisit dans un oratoire

Digitized by Google

voisin; et après lui avoir fait rendre grâces à Dieu : « Jurez, lui dit-il, que de mon vivant vous ne direz à » personne que c'est moi qui vous ai guéri. » Bernlef le jura et garda sa parole. Il contrefit même encore quelques jours l'aveugle, pour mieux cacher l'auteur de sa guérison; et il ne raconta le miracle qu'après la mort du saint.

St. Ludger ayant été obligé de sortir de la Frise pendant une seconde persécution, chargea Bernlef qu'il savait être bienvenu partout, d'aller de maison en maison pour baptiser avec l'agrément des mères, les enfants moribonds, par immersion ou par infusion. Il en baptisa ainsi dix-huit, qui moururent aussitôt après, excepté deux à qui dans la suite Ludger donna la confirmation. Ce qui est dit ici du baptême par infusion, prouve seulement qu'il était en usage pour les malades. Bernlef mourut saintement dans un âge fort avancé. Sa femme le voyant au lit de la mort, s'écriait, fondant en larmes, qu'elle ne pourrait lui survivre. « Consolez-vous, lui répondit-il, si j'ai quelque » pouvoir auprès de Dieu, vous me suivrez de près. » Elle mourut en effet quinze jours après lui.

Quand la moisson fut devenue plus abondante en Saxe, Charlemagne chargea Ludger d'en cultiver la partie Occidentale : ce qu'il fit sans quitter le soin de la mission de Frise. Pour y faciliter les progrès de l'Évangile, il proposa d'ordonner évêque quelqu'un de ses disciples. Mais Hildebolde, évêque de Cologne, le pressa d'accepter lui-même l'épiscopat. Il répondit par ces paroles de l'apôtre : *Il faut que l'évêque soit sans reproche.* « Hélas, reprit Hil- » debolde, on n'a pas observé cette règle à mon égard.» Il fit de nouvelles instances à Ludger qui fut enfin obligé de se rendre aux désirs du peuple, et à l'ordre de l'empereur. Il fut ordonné, l'an 801, premier évêque de la ville de Mimigarfort ou Mimigernfort, depuis nommée Munster, à cause d'un monastère de chanoines que le saint évêque y fit bâtir.

Il avait fait construire quelques années auparavant dans

Digitized by Google

une terre de son patrimoine le monastère de Werden, dont on rapporte la fondation à l'an 796. Il en fit bâtir un à Helmstat. L'empereur qui connaissait le saint usage qu'il faisait des biens de l'Église, lui donna avec l'évêché de Mimigarfort le monastère de Leuze en Brabant. Comme Ludger n'avait pas fait profession de la vie monastique, quoiqu'il en pratiquât les observances, dès qu'il fut élevé à l'épiscopat, il mangea de la chair, et quitta la cuculle. Mais il ne quitta pas le cilice qu'il portait caché sous ses habits.

Dieu fit connaître à ce saint évêque les maux que les Normands feraient un jour à la chrétienté. Il les prédit à sa sœur; et pour les prévenir, il eut un ardent désir d'aller prêcher l'Évangile à cette nation. Mais il ne put en obtenir la permission de l'empereur, qui le jugeait nécessaire en Allemagne.

Les grandes charités que faisait Ludger, donnèrent occcasion de le calomnier à quelques-uns de ces esprits envieux, qui empoisonnent toujours le bien qu'ils refusent d'imiter. Parce qu'il distribuait libéralement aux pauvres tous ses revenus, il fut accusé auprès de l'empereur, de dissiper les biens de son église, et eut ordre de venir rendre compte de sa conduite. Il se rendit à la cour, et prit un logement auprès du palais. Charlemagne ayant su son arrivée, le manda dès le matin. Ludger récitait alors son office. Il répondit qu'il irait à l'audience, quand il aurait fait ses prières. L'empereur impatient de le voir, envoya jusqu'à trois fois pour le presser, sans que rien obligeât le saint évêque de les interrompre. Quand il eut achevé, il alla saluer l'empereur, qui lui dit avec un peu d'émotion : « Évêque, d'où vient ce mépris de mes ordres; et pour- » quoi m'obliger à vous envoyer tant de messages? » « Grand prince, répondit-il, c'est que j'ai cru devoir pré- » férer Dieu à vous et à tous les hommes. C'est ce que » vous-même m'avez commandé de faire, en me donnant » mon évêché. » L'empereur fut si édifié de cette ré-

Digitized by Google

ponse, qu'il l'assura qu'il ne prêterait plus l'oreille aux rapports qu'on pourrait lui faire contre lui.

Le trait suivant fait encore bien sentir quelle attention St. Ludger voulait qu'on apportât en récitant l'office divin. Un jour étant en voyage, il se leva selon sa coutume pendant la nuit, pour dire matines; et se tenant debout près de son lit, il psalmodiait avec ses clercs. Un tison couvert de cendre lui envoyait au visage une épaisse fumée, qui l'incommodait fort. Un de ses clercs qui s'en aperçut, découvrit le feu, et alluma le tison, pour empêcher la fumée. Le saint évêque ne lui dit rien alors : mais le lendemain matin il le fit appeler, et lui imposa une pénitence de plusieurs jours, en faisant une leçon à ses autres clercs sur le soin avec lequel ils devaient éloigner les plus légères distractions en récitant l'office.

On rapporte deux célèbres miracles que fit St. Ludger depuis son épiscopat. Comme il était un jour à table, un aveugle vint crier à sa porte. Il envoya le diacre qui avait le soin des pauvres, lui porter du pain et de la viande. L'aveugle n'en ayant pas voulu, le diacre retourna lui chercher à boire : ce qu'il refusa aussi, en disant qu'il souhaitait seulement paraître devant l'évêque, afin qu'il le secourût. Le diacre qui ne comprit pas ce qu'il voulait, le laissa; et l'aveugle recommença à crier plus haut qu'auparavant. Ludger lui envoya de l'argent, qu'il refusa pareillement, en disant qu'il demandait seulement à parler au saint évêque. Il fut donc introduit, et Ludger lui dit : *Mon frère, que me voulez vous? Faites*, dit-il, *que je voie pour l'amour de Dieu. Que vous voyiez pour l'amour de Dieu!* reprit Ludger en s'étonnant de sa demande. Et à l'instant, quoiqu'il n'eût répété ces paroles que pour témoigner sa surprise, l'aveugle recouvra la vue; et s'étant mis à table, il but et mangea avec une grande joie.

Le second miracle ne fut pas moins éclatant. St. Ludger faisant voyage, trouva un jour de Dimanche un grand peuple assemblé à la campagne pour y voir pendre un

Digitized by Google

criminel. Il s'approcha de ce malheureux, et pria les juges de lui accorder la vie, ou du moins de remettre l'exécution à un autre jour. Mais le saint évêque qui était inconnu en ce lieu, fut insulté; et à peine put-il obtenir de parler un moment en particulier au criminel, pour entendre sa confession. Après quoi il continua sa route, et cet homme fut exécuté. Mais à peine Ludger fut-il arrivé à six milles de là, que celui qui venait d'être pendu, accourut se jeter à ses pieds, et lui raconta qu'après son départ, il avait été par son intercession miraculeusement délivré de la mort, et détaché du gibet.

Je n'ignore pas que plusieurs font gloire d'être incrédules touchant les miracles qu'on rapporte, même sur l'autorité des auteurs contemporains. Mais quand on reconnaît des saints, doit-on faire difficulté de reconnaître des miracles, puisque l'Église ne canonise de saints, qu'après avoir vérifié avec les plus grandes précautions, qu'ils en ont opéré?

Hildegrim, frère de St. Ludger, était aussi fort distingué par sa piété. C'est ce qui engagea Charlemagne à lui donner l'évêché de Châlons-sur-Marne. Mais il paraît qu'il le quitta après la mort de St. Ludger, qui arriva l'an 809 le 26 Mars, jour auquel il est honoré. Ludger, quoiqu'infirme sur la fin de sa vie, célébrait tous les jours la messe; et le dimanche de la Passion qui précéda la nuit qu'il mourut, il prêcha deux fois, la première à la messe du matin, et la seconde à celle qu'il célébra à neuf heures. Ses disciples voulurent l'enterrer à Werden, ainsi qu'il l'avait ordonné: mais le peuple s'y opposa; et l'on prit le parti de laisser le corps comme en dépôt dans l'église de Mimigarfort.

Tandis que nos saints cultivaient ainsi au loin la vigne du Seigneur, d'autres sanctifiaient de leurs vertus et de leur zèle le sol de la patrie. Deux pieux amis : Gommar ou Gomer et Rumold ou Rombaut, méritent une mention spéciale.

Gommar naquit dans le village d'Emblehem, situé à

Digitized by Google

près d'un mille de Lierre. Cette ville se nommait alors *Nives-donck* ou *Nieuwdonck* et lui appartenait. Ce n'était qu'une forêt inculte. Après avoir servi à la cour et dans les armées de Pépin, il se maria : mais il eut le malheur d'épouser une méchante femme, qui était comme une furie domestique, et qui pendant son absence maltraitait cruellement ses serviteurs et ses colons (*a*). Gommar qui avait autant de bonté, que sa femme avait de rigueur, les consola à son retour d'une expédition militaire, et les dédommagea de ce qu'ils avaient souffert. Ensuite sans renoncer au monde et au soin de sa famille, il se retira dans un oratoire, qu'il avait fait bâtir en l'honneur de Saint Pierre, et où il ne s'occupa qu'aux exercices de la piété et de la charité chrétienne. Dieu fit éclater la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles. St. Gommar est honoré comme le patron de Lierre le 11 Octobre.

Quant à St. Rumold, il paraît qu'il était d'origine Anglo-Saxone. A l'exemple de St. Willibrord et d'un grand nombre d'autres apôtres de sa nation, il avait quitté le sol paternel, pour aller annoncer l'Évangile aux idolâtres. Il fut ordonné évêque à Rome, sans être attaché à aucune église en particulier. Déjà ce fait s'est présenté plusieurs fois dans cette histoire. Le caractère épiscopal donnait du fonds à la parole des missionnaires et leur permettait de consolider leurs œuvres en s'associant de nouveaux prêtres. Rumold, (s'il faut en croire Théodoric, abbé de St.-Trond, qui écrivit vers l'an 1100, et qui fait plus d'autorité que les légendistes modernes), fut reçu avec amitié par le comte Odon et la comtesse son épouse, seigneurs de Malines. Il prédit à la comtesse que, malgré son âge avancé, elle mettrait au monde un fils, qui ferait sa gloire et celle de l'Église. La prédiction se vérifia et l'enfant reçut au baptême le nom de Libert. Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants de son âge, près de la rivière, il

(*a*) Nous avons remarqué ailleurs que ceux qu'on nommait alors *Colons*, étaient une sorte d'esclaves obligés de cultiver les terres de leur maître.

Digitized by Google

tomba dans l'eau et se noya. Rumold touché de la douleur de ses parents, le rappela à la vie. Le comte et la comtesse ne savaient comment lui en témoigner leur reconnaissance. Il ne demanda autre chose, sinon un terrain couvert de hêtres, pour y fonder un monastère. Ce qui lui fut aussitôt accordé. C'est dans ce couvent que fut élevé St. Libert. Il en était abbé, quand les Normands envahirent notre pays. Obligé de fuir jusqu'à St.-Trond, il y fut massacré par les barbares au pied des autels.

Nous ne trouvons dans Théodoric aucun détail sur l'apostolat de St. Rumold à Malines et dans ses environs. Il se contente de rapporter sa mort. Ce saint homme s'occupait de bâtir une chapelle, et se faisait un devoir de payer régulièrement chaque jour ses ouvriers. Deux de ces malheureux en conclurent qu'il devait posséder de grands trésors. Ils le suivirent un jour qu'il se promenait en priant, et, dès qu'ils se virent en lieu sûr, ils tombèrent sur lui et l'assommèrent. D'autres écrivains ajoutent que le Saint avait irrité un de ces misérables par ses charitables avertissements. Quoiqu'il en soit, les meurtriers pour cacher leur crime, jetèrent le cadavre dans l'eau. Une lumière miraculeuse parut au-dessus de la rivière. Ce qui engagea le comte Odon à ordonner des recherches. On trouva le corps du Saint, et on le transporta avec honneur dans l'Église qu'il avait bâtie lui-même. Des miracles sans nombre se firent sur son tombeau. C'est sans doute ce qui donna un accroissement si rapide à la ville de Malines.

Les habitants de notre métropole se distinguèrent toujours par un grand attachement envers leur auguste patron. Le père Sohier bollandiste a longuement décrit tout ce qu'ils ont fait pour l'honorer : la belle collégiale, les châsses, les fondations, la confrérie surtout établie sous son invocation; et il en conclut que si Louvain a la palme de la science et Anvers celle du commerce, Malines mérite de cueillir celle de la piété.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

De l'an 814 à l'an 855.

Lois ecclésiastiques sous Louis-le-Débonnaire; réforme des chanoines, des chanoinesses et des moines. — St. Chrodegand, St. Odulphe, St. Benoit d'Amiens et St. Adalard. — Zèle de l'empereur pour la conversion des peuples du Nord. — Belges qui furent les apôtres de la Scandinavie, Ebbon, St. Anschaire et St. Rombert. — Invasion des Normands.

La race carlovingienne venait d'offrir un spectacle unique dans l'histoire, une série de héros plus grands les uns que les autres : Pépin de Herstall, Charles-Martel, Pépin le Bref, Charlemagne; leurs descendants, plus faibles les uns que les autres, devaient descendre comme par degrés de ce faîte de gloire, et se laisser enfin enlever une couronne dont le poids les accablait. Mais le levain de révolte qui causa la fin de ces révolutions, fermenta *longuement*.

Charlemagne avait accoutumé pendant un long règne les esprits à l'obéissance; et son autorité en donna, pour ainsi dire, à son successeur, du moins pendant quelques années. Louis le Débonnaire parut même quelque-temps digne de succéder à ce grand prince, et il commença son règne par des actions de justice et de piété, telles qu'on avait lieu de s'en promettre du fils de Charlemagne.

Dès qu'il en eut appris la mort, il quitta l'Aquitaine, et se rendit en diligence à Aix-la-Chapelle, où la première chose qu'il crut devoir à la mémoire de l'empereur son père, fut d'en mettre le testament à exécution.

Après s'être acquité de ces devoirs d'un bon fils, Louis s'appliqua à remplir ceux d'un bon roi. Il voulut que

Digitized by Google

le premier usage de son autorité fut employé en faveur des églises. Il se fit apporter tous les priviléges qui leur avaient été accordés par ses prédécesseurs, les confirma, et en fit expédier de nouveaux actes signés de sa main. Ensuite les besoins de son peuple attirèrent son attention.

Il convoqua pour le premier Août de l'an 814 une assemblée à Aix-la-Chapelle, et envoya dans toutes les provinces des commissaires, pour informer des injustices et des vexations qu'on aurait faites sous le règne précédent. Il était persuadé que les meilleurs princes sont souvent trompés par ceux à qui ils donnent leur confiance; et lui-même nous en servira de preuve.

Les commissaires trouvèrent en effet que malgré la vigilance et les droites intentions de Charlemagne, ses officiers avaient commis bien des injustices. Ils en firent un rapport exact au nouvel empereur, qui s'appliqua à réparer les torts, en faisant restituer aux propriétaires les biens que le crédit et la violence leur avaient enlevés. Mais rien n'intéressa plus la piété et la compassion de ce prince, que les besoins d'une multitude d'étrangers qui, sacrifiant tout à la conservation de leur foi, s'étaient réfugiés sur les terres de France, pour avoir la liberté de la professer.

La cruelle tyrannie des Sarrazins qui régnaient en Espagne, avait obligé un grand nombre de chrétiens Espagnols, de se retirer dans l'étendue de la monarchie française, pour y conserver leur religion aux dépens de toute leur fortune. Charlemagne les y avait reçus avec une bonté qui ne servit pas moins que la barbarie des infidèles, à augmenter la colonie de ces illustres réfugiés. La protection que leur accorda l'empereur Louis, leur fit retrouver une nouvelle patrie dans l'exil auquel ils s'étaient eux-mêmes condamnés pour la foi. Ce prince mit avec plaisir au nombre de ses sujets des hommes si fidèles à Dieu; et pour les dédommager des pertes qu'ils avaient faites, il les exempta de presque tous les subsides. Il

Digitized by Google

leur donna même des terres dans la Septimanie, et dans la partie d'Espagne qui avait été conquise sur les Sarrasins, et réduite en solitude, comme dit l'empereur, par les marquis Français, c'est-à-dire, par les officiers qui gardaient les marches ou les frontières. (C'est la première fois que je trouve dans un acte public le nom de marquis devenu si commun de nos jours.) Cette constitution est datée du 1 Janvier, la première année de l'empire de Louis, indiction VIII^e^, c'est-à-dire l'an 815.

Elle aurait dû faire goûter le repos à ces infortunés, si peu dignes de l'être. Mais les seigneurs Espagnols qui étaient passés avec eux, et des comtes Français dont quelques-uns de ces réfugiés s'étaient rendus vassaux, se firent bientôt les tyrans de ceux qui fuyaient la tyrannie des Sarrasins. L'empereur qui en fut informé, publia un autre édit, pour modérer la puissance et réprimer l'avarice des uns et des autres.

C'est ainsi que ce prince travaillait dès-lors à mériter le surnom de *Pieux* ou de *Débonnaire* (*a*), que la postérité est convenue de lui donner.

Cependant, comme son père, il s'occupa avant tout du bon exemple de ceux qui doivent guider les peuples dans les voies du salut. Il convoqua à cet effet un nombreux concile à Aix-la-Capelle sur la fin de l'automne de cette même année 816. Les évêques s'étant assemblés dans le palais, l'empereur les exhorta à examiner avec soin tout ce qui pourrait être un objet de réforme. Il souhaita en particulier qu'on délibérât sur ce qu'il convenait de faire à quelques évêques ou abbés qui, partie par ignorance, partie par négligence, ne veillaient point à l'instruction de leurs inférieurs, et n'exerçaient pas l'hospitalité. La

(*a*) Quelques auteurs ont cru que le nom de *Débonnaire* avait été donné par mépris à ce prince, à cause de la trop grande bonté qui avilissait en lui la majesté impériale. Mais une preuve que c'est un éloge qu'on a voulu lui donner, c'est qu'on trouve sur ses médailles ou monnaies, *Ludovicus pius. Louis le Débonnaire.*

Digitized by Google

réforme des chanoines et des chanoinesses attira ensuite l'attention de l'Empereur. Les uns et les autres étaient tombés dans un relâchement qui déshonorait la religion. Pour les rappeler à l'esprit de leur état, Louis proposa au concile de faire une collection exacte de tout ce qui était marqué dans les synodes et dans les Saints Pères touchant la vie et les devoirs, tant des chanoines que des chanoinesses.

Les pères ayant ouï ce discours, levèrent les mains au ciel pour remercier Dieu d'avoir donné à l'église un prince si bon, si pieux, si zélé. Ils chargèrent Amalaire, diacre de Metz, distingué par son érudition, de recueillir dans les écrits des docteurs ce qu'il jugerait le plus à propos, et l'empereur lui fit donner pour ce travail communication des livres de son palais.

Voici un résumé succinct de son œuvre, qui prouve que l'Église a toujours été animée du même esprit, puisque tout ce qui s'y trouve est tiré soit des pères, soit des conciles.

Les huit premiers chapitres sont empruntés à St. Isidore. On y fait voir les offices des *tonsurés* et des *minorés ;* et comment tous ces offices ont été préfigurés quoiqu'imparfaitement, dans l'ancienne loi. En même temps que les offices de chaque ordre, on y trouve les vertus spéciales qu'il exige. Quant à la prêtrise, St. Isidore montre que cet ordre a commencé dans Pierre, comme dans sa source, vu que c'est à lui que Jésus-Christ a dit : « *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* »

Les articles suivants jusqu'au 33e, sont tirés du même père, ainsi que de St. Augustin, de St. Jérémie, de Saint Grégoire-le-Grand et du livre de la vie contemplative attribué à St. Prosper. Ils montrent quelles sont les qualités requises dans les pasteurs et les chefs de l'église : quels doivent être leur science, leur zèle, leur prudence, leur vigilance; et comment ils doivent prêcher d'exemple à leurs ouailles.

Digitized by Google

A ces extraits sont joints des règlements, tous également appuyés des décrets des conciles et des pontifes romains. On y défend aux chanoines d'habiter avec d'autres femmes que leurs mères, leurs tantes, leurs sœurs, ou du moins de telles personnes qu'elles ne puissent leur attirer le moindre soupçon; on défend encore de passer d'une église à une autre sans la permission de son évêque, d'entrer dans les auberges, d'assister aux spectacles, de faire le commerce, etc.

Viennent ensuite, de l'article 94 à l'article 113, des observations sur l'état clérical. Les *clercs*, y est-il dit, sont ceux qui ont pris Dieu pour leur part et leur héritage. Parmi ces clercs, il en est qui vivent sous la direction de leurs évêques, d'autres vivent sans chef et sans règle. Ceux-ci ne sont ni laïques proprement dits, ni ecclésiastiques; ni laïques puisqu'ils ne peuvent exercer les emplois, ni ecclésiastiques vu qu'ils ne s'occupent point des choses de Dieu, mais se livrent sans frein et sans honte à leurs penchants vicieux. Vrais monstres, comme ces êtres anormaux, dont on ne saurait dire si ce sont des hommes ou des animaux sans raison.

Le concile ajoute enfin à l'œuvre d'Amalaire ses propres décisions. Elles sont renfermées dans 32 articles dont nous citerons les plus remarquables d'après le père Longueval.

C'est se tromper grossièrement, que de prétendre que la voie étroite et la sévérité de l'évangile, ne sont que pour les moines. Non-seulement les clercs sont obligés aussi de les embrasser, mais encore tous les autres fidèles.

L'institut des chanoines est le plus parfait, et ils doivent vivre d'une manière convenable à l'excellence de leur vocation. Car quoique les canons ne défendent pas aux chanoines de porter du linge, de manger de la chair, de donner et de recevoir, d'avoir des biens en propre, et des biens de l'église, ce qui est entièrement défendu aux moines; les chanoines ne doivent pas moins que les moines, travailler à éviter les vices et à acquérir les ver-

Digitized by Google

tus. (On voit par la différence qu'on met ici entre les moines et les chanoines, que ceux-ci quoique vivant en communauté, n'étaient pas religieux, puisqu'ils conservaient la propriété et l'usage de leurs biens propres, et que de plus ils pouvaient avoir des biens de l'église, c'est-à-dire, des bénéfices : ce qui n'était point alors permis aux moines.)

Les biens des églises ne doivent être regardés que comme la paye des soldats de Jésus-Christ, et la nourriture des pauvres.

Les cloîtres des chanoines doivent être si bien fermés de toutes parts, qu'on ne puisse y entrer ni en sortir que par la porte.

On ne doit pas recevoir plus de chanoines dans la communauté que l'église n'en peut nourrir. (Le nombre des chanoines de chaque église n'était pas encore fixé.)

On blâme les évêques qui ne recevaient au nombre de leurs chanoines que des serfs de leur église, afin qu'ils n'osassent se plaindre.

Les clercs qui ayant des biens en propre et des biens de l'église, rendent service à l'église, recevront de la communauté leur nourriture, et leur part des aumônes ou des offrandes : mais ceux qui n'ayant ni biens en propre, ni biens de l'église, servent néanmoins l'église, recevront de plus leur habillement.

La nourriture sera la même pour toute la communauté sans distinction de personnes. Les chanoines auront chacun quatre ou cinq livres de vin selon la richesse de l'église. Les jours de fête, les supérieurs régaleront la communauté le mieux qu'il leur sera possible.

Les supérieurs s'appliqueront encore d'avantage à donner la nourriture spirituelle à leurs inférieurs. Nul chanoine ne demeurera oisif; mais chacun s'appliquera à la lecture, à la prière, ou à l'étude et au service de l'église. Tous assisteront chaque jour à toutes les heures de l'office et à la conférence, où on lira cette règle,

Digitized by Google

ou quelque autre livre de piété : ils y demanderont des pénitences pour les fautes qu'ils auront commises; et l'on y traitera des affaires de l'église. (Cette conférence était ce qu'on a depuis nommé le chapitre, parce qu'on y lisait un chapitre de la règle ou de la sainte écriture.) Personne ne couchera hors du dortoir, ne mangera hors du réfectoire, et ne sortira de la maison, sans permission. On fera pendant la table une lecture que tous écouteront en silence.

Les habits des chanoines doivent être modestes et propres : mais il faut éviter la vanité et l'affectation.

On recommande à tous d'assister modestement à toutes les heures canoniales : ils doivent se tenir debout en psalmodiant; et l'on ne permet qu'aux infirmes de porter des bâtons au chœur, pour s'appuyer.

Si quelqu'un par négligence manque à se rendre aux heures de l'office, s'il entre immodestement dans l'église, s'il n'assiste pas à la conférence, s'il vient tard à table, s'il sort sans permission ou commet quelque autre faute semblable, il sera d'abord averti en secret trois ou quatre fois : s'il ne se rend pas docile à ces avis, il sera réprimandé publiquement : après quoi, s'il ne se corrige point, il sera réduit au pain et à l'eau, séparé de la table et du chœur. Toutes ces pénitences étant inutiles, on le condamnera à être fouetté, si l'âge et la qualité du coupable le permettent. S'il demeure incorrigible, on l'enfermera en une prison qui sera ménagée daus le cloître. Enfin si tous ces remèdes sont sans effet, on le conduira à l'évêque, qui le condamnera canoniquement et le retranchera de la société des autres. On avertit les supérieurs de se souvenir en punissant les fautes, que l'église est comparée à une colombe; parce qu'elle ne déchire pas de ses ongles, mais qu'elle frappe doucement de ses ailes.

On prendra un soin particulier de l'éducation des enfants qui sont élevés dans la communauté; et ils seront dans une chambre séparée sous la discipline d'un sage

Digitized by Google

vieillard. (On recevait de jeunes enfants pour être chanoines, comme on en recevait dans les monastères pour être moines.)

On recommande en particulier aux chantres, la modestie, l'humilité et la sobriété.

Pour le choix des prévôts et des autres supérieurs de la communauté sous l'évêque, on aura moins égard à l'ancienneté qu'au mérite.

Les évêques doivent établir un hôpital, pour l'entretien duquel ils assigneront des biens ecclésiastiques, outre les dîmes de toutes les terres de l'église. De plus les chanoines donneront pour cela la dîme de tous les fruits et de toutes les offrandes qu'ils recevront. Cet hôpital autant qu'il se pourra, doit être près de la communauté des chanoines; afin qu'ils puissent aller commodément servir les pauvres. et leur laver les pieds, du moins en carême. (On voit encore en quelques villes d'anciens hôpitaux bâtis près du cloître des chanoines.)

Quoiqu'il soit permis aux chanoines d'avoir des maisons en propre, il faut qu'il y ait dans l'enceinte du cloître une maison particulière destinée pour les chanoines infirmes, qui n'ont pas de maison à eux, où ils puissent se retirer; et l'on doit les y traiter avec beaucoup de charité.

Le portier sera choisi entre les chanoines. Après complies, il portera les clefs au supérieur. Il ne laissera pas entrer les femmes, même dans le cloître; et les chanoines ne leur parleront qu'en présence de témoins.

On reconnait aisément que la règle que St. Chrodegand ou Chrodegange avait dressée pour ses chanoines, a fourni le fond de celle-ci, qui servit depuis de règle universelle. Ce Saint était Belge d'origine. Né d'une famille illustre de la Hesbaie, il avait été élevé dans le monastère de St. Trond. Nommé évêque de Metz, il s'appliqua surtout à rendre édifiante la conduite de son clergé. Outre les dispositions dont il est parlé dans les 32 articles, il

Digitized by Google

avait décreté que les chanoines se lèveraient à 2 heures de la nuit durant tout l'hiver, (c'est-à-dire depuis le 1 Novembre jusqu'à Pâques), pour chanter Matines et Laudes dans le chœur. Les dimanches et les fêtes, ils chantaient de quarante à cinquante psaumes. A la pointe du jour on chantait Primes; celles-ci achevées, on se rendait au chapitre pour entendre la parole de Dieu et les avertissements de l'évêque. Après quoi commençait le travail manuel. Les chanoines observaient trois grands jeûnes par an, d'abord pendant les quarante jours qui précèdent Noël, puis quarante jours avant Pâques, et enfin quarante jours avant la Pentecôte.

Cette règle eut un modèle accompli dans la personne de St. Odulphe, prêtre d'Utrecht, dont la fête se célèbre le 12 Juin. St. Frédéric, évêque de la même ville, le regardait comme le père de sa communauté de chanoines, et le leur proposait souvent comme un type achevé de piété, d'abstinence, de veilles, de charité envers les malades et de prudence dans l'administration des biens ecclésiastiques.

Revenons au concile d'Aix. A la règle des chanoines, il en joignit une pour les chanoinesses, qu'il nomme *Sanctimoniales*, pour les distinguer des filles consacrées à Dieu qui étaient proprement religieuses, et qu'on appelait *Moniales*. Cette règle est aussi un précis des plus belles instructions que les Saints Pères ont données aux Vierges Chrétiennes. « C'est, disent les évêques, comme un bou» quet de fleurs choisies parmi celles d'une belle prairie.» Elle contient quarante-huit chapitres qui composent le second livre des actes de ce concile. Les six premiers sont des extraits de St. Jérôme, de St. Cyprien, de St. Césaire et de St. Athanase pour les règlements des Vierges consacrées à Dieu. Voici le précis des autres.

Les abbesses doivent en tout montrer l'exemple. Il ne leur est pas permis de sortir du monastère, comme elles font souvent, ni de demeurer dans des mai-

Digitized by Google

sons de campagne, on de porter des habits de soie. Le concile cite sur les devoirs des abbesses une belle lettre de St. Césaire à l'abbesse Oratoria, où il lui parle ainsi : « Quand vous annoncez la parole de Dieu à vos sœurs, » songez auparavant à exprimer dans vos actions, ce que » vous prêchez par vos discours. Soyez la première à » l'Église, et sortez-en la dernière. Que la nourriture et » la table soient communes entre vous et vos inférieures, » que votre estomac éprouve la mortification que prêche » votre langue; de peur que vos sœurs ne puissent dire » tout bas : oh! qu'on a bonne grâce de prêcher l'absti- » nence après un bon repas, où l'on ne s'est rien refusé!... » Vous devez porter en main la verge et le bâton, la » verge pour châtier les coupables, et le bâton pour les » soutenir après les avoir châtiées. » On a pu remarquer par cet extrait que les abbesses faisaient des exhortations à leurs religieuses.

Il faut un grand choix dans la réception des chanoinesses. Elles pourront garder leurs biens et jouir de leurs revenus. Mais avant que d'entrer dans le monastère, elles doivent nommer quelqu'un pour administrer ces biens, et pour les défendre en justice, s'il est besoin; afin qu'elles ne soient pas distraites par le soin du temporel. Du reste, elles faisaient vœu de chasteté, gardaient la clôture, étaient soumises à l'abbesse et obligées de se trouver au chœur à toutes les heures de l'office divin.

La nourriture sera la même pour toutes les chanoinesses. On leur donnera à chacune par jour trois livres de vin : mais on diminuera la quantité de vin à proportion de la pauvreté de l'Église, et de la rareté du vin dans le pays. Les abbesses fourniront selon leur pouvoir la chair, le poisson, les légumes et le bois nécessaire; et afin que les chanoinesses soient mieux nourries, les abbesses mangeront avec elles au réfectoire. De plus, elles donneront tous les ans de la laine et du lin aux chanoi-

Digitized by Google

nesses, afin qu'elles fassent des habits. (On voit ailleurs que leurs vêtements étaient noirs.)

Il est à propos que l'abbesse nomme trois ou quatre chanoinesses d'une vertu reconnue, en présence desquelles les autres pourront parler aux hommes qui leur apporteront les choses nécessaires.

Il est permis aux chanoinesses d'avoir des servantes laïques : mais on doit veiller à ce que ces servantes, qui ont la permission d'aller en ville, n'en rapportent pas dans le monastère des airs mondains et trop libres, qui soient une occasion de chute à leurs maîtresses.

On recommande particulièrement l'éducation des jeunes filles qui sont instruites dans le monastère.

Les prêtres qui doivent dire la messe aux chanoinesses, auront leur demeure près de la communauté, et ils n'y entreront que pour célébrer les saints mystères. Il y aura pendant l'office et la messe un voile qui cachera les chanoinesses. Si quelqu'une veut se confesser, elle le fera dans l'Église, afin qu'elle soit vue par les autres. On pourra confesser les infirmes dans leurs chambres; mais le prêtre aura avec lui un diacre et un sous-diacre témoins de ses actions. On établira un hôpital près du monastère; et dans l'intérieur du monastère, il y aura un lieu destiné pour recevoir les pauvres femmes; afin que les chanoinesses puissent du moins en carême leur laver les pieds. Le reste de la règle est semblable à celle des chanoines.

L'empereur envoya un exemplaire de ces deux règles aux métropolitains avec une lettre circulaire, par laquelle il leur ordonne de tenir une assemblée des évêques et des autres prélats de leur province, d'y faire lire ces règles, d'en donner des copies exactes à chaque communauté de chanoines ou de chanoinesses, et de veiller à ce qu'elles y soient mises en pratique; « afin, dit-il, que quand nous » enverrons nos commissaires dans tout notre empire » au mois de Septembre prochain, pour informer de

Digitized by Google

» l'exécution de ces ordres, nous n'ayons qu'à nous » louer du zèle des évêques. Car nous nous informerons » avec soin quels sont les prélats qui nous auront obéi, » en faisant bâtir des cloitres pour les chanoines et des » hôpitaux pour les pauvres, et en leur assignant les » revenus nécessaires; ou quels sont ceux qui par ava- » rice, auraient chassé les clercs que la solde de Jésus- » Christ peut nourrir. Nous avons donné une année de » délai, afin de rendre la désobéissance inexcusable : si » ce terme écoulé, quelqu'un est trouvé coupable de » négligence, il servira d'exemple pour intimider les » autres. »

Les cloitres, dont on voit encore des vestiges dans la plupart des cathédrales ou des collégiales, ne servent plus qu'à faire voir que l'empereur fut obéi, et que la vie commune a été longtemps en usage parmi les chanoines.

En conséquence du concile d'Aix-la-Chapelle, et sur les représentations des évêques, l'empereur publia la même année un capitulaire de vingt-neuf articles, pleins de règlements fort avantageux à la religion.

Par le second article, ce prince rend à l'Église la liberté des élections : sur quoi il s'exprime ainsi. « Pour » nous conformer aux dispositions des saints canons qui » nous sont connus, nous consentons, selon la demande » du clergé, que l'Église jouisse librement de ses droits, » et que les évêques soient choisis du diocèse selon les » canons, sur le suffrage du clergé et du peuple, sans » égard, ni à la qualité des personnes, ni à leurs pré- » sents, mais seulement au mérite. »

L'empereur rend pareillement aux moines la liberté d'élire leurs abbés; et il marque qu'outre la règle des chanoines qu'il confirme, il avait fait dresser des règlements particuliers pour la conduite des moines.

Les deux tiers des donations qui seront faites aux églises lesquelles sont déjà riches, seront appliqués aux pauvres, et l'autre tiers à l'entretien des clercs ou des

Digitized by Google

moines. Si les églises ne sont pas riches, les donations seront partagées également entre le clergé et les pauvres, à moins que le donateur n'ait autrement déterminé l'usage qu'on doit en faire.

Défense aux ecclésiastiques d'accepter des donations faites au préjudice des proches parents ou des enfants, qui seraient par là frustrés de la succession de leurs pères. On déclare ces sortes de donations nulles, et l'on menacedu concile et de l'empereur les clercs qui les auraient acceptées.

On n'établira pas de prêtres dans quelque église que ce soit, et on ne les en chassera pas, sans l'autorité et le consentement de l'évêque. Mais quand les laïques présenteront à l'évêque des prêtres de bonnes mœurs et de saine doctrine, pour les établir dans leurs églises, l'évêque ne les refusera pas. (On voit ici bien marqués le patronage laïque, qui donne droit de présenter aux bénéfices, et la nécessité du *visa* de l'évêque.)

On ne donnera pas en gage les vases sacrés, si ce n'est pour racheter les captifs.

Tous les prêtres qui ne sont éloignés de la ville épiscopale que de quatre ou cinq milles, iront en personne le Jeudi-Saint y quérir le saint Chrême. Pour ceux qui sont plus éloignés, il suffira que l'évêque charge un prêtre de le porter à huit ou dix de ses confrères. On ne choisira pas le temps du carême pour faire venir les prêtres de la campagne à la ville, afin de les instruire : on doit pour cela prendre un autre temps de l'année. (On supposait que les prêtres pendant le carême étaient occupés à instruire leurs peuples, pour les préparer à la fête de Pâque.)

On recommande aux évêques, ainsi qu'ils l'ont promis, de n'être pas à charge au peuple, quand ils vont prêcher ou confirmer par les paroisses.

Les évêques donneront à leurs peuples la nourriture de la divine parole par eux-mêmes, et par d'autres qu'ils com-

Digitized by Google

mettront à leur place; et ils auront soin que les prêtres aient un missel, un lectionnaire et les autres livres qui leur sont nécessaires, le tout bien correct.

On vit bientôt dans le clergé, et surtout parmi les chanoines, d'heureux fruits du zèle de l'empereur pour la réforme des mœurs. « Ce fut alors, dit l'auteur contemporain de sa vie, que les clercs et les évêques commencèrent à quitter leurs baudriers d'or et leurs ceintures chargées de coutelas garnis de pierreries, aussi bien que les habits précieux et les éperons qu'ils portaient; et si quelque ecclésiastique affectait encore des parures propres aux laïques, ils était regardé comme un monstre. » On voit par ses traits à quel excès le clergé même avait porté le luxe, et combien la réforme y était nécessaire.

Il restait à consommer la réforme de l'état monastique, qu'on n'avait fait qu'ébaucher au concile d'Aix-la-Chapelle. Pour réussir dans ce projet, on jugea qu'il fallait commencer par établir l'uniformité dans tous les monastères qui suivaient encore des usages différents. Ce fut à ce dessein que l'empereur assembla à Aix-la-Chapelle, l'an 817, un grand nombre d'abbés et de moines; afin qu'après s'être concertés ensemble, ils convinssent d'une règle commune et d'une manière de vie uniforme.

St. Benoit d'Aniane, le plus distingué d'entre les abbés de France par sa piété et sa prudence, fut l'âme de cette assemblée. Comme la règle de St. Benoit devait servir de modèle à la réforme qu'on voulait établir, il commença par en faire la lecture aux abbés et aux moines assemblés avec lui, leur en expliquant les endroits obscurs, et faisant sentir les abus qui s'étaient glissés dans la plupart des monastères, par négligence à suivre les observances qu'elle prescrit. Mais quelque sainte et sage que soit cette règle, on jugea qu'elle n'entrait pas sur plusieurs points dans un assez grand détail, et que pour réprimer les nouveaux désordres qui s'étaient introduits, il fallait de

Digitized by Google

nouveaux règlements. On convint donc de dresser une explication et une espèce de supplément de la règle, que tous les abbés et les moines de l'Assemblée promirent d'observer. Il contient quatre-vingts articles, dont je ne rapporterai que ce que j'y remarque de particulier.

On fera l'office divin, comme il est marqué dans la règle de St. Benoit.

Les moines laveront eux-mêmes leurs habits. Ils ne se feront raser en Carême que le Samedi-Saint. Pendant le reste de l'année, ils seront rasés tous les quinze jours. Le prieur pourra permettre l'usage du bain.

Les moines, excepté les malades, ne mangeront point de volaille, ni dans le monastère, ni hors du monastère, en aucun temps, si ce n'est à Noël et à Pâque quatre jours seulement, quand le monastère aura de quoi en fournir. Ils ne mangeront ni fruits, ni salades, hors des repas.

Quand un moine sera repris par son prieur, il dira, *meâ culpâ*, se prosternera à ses pieds et demandera pardon : ensuite s'étant levé par ordre du prieur, il lui répondra avec humilité.

On ne les enverra pas en voyage sans leur donner un compagnon. On leur défend d'être parrains, et de donner le baiser aux femmes en les saluant.

Leurs habits ne seront ni vils, ni précieux, mais d'une honnête médiocrité.

Ils se laveront les pieds les uns aux autres en Carême comme dans un autre temps. Le Jeudi-Saint, l'abbé lavera et baisera les pieds de ses religieux ; et ensuite il leur servira à boire. (C'est encore l'usage en bien des églises de donner à boire le Jeudi-Saint à ceux dont on a lavé les pieds.)

Les moines qui seront enfermés pour crimes, auront une chambre à feu et tout près quelque endroit où ils pourront travailler à ce qu'on leur ordonnera.

Les abbés pourront avoir des celles, c'est-à-dire, de

Digitized by Google

petits monastères de moines ou de chanoines, pourvu qu'il n'y ait pas moins de six religieux ou de six chanoines, qui vivent ensemble. (C'est l'origine des prieurés dépendants des monastères.)

On jeûnera au pain et à l'eau le Vendredi-Saint.

On distribuera aux pauvres la dîme de tout ce qui est donné, tant à l'église qu'aux moines.

On lira d'abord au chapitre le martyrologe, ensuite la règle, ou quelque Homélie.

On permet aux moines l'usage de la graisse tous les jours, excepté le Vendredi et vingt jours avant Noël. (On voit par là qu'on ne faisait pas encore maigre les Samedis. On usait de graisse pour les sauces dans les pays où l'huile était rare.)

Ces règlements eurent dans la suite une autorité presque égale à la règle de St. Benoit. Ils furent reçus jusqu'en Italie; et l'auteur de la chronique du Mont-Cassin qui en parle, quoiqu'il n'en compte que soixante-et-douze, dit qu'ils furent observés comme la règle de ce saint patriarche des moines d'Occident. L'empereur chargea St. Benoit d'Aniane et Arnoux, abbé de Nermoûtier, de faire la visite de tous les monastères de son empire, et de régler la discipline suivant ces nouveaux statuts. Mais le seul nom de réforme est odieux surtout à ceux qui en ont le plus de besoin. Il y eut à ce sujet du trouble en plusieurs monastères; et dans quelques communautés, les moines aimèrent mieux changer d'état et recevoir la règle des chanoines, que d'embrasser la nouvelle réforme (*a*).

Un Belge faisait alors la gloire de l'état monastique à Corbie dont il était abbé. St. Adalard naquit à Huysse-lez-Audenaerde. Ce village lui appartenait ainsi que celui de Berthem près de Louvain. Il était de sang royal, fils de Bernard oncle de Charlemagne. Il avait gouverné avec tant de sagesse le royaume d'Italie sous Pépin, frère de

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. V.

Digitized by Google

l'empereur Louis, que tout étranger qu'il était, il s'attira durant son ministère l'amour et l'estime des Italiens. Le Pape Léon III, qui connaissait sa vertu et sa prudence, avait en lui une telle confiance, qu'il lui dit un jour en riant : *Sachez que si vous me trompez, je ne me fierai jamais à aucun Français.*

Après la mort de Pépin, Adalard demeura encore quelque temps en Italie avec le comte Vala son frère, qui gouvernait sous la minorité du jeune roi Bernard, fils et successeur de Pépin. Le saint abbé s'était rendu à Rome, tant pour satisfaire sa dévotion, que pour conférer avec le Pape sur quelques affaires, lorsqu'on y apprit la triste nouvelle de la mort de Charlemagne. Il quitta aussitôt l'Italie et revint en France, où les affaires de son monastère le rappelaient au commencement du nouveau règne.

Il assista l'an 814, avec les évêques et les abbés de la province de Rheims, au concile que l'archevêque Vulfaire tint à Noyon, pour terminer un différend entre Vindilmare de Noyon et Rothade de Soissons, touchant les limites de leurs diocèses. C'est tout ce qu'on sait de ce concile, où se trouvèrent neuf évêques, deux archevêques, huit abbés et quatre comtes. Adalard qu'on sut écarter des affaires sous le nouveau règne, se retira après le concile à son monastère de Corbie : mais l'envie ne l'y laissa pas longtemps goûter les douceurs de la solitude.

Le saint abbé et son frère le comte Vala, n'avaient pas lieu d'être contents du gouvernement. Mais quoiqu'ils n'eussent plus de part aux affaires, ils n'en avaient guères moins de pouvoir sur l'esprit des peuples, qui voyaient réunis en eux un grand mérite, de grands biens, et une haute naissance. On fit craindre à l'empereur qu'ils ne se servissent du crédit qu'ils avaient encore, pour recouvrer celui qu'il leur avait ôté; et comme la politique mondaine veut qu'on se défie de ceux à qui on a donné des sujets de mécontentement, on vint aisément à bout de

Digitized by Google

rendre suspecte au nouvel empereur la fidélité de St. Adalard, et celle de ses frères. Ce prince sans autre sujet que les soupçons qu'on lui avait inspirés, lui envoya ordre de sortir de Corbie, et de se retirer à Noirmoûtier, qu'il lui assigna pour le lieu de son exil. Un moine nommé Adalard, qui avait l'esprit aussi bien que le nom du saint abbé, fut élu pour gouverner pendant son absence le monastère de Corbie.

C'est une grande consolation dans un revers subit de fortune, que de n'avoir rien à se reprocher. Adalard ne parut point abattu par une disgrâce, qu'il savait n'avoir pas méritée : il la regarda comme une faveur du ciel, qui le rendait à son état; et il partit pour le lieu de son bannissement avec plus de joie, qu'il ne serait parti pour la cour, dont le séjour lui paraissait un véritable exil, avant même qu'il en eût éprouvé l'ingratitude. Deux archevêques qui étaient venus pour le consoler, furent si édifiés de ses sentiments, qu'ils ne purent le quitter sans verser des larmes. Ils osèrent même aller faire des reproches à l'Empereur, d'avoir ainsi traité un personnage de ce mérite. Le prince parut en avoir honte; mais il en eut encore plus de changer sitôt; et Adalard resta sept ans en exil.

Ce qui lui fut le plus sensible, c'est que toute sa famille fut enveloppée dans sa disgrâce. Bernaire, son frère, qui était moine à Corbie, fut relégué au monastère de Lérins, et ensuite à celui de St. Benoît-sur-Loire. Le comte Vala son autre frère, eut ordre de quitter la cour : mais il fit plus qu'on ne lui ordonnait; il quitta même le monde, dont il éprouvait l'injustice et la vanité, et il vint à Corbie demander humblement l'habit monastique. Cette communauté affligée en fut extrêmement consolée, et crut avoir retrouvé en lui ce qu'elle avait perdu dans la personne d'Adalard.

En effet, Vala avait rempli avec distinction les premières dignités de la milice et du Palais. Charlemagne l'avait fait élever à sa cour avec la distinction due à un

Digitized by Google

jeune seigneur qui avait l'honneur de lui appartenir. Ce prince ayant eu un jour quelque mécontentement de lui, voulut l'humilier, et le fit appliquer aux ministères les plus vils du palais. Mais le jeune Vala soutint cette épreuve avec une résignation et un courage, qui engagèrent Charlemagne à lui rendre son estime et ses bonnes grâces. Vala avait épousé une fille de St. Guillaume de Gellon : ce qui fait croire que si sa femme n'était pas morte, lorsqu'il se fit moine, elle embrassa aussi la vie religieuse.

Ces illustres frères avaient deux sœurs, Gondrade et Théodrade. La première était un des ornements de la cour par sa beauté, par son esprit et par sa pudeur, qu'elle conserva toujours sans atteinte au milieu des écueils, où est exposée une vertu aussi délicate que précieuse. Elle fut reléguée à Poitiers au monastère de Ste. Radegonde. On épargna Théodrade qui avait embrassé la vie religieuse après avoir été quelque temps mariée; et on la laissa dans le monastère de Notre-Dame de Soissons, dont elle était alors abbesse.

L'empereur revint enfin de ses préjugés contre Adalard. Il le rappela de son bannissement avec son frère Connaire, l'an 821. Le saint abbé profita de son retour pour exécuter le projet que lui avait confié Charlemagne d'envoyer une colonie de religieux en Saxe, pour y raffermir la religion catholique. Adalard avait à cet effet élevé de jeunes Saxons dans toutes les observances de la vie monastique. Il alla lui-même en Saxe avec son frère Vala; et ayant trouvé une situation fort avantageuse sur le Weser, ils en conférèrent avec les évêques, les comtes et les autres seigneurs de la province. Après quoi, s'étant rendus en ce lieu le 6 Août l'an 822, ils s'y prosternèrent en prières, chantèrent des Psaumes, et récitèrent des Litanies, comme pour en prendre possession. Ensuite ils tracèrent l'enceinte du monastère, en plantant des piquets, désignèrent l'emplacement de l'église, la demeure des moines, et les autres édifices.

Digitized by Google

Tout étant ainsi marqué, ils prièrent l'évêque diocésain de venir bénir ce lieu, de le nommer la nouvelle Corbie, et de planter une croix dans l'enceinte où devait être le grand autel : ce qui fut fait le 25 du même mois. On commença dès le même jour à bâtir, et en un mois l'ouvrage fut si avancé, que la nouvelle colonie put venir s'y établir avec tous ses ameublements. La prise de possession se fit par une messe solennelle. On peut juger que des bâtiments achevés en si peu de temps n'étaient pas fort magnifiques. On ne croyait pas que les monastères où l'on professe la pauvreté, dussent être bâtis comme des palais.

L'année suivante, St. Adalard fit un second voyage à la nouvelle Corbie pour achever de régler toutes choses, et il songea à y établir un abbé. Il jeta les yeux sur un jeune religieux de l'ancienne Corbie, nommé Warin. Il avait été un des premiers officiers de la cour; et il était fiancé à une fille aussi distinguée par sa beauté que par sa noblesse, lorsqu'il quitta tout pour embrasser la vie monastique. Sa sagesse et sa ferveur firent oublier sa jeunesse; et Adalard proposa aux moines de la nouvelle Corbie de l'élire pour leur abbé. Ils témoignèrent plus d'inclination pour Vala; et la chose demeura indécise jusqu'à la mort d'Adalard, qui gouverna en même temps les deux Corbies, quelque éloignés que fussent ces deux monastères, et quelque envie qu'il eût de renoncer au gouvernement de l'un et de l'autre, pour vivre en simple particulier. Mais ses religieux s'y opposèrent toujours.

Adalard avait en effet toutes les qualités dont l'assortiment peut former un bon supérieur. Sa naissance lui donnait une grande autorité, sa vertu le faisait respecter, et sa bonté naturelle lui gagnait les cœurs. Il n'avait de la dureté que pour lui-même, et que de l'indulgence pour les autres, sans cependant que sa douceur dégénérât en faiblesse. Ses religieux qui avaient intérêt de le conserver, lui faisaient souvent des reproches de l'excès où il leur

Digitized by Google

paraissait porter ses austérités. Il leur répondait : « Soyez » en repos, mes frères, j'aurai soin de ma santé, et je » ferai en sorte que votre serviteur ne meure ni de faim » ni de fatigue. » On ne peut pas dire en effet qu'il ait avancé sa mort par ses mortifications ; puisque malgré la rigueur avec laquelle il traitait son corps, il vécut jusqu'à l'âge de près de quatre-vingts ans.

Ce saint abbé tomba malade trois jours avant la fête de Noël de l'an 825, et il ne laissa pas d'assister ce saint jour à l'office de la nuit avec ses religieux, et de donner ses ordres à l'ordinaire pour le gouvernement de la communauté. Le mal augmentant les jours suivants, il se fit dire tous les jours la messe dans l'oratoire de St. Martin, pour lequel il avait une dévotion particulière, et y reçut tous les jours la sainte communion.

Ayant connu que son heure approchait, il fit assembler ses religieux et les ayant fait asseoir à terre, il leur dit :

« Je vais rendre compte à Dieu de la manière dont j'ai » conduit les ouailles qu'il a confiées à mes soins. Sachez » que vous lui rendrez pareillement compte de la ma- » nière dont vous m'avez obéi ; et au jour terrible du ju- » gement vous me verrez lui présenter le profit que j'au- » rai fait auprès de vous avec les talents qu'il m'a donnés. » En attendant, si j'ai commis quelque faute à votre » égard, je vous prie de me la pardonner, comme je vous » pardonne de la part de J.-C. celles que vous pourriez » avoir faites à mon égard. »

Adalard ne songea plus ensuite qu'à purifier sa conscience des plus légères souillures qu'il pouvait avoir contractées. Il repassa toutes les actions de sa vie passée avec une exactitude qui allait jusqu'au scrupule. Ne pouvant calmer les inquiétudes de sa conscience sur certains articles qui demandaient de la discussion, il fut obligé de s'en rapporter à la décision de quelques-uns de ses religieux, du nombre desquels était Pascase Ratbert, qui a écrit sa vie. C'est ainsi que les directeurs les plus éclairés

Digitized by Google

ont souvent le plus de peine à se décider eux-mêmes sur ce qui concerne leur conscience.

Pendant ce temps-là arriva à Corbie Hildeman, évêque de Beauvais, qu'on avait fait avertir de l'état où était Adalard. Ce saint abbé eut une joie sensible de voir un si cher disciple, qui avait été son religieux à Corbie. Hildeman le trouvant fort mal, s'informa s'il avait reçu l'Extrême-Onction. On lui dit que non, et l'on demanda au saint abbé s'il voulait la recevoir. Il répondit en donnant des marques de la joie céleste dont il était pénétré. Quand il l'eut reçue des mains de l'évêque, il s'écria : « C'est » maintenant, Seigneur, que je mourrai en paix, parce » que j'ai reçu tous vos sacrements. Que me reste-t-il que » d'aller à vous? mais que votre volonté se fasse et non la » mienne. » On lui donna le Viatique le second jour de Janvier, à la première heure : après quoi on fit la recommandation de l'âme. Il mourut ce jour-là même sur les trois heures après-midi, et fut enterré à Corbie dans l'église de St. Pierre. Vala, son frère, lui succéda dans le gouvernement de l'ancienne Corbie, et Warin dont nous avons parlé, dans celui de la nouvelle Corbie.

Il nous reste de St. Adalard des règlements qu'il fit après son rappel, pour le monastère de Corbie. Mais la plupart ne regardent que l'administration du temporel : encore faut-il reconnaître qu'on y a fait des additions, puisqu'on y parle de l'anniversaire de l'empereur Louis. On a aussi un recueil de cinquante-deux articles, que le saint abbé avait coutume d'inculquer à ses religieux dans les exhortations qu'il leur faisait. Il avait composé un ouvrage que nous n'avons plus, et qui était intitulé : *De l'ordre du palais*. Hincmar, qui dans sa jeunesse l'avait vu et décrit, en fait l'éloge, et marque qu'entre autres choses, l'auteur y prouvait que le bon ordre dans le palais était ce qui influait le plus sur le bon ordre dans l'État.

Saint Adalard fut par ses talents et par ses vertus, un des plus grands et des plus saints personnages de son

Digitized by Google

temps. Sa réputation et ses libéralités augmentèrent considérablement l'éclat et les richesses de l'abbaye de Corbie. On y comptait alors jusqu'à trois cent cinquante religieux; et le saint abbé défendit qu'il y en eût jamais en ce lieu, ni plus de quatre cents, ni moins de trois cents : il s'en faut de beaucoup que ses ordres aient été suivis sur le dernier article. Le monastère de Corbie ne tarda point à fournir au monde des savants et aux nations germaniques de zélés missionnaires. Un Belge avait établi cette pépinière d'apôtres, d'autres Belges leur devaient préparer les voies de l'apostolat dans le Nord.

Ebbon, archevêque de Rheims, fut le premier qui se laissa éprendre d'un saint zèle pour la conversion des Danois et des Normands. Heureux s'il avait pu gagner ce peuple à Jésus-Christ! qu'il aurait épargné de maux à l'État et à l'Église! et s'il avait persévéré dans ces missions, où Dieu l'appelait, qu'il se serait épargné à lui-même de chagrins! St. Willibrord avait été le premier apôtre de ces nations du Nord. Mais il y trouva un prince si attaché à l'idolâtrie, qu'il fut obligé de se retirer sur les terres des Francs, emmenant seulement avec lui trente enfants Danois, qui furent les prémices de cette chrétienté, et toute la récolte de ses travaux. Charlemagne y envoya ensuite le prêtre Héridach; et lorsque ce prince mourut, il avait dessein de le faire ordonner évêque.

Le peu de succès de ces premiers Missionnaires ne fit qu'animer Ebbon. Comme il avait souvent vu des Danois à la cour de l'empereur, la compassion qu'il eut de leur aveuglement, excita son zèle. Il fit approuver son dessein par l'empereur, et par un concile de presque tout le royaume. Il ne se contenta pas de cette approbation : pour rendre sa mission plus fructueuse, il voulut la recevoir du Saint Siége, et fit pour ce sujet le voyage de Rome.

Le pape Pascal le reçut avec honneur, lui donna la qualité de légat du Saint Siége, et autorisa son apostolat par un décret adressé à tous les évêques, à tous les princes,

Digitized by Google

aux ducs, aux comtes et aux autres fidèles. Il y marque qu'ayant appris qu'il y avait encore dans les pays Septentrionaux quelques nations assises à l'ombre de la mort, il envoyait Ebbon leur porter la lumière de la vérité, et qu'il lui avait donné sa mission devant la confession de St. Pierre, en lui donnant le pouvoir de prêcher l'Évangile en tous lieux. Il lui recommande, s'il s'élève quelque doute, d'avoir recours au Saint Siége, afin de puiser des eaux salutaires à cette source pure. Il lui donne pour collègue de sa légation Halitgaire, depuis évêque de Cambrai; et après avoir exhorté tous les fidèles à favoriser cette mission, il excommunie ceux qui la traverseraient.

Ebbon fut assez bien reçu en Danemarck par les fils de Godefroi, qui avaient partagé entre eux ce royaume, après en avoir chassé Hériolde. Ces princes avaient intérêt de ménager la cour de France, où il savaient qu'Hériolde s'était réfugié. Ils laissèrent à Ebbon la liberté de prêcher; et il baptisa en peu de temps un grand nombre d'idolâtres. Il ne lui manqua que du courage. Il revint l'année suivante avec les ambassadeurs que l'empereur Louis avait envoyés en Danemarck, sans paraître néanmoins vouloir abandonner cette bonne œuvre. Mais dès qu'il fut de retour dans sa patrie, il y perdit l'esprit et la grâce de sa vocation : tant il est dangereux à un ouvrier évangélique, qui a mis la main à la charrue, de regarder derrière lui.

Halitgaire ne demeura guères plus longtemps dans cette Mission. Dieu préparait à ces contrées incultes un apôtre, sinon plus zélé, du moins plus constant. Voici comment cette lumière fut mise sur le boisseau.

Nous avons déjà dit que le roi Hériolde, détrôné par les fils de Godefroi, avait cherché un refuge à la cour de Louis. Celui-ci l'avait reçu avec bonté. Il l'exhorta à se faire chrétien. Hériolde se rendit sans résistance, et reçut le baptême avec la reine sa femme, les princes ses enfants, et un grand nombre de ses sujets, qui l'avaient suivi. La

Digitized by Google

cérémonie s'en fit à Mayence dans l'église de St. Alban. L'empereur fut le parrain du roi, et l'impératrice Judith fut la marraine de la reine.

Hériolde étant sur le point de retourner en Danemarck, souhaita d'emmener avec lui un missionnaire, qui le fortifiât dans la foi, et qui la prêchât à son peuple. L'empereur en parla aux évêques et aux seigneurs de l'assemblée qu'il tint à la mi-Octobre l'an 826, et les pria de chercher quelque homme apostolique, qui eût la bonne volonté et les talents nécessaires pour cette entreprise. Presque tous répondirent qu'ils ne savaient personne qui eût assez de zèle et de courage, pour se consacrer à une si laborieuse mission. Mais Vala, abbé de Corbie, prenant la parole, dit qu'il connaissait un moine qui avait toutes les qualités propres d'un apôtre, et surtout un grand désir de souffrir pour Jésus-Christ; qu'il n'osait cependant assurer qu'il voulût se sacrifier à une expédition si pénible et si dangereuse.

Il parlait d'Anscaire ou Ansker, moine de l'ancienne Corbie, qui demeurait alors à la nouvelle Corbie, où il avait été envoyé pour y enseigner les jeunes religieux (*a*).

Il était issu, d'après l'opinion du docte Henschenius (*b*), d'une noble famille de la Belgique, et avait été confié jeune encore aux soins de St. Adalard de Corbie, qui probablement lui était uni par les liens du sang. Il se montra digne de son origine et de son maître, et se résolut à partager son genre de vie. Entré en religion, il ne fit pas moins de progrès dans la science que dans la vertu. Bientôt il fut nommé pour remplacer le célèbre Pascase Ratbert, dont il avait longtemps suivi les leçons. Ses supérieurs ayant connu ses talents et son zèle, le chargèrent, outre le soin de l'école, d'annoncer la parole de Dieu au peuple : ce qu'il fit avec de grands fruits.

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. V.

(*b*) Boll., tom. I Febr. Mr Kervyn de Lettenhove, dans son remarquable ouvrage de l'Histoire de Flandre, a levé tout doute sur ce sujet. T. I, p. 162.

Digitized by Google

Sur le récit que l'abbé Vala fit des vertus de ce St. religieux, il eut ordre de le faire venir à la cour. Dès qu'il y fut arrivé, Vala lui proposa la mission de Danemarck, en lui déclarant cependant qu'il ne voulait rien lui ordonner là-dessus, et qu'il le laissait absolument le maître d'accepter ou de refuser une si pénible mission. Anscaire qui ne cherchait que l'occasion de procurer la gloire de Dieu, répondit sans délibérer qu'il l'acceptait avec joie. Aussitôt il fut présenté à l'empereur qui fut aussi satisfait qu'édifié de sa résolution : mais quand le parti qu'il prenait fut devenu public, on en parla diversement. Quelques-uns ne pouvaient assez admirer le courage du saint religieux, qui s'arrachait à sa patrie et à ses études, pour se confiner parmi des barbares idolâtres, sans autre dessein que de les gagner à Dieu. Les autres, lui prêtant des intentions moins pures, le blâmaient hautement. Quelques-uns même tâchaient ouvertement de le détourner de sa résolution. C'est ainsi que l'œuvre de Dieu trouve partout des contradictions : on est quelques fois fâché de voir faire par d'autres, un bien qu'on n'a pas le courage de faire soi-même.

Anscaire pour s'exempter de répondre à ces vains discours, et pour se préparer à l'apostolat par la solitude, se retira dans une vigne voisine d'Aix-la-Chapelle, où il vaquait en repos à la prière et à la lecture. Un moine de l'ancienne Corbie, nommé Aubert, qui accompagnait Vala à la cour, alla l'y trouver, et lui demanda s'il avait bien pensé à l'engagement qu'il avait pris. Anscaire répondit que personne ne pourrait le lui faire rompre. « C'en est » assez, repartit Aubert, je ne vous laisserai pas aller » seul : obtenez-moi seulement la permission du seigneur » abbé. » Vala l'accorda : mais, dit St. Rembert, « il re» garda comme un miracle de la grâce, qu'un moine dis» tingué dans le monde par sa naissance, et actuellement » procureur de son monastère, comme l'était Aubert, » montrât tant de piété et tant de zèle. »

Digitized by Google

L'empereur ayant libéralement fourni aux deux missionnaires les vases sacrés et les ornements pour leur chapelle, aussi bien que les tentes et les provisions nécessaires pour le voyage, les fit partir avec Hériolde. Ils passèrent par Cologne, où l'archevêque Haldebode leur donna une barque fort commode, dans laquelle il y avait deux chambres. Hériolde en prit une et laissa l'autre aux deux missionnaires. Dès qu'ils furent arrivés sur les confins du Danemarck, ils commencèrent à exercer leur apostolat. Ils s'appliquèrent surtout à acheter de ces peuples barbares un grand nombre de jeunes enfants idolâtres, pour les élever dans les lettres et dans la loi du Seigneur; afin de les faire servir un jour à l'instruction de leurs compatriotes. Aubert succomba à la fatigue après environ deux ans; et tomba dans une langueur, qui obligea Anscaire de le renvoyer à la nouvelle Corbie, pour se rétablir. Il y mourut peu de temps après. St. Anscaire qui l'avait suivi, sans doute pour lui donner les dernières consolations de la charité, se trouvait près de lui au monastère de la nouvelle Corbie, quand des ambassadeurs Suédois vinrent à la cour de l'empereur, demander de la part de leur roi des hommes apostoliques qui pussent instruire son peuple des vérités de la foi. Louis qui ne pouvait recevoir une plus agréable nouvelle, demanda à l'abbé Vala qui était presque toujours à la cour, s'il ne pourrait pas lui trouver encore quelqu'un de ses moines, qui eût le courage et les talents nécessaires pour cette mission. La chose parut difficile : ceux qui avaient les qualités propres, n'avaient pas la bonne volonté; et ceux qui auraient eu assez de courage, manquaient des talents nécessaires. Ainsi l'on convint de faire passer en Suède St. Anscaire, qui travaillait en Danemarck, et d'envoyer en sa place auprès d'Hériolde un saint homme nommé Gislemare.

L'empereur ayant proposé au saint cette nouvelle entreprise; il répondit qu'il était prêt à tout pour la gloire de Dieu. On lui donna pour compagnon un moine de

Digitized by Google

l'ancienne Corbie qui avait nom Vitmare; et ils s'embarquèrent ensemble pour la Suède. Ils furent attaqués en route par des pirates, qui leur enlevèrent leurs bagages, et les présents de l'empereur pour le roi de Suède. De tout ce que les saints missionnaires perdirent en cette occasion, ils ne regrettèrent rien tant que les livres qu'ils portaient avec eux au nombre de quarante volumes, pour leur instruction et leur consolation dans ces terres barbares. S'étant sauvés avec peine des mains de ces pirates, ils continuèrent leur voyage par terre avec de grandes incommodités. Ils arrivèrent enfin à Birca, ancienne capitale de Suède, où la bonté avec laquelle le roi les reçut, leur fit oublier les périls et les fatigues du voyage.

Ce prince ayant pris l'avis de son conseil, donna à St. Anscaire et à son compagnon une entière liberté de prêcher l'Évangile à ses sujets. Les deux missionnaires trouvèrent une moisson mûre, et qui n'attendait que des ouvriers. Ils la recueillirent avec joie, et baptisèrent entre autres un seigneur nommé Arigaire, qui était du conseil du roi, et qui fut depuis dans ce pays le plus ferme appui de la religion. L'arrivée des hommes apostoliques fut surtout agréable à un grand nombre de captifs chrétiens, qui étaient depuis longtemps sans aucun secours spirituel.

Les deux missionnaires ayant travaillé six mois dans ce pays, revinrent en France avec des lettres du roi de Suède, qui rendait compte à l'empereur du succès de leurs travaux. L'empereur, pour en assurer les fruits, cherchait les moyens d'établir un évêché en ces contrées. On lui fit remarquer qu'il ne faisait en cela que suivre les vues de son père Charlemagne; que ce prince ayant divisé la Saxe en plusieurs évêchés, n'avait attribué à aucun évêque la partie septentrionale qui est au-delà de l'Elbe, parce qu'il projetait d'y établir un archevêque; que dans ce dessein, il y avait fait consacrer une Église par un évêque de Gaule nommé Amalaire, et en avait

Digitized by Google

donné le soin au prêtre Héridach, sans que les prélats voisins eussent aucune jurisdiction sur les terres qu'il était chargé de cultiver, parce qu'on se proposait de le faire ordonner évêque.

Louis ayant donc connu le projet de feu l'empereur, le voulut suivre, et résolut par l'avis des évêques et des seigneurs asssemblés, d'établir à Hambourg un Siége Archiépiscopal, qui aurait autorité sur toutes les missions septentrionales, tant pour y ordonner des évêques que pour y envoyer des missionnaires. On ne délibera pas sur le choix du nouvel archevêque. L'empereur nomma Anscaire, et le fit ordonner l'an 841, par Drogon, évêque de Metz, assisté des évêques Helingard de Verden et Villeric de Bremen, en présence des archevêques Ebbon de Rheims, Hetti de Trèves, Otgaire de Mayence, et de plusieurs autres assemblés pour les états (*a*). Comme l'église d'Hambourg n'était pas riche, l'empereur y unit la *Celle* ou le monastère de Thurolt, aujourd'hui Thouroult, en Flandre (*b*). C'est là que St. Anscaire érigea une école fameuse, où de jeunes Danois étaient formés à la foi et aux vertus chrétiennes, qu'ils devaient ensuite aller rapporter à leurs concitoyens. St. Rembert, quoique flamand d'origine, reçut au milieu d'eux son éducation. Il devint plus tard le compagnon d'Anscaire, et nous a laissé une biographie aussi intéressante que pieuse de ce grand apôtre du Nord (*c*).

On y peut voir avec quel zèle infatigable il travailla durant plus de 36 ans dans ces terres incultes, gagnant les uns par sa bonté, les autres par ses miracles, se faisant respecter de tous par sa sainteté. Il mourut le 3 Février de l'an 865. Il n'avait qu'un regret, celui de n'avoir pu sceller de son sang la doctrine à laquelle il avait voué

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. V.

(*b*) Wastelein, Descr. de la Gaul. Belg.

(*c*) Il succéda à St. Anscaire sur le siége de Hambourg, et sa fête se célèbre le 11 Juin. St. Anscaire est honoré le 3 Février.

Digitized by Google

sa parole et sa vie (*a*). Cette doctrine si chère au cœur de leur apôtre, comment, hélas! la Suède et le Danemarck, l'ont-ils gardée! Dieu fasse qu'ils ouvrent enfin les yeux pour voir la distance qui sépare leurs croyances nouvelles des traditions d'Anscaire!

Or, tandis que nos concitoyens fécondaient ainsi de leurs sueurs les côtes de la Scandinavie, celle-ci, par un juste jugement de Dieu, vomissait sur nos rivages des hordes impitoyables, dont le nom est resté longtemps dans les prières publiques comme synonyme des plus grands fléaux (*b*). Les Normands, ou *Northmanns*, avaient déjà tenté du temps de Charlemagne des excursions sur notre territoire. On connait le soupir que la tradition lui fait pousser, quand il vit de ses yeux à travers la brume de l'Océan ces voiles blanches semblables aux ailes du vautour, qui portaient soudain la terreur sur nos rives. Ce soupir qu'on a mis dans le sein du grand empereur,

(*a*) Sa vie avait été un continuel martyre. Il portait jour et nuit un rude cilice, distribuait aux pauvres tous ses revenus; et donnait à l'oraison tout le temps que les fonctions de son apostolat lui laissaient libre. Une rare modestie et une profonde humilité relevaient l'éclat de ses autres vertus. Ses disciples lui parlant un jour des guérisons miraculeuses qu'il opérait par l'onction de l'huile sainte : *Hélas!* répondit Anscaire, *si j'avais quelque pouvoir auprès de Dieu, je ne lui demanderais qu'un miracle : ce serait de me rendre homme de bien.*

Comme il languissait depuis plusieurs mois d'une dyssenterie, il espéra qu'il mourrait le jour de la Purification, qui était proche. Il fit préparer un festin pour ce jour-là, et fit porter la veille, devant lui à l'église, trois grands cierges, qu'il fit placer sur trois autels pour implorer la protection des Saints en l'honneur desquels ils étaient dédiés. Le jour de la fête, tous les prêtres dirent la messe pour lui; et il ne voulut prendre aucune nourriture, qu'après la grand'messe, où il assista, et à laquelle il fit prêcher. La nuit il se trouva plus mal. Les prêtres qui étaient auprès de lui, récitèrent pour lui des prières et des litanies. Il leur ordonna d'y ajouter le *Te Deum* et le Symbole attribué à S. Athanase. Le lendemain il reçut le S. Viatique : après quoi, il récita quelque temps des versets choisis des Psaumes, dont il s'était fait un recueil, pour s'en servir comme d'oraisons jaculatoires. Quand la faiblesse l'empêcha de les réciter, il se les fit lire par St. Rembert, le plus cher de ses disciples, et expira doucement entre ses bras. — Hist. de l'Église gall., t. VI.

(*b*) A furore Nortmannorum, libera nos, Domine.

Digitized by Google

présageait que son œuvre allait disparaître presque toute entière sous les coups des barbares. Rien ne saurait rendre la confusion, l'épouvante, les désordres que leurs incessantes attaques, jointes aux dissensions civiles, au relâchement des mœurs et aux crimes de l'ambition, produisirent partout. Nous serions infinis, si nous ne nous bornions à esquisser.

L'an 833, treize de leurs navires paraissent près des côtes de Flandre; la contenance fière et décidée des habitants les éloigne; mais leurs compagnons font en même temps invasion en Frise. Là rien ne leur résiste. Dès l'année suivante, ils se sont emparés de Wyk-te-Duerstede et d'Utrecht, les deux clefs de l'empire au Nord. L'an 837, ils ravagent l'île de Walcheren; déjà ils ont pénétré jusqu'à Anvers, qu'ils ont livré aux flammes. (835).

Que faisait cependant l'empereur Louis? Embarrassé dans une lutte avec ses propres enfants, attaqué au sein même de ses états et de sa famille, il n'avait ni le loisir, ni le cœur de songer aux frontières. Il avait eu l'imprudence de partager de son vivant ses états entre ses fils : tout le fruit qu'il en retira, fut l'ingratitude et la rebellion. Ils abreuvèrent d'amertume et de chagrins les jours de leur vieux père; il dut s'humilier devant eux jusqu'à leur demander pardon. Mauvais fils, ils ne furent guère meilleurs frères ni meilleurs princes. A peine leur père eut-il fermé les yeux, l'an 840, que des divisions éclatèrent entr'eux, à propos de la succession de leur frère Pépin, mort en 837. Ses états (*a*) avaient été donnés d'abord à *Charles*, puis partagés entre Charles et Lothaire, à l'exclusion de Louis de Bavière. Celui-ci avait pris les armes et le vieil empereur était mort en marchant contre lui... Lothaire s'attira bientôt sur les bras ses deux frères : Charles et Louis, par ses ruses et ses violences; on en vint aux mains dans les plaines de Fontenai, le 25 Juin l'an 841. Jamais lutte plus sanglante et plus opiniâtre n'avait été

(*a*) L'Aquitaine.

Digitized by Google

vue : on eût dit que la haine des frères avait passé dans le cœur des soldats. C'était moins de la bravoure que de la fureur. Lothaire, furieux de sa défaite, appela à son secours les Saxons idolâtres et les Normands. La paix paraissait plus éloignée que jamais, quand Dieu toucha ces cœurs fratricides. Après bien des négociations, qui ne sont pas de cette histoire, ils s'accordèrent à faire un nouveau partage de l'empire franc. (843). Charles eut la Neustrie et l'Aquitaine, Louis la Germanie, et Lothaire, outre le royaume d'Italie, eut les pays situés entre le Rhône et les Alpes, la Meuse et le Rhin. Mais le mal était fait. On avait ouvert l'empire aux Normands : il en devint la proie.

Dès l'an 841, une de leurs flottes était entrée dans la Seine. Elle remonta la rivière jusqu'à Rouen ; cette ville fut brûlée le 16 Mai. Cinq jours après, le monastère de Jumièges subissait le même sort. Les barbares pénétrèrent jusqu'à Paris, mettant tout à feu et à sang sur leur passage. L'année suivante, ils ravageaient le diocèse d'Amiens.

Ce fut le tour de Nantes et des bords de la Loire, l'an 843. Paris fut assiégé en 845. Les habitants songèrent plutôt à se sauver qu'à se défendre. On emporta ce qu'on avait de plus précieux, surtout les reliques des saints, et nommément celles de sainte Geneviève et de saint Germain.

Le roi Charles ayant ramassé à la hâte ce qu'il put de troupes, alla à St. Denis pour défendre ce monastère. Mais les barbares firent leur descente de l'autre côté de la rivière, et pendirent dans une île de la Seine plusieurs chrétiens qu'ils avaient pris. Ils entrèrent dans Paris le Samedi-Saint, qui cette année était le 28 Mars. Ils pillèrent la ville qu'ils trouvèrent déserte, aussi bien que tous les monastères des environs. Celui de St. Germain ne fut pas épargné ; mais Dieu y fit éclater sa vengeance sur ces sacriléges. Après avoir dépouillé les autels, ils voulurent scier les poutres de l'église, qui étant de sapin, leur paru-

Digitized by Google

rent propres à bâtir des vaisseaux. Mais trois de ceux qui tentèrent de le faire, tombèrent morts devant l'autel de St. Étienne. Un autre frappant de l'épée une colonne du tombeau de St. Germain, perdit l'usage de la main.

Ces vengeances du ciel n'auraient pas arrêté les Normands : mais la dyssenterie qui se mit dans leur armée, et qui leur enleva un grand nombre de soldats, les fit penser à la retraite. Ils eurent cependant l'adresse de dissimuler l'état où ils étaient, et ils envoyèrent proposer au roi, que s'il voulait les laisser retourner avec le butin qu'ils avaient fait, et leur payer encore sept mille livres pesant d'argent, ils s'engageraient à ne plus revenir comme ennemis sur les terres de France. La terreur était si grande, que l'on se crut heureux de conclure le traité à ces dures conditions. Ragenaire, commandant des Normands, et les principaux capitaines vinrent saluer le roi à St. Denis, et jurèrent l'observation du traité par leurs dieux et leurs armes. C'était la manière de jurer la plus solennelle parmi ces peuples guerriers. Mais la fidélité à garder les serments les plus sacrés, n'était pas la vertu dont ils se piquaient (*a*).

L'année suivante, ils portaient leurs ravages dans la Frise et dans tous les pays situés entre l'Escaut et la Seine.

(*a*) Ragenaire de retour en Danemark, alla présenter son butin à Horic son roi ; et en lui rendant compte du succès de son expédition, il lui dit qu'il avait pris Paris, qu'il était entré dans la maison d'un vieillard nommé Germain, la plus belle du pays, et qu'il avait mis tout le royaume de Charles à contribution. Il parlait de St. Germain des Prés. Comme Horic avait peine à croire toutes ces prouesses, Ragenaire lui montra un morceau d'une poutre de l'église de St. Germain, et la serrure d'une des portes de Paris, qu'il avait emportée comme un monument de sa victoire. Il ajouta que le pays était très-stérile ; mais que les habitants ne paraissaient pas gens de cœur : qu'il avait trouvé plus d'opposition de la part des morts, que de celle des vivants ; et que le vieillard Germain, mort depuis longtemps, était le seul qui eût osé faire quelque résistance. On assure qu'à ces mots le barbare insolent tomba à la renverse, en criant que ce Germain le meurtrissait de coups ; et l'on cite des témoins oculaires d'un fait si miraculeux.

En effet, Kobbon, envoyé de Louis, roi de Germanie, à la cour d'Horic, était présent, quand ce prodige arriva. Ragenaire changeant aussitôt de langage, et

Digitized by Google

Cependant le roi assemblait des conciles, au lieu d'organiser des armées. Au mois d'Avril de l'an 845, les évêques se réunissaient à Beauvais. Ce qu'ils firent de plus remarquable, fut d'ordonner Hincmar évêque de Rheims, à la place d'Ebbon qu'on avait déposé. Hincmar fut la gloire de son siècle par son érudition et par son zèle. Sa naissance illustre ajoutait encore à l'éclat de ses talents. Il se distingua au concile de Meaux, tenu le 17 Juin de la même année. On y rédigea 80 canons précédés d'une préface qui peint avec des couleurs bien tristes les calamités de l'empire, que les évêques attribuent au relâchement de la discipline et à la violation des lois ecclésiastiques.

« C'est pour cette désobéissance, disent-ils, que le Seigneur a suscité du côté de l'Aquilon des apôtres tels que » nous les méritons, savoir, les Normands, ces cruels » persécuteurs de la chrétienté, lesquels, en pénétrant » jusqu'à Paris, nous ont fait connaître ce que Dieu exigeait de nous. »

Le roi Charles signa les règlements du concile et promit de les faire observer. Il convoqua à ce sujet une assemblée extraordinaire pour le mois de Juin de l'an 846, à

promettant de se faire chrétien, pria cet envoyé de le faire porter à l'église de St. Germain. Mais l'impie expira peu de temps après, aussi bien que plusieurs de ses compagnons. Ce fut Kobbon lui-même, qui étant venu en France, raconta aux moines de St. Germain les particularités de ce miracle, dont il avait été témoin. Il avait aussi vu le soldat dont la main était devenue sèche, lorsqu'il frappa la colonne du tombeau de St. Germain.

Ebroin évêque de Poitiers, qui était abbé de St. Germain des Prés, donna ordre à deux moines de ce monastère, d'écrire fidèlement chacun une relation de ces miracles, suivant le rapport de Kobbon. Ils le firent. Mais comme le style n'était pas assez élégant, Gauzlin, qui fut abbé du même monastère après Ebroin, chargea Aimoin religieux de la même abbaye, de composer des deux écrits une relation fidèle. C'est celle que nous avons encore, et dont nous avons tiré ce que nous venons de rapporter.

Nous en avons aussi une des miracles qui se firent, lorsqu'on tranféra hors de Paris les reliques de Ste. Geneviève, pour les dérober à la fureur des Normands. On les rapporta dans son église après la conclusion du traité : mais on ne les remit pas dans le lieu souterrain d'où on les avait tirées. On les plaça plus honorablement sur le grand autel dédié à St. Pierre et à St. Paul. — Hist. de l'Église gall., t. V.

Digitized by Google

Epernai au diocèse de Rheims, pour y faire examiner par les seigneurs laïques les règlements qui avaient été faits cette même année dans les conciles, par les métropolitains Venilon de Sens, Gontbauld de Rouen, Ursmare de Tours, Hincmar de Rheims, Amolon de Lyon avec leurs suffragants. « Jamais l'épiscopat, dit un de nos an-» ciens annalistes, ne reçut un si grand affront sous des » princes chrétiens, que dans cette assemblée d'Epernai.»

Les seigneurs qui craignaient d'être obligés de restituer les biens ecclésiastiques, aigrirent l'esprit du roi contre les évêques. On les fit honteusement sortir de l'assemblée; et les seigneurs laïques délibérant entre eux, firent un choix des canons qui ne les regardaient pas, ou dont l'observation devait peu les incommoder. Après quoi, ils envoyèrent cette liste aux évêques, en déclarant que le roi et eux ne voulaient observer que ces canons. Ils n'eurent garde de mettre de ce nombre les règlements faits pour la restitution des biens de l'Église. Tel fut le fruit de tant de conciles tenus cette année et les précédentes. Jamais on ne vit plus de réglements et moins d'ordre. Le mépris des canons croissait tous les jours, et l'impunité semblait être l'apanage des grands crimes.

Un seigneur vassal du roi Charles, nommé Gislebert, avait porté l'audace jusqu'à enlever une fille de l'empereur Lothaire et se marier avec elle. L'empereur soupçonna le roi Charles d'avoir trempé dans cet attentat, et en témoigna un ressentiment qui ne put être apaisé par les protestations que Charles lui fit, qu'il n'avait aucune part à cet enlèvement.

Cependant les princes francs, c'est-à-dire, l'empereur Lothaire et les deux rois Louis et Charles tinrent au commencement du carême de l'an 847, une assemblée à Mersen proche Maestricht, où ils prirent quelques mesures, mais trop faibles pour remédier aux maux de leurs états. Ils y publièrent un capitulaire de douze articles, avec une déclaration en leur nom, de la disposition où

Digitized by Google

ils étaient de les faire observer. On y ordonne que les églises soient mises en possession de tout ce qu'elles possédaient du temps de Louis-le-Débonnaire. On défend les rapines et les violences qu'on avait cru, dit-on, permises jusqu'alors : ce qui montre bien la confusion où était encore le royaume. On défend de nouveau les rapts, apparemment à l'occasion de celui de la fille de Lothaire. Enfin les princes déclarent qu'ils ont résolu dans cette assemblée d'envoyer une embassade au roi des Normands, pour l'engager à observer la paix.

C'était des armes et non des paroles qu'il fallait opposer à ces ennemis acharnés. L'an 848, ils s'emparaient de Bordeaux ; tout l'empire n'était plus qu'un théâtre d'horreur et de ruines : Rouen, Paris, Noyon, Nantes, Tours, Angers, Cologne, Trèves, Aix-la-Chapelle avec le palais de Charlemagne, tout avait été saccagé. Aux dévastations des barbares, aux désordres de la guerre civile venaient encore se joindre l'ambition et la violence des seigneurs particuliers, qui profitaient des troubles de l'état et de la faiblesse des rois, pour achever d'opprimer leurs vassaux.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

De l'an 855 *à l'an* 891.

Mort de l'empereur Lothaire. — St. Folcuin, St. Hunfroi et St. Edmond. — Scandales de cette époque. — Tableau des ravages des Normands dans notre patrie.

Aux approches de la mort, l'empereur Lothaire se montra bien différent de ce qu'il avait été pendant sa vie. Fils rebelle et dénaturé, frère jaloux, maître dur et impérieux, il semblait n'avoir pas horreur des plus odieux attentats, dès qu'ils étaient commandés par l'ambition. Mais le charme des passions qui l'aveuglait, s'évanouit à la vue de l'éternité. Dès qu'il se sentit frappé de maladie, il s'appliqua à mettre ordre aux affaires de sa conscience et à celles de son empire. Il partagea ses états entre ses trois fils, Louis, Lothaire et Charles. Il avait fait reconnaître Louis empereur, et lui avait déjà cédé l'Italie. Il donna à Lothaire cette partie de la Gaule qui a été depuis appelée de son nom *Lotharingie*, ou *Lorraine* et qui avait alors beaucoup plus d'étendue qu'elle n'en a aujourd'hui. La Provence fut l'apanage du prince Charles.

Après ces dispositions, l'empereur Lothaire ne songea plus qu'à son salut, et tâcha d'employer le peu de temps qui lui restait à vivre, pour désarmer la colère de Dieu qu'il avait irritée par tant de crimes. Il crut que pour se mettre à couvert de ses traits, l'habit monastique serait pour lui le bouclier de la foi et une cuirasse de justice. Il renonça donc à l'empire et s'étant fait porter au monastère de Prum, il y prit l'habit religieux plutôt pour

Digitized by Google

mourir, que pour vivre en moine (*a*). Car il était fort malade, et il mourut six jours après, savoir le 28 Septembre de l'an 855, dans la soixantième année de son âge, et la quinzième de son empire. Heureux, si par une pénitence de quelques jours il put trouver grâce devant un juge infiniment miséricordieux, mais infiniment juste !

Quelque tardive et quelque courte qu'ait été la pénitence de Lothaire, quelques auteurs bénédictins l'ont crue suffisante pour mettre ce prince au nombre de leurs Saints; ce que le père Mabillon, plus judicieux, désapprouve, en disant qu'il suffisait de marquer qu'il était de *pieuse mémoire*. Ademare, moine de S. Cibar d'Angoulême, a écrit dans sa chronique qu'après la mort de Lothaire, les bons anges et les démons se disputèrent à qui l'aurait; et que les bons anges en prenant son âme, dirent aux démons : « Nous vous abandonnons l'empereur, mais nous emportons le moine au ciel. » Conte inventé pour faire valoir le mérite de la vie religieuse, qui n'a pas besoin de pareilles preuves. Lothaire fut enterré à Prum comme il l'avait souhaité, et l'on grava sur son tombeau une épitaphe qu'on croit être de la façon de Raban, et dans laquelle on donne de grandes louanges à la piété qui lui avait fait embrasser la vie monastique (*b*).

L'Église de Belgique perdit la même année un prélat de famille royale qui faisait encore plus d'honneur à l'épiscopat par ses vertus que par sa naissance. C'est S. Fol-

(*a*) Ceux qui prenaient ainsi l'habit monastique dans la dernière maladie, étaient nommés *monachi ad succurrendum*.

(*b*) Voici cette épitaphe de l'empereur Lothaire :

Continet hic tumulus memorandi Cæsaris ossa
Lotharii, magni principis atque pii;
Qui Francis, Italis, Romanis præfuit ipsis :
Omnia sed sprevit, pauper et hinc abiit.
Nam bis tricenos monachum sic attigit annos,
Et se mutavit, ac bene post obiit.
III Calend. Oct.

Il me paraît que dans le pénultième vers, il faudrait lire *monachus* au lieu de *monachum*. — Hist. de l'Église gall., t. VI.

Digitized by Google

cuin, évêque de Térouane. Il était fils du prince Jerôme, et frère de Fulrade, abbé de S. Quentin. Toujours appliqué aux devoirs de son ministère, il mourut en faisant la visite de son diocèse. On croit qu'il institua le premier la fête de l'Assomption dans son diocèse, à l'occasion d'un miracle opéré dans la personne d'une servante qui fut punie du ciel, parce qu'elle lavait du linge ce jour-là. La fête de l'Assomption est plus ancienne que le temps dont nous parlons : mais apparemment qu'on se contentait d'en faire l'office dans l'église de Térouanne, et que le peuple ne la chômait point.

St. Folcuin fut enterré au monastère de St. Bertin; sa fête se célèbre le 14 Décembre. Hincmar, en qualité de métropolitain, chargea Pacdul de Laon d'agir auprès du roi, pour faire remplir le siége de Térouane par une élection canonique : Hunfroi, moine de Prum, fut élu successeur de Folcuin.

Chassé de son siége et voyant sa ville épiscopale détruite et ses ouailles dispersées, Hunfroi en conçut une douleur si profonde qu'il songea à renoncer à sa charge pour aller reposer son cœur dans la solitude de quelque cloître. Il envoya le prêtre Goldagaire en demander la permission à Nicolas I, successeur de Benoît III. Mais ce grand pape, dont le caractère propre était la fermeté et l'intrépidité dans les dangers, lui répondit qu'un bon pilote n'abandonnait pas son vaisseau pendant la tempête : qu'à la vérité, il pouvait se soustraire à la persécution; mais que dès qu'elle serait passée, il devait s'appliquer à consoler et à rassembler son troupeau dispersé. Hunfroi suivit ces sages avis; et il remplit si bien tous les devoirs d'un bon pasteur, qu'il mérita d'être mis au nombre des saints (*a*).

Un autre de nos évêques, St. Immon ou Edmond de Tournai, fait prisonnier par les Normands, ainsi que les

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VI. — Lors du sac de Térouane en 1553, son corps fut transporté à Ypres, où l'on érigea un nouvel évêché en remplacement de celui de la ville détruite.

Digitized by Google

principaux ecclésiastiques et les nobles de la ville, fut massacré avec eux en route. Il est honoré comme martyr. (860).

Cependant un grand scandale devait encore affaiblir dans l'esprit des peuples le respect de la royauté déjà discréditée par ses faiblesses à l'endroit des Normands. Lothaire II, fils de l'empereur Lothaire, avait épousé depuis plusieurs années Teutberge ou Tietberge, fille du duc Boson. Son cœur se laissa entraîner par une passion coupable pour une fille de sa cour Waldrade, et il résolut de répudier son épouse légitime pour suivre une affection que les lois de Dieu et de l'Église réprouvaient. Séductions, ruses, violences, belles paroles, argent, menaces, il n'est rien qu'il n'employât pour réussir dans son dessein. Il parvint en effet à gagner à sa cause des évêques trop complaisants; les légats même du pape se laissèrent séduire. Mais Teutberge, indignement outragée et lâchement calomniée, s'était adressée au défenseur commun des opprimés, au Père commun des fidèles, et Rome ne l'abandonna point.

Nicolas I occupait pour lors le siége apostolique. Ce fut un des plus grands papes que jamais la chrétienté vît à sa tête. Il était d'un courage et d'une fermeté à toute épreuve, et l'on eût dit que la Providence l'avait suscité dans ces jours de malheur, pour l'opposer comme un mur d'airain à l'orgueil des évêques prévaricateurs et aux passions des princes voluptueux.

Toute l'astuce, toutes les prières, toutes les menaces de Lothaire échouèrent près d'un pontife aussi décidé. Ne pouvant réussir par les avertissements et les menaces, le pape en vint aux anathèmes : les évêques qui avaient trahi la cause de Dieu furent excommuniés, les légats, qui avaient trahi celle de la papauté, furent déposés; le roi lui-même fut menacé des foudres de l'Église. En vain deux évêques schismatiques, Gonthaire de Cologne et Teutgand de Trèves, armèrent-ils contre le courageux

Digitized by Google

pontife l'empereur Louis; en vain le dénoncèrent-ils comme un tyran à la chrétienté et à Photius surtout, le père du schisme grec : Nicolas chassé de son siége, éleva plus haut qu'auparavant la voix en faveur de l'innocence; et Lothaire se vit forcé de plier devant une volonté si héroïque. Il chassa Waldrade pour reprendre Teutberge, mais il ne devait pas tarder de retomber dans sa faute.

Tandis que le pontife traitait avec tant de rigueur un prince qui violait les plus saintes lois de l'union conjugale, il montrait plus d'indulgence envers un autre coupable, qui s'était réfugié à la cour de Lothaire, et dont l'histoire nous intéresse de plus près.

Charles le Chauve avait une fille nommée Judith, qui avait épousé en premières noces Ethewulfe, roi des Anglo-Saxons. Cette princesse revenue dans sa patrie après la mort de son époux, sut se faire aimer d'un brave guerrier nommé Baudouin, qui désespérant de l'obtenir du roi son père, l'enleva et se réfugia en Lorraine. Le roi Charles, outré de l'affront fait à son sang, fit excommunier le ravisseur par les évêques de son royaume. Baudouin ne désespéra point de se faire comprendre du grand pontife qui régissait pour lors l'Église. Nicolas lui fit d'abord des reproches sévères; mais touché bientôt de la sincérité de son cœur et surtout de l'héroïsme qu'on lisait dans ses traits, il ne put s'empêcher de prendre en main sa cause. Il écrivit au roi Charles des lettres fort pressantes, lui montrant tout ce qu'il y aurait de danger à irriter un si mâle courage; il valait mieux s'en faire un rempart contre les barbares. Le roi se laissa persuader, il consentit au mariage de sa fille, qui fut célébré à Auxerre. (864). Mais par un reste de juste ressentiment, il refusa d'y assister : ce qui ne l'empêcha point de donner ensuite à Baudouin le comté de Flandres (*a*).

Quant à Lothaire, qui ne connaît sa funeste mort? Dès

(*a*) Acta SS. Belgii, t. II, p. 400. — *Vredius*. — *Paquot*.

Digitized by Google

qu'il eut appris la mort du saint pape Nicolas I (868), il se flatta que son successeur Adrien II se montrerait moins inflexible. Il lui écrivit une lettre fort humble, envoya Teutberge elle-même à Rome plaider pour le divorce et enfin se rendit en personne auprès du pape. Il le rencontra au Mont-Cassin. Lothaire lui fit toutes les instances et toutes les soumissions qu'il crut propres pour se le rendre favorable. Il souhaita surtout que pour faire voir qu'on ne le regardait pas comme excommunié, le souverain pontife lui dît la messe, et le communiât de sa main. Il obtint cette grâce par les instantes prières de l'impératrice. Mais il fut étrangement surpris, lorsqu'à la fin de la messe, le pape tenant en main le corps de Jésus-Christ, lui adressa ces paroles, avant que de le communier : « Prince, si vous ne vous reconnaissez pas coupable de » l'adultère, que le Seigneur Nicolas vous avait défendu » de commettre, et si vous avez une ferme résolution de » n'avoir plus de commerce avec votre concubine Wal» drade, approchez avec confiance, et recevez ce sacre» ment de la vie éternelle. Mais si votre conscience vous » reproche ce crime, et si vous êtes dans la disposition de » vous replonger dans vos débauches, ne soyez pas assez » téméraire pour recevoir le corps et le sang de votre » Seigneur; de peur que vous ne trouviez votre condam» nation dans ce sacrement de sa miséricorde. » Lothaire était trop avancé : il eut honte de reculer; et il reçut la communion avec un cœur livré au péché.

Le pape se tournant ensuite vers les seigneurs qui accompagnaient le roi, dit à chacun d'eux, en leur présentant la communion : « Si vous n'avez ni contribué, ni » consenti aux adultères de Lothaire votre roi, avec Wal» drade, et si vous n'avez pas communiqué avec les au» tres excommuniés par le S.-Siége, que le corps du Sei» gneur vous profite pour la vie éternelle. » L'horreur du sacrilége en fit retirer quelques-uns : tous les autres communièrent à l'exemple de leur maître. Mais nous verrons

Digitized by Google

bientôt que jamais péché ne fut plus visiblement puni.

Gonthaire de Cologne était à la suite de Lothaire. Il reçut la communion des mains du pape parmi les laïques, après qu'il eut fait et donné par écrit la déclaration suivante. «Je Gonthaire, reconnais devant Dieu et ses saints, » devant vous Adrien, mon Seigneur, souverain pontife » et pape universel, en présence de tous vos évêques et » de toute l'assemblée, que je me soumets humblement au » jugement porté canoniquement contre moi par le Sei- » gneur Nicolas. C'est pourquoi je n'ose plus célébrer les » SS. Mystères, à moins que par votre miséricorde vous » n'ayez pitié de moi. Je n'exciterai plus aucun scandale » contre l'Église Romaine, et contre le pape. Au con- » traire, je proteste que je serai toujours dévoué et obéis- » sant à cette église et à son pontife. Signé *Gonthaire*, le » premier Juillet, dans l'église de St. Sauveur du Mont- » Cassin, indiction seconde, c'est-à-dire, l'an 869. »

Le pape obligea Gonthaire de lire cet écrit à haute voix. Après quoi il lui dit : « Et moi je vous accorde la » communion laïque, à condition que tant que vous vi- » vrez, vous observerez ce que vous avez promis. » C'est ce qui se passa au Mont-Cassin.

Le pape étant retourné à Rome, Lothaire l'y suivit, et alla d'abord faire sa prière dans l'église de S. Pierre. Il n'y trouva personne du clergé, pour l'y recevoir avec les honneurs qu'on a coutume de rendre aux têtes couronnées. Ensuite il se retira dans un appartement qu'il ne trouva pas même balayé : c'était un Samedi. Il espérait que le pape viendrait le lendemain lui dire la messe : il ne put l'obtenir. Le Lundi ce prince entra dans Rome, et dîna au palais de Latran avec le pape, à qui il fit de riches présents en vases d'or et d'argent.

Le pape de son côté lui donna un manteau, une palme et une férule ou un sceptre : ce que Lothaire et les siens interprétèrent favorablement, comme si le pape par le manteau avait voulu marquer qu'il le revêtirait de Wal-

Digitized by Google

drade; par la palme, qu'il serait victorieux de ses ennemis, et viendrait à bout de ses desseins; et par la férule, qu'il soumettrait les évêques rebelles à sa volonté. Mais le pape était bien éloigné d'avoir ces sentiments. Il se contenta de nommer des Légats, pour examiner sur les lieux avec les évêques l'affaire du divorce, et lui en faire ensuite le rapport au concile, qu'il indiqua à Rome pour le commencement de Mars de l'année suivante 870.

Lothaire partit de Rome assez satisfait de sa négociation. Mais à peine fut-il arrivé à Lucques, que lui et presque tous ceux de sa suite, furent attaqués d'une fièvre maligne; il vit mourir la plupart des siens sous ses yeux; et se fit porter jusqu'à Plaisance, où il mourut lui-même, un Lundi, 8 d'Août de l'an 869, sans reconnaître la main qui le frappait. On remarqua que tous ceux de ses gens qui avaient commis avec lui le sacrilége d'une communion indigne, moururent en peu de jours; et que ceux qui s'étaient retirés de la sainte Table, furent les seuls qui échappèrent : en sorte qu'on ne put méconnaître la vengeance du ciel. C'est ainsi que Dieu, par un terrible jugement, mit fin à une affaire qui troublait l'Église depuis si long-temps. Funeste exemple, qui fait sentir combien il est dangereux de se livrer à une violente passion ! Elle peut rendre le plus grand prince malheureux pendant sa vie, et souvent elle le rend plus malheureux encore après sa mort.

L'Empereur Louis, frère de Lothaire, était son héritier légitime. Mais ce prince occupé à combattre les Sarrasins en Italie, ne pouvait sitôt aller recueillir cette succession.

Le roi Charles ne perdit pas de temps à délibérer. Dès qu'il eut appris la mort de son neveu, il se rendit à Attigni, et de là à Verdun, où Hatton, évêque de cette ville, et Arnoulx, évêque de Toul, lui firent hommage. Il passa de là à Metz, où Adventius, évêque de Metz, et Francon, évêque de Tongres, avec plusieurs autres, le reconnu-

Digitized by Google

rent pour leur roi. Il y arriva le cinquième Septembre, et le neuvième du même mois, il y fut couronné dans l'église de S. Etienne, roi de Lorraine ou de Lotharingie (*a*).

L'année suivante, il partagea l'héritage usurpé avec Louis de Bavière. L'acte de ce partage donna une juste idée de ce qui constituait alors le royaume de Lotharingie, comme on peut le voir dans Paquot. Tongres, Cambrai, le Brabant jusqu'à l'Escaut, le Hainaut, Namur et la partie de la Frise située entre le Rhin et l'Escaut furent dévolus à Charles; le reste passa au roi de Bavière. Les deux frères battirent les Normands, l'an 873; Louis en Frise, et Charles près d'Angers. Les barbares, qui n'avaient point encore embrassé le christianisme, convinrent de se retirer. On verra comment ils tinrent parole.

Louis de Bavière étant mort en 876, Charles le Chauve ne se montra guère plus scrupuleux à l'égard de sa succession qu'à l'égard de celle de Lothaire; il résolut de l'arracher de force aux enfants de son frère, et marcha contre eux à la tête d'une armée. Or, tandis qu'il s'avançait vers les bords du Rhin, où il ne devait recueillir que la honte d'une défaite, le plus redoutable des guerriers du Nord, Rollon, faisait son entrée dans la Seine, en semant la terreur devant lui. Il était jeune, vaillant, ambitieux, et il se proposait moins de ravager que de conquérir. Mais il fallait s'attacher ses troupes, il dut commencer par le pillage. On essayerait en vain de décrire tout ce qu'il fit souffrir à nos contrées, durant les trente-sept ans qu'il les parcourut, le glaive à la main.

Sur ces entrefaites, Charles, couronné empereur depuis deux ans, vint à mourir; il ne laissait qu'un fils, Louis surnommé *le Bègue*, qu'il avait déclaré son héritier. Il en donna l'acte à l'impératrice Richilde avec le sceptre, la la couronne et l'épée de S. Pierre, pour les lui remettre. (Cette épée était apparemment nommée de S. Pierre.

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VI.

Digitized by Google

parce qu'elle avait été bénite par le pape.) L'Impératrice et les seigneurs ne se pressèrent pas de reconnaître Louis pour leur roi; et avant que de lui promettre la fidélité qu'ils lui devaient, ils voulurent s'assurer qu'il leur donnerait les comtés et les abbayes qui étaient à leur bienséance. Après quelques négociations, Louis fut sacré et couronné roi à Compiègne, le 8 Décembre l'an 877, par l'archevêque Hincmar.

Les évêques avant que de le couronner, lui firent promettre qu'il observerait le premier article du dernier capitulaire de Kiersi, par lequel l'empereur Charles avait ordonné que le clergé et les églises jouiraient des biens, droits et priviléges dont ils avaient joui sous le règne de Louis le Débonnaire. Louis le Bègue le promit. Après quoi chaque évêque lui fit hommage, en disant : « Je » vous recommande ma personne et mon église; afin que » vous la défendiez, et que vous y conserviez la loi et la » justice, comme un roi doit faire. » Louis de son côté donna par écrit aux évêques la promesse suivante:

« Louis, établi roi par la miséricorde de Dieu et l'élec- » tion du peuple, promets, en face de l'Église, à tous les or- » dres, tant des évêques que des prêtres, des chanoines, » des moines et des religieuses, que j'observerai tou- » jours à leur égard les règles des pères confirmées par » les traditions apostoliques. Je promets aussi que j'ob- » serverai à l'égard de mon peuple les lois et les décrets » portés par les empereurs et les rois mes prédécesseurs. » Je Louis fais cette promesse de mon plein gré par » amour de la justice, et je signe de ma main.

Ce prince ne survécut guère à son inauguration, car il mourut à Compiègne, l'an 879, et fut enterré dans l'église de Sainte Marie. Il laissait deux fils : Louis et Carloman, d'Ansgarde sa première femme, qu'on lui avait fait répudier. La reine Adélaïde était enceinte d'un fils qui fut nommé Charles, dans la suite surnommé *le Simple*.

Louis le Bègue, en mourant, chargea Odon évêque de

Digitized by Google

Beauvais, et le comte Albuin de porter à son fils Louis la couronne et les autres marques de la dignité royale, et d'ordonner de sa part à ceux qui étaient auprès de ce jeune prince, de le faire incessamment sacrer et reconnaître roi. Mais les grands du royaume n'étaient plus accoutumés à cette obéissance dont ils doivent donner l'exemple aux peuples. Il y eut bien des cabales et bien des intrigues, qui aboutirent au partage de la couronne. Louis fut reconnu roi de Neustrie, Carloman, roi d'Aquitaine et de Bourgogne, et ils furent sacrés l'un et l'autre à Ferrières par Anségise de Sens. Ces deux princes demeurèrent assez unis : mais leur jeunesse, et encore plus la faiblesse de leurs états, donnèrent lieu à une nouvelle usurpation, qui en fit un démembrement considérable.

Le duc Boson, frère de l'impératrice Richilde, que Charles le Chauve avait rendu un des plus puissants seigneurs de France, crut devoir profiter de ces favorables conjonctures, pour se faire un royaume des duchés et comtés qu'il possédait en Provence, et dans une partie de la Bourgogne. En quoi cependant il chercha moins à satisfaire son ambition qu'à contenter celle de la duchesse sa femme. Il avait épousé en secondes noces Ermengarde, fille de l'empereur Louis II. Cette princesse, fière de sa haute naissance, lui dit un jour qu'étant née fille de l'empereur d'Occident, et ayant été fiancée à l'empereur d'Orient, elle ne pouvait plus vivre dans la condition de sujette, qu'elle voulait régner ou mourir. Boson pour plaire à une femme impérieuse qu'il aimait, oublia ce qu'il devait à la famille royale, et se servit des bienfaits qu'il en avait reçus, pour s'ériger un trône sur les débris de celui des deux jeunes rois. Pour exécuter ce projet, il travailla à gagner les évêques et les seigneurs de ses gouvernements, et il y réussit en leur donnant libéralement des terres et des abbayes. Quand on sait prendre les hommes par l'intérêt, il n'est pas fort difficile de se les attacher, même aux dépens du devoir.

Digitized by Google

Les évêques et les seigneurs laïques ayant donc résolu de reconnaitre Boson pour leur roi, voulurent donner à ce qu'ils allaient faire un air de religion qui frappât les peuples. Ils tinrent à Mante, lieu situé entre Vienne et Tournon, au mois d'Octobre de l'an 879, une assemblée, à laquelle ils donnèrent le nom de concile. Là, après avoir délibéré entre eux, ils élurent unanimement pour leur roi le duc Boson, comme la personne la plus capable de les défendre et de les protéger contre tant d'ennemis.

Le pape Jean désapprouva fort l'usurpation de Boson ; et il écrivit une lettre à Otram de Vienne, pour lui en faire des reproches, et lui ordonner de venir à Rome s'en justifier.

Dès que les deux jeunes rois, Louis et Carloman, eurent appris l'entreprise et la révolte de Boson, ils marchèrent en diligence contre l'usurpateur, et formèrent le siége de Mâcon qu'il prirent sans beaucoup de résistance. Ils en trouvèrent plus à Vienne, qu'ils allèrent ensuite assiéger. Ermengarde, femme de Boson, défendit cette place avec la valeur d'une héroïne, et la prudence d'un vieux capitaine. Elle en fit durer le siége plus de deux ans, après lesquels elle obtint encore une capitulation honorable.

Louis roi de Neustrie, fut obligé de quitter le siége de Vienne, pour voler au secours de ses états, ravagés par les Normands. Ces barbares, toujours attentifs à profiter de la faiblesse et des troubles du royaume, s'emparèrent de Gand sur la fin de l'année 880, surprirent, au mois de Décembre, la ville de Tournai, d'où ils se répandirent sur les bords de l'Escaut, mettant tout à feu et à sang. Ils prirent Courtrai et la ville de St.-Omer, où ils mirent le feu : mais ils ne purent ni forcer, ni brûler l'église de ce S. Évêque. Ils pillèrent Cambrai, Térouanne, St.-Riquier, St.-Valleri, Amiens et Corbie, avant la fin de Janvier de l'an 881. Au mois de Février, ils prirent Arras, et y firent un horrible carnage des habitants.

Digitized by Google

Le roi Louis ayant appris ces tristes nouvelles au camp devant Vienne, y laissa son frère Carloman pour continuer le siége, et marcha en diligence contre les Normands. Il les atteignit à Saultcourt dans le Vimeu, et leur livra en ce lieu une sanglante bataille, où il leur tua jusqu'à neuf mille hommes, la plupart de cavalerie. On nous a conservé sur ce combat une espèce de prose ou de cantique en vers tudesques, où l'on marque que le roi Louis y fit des prodiges de valeur, et qu'en marchant à l'ennemi, il entonna les Litanies, qui furent chantées par tous ses soldats.

Cette victoire ayant rendu pour quelque temps la tranquillité à l'état, les évêques de la Belgique en profitèrent pour tenir un concile le second d'Avril 881, dans l'église de Sainte Macre à Fimes, au diocèse de Rheims. Les prélats s'y appliquèrent surtout à rétablir leur autorité, afin de pouvoir mieux remédier aux désordres.

« I. La puissance sacerdotale, disent-ils, et la puissance royale, sont entièrement distinguées ; et l'une ne » doit rien entreprendre sur l'autre. La dignité des évêques est d'autant plus grande, que ce sont eux qui sacrent les rois, et que les rois ne peuvent sacrer les évêques. Mais la charge des évêques est aussi plus grande, » puisqu'ils rendront compte de la conduite des rois, qui » de leur côté sont chargés de veiller à la défense de l'Église et à celle des évêques, soit par l'autorité des lois, » soit par la force des armes. Nous lisons dans l'histoire » sainte que les prêtres, en donnant l'onction aux rois, et » en leur mettant la couronne sur la tête, devaient en » même temps leur mettre en main la loi du Seigneur, » afin qu'ils y apprissent à se gouverner eux et leurs sujets, et à honorer le sacerdoce. Nous y lisons aussi » qu'Ozias ayant osé porter la main à l'encensoir, ce qui » est une fonction du ministère sacerdotal, et non de la » dignité royale, il fut frappé de lèpre, et chassé aussitôt du temple par les prêtres, qui l'enfermèrent dans » son palais, où il demeura jusqu'à sa mort. »

Digitized by Google

Les évêques, ayant ainsi relevé la dignité de l'épiscopat, en exposent les devoirs, et ils se reprochent à eux-mêmes leur négligence à les remplir : sur quoi ils s'expriment ainsi.

« II. Comme le devoir de nos charges pourra nous » obliger à dire au roi et à ses ministres des choses dé- » sagréables, nous commençons par nous accuser nous- » mêmes, pour obvier aux reproches qu'on aurait lieu » de nous faire. Nous reconnaissons que le malheur des » temps et la crainte des barbares nous ont fait tomber » dans une grande négligence. Nous quittons le ministère » de la prédication; et c'est à notre dam que nous sommes » évêques, puisque nous cherchons les honneurs de l'é- » piscopat, et que nous négligeons d'en acquérir les » vertus. Ceux qui sont confiés à nos soins, abandonnent » le Seigneur; et nous nous taisons : ils se précipitent » dans l'enfer, et nous ne leur tendons pas la main. » Mais si nous ne pouvons pas réformer les autres, que » ne travaillons-nous à nous réformer nous-mêmes ?

» Le ministère dont nous sommes revêtus, est un mi- » nistère de sainteté; et nous ne nous occupons qu'à des » actions terrestres et mondaines... Il n'y a aujourd'hui » presque aucune affaire séculière, où les évêques ne » veuillent s'ingérer. Cependant nous voyons les fléaux » dont le peuple chrétien est frappé. Nous voyons les » villes saccagées, les forteresses renversées, les monas- » tères ruinés, les campagnes ravagées : n'est-ce pas » nous qui sommes la cause de tous ces maux, par notre » négligence à instruire nos peuples? Car quel est le pé- » cheur que nous ayons converti par nos prédications?.. » Si nous n'avons pas le talent de prêcher, fasse le ciel » que nous puissions du moins honorer notre place par » l'innocence de nos mœurs !

V. On déclare frappés d'anathème les brigands et les usurpateurs des biens de l'Église; et l'on recommande aux évêques d'expliquer aux peuples, que l'anathème est une

Digitized by Google

séparation de Jésus-Christ et de son corps, qui est l'Église.

VI. On avertit le roi et ses ministres de la manière dont ils doivent gouverner; et pour cela les évêques rappellent plusieurs articles des capitulaires de nos rois, dont l'exécution leur paraît le plus nécessaire.

VII. On traite fort au long de la nécessité de la pénitence, et de la correction des mœurs, qui en doit être le fruit.

VIII. Les évêques adressent la parole au roi dans le dernier article. Après lui avoir proposé l'exemple de Charlemagne, qui avait toujours auprès de sa personne trois des plus habiles de ses conseillers, et qui mettait pendant la nuit des tablettes sous son chevet, afin de pouvoir écrire ce qu'il méditait jour et nuit pour le bien de l'état et de la religion, et le proposer ensuite à son conseil; ils recommandent à ce jeune prince, vû sa jeunesse, de ne rien faire sans avoir consulté des personnes de vertu et d'expérience, et de se choisir de bons conseillers dans le clergé et parmi les seigneurs laïques, qui lui apprennent à craindre le Seigneur, à honorer l'église et les prélats, et à gouverner ses sujets selon la volonté de Dieu. « Faites en sorte, ajoutent-ils, que ce pauvre peu» ple qu'on a épuisé par tant de pilleries et d'exactions » pour les Normands, puisse à la fin respirer. Car depuis » long-temps, ce royaume ne se défend plus; on ne songe » qu'à se racheter; et les tributs ont réduit à l'indigence, » non-seulement les particuliers, mais encore les églises » qui étaient autrefois les plus riches. C'est la cause de » l'avilissement, où nous voyons que la dignité royale est » tombée. »

Hélas! le jeune prince sur lequel on fondait de si légimes espérances, ne devait point les réaliser. Il mourut à l'âge de vingt ans (882). Carloman, son frère, roi de Bourgogne et d'Aquitaine, fut reconnu roi de Neustrie. Il n'avait pas moins d'ardeur et de courage que son frère, mais il paraissait avoir plus de maturité.

Digitized by Google

Cependant, de l'autre côté de l'empire, les Normands pénétraient jusqu'au cœur de nos contrées. Ils étaient entrés, l'an 881, dans le Vahal, et s'étaient rendus maîtres du château de Nimègue. Louis, roi de Germanie, alla les y assiéger; mais il ne put les forcer. En même-temps, il se vit sur les bras deux rois Normands, Godefroi et Sigefroi, qui parurent sur les bords de la Meuse avec une armée innombrable, mettant à feu et à sang tout ce qui avait échappé au pillage et à la captivité. Ils brûlèrent Liége, Maestricht, Tongres, Cologne, Juilliers, Aix-la-Chapelle, et quelques autres places, avec les monastères d'Inde, de St. Lambert, de Malmedi, de Stavelot et de Prum. Après ces horribles exploits, ils se retirèrent à leur camp, chargés du plus riche butin.

Ce fut dans ces fâcheuses conjonctures que mourut Louis roi de Germanie, sans laisser d'héritiers. Carloman, son frère, était aussi mort sans enfans légitimes : ainsi Charles surnommé le Gros, leur frère, qui avait été couronné empereur, réunit sous sa domination les états de ces deux princes, avec le royaume d'Italie.

Cette révolution inopinée inspira une nouvelle audace aux Normands qui étaient sur la Meuse. Ils s'emparèrent de Trèves l'an 882, le cinquième jour d'Avril, qui cette année était le Jeudi-Saint. Ils y demeurèrent jusqu'à Pâques pour piller la ville; après quoi ils y mirent le feu, et marchèrent vers Metz. Vala ou Valon, évêque de cette ville, s'avança au devant d'eux à la tête de ses troupes, et leur livra bataille le 11 Avril. Mais l'évêque qui montra plus de bravoure que de prudence, y fut tué après six ans et quelques jours d'épiscopat, et ses troupes prirent la la fuite. Cependant les Normands, quoique victorieux, rebroussèrent chemin.

Quelques mois après, ils se répandirent dans le Cambresis et dans l'Artois, et brûlèrent tous les monastères de ces cantons. Ils pénétrèrent dans le territoire de Laon, et dans une partie du diocèse de Rheims, où entre autres lieux ils brûlerent la ville de Mouson.

Digitized by Google

On crut que l'orage allait fondre sur Rheims qui était sans murailles, dont on avait employé une partie des pierres à rebâtir la Cathédrale. D'ailleurs, par un fâcheux contre-temps, les troupes de l'archevêque étaient à l'armée de Carloman roi de France. Ainsi les habitants de cette ville ne songèrent qu'à se sauver, surtout les moines et les religieuses, qui sortirent avec empressement de leurs cloîtres, pour se disperser en divers lieux. L'archevêque Hincmar était actuellement malade : son grand âge et la douleur qu'il eut de voir son troupeau exposé à ces malheurs, augmentèrent son mal, sans diminuer son courage. Il se fit mettre à la hâte dans une chaise à porteurs, et se fit porter à Epernai avec le plus précieux trésor de son église, c'est-à-dire, avec le corps de S. Remi. Les Normands pillèrent jusqu'aux portes de Rheims. Mais quoique la ville fût sans défense, ils n'y entrèrent pas : ce qui fut regardé comme un effet de la protection du ciel; Dieu ayant voulu que l'église de la Vierge devînt pour la ville une défense plus sûre, que n'auraient été les murailles, dont on s'était servi pour bâtir cette église.

Hincmar, ayant demeuré quelque temps à Epernai avec les reliques de S. Remi, qui faisaient son unique consolation dans cette espèce d'exil, y mourut sur la fin de cette même année, après avoir tenu le siége de Rheims trente-sept ans, sept mois et quatre jours : ce qui montre qu'il mourut le 7 Décembre (*a*) de l'an 882, car il avait été ordonné le 3 Mai de l'an 845. Son corps fut rapporté au monastère de S. Remi dont il était abbé, et où il avait choisi sa sépulture aux pieds de S. Remi. Il y avait fait faire son tombeau de son vivant, et avait

(*a*) Le père Sirmond, dans la table chronologique qu'il a mise à la tête de son édition des ouvrages d'Hincmar, place la mort de ce prélat au 21 Décembre, sur la foi de quelques Nécrologes de Rheims. Mais cette époque ne s'accorde pas avec ce qui est dit dans son Epitaphe, qu'il tint le siége 37 ans, 7 mois et 4 jours. Ainsi j'aime mieux croire que ces Nécrologes ne marquent pas le jour de la mort d'Hincmar, mais celui de sa sépulture et de ses funérailles, quand on eut rapporté son corps d'Epernai.

Digitized by Google

lui-même composé son épitaphe en quatorze vers latins, que j'ai cru devoir rapporter ici dans les notes (*a*).

Charles-le-Gros se mit enfin en devoir d'aller châtier les Normands. Il menait à sa suite une armée formidable, et il ne lui manqua pour vaincre que le courage de combattre. Il aima mieux acheter chèrement des ennemis une paix honteuse, que de remporter sur eux une victoire glorieuse et facile. Il fit donner à Sigefroi, l'un des chefs des Normands, deux mille quatre cent douze livres pesant d'argent. Ce qui fut la cause qu'on acheva de dépouiller les églises et les particuliers, dont les biens avaient échappé aux recherches des Barbares.

Godefroi, l'autre chef des Normands, fut encore mieux partagé. L'empereur lui donna en mariage la princesse Giselle, fille du roi Lothaire, avec la Frise en souveraineté pour dot. Ce fut à ces conditions que ce prince Normand vendit la paix, et même sa foi ; car il promit par ce traité de se faire baptiser, et l'empereur fut son parrain. Une paix si honteuse affligea et couvrit de confusion toute l'armée, surtout lorsqu'elle vit les Normands emmener deux cents bateaux chargés de butin et de captifs. Ce fut

(*a*) Nomine non merito Præsul Hincmarus ab antro,
Te, Lector, tituli, quæso, memento mei :
Quem grege pastorem proprio Dionysius olim
Remorum populis, ut petiere, dedit,
Quique humilis magnæ Remensis regmina plebis
Rexi pro modulo; hic modo verme voror.
Ergo animæ requiem nunc, et cum carne resumptâ
Gaudia plena mihi hæc quoque posce simul.
Christe, tui clemens famuli miserere fidelis :
Sis pia cultori, Sancta Maria, tuo.
Dulcis Remigi sibimet devotio prosit,
Qua te dilexit pectore et ore, manu.
Quare hic suppetiit supplex sua membra locari;
Ut bene complacuit, denique sic obiit.

On ajouta, après la mort d'Hincmar, ces paroles : *Anno Incarnationis Dominicæ DCCCLXXXI, Episcopatus autem sui XXXVII, Mense VII, die IV.* — Hist. de l'Église gall., t. VI.

Digitized by Google

une puissante amorce pour ces barbares : aussi revinrent-ils dès l'année suivante par le Rhin.

Carloman roi de France, montra plus de courage que l'empereur; mais il ne fut guères plus heureux. Il attaqua et battit une troupe de Normands qui ravageaient le Thierrarche : cependant il ne put les chasser du pays. Irrités par leur défaite, ils mirent tout à feu et à sang dans le Vermandois, brûlèrent l'église de St. Quentin et celle de Sainte-Marie d'Arras. On avait eu la précaution de transférer à Beauvais le corps de S. Vaast, et à Laon celui de St. Quentin. Une autre armée de Normands, entrée par la Somme, mit en fuite les troupes que le roi lui opposa, prit son quartier d'hiver à Amiens, et exigea du pays une contribution de douze mille livres d'argent chaque année.

On eût dit qu'il était impossible d'ajouter à tant d'infortunes : la mort de Carloman arrivée l'année suivante 884, fit voir qu'on devoir s'attendre à de plus grands malheurs encore. Ce prince mourut d'une blessure qu'il reçut à la chasse, par accident, d'un de ses gardes, à qui il voulait faire peur; et il eut la générosité de publier que c'était un sanglier qui l'avait blessé, pour sauver celui qui était l'auteur innocent de sa mort.

Ce qui rendait cet événement plus déplorable encore, c'est qu'il ne restait pour succéder à Carloman, qu'un fils posthume de Louis-le-Bègue, nommé Charles, qui n'avait encore que cinq ans. C'était une faible ressource pour le royaume. C'est pourquoi les seigneurs, après avoir longtemps délibéré, déférèrent la couronne à l'empereur Charles-le-Gros, qui, avec l'empire, réunit ainsi toute la monarchie française sous sa domination, à l'exception du royaume d'Arles; mais ce prince n'avait pas la tête assez forte, pour porter tant de couronnes.

Dès que les Normands eurent appris la mort du roi Carloman, ils recommencèrent leurs ravages nonobstant les traités; et comme les seigneurs français leur envoyèrent

Digitized by Google

faire des reproches de ce qu'ils manquaient à leur parole, ils répondirent qu'ils avaient traité avec Carloman ; et que si un autre roi voulait avoir la paix, il fallait qu'il l'achetât d'eux au même prix. Sans donc s'arrêter à de nouvelles négociations, ils se répandirent dans nos provinces le fer et le feu à la main, et se firent un barbare plaisir de consumer par la flamme les plus beaux monuments de la piété et de la magnificence de nos pères. L'âge le plus tendre, le sexe le plus faible ne pouvaient désarmer leur férocité : tout ce qu'ils ne réservaient pas à la captivité, était inhumainement massacré ; et la faim faisait mourir dans les bois, ceux qui avaient échappé à leurs recherches. Jamais on ne vit une pareille désolation.

Sigefroi, ce roi Normand dont nous avons parlé, étant rentré en France sur ces entrefaites, et ayant été joint par une armée de Normands venus par la Seine et conduits par Rollon, se crut en état de conquérir la France. Il assiégea Pontoise qu'il prit et brûla ; et pour signaler ses armes par une expédition plus importante, il forma le dessein d'assiéger Paris. Il voulut à quelque prix que ce fût, emporter une place dont la prise le rendrait aisément maître du cours de la Seine, pour pénétrer dans la Champagne et la Bourgogne ; mais l'entreprise était hasardeuse. Paris n'était plus ce qu'il avait été, lorsque les Normands dans leurs premières courses le pillèrent. On avait reconnu l'importance de fortifier cette place, et l'empereur Charles-le-Chauve avait donné des ordres là-dessus en partant pour l'Italie. On peut voir les détails de ce siége fameux dans l'histoire de l'Église gallicane du Père Longueval.

Il dura plus d'un an. Cependant les Normands ne se se décourageaient point. Plus ils trouvaient de résistance, plus ils paraissaient acharnés à la prise de cette ville. Ils faisaient leurs attaques avec plus de furie que jamais, lorsqu'on vit paraître tout-à-coup l'empereur Charles-le-

Digitized by Google

Gros sur les hauteurs de Montmartre, avec une puissante armée. On peut juger quelle fut la joie des assiégés et la consternation des assiégeants. La victoire était certaine, et il ne fallait pour la remporter que vouloir combattre.

Mais l'empereur manqua encore ici de résolution ; et au lieu de charger l'ennemi, il entra en négociation. A la tête d'une armée à qui il ne manquait qu'un chef pour être victorieuse, il conclut un traité honteux avec une nation accoutumée à n'en garder aucun. Il s'engagea de payer aux Normands sept cent mille livres d'argent, au mois de Mars suivant ; et en attendant, il leur permit de s'avancer jusqu'à Sens pour continuer leurs ravages.

Cette dernière lâcheté de l'empereur acheva de le perdre dans l'esprit de ses peuples. Du mépris on passa à la révolte. Elle commença par la Germanie. Les Allemands voulaient un roi qui pût les défendre. Ils jetèrent les yeux sur Arnould, fils naturel de Carloman roi de Bavière, qui montrait autant d'activité que de valeur. Il lui déférèrent la couronne après avoir déposé Charles-le-Gros, qui se vit en même temps abandonné de tous ses autres sujets.

Arnould se montra digne du choix qu'on avait fait de lui. Il alla chercher les Normands sur les bords de la Dyle près de Louvain, et les attaqua si vigoureusement que pas un seul n'échappa au glaive. Louvain célébra longtemps cette victoire, et la procession du 1^er^ Septembre fut destinée à en perpétuer le souvenir. Depuis ce jour, les Normands ne reparurent plus sur le territoire de la Belgique. Ils n'avaient déjà que trop entassé de ruines durant l'espace d'un demi siècle. Nous finirons ce chapitre par une énumération rapide des lieux qu'ils dévastèrent, avec quelques réflexions sur les événements qui s'y rattachent.

Commençons par le diocèse de Cambrai. Cette église s'était vue gouvernée successivement par une série de saints évêques. A Halitgaire, qui partit pour les missions du Nord avec Ebbon de Rheims, succéda, l'an 831, Théodo-

Digitized by Google

ric, prélat d'une grande sainteté et doué de l'esprit de prophétie. Après Théodoric, vint Jean également compté au nombre des saints, ainsi que son successeur Rothade. C'est sous ce dernier que les Normands vinrent piller la ville. Tout près de Cambrai se trouve l'abbaye de *St.-Géry*, qui fut également saccagée par ces barbares, l'an 881.

A *Condé*, ils détruisirent un couvent de femmes, qu'on croit avoir été élevé par St. Amand, sous l'invocation de la Vierge Marie. C'est là qu'était mort, l'an 700, un saint apôtre de l'Irlande, Wanulphe.

A *Moorsel*, près d'Alost, ils réduisirent en cendres le couvent que Charlemagne avait fondé en l'honneur de Ste. Gudule. Après leur départ, un mauvais chrétien nommé Wennemare, s'empara des biens de la communauté. Ce ne fut qu'au 12e siècle que Ruigot, seigneur de Termonde, les rendit au culte, en fondant au même endroit un chapitre de six chanoines.

A Malines, où, comme nous l'avons vu, St. Rumold avait bâti un couvent nommé *Ulmetum*, les Normands ne laissèrent pas pierre sur pierre. Ce fut Notger, évêque de Liége, qui, l'an 972, releva la ville et y rétablit une maison de chanoines.

L'abbaye de *St. Ghislain* fut tellement dévastée par les mêmes barbares qu'on l'eût dit changée en désert. Les miracles qui continuaient à se faire au tombeau du Saint, y rappelèrent les moines, l'an 933.

Hautmont sur Sambre, fondé par St. Vincent, époux de Ste. Waudru, subit le même sort. Cette abbaye fut rétablie au 11e siècle, par les soins de Gérard de Florinis, évêque de Cambrai.

Soignies, également détruit, resta sans habitants jusqu'au milieu du 10e siècle, qu'une maison de chanoines vint s'y établir.

Les couvents de *Liessies* et de *Renaix* furent dévastés de même; le premier fut relevé 200 ans après, par l'évêque de Cambrai et repeuplé de moines; le second fut ré-

Digitized by Google

tabli au 10e siècle et donné à une communauté de chanoines par le comte Arnould de Flandre.

Maroiles, situé près du confluent de l'Helpre et de la Sambre, fut incendié l'an 880. C'était un couvent de moines fondé par St. Humbert, et dû aux libéralités du comte de Chonebert. On y rétablit presqu'aussitôt des chanoines, mais ils ne pouvaient y vivre régulièrement, vu la pression qu'exerçaient les seigneurs laïques qui s'en étaient rendus maîtres. Le désordre ne cessa que quand l'évêque de Cambrai, de Florinis y eut remis des religieux.

Quant au diocèse de Tournai, qui comprenait alors ceux de Gand et de Bruges, il ne fut pas moins cruellement traité. Les Normands dévastèrent les couvents de *St.-Bavon* et de *St.-Pierre*, ainsi que la maison de *Tronchiennes*. On dit que celle-ci fut rétablie par Baudouin-le-Chauve, dès l'an 884. Elle passa plus tard aux Prémontrés.

Thouroult, qui avait été donné d'abord à St. Anscaire par Louis-le-Pieux, et qui ensuite avait été usurpé par le comte Regnier, fut détruit de fond en comble. L'an 1073, le comte de Flandre Robert y fit bâtir une collégiale.

Le monastère que *St. Trond* avait élevé près de Bruges, ne fut pas plus heureux. Deux autres couvents sortirent plus tard de ses ruines, et l'on dit que dès l'an 865, le comte Baudouin-bras-de-fer fit fortifier le bourg de Bruges, pour servir d'asile contre les barbares.

Aux environs de Tournai, ils livrèrent aux flammes tous les monastères situés le long de l'Escaut et de la Lys. Ils s'étaient fait une espèce de retraite de Courtrai, d'où ils ne sortaient que pour porter au loin la dévastation et la mort.

Le couvent de *St.-Martin*, érigé dans la ville épiscopale, fut réduit en cendres. Il ne fut rebâti que deux siècles après.

St. Amand, également détruit, fut relevé par le comte Arnould, en 952.

Dans le diocèse d'Ypres, *Wormhout*, près de Bergues

Digitized by Google

St. Winoc, fut cruellement saccagé et ne se releva jamais de ses ruines.

St. Bertin, deux fois incendié, en 860 et en 881, fut rebâti. L'an 891, comme les Normands retournaient pour la troisième fois, ils trouvèrent l'abbaye fortifiée; et on leur opposa une si héroïque résistance, qu'ils furent obligés de se retirer.

Au diocèse de Liége, la ville qui porte ce nom, *Maestricht, Tongres, St. Trond, Stavelo,* tout devint la proie des flammes. Les religieux et les religieuses fuyaient de toutes parts, cherchant des antres pour s'y cacher. Quelques-uns s'enfoncèrent dans les cavernes du mont St. Pierre, près Maestricht; d'autres en plus grand nombre, vinrent demander un asile à Chèvremont. Ce fut presque le seul endroit qui échappa aux fureurs des barbares. L'évêque Francon se mit en armes à la tête de son peuple, et soutint bravement la lutte contre ces hommes redoutables du Nord, jusqu'à ce que, de concert avec Arnould, il les eût entièrement exterminés sur les hauteurs de Louvain,

Pour le diocèse d'Utrecht, on comprend tout ce qu'il dut souffrir de ces hordes cruelles, qui en avaient fait leur première étape sur le continent (1).

(1) Sur les ravages des Normands en Belgique, cf. Annales Vedastini ad ann. 879. Chron. S-Bavon., dans Pertz, ann. 880. Iperii Chron., p. 532. D'Oudegherst, p. 138, avec la note de Lesbroussart. Les écrivains modernes, qui ont traité des incursions des Normands, tels que Capefigue, Depping, Lauteschlaeger n'ont guère fait attention à la Flandre. — Warnkœnig, Hist. de Fl., Liv. I, Ch. II, § VI; trad. de Gheldolf.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

De l'an 891 à l'an 912.

Le X^e^ siècle. — Conversion des Normands. — Hervée, archevêque de Rheims. — Sainteté de l'Église malgré la corruption de quelques-uns de ses membres.

Nous voici au x^e^ siècle, temps qu'on est convenu d'appeler siècle *de fer*, siècle *de plomb*, siècle *d'ignorance*. Les protestants surtout se sont plu à lui prodiguer ce dernier titre, comme si toute lumière avait pour lors disparu du monde, comme si l'Église avait manqué durant ce temps à sa mission d'éclairer et de sanctifier les peuples, comme si le Christ en un mot avait abandonné, en ces jours malheureux, celle avec laquelle il a promis d'être jusqu'à la fin des siècles.

Et cependant peut-être ne donna-t-il à aucune époque des preuves plus visibles de son assistance :

L'autorité royale avilie, l'empire morcelé, les seigneurs en guerre les uns contre les autres ou réunissant leurs armes contre le souverain, les lois les plus saintes de l'Église violées, ses biens envahis, ses dignités vendues par la simonie, ou usurpées par l'ambition, et pour comble de malheur, le scandale envahissant le siége même de Pierre: tout cela peut sembler effrayant à l'observateur inattentif; mais ce qui prouve précisément que le Christ veille sur son Église, c'est que sa foi sortit pure et intacte de cette effroyable tempête; c'est qu'au milieu même de ces ténèbres, elle avait des membres qui brillaient de l'éclat des plus belles vertus; c'est que l'attachement des fidèles au siége de

Digitized by Google

Rome ne souffrit point de ce qui aurait dû en apparence le perdre; c'est enfin que l'épouse du Sauveur, au milieu même de ces crises, enfantait chaque jour de nouveaux enfants à son divin époux.

Oui! la gloire de l'Église, c'est d'être sortie plus forte d'une épreuve, en comparaison de laquelle les persécutions des tyrans et le premier envahissement des barbares n'étaient, pour ainsi dire, que des jeux.

D'où vient en effet que ces pontifes mêmes dont on se plaît tant à stigmatiser la conduite privée, d'où vient, dis-je, que jamais ils n'ont failli quand ils parlaient au nom de leur dignité et, comme on dit, du *haut de la chaire?* Quelle main a guidé leur plume, pour qu'il n'en tombât aucune parole qui ne fût en harmonie avec la foi et la discipline chrétienne? Qui faisait recevoir avec tant de soumission leurs décrets? Comment s'est-il fait qu'en ce temps, (ce qui s'est vu cependant sous les plus grands papes et aux jours les plus heureux de l'Église), aucun schisme, aucune hérésie n'ait levé la tête?

Ingrats que nous sommes! c'est l'Église qui nous a fait traverser sans périr, de si mauvais jours; et c'est à elle que nous nous prendrions de la corruption et de la malice des hommes, dont elle gémissait la première! — Sans sortir de notre patrie, avec quelle ardeur nous l'y voyons travailler à rasseoir l'édifice social ébranlé sous les pas des barbares! Qui élève la voix en faveur de l'innocence opprimée? Qui affronte la colère des oppresseurs? Qui proclame les droits éternels de la justice, de l'humanité et de la religion? Ne sont-ce pas ceux que J.-C. a établis pour continuer son œuvre : les prêtres, les évêques, le pape surtout? — Contententons-nous, comme le veut le but de cet ouvrage, de ce qui se passa en Belgique.

L'homme qui mérite avant tout d'être félicité de n'avoir point désespéré de la chose publique, est le célèbre abbé de St.-Bertin, Foulques, nommé archevêque de Rheims après la mort d'Hincmar. (881).

Digitized by Google

Il commença par faire entourer sa ville épiscopale d'une bonne enceinte de murailles, pour repousser les Normands en cas d'attaque; après quoi il fit rapporter à Rheims le corps de St. Remy. Il se fit, pendant cette translation, un grand nombre de miracles, que l'annaliste Flodoard, qui vivait alors, a décrits. L'archevêque fit déposer la châsse précieuse dans la cathédrale, en attendant que des temps plus tranquilles permissent de la remettre au monastère de St. Remy.

Son attention se porta ensuite sur les affaires de l'État. Dans le démembrement qui avait été fait du royaume, on avait oublié le seul héritier légitime, Charles-le-Simple, fils posthume de Louis-le-Bègue. Sa jeunesse et le peu de talents qu'il montrait, servirent quelque temps de prétexte à l'exclusion qu'on lui avait donnée. Mais enfin les droits de sa naissance réclamèrent contre l'injustice qu'on lui faisait, et lui tinrent lieu des autres qualités qui pouvaient lui manquer.

Un seigneur nommé Valtcaire osa le premier lever l'étendard en sa faveur, et s'empara de la ville de Laon. Le roi Eudes, jugeant qu'il fallait éteindre cette première étincelle qui pouvait causer un incendie, vint aussitôt assiéger cette place, et l'ayant prise, fit couper la tête à Valtcaire, quoique son parent. Dès que ce seigneur se vit condamné à mort, il demanda avec instance le sacrement de pénitence. Mais Didon, évêque de Laon, le lui refusa nhumainement. Il défendit même qu'on l'inhumât en terre sainte.

Le supplice de ce seigneur irrita les autres partisans de Charles, sans les effrayer. Ce fut comme un signal qui les engagea à se déclarer de toutes parts pour lui. Foulques archevêque de Rheims, était à leur tête. Son mérite et son autorité donnèrent un grand poids au parti qu'il embrassa. Il profita de la disposition des esprits et sacra Charles roi de France à Rheims, assisté des évêques ses suffragants. Ce prélat fut dans la suite comme le tu-

Digitized by Google

teur et le ministre de ce jeune prince, et il ne cessa d'écrire au pape et au roi Arnould, pour les engager dans les intérêts du légitime héritier de la couronne.

Foulques ne négligeait pas ceux de la religion. Il tint un concile à Rheims contre Baudouin II, comte de Flandre. C'est le fils de celui dont nous avons parlé, et qui avait enlevé la fille de Charles le Chauve. On se plaignit dans le concile que ce seigneur usurpait les biens et même les honneurs ecclésiastiques, jusqu'à prendre le titre d'abbé, et l'on jugea qu'il méritait d'être excommunié. Mais en considération des services qu'il avait rendus à l'État et à la religion contre les Normands, on suspendit la fulmination des censures, pour lui accorder le temps de faire pénitence, et de profiter des avis qu'on lui donnerait. Le concile adressa donc une lettre à Dodilon de Cambrai, et chargea cet évêque de la lire au comte Baudouin, s'il était présent, ou de la lui envoyer et faire expliquer par son archidiacre : que si l'archidiacre ne pouvait lui parler, de la faire lire dans un des lieux où Baudouin avait usurpé des biens ecclésiastiques. La lettre portait défense aux moines, aux chanoines et à tous les fidèles, d'avoir communication avec le comte, s'il ne se corrigeait.

Foulques écrivit une lettre particulière à Baudouin sur les excès auxquels il s'était porté. Il lui reproche d'avoir fait fouetter un prêtre, d'avoir chassé des prêtres de leurs églises sans consulter l'évêque, d'avoir usurpé un monastère (celui de St. Vaast) et une terre donnée par le roi à l'église de Noyon, et enfin de manquer de fidélité au roi Charles. Il l'avertit paternellement de se corriger sur ces points, afin qu'il ne soit pas obligé de l'excommunier.

Le roi Eudes continuait de faire la guerre au roi Charles, avec l'avantage que l'expérience et la réputation peuvent donner à un vieux capitaine sur un jeune roi, qui n'avait pour lui que le droit de sa naissance. Charles, pour se défendre contre un ennemi si puissant, songea à faire alliance avec les Normands. Mais l'archevêque Foulques,

Digitized by Google

qui était le plus ferme appui du trône chancelant de ce prince, ayant appris son dessein, lui écrivit une lettre très-vive et très-pressante pour l'en détourner. « Croyez-» moi, lui dit-il, vous ne parviendrez jamais à la cou-» ronne, si vous prenez ces voies. Au contraire; le Sei-» gneur, que vous irriterez par là, ne tardera pas à vous » perdre. J'avais jusqu'à présent mieux espéré de vous; » mais je commence à voir que si vous écoutez de mau-» vais conseillers, vous perdrez en même temps le royaume » de la terre et celui du ciel. Je vous conjure donc au nom » de Dieu, d'abandonner un dessein qui serait la cause » de votre perte éternelle, et de m'épargner à moi et à » vos autres fidèles sujets, un chagrin dont nous serions » à jamais inconsolables. Il serait plus avantageux pour » vous, de n'avoir jamais vu le jour, que de vouloir ré-» gner par la protection du démon, en vous alliant avec » les païens. Si vous le faites, je vous déclare que non-» seulement j'abandonnerai votre parti; mais que moi et » mes suffragants, nous vous excommunierons, vous et » tous ceux qui vous demeureront fidèles. »

Charles ne se pressa pas de conclure l'alliance projetée avec des infidèles si odieux aux Français: mais les démarmarches qu'il avait faites à ce sujet, rendirent Eudes plus traitable. Ce roi, qui n'était peut-être pas sans remords, d'avoir enlevé la couronne à un jeune prince dont il s'était déclaré le tuteur, consentit à la partager avec lui; et pour épargner à la France, déjà assez misérable, les nouveaux malheurs des guerres civiles, il s'accorda à reconnaître le prince Charles roi des pays qui s'étaient soumis à son obéissance. Mais Eudes n'eut pas le temps de goûter les fruits qu'on se promettait de cette paix. Il mourut le 3 Janvier l'an 898, environ un an après l'avoir conclue. Il laissait un fils nommé Arnoul, que quelques-uns proclamèrent roi, mais qui mourut presque aussitôt. Ainsi toute la France se soumit à la domination de Charles.

Digitized by Google

Ce prince que son peu de talent pour le gouvernement fit surnommer le *Simple*, avait dans la personne de Foulques archevêque de Rheims, un conseil éclairé et un sage ministre, qui pouvait suppléer aux qualités personnelles qui lui manquaient. Mais il perdit bientôt le plus ferme soutien de son trône en perdant ce prélat, qui fut immolé comme une victime à la cruelle vengeance de Baudouin II comte de Flandre. Nous avons vu les avis que Foulques avait donnés à Baudouin sur l'usurpation du monastère de St. Vaast d'Arras, et les menaces qu'il avait faites de l'excommunier. Le comte les méprisa, et ne fit aucune satisfaction à l'Église.

Le roi Charles d'ailleurs mécontent du comte, employa la force, assiégea Arras; et s'étant rendu maître de la ville, donna à Foulques le monastère de St. Vaast. Celui-ci l'échangea avec un seigneur pour l'abbaye de Saint Médard de Soissons. Beaudouin en eut un vif ressentiment contre l'archevêque, qui avait profité de sa dépouille; mais il dissimula et parut même se réconcilier, pour se venger plus sûrement.

Un jour que le prélat allait trouver le roi, accompagné de peu de personnes; des gens du comte qui avaient à leur tête un nommé Winemare, le joignirent en chemin. Ils le félicitèrent d'abord de sa réconciliation avec Baudouin : mais après avoir marché quelque temps avec le prélat, ils se jetèrent en traîtres sur lui, le percèrent de plusieurs coups de lances, et tuèrent quelques personnes de sa suite. Les autres allèrent porter ces tristes nouvelles à Rheims, où les gens de Foulques prirent aussitôt les armes, et poursuivirent longtemps les assassins, sans cependant pouvoir les joindre. Le corps de l'archevêque fut porté à Rheims, où il fut enterré avec les honneurs dus à son rang et à son mérite. Il avait tenu le siége dix-sept ans, trois mois et dix jours. Il est honoré comme un saint martyr, et le martyrologe romain en fait mention au 10 Juin, jour de sa mort.

Digitized by Google

Hervée ou Herivée, clerc du palais, fut élevé sur le siége de Rheims; et quoique dans un âge fort jeune, il se montra par ses talents et ses vertus digne de cette place. Il fut ordonné le 6 Juillet, qui cette année 900, était un Dimanche. Le premier usage que le nouvel archevêque fit de son autorité, le jour même de son ordination, fut de fulminer l'excommunication contre les assassins de Foulques, tant en son nom qu'au nom des évêques de la province, et de quelques autres qui étaient présents. On lut publiquement dans l'église de Notre-Dame de Rheims l'acte de cette excommunication, conçu en ces termes.

« Nous Hervée, archevêque de Rheims; Gui, archevê-
» que de Rouen; Riculfe, évêque de Soissons; Heidolon
» de Noyon, Dodilon de Cambrai, Heriland de Té-
» rouanne, Otgaire d'Amiens, Honorat de Beauvais,
» Mancion de Châlons, Rodulfe de Laon, Otfroi de Sen-
» lis, Angelram de Meaux; faisons savoir à tous les fi-
» dèles, tant clercs que laïques, que nous et nos églises
» sommes consternés et pénétrés de douleur au sujet d'un
» attentat inouï depuis les premières persécutions exci-
» tées contre les apôtres et leurs successeurs : c'est de
» l'assassinat de Foulques notre père et notre pasteur,
» mis à mort par des scélérats, tandis qu'il travaillait
» jour et nuit pour le bien de l'état et de la religion, et
» qu'il s'opposait aux méchants comme un mur de pro-
» tection pour la défense de toutes les églises du
» royaume. Baudouin fils de Baudouin et de Judith, enva-
» hissait les biens de ces églises, et ç'a été par ses gens
» Winemare, Ewerard, Ratfroi et leurs complices, que
» Foulques a été cruellement assassiné : forfait inouï dans
» l'Église, si ce n'est de la part des païens... C'est pour-
» quoi au nom de Dieu, par la vertu du St. Esprit, et de
» l'autorité donnée de Dieu aux évêques par St. Pierre,
» nous séparons ces meurtriers du sein de l'Église, et les
» frappons de l'anathème d'une éternelle malédiction.
» Qu'ils soient maudits à la ville, maudits à la campa-

Digitized by Google

» gne, maudits soient leurs enfants, maudits les fruits de » leur terre, maudits leurs troupeaux... que leurs intes- » tins se répandent comme ceux de l'impie et malheu- » reux Judas... Qu'aucun chrétien, les rencontrant, ne » leur donne le salut. Qu'aucun prêtre ne célèbre la messe » en leur présence, ne les confesse, et ne leur donne » la communion, même à l'article de la mort, s'ils ne » viennent à résipiscence; et qu'ils n'aient d'autre sépul- » ture que celle des ânes. Mais qu'ils soient aux généra- » tions futures un exemple d'opprobre et de malédic- » tion. Et comme nous éteignons, et jetons aujourd'hui » ces lampes, que leur lampe soit à jamais éteinte. » On voit ici l'antiquité de la cérémonie d'éteindre des cierges ou des lampes, en fulminant l'excommunication. Winemare, le chef des assassins, fut visiblement frappé de la main de Dieu, et mourut misérablement d'un ulcère, rongé tout vivant des vers qui s'y étaient formés.

Gui de Rouen, qui signa cette excommunication, avait dans son diocèse, dont les Normands s'étaient emparés, un grand nombre de ces barbares nouvellement baptisés. Mais ces néophytes le chagrinaient plus par leur conduite déréglée qu'ils ne le consolaient par leur conversion à la foi. Il craignait cependant d'aigrir le mal, en y appliquant des remèdes violents, suivant la sévérité des canons. Il consulta donc Hervée archevêque de Rheims, sur la manière dont il devait en user avec ces nouveaux chrétiens, qui après avoir reçu le baptême, menaient encore une vie toute païenne; ou avec les cathéchumènes de la même nation, à qui on n'avait pas encore jugé à propos de conférer le baptême.

Hervée par sa réponse conseilla à l'archevêque de Rouen d'user de douceur, et d'apporter de grands ménagements, pour ne pas effaroucher un peuple dont la conversion pouvait procurer tant de gloire à Dieu, et épargner tant de maux à l'État. Il vaut mieux laisser croître l'ivraie que de l'arracher, au danger d'arracher

Digitized by Google

en même temps le froment. L'archevêque de Rheims composa à ce sujet un long écrit où il rapporte plusieurs exemples de la clémence dont les SS. Pères ont usé envers les plus grands pécheurs. Mais il y mêle des histoires incertaines et apocryphes, que le peu de critique de ce temps-là ne permettait pas de révoquer en doute.

Hervée travaillait lui-même avec zèle à la conversion des Normands répandus dans son diocèse. Il trouva parmi les Néophytes qu'il gagna à Dieu, la même inconstance dont l'archevêque de Rouen s'était plaint; et il eut là-dessus des doutes qu'il ne put résoudre, lui qui avait résolu ceux des autres. Il consulta à son tour, et pria le pape Jean IV de lui faire savoir quelle pénitence il convenait d'imposer aux Normands qui, après avoir reçu le baptême, s'adonnaient encore à leurs anciennes superstitions. Le pape lui répondit en ces termes :

» La lecture de votre lettre nous a donné en même » temps une vive douleur, et une joie sensible. Nous » avons été affligés des maux et des calamités que vous » avez à souffrir dans vos provinces, non-seulement de » la part des païens, mais encore de celle des chrétiens, » ainsi que vous le marquez. Mais je ne puis vous expri- » mer la joie que nous a causée la conversion de la na- » tion Normande, de cette nation qui, après avoir versé » tant de sang humain, commence, par la grâce de Dieu » et par vos exhortations, à reconnaître qu'elle a été ra- » chetée par le sang de Jésus-Christ. Nous en rendons » d'infinies actions de grâces à l'auteur de tout bien, et » nous le conjurons de confirmer ces néophytes dans » la foi.

» Quant à la question que me propose votre fraternité : » savoir, comment il convient d'en user avec les Nor- » mands, qui ayant été baptisés et rebaptisés, ont vécu » en païens après le baptême, ont tué des chrétiens, mas- » sacré des prêtres, sacrifié aux idoles et mangé des » viandes immolées; s'ils n'étaient pas néophytes, ils

Digitized by Google

» éprouveraient toute la sévérité des canons. Mais parce
» qu'ils sont nouvellement convertis à la foi, dont ils
» sont encore peu instruits, et que d'ailleurs vous pouvez
» mieux que personne connaître les mœurs et le carac-
» tère de cette nation voisine de votre pays, nous lais-
» sons à votre prudence, à déterminer ce qu'il convient de
» faire. Car vous voyez assez que dans ces circonstances,
» il ne convient pas d'user envers eux de la sévérité
» prescrite par les canons; de peur que trouvant le
» joug de la foi insupportable, ils ne retournent à
» leurs anciennes erreurs. Cependant, si vous en trouvez
» quelques-uns assez fervents pour vouloir se soumettre
» à toute la rigueur de la pénitence canonique, vous de-
» vez la leur imposer. »

Le pape, en finissant, remercie Hervée d'un présent qu'il lui avait envoyé. On voit par le contenu de cette lettre qu'il y avait déjà un grand nombre de Normands convertis à la foi, avant qu'on leur eût cédé la partie de la Neustrie, qui a été appelée de leur nom la Normandie. et qu'il y avait aussi plusieurs Normands établis dans le diocèse de Rheims.

Les Normands n'affligeaient pas seuls l'Église du désordre de leurs mœurs : elle avait encore plus à se plaindre du relâchement de la discipline chez ceux où elle aurait dû le moins s'y attendre. Ce sont de tristes paroles que celles qu'Hervée fit entendre au concile de Trosli; nous les rapportons ici pour donner une idée des crises par lesquelles l'épouse du Christ eut à passer pour enfanter la société moderne.

» Il est nécessaire, dit-il aux évêques, que par vos con-
» seils et votre autorité, vous donniez un prompt secours
» à la religion chrétienne, qui paraît sur le penchant de
» sa ruine. Le monde entier est livré au malin esprit; et
» nous ne pouvons plus méconnaître les fléaux dont
» Dieu nous frappe dans sa colère. Nous voyons tous les
» ans nos terres stériles, et vous savez quels ravages fait

Digitized by Google

» tous les jours la mortalité : les villes sont saccagées, les » monastères détruits ou pillés, et les campagnes réduites en solitude. Nous pouvons dire que le glaive vengeur a pénétré jusqu'à l'âme.

» Ne rougissons pas de l'avouer, ce sont nos péchés et » ceux du peuple que nous devions conduire, qui attirent sur nous ces cruels fléaux. La voix de nos iniquités s'est fait entendre jusqu'au ciel. La fornication, l'adultère, le sacrilége et l'homicide, ont inondé la face » de la terre... Au mépris des lois divines et humaines, » et des mandements des évêques, chacun vit aujourd'hui » au gré de ses passions. Le plus puissant opprime le » plus faible, et les hommes sont comme les poissons de » la mer, dont les plus gros dévorent les plus petits... En » un mot tout l'ordre de l'Église est confondu et renversé.

» Et pour ne nous pas épargner nous-mêmes, nous qui » sommes honorés de l'épiscopat, que ne pourrait-on pas » nous reprocher? Hélas! nous portons le glorieux nom » d'évêques, et nous n'en remplissons pas les devoirs. » Nous laissons, par notre silence, le troupeau du Seigneur » se perdre et s'égarer... Que nous aurons un terrible » compte à rendre, lorsqu'au dernier jour tous les pasteurs comparaîtront en présence du pasteur éternel, » pour lui apporter le profit du talent, c'est-à-dire, l'augmentation du troupeau qu'il a confié à leurs soins, et » les gerbes de la moisson où il les a envoyés! Quelle » sera alors notre confusion! on nous donne ici la qualité » de pasteurs; et là nous paraîtrons sans brebis, que » nous puissions présenter! »

Hervée conclut ce discours en exhortant les évêques du concile à faire des règlements contre tant d'abus, et à frapper du glaive spirituel ceux qui se montreraient incorrigibles. On dressa quinze canons fort diffus, et plus propres à faire connaître la grandeur du mal, qu'à y porter remède : en voici la substance.

» I. On conservera l'honneur qui est dû aux églises,

Digitized by Google

» et on en respectera les priviléges, qui seront confirmés, » comme il convient, par le roi. La puissance royale, » l'autorité des seigneurs et des ministres d'État doivent » soutenir celle des évêques. Car si le roi et les puissan- » ces du siècle conservent l'autorité de l'Église, Dieu » augmentera la leur. S'ils méprisent Dieu, il les mépri- » sera, et renversera leur trône.

» II. Puisque nous rendrons compte à Dieu, disent les » évêques, de la conduite des rois, c'est à votre excel- » lence, seigneur roi, que nous adressons ce discours. En » quoi nous usons de l'autorité épiscopale, sans oublier » que la puissance royale a été aussi établie de Dieu... » En effet. comme la puissance royale se soumet par re- » ligion à l'autorité sacerdotale, les devoirs de la piété » obligent aussi l'autorité sacerdotale de se soumettre à » l'autorité royale. Car, dit le pape Gélase, en écrivant à » l'empereur Anastase : *Il y a deux puissances par lesquel-* » *les ce monde est gouverné; savoir, l'autorité sacrée des* » *pontifes, et la puissance royale.* Mais le poids dont sont » chargés les évêques, est d'autant plus grand, qu'ils » rendront compte au tribunal de Dieu de la conduite » des rois.

» Comme donc le roi a besoin des évêques pour obte- » nir la vie éternelle, et que les évêques ont besoin de » l'autorité royale pour le temporel, le roi doit obéir aux » évêques qui lui donnent des conseils sages et salutai- » res; et les évêques doivent à leur tour obéir au roi, » lorsqu'il commande selon le droit et la religion. Nous » exhortons donc votre excellence à la piété chrétienne » et à la pratique de toutes les bonnes œuvres, pour » remplir ce que vous devez à Dieu en tant qu'homme, » et ce que vous lui devez en tant que roi. » Les évêques font ensuite un long détail des devoirs d'un bon roi. C'est le sujet du second canon.

» III. Pour ce qui concerne l'état, ou plutôt la chute » des monastères, continuent les pères du concile, nous

Digitized by Google

» ne savons presque, ni qu'y faire, ni qu'en dire. En pu-
» nition de nos péchés, le jugement a commencé par la
» maison de Dieu. De tant de monastères qui étaient en
» France, les uns ont été brûlés par les païens, les autres
» sont dépouillés de leurs biens et presque détruits. Il n'y
» reste plus rien de la discipline religieuse. Car toutes les
» communautés, tant celles de chanoines que celles de
» moines et de religieuses, vivent sans règle. L'indigence
» des maisons, le libertinage des personnes qui y demeu-
» rent, et surtout l'abus d'y mettre des laïques pour supé-
» rieurs et abbés, sont la source de ces désordres. La
» pauvreté oblige les moines à sortir de leur cloître,
» pour vaquer malgré eux aux affaires séculières; et
» nous pouvons dire que les pierres du sanctuaire sont
» dispersées dans toutes les rues...

» C'est au roi de voir quel compte il rendra à Dieu, s'il
» tolère davantage des abus si opposés aux canons et aux
» capitulaires des rois ses prédécesseurs... On voit au-
» jourd'hui des abbés laïques demeurer dans des monas-
» tères d'hommes ou de filles avec leurs femmes, leurs
» enfants, leurs gens de guerre et leurs chiens. Il est ce-
» pendant marqué dans le livre des capitulaires, que les
» abbés doivent expliquer la règle aux moines, et l'ob-
» server avec eux. Or, comment un tel abbé pourra-t-il
» l'entendre, ou même la lire? Si on lui présente le livre,
» il répondra par ce mot d'Isaïe : *Je ne sais pas lire.*

Le concile, après ces plaintes, défend que dans la suite on choisisse pour abbés ou abbesses, d'autres que des personnes engagées dans l'état religieux. Il défend aux moines de porter des habits et des parures, qui seraient indécentes à des laïques lesquels se piquent de piété; et pour leur ôter tout prétexte de sortir du monastère, on ordonne aux abbés de leur fournir à temps les vêtements et autres choses nécessaires.

IV. On déclare excommuniés tous ceux qui envahissent et qui retiennent les biens des églises. « Nous, conti-

Digitized by Google

» nuent les évêques, qui sommes ici assemblés avec le » saint Esprit, nous frappons de quatre malédictions ces » sacriléges usurpateurs. Que la porte du ciel leur soit » fermée; que la porte de l'enfer leur soit ouverte, qu'ils » n'aient aucune société ou communication avec les chré- » tiens, qu'on ne donne pas même aux pauvres les restes » des mets qui leur ont été servis, mais qu'on les jette » aux chiens.

V. Il y a des hommes si pervers et si aveugles, qu'ils ne voient pas qu'en attaquant l'épiscopat, ils ébranlent l'Église dont les évêques sont les colonnes. On ne fait pas réflexion, que faire outrage aux évêques, c'est le faire à Jésus-Christ, dont ils sont les vicaires. Sur quoi le concile cite plusieurs autorités.

XIV. On défend de piller les biens de l'évêque après sa mort, et l'on exhorte les évêques voisins à se rendre à ses funérailles. L'archevêque recommande aussi à tous les prélats du concile, de travailler avec lui à réfuter les erreurs des Grecs touchant la procession du saint Esprit, ainsi que le pape les avait avertis de faire. Ce qui montre que le pape Sergius, malgré les désordres qu'on lui reproche, ne laissait pas d'avoir du zèle pour la conservation du dépôt de la foi.

Le dernier canon du concile de Trosli ne contient qu'une exhortation à tous les fidèles en commun sur tous les devoirs de la vie chrétienne.

Deux archevêques et dix évêques assistèrent à ce concile, savoir : Hervée, archevêque de Rheims, et Gui, archevêque de Rouen; Rodolfe, évêque de Laon, Herluin de Beauvais, Raubert de Noyon, Letolde de Châlons, Abbon de Soissons, Étienne de Cambrai, Hubert de Meaux, Otfroi de Senlis, Étienne de Térouanne, et Otgaire d'Amiens.

On peut juger de la grandeur des plaies que l'invasion et les dissentions civiles avaient faites à nos églises, par la lugubre description qu'on vient de lire. Mais Dieu pré-

Digitized by Google

parait de zélés restaurateurs de la discipline dans la personne du bienheureux Bernon de Clugni en France, et dans celle de St. Gérard de Brogne en Belgique, comme nous le verrons au chapitre suivant.

Il donnait déjà un spectacle des plus sublimes vertus de l'épiscopat au nord de nos contrées, dans la vie exemplaire de St. Ratbode, évêque d'Utrecht. Ce prélat descendait par sa mère du fameux Ratbode, ce roi de Frise, dont nous avons parlé dans la vie de St. Willibrord. Il fut élevé d'abord auprès de Gonthaire, archevêque de Cologne, son oncle; et quand ce prélat eut été excommunié et déposé pour les raisons que nous avons dites, le jeune Ratbode alla achever ses études à la cour de Charles-le-Chauve, et à celle de Louis-le-Bègue. Il y étudia sous un célèbre philosophe nommé Mannon, et eut pour condisciples Mancion depuis évêque de Châlons, et Étienne depuis évêque de Liége. Ratbode fut lui-même élevé, comme malgré lui, sur le Siége d'Utrecht après la mort d'Egilbert. Comme les premiers fondateurs de cette Église avaient fait profession de la vie monastique; pour mieux leur ressembler, il voulut en pratiquer toutes les observances dans l'épiscopat. Il avait une singulière dévotion pour les SS. Willibrord et Boniface ses prédécesseurs, aussi bien que pour St. Martin, en l'honneur duquel il composa un office. Célébrant un jour la messe, il dit à deux prélats pendant qu'on chantait l'épître, qu'il n'avait plus que trois ans et demi à vivre, et qu'un jeune homme nommé Baudri aurait son siége après lui : ce qui se vérifia parfaitement. Il regardait la Sainte Vierge comme sa mère, et tâchait d'en augmenter le culte. On croit que ce fut elle qui lui révéla l'heure de sa mort. Quand le saint évêque la vit arrivée, la joie de son âme éclata sur son visage; et il entonna une antienne qu'il avait composée pour l'office de St. Martin, et qui commençait par ces mots : *Ecce lœti*, etc. Il mourut le 29 Novembre l'an 918, jour auquel il est honoré. Quelques vers qui nous restent

Digitized by Google

de St. Ratbode, font voir qu'il avait du goût pour la poésie, et une tendre dévotion pour le St. Sacrement de l'autel. Il fut enterré à Déventer, où il faisait communément sa résidence, depuis qu'Utrecht avait été ravagé par les Normands.

La Providence avait enfin résolu de consoler l'Église par la conversion de ceux qui l'avaient le plus désolée. Rollon allait baisser la tête sous l'eau sainte du baptême, comme ce fier Sicambre dont il avait le génie et la férocité. Depuis longtemps le roi Charles, qui voyait son trône ébranlé par les factions des grands, et qui était hors d'état de résister au chef Normand, avait pris le parti de traiter avec lui. Mais la négociation avait été rompue par les seigneurs Français, qui trouvaient leur intérêt dans la continuation des troubles. Le roi résolut de la renouer, et d'acheter la paix des Normands à quelque prix que ce fût.

Francon archevêque de Rouen, successeur de Gui, fut chargé de la négocier, parce qu'il était connu de Rollon. Le prélat s'étant donc rendu au camp du prince Normand, lui parla avec la liberté d'un apôtre et l'autorité d'un grand évêque : « Grand capitaine, lui dit-il, avez-» vous donc résolu de faire toute la vie la guerre aux » Français? Si vous mourez dans les combats, quel fruit » recueillerez-vous de tant de travaux? Croyez-vous que » vous soyez une divinité? et n'êtes-vous pas un homme » mortel pétri de limon, cendre et poussière comme les » autres? Songez plutôt qui vous êtes, qui vous serez, et » qui vous jugera... Si vous continuez comme vous avez » commencé, vous n'aurez d'autre partage que l'enfer; et, » dans cette triste demeure, vous ne serez plus en état de » faire la guerre à personne. Mais si vous voulez em-» brasser la religion chrétienne, vous jouirez de la paix » en ce monde et en l'autre.

» Le roi Charles vous cède toute cette terre maritime, » que vous et Hastingue avez ravagée; et il vous offre sa

Digitized by Google

» fille Giselle en mariage, pour être le nœud et le gage » de la paix. Si c'est l'amour de la gloire ou l'intérêt qui » vous fait agir, pouvez-vous rien espérer, ou de plus » glorieux pour vous, ou de plus avantageux pour votre » nation? »

Ces propositions furent fort au gré de Rollon. Cependant pour ne pas montrer trop d'empressement, il jugea à propos, avant que de les accepter, d'en faire part à ses soldats, afin de se les attacher de plus en plus, et leur donner des preuves qu'il ne voulait pas profiter sans eux du fruit des victoires qui leur avaient coûté tant de sang. Ils répondirent qu'ils avaient assez fait la guerre, et qu'il était temps qu'ils goûtassent en repos la récompense de tant de travaux. On convint que pour conclure le traité d'alliance, Rollon s'aboucherait avec le roi à St. Clair, sur les bords de la rivière d'Epte. Le général Normand qui n'était pas moins habile négociateur que bon guerrier, ne désespéra pas de rendre le traité encore plus avantageux pour la nation : et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il y ait réussi. C'était le plus habile des Normands, qui traitait avec un prince Français, que son peu de talent pour le gouvernement a fait nommer le *Simple*.

Rollon renvoya l'archevêque Francon au roi, pour lui représenter que le pays qu'il voulait lui céder, était inculte faute d'habitants, et entièrement désolé par les guerres précédentes; qu'il fallait donc y joindre quelque autre province, d'où il pût tirer des vivres, pour faire subsister ses sujets. Cette proposition chagrina fort le roi; mais son conseil, qui voulait finir la guerre, lui fit entendre que dans les conjonctures présentes, il fallait tout sacrifier pour acheter la paix, et gagner à Jésus-Christ une nation si belliqueuse. Car la conversion des Normands était une des conditions du traité; et ils ne se rendirent pas si difficiles là dessus. On offrit donc de plus la Flandre à Rollon. Il la refusa, et accepta la Bretagne, qui paraît ne lui avoir été cédée que pour un temps.

Digitized by Google

Dès qu'on fut convenu des articles, Rollon alla saluer le roi, lui fit hommage en mettant ses mains dans celles du prince, selon l'usage dès lors reçu; et le roi lui déclara qu'il lui donnait tout le pays qui s'étend depuis l'Epte jusqu'à la mer, et qui depuis a été nommé *Normandie*, avec la princesse Giselle en mariage, et la Bretagne pour la subsistance de ses sujets, jusqu'à ce que la Neustrie fut repeuplée et cultivée.

Toute la cour s'empressa de voir le fameux Rollon, qui jusques-là avait été la terreur des Français, et ce fut pour la première fois qu'on le vit sans frayeur. Ce chef Normand parut devant le roi avec un air de fierté et de noblesse mêlé d'un reste de férocité, qui soutint bien sa réputation. On lui représenta qu'un seigneur à qui le roi faisait un présent pareil à celui qu'il venait de lui faire, devait se prosterner aux pieds de Sa Majesté, et les lui baiser. Il répondit fièrement qu'il ne baiserait jamais les pieds de qui que ce fût. Pour ne pas rompre le traité, on consentit qu'un de ses officiers fit pour lui la cérémonie en question : mais cet homme, en prenant le pied du roi pour le baiser, le leva si haut, qu'il fit tomber ce prince à la renverse : ce qui fit rire les uns et murmurer les autres. On prit cependant le parti de ne se pas fâcher, et l'on se sépara fort satisfait.

L'archevêque Francon s'appliqua à instruire Rollon des mystères de la foi; et le prince fut bientôt en état de recevoir le baptême. Il fut baptisé au commencement de l'année 912 par l'archevêque, ayant pour parrain le comte Robert, qui avait ambitionné cet honneur, et qui lui donna son nom avec de riches présents. Aussitôt que Rollon eut reçu le baptême, il dit à l'archevêque : « Ap-
» prenez-moi quelles sont les églises les plus célèbres et
» les plus respectables de mon duché. Ce sont, lui ré-
» pondit Francon, les églises de Notre-Dame de Rouen,
» de Notre-Dame de Bayeux, et de Notre-Dame d'Evreux;
» celles du mont St. Michel, de St. Pierre de Rouen,

Digitized by Google

» c'est-à-dire, St. Ouen, et de St. Pierre de Jumiège. Mais » dans notre voisinage, ajouta le duc, quel est le Saint » le plus puissant auprès de Dieu? » Francon répondit que c'était S. Denis, grec de nation, converti par S. Paul, et envoyé en Gaule par St. Clément : on n'en doutait pas alors.

» Eh bien, dit le duc, avant que de partager ma terre » aux seigneurs de mon armée, j'en veux donner une » partie à Dieu, à la Sainte Vierge et aux Saints que vous » m'avez nommés, afin de mériter leur protection. » En effet, pendant les sept jours qui suivirent son baptême, et durant lesquels il porta l'habit blanc selon la coutume, il donna chaque jour une terre à quelqu'une des sept églises que l'archevêque lui avait indiquées. Il partagea ensuite les terres de son duché à ses vassaux. Il avait eu soin de faire instruire dans la foi ses officiers, et les autres Normands ses sujets. Ils reçurent presque tous le baptême en peu de temps. L'exemple du duc fut pour la plupart le plus puissant motif de s'instruire : la grâce fit le reste, et acheva heureusement ce que la politique semblait avoir commencé.

Il n'y avait que la foi en Jésus-Christ qui pût soumettre et policer une nation aussi belliqueuse et aussi féroce que l'étaient les Normands. Le duc Rollon ou Raoul, qui avait pris au baptême le nom de Robert, parut, après sa conversion, un prince aussi aimable et aussi religieux, qu'il avait jusqu'alors paru terrible. On ne l'avait cru que grand capitaine; il fit voir qu'il était un sage législateur, et qu'il savait aussi bien se faire obéir de ses sujets par ses ordonnances, qu'il avait su se faire craindre des étrangers par ses armes. Il s'appliqua d'abord à faire des lois pour policer son nouvel état; et comme les Normands ses sujets avaient été jusqu'alors accoutumés au pillage, il en publia de très-sévères contre le vol. Elles furent si exactement observées, qu'on n'osait pas même ramasser ce qu'on trouvait, dans la crainte de passer pour

Digitized by Google

l'avoir volé. En effet, le duc ayant un jour suspendu un de ses bracelets aux branches d'un chêne, sous lequel il s'était reposé pendant une partie de chasse, et l'ayant oublié, ce bracelet y demeura trois ans, sans que personne osât l'enlever; tant on était persuadé que rien ne pourrait échapper aux recherches et aux sévérités de Raoul. Son nom seul inspirait tant de terreur, qu'il suffisait de le réclamer, quand on souffrait quelque violence, pour obliger tous ceux qui l'entendaient, de courir sus au malfaiteur.

Les Normands convertis et gouvernés par un prince de ce caractère, parurent aussi d'autres hommes. Ils s'appliquèrent à l'agriculture; et comme ils étaient également laborieux et industrieux, et que les terres qu'on leur avait cédées, étaient bonnes, ils firent de la Normandie une des provinces les plus riches et les plus fertiles de la France. Ils n'oublièrent cependant pas le métier de la guerre, pour laquelle ils conservèrent de l'inclination. Rollon ou Robert donna surtout ses soins à dédommager la religion des maux qu'il lui avait faits. Il fit rebâtir plusieurs des églises que lui ou les autres Normands avaient ruinées; et il rendit en peu de temps dans son duché de Normandie la religion aussi florissante qu'elle y avait été désolée auparavant.

Ainsi dans le x^me^ siècle si calomnié, l'Église sut conquérir ceux-là même qui semblaient devoir la ruiner. N'est-il pas étonnant après cela d'entendre dire à un écrivain comme Fleury, que ce fut alors que la sainteté de l'Église s'évanouit sans retour? « On eût eu autant de raison, » dit-il dans son livre *Des mœurs des chrétiens,* de chercher » un vrai chrétien dans ces temps-là, que Diogène en » eut de chercher un homme en plein marché. — » Comment ces paroles sont-elles tombées de la plume d'un historien, qui avait retracé lui-même les vertus royales d'Edouard, d'Othon, de Brunon, de Mathilde et d'Adelaïde; qui avait loué les vertus épiscopales des Ratbodes, des

Digitized by Google

Ulrics, des Conrads, des Dunstans, des Oswalds, etc. qui avait décrit la vie édifiante de Wenceslas de Hongrie, d'Odon de Clugni, de Gérard de Brogne, de Gerauld d'Aurillac, etc. etc? Que manquait-il à ces illustres représentants du x^me^ siècle pour faire de vrais chrétiens? Leur sainteté n'était-elle pas relevée par d'éclatants miracles? Et à côté de ces vertus, qui ont attiré les regards des hommes, combien d'autres sont restées dans l'ombre? L'ivraie poussait à côté du bon grain, oui! elle ne l'étouffait pas. L'Église, nous disent les pères, est un filet où les bons poissons se trouvent mêlés avec les mauvais; ce n'est qu'au dernier jugement que se fera la séparation. Jusques-là les méchants ont leur place dans le giron de l'épouse pour éprouver les justes et les perfectionner.

Et de fait, S. Paul ne reproche-t-il pas aux premiers fidèles qu'on entend parler au milieu d'eux d'un crime presqu'inouï parmi les païens? ne les réprimande-t-il pas de ce qu'ils ont recours à des tribunaux profanes, de ce qu'il en est qui n'usent du sacrement de l'Eucharistie que pour leur condamnation? Cependant il appelle l'Église *Sainte* et les fidèles *sanctifiés*.

Plus tard, St. Cyprien déplorait l'apostasie d'une foule de lâches chrétiens, le relâchement de la discipline, le parjure, le mépris de l'autorité ecclésiastique, etc.; et néanmoins il nommait l'Église *Sainte*, et disait « qu'il ne pouvait avoir Dieu pour père, celui qui n'avait pas l'Église pour mère. Que comme il n'y avait point de salut hors de l'arche de Noé, ainsi il n'y en avait point hors de l'Église. »

Au v^me^ siècle, les Manichéens objectaient à St. Augustin le grand nombre de mauvais catholiques : Oui! répondit ce père; mais connaissez vous tous les bons? Au reste l'Église est la première à s'élever contre la conduite déréglée de ses enfants. Il y a beaucoup de zizanie mêlée avec les bons grains, soit! mais ce qu'il y a de mauvais, jamais l'Église ne l'approuve, jamais elle ne

Digitized by Google

le passe sous silence, jamais elle ne le pratique (*a*).

C'est là sa gloire; c'est là sa sainteté, une sainteté de lutte contre le mal qui est le fait de la liberté individuelle. Cette liberté, l'Église la règle, la pousse au bien; elle ne l'anéantit pas.

Ainsi ont parlé, après les pères apostoliques, St. Grégoire-le-Grand, St. Bernard et tous les docteurs de la chrétienté. La sainteté, dit St. Bonaventure, est une chose trop intérieure pour frapper toujours les yeux. Les hommes vertueux aiment à se cacher. Il n'est donc pas étonnant qu'on ne connaisse pas tous ceux qui sont agréables à Dieu; pour moi, je ne doute pas qu'il n'y en ait beaucoup plus maintenant qu'au commencement de l'Église.

Que le lecteur oppose à ce langage des pères, celui de quelques critiques chagrins des derniers temps; il verra sans peine où est le vrai respect de l'Église, la véritable affection, l'obéissance filiale à ses lois et la confiance dans les promesses immortelles de son divin fondateur.

(*a*) Non approbat, nec tacet, nec facit. Ep. 55 ad Joan.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

De l'an 912 à l'an 965.

Comtes et ducs héréditaires de la Belgique. — St. Baudri d'Utrecht. — St. Gérard, abbé de Brogne, rétablit la règle dans plusieurs monastères. — St. Guibert. — L'abbaye de Woulsor. — St. Dunstan. — Invasion des Hongrois. — Héraclius, évêque de Liége. — St. Brunon et la famille d'Othon-le-Grand.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous croyons nécessaire de dire un mot de la division territoriale, qui eut lieu en Belgique au dixième siècle, et de la *féodalité* ou fiefs héréditaires qui s'y établirent, pour durer tout le temps qu'on est convenu d'appeler le *moyen-âge*.

La dignité de *duc* ou *dux* est d'une date fort ancienne, puisqu'on la fait remonter jusqu'à Constantin-le-Grand. Ce prince pour diminuer l'autorité des *préfets*, si souvent funeste à celle des empereurs, augmenta leur nombre, et leur ôta le commandement de l'armée, pour la confier à des *ducs* ou généraux des troupes.

La charge de *duc* devint, sous ses successeurs, l'apanage de celui qui commandait les soldats d'une des grandes divisions territoriales connues sous le nom de *provinces*. Ainsi on disait le duc de la seconde Belgique, le duc de Metz, etc.

Ils n'avaient, sous l'empire, que la direction de la partie militaire; les rois francs leur confièrent en outre l'administration civile. Le duc promettait en entrant en charge, fidélité au monarque, justice au peuple selon les lois, vigilance pour la sûreté des frontières, exactitude à lever les impôts et à les déverser dans la caisse royale.

Digitized by Google

Les ducs avaient d'ordinaire sous eux des cités et des *comtés*. Sous les romains il y avait dans chaque ville deux *comtes*, dont l'un était chargé du gouvernement militaire, l'autre de l'administration de la justice. Les rois francs réunirent ces deux charges, en sorte qu'il n'y avait d'ordinaire dans chaque ville qu'un seul comte, auquel tous les officiers subalternes devaient déférer les causes majeures, tant au civil qu'au militaire. Les comtes à leur tour faisaient leur rapport au duc, et le duc au monarque. Cependant on trouve des comtes placés immédiatement sous la juridiction royale, et qui ne rendaient compte de leur gestion qu'à la couronne. Quelques villes aussi continuèrent à être régies par les comtes.

Les seigneurs qui avaient l'administration des terres situées aux frontières, se nommaient *marquis*. C'est le nom qu'eurent d'abord les comtes de Flandres; il est resté aux gouverneurs d'Anvers.

On appelait *vicomtes* ceux qui administraient une ville en place de quelque comte retenu à la cour.

Charlemagne voulut que les comtes eussent sous eux des *centeniers* pour juger les causes de moindre importance. Ces magistrats, assez semblables à nos juges de paix, avaient la charge des bourgs qui ne contenaient qu'une centaine de familles (*a*).

La nomination et la révocation de tous les dignitaires dont nous venons de parler, était d'abord au choix du souverain. Charles-le-Chauve, pour s'attacher davantage les seigneurs, les rendit héréditaires; il ne fit qu'affaiblir l'autorité royale, et poser le germe des divisions et des guerres interminables qui souillent les annales du moyen âge.

Nous avons déjà vu comment il donna la Flandre à Baudouin son beau fils, appelé aussi *Bras-de-Fer*. Ce prince est le chef de l'illustre maison, qui régna durant des siècles sur la plus belle de nos provinces, et qui eut

(*a*) Wastelain, Descr. de la Gaul. Belg.

Digitized by Google

quelque temps en main le sort du monde. Son comté relevait immédiatement du roi de France. La Flandre avait sous elle douze autres contrées, savoir : celles d'Haerlebeke, de Gand, de Térouanne, de Tournai, d'Hesdin, de *Guise,* de Blangis, de Bruges, d'Arras, de Boulogne, de St.-Pol, et de Messines (*a*).

Le comte de Hainaut avait également sous lui douze pairs : les seigneurs d'Avesnes, de Silly, de Baudour, de Chièvres, de Rœux, de Walincourt, de Chimay, de Longueville, de Barbançon, de Leuze, de Roubaix et de Quevy (*b*).

D'autres comtés reçurent leur nom du seigneur qui se trouvait d'abord à leur tête, comme celui de Gérolf ou Gérould, situé entre le Rhin et la Meuse, et depuis appelé le comté de Frise et de Hollande.

La Lorraine fut donnée à Régnier, d'où sont sorties les maisons de Louvain et de Mons. Son fils Lambert devint comte de la première ville; Régnier II, son second fils, fut nommé comte de Hainaut.

Le comté de Lomme, appelé depuis comté de Namur, eut pour premier seigneur Albert, dont la race gouverna cette province jusqu'en 1196. Ce comté ne devint héréditaire qu'au dixième siècle.

Il y eut aussi des évêques, seigneurs de certains comtés, qui furent assignés à leurs églises par les princes ou qu'ils leur donnèrent eux-mêmes, comme faisant partie de leur patrimoine. Les plus célèbres sont ceux d'Utrecht et de Liége.

La première de ces églises avait un digne successeur de St. Ratbode dans la personne de Baudri, dont il avait prédit l'élévation. Ce saint évêque travailla courageusement à relever son diocèse dévasté par les Normands. Il rétablit à Utrecht une communauté de chanoines,

(*a*) Voir le tableau qu'on conserve encore aujourd'hui à l'hôtel de ville de Gand.

(*b*) Miræi. Op. dipl. tom. I.

Digitized by Google

il en établit une autre à Oldezeel; il fournit à son église les précieux restes des SS. Wiron, Pléchelme et Otger; et l'entoura en un mot de tant d'éclat, qu'il en est regardé comme le second fondateur.

L'église de Liége ne reçut pas un moindre relief de son évêque Étienne. Il était, à ce qu'il paraît, de sang royal, et profita de son ascendant près de Charles-le-Simple pour agrandir son diocèse. Distingué par sa naissance, il le fut encore davantage par sa science et par ses vertus. De concert avec la noble dame Ermengarde, il rétablit le monastère de Moustier-sur-Sambre, fondé par St. Amand et détruit par les hommes du Nord. C'est encore à lui qu'on attribue la fête et l'office de la sainte Trinité, que l'Église toute entière adopta dans la suite (*a*).

Sa sœur Plectrude donna le jour au grand restaurateur de la discipline monastique dans nos contrées, à St. Gérard, dont la vie mérite d'être décrite un peu plus longuement.

Il était né au territoire de Namur d'une famille distinguée; et il montra dès son enfance une tendre dévotion, et surtout un grand éloignement de tout ce qui pouvait souiller sa pureté. Il fit plusieurs campagnes sous Bérenger comte de Namur, sans que sa vertu en reçut aucune atteinte : au contraire, la licence des armes ne servit qu'à la faire mieux éclater. Sa probité et sa sagesse le rendirent le conseiller et le confident du comte de Namur, qui l'envoya pour quelques négociations vers le comte Robert, lequel usurpa depuis la couronne.

Gérard étant en France, visita le monastère de St. Denis, et y assista à l'office des vêpres, où ayant entendu faire mémoire de St. Eugène, il demanda qui était ce Saint. On lui répondit que c'était un compagnon de saint Denis; qu'il avait été premier évêque de Tolède, d'où étant revenu dans la Gaule, il avait souffert le martyre au village de Deuil, et que ses reliques qu'on conservait à

(*a*) Fisen. Flores Eccl. Leod. 19 Maii.

Digitized by Google

St. Denis, opéraient plusieurs miracles. Il pria instamment les moines de lui donner le corps de ce saint martyr, pour le placer dans la nouvelle église qu'il avait fait bâtir dans sa terre de Brogne. On le lui refusa, en lui faisant cependant entendre que s'il voulait se faire moine à St. Denis, on pourrait lui accorder sa demande. Gérard conçut, dès la nuit suivante, le dessein d'embrasser la vie religieuse. Étant de retour, il le découvrit au comte de Namur, qui s'efforça en vain de l'en détourner. Il en parla aussi à Étienne, évêque de Liége, son oncle maternel. Ce prélat, craignant de s'opposer aux desseins de Dieu sur son neveu, lui donna sa bénédiction, après lui avoir donné les avis convenables, pour s'assurer de sa vocation.

Gérard retourna donc à St. Denis, où il prit l'habit monastique vers l'an 928, après s'être coupé les cheveux et rasé la barbe. Il commença à apprendre l'alphabet comme les enfants, et fit de grands progrès dans les lettres, et de plus grands encore dans la vertu. Il demeura dix ans à St. Denis, et fut ordonné prêtre la neuvième année par Adelin ou Adhelme, évêque de Paris, successeur de Fulrade. Après quoi, ayant enfin obtenu les reliques de St. Eugène, il retourna à Brogne, où il mit douze moines de St. Denis, à la place des clercs qui desservaient cette église. Il y fonda un monastère qu'il gouverna, et qui devint célèbre par la vertu des moines et par celle de l'abbé (*a*).

Gérard pour rendre son œuvre plus stable, demanda la confirmation de ses donations à Henri l'Oiseleur, roi des Francs orientaux; et se rendit ensuite à Rome, afin d'obtenir du pape Étienne un bref, qui excommuniât tous ceux qui lèseraient les droits de l'abbaye (*b*).

A son retour de la ville éternelle, il gouverna encore

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VI.

(*b*) Nous ne citons point ici le rescrit du roi Henri, ni le bref d'Étienne, parce que ces pièces semblent avoir été altérées. On en peut voir la critique dans les Bollandistes, à la date du 3 Octobre.

Digitized by Google

quelque temps son monastère; puis, séduit par l'attrait de la solitude, il se retira dans une cellule, où il ne s'occupa plus que de la prière et de la contemplation. Mais une lumière si brillante ne pouvait rester longtemps cachée sous le boisseau.

Fulbert, archevêque de Cambrai, et Gilbert, duc de Lorraine, informés des merveilles de grâce, dont Gérard avait été l'instrument pour le comté de Namur, désirèrent vivement faire partager la même faveur aux contrées qui leur étaient soumises. Ils le pressèrent de rétablir la discipline religieuse dans le monastère de St. Ghislain, que les Normands avaient détruit, et où se trouvaient en ce moment quelque prêtres séculiers. Gérard y réunit des moines, les forma à la règle de St. Benoît et les gouverna avec tant de sagesse et de zèle qu'il en fit une maison de Saints. Sa réputation se répandit au loin. Une femme de Boussu, aveugle depuis de longues années, se rendit au couvent, et demanda l'eau dans laquelle le Saint avait lavé ses mains, après la célébration de la messe. Pleine de confiance, elle s'en humecta les yeux, et récupéra la vue.

Le bruit de ce miracle parvint jusqu'aux oreilles du comte de Flandre Arnould, surnommé *le Grand*. Depuis longtemps il était cruellement tourmenté par les douleurs de la pierre. Il ne pouvait se résoudre à se faire tailler, quoique les médecins et les chirurgiens lui eussent déclaré que c'était l'unique remède; et que pour le rassurer contre la crainte d'une si dangereuse opération, ils l'eussent faite en sa présence à dix-huit personnes atteintes du même mal, dont une seule mourut. Malgré ces expériences, le comte ne voulut pas éprouver un remède qui lui paraissait plus douloureux que le mal même. Il eut recours à St. Gérard, et ce St. Abbé lui obtint par ses prières une guérison parfaite (*a*).

(*a*) *Panckoucke*, dans son abrégé de l'Histoire de Flandre, révoque en doute ce miracle; mais les Bollandistes, dont personne ne suspectera la cri-

Digitized by Google

Arnould offrit en reconnaissance de riches présents au saint abbé. Mais celui-ci les refusa, disant qu'il n'avait pas quitté ses propres biens pour recevoir ceux des autres. Cependant, le comte insistant pour qu'il disposât du moins de la dixième partie de ces dons en faveur de ceux qui lui sembleraient en avoir le plus besoin, Gérard y consentit, quoiqu'à regret, et les fit distribuer aux pauvres et aux couvents qui étaient dans la nécessité.

Tant de vertu et tant de désintéressement ne firent qu'augmenter l'estime d'Arnould. Il chargea le Saint d'établir sa réforme dans tous les monastères du comté de Flandre.

Gérard commença par celui de St. Bavon de Gand. Depuis près de 90 ans cette abbaye n'offrait qu'un amas de ruines. Les moines, toujours réunis sous un même supérieur, avaient fui de ville en ville, pour se soustraire aux fureurs des Normands. Ils se trouvaient alors à Laon avec le corps de leur saint patron. Arnould les rappela, rebâtit leur couvent, à la demande de Transmaire évêque de Tournai, et leur donna Gérard pour abbé. Celui-ci fit refleurir parmi eux la règle de St. Benoit.

Il en fit autant pour l'abbaye de Blandin, où il n'y avait plus de religieux depuis que Charles-Martel en avait chassé le saint abbé Célestin avec toute sa communauté, pour distribuer leurs biens à ses soldats. Charlemagne y avait fondé un chapitre de chanoines, qui vivaient plutôt en mondains qu'en prêtres. Arnould en référa au tribunal de l'évêque Transmaire, et celui-ci fit partir son archidiacre pour proposer aux chanoines la réforme. Le plus grand nombre préféra se retirer; et le couvent fut rendu aux religieux. Le comte Arnould leur fit don de beaucoup de propriétés par un *acte* officiel, qui commence en ces termes :

« Arnoul, par la miséricorde du roi des rois, marquis,

tique, l'ont suffisamment établi, pour qu'il n'appartienne pas à un faible et froid compilateur de mettre son opinion en place de la leur.

Digitized by Google

» à tous les fidèles de l'Église, de quelqu'ordre qu'ils
» soient, militant pour la cause de Dieu dans l'unité ca-
» tholique.

» Nous lisons aux livres des Machabées, écrits par
» l'inspiration divine, que le grand Judas Machabée,
» après de nombreux et de glorieux triomphes, rétablit le
» temple de Dieu, que l'impie Antiochus avait détruit;
» et l'orna d'or et d'argent, dépouilles de l'ennemi; dans
» la persuasion qu'il s'attirerait par là la protection du
» roi des cieux.

» Mu par un si grand exemple, moi Arnould, tout in-
» digne que j'en suis, désirant, de toute la force de mon
» âme participer aux bénédictions de ceux qui, tout en
» observant les divins commandements, convertissent
» leur patrimoine terrestre en trésors éternels;

» A la persuasion d'hommes aussi loyaux que reli-
» gieux, et sortant pour ainsi dire d'un profond som-
» meil;

» Je me trouve préoccupé nuit et jour d'un monastère
» qui est depuis longtemps dans ma dition, et qui a eu pour
» fondateur le saint et immortel pontife Amand : lequel
» l'a bâti sur les bords de l'Escaut au château de Gand et
» l'a nommé *Blandin*, le dotant, sous les auspices du
» Christ, des reliques du bienheureux Pierre, prince des
» apôtres, et de plusieurs autres saints.

» C'était lors de son second retour de Rome, au temps
» où le pape Martin, successeur du bienheureux apôtre à
» qui furent remises les clefs du ciel, gouvernait l'Église
» de Rome, au temps du glorieux roi Dagobert et de
» St. Éloi, évêque de Noyon, pasteur d'une admirable
» sainteté :

» Tout en me réjouissant de voir de si précieux gages
» entre les mains de mes sujets, je déplore de ne pas voir
» entourés de tout l'éclat qu'ils méritent, les corps de ceux
» qui brillent d'un si vif éclat dans la cour céleste;

» C'est pourquoi du consentement du roi Louis, et de

Digitized by Google

» l'avis de l'évêque Transmaire, aussi bien que de mes » bons et féaux conseillers, j'ai rendu et restitué à ce » saint lieu une partie des terres que le bienheureux » Amand avait obtenues de la munificence royale, et un » bon nombre de celles que les fidèles avaient assignées au » susdit monastère depuis les temps de Dagobert jusqu'à » nous.

Suit l'énumération des propriétés rendues au monastère; après quoi Arnould conclut ainsi :

» Que ces biens, tout médiocres et peu nombreux qu'ils » soit, soient dévolus à perpétuité à la susdite communauté, et puisse-t-elle y trouver de quoi servir Dieu » avec plus de commodité!

» Tout mon désir est en effet de voir les moines sus- » mentionnés se montrer dignes de leur saint fondateur, » en gardant exactement la règle de St. Benoît, et en » méprisant les choses de la terre, pour ne penser qu'à » celles du ciel.

» Que si quelqu'un de mes successeurs osait ou attaquer, ou casser la donation, sous forme de restitution, » que nous faisons ici en l'honneur de Dieu, du prince » des apôtres et des autres saints, dont ce lieu garde les » reliques, qu'il encourre, s'il ne s'amende aussitôt, l'in- » dignation du Tout-Puissant, de St. Amand fondateur » du susdit monastère. celle de St. Pierre, de St. Paul, » et de l'illustre vierge Amelberge, ainsi que de tous les » saints; et que privé de la société des bienheureux, il soit » à jamais relégué dans la compagnie des démons (*a*).»

Ce diplôme fut confirmé par le roi des France Louis, l'an 950, comme on peut le voir dans Miræus (*b*).

L'abbaye de St. Bertin avait beaucoup souffert de l'invasion normande; soumise ensuite à la juridiction des comtes de Flandre, elle se ressentait du relâchement de discipline que les seigneurs laïques avaient introduit par-

(*a*) Mir. Dipl. lib. I, p. 39.
(*b*) Ibid., p. 260.

Digitized by Google

tout où ils se mêlaient de faire des abbés. Arnould comprit qu'il fallait se désister d'une si absurde prétention, pour la rendre à sa ferveur primitive; il confia la supériorité à St. Gérard, et il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Le saint abbé rétablit l'ordre et la règle dans douze autres couvents encore; partout où il se rendait, dit son biographe, les religieux venaient en foule autour de lui, comme les abeilles volent de toutes parts vers l'arbre en fleurs, qui leur promet un riche butin. Il les recevait avec amour, leur inspirait le goût des choses de Dieu, et formait presqu'autant de maîtres de la vie spirituelle qu'il avait de disciples.

Enfin il se démit de tout gouvernement, pour mieux se préparer à la mort. Elle arriva un Lundi, 3 Octobre l'an 959. Après qu'il eut reçu le saint Viatique avec de grands sentiments de piété, il donna ordre que l'on sonnât une cloche qu'il avait fait bénir par l'évêque; et dès qu'elle eut commencé de sonner, il expira (*a*).

A cinq milles environ de Brogne, entre Namur et Bruxelles, se trouve Gembloux. C'était en ce temps là un château, appartenant au noble comte Guibert. Sa naissance l'avait forcé à suivre d'abord la carrière des armes; mais bientôt revenu des illusions de la terre, il voulut consacrer ses biens au service de Dieu. Il appela près de lui un saint religieux nommé Erluin pour convertir son château en un monastère, sous l'invocation de la Vierge Marie, de St. Pierre, et de St. Exupère martyr. Il le dota d'un grand nombre de propriétés, et voulut qu'on y suivit la règle de St. Benoît. Lui-même il alla se former à la vie religieuse dans la célèbre abbaye de Gorze, près de Metz. Son aïeule Ghisla, voyant que le couvent de Gembloux se distinguait par le nombre et la ferveur de ses moines, l'enrichit elle aussi de plusieurs donations. Plainte en fut portée au roi Othon, comme si c'était une aliénation des biens de la couronne. Ce prince était trop sage et

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VI.

Digitized by Google

trop pieux pour se laisser facilement prévenir contre un saint. Il demanda des explications à Guibert, et en fut si satisfait, qu'il se hâta de confirmer le legs pieux du comte. Son diplome, daté de l'an 849, renferme entr'autres priviléges, les suivants : 1° Les religieux auront toute liberté de se choisir un abbé, selon la règle de St. Benoit; 2° L'abbé aura le droit de fortifier le couvent, pour résister à toute aggression injuste; 3° Il pourra également battre monnaie et établir des marchés; 4° Le monastère sera exempt de toute inspection des comtes et des envoyés royaux, et nul ne pourra exercer la justice sur ses terres sans le consentement de l'abbé; etc. (*a*).

St. Guibert demanda encore à Othon qu'il voulût donner pour protecteur à sa maison, le comte de Louvain Lambert. Le roi lui octroya volontiers cette faveur et déclara par un acte officiel, que, quoique le couvent et ses dépendances relevassent immédiatement de la couronne; cependant, vu que le recours au roi offrait en certains cas trop de difficulté, il mettait les moines de Gembloux sous la sauvegarde de Lambert de Louvain, *guerrier magnanime et capable de prêter main forte au besoin* (*b*).

Néanmoins, à peine Guibert eut-il expiré, le 23 Mai 962, que son beau frère et le comte de Namur enlevèrent de force les propriétés de Gembloux, sans aucun égard pour lee ordres du roi, ni pour les anathèmes prononcés par la cour de Rome contre les envahisseurs. Othon ne parvint qu'avec beaucoup de peine à faire restituer la moitié des biens usurpés (*c*).

Dans le même temps, on voyait s'élever sur les rives de la Meuse entre Dinant et Givet le couvent de Woulsor ou Vassor, dû aux libéralités du comte Eilbert et de la noble

(*a*) Mir. Dipl. lib. I, p. 139.

(*b*) Ibid., p. 41.

(*c*) L'abbé de Gembloux conserva toujours le titre de comte, et jusqu'aux derniers temps il eut toujours la première place parmi les nobles, dans les états de Brabant.

Digitized by Google

dame Hérésinde, son épouse. Ils l'avaient érigé en faveur de quelques nobles Irlandais (Scoti) qui désiraient y suivre la règle de St. Benoît. Othon confirma la fondation de ce couvent en 946, et son diplome porte que les Irlandais le conserveront à perpétuité, et qu'aussi longtemps qu'il y aura un religieux de leur nation, on n'en choisira point d'autre pour abbé (*a*). On cite comme premiers abbés de ce monastère les saints Maccalan et Cadroë. Il paraît cependant plus probable que ce fut St. Forendan, ou Forannan (*b*). Ce saint était primat d'Irlande, ou archevêque d'Armach, avant de se faire religieux.

Un autre illustre étranger vint chercher à la même époque un asile sur le sol toujours hospitalier de la Belgique. St. Dunstan, abbé de Glasburg en Angleterre, fut obligé de s'exiler pour se soustraire aux fureurs du roi Edwi, qu'il avait irrité par ses charitables avertissements. Le saint se retira au monastère de Blandin à Gand. Il fut reçu avec amour et vénération par l'abbé Womar et sa communauté. Ceux-ci eurent le bonheur de jouir toute une année du spectacle de ses vertus et du charme de sa parole. Cependant les Anglais, fatigués de la tyrannie d'Edwi, le déposèrent et mirent son frère à sa place. Celui-ci se hâta de rappeler l'illustre banni et le fit, peu de temps après 957, évêque de Worcester (*c*). Dunstan se souvint toute sa vie de la généreuse hospitalité qu'il avait reçue au couvent de St. Pierre et lui en témoigna souvent sa reconnaissance.

L'abbaye de Lobbes présentait au même temps un spectacle bien différent et qui dépeint fort bien le trouble social dans lequel s'agitait l'Occident. Les Hongrois ou Madgiars, profitant des divisions qui régnaient dans l'empire, franchirent tout à coup le Rhin (954), et vinrent

(*a*) Mir. Dipl. lib. I, p. 259.

(*b*) Mol. Nat. Sanct. Belg. 30 Apr.

(*c*) L'an 961 il devint primat de l'Angleterre, c'est-à-dire, archevêque de Cantorbéry.

Digitized by Google

porter jusqu'aux rives de l'Escaut la dévastation et la terreur. Les moines de Lobbes, alarmés du péril, envoyèrent un de leurs frères à ces barbares pour racheter leur monastère du pillage. Ils promirent de l'épargner moyennant la somme de deux cents sols, qui leur fut comptée. Cependant les moines ne croyant pas devoir se rassurer sur la parole de ces brigands, songèrent à se fortifier. Ils sortirent de Lobbes où ils ne laissèrent que quelques vieillards; et ils allèrent se retrancher du mieux qu'ils purent sur la montagne où les corps de St. Ursmare et de St. Ermin, leurs abbés, étaient honorés.

Les Hongrois vinrent à Lobbes le Dimanche de la Quasimodo, second d'Avril : ce qui désigne l'an 984, et ayant fait prisonniers les moines qui étaient restés dans le monastère, ils allèrent assiéger les autres. D'abord pour les intimider, les barbares firent à leurs yeux couper la tête à deux moines des plus distingués de ceux qu'ils avaient pris, savoir, à Théodulphe et à Teutmare; et ils firent cruellement fouetter les autres. Les moines assiégés furent transis de frayeur à ce spectacle. Ils combattirent cependant quelque temps avec le courage qu'inspire l'amour de la vie. Mais quand ils virent que les faibles retranchements qui les entouraient, étaient sur le point d'être forcés, ils perdirent toute espérance, et les armes leur tombèrent des mains. Ils criaient tous ensemble : *Seigneur, ayez pitié de nous; St. Ursmare, secourez-nous;* et ils s'embrassaient les uns les autres, n'attendant plus que le moment où ils seraient immolés à la fureur des barbares. Mais le Seigneur vint à leur secours. Une grosse pluie qui survint tout-à-coup, rendit inutiles les arcs des assiégeants, en même temps qu'une terreur panique qui se répandit parmi leurs soldats, leur fit prendre la fuite.

Les moines de Lobbes, qui savaient bien qu'ils ne devaient pas cette victoire à leur courage, en rapportèrent toute la gloire aux SS. Ursmare et Ermin anciens abbés de ce monastère; et ils réglèrent que tous les ans, le 2 Avril,

Digitized by Google

on ferait dans leur église la mémoire de cette délivrance miraculeuse. Mais satisfaits d'avoir donné cette marque de reconnaissance, ils se mirent peu en peine de mériter la protection de ces saints abbés par une conduite plus régulière, comme nous allons voir.

Erluin, que St. Guibert avait établi abbé de Gembloux, se fit nommer aussi prévôt de Lobbes. Si nous en croyons un écrivain de Lobbes, Erluin était un homme intriguant, à qui le mensonge ne coûtait rien, quand il lui paraissait utile; et qui sous un extérieur humble et mortifié cachait un cœur ambitieux, et tout occupé des affaires du siècle. Mais un moine de Gembloux dont Erluin était abbé, nous le peint comme un Saint, qui ne fut odieux aux moines de Lobbes, que parce qu'il entreprit de les réformer. Il paraît en effet que ce fut là tout son crime. Quoiqu'il en soit, cet abbé ayant obtenu la prévôté de Lobbes pour y rétablir la règle, il fut fort mal reçu de la communauté, et les avis qu'il voulut donner, le furent encore plus mal. Cette abbaye, qui depuis Hubert, ce frère de la reine Teutberge, duquel nous avons parlé, était comme annexée à l'évêché de Liége, n'avait pas d'abbé particulier pour la gouverner. Les moines, accoutumés depuis longtemps à l'indépendance, ne purent souffrir qu'un étranger, tel qu'Erluin, entreprît, de leur faire observer la discipline. Ils prirent des mesures pour s'en défaire. Un jour, Erluin en ayant trouvé plusieurs qui s'entretenaient ensemble, et leur ayant fait là-dessus quelques réprimandes, ils lui donnèrent tant de coups de bâton, qu'ils le laissèrent pour mort.

Un supérieur qui aurait eu moins de zèle, ou moins d'envie de gouverner, aurait quitté la partie. Mais de pareils traitements ne rebutèrent point Erluin. Pour avoir plus d'autorité, il vint à bout de se faire nommer abbé de Lobbes. Cette nouvelle dignité ne le rendit pas plus respectable à ses moines, et elle le rendit plus odieux. Il prit le parti de chasser les plus mutins : mais les autres n'en

Digitized by Google

devinrent pas plus soumis. Ils ne purent d'abord se venger que par des murmures, que l'abbé méprisa. Ils se plaignaient surtout de ce qu'il régalait magnifiquement les seigneurs voisins aux dépens de leur portion, qui était selon eux trop modique. Le mécontentement alla si loin, que trois jeunes moines se jetèrent sur lui pendant la nuit, lui crevèrent les yeux, et lui coupèrent un bout de la langue : ce qui cependant ne lui ôta pas l'usage de la parole. Erluin se sauva à son monastère de Gembloux, d'où il n'eut plus envie de retourner à Lobbes (*a*).

Héraclius, qui venait de succéder à Baudri sur le siége de Liége (959), et sous l'intendance duquel se trouvait le monastère, y ramena la paix en lui donnant un supérieur particulier, nommé Altéran. C'était un saint homme, qu'on appela le *dévot*, à cause de sa piété extraordinaire. Sa douceur et sa régularité rétablirent le bon ordre et la discipline. Lobbes redevint digne de ses premiers jours.

L'évêque Héraclius, dont nous venons de parler, ne se distingua pas moins par sa piété que par sa science. Il était tourmenté d'un horrible cancer, qui lui dévorait les chairs, et défiait tous les efforts de la médecine (*b*). Voyant les remèdes humains inutiles, il résolut de s'adresser au glorieux St. Martin de Tours, dont on racontait chaque jour les nombreux prodiges; et se fit porter près du tombeau de ce célèbre Thaumaturge de la France. Il nous a laissé lui-même la relation de ce qui lui arriva pour lors. Après avoir passé sept jours dans l'église du Saint, en larmes et en prières : il vit la nuit suivante St. Martin lui-même, qui s'avança vers lui et lui dit : « *Mon frère Héraclius, Notre Seigneur J.-C., dans sa miséricorde, veut bien*

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VI.

(*b*) On nommait ce genre de maladie, le *loup;* et l'évêque lui-même raconte que l'inflammation était si violente, qu'elle dévorait par jour plus de quatre poulets, qu'on appliquait sur la plaie pour l'adoucir. Celle-ci ne laissait pas cependant que de s'élargir sans cesse.

Digitized by Google

vous guérir. Allez trouver nos frères les chanoines (de Tours), *et dites leur ce que le divin Sauveur vient de vous faire, pour qu'ils l'en remercient avec tout le peuple. Aujourd'hui même vous offrirez en reconnaissance à Dieu une messe solennelle, afin d'augmenter la foi et la confiance de ceux qui vous ont vu, hier encore, condamné à une mort inévitable.*

L'évêque se hâta de se lever. Les ecclésiastiques et les chevaliers qui l'avaient accompagné, ainsi que tout le collége des chanoines, furent bien étonnés de le voir sain et vigoureux. Il leur montra la place où avait été le siége du mal. Tout avait disparu : une petite ligne rouge l'entourait encore, comme pour attester d'autant mieux le miracle. Aussitôt les chanoines le choisirent pour confrère. Il célébra avec pompe le saint sacrifice et combla l'église de présents. Chaque année il retournait à Tours pour remercier Dieu d'une si insigne faveur. Il ne se contenta point de ces marques de gratitude; il bâtit dans sa ville épiscopale une église sous l'invocation de St. Martin, et y fonda un chapitre de 30 chanoines. Ce chapitre reçut la même règle que celui de Tours, et il se forma entre les deux communautés une sainte union de prières, de bonnes œuvres et de mérites. Ils avaient ordre de se visiter souvent les uns les autres et de se traiter en tout comme frères.

Héraclius était, comme nous l'avons dit, aussi savant que religieux. Il était instruit dans toutes les connaissances qui font un digne pasteur de l'Église; il voulut que son clergé et son peuple le fussent également. Grand fut le nombre des écoles qu'il érigea partout à ses frais. Il ordonna que chaque chapitre et chaque monastère auraient des cours d'instruction toujours ouverts. Il excitait le zèle des maitres et l'émulation des disciples. Aussi les écoles du diocèse de Liége ne tardèrent-elles pas à jouir d'une grande réputation. On y accourait en foule des contrées voisines. Un si noble empressement était dû en grande partie à St. Brunon, archidiacre de Lorraine et à Othon le

Digitized by Google

Grand. Ces deux beaux noms s'associent à presque tout ce qui se faisait alors de bien dans notre patrie; aussi croyons-nous ne pas pouvoir passer sous silence une sainte et noble famille, à laquelle la Belgique eut tant d'obligations.

Brunon, frère d'Othon-le-Grand, naquit en 935. Il eut pour père Henri de Saxe, depuis roi de Germanie et de Lorraine, et surnommé *l'oiseleur*. Sa mère fut cette illustre sainte Mathilde, dont le martyrologe romain loue l'humilité et la patience. Elle était issue du fameux Witikind.

Grande du côté de ses aïeux elle devait l'être encore plus du côté de ses descendants.

Elle avait confié Brunon, dès l'âge de quatre ans, à l'évêque Baudri d'Utrecht. Sous un tel maître, un enfant si bien né ne pouvait manquer d'arriver à une haute sainteté et à un profond savoir. En effet, pour lui inspirer l'amour de la piété avec les premiers éléments de la grammaire, ce prélat écarta de lui tous les auteurs profanes, et se contenta de lui faire expliquer le poète Prudence. Brunon fit à son école d'aussi grands progrès dans la vertu que dans les sciences. Ce fut un préservatif contre les écueils de la jeunesse et de la grandeur, et contre l'air contagieux de la cour, où il fut rappellé peu de temps après. Ayant été nommé abbé de Laureshaim et de plusieurs autres monastères, il s'appliqua à y maintenir ou à y rétablir l'ordre : loin de piller ces abbayes, il ne prenait rien des revenus, que ce que les moines voulaient bien lui offrir. Il fut élevé sur le siége de Cologne l'an 953 après la mort de l'archevêque Vicfroi; et quelque temps après, le roi Othon, son frère, lui donna le duché de Lorraine. Il s'acquitta de cette importante administration avec autant de prudence que de fidélité; se servant surtout de l'autorité qu'elle lui donnait, pour procurer le bien des églises, et leur donner de bons évêques.

Il travailla aussi puissamment à rétablir partout la dis-

Digitized by Google

cipline monastique. On croit qu'il établit des chanoines réguliers à Soignies et à Condé, et qu'il fit également adopter la règle d'Aix aux chanoinesses de Mons et de Maubeuge (*a*).

Il savait au besoin user de fermeté. Comme on le voit dans sa conduite à l'égard de Régnier au long col, comte de Hainaut, qui troublait la Lorraine de ses exactions et de sa tyrannie. Il l'appela devant son tribunal et le condamna à un bannissement perpétuel.

Son frère Othon, en partant pour l'Italie, lui confia le soin de l'éducation de son fils Othon II. Ce nouvel emploi fit paraître ses vertus dans un nouveau jour. Au sein des splendeurs de la cour, il ne perdit rien de la simplicité de ses mœurs et de la modestie de ses habitudes. Il paraissait au milieu des seigneurs resplendissants d'or et de pierreries, sous un habit pauvre et négligé. Sa table était richement servie, mais il touchait à peine aux mets qu'il faisait préparer pour les autres. Il lui tardait de quitter ce séjour d'exil, et de briser des liens qui auraient semblé glorieux à d'autres. Le Seigneur exauça son désir. Les travaux l'avaient épuisé avant l'âge. C'est à Rheims, au milieu d'un voyage qu'il avait entrepris pour rétablir la paix entre les princes francs, qu'il ressentit les premières atteintes du mal qui devait le conduire au tombeau. Il se prépara aussitôt avec ferveur au grand passage de l'éternité. Ses biens, il les distribua en deux parts, l'une pour les pauvres, l'autre pour les églises qu'il désigna. Puis il fit devant les évêques une confession publique qu'il divisa en trois parties; dans la première, il rappela avec amour tous les bienfaits qu'il avait reçus de la libéralité divine; dans la deuxième, il fit un humble aveu de tous ses manquements et de tous ses péchés : aveu qui fut accompagné de larmes si amères, qu'elles en arrachèrent à tous les assistants; enfin, dans la troisième, il reconnaissait que toute son espérance était fondée sur les mérites

(*a*) Acta SS. Belgii, t. IV, p. 434. — Mol. Nat. SS. Belgii, 11 Nov.

Digitized by Google

infinis de Jésus-Christ, dont il avait besoin plus que personne. Aussi demanda-t-il que tous l'aidassent de leurs prières auprès du Sauveur des hommes, et qu'on lui administrât au plus tôt le secours de ses saints sacrements. Il reçut le pain eucharistique avec des marques sensibles de piété, se prosternant jusqu'à terre, avant d'y participer. Et, comme les évêques, les ducs, les comtes et leur suite sanglotaient autour de son lit, il recueillit ses forces pour les consoler et les encourager. La nuit suivante il n'était plus. Il comptait à peine quarante ans; son peuple le pleura comme le *Père de la Patrie*. (965).

Othon ne lui survécut que peu d'années. Prince vraiment digne du nom de Grand, il rappela dans ces temps malheureux quelques uns des beaux jours de Charlemagne. Le pape Jean XII l'avait proclamé empereur, durant son séjour à Rome, et le peuple avait accueilli cette nomination avec des transports de joie (*a*).

Othon ne démentit pas les espérances qu'il avait fait naître. Malheureusement son règne fut trop court. Son fils Othon II lui succéda. (973).

(*a*) C'est lui qui institua à Gand un comte de l'empire, nommé *Wigman*, auquel il donna pour fief les Quatre-Métiers. Wigman fit don à l'abbaye de St.-Pierre du village de Destelberge. On voit dans le diplome de cette donation qu'on conservait dans la susdite abbaye les corps de St. Wandrégisile, de St. Ansberg, de St. Wulfran et de Ste. Amelberge. — Voyez l'histoire de Flandre de M. Kervyn, liv. 2e.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

De l'an 965 *à l'an* 1026.

Ste. Adélaïde. — Notger. — St. Aufroi. — Grand mouvement religieux. — Conversion des Hongrois. — St. Henri, roi de Lorraine. — St. Macaire vient mourir à Gand. — St. Gui ou Guidon. — Évêques remarquables.

Othon II ne se conduisit d'abord que d'après les conseils de sa mère, sainte Adélaïde. Cette pieuse princesse joignait à une haute vertu une perspicacité digne de l'épouse d'Othon le Grand. Elle avait été formée, pour ainsi dire, dès son enfance, à l'école du malheur. Mariée à l'âge de seize ans au roi d'Italie Lothaire, elle avait perdu presqu'aussitôt son époux et son royaume. Bérenger, qui s'était fait reconnaître roi d'Italie, craignit que si Adélaïde venait à se remarier à quelque prince, son mari ne prétendit avoir des droits au royaume d'Italie. Ainsi il proposa à cette princesse d'épouser son fils Adalbert. Adélaïde refusa cette alliance; et Bérenger fut si irrité que s'étant rendu maître du château de Pavie où elle faisait sa résidence, il la livra à toutes les fureurs de la reine Guifle son épouse. C'était une femme impérieuse, emportée et cruelle, qui pour se venger du mépris qu'Adélaïde avait fait de l'alliance de son fils, traita cette princesse avec inhumanité, jusqu'à lui faire arracher les cheveux, et la faire battre à coups de pieds et de poings. La pieuse reine souffrit ces traitements avec une patience héroïque. Enfin, on la fit renfermer dans un cachot avec une seule sui-

Digitized by Google

vante. Mais la Providence, qui réservait Adélaïde à une plus glorieuse destinée, lui fit trouver le moyen de s'échapper de sa prison. Elle en sortit heureusement à la faveur d'une nuit obscure: mais comme elle marchait dans les ténèbres sans suivre de chemin frayé, elle s'engagea dans un marais, où elle demeura enfoncée dans la fange, sans pouvoir s'en retirer. Elle passa ainsi un jour et une nuit sans manger, attendant avec confiance l'assistance du ciel. Un pêcheur vint enfin à son secours, et ayant su qui elle était, il s'empressa de lui préparer à la hâte un esturgeon qu'il avait pris. Pendant ce temps-là, Othon, roi de Germanie, qui avait dessein de l'épouser, était arrivé en Italie pour la délivrer de sa captivité. Un détachement de ses troupes à qui on donna avis de l'évasion d'Adélaïde, et de l'endroit où elle était, la conduisit en lieu de sûreté.

Elle n'usa de l'influence qu'elle avait sur le cœur de son nouvel époux, que pour faire le bien, et seconda surtout dans son projet de réforme le saint abbé Mayeul, qui remplissait tout l'Occident du bruit de ses vertus et de ses miracles (*a*).

(*a*) Mayeul étant allé visiter par dévotion l'église de Notre-Dame du Puy en Velai, pèlerinage dès-lors fort célèbre, un aveugle s'avança au-devant de lui, et le pria de lui frotter les yeux avec de l'eau, dont il se serait lavé les mains, disant qu'il avait eu révélation qu'il guérirait par ce moyen. Le saint abbé, confus d'une pareille demande, la rejeta constamment; et l'aveugle n'en ayant pu rien obtenir pendant son séjour au Puy, alla l'attendre à son retour sur une montagne voisine nommée le Mont-Joye (*Mons Gaudii*). Le Saint y étant arrivé, l'aveugle qui l'entendit, saisit la bride de son cheval, et jura qu'il ne la quitterait pas, qu'il n'eût obtenu ce qu'il demandait. Alors Mayeul, touché d'une foi si vive, mit pied à terre; et ayant béni de l'eau qu'avait apportée l'aveugle, il lui en fit le signe de la croix sur les yeux. Puis, s'étant prosterné avec tous ceux de sa suite, il s'adressa avec larmes à la Mère de miséricorde; (c'est la qualité que donne à la sainte Vierge l'auteur comtemporain qui rapporte ce fait).

La prière de S. Mayeul n'était pas achevée, que l'aveugle s'écria qu'il était guéri. « Retournez donc en paix chez vous, lui dit le saint abbé, et racontez » le miracle que la puissance de la sainte Vierge a opéré en vous. » Il paraît que c'est à cause de ce miracle qu'on célèbre dans l'église du Puy la fête de

Digitized by Google

Ce fut sur ses instances que son fils Othon II jeta les yeux sur ce digne prêtre, pour l'élever à la papauté. Il le manda à sa cour. C'était, à ce qu'il paraît, l'an 974, après l'expulsion de l'antipape Boniface VII. Mais Mayeul résista constamment; et son humilité le rendit si éloquent, qu'il persuada à l'empereur que sa promotion au souverain pontificat serait nuisible à la congrégation de Clugni, et qu'elle ne serait pas utile à l'Église.

Les délations des flatteurs mirent quelque temps après la division entre l'empereur et sa mère. Cette pieuse princesse fut obligée de se retirer en Bourgogne auprès du roi Conrad son frère. Mayeul l'ayant appris, alla trouver Othon, et lui représenta hardiment les châtiments qu'il avait à craindre, en traitant ainsi celle que Dieu lui commandait d'honorer. Ce prince fut touché. Il pria l'abbé de le réconcilier avec sa mère, et la réconciliation fut aussi constante qu'elle était sincère.

Sans doute qu'Adélaïde ne fut pas étrangère aux actes de piété qui signalèrent par la suite le règne d'Othon II; l'an 973, il confirma les priviléges de l'abbaye de Lobbes(*a*), l'an 976, ceux de l'abbaye de St. Bavon; l'an 980, il assura à l'évêché de Liége de vastes possesions (*b*).

Cette église était gouvernée par un prélat dont le souvenir est encore vivant sur les rives de la Meuse. Zèle, érudition, talents, piété, noblesse, tout se réunissait pour faire de Notger un des pasteurs les plus distingués d'un siége qui en compte un si grand nombre. Il sut faire de Liége une ville nouvelle; il l'orna de plusieurs beaux monuments, et en particulier d'une magnifique collégiale en l'honneur

S. Mayeul. Un autre aveugle du territoire de Vienne recouvra la vue en se frottant les yeux avec de l'eau dont le saint abbé s'était lavé les mains.

Ce fut le bruit de ces merveilles qui fit naître à l'empereur l'envie de connaître un homme si célèbre. La conversion d'un seigneur nommé Hildric qui se fit en ce temps-là moine à Clugni, redoubla son empressement. — ***Hist. de l'Église gall., tom. VI.***

(*a*) Diplom. Belg., t. I, p. 296.

(*b*) Ibid., t. I, p. 50.

Digitized by Google

de St. Lambert (*a*). Il n'eut pas moins de soin de la défendre que de l'embellir. Le seigneur de Chievremont proche de Liége ravageait souvent les campagnes voisines, et on désespérait de le forcer dans sa place; voici le stratagème dont usa Notger pour le surprendre.

Un fils étant né à ce seigneur, l'évêque fut invité d'aller le baptiser, et il promit de s'y rendre avec tout son clergé. Il fit habiller en ecclésiastiques les meilleurs soldats de ses troupes, et se rendit à leur suite à Chievremont. Le seigneur de ce fort ayant appris l'arrivée du prélat, sortit au-devant de lui avec ses gens. Mais il fut bien étonné lorsque ce prétendu clergé, jetant les chappes dont il était couvert, et tirant les armes qu'il avait cachées, se saisit des portes, et se rendit maître de la place que l'évêque fit démolir pour la sûreté du pays. Notger était savant; et il avait du talent pour former des jeunes clercs dans les sciences ecclésiastiques. Plusieurs prélats, tels que Gonthère de Saltzbourg, Rothard et Erluin de Cambrai, Haimon de Verdun, Hezelon de Toul, et Aldebode d'Utrecht, sortirent de son école. Il nous reste de lui quelques pieux ouvrages; Fisen, historien de Liége (*b*), croit que ce fut lui qui consacra le premier dans son diocèse un jour à la mémoire des *fidèles trépassés*; pieux souvenir qui devait son origine au bienheureux Odilon de Clugny.

C'est encore Notger qui jeta les fondements de la ville de Thuin, ainsi que ceux de Fosses. Le diplome d'Othon II, de l'an 980, prouve que l'église de Liége possédait en outre Huy, Lobbes, Tongres et Malines. A propos de cette dernière ville, voici ce qu'on lit dans Foppens (*c*). « Ma» lines s'était considérablement accru depuis S. Rumold. » Le seigneur Arnould Berthaut, surnommé la *barbe de*

(*a*) On connaît ces vers :

Legia, lege ligans cum prælatis sibi leges,
Notgerum Christo, Notgero cætera debes.

(*b*) Flores Eccl. diœc. Leod. 10 Ap.

(*c*) Diplom. Belg., t. III, p. 120.

Digitized by Google

» *dragon*, qui avait un grand nombre d'enfants, parta-
» gea Malines entre les deux aînés. Un des deux s'étant
» fait moine à Lobbes, donna sa propriété au monas-
» tère. Ce fut une source intarissable de querelles. Son
» frère enleva de force les biens cédés; les moines de
» leur côté eurent recours à Notger, puissant par ses
» amis et par ses richesses. Celui-ci reprit la moitié de la
» ville léguée au couvent de Lobbes, et y établit un cha-
» pitre de douze prébendes. » Cette partie de Malines de-
meura depuis lors sous la principauté de Liége.

Le comté de Huy avait été cédé au même évêché par St. Aufroi ou Ansfroi, mari de la noble Hilsonde comtesse de Strie (*a*). Ces deux époux, d'un consentement mutuel, résolurent d'embrasser la vie religieuse. Hilsonde fonda le couvent de Thorne sur la Meuse, entre Ruremonde et Maeseyck. Elle donna à cette maison l'église de Strie, le Gertrudenberg, et beaucoup d'autres biens, énumérés dans ses lettres de fondation, qui commencent par cesmots: «Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité.
» Moi, Hilsonde, comtesse de Strie, désirant suivre de
» plus près celui qui est l'époux des vierges, du consen-
» tement de mon mari Ansfroi, j'ai bâti sur mes terres une
» église, où moi et ma fille Benoite, nous voulons suivre
» la règle de l'obéissance, dans l'espoir d'être admises
» un jour parmi les anges, revêtues de robes blan-
» ches, etc. (*b*). »

Pour le comte Ansfroi, il se vit tiré, malgré lui de la solitude pour être placé sur le siége d'Utrecht. Il donna à cette église une grande partie de ses biens, situés dans le comté de Rye. On remarque entr'autres *Westerloo, Odloboloo, Mierbeke, Hoibeke et Burente : Tout ceci*, est-il dit dans la charte, *avec ses dépendances, églises, champs, serfs, prairies, terres cultivées et incultes, bois, cours d'eau et*

(*a*) Diplom. Belg., t. I, p. 51.

(*b*) Diplom. Belg., t. I, p. 146. — Le couvent de Thorne fut changé depuis en un chapitre de chanoinesses.

Digitized by Google

étangs, je le donne à perpétuité à l'église de Ste. Marie toujours vierge et de St. Martin à Utrecht, afin d'y retablir le service divin (*a*).

Aufroi ne se distingua pas moins par sa charité envers les pauvres. Tous les jours il donnait à manger à soixante-douze indigents. Étant devenu aveugle sur la fin de sa vie, il suivit sa première vocation, et prit l'habit religieux dans le monastère de Heyligberg, qu'il avait fait bâtir près d'Amersfort et qui fut ensuite transféré dans la ville d'Utrecht. Il mourut l'an 1008, et sa fête se célèbre le 8 Mai.

En ce temps là, une grande attente tenait tous les peuples en suspens. Le bruit s'était répandu que la fin du monde était proche. On se fondait sur un passage de l'apocalypse, où il est dit : qu'après *mille ans*, le dragon serait déchaîné de nouveau. Le docte abbé de Fleuri, Abbon, qui mourut l'an 1004, raconte qu'étant encore jeune, il avait entendu prêcher à Paris que l'Antéchrist viendrait l'an mille, et que peu de temps après aurait lieu le dernier jugement. Il avait beau combattre ce préjugé, et montrer combien on interprétait mal l'Écriture; la persuasion gagnait de plus en plus grands et petits; c'était l'année, assurait-on, où l'annonciation tomberait un Vendredi saint, qui devait être la dernière de ce monde. Un violent tremblement de terre, qui se fit sentir le 1 Janvier de l'an 1001, une étoile filante, qu'on vit sillonner le ciel et puis tomber par terre avec la rapidité de la foudre, ajoutèrent à la terreur; et quelques dogmatiseurs impies s'étant mis à parcourir les cités, on ne douta plus que le dernier jour ne fut là. Une peste épouvantable vint frapper en même temps nos contrées. Quelques boutons se formaient sur le palais; si l'on ne prenait soin de les percer aussitôt, le mal était sans remède.

Plus de la moitié des populations succomba, et parmi ceux qui survécurent il n'y en avait point, dit un histo-

(*a*) Diplom. Belg., t. I, p. 52.

Digitized by Google

rien, qui, en rendant les derniers honneurs à leurs parents et à leurs amis, ne s'attendissent à les suivre bientôt dans le tombeau.

Aux ravages de la peste succédèrent ceux des inondations. « Une chose digne de pitié, dit un annaliste, arriva dans le pays de Walcheren et en Flandre. Pendant trois nuits, d'effroyables nuages s'arrêtant dans une merveilleuse immobilité, menacèrent tous ceux dont ils frappèrent les regards : enfin le troisième jour, le tonnerre éclatant avec un bruit horrible, souleva les ondes furieuses de la mer jusqu'au milieu des nuées. L'antique chaos semblait renaître. Les habitants fuyaient, en faisant entendre de longs gémissements ; mais l'invasion des flots fit périr des milliers d'hommes qui ne purent se dérober à la colère du Seigneur. »

« On croyait, ajoute Rodulf Glaber, que la révolution des siècles écoulés depuis le commencement des choses allait conduire l'ordre des temps et de la nature au chaos éternel et à l'anéantissement du genre humain. Cependant, au milieu de la stupeur profonde qui régnait de toutes parts, il y avait peu d'hommes qui élevassent leurs mains vers le Seigneur. Une cruelle famine se répandit sur toute la terre (*a*) Les éléments semblaient se combattre les uns les autres, la tempête arrachait les semailles, l'inondation ruinait les moissons. Pendant trois ans le sillon resta stérile. L'ivraie couvrait les champs. Les riches étaient pâles de faim comme les pauvres : les hommes puissants ne trouvaient plus rien à piller dans cette misère universelle. Chose horrible à dire, la faim poussa des misérables à se nourrir de chair humaine. »

La société croyait mourir : elle allait commencer à vivre (*b*)

La perspective de la fin du monde, qui avait produit chez le grand nombre l'inertie du désespoir, avait inspiré

(*a*) Sur vingt-huit années, de 987 à 1015, dix-neuf sont marquées par des famines et des épidémies.

(*b*) Nous avons emprunté cet intéressant tableau au savant ouvrage de M. Kervyn de Lettenhove.

Digitized by Google

à d'autres de généreuses pensées. Des seigneurs avaient affranchi les colons de leurs domaines, les guerres particulières avaient fait place à la grande *trève de Dieu;* et tandis que de pieux pélerins se rendaient à Jérusalem pour implorer la miséricorde du ciel, de saints cénobites méditaient dans le silence du cloître la régénération du monde. Nous les verrons bientôt accomplir cette noble mission et préparer les merveilles du XIII^e^ siècle.

Rome semble la première relever la tête; des orages ont passé au dessus d'elle, mais on dirait que ce n'a été que pour vérifier ces expressions de l'Écriture : *les eaux se sont multipliées et ont élevé plus haut l'arche du salut.* (Gen. ch. 7). On compte au commencement de ce siècle dans la ville éternelle vingt couvents de femmes, quarante maisons de religieux, soixante chapitres de chanoines, outre une foule d'églises tant au dedans qu'au dehors des murs. Silvestre II, plus connu sous le nom de Gerbert (1), venait d'achever un glorieux pontificat. Il avait su effacer comme pape les taches que sa vie d'évêque présentait. Sa piété, son énergie à défendre les droits du siége apostolique, son zèle pour la conversion des peuples et pour la gloire de l'Église ont rendu fécondes les quatre années de son gouvernement.

Il eut la consolation de voir toute la Hongrie convertie au christianisme et pourvue d'évêchés, par les efforts magnanimes de son souverain, St. Étienne, qui députa un ambassadeur au trône pontifical pour obtenir la confirmation de ces évêchés. Silvestre récompensa le prince-apôtre en lui communiquant le titre d'Apostolique, qui lui appartenait. « Je suis apostolique, dit-il au légat, mais il » convient d'appeler aussi apôtre de Jésus-Christ un » prince par les soins duquel Jésus-Christ s'est acquis

(1) On peut consulter au sujet de ce pape les articles curieux publiés dans la *Revue de Bruxelles*, de l'an 1842. Il est fâcheux que ce recueil si patriotique et si religieux ait cessé trop tôt pour l'honneur de notre patrie. Nous souhaiterions que notre supplément le remplaçât tant bien que mal.

Digitized by Google

» un peuple si nombreux. C'est pourquoi, nous le char-
» geons de régler à notre place, et selon que la grâce di-
» vine l'inspirera, toutes les églises avec le peuple qu'el-
» les contiennent. » Du reste il ne se borna pas à lui conférer des priviléges spirituels, comme le titre d'Apostolique, le droit de faire porter la croix devant lui, la faculté de nommer les évêques de son pays, priviléges conservés jusqu'aujourd'hui par les souverains de la Hongrie; mais encore il éleva le duc au rang de roi, et lui envoya la couronne royale (*a*).

Miceslas, duc de Pologne, converti depuis peu à la foi aussi bien qu'Étienne, désira obtenir comme lui le titre de roi. Il mourut l'an 999, tandis que ses ambassadeurs se trouvaient à Rome pour demander cette faveur. Le pape la conféra au duc Boleslas I, son fils, qui ne se distingua pas moins que le roi de Hongrie, par son zèle pour la conversion de ses sujets.

Mais ce qui honore plus que tout le reste le pontificat de Silvestre II, c'est le projet qu'il forma, au moment même où l'Europe en alarmes ne songeait qu'à se préparer au grand jour des vengeances. Dans ces graves circonstances il perdit si peu le courage, qu'il envoya une encyclique à toute la chrétienté, pour l'exhorter à prendre les armes, et à contribuer par des aumônes à la délivrance du tombeau du Christ et de toute la terre sainte. Afin de toucher les cœurs plus efficacement, il fait parler l'antique église de Jérusalem, qui rappelle à l'Église universelle son union avec elle, sa gloire passée, les bienfaits que tous les chrétiens lui doivent, puis son opprobre, sa misère actuelle et son grand besoin de secours. Nous ne pouvons nous refuser le plaisir d'insérer ici cette pièce pleine de vigueur et de noblesse. « L'Église de Jérusalem
» à Celle qui embrasse et régit toutes les nations. Ta
» prospérité, ô épouse immaculée du Christ, auquel je me

(*a*) Revue de Bruxelles, vol. de 1842; *Gerbert ou le pape Sylvestre II et son siècle*, p. 435.

Digitized by Google

» fais gloire d'appartenir, le bonheur dont tu jouis me » fait espérer de voir par toi se relever ma tête courbée » et presque abattue sous le poids des malheurs, Pour- » rais-je manquer de confiance en toi, Reine de l'uni- » vers, en toi qui ne peux méconnaître un de tes mem- » bres? Serait-il un seul parmi tes enfants qui ne » s'intéressât à mes désastres, qui me rejetât loin de lui » comme indigne de ses regards? Quelque grand que » soit mon abaissement, ne fus-je pas jadis le plus bel or- » nement du monde? A moi les oracles des prophètes, » à moi les monuments des patriarches; de mon sein sont » sortis les apôtres, ces flambeaux de la terre; c'est chez » moi, comme dans une source féconde, que les nations » ont puisé la foi, qu'elles ont trouvé le Rédempteur. » C'est ici que ce Dieu dont la présence remplit l'uni- » vers, s'est associé à l'homme, a voulu naître comme » homme; c'est ici qu'il a souffert les tourments, la mort; » c'est d'ici qu'il est monté au ciel. Mais un prophète a » dit : son sépulcre sera glorieux; et le démon qui sus- » cite les nations païennes à la ruine des lieux saints, » veut démentir cet oracle. Courage donc, soldat de Jé- » sus-Christ, que les défenseurs du tombeau de l'Homme- » Dieu trouvent en toi à-la-fois un chef et un compagnon » d'armes! Que tes secours, tes conseils suppléent à ce » qui manque à la force de ton bras! considère ce qu'on » te demande, et qui réclame ce don. Riche, on ne te de- » mande que peu de chose, et ce peu c'est celui qui t'a » tout donné gratuitement qui te supplie de le lui accor- » der : ton unique bienfaiteur par le passé, il n'en sera » pas moins reconnaissant à l'avenir; ce qu'on lui donne, » il le rend au centuple en ce monde, et le récompense en- » core dans l'autre. Ce que je recevrai pour lui, sera une » source de bénédiction pour toi: ta bienfaisance ne fera » que t'enrichir; elle te purifiera, te conduira à la vie » véritable dans le sein de sa gloire (1). » Cette encycli-

(1) « Ea quæ est Hierosolymis universali Ecclesiæ sceptris regnorum impe-

Digitized by Google

que, qui engagea les princes et les peuples catholiques à une des plus vastes, des plus laborieuses, des plus importantes entreprises à laquelle la chrétienté se fût jamais résolue, je veux dire à la guerre sainte et sociale pour délivrer la patrie terrestre du Rédempteur des mains des infidèles, cette encyclique nous révèle bien l'ardeur qui dévora le Pontife pour la gloire de Dieu et le bonheur de ses enfants; mais elle nous prouve en même temps combien il était animé du sentiment de son autorité paternelle sur tous les peuples et tous les princes chrétiens, auxquels il prêcha leur communs devoirs et montra leurs communs intérêts; combien lui et son temps durent être pénétrés de la majesté de l'Église catholique, qu'il ose nommer « celle qui commande aux sceptres des royaumes » et « la maîtresse de l'univers. » On peut même dire avec raison que Silvestre II donna le premier signal de ces pèlerinages armés des nations chrétiennes, lesquels sous le nom de croisades devaient un siècle plus tard mettre en branle les trois parties du monde, et que c'est par là que commença à se manifester la haute puissance tutélaire de la papauté sur l'univers chrétien, laquelle alla croissant pendant trois siècles et forma l'époque la plus glorieuse et

» ranti. Cum bene vigeas, immaculata sponsa Domini, cujus membrum esse
» me fateor, spes mihi maxima est per te caput attollendi jam pene attritum.
» An quicquam diffiderem de te, rerum Domina, si me recognoscis tuam?
» Quisquamne tuorum famosam cladem mihi illatam putare debebit ad se
» minime pertinere utque rerum infima abhorrere? Et quamvis nunc dejecta
» sim, tamen habuit me orbis terrarum optimam sui partem. Penes me prophe-
» tarum oracula, Patriarcharum insignia; hinc clara lumina mundi Apostoli
» prodierunt; hinc Christi fidem reperit orbis terrarum, apud me Redemp-
» torem suum invenit. Etenim quamvis ubique sit divinitate, tamen hic huma-
» nitate natus, passus, sepultus, hinc ad cœlos elevatus. Sed cum propheta
» dixerit : « Erit sepulchrum ejus gloriosum », paganis loca subvertentibus
» tentat diabolus reddere inglorium. Enitere ergo, miles Christi, esto signi-
» fer et compugnator! Et quod armis nequis, consilii et opum auxilio subveni.
» Quid est quod das, aut cui das? Nempe ex multo modicum, et ei qui omne
» quod habes gratis dedit, nec tamen ingratis recipit, ad hic illud multipli-
» cat et in futuro remunerat. Per me benedicit tibi, ut largiendo crescas et
» peccata relaxes, ut secum regnando vivas. »

Digitized by Google

la plus heureuse dans les annales de l'Église (*a*). La Belgique devait occuper un des premiers rangs dans ce grand mouvement social et religieux, comme nous le verrons bientôt.

Elle avait pour souverain au commencement du onzième siècle, Othon III, petit-fils d'Othon le grand, digne par sa sagesse et sa piété d'un si noble aïeul. Son siècle l'appela : *la merveille du monde*. Il ne contribua pas peu à seconder dans leurs pieux projets les princes qui travaillaient à la conversion de la Hongrie et de la Pologne. Pour montrer son estime au roi Boleslas, il lui fit don du siége d'or, qu'on venait de découvrir dans le tombeau de Charlemagne (*b*).

Depuis l'invasion des Normands, qui avaient pillé l'église d'Aix-la-Chapelle, il ne restait plus de traces de l'endroit, où on avait déposé le corps du grand empereur. Othon eut un songe dans lequel il crut voir le lieu en question. Il fit creuser la terre, et on y trouva en effet dans un caveau fait exprès, Charlemagne encore entier, assis sur un trône d'or, et une couronne d'or sur la tête et un sceptre d'or à la main. A côté de lui se trouvait sa lourde épée. On le leva pour le montrer au peuple : il n'y avait aucun homme dans la foule qui eût pu se mesurer avec lui pour la taille et la majesté... Puis on le plaça dans l'aile droite de l'église derrière l'autel de St. Jean-Baptiste, et quelques écrivains assurent que depuis ce temps là, il se fit près de son tombeau un grand nombre de miracles.

Othon, zélé pour la gloire de nos églises, confirma les priviléges que leur avaient octroyés ses prédécesseurs,

(*a*) Revue de Bruxelles, vol. de 1842, p. 436 et suiv.

(*b*) Il demanda en échange quelques reliques de St. Adalbert de Prague, l'apôtre de la Prusse, martyrisé en 997. Boleslas lui envoya le bras du saint évêque et Othon fit élever un couvent de femmes en son honneur à Aix. Cet empereur avait causé plusieurs fois intimement avec Adalbert à Rome, et trouvait tant de charmes dans sa conversation, qu'il ne pouvait presque pas s'arracher d'auprès de lui.

Digitized by Google

et les augmenta encore. Le diplome, par lequel il investit l'évêque de Cambrai Erluin de pleins pouvoirs, renferme ces mots, qui dépeignent bien la droiture de ses intentions : « *En relevant les lieux consacrés au service du Seigneur, nous ne prétendons pas mériter l'éloge des hommes, mais nous attendons du Ciel notre récompense* (*a*).

Il alla recevoir cette récompense l'an 1002. On aurait eu lieu d'être inconsolable de sa mort, s'il n'avait eu pour successeur St. Henri. Ce prince ne parut régner que pour faire régner Jésus-Christ dans ses vastes états. Il commença par confirmer les droits des évêchés de Liége et de Cambrai (*b*), ainsi que ceux de l'abbaye de Saint-Bavon (*c*).

Le comte de Flandre, Baudouin IV, dit le Barbu, prétendait avoir des droits sur la ville de Valenciennes. Il en chassa le comte Arnould. Puis, irrité de la protection que l'évêque Erluin lui avait accordée, il résolut de l'aller attaquer lui-même jusque dans Cambrai. Erluin prit la fuite et alla porter ses plaintes au roi Henri. Celui-ci parut bientôt devant la ville de Gand, à la tête d'une puissante armée et força le comte à rendre Valenciennes. Cependant il lui céda peu de temps après cette ville, pour obtenir son appui contre les rebelles.

Nous ne pouvons omettre ici un trait, qui regarde le premier apôtre du pays d'Alost. Henri passait avec ses troupes par Sinte-Lievens-Hauthem, quand quelques-uns de ses soldats portèrent l'audace jusqu'à dépouiller le tombeau de St. Liévin. Ils furent punis aussitôt de leur sacrilége et perdirent tous la vue. Le saint roi, affligé d'un si triste châtiment, pria Dieu de leur pardonner leur crime. Il fut exaucé. St. Liévin se montra miséricordieux et l'armée le remercia avec effusion de sa puissance et de sa bonté. Le tombeau de St. Liévin avait été respecté par

(*a*) Diplom. Belg., tom. I, p. 148.
(*b*) Chron. Camerac., lib. I, c. 185.
(*c*) Diplom. Belg., t. I, p. 347.

Digitized by Google

les Normands, lors de leur passage à Hauthem. Une force invisible les avait empêchés d'y mettre la main. Peu après le départ du roi Henri (1007), l'abbé de St. Bavon, Erembold, fit visiter la châsse du saint patron de Gand. On trouva avec étonnement son corps bien conservé et encore tout entier, aussi bien que celui de St. Bries, le jeune compagnon de son martyre. Leurs précieuses reliques furent transportées à Gand, où elles demeurèrent fort longtemps.

Cette ville reçut peu de temps après (1010), la visite d'un illustre prélat de l'Orient. St. Macaire, archevêque d'Antioche en Arménie (*a*), avait quitté son siége, pour aller honorer le tombeau du Sauveur. Il partit de Jérusalem avec quelques compagnons dans le dessein de visiter également les endroits fameux par le souvenir de quelques grands saints. Après avoir traversé toute l'Allemagne, il vint en Belgique. A Malines, où il était venu prier au tombeau de St. Rumold, les habitants le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. Le saint eut bientôt l'occasion de leur témoigner sa reconnaissance. La nuit, un incendie se déclara dans la ville; déjà il avait dévoré plusieurs habitations; on craignait que tout ne devint la proie des flammes. Macaire accourt sur le théâtre du danger. Il monte au haut d'une maison que le feu envahissait déjà, arrache du toit une poignée de pailles, la bénit et la place tout contre la flamme. Celle-ci se retire comme frappée de respect, se roule un moment sur elle-même et s'éteint. Il n'est pas nécessaire de dire quelle reconnaissance toute la ville en témoigna à ce saint évêque. Celui-ci se hâta de se dérober au saint empressement de leur piété. A Maubeuge, il vénère les restes de Ste. Aldegonde; à Cambrai, il se rend à l'église de Notre-Dame pour y passer la nuit. Mais le sacristain qui ne le connait pas le repousse et ferme la porte sur lui. Le saint passa la nuit en prières sur le seuil de l'église; et le sacristain est bien

(*a*) Boll. 10 Apr.

Digitized by Google

étonné le lendemain de la trouver ouverte, et l'évêque encore toujours prosterné à l'entrée. Le bruit que cette merveille fit dans la ville, engagea Macaire à fuir plus loin. Au moment où il entra dans Tournai, deux partis en étaient aux mains. Leur fureur était si grande, que le comte de Flandre Baudouin IV, qui se trouvait dans la ville, se trouvait impuissant à réprimer le désordre. Le saint passe à travers la foule, se présente au milieu des combattants, et sa vue enchaîne soudain tous les bras, arrête toutes les haines. On dépose les armes, on s'embrasse mutuellement, et la paix est pour longtemps rétablie.

De Tournai, Macaire se rend à Gand. Il demande l'hospitalité au couvent de St. Pierre. Comme on ne le connaît point, on se montre difficile. Il se présente alors au monastère de St. Bavon, où l'on se fait une joie de le recevoir. Il habita quelque temps cette sainte maison, l'édifiant de ses vertus et de son merveilleux pouvoir auprès de Dieu. Les malades qui recouraient à lui, étaient guéris par l'imposition de ses mains. L'eau même dont il se servait, faisait des miracles sans nombre. Chacun, moines et habitants de la ville, le priait de ne jamais les quitter.

Cependant Macaire avait résolu de retourner dans son diocèse. Il laissa deux de ses compagnons à St. Bavon et se mit en route avec le troisième. A peine eut-il fait quelques pas qu'il tomba dangereusement malade. Les moines de St. Bavon s'empressèrent d'aller le chercher. Ceux de St. Pierre, fâchés de ne l'avoir pas reconnu tout d'abord, envoyèrent vers lui le châtelain Robert (*a*), pour l'engager à venir chez eux. Il y eut une sainte dispute entre les deux communautés. St. Macaire préféra celle où déjà il avait reçu l'hospitalité et se laissa ramener au monastère de St. Bavon.

La nuit suivante ce saint lui apparut accompagné de

(*a*) On croit que c'est de lui que sort la noble famille des *Vilain* de Gand.

Digitized by Google

St. Landoald, et lui promit la santé. La prédiction se réalisa, et déjà l'évêque songeait de nouveau à retourner en Arménie, quand une horrible peste se déclara dans la ville et dans toute la Flandre. Le saint, qui aimait déjà ce séjour comme une seconde patrie, s'offrit en victime à la colère du Ciel. Son sacrifice fut accepté. Atteint du fléau, il expira le Jeudi saint, 10 Avril de l'an 1012. C'est ce jour là qu'on honore sa mémoire à Gand. Cette ville a ressenti plus d'une fois les merveilleux effets de sa protection contre la peste (*a*).

La même année mourait près de Bruxelles un saint, originaire de notre patrie; il se nommait Gui ou Guidon. Né d'humbles parents dans le Brabant, il vécut sous le chaume et aima toujours la pauvreté comme sa mère. Il fit longtemps l'office de sacristain dans l'église de Notre-Dame de Laeken. Son zèle pour l'ornement du sanctuaire était moins remarquable encore que le soin qu'il avait d'embellir des plus belles vertus, son cœur, temple de l'Esprit-Saint. Il avait une prédilection pour les pauvres et leur prodiguait toutes sortes de soins. Cet amour des pauvres l'engagea même dans une démarche, dont il ne tarda point à se repentir. Un négociant de Bruxelles lui persuada qu'en faisant un petit négoce il se trouverait plus à même de satisfaire à sa charité. Guidon le crut, ramassa quelques biens, mais Dieu permit qu'il en fût presqu'aussitôt privé. Il profita de la leçon, dit adieu aux affaires pour toujours, et ne s'occupa plus que de servir Dieu.

Il voulut visiter les tombeaux des apôtres à Rome; de là il se rendit à celui du Sauveur; il poussa même ses excursions bien avant dans l'Orient. Après un pélerinage de sept ans il revenait vers la Belgique, lorsqu'il rencontra à Rome Wondulphe, doyen des chanoines d'Anderlecht (*b*),

(*a*) Boll., t. I, Apr.

(*b*) Ce chapitre a été fondé par plusieurs bienfaiteurs, comme on peut le voir dans Miræus. Diplom. Belg., t. I, p. 662.

Digitized by Google

avec plusieurs de ses confrères. Il se proposaient d'aller à Jérusalem et demandèrent au saint de vouloir leur servir de guide; ce qu'il accepta sans hésiter. Mais il revint seul dans ses foyers. Les fatigues de la route avaient épuisé ses compagnons. Il revint au chapitre d'Anderlecht avec l'anneau d'or de Wondulfe et ne tarda guère à l'aller rejoindre dans les cieux. Il est honoré le 12 Septembre.

Plusieurs prélats illustrèrent notre pays de leurs vertus et de leur science sous le règne de St. Henri.

Il faut citer en premier lieu Baudri, le successeur de Notger sur le siége de Liége. Il se montra digne en tout de son prédécesseur, surtout par sa libéralité envers les couvents. C'est lui qui fit bâtir à Hoegaerde un château pour protéger ses terres. Le comte de Louvain, Lambert, s'en offensa et se mit à ravager les possessions de Liége. A cette nouvelle l'évêque ramasse des hommes d'armes et marche à la rencontre du comte, mais il est obligé de fuir en laissant près de trois cents des siens sur le champ de bataille. Il était inconsolable de la perte de tant de loyaux et braves sujets. Un évêque italien, qui se trouvait pour lors à Liége, l'engagea à fonder un couvent pour le repos de leur âme. Baudri commença en effet à élever le cloître de St. Jacques, mais la mort le surprit avant qu'il eût achevé son pieux dessein. Il laissait de quoi le continuer. Ce fut sous Baudri que le diocèse de Liége s'agrandit du comté de Looz, qui lui fut légué par le seigneur Arnould, du consentement de son épouse Lutgarde (*a*).

A Baudri succéda Walbodon, illustre par sa naissance, plus illustre encore par ses vertus. Molanus lui donne le titre de bienheureux (*b*).

Cependant un évêque plus célèbre encore que les précédents, occupait le siége de Cambrai. Gérard *de Florinis*, d'abord clerc de la chapelle de Henri II, avait été élevé sur ce siége par cet empereur, juste appréciateur de ses

(*a*) Gall. Christ., t. III, col. 849.
(*b*) Natal. SS. Belg. 19 Apr.

Digitized by Google

talents et de son mérite. Il eut bientôt l'occasion de faire éclater son zèle contre une erreur impie qui s'était glissée dans son diocèse à la faveur des troubles et des guerres. Gérard, à la fois évêque de Cambrai et d'Arras, partageait sa résidence entre ces deux villes, pour mieux connaître les besoins d'un si grand troupeau. Ayant célébré à Cambrai, selon sa coutume, les fêtes de Noël, il se rendit à Arras l'an 1025, Indiction VIII. Il y fut informé qu'il était arrivé d'Italie en cette ville une foule d'artificieux hérétiques, qui semblaient n'avoir d'autre but que d'anéantir l'Évangile et les traditions apostoliques. Ils affectaient à l'extérieur une grande régularité avec certaines observances secrètes, en quoi ils faisaient consister la justice qu'ils prétendaient pouvoir seule purifier l'homme. Car ils enseignaient qu'il n'y avait dans l'Église aucun autre Sacrement, que cette prétendue justice, qui pût ouvrir la porte du salut.

L'évêque pour délivrer son peuple du danger de la séduction, donna aussitôt de bons ordres pour faire la recherche de ces sectaires et pour les lui amener. Ils avaient été avertis, et ils tachèrent de s'échapper par la fuite. Mais ils furent pris et conduits au prélat, qui commença par leur faire diverses questions sur la foi, pour tâcher de decouvrir leurs sentiments. Ils ne s'expliquèrent qu'en termes enveloppés et ambigus; mais l'embarras de leurs réponses fit assez connaître à Gérard ce qu'ils voulaient cacher : car on est en droit de juger que quiconque craint de déclarer nettement ses sentiments sur la foi, n'en a point d'orthodoxes.

Gérard fit donc renfermer en prison ces novateurs, jusqu'au troisième jour; et il indiqua pour le lendemain un jeûne à son clergé et aux moines de son diocèse, afin d'obtenir de Dieu la conversion de ces malheureux. Pour les juger plus solennellement, il résolut de les examiner publiquement dans l'église, et de tenir pour ce sujet un synode de son clergé.

Digitized by Google

Le troisième jour, qui était un Dimanche, étant donc arrivé, l'évêque Gérard accompagné des archidiacres, des abbés, des prêtres, des moines et du reste de son clergé, se rendit en procession à l'église cathédrale avec la croix et le livre des Saints Évangiles, suivi de tout le peuple, et en chantant le psaume *Exurgat Deus*. Chacun ayant pris sa place des deux côtés de l'évêque, on tira de prison les sectaires, et on les amena dans l'assemblée. Ensuite se tournant vers ceux qui étaient accusés d'hérésie, il leur dit : « Quelle est votre doctrine, et quel a été » votre maître? » « Ils répondirent qu'ils étaient disciples d'un Italien nommé Gandulfe, qui leur avait enseigné la doctrine Évangélique et apostolique, qu'ils la pratiquaient par leurs paroles, et qu'ils ne recevaient pas d'autre écriture.

Cette réponse vague ne satisfit pas l'évêque. Comme on lui avait rapporté que ces faux docteurs avaient horreur du baptême; qu'ils rejetaient le sacrement de pénitence comme inutile; qu'ils ne reconnaisaient de vertu que dans les apôtres et dans les martyrs, il les interrogea sur tous ces chefs. « Comment, leur dit-il, vous glorifiez-vous de suivre » la doctrine des Évangiles, vous qui rejetez le bap- » tême, dont Jésus-Christ nous a si clairement marqué la » nécessité dans l'Évangile? »

Ils répondirent : « Notre doctrine bien entendue n'est » nullement contraire, ni à l'Évangile, ni aux ordonnances » des apôtres. Nous enseignons qu'il faut quitter le monde, » réprimer les concupiscences de la chair, vivre du travail » de ses mains, ne faire tort à personne, et montrer une » tendre charité envers ceux qui ont le même zèle que nous » pour suivre le genre de vie que nous embrassons. Nous » croyons que pour opérer notre justification, il serait » inutile d'y ajouter le baptême, pour trois raisons. » 1° Parce que le baptême conféré par un ministre qui » vit mal, ne sert de rien à celui qui le reçoit. 2° Parce » qu'on contracte bientôt de nouveau les péchés qui ont

Digitized by Google

» été lavés dans les eaux du baptême. 3° Parce que la vo-
» lonté, la foi et la confession d'autrui ne peuvent servir
» de rien à un enfant qu'on baptise, sans qu'il sache ce
» qu'on lui fait. » L'évêque réfuta au long ces raisons, et montra la nécessité et l'utilité du baptême, même pour les enfants, à qui la foi des parents et celle de l'Église est utile, comme la foi du centurion le fut à son serviteur, que J.-C. guérit.

L'évêque parla ensuite de l'Eucharistie, dont il expliqua la nature et les propriétés avec beaucoup de précision. « Ce Sacrement, dit-il, est nommé *Sacrifice;* parce qu'il
» est consacré par la vertu d'une prière mystique en mé-
» moire de la passion que le Seigneur a soufferte pour
» nous. Les Grecs l'appellent *Eucharistie*, c'est-à-dire en
» latin *bona gratia :* car y a-t-il un plus grand bienfait que
» le corps et le sang de Jésus-Christ? Tandis que le pain
» et le vin mêlé d'eau sont consacrés sur l'autel par la
» croix et par les paroles du Sauveur d'une manière inef-
» fable, ils deviennent le vrai et le propre corps, le vrai
» et le propre sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, quoi-
» qu'ils paraissent autre chose aux sens. Car on ne voit
» que du pain matériel ; et c'est cependant très-véritable-
» ment le corps de Jésus-Christ, ainsi que la vérité nous
» en assure en termes formels, *Ceci est mon Corps,* etc... »

« Mais, continua l'évêque, comment se peut-il faire
» que le corps de Jésus-Christ soit présent en tant de di-
» verses églises; qu'on le distribue tous les jours à tant
» de personnes, et qu'il soit cependant toujours le même?
» Pour répondre à cette objection, je vous demande com-
» ment le fils de Dieu a-t-il pu être tout entier dans le
» sein de son Père, et cependant être aussi tout entier
» dans le sein de la Vierge? Avant son Ascension, voyant
» ses apôtres tristes de ce qu'il leur avait dit qu'il allait à
» son Père, il leur promit qu'il ne laisserait pas d'être
» avec eux jusqu'à la consommation des siècles... Il n'a
» donc pas été impossible à celui qui est allé à son Père

Digitized by Google

» avec lequel il est toujours, et qui cependant est de-
» meuré avec ses disciples; il ne lui a pas, dis-je, été im-
» possible de conserver son corps glorieux dans le ciel, et
» de nous faire part sur la terre du Sacrement de son
» corps. »

Gérard rapporta ensuite plusieurs faits miraculeux qui prouvent la présence réelle de Jésus-Christ au Sacrement de nos autels. Le peuple fidèle, en entendant le récit de ces miracles, ne put retenir ses larmes. Alors l'évêque se tournant vers les hérétiques, leur dit : « Parlez hardiment, » si vous avez quelque chose à proposer pour réfuter ce » que je dis. » Mais la force de ses raisons et celle de la grâce agissant sur leurs cœurs, ils dirent qu'ils n'avaient rien à répondre, et que son discours les rendait muets. En même temps ils se prosternèrent à terre en se frappant la poitrine, et en avouant leurs égarements. On les fit relever; et ils dirent qu'ils ne pouvaient assez admirer la patience de Jésus-Christ, qui les avait soufferts si longtemps à la honte du nom chrétien; mais que le faux zèle qu'ils avaient eu pour engager les autres dans la même erreur, ne leur permettait pas d'espérer le pardon. L'évêque les consola, et leur dit que s'ils détestaient sincèrement leur hérésie, il leur promettait avec confiance le pardon de leurs péchés.

Gérard animé par ce succès, leur fit une instruction sur la consécration des églises et des autels, et sur la sépulture en terre sainte. Car ces hérétiques enseignaient qu'il importait peu qu'on fut enterré dans un lieu profane, et que la sépulture chrétienne n'était qu'une invention de l'avarice des prêtres. Il les détrompa aussi de leurs erreurs sur la pénitence et sur le mariage; et il montra que la pénitence que font les vivants, peut être utile aux morts, et les délivrer des peines du purgatoire. Il leur prouva encore qu'on devait honorer les saints confesseurs; et il le montra par les miracles que font tous les jours des saints qui ne sont pas martyrs, tels qu'un Saint

Digitized by Google

Martin et un St. Benoit. Mais il déclara qu'il n'était pas permis de rendre aucun culte à un nouveau saint, à moins que l'évêque diocésain n'en eût examiné la vie, et jugé qu'elle avait été conforme aux règles de l'Évangile: sans quoi l'ignorance et la prévention engageraient le peuple dans bien des superstitions, comme il le montra par l'exemple du faux martyr, dont St. Martin proscrivit le culte à Tours.

L'évêque d'Arras parla ensuite pour justifier la psalmodie, et la vénération qu'on rend à la croix. Sur quoi il dit : « Nous nous prosternons de corps devant la croix, » mais en esprit devant Dieu. Nous révérons la croix par » laquelle nous avons été rachetés; mais nous adressons » nos prières à celui qui nous a rachetés par la croix. »

Il finit enfin son discours, en faisant voir à ces sectaires que la justice dont ils se glorifiaient, était une fausse justice; puisqu'ils l'attribuaient à leurs propres mérites, et non à la grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien faire de méritoire. L'évêque termina cette instruction par une profession de foi qu'il fit sur les articles précédents. Il dit, entre autre choses en parlant de l'Eucharistie : «Nous croyons fermement que c'est la même chair » qui est née de la Vierge, et qui a souffert sur la croix, » la même qui est ressuscitée, et qui est assise à la droite » du Père. » Ainsi ce synode d'Arras est un beau monument de la foi du onzième siècle touchant la présence réelle de Jésus-Christ au Sacrement de nos autels, même avant que les erreurs de Bérenger eussent troublé l'Église à ce sujet. L'évêque prononça en latin la condamnation des erreurs que ces hérétiques avaient enseignées; et après la leur avoir fait expliquer en langue vulgaire, car plusieurs n'entendaient pas le latin, il la leur fit souscrire : ce qu'ils firent comme ils purent en faisant des croix.

Des hérétiques semblables à ceux dont nous venons de parler, se répandirent en d'autres diocèses. Mais les pré-

Digitized by Google

lats ne furent pas aussi vigilants que Gérard pour découvrir le mal, ni aussi zélés que lui pour le réprimer. Quelques-uns même se laissèrent tromper par les déguisements de ces sectaires. Gérard ayant appris qu'un évêque dont il n'exprime le nom que par la lettre initiale R, après avoir examiné ces hérétiques, les avait renvoyés absous, parce qu'ils n'avaient pas confessé leurs erreurs, lui écrivit une lettre, où il lui marque qu'en agissant de la sorte il avait enfermé le loup dans la bergerie, et mis ces faux docteurs en état de faire beaucoup plus de mal qu'auparavant. Gérard ajoute que pour lui il avait été plus heureux; puisqu'il avait convaincu et détrompé ceux que ces mêmes hérétiques avaient envoyés à Arras, pour pervertir son peuple, ainsi qu'on pouvait le voir par les actes de son synode qu'il joignait à sa lettre. L'évêque R. à qui cette lettre est écrite, pouvait être Renald ou Renard de Liége, qui succéda l'an 1025 à Durand; mais on n'en sait rien de certain : car alors il y avait plusieurs autres évêques, comme Rencon d'Auvergne et Rohon d'Angoulême, dont le nom commençait par un R (*a*).

Le saint roi Henri, qui était l'âme de toutes les bonnes œuvres que ce siècle vit éclore en Belgique, mourut le 14 Juillet de l'an 1024. Le pape Eugène III le canonisa l'an 1152, et Molanus le compte parmi les saints belges, tant à cause de l'influence qu'il eut sur nos évêques, qu'à cause des nombreuses fondations que sa piété légua à la Belgique. Il avait été couronné empereur avec son épouse Ste. Cunégonde par le pape Benoît VIII, le 24 Février de l'an 1014. Benoît donna au nouvel empereur un globe d'or orné de pierreries et surmonté d'une croix, pour le faire souvenir qu'il devait préférer l'humilité à toute la gloire du monde, dont ce globe était une représentation. Henri reçut ce présent avec reconnaissance; mais il l'envoya aussitôt au monastère de Clugni, en disant qu'un

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VII.

Digitized by Google

pareil don ne convenait mieux à personne, qu'à ceux qui avaient foulé le monde aux pieds pour embrasser la croix. Bernon abbé de Richenow, dit qu'il était à Rome avec l'empereur, lorsque ce prince demanda aux prêtres romains pourquoi on ne chantait pas le symbole à la messe après l'Évangile, et qu'ils lui répondirent que l'Église romaine n'ayant jamais été souillée par aucune hérésie il n'était pas nécessaire d'y chanter le symbole.

Henri fit toujours présider la religion à ses conseils, la bonne foi à ses traités, et le zèle à ses entreprises. Il avait particulièrement à cœur la conversion des idolâtres. Ce fut pour la procurer, qu'il établit l'évêché de Bamberg, et qu'il maria sa sœur à Étienne roi de Hongrie, lequel après avoir embrassé le christianisme, devint l'apôtre de ses sujets. Ce qui parut de plus héroïque dans la vie de St. Henri, c'est que non-seulement il conserva sa chasteté au milieu des périls de la cour; mais il garda même la continence dans le mariage, de concert avec l'impératrice Cunégonde qu'il aimait tendrement. Étant au lit de mort, il la remit à ses parents, en leur disant : « Je vous » la rends vierge comme je l'ai reçue. »

La vertu de Cunégonde avait cependant été calomniée, et on l'avait accusée d'adultère. Pour s'en justifier, elle subit l'épreuve du fer chaud, et marcha sur des socs rougis au feu comme si elle eut marché sur des roses. Elle est honorée le 3 Mars, et St. Henri, son mari, le 15 Juillet (*a*).

(*a*) Hist. de l'Eglise gall., t. VII.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

De l'an 1026 à l'an 1054.

Utrecht et ses évêques. — Liége. — Famine horrible. — Trêve de Dieu. — Fondations pieuses. — Le bienheureux Richard et St. Poppon. — Obert, abbé de Gembloux. — Pieuses fondations. — Chanoines réguliers. — Abbayes d'Eenaeme, du St. Sépulcre et de Bergues-St.-Winoc. — Lietbert, évêque de Cambrai. — Grégoire VII. — St. Arnould. — Abbaye d'Oudenbourg.

Nous n'avons pas parlé d'un évêque extrêmement lié avec l'empereur Henri : c'est Adelbode d'Utrecht, qui gouverna cette église de l'an 1008 à l'an 1027. Il nous a laissé une biographie de son saint et royal ami, avec un traité sur la sainte croix et sur le culte de la mère de Dieu. Il parait qu'il était fort versé dans les connaissances sacrées et profanes, mais surtout dans l'intelligence des Écritures. L'an 1021, il tint une assemblée de ses hommes-liges en présence de l'empereur Henri et de plusieurs évêques. Parmi ces hommes-liges on remarque :

Le duc de Brabant relevant d'Utrecht, pour le fief de Tiel, et les Campines.

Le duc de Gueldre, pour le comté de Zutphen, la moitié d'Emmerick, et les terres de Betauwe, de Tielrewert et de Bomlewert.

Le comte de Hollande, pour son comté et le pays de Rennemer avec ses dépendances.

Le comte de Clèves, les sires de Guiche, de Benthem et de Ghœre pour d'autres fiefs, qu'on peut voir indiqués dans l'histoire des évêques d'Utrecht par Heda.

Digitized by Google

L'évêque Adelbode eut pour successeur le bienheureux Bernould, qui gouverna l'église d'Utrecht pendant vingt-deux ans. Cette ville lui dut deux collégiales, celle de St. Jean-Baptiste, et celle de St. Pierre. Il releva en outre un grand nombre d'églises et de monastères qui tombaient en ruines.

Quant à Liége, après la mort de Walbodon, arrivée l'an 1021, cette église vit une lutte admirable d'humilité entre deux candidats nommés presque simultanément pour la gouverner. Le roi St. Henri avait désigné Durand, homme d'une rare vertu et de beaucoup de science; le chapitre avait choisi Godeschale, prévôt de la cathédrale de Liége, et maître de Durand. Comme ce dernier se rendait près de l'empereur pour faire connaître l'élection du chapitre, il vint à rencontrer Godeschale, et s'avouant son serf et son esclave, il protesta qu'il n'acepterait jamais la charge que l'empereur lui voulait imposer. Godeschale, de son côté, touché de tant de modestie, lui ordonna d'obéir à l'empereur, que pour lui il se désistait de ses droits. Durand fut forcé de céder. Il n'occupa le siége épiscopal que pendant trois ans; assez pour se faire regretter, trop peu pour réaliser les espérances qu'il avait excitées.

Rainald ou Réginald, prévôt de Bonn, acheta la charge vacante par la mort de Durand (1024.) On n'était plus sous Henri : Conrad le Salique accepta sans scrupule l'argent du nouvel évêque. Celui-ci se repentit bientôt d'une simonie aussi honteuse. Il alla se jeter tout en larmes aux pieds de Jean XIX, et le pape fut attendri en voyant tant de douleur (1029). Il lui pardonna, mais à condition qu'il rachèterait sa faute par la pénitence et par les aumônes. L'occasion d'exercer sa charité ne tarda pas à se présenter.

Une des plus cruelles famines dont l'histoire fasse mention, vint désoler tout-à-coup l'Occident. Elle commença l'an 1030 et dura trois ans, pendant lesquels des pluies

Digitized by Google

presque continuelles empêchèrent les moissons et les autres fruits de la terre de venir à maturité. Les éléments paraissaient tellement altérés, et les saisons si dérangées, qu'il semblait que le monde allait rentrer dans le cahos dont il était sorti. On s'imaginera aisément ce que les peuples eurent à souffrir d'une indigence, qui ne fit qu'augmenter pendant trois années consécutives. Mais on aurait peine à croire les détestables attentats que la rage de la faim fit alors commettre, si un auteur qui fut témoin de ces horreurs, n'avait pris soin de nous en instruire.

Après avoir cherché en vain quelque supplément à la nourriture ordinaire dans l'herbe des prairies et dans les racines des arbres, on en vint jusqu'à déterrer les cadavres humains, pour s'en nourrir. On se porta ensuite à des excès encore plus horribles, pour sustenter une misérable vie plus dure que la mort. Il faut que la faim soit une passion bien cruelle et bien impérieuse! Elle porta des hommes, des chrétiens, à se manger les uns les autres : ce que les bêtes les plus féroces de la même espèce ont horreur de faire.

Les hommes allaient, pour ainsi dire, à la chasse des hommes. Ils s'attaquaient les uns les autres sur les chemins, non pour se voler, mais pour se manger. Les hôtelleries étaient devenues des coupe-gorge, où l'on trouvait la mort en cherchant un asile : les voyageurs qui s'y retiraient dans l'espérance d'y trouver quelque nourriture pour de l'argent, y étaient assassinés pour servir de nourriture aux autres. On prit près de Mâcon un homme, qui faisant profession de loger les passants, en avait tué et mangé quarante-huit, dont on trouva les têtes dans sa maison. Il fut brûlé vif à Mâcon par ordre d'Otton, comte de la ville. Un autre porta encore plus loin l'audace : il exposa publiquement en vente de la chair humaine dans le marché de Tournus; et il fut aussi condamné au feu. On fit enterrer la chair humaine qu'il vendait; mais un homme affamé qui remarqua l'endroit, alla la déterrer

Digitized by Google

pour s'en nourrir. Il fut surpris et puni du même supplice. C'est avec peine qu'on écrit de pareilles horreurs qui déshonorent l'humanité; mais les crimes que cette famine fit commettre, répandront plus d'éclat sur les actions de piété, qu'elle donna lieu de pratiquer.

Les évêques et les abbés, persuadés que les biens de l'Église sont les biens des pauvres, particulièrement dans une calamité publique, les distribuèrent libéralement pour soulager tant de malheureux; et ils souffrirent ensuite avec eux. L'Église rendit alors volontiers aux pauvres ce qu'elle avait reçu autrefois des riches. On dépouilla les autels, et on vendit les vases sacrés pour nourrir les membres souffrants de Jésus-Christ. Mais comme malgré ces largesses le nombre et les besoins des pauvres croissaient tous les jours, et qu'il était impossible de pourvoir à tant de misérables, les prélats crurent devoir préférer les laboureurs; et ils s'appliquèrent à leur fournir quelque nourriture, de peur que la terre ne demeurât sans culture.

Rainald se distingua dans de si tristes conjonctures par son zèle pour le soulagement des malheureux. Chaque jour il nourrissait plus de 300 pauvres à Liége, ainsi qu'à Fosse, à Huy et à Dinant. A ceux qui rougissaient de mendier, il faisait porter en secret de quoi se soutenir.

Cependant le mal allait toujours croissant. La famine avait causé une si grande mortalité que les vivants suffisaient à peine pour enterrer les morts. On en laissait les corps à la campagne ou sur les grands chemins dans les endroits où ils étaient tombés de défaillance; et comme les loups dont ils devinrent la pâture, prirent goût à la chair humaine, ces cruels animaux vinrent ensuite assaillir les vivants, qui souvent n'avaient pas la force de se défendre. Tout semblait perdu, quand Dieu eut pitié du monde.

Après trois ans de stérilité, la moisson de l'année 1033 fut si abondante, qu'elle surpassa la récolte de cinq an-

Digitized by Google

nées ordinaires. Les peuples que la misère passée avait rendus plus dociles, reçurent ce bienfait avec reconnaissance, et parurent disposés à mener dans la suite une vie plus chrétienne. Les évêques profitèrent de ces heureuses conjonctures, pour corriger les désordres qui avaient attiré la colère de Dieu, et surtout pour empêcher les guerres presque continuelles que se faisaient entre eux les seigneurs particuliers (*a*). Nous craindrions de fatiguer nos lecteurs du récit de ces luttes sanglantes, interminables; revenons à Rainald.

Dès qu'il vit le fléau passé, il s'occupa d'œuvres pieuses. L'an 1034, il fonda l'abbaye de St. Laurent près des portes de Liége. Voici ce qu'on lit dans les lettres patentes qu'il écrivit à ce sujet : *Ce qu'il y a de plus excellent dans le service de Dieu, c'est sans doute de tout abandonner pour ne s'occuper que de lui et vivre avec lui dans une continuelle union. Viennent ensuite ceux qui pour entretenir la vie religieuse chez d'autres, les aident de leurs biens temporels. Ainsi un arbre stérile ne passe plus pour tel, s'il soutient une vigne; ainsi la veuve qui reçut Elisée dans sa maison, mérita en retour la résurrection de son fils; ainsi encore Marthe fut louée dans l'Évangile de ce qu'elle nourrissait le Christ et ses disciples. Mu par ces pensées et d'autres encore, moi, bien indigne évêque de Liége, j'ai voulu me faire des amis et des intercesseurs auprès de Dieu; moi, qui en voyant mes œuvres, devrais plutôt m'attendre à des châtiments qu'à des récompenses* (*b*).

Ce fut encore Rainald qui conseilla au seigneur Raoul de fonder une maison de chanoines à Aincourt (*c*).

Il se tint vers ce temps-là un grand nombre de conciles en Aquitaine pour réprimer les violences et les pillages auxquels on s'était accoutumé durant la famine, et pour

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VII.

(*b*) Dipl. Belg., tom. 3, p. 300.

(*c*) Ce chapitre fut transporté dans l'église de St. Jacques à Louvain, l'an 1456.

Digitized by Google

établir une paix inviolable entre les particuliers. Il fut ordonné que les hommes libres et les esclaves marcheraient désormais sans armes; que les voleurs seraient sévèrement punis; qu'on conserverait aux églises le droit d'asile, excepté à l'égard de ceux qui auraient fait quelques violences, lesquels seraient arrachés de l'autel pour être conduits au supplice. On défendit surtout de faire aucune violence aux clercs, aux moines et aux religieuses qui entréprendraient quelque voyage.

Ce qu'on fit de plus remarquable dans ces divers conciles, c'est que, pour apaiser la colère de Dieu et en prévenir les fléaux, on s'accorda unaniment pour toujours à s'abstenir de vin le vendredi et de chair le samedi, à moins qu'il n'arrivât en ce jour une grande fête, ou qu'une maladie considérable n'obligeât de rompre l'abstinence. On dressa là-dessus une ordonnance qui devait être observée à perpétuité; et on régla que ceux qui ne pourraient pas l'observer, nourriraient ce jour-là trois pauvres. C'était un usage assez commun alors, que ceux qui avaient des raisons légitimes de ne pas observer le jeûne ou l'abstinence, n'en étaient dispensés qu'à condition de nourrir plusieurs pauvres autant de jours qu'ils auraient manqué au jeûne ou à l'abstinence. Si cette discipline était encore observée, que de pauvres profiteraient des infirmités ou de la délicatesse des riches!

Dieu parut approuver ces réglements; et il s'opéra pendant la tenue de ces conciles un grand nombre de miracles par la vertu des saintes reliques qu'on y avait apportées. Les peuples qui s'y étaient rendus, étaient si charmés, que pour ratifier solennellement les canons qui avaient été portés contre les violences, ils priaient les évêques de lever leurs crosses vers le ciel pendant qu'ils criaient en étendant les mains, *la paix, la paix,* confirmant par-là tout ce qui avait été ordonné, pour réprimer les guerres particulières.

Berold, évêque de Soissons, et Guerin, évêque de Beau-

Digitized by Google

vais, voyant la Belgique et la Neustrie en trouble par la licence et l'animosité des seigneurs qui pillaient les terres les uns des autres, crurent devoir suivre l'exemple des évêques d'Aquitaine, et faire comme eux un décret pour obliger tous les laïques à jurer qu'ils observeraient désormais la paix et la justice. Les évêques de ces provinces y consentirent, excepté Gérard de Cambrai et d'Arras, qui refusa de faire publier ce décret dans son diocèse. Il dit pour justifier son refus, que le décret en question donnait atteinte aux droits de la royauté, et confondait la puissance séculière avec la puissance ecclésiastique : qu'il appartenait aux évêques de prier et d'avertir les rois de leurs devoirs; mais qu'il n'appartenait qu'aux rois d'ordonner la paix et la guerre, et de porter des lois pour réprimer la violence de leurs sujets: que de plus un pareil décret lui paraissait dangereux, parce qu'on prétendait obliger tout le monde d'en jurer l'observance; qu'il arriverait de-là que presque personne ne serait exempt de parjure.

Les autres évêques se choquèrent de la résistance de Gérard, et ils traitèrent ce prélat d'ennemi de la paix de Dieu, l'accusant de vouloir diviser le sacerdoce et l'empire. Il ne laissèrent pas de passer outre; et le décret fut porté et accepté avec joie des peuples, qui promirent de s'y conformer. On y ordonnait que personne désormais ne portât les armes, ne répétât par la force ce qu'on pourrait lui avoir pris, et ne vengeât ni son sang, ni celui de ses parents; mais qu'on pardonnât de bonne foi aux meurtriers, qu'on jeûnât le Vendredi au pain et à l'eau, et qu'on fît le Samedi abstinence de chair et de graisse; que quelque crime qu'eût commis un pénitent, on ne lui imposât pas d'autre pénitence que celle-là; que de plus tous jureraient d'observer ces articles; et que si quelqu'un refusait de faire ce serment, il serait excommunié comme un païen, que personne ne le visiterait à la mort, et qu'on lui refuserait la sépulture.

Digitized by Google

Quand Gérard de Cambrai, qui s'était opposé à ce décret, vit que malgré son opposition ses confrères l'avaient publié, il entreprit de le combattre, et composa à ce sujet un écrit où il prétendait faire voir : 1° qu'on ne pouvait jamais défendre le port des armes, parce que c'était une chose licite; que depuis le commencement du monde il y avait eu des hommes destinés à prier, d'autres à cultiver les terres, et d'autres à porter les armes pour la défense des ecclésiastiques et des laboureurs; que ces conditions sont nécessaires, et se soutiennent mutuellement; 2° qu'il est toujours permis de demander la restitution d'un bien usurpé, et la réparation d'une injure; 3° qu'on ne doit pas obliger indifféremment tout le monde à jeûner le Vendredi et le Samedi; et qu'on ne doit pas croire que cette pénitence soit suffisante pour toutes sortes de péchés. Qu'au reste, il est de la charité d'exhorter les mourants à la pénitence, quelque grands pécheurs qu'ils soient; et que ce serait une cruauté que de refuser la sépulture aux morts, comme le décret menaçait de le faire à l'égard des réfractaires (*a*).

Avait-il tout-à-fait tort? Baronius et son abréviateur Spondanus semblent plutôt regarder ses collègues comme imprudents. Quoiqu'il en soit, on sut exciter contre Gérard la colère des peuples; on le fit passer pour un ennemi de la tranquillité publique; et un jour qu'il se trouvait à Douai, la populace, ameutée par son châtelain Wauthier, un des hommes les plus violents de cette époque, vint l'entourer la menace à la bouche. L'évêque, sans rien perdre de son sang-froid, répondit qu'il pardonnait à Wauthier tous ses torts, à condition qu'il ne nuirait plus à personne à l'avenir. Le mot fut compris et on admira la présence d'esprit de Gérard.

Il parait pourtant que, de concert avec Baudouin IV, il signa ces réglements qu'on appelait la Paix de Dieu.

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VII.

Digitized by Google

On ne tarda pas à voir combien peu ils étaient efficaces. Les violences recommencèrent de toutes parts; et comme il n'y avait que les gens de bien qui par respect pour les censures n'osassent pas reprendre les armes, ils étaient partout opprimés. On jugea à propos de modérer la rigueur des premiers réglements; afin qu'en demandant moins, on obtint plus. Il se tint à ce sujet dans les provinces divers conciles; et l'on convint de changer en une espèce de trève la paix qui était si mal observée. On se contenta donc d'ordonner que depuis le Mercredi au soir de chaque semaine jusqu'au Lundi matin, personne ne fût assez téméraire pour attaquer son ennemi, pour faire quelque violence, ou pour répéter à main armée les biens usurpés sur lui. C'est ce qu'on nomma *la trève de Dieu;* et l'on décerna que quiconque la violerait, payerait une amende pour racheter sa vie, ou qu'il serait excommunié et exilé. Un pareil réglement qui laissait un libre cours aux violences et aux vexations trois jours de la semaine, fait bien sentir la grandeur du mal qu'on n'osait entreprendre de réprimer entièrement.

On eut encore plus d'indulgence dans un Synode du clergé d'Elne, où présida Oliba, évêque d'Aussone, en l'absence de Bérenger, évêque d'Elne, qui était allé en pèlerinage à la Terre-Sainte. On n'y marqua qu'un jour de trève par semaine; savoir, depuis le Samedi au soir jusqu'au Lundi matin; et celà afin qu'on pût en toute liberté célébrer le Dimanche, et se rendre en sûreté à l'église. On fit dans le même synode quelques réglements contre d'autres abus, tels que les mariages incestueux et l'usurpation des biens ecclésiastiques; le tout, sous peine d'excommunication, qui serait changée en anathème, si dans trois mois les excommuniés ne venaient à résipiscence. Pendant ces trois mois, on recommanda de faire dans l'église d'Elne des prières pour les excommuniés, afin que le seigneur leur donnât l'esprit de pénitence. Comme on ne convient pas de l'année que ce tint ce con-

Digitized by Google

cile, nous croyons devoir le rapporter au temps où l'on établit ce qu'on nomma *la trève de Dieu*, c'est-à-dire, environ à l'an 1040 (*a*).

Cependant, au milieu des agitations et des troubles, les fondations pieuses se multipliaient, et de saints personnages travaillaient avec ardeur à la réforme des couvents. Le bienheureux Richard se distingua entre tous. Parmi les monastères qu'il travailla à corriger de leurs abus, on cite St. Amand, St. Bertin, St. Vaast, St. Pierre de Gand, St. Hubert, Malmedy etc. Il travailla plus de quarante ans à la sainte mission qu'il s'était imposée, et sur la fin de sa carrière il sembla redoubler de soins, de vigilance et d'activité. Quand il sentit ses forces défaillir entièrement, il fit assembler ses religieux; et après leur avoir déclaré que sa dernière heure n'était pas éloignée, il résigna quelques-unes de ses abbayes. Car outre un grand nombre de monastères qui lui étaient soumis, et où il avait établi des abbés dépendants de lui, il gouvernait par lui-même cinq abbayes. Avant de mourir, il disposa de quatre en faveur de ses disciples. Il établit Odilard, abbé de St. Pierre de Châlons-sur-Marne; Richard, abbé de Beaulieu; Thierri, abbé de St. Hubert; et Étienne, abbé de St. Urbain. Il ne se réserva que l'abbaye de St. Vannes.

Peu de temps après ces dispositions, il tomba malade. Aussitôt que le bruit s'en fut répandu dans la ville, l'évêque, les moines, et même les religieuses vinrent avec empressement le visiter. Les évêques des villes voisines et plusieurs seigneurs aussi se rendirent à Verdun, pour avoir la consolation d'assister à la mort du saint homme. L'évêque de Verdun qui ne le quitta point, lui administra l'Extrême-Onction. Après quoi le saint abbé ayant fait sa confession et reçu le Viatique, se fit mettre sur la cendre et le cilice devant l'autel de St. Nicolas. Dans cette situa-

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VII.

Digitized by Google

tion, il fit une dernière exhortation à ses moines, et pria ensuite qu'on lui apportât les reliques que le patriarche de Jérusalem lui avait autrefois données. Il les baisa avec une tendre dévotion, et fit mettre devant lui celles qu'il avait coutume de porter au cou. En attendant son dernier moment, il se fit lire la passion de Notre Sauveur et quelques endroits des dialogues de St. Grégoire. Enfin, après avoir donné sa bénédiction aux assistants, et avoir reçu la leur, il mourut saintement le 14 Juin 1046. L'évêque de Verdun lui ferma les yeux, et quatre abbés ses disciples, savoir, Richard, Odilard, Étienne et Waléran, lavèrent son corps et le revêtirent des habits sacerdotaux. On l'exposa d'abord dans l'église, et l'évêque célébra la messe les portes fermées, dans la crainte que la foule du peuple ne troublât le service. Il ne fut enterré que deux jours après, avec le concours de toute la ville. L'évêque de Verdun, en fermant les yeux au saint abbé, lui dit : « Mon père, » si vous allez à Dieu, obtenez-moi que je ne vous sur» vive pas un an. » Il fut exaucé : car il mourut au mois de Novembre suivant. Waléran, fils du comte Gelduin, et frère de Hugues qui fut dans la suite déposé de l'évêché de Langres, succéda au saint abbé Richard dans le gouvernement de l'abbaye de St. Vannes.

L'abbé Richard composa la vie de St. Vannes, et il y joignit une relation de plusieurs miracles, dont il avait été témoin, et qui furent vérifiés avec tant de soin, qu'il n'y a guères lieu de les révoquer en doute. Ce que nous avons rapporté du saint abbé Richard en fait assez l'éloge. On le trouve dans le martyrologe des Bénédictins. Quelques auteurs lui donnent en effet le titre de bienheureux, et même celui de saint. Cependant on ne lui rend aucun culte; et dans un ancien nécrologe de St. Vannes, on marque son anniversaire et les cérémonies qu'on y doit observer.

On reprocha à ce saint abbé d'avoir trop aimé à bâtir, et d'avoir dépensé les biens des monastères en des édifi-

Digitized by Google

ces superflus et trop magnifiques. Le bienheureux Pierre Damien, dit un saint homme, avait eu une vision, en laquelle Dieu lui avait fait voir l'abbé Richard dans les tourments pour ce sujet; que son supplice était de travailler à élever de grandes machines, et à bâtir des tours. Quand on admettrait cette vision, il faudrait seulement en conclure que l'abbé Richard fut quelque temps en purgatoire pour avoir trop aimé à bâtir, et avoir fait des bâtiments trop superbes dans les monastères. Bien des supérieurs pourraient peut-être avoir là-dessus quelque chose à se reprocher. La pauvreté religieuse n'aime point à habiter dans un palais.

Notker le physicien, moine de St. Gall, parle aussi peu favorablement de l'abbé Richard dans une paraphrase teutonique qu'il fit des psaumes. « Richard et Poppon, » dit-il, qui se disent être d'autres St. Benoît, en ont » changé la règle, et ont divisé la robe du Seigneur. » Mais les moines relâchés accusaient les auteurs de la réforme de changer la règle, et tâchaient de les rendre odieux.

Poppon dont on vient de parler, fut un des plus illustres disciples du bienheureux abbé Richard. Il avait embrassé la vie monastique à St. Thierri de Rheims; mais l'abbé Richard ayant connu sa vertu et son mérite, l'obtint de l'abbé de St. Thierri, et l'emmena à St. Vannes. Poppon ne tarda pas à s'y distinguer. Étant allé voir sa mère Hadelwif, qui était veuve, il la porta à embrasser la vie monastique, et la conduisit avec lui à Verdun, où elle vécut récluse jusqu'à la mort dans une cellule proche de l'église de St. Vannes. Poppon fut quelque temps chargé du gouvernement de St. Vaast d'Arras, en qualité de prévôt, après la déposition de l'abbé Folrade. Ensuite Poppon fut abbé de Beaulieu, de Stavelot, et de St. Maximin de Trèves. Comme il n'acceptait ces abbayes, que pour y établir la réforme sous la direction de l'abbé Richard, il eut de grandes persécutions à souffrir. On voulut l'assassiner à

Digitized by Google

Stavelot, et l'empoisonner à St. Maximin : mais le Seigneur le délivra de ces périls.

L'évêché de Strasbourg étant venu à vaquer, l'empereur Conrad pressa Poppon de l'accepter. Il s'en excusa et dit à l'empereur qu'il était fils d'un clerc, et que selon les canons il ne pouvait être promu à l'épiscopat. Mais c'était une défaite qu'une humilité mal entendue lui avait suggérée aux dépens de la sincérité; car il était fils d'un aïque. L'empereur ayant reconnu la fausseté de ce qu'il lui avait dit, lui en fit des reproches. Il ne laissa pas d'être édifié du motif qu'il avait eu, et il le chargea de réformer plusieurs monastères.

Baudouin comte de Flandre souhaita aussi que Poppon fut abbé de St. Vaast d'Arras, après la mort de l'abbé Jean. Poppon eut de la peine à accepter cette charge. Il y consentit enfin, et fut reçu à St. Vaast avec de grandes démonstrations de joie par les moines qui connaissaient sa vertu et son mérite; mais il n'eurent pas longtemps la consolation de le posséder. Ce saint abbé mourut peu de temps après, au monastère de Marchiennes, l'an 1048. Quand il eut reçu les Sacrements, il se mit à terre sur un cilice, et commença lui-même l'antienne, *Subvenite, sancti Dei; occurrite, Angeli.* Il récita ensuite les litanies des agonisants. Puis il dit : « Seigneur, si je suis véritablement » converti, donnez-m'en une marque en m'appellant à » vous le jour de la conversion de St. Paul, qui sera de- » main. » Il fut exaucé, et mourut le 25 Janvier, comme il l'avait désiré. Son corps fut reporté au monastère de Stavelot, où il avait choisi sa sépulture. On l'enterra avec ses habits sacerdotaux, et l'on mit sur sa poitrine un calice et une lettre que son maître l'abbé Richard lui avait autrefois écrite sur la charité. Il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau. Cependant on ne lui rendit aucun culte public, qu'après que le cardinal Baronius eut inséré son nom dans le martyrologe romain.

Vers le même temps, l'an 1049, mourut Olbert, abbé

Digitized by Google

de Gemblours et de St. Jacques de Liége. C'était un savant et un saint. Il parut, disent ses biographes, comme une étoile brillante au sein de ces jours nébuleux, pour éclairer les pécheurs plongés dans les ténèbres de la mort et montrer aux justes le port de l'éternité. La famine s'étant déclarée de nouveau dans nos provinces l'an 1044, il ouvrit les greniers de ses monastères aux indigents. Il était aidé dans ses charités par Wason, évêque de Liége, dont l'épitaphe dit qu'il n'aura plus son pareil dans le monde (*a*).

Quant aux fondations de piété, il faut mentionner d'abord la donation que fit Henri III, dit le noir, au bienheureux Bernould d'Utrecht, de Groeningue et de tout le district de Drente ou Trente. La lettre du roi s'exprime ainsi : *Tout ce que nous possédons, nous le tenons de celui, qui nous a tiré du néant par sa puissance, et nous a fait par sa miséricorde ce que nous sommes. Les biens que nous avons reçus de lui serviront à notre récompense ou à notre châtiment. Si, cédant aux suggestions de l'ennemi, nous n'employons les dons de Dieu qu'à fomenter notre vaine gloire, nous serons condamnés, comme ce serviteur qui enfouit le talent qui lui avait été confié; si au contraire nous les employons à la gloire de son nom, nous recevrons la récompense du serviteur fidèle... Donner à Dieu, ce n'est pas perdre... au contraire, ce que nous gardons, nous ne l'emporterons point avec nous dans l'éternité etc.* Le même Henri donna encore à l'évêché d'Utrecht la ville de Deventer et le comté d'Ameland (*b*).

Dans le même temps (1046), le seigneur Ingelbert cédait à l'évêché de Cambrai l'église d'Haeltert près d'Alost, avec toutes ses dépendances. L'évêque devait en retour y établir un chapitre de douze chanoines avec un prévôt (*c*).

(*a*) Ante rute mundus quam surget Waso secundus. V^e^ Fisen, Flor. Leod. 8 et 14 Julii.

(*b*) Dipl. Belg., tom. 4, p. 178.

(*c*) Dipl. Belg., tom. 2, p. 811. — Ce chapitre fut transporté dans la ville d'Alost, l'an 1495.

Digitized by Google

Un collége de douze chanoines fut également établi l'année suivante à l'église de St. Michel de Bruxelles, par le comte Lambert de Louvain, qui y avait fait transporter le corps de Ste. Gudule (*a*).

Cependant un nouveau genre de chanoines venait de paraître en France. Les diverses règles en vigueur jusqu'alors ne les constituaient pas religieux, puisqu'elles leur permettaient de garder leurs biens, et d'en faire l'usage qu'ils jugeraient à propos. Les chanoines de St.-Rufe d'Avignon sont les premiers qu'on sache avoir réuni la pratique de la pauvreté religieuse avec la vie canoniale; et on leur donna pour ce sujet le nom de *chanoines réguliers*. Les premiers institeurs de cette congrégation d'Avignon, furent quatre ecclésiastiques distingués par leur piété; savoir, Arnaud, Odilon, Ponce et Durand, qui prièrent Benoît, évêque d'Avignon, de leur donner l'église de St.-Rufe, afin qu'ils y pussent vivre régulièrement : ce que le prélat leur accorda par une charte datée de l'an 1039.

La même année, Sasuvalon pria Hugues, évêque de Tournai et de Noyon, de lui permettre d'établir à Falempin une communauté de pauvres clercs de Jésus-Christ, et de vouloir bien par charité la doter. Hugues le fit à condition que l'évêque de Tournai donnerait le soin des âmes à celui qu'ils auraient élu prieur de leur petite abbaye. Il se forma dans la suite plusieurs autres établissements de chanoines réguliers, dont l'institut devint de plus en plus florissant. Plusieurs anciennes maisons l'adoptèrent, comme nous le verrons par la suite.

La pieuse Adèle, épouse du comte de Flandre Baudouin V, le pieux, établit l'an 1060 deux couvents à Messines, l'un de femmes, et l'autre de chanoines (*b*). Après la mort de son mari elle se retira dans le premier, y vé-

(*a*) Acta SS. Belg., tom. 5, p. 685.
(*b*) Dipl. Belg., tom. 1, p. 64.

Digitized by Google

cut saintement sous l'habit de veuve que le pape Alexandre II lui avait donné, et mourut dans de grands sentiments de piété l'an 1079. On pouvait lui appliquer ces mots qui se trouvent dans la charte de fondation de Baudouin V, pour le chapitre de St. Pierre à Lille : « *Celui qui bâtit une maison à Dieu sur la terre, s'en prépare une à lui-même dans le ciel.* »

Ce chapitre de St. Pierre fut béni l'an 1066, en présence du roi Philippe. Il renfermait quarante chanoines, savoir : dix prêtres, dix diacres, dix sous-diacres et autant d'acolythes.

On conserve un diplome du même monarque, dans lequel il confirme l'abbaye de chanoines que le comte Baudouin V avait fondée dans l'église de St. Sauveur à Haerlebeke (*a*). Miræus croit que c'étaient des chanoines réguliers.

Baudouin V éleva aussi une abbaye de Bénédictins à Eenhaeme, près d'Audenaerde. Wauthier en fut le premier supérieur (1063). L'évêque de Cambrai Lietbert, dans la lettre de confirmation qu'il lui adressa l'an 1064, fait savoir *qu'Eihame* (aujourd'hui Eenaeme), *situé dans le Brabant, avait été autrefois un lieu célèbre tant sous le rapport temporel que pour le nombre de ses églises; mais qu'il avait beaucoup souffert de la guerre.* C'est sans doute pour lui épargner de nouveaux désastres, que Baudouin chargea Arnould d'Audenaerde et ses descendants, de lui prêter au besoin aide et secours (*b*).

Lietbert, que nous venons de mentionner, sortait de la noble famille de Brakel du pays d'Alost. Le nom de cette famille se retrouve encore dans les villages de Nederbrakel et d'Overbrakel. Le jeune Lietbert avait été élevé dans la science et la vertu par l'évêque Gérard, son parent. Celui-ci le mit à la tête de son école épiscopale, et le

(*a*) Dipl. Belg., tom. 1, p. 59; ou tom. 2, pag. 948.
(*b*) Dipl. Belg., tom. 1, p. 151.

Digitized by Google

nomma successivement official, archidiacre et prévôt. Toujours Lietbert se montra si supérieur à sa charge, qu'à la mort de Gérard, on le choisit par acclamation pour lui succéder. Sur le siége épiscopal ses talents et ses vertus brillèrent d'un nouveau lustre. Ses biens étaient aux pauvres, son cœur à tous. Reconnaissant envers ses amis, il était doux et affable envers ses ennemis. Il partit avec trois mille compagnons pour visiter le tombeau du Sauveur. Mais le roi de Babylone ne voulut point y consentir. Lietbert repartit de la Terre Sainte, sans avoir pu satisfaire sa dévotion (*a*). Pour s'en consoler il fit bâtir un monastère en l'honneur du saint sépulcre, près de Cambrai. Voici en quels termes il rapporte lui-même cette fondation :

Du temps de mon prédécesseur Gérard, prélat de sainte mémoire, il y eut une famine si cruelle, que les cimetières de Cambrai ne suffisant plus pour contenir ses victimes, le susdit évêque jugea à propos d'en établir un plus grand hors des murs de la ville. Il éleva au même endroit une église en l'honneur du saint sépulchre, et il songeait à l'agrandir, quand il fut prévenu par la mort. Moi donc, Lietbert, son successeur, voulant suivre un si beau modèle, et pour mettre à exécution le projet de mon prédécesseur, j'ai adjoint à la susdite église un grand monastère, que j'ai dédié au Sauveur J. C. et à son saint sépulcre, comme aussi à la sainte Mère de Dieu Marie et à tous les saints, et dans lequel j'ai mis un abbé et des moines, etc. (*b*).

Ce diplome date de l'an 1065. L'an soixante-six, Lietbert changea le couvent de St. Aubert de Cambrai, habité d'abord par des chanoines peu fervents, en une maison de *chanoines réguliers* (*c*). On peut voir dans son diplome les raisons qui l'y déterminèrent. L'abbaye de Saint

(*a*) Voyez l'introduction historique du *Cameracum Christianum* de M. Le Glay.

(*b*) Dipl. Belg. t. 1, p. 155. Molanus, Nat. SS. Belgii, 23 Junii.

(*c*) Ibid. tom. 1, p. 157.

Digitized by Google

Aubert devint célèbre par la suite. Les plus grands personnages briguaient l'honneur d'y pouvoir placer un de leurs enfants : ce qui lui fit donner le nom d'*abbaye des nobles*.

Le comte Baudouin V, dans ses lettres patentes de l'an 1067, rend raison d'un remplacement semblable opéré par son père dans le couvent de St. Winoc. « Bau» douin le chauve, y est-il dit, avait élevé en ce lieu une » église en l'honneur de St. Martin et de St. Winoc, qu'il » avait richement dotée en faveur des chanoines destinés » à la desservir. Baudouin le barbu ajouta encore à ces » libéralités. Mais l'aisance ayant amené le relâchement, » et le relâchement, l'oubli de Dieu; le même comte se » vit forcé d'expulser du lieu saint des hommes qu'il ju» gea incorrigibles. Il leur abandonna, comme à *gens* no» bles, les propriétés du couvent, et de fait ils ne laissè» rent rien à l'église susdite. Ils furent remplacés par de » pauvres moines, qui avaient à leur tête un saint abbé » nommé Rumold... » Après cet exposé, Baudouin V donne à la nouvelle communauté de grands priviléges, qu'on peut trouver dans Miræus (*a*).

La même année, le comte Baudouin assistait avec Adèle, son épouse, Philippe, roi de France, Baudouin, évêque de Tournai, Lietbert de Cambrai et une foule de gens tant ecclésiastiques que séculiers, à l'exaltation des reliques de St. Macaire, solennité dont un auteur contemporain nous a laissé la description (*b*).

A côté de tant d'exemples de piété et de vertu, il est triste d'avoir à signaler de graves scandales. Le onzième siècle portait les fruits des désordres de l'âge précédent, en même temps que ceux de ses propres dissensions... Les charges ecclésiastiques se vendaient à l'encan, et la corruption des mœurs n'épargnait pas même le sanctuaire.

(*a*) Dipl. Belg., tom. 1, p. 511.
(*b*) Acta SS. Belgii tom. 1, Ap.

Digitized by Google

L'Église avait à lutter contre ses propres enfants; Dieu lui donna des chefs à la hauteur du danger qui la menaçait, et le combat ne servit qu'à relever son triomphe.

Ce fut un pape issu du même sang que Godefroid de Bouillon, qui s'arma le premier de tout le pouvoir de son siége contre la simonie et l'incontinence. St. Brunon, noble rejeton de la famille de Verdun, était évêque de Toul, quand l'assemblé de Worms (*a*) jeta les yeux sur lui pour l'élever au souverain pontificat. Son mérite, sa naissance, ses vertus emportèrent tous les suffrages. Lui seul fut surpris, et affligé de ce choix, et ne pouvant se résoudre à y consentir, il demanda qu'on lui accordât trois jours pour délibérer. Il les passa dans la prière et dans le jeûne, sans prendre aucune nourriture. Après quoi, voyant qu'on le pressait d'accepter, il fit publiquement sa confession, exagérant ses péchés, afin de faire croire qu'il était indigne de la place à laquelle on le destinait. Mais rien ne montre mieux qu'on mérite les dignités, que la crainte de les posséder.

Brunon céda enfin, en déclarant cependant qu'il ne consentait à son élection, qu'à condition qu'elle serait ratifiée par le consentement unanime du clergé et du peuple romain. Il quitta aussitôt Worms pour aller célébrer la fête de Noël à Toul, son église. Il y fut accompagné par quatre prélats, savoir, par Hugues de Pise, envoyé des Romains, par Evrard de Trèves, successeur de Poppon, par Adalberon de Metz et par Thierry de Verdun. Après la fête, il partit de Toul, en habit de pèlerin, le 27 décembre, pour se rendre à Rome. Son voyage fut un exercice continuel de bonnes œuvres, et avant que d'arriver à Rome, il marcha nu-pieds un assez long espace de chemin.

Le clergé et le peuple étant sortis au-devant de Bru-

(*a*) Cette assemblée fut convoquée par Henri III, à qui les Romains avaient fait demander de leur indiquer un pape de son choix.

Digitized by Google

non, il leur dit : « Il est vrai que j'ai été choisi par l'em-
» pereur; mais une élection canonique du clergé et du
» peuple est préférable à ce choix. Ainsi je vous conjure
» de me déclarer vos sentiments. Je n'ai accepté la pa-
» pauté que malgré moi, et je m'en retournerai très-vo-
» lontiers, d'où je suis venu. » Les Romains, qui avaient vu tant de brigues et d'intrigues dans les derniers papes, furent aussi surpris qu'édifiés d'une pareille proposition. Ils ne répondirent que par des vœux et des acclamations, qui firent connaître combien le choix de l'empereur leur était agréable. Brunon entra dans Rome le jour de la Purification; et il fut intrônisé dans la chaire apostolique le premier dimanche de carême, 12 février 1049. Il prit le nom de Léon IX, et il retraça le courage et les vertus de St. Léon le Grand.

Dès que le nouveau pape eut pris en main le gouvernail de l'Église, il s'appliqua à en connaître les maux, pour y apporter les remèdes nécessaires. La grandeur de ces maux aurait effrayé un zèle moins courageux que le sien : mais elle ne servit qu'à le rendre plus vif. Nous ne mentionnerons pas ici tous les conciles qu'il tint, les voyages qu'il entreprit, les évêques qu'il déposa pour les avoir trouvés coupables de simonie. Son pontificat fut court, mais plein de grandes œuvres. Fait prisonnier par les Normands d'Italie, il ne sortit de leurs mains que pour mourir (1054). Une des gloires de St. Léon est d'avoir su deviner et apprécier des hommes tels qu'Humbert, Pierre Damien, et Hildebrand. Celui-ci, sous le nom de Grégoire VII, acheva l'œuvre que Léon avait si glorieusement commencée.

Ce grand pontife révèle toute la grandeur des plaies qu'il était appelé à guérir ainsi que le fond de son âme, dans une lettre qu'il écrivit à St. Hugues de Clugni.

« Je souhaiterais, dit-il, vous faire connaître la gran-
» deur des maux qui me pressent. La compassion que
» vous auriez de moi, vous ferait répandre des larmes

Digitized by Google

» devant le Seigneur, pour lui demander qu'il me déli-
» vre. Je l'ai souvent prié, ou de m'ôter la vie, ou de me
» rendre utile à l'Église, notre mère commune : je n'ai
» point encore été exaucé. De quelque côté que je jette
» les yeux, je ne trouve que des sujets de tristesse.
» L'Église d'Orient s'est séparée de la foi catholique. Et
» quand je tourne mes regards à l'occident, au midi, au
» septentrion, à peine y vois-je des évêques qui soient
» entrés dans l'épiscopat par les voies canoniques, ou qui
» y vivent en évêques. Parmi les princes séculiers, je
» n'en connais point qui préfère la gloire de Dieu à la
» sienne et la justice à l'intérêt. Pour ceux parmi lesquels
» je demeure, je veux dire les Romains, les Lombards
» et les Normands (d'Italie), je leur reproche souvent
» qu'ils sont pires que des juifs et des païens. Quand je
» reviens à me considérer moi-même, je me trouve si
» accablé du poids de mes péchés, que je n'espère de sa-
» lut que dans l'infinie miséricorde de Jésus-Christ. Si je
» n'avais quelque rayon d'espérance de pouvoir enfin
» être utile à l'Église, je ne demeurerais pas à Rome, où
» je suis comme attaché depuis vingt ans. Je dis souvent
» à Dieu : pressez-vous, ne tardez point, délivrez-moi
» pour l'amour de la sainte Vierge et de St. Pierre :
» mais comme les prières d'un pécheur ne sont pas sitôt
» exaucées, priez pour moi, et faites prier ceux qui mé-
» ritent d'être écoutés. »

Cependant tant d'obstacles n'abattent pas son courage. En vain les clercs coupables se révoltent-ils contre lui, en vain arment-ils contre lui le pouvoir des princes : il répond par des mesures de vigueur à leurs menées insolentes. Résolu d'en finir avec les *investitures* (*a*), il affronte

(*a*) *L'investiture* se donnait par la crosse et l'anneau, que le prince mettait entre les mains de l'évêque ou de l'abbé futur; et comme plusieurs princes ou seigneurs croyaient que par là ils conféraient la dignité même, il se croyaient en droit de les vendre. Cet abus existait surtout en Allemagne. Grégoire VII devait donc y rencontrer plus de résistance qu'ailleurs.

Digitized by Google

toute la colère de l'empereur Henri IV, qui porte l'audace jusqu'à le faire déposer dans le conciliabule schismatique de Worms (1076).

A la tête de ce conciliabule se trouvait Sigefroi de Mayence, que le pape avait sommé de comparaître à Rome avec la plupart de ses suffragants. On y déclara Grégoire excommunié et privé de sa charge; et l'on ordonna de plus que les évêques qui refuseraient de souscrire ce décret, seraient déposés.

Henri envoya aussitôt les actes de ce conciliabule aux évêques des provinces d'Italie, qui étaient de sa domination, les fit assembler à Pavie, et les obligea de souscrire à la déposition du pape, il envoya signifier ce décret au pape lui-même. Un clerc de Parme, chargé de la commission, prit le temps que le pape tenait un concile à Rome, l'an 1076. Il attendit qu'on eût fait les prières ordinaires pour l'ouverture; et lorsque le pape allait commencer un discours, il lui déclara qu'il eût à quitter son siége, parce qu'il avait été déposé par l'empereur Henri et par les évêques de son parti. On fut également surpris et indigné de l'attentat de l'empereur, et de l'insolence du clerc. Il s'éleva aussitôt un grand tumulte dans le concile contre cet envoyé; et on l'eût mis en pièces, si le pape n'avait pas interposé son autorité, après avoir tâché de calmer les esprits en faisant voir qu'il ne fallait opposer que la douceur et la simplicité de la colombe aux artifices et à la fureur du serpent. Cependant les pères du concile représentèrent au pape que puisque Henri avait osé le faire déposer, il fallait aussi le priver de tout honneur de la royauté et l'excommunier, lui et tous ses adhérents : c'est ce qui se fit dans ce concile, aux acclamations de tous les assistants.

Parmi les prélats nommément excommuniés dans ce concile, il faut citer Guillaume d'Utrecht, dont la fin déplorable servit d'avertissement à ses collègues. Henri avait fait assembler un nouveau conciliabule à Utrecht pour y

Digitized by Google

faire excommunier le pape qui l'avait excommunié. « Quelle fureur, s'écrie un auteur de ce temps-là! Un » prince a-t-il jamais porté la folie et la hardiesse jus- » qu'à excommunier le vicaire du portier du ciel, celui » dont la langue est la clef du paradis, un pape qui a été » élu canoniquement, que toute la chrétienté a reconnu, » qui vit bien et qui enseigne bien? » Cependant cet attentat ne fit pas horreur aux évêques schismatiques du parti de l'empereur Henri.

Il fut arrêté dans ce conciliabule un samedi au soir, que le lendemain, à la messe solennelle, on dénoncerait le pape excommunié, parce qu'il avait osé excommunier l'empereur Henri. Thierry, évêque de Verdun, était de cette assemblée, aussi bien que Pibon de Toul, et plusieurs autres, qui, quoique du parti de Henri, avaient horreur de ce qu'on allait faire. L'empereur, qui connaissait la timidité et l'inconstance de Pibon, le chargea de publier l'excommunication du pape, afin de l'attacher à son parti par une démarche si éclatante. Mais ce prélat ne pouvant ni étouffer le remords de sa conscience, ni résister à l'empereur, s'enfuit pendant la nuit avec Thierry de Verdun. Il ne se trouva que Guillaume évêque d'Utrecht qui osât publier l'excommunication contre le pape : mais il en fut puni avec éclat. A peine avait-il communié à la messe, où il avait publié cette prétendue sentence, qu'il se sentit brûler d'un feu intérieur qui l'obligeait de crier: *Je brûle, je brûle*. Dieu ne lui donna pas le temps de faire pénitence; car incontinent après la messe il expira, en invoquant cependant la sainte Vierge.

Un miracle si éclatant répandit la terreur dans le cœur de tous les schismatiques. L'évêque de Verdun qui s'était sauvé d'Utrecht la nuit précédente, apprit cet évènement avant son arrivée à Verdun; et il en fut si effrayé que son clergé étant sorti pour le recevoir en procession avec la croix, comme c'était alors la coutume, il ne voulut pas le souffrir, déclarant qu'il ne méritait pas cet honneur,

Digitized by Google

parce qu'il avait encouru l'excommunication à Utrecht en communiquant avec des évêques schismatiques et protestant, que sans les prières des gens de bien et l'infinie miséricorde de Dieu, il aurait été traité comme l'évêque d'Utrecht. Ce prélat envoya en effet aussitôt des députés à Rome pour demander l'absolution au pape, et en attendant qu'il l'eût reçue, il résolut de garder la suspense (*a*).

L'évêque de Cambrai, Gérard II, n'avait pas attendu une si triste leçon pour se soumettre au vicaire de Jésus-Christ. Malgré sa défense, il s'était laissé donner l'investiture par le roi de Germanie (*b*). Comme il craignit d'être pour ce sujet déposé par le légat Hugues de Dieu, dont la fermeté ne le cédait en rien à celle de Grégoire son maître, il se rendit à Rome, et confessa qu'en effet, après l'élection canonique du clergé et du peuple, il avait reçu l'investiture de l'empereur, mais il allégua pour s'excuser qu'il ignorait alors que le pape l'eût défendu, et que ce prince fût excommunié. Grégoire, touché de la soumission de Gérard, consentit à le laisser sur son siége, pourvu qu'il jurât, devant le légat, devant Manassès de Rheims son métropolitain, et devant les autres évêques de sa province, que quand il avait reçu l'investiture, il avait ignoré le décret du pape et l'excommunication de l'empereur. Gérard comparut à cet effet au concile d'Autun, et y prêta le serment exigé.

Il eut bientôt l'occasion de prouver la droiture de ses intentions. D'après les ordres de saint Grégoire, il défendit l'entrée du chœur aux chanoines de Cambrai, qui refusaient de garder la continence. Ceux-ci en appelèrent au

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VII.

(*b*) C'est sans doute par distraction que M. Le Glay a dit dans son introduction du Cammeracum Christianum, que ce fut de Henri III que Gérard reçut l'investiture. Ce prince était mort depuis l'an 1056, et Gérard ne succéda que l'an 1076 à Liebert, son oncle. Du reste nous ne pensons pas que Henri III ait jamais été excommunié. Il est fâcheux de trouver de ces fautes d'inattention dans un ouvrage si recommandable sous d'autres rapports, et qui a bien mérité de la science et de la religion.

Digitized by Google

métropolitain, et ils écrivirent une lettre aux chanoines de Rheims, pour les engager à entrer dans leur cause, et à défendre contre Rome la gloire et la liberté du clergé, qu'on voulait soumettre, disaient-ils, à un joug insupportable en l'obligeant à la continence, et le réduire à la mendicité en leur défendant de posséder plus d'une prébende, quoiqu'il en faille souvent trois ou quatre pour avoir le nécessaire.

Ils se plaignent surtout de Hugues de Langres et de Hugues de Dieu, dont ils disent qu'ils ne connaissent que le nom. Ils ajoutent que leur évêque n'a rien répondu aux remontrances qu'ils lui ont faites sur les nouveaux décrets, sinon qu'il n'osait transgresser les ordres qu'il avait reçus de Hugues de Dieu, qui l'avait sacré. En finissant, ils exhortent le clergé de Rheims à résister à ces décrets. « Si vous avez du cœur, disent-ils, vous mé» priserez tous ces conciles qui nous couvrent de confu» sion. Pour nous, notre parti est pris. Nous garderons » nos usages qui ont été sagement établis par l'indul» gence de nos pères, et nous ne consentirons pas aux » nouvelles traditions qu'on veut introduire. » On n'avait pas encore vu l'incontinence dans le clergé se montrer si effrontément(*a*).

On ne sait si l'archevêque et les chanoines de Rheims entrèrent dans les sentiments et la révolte des chanoines de Cambrai; l'archevêque en était bien capable, mais il avait des affaires plus sérieuses sur les bras. Il était accusé de n'avoir obtenu son siége que par simonie, et de s'y conduire avec toute l'irrégularité à laquelle cette intrusion illégitime donnait lieu de s'attendre. Nous ne raconterons pas ses intrigues, ses faux fuyants, ses menaces pour échapper à la juste rigueur des légats de Rome; ce malheureux prélat, déposé à Lyon, alla chercher un asile à la cour de Henri IV, et y mourut misérablement séparé de la communion de l'Église.

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VII.

Digitized by Google

Gérard ne montra pas moins de zèle contre les usurpations des grands que contre la mauvaise conduite de ses collègues. Le diocèse de Térouanne se trouvait pour lors dans un déplorable état. Drogon, son évêque, ayant été interdit par le légat du pape, on ne sait plus pour quelles raisons, un simoniaque nommé Hubert acheta sa dignité (*a*). D'un autre côté, Lambert de Bailleul sut se faire donner la même charge à prix d'argent, par Robert le Frison; et, soutenu par ce comte, il s'empara de l'église, malgré la résistance du peuple et du clergé. Cité pour ce fait, et pour plusieurs actes de violence, devant le concile de Meaux, il refusa d'y comparaître et fut déposé comme contumace. Il parut se moquer de la sentence portée contre lui : mais son peuple qui l'avait accusé, voulut la faire exécuter. On l'assiégea dans son église, on en força les portes à coups de hache, et on en enleva les ornements. L'évêque s'étant réfugié à l'autel, on l'en arracha de force, et on lui coupa les doigts de la main droite et la langue. Alors ce prélat, qui avait méprisé les sommations et le jugement du concile et du légat, eut recours au pape, et alla à Rome pour se plaindre du cruel traitement qu'il avait reçu de son peuple. Robert comte de Flandre écrivit à Rome en sa faveur. Le pape Grégoire, qui n'approuvait ni la conduite de l'évêque de Térouanne, ni celle des habitants de cette ville, écrivit à ceux-ci une lettre, où il leur marque que les excès qu'on reproche à leur évêque, ne justifient point ceux où ils se sont portés contre lui. Ainsi il leur ordonne, sous peine d'excommunication, de faire une satisfaction de ses attentats devant ses légats Hugues archevêque de Lyon, et Hugues abbé de Clugni.

Grégoire fit plus : il donna l'absolution à Lambert, après l'avoir fait jurer qu'il s'en rapporterait au jugement

(*a*) Cet Hubert conserva le Siége de Térouanne jusqu'en 1081, et mourut moine de l'abbaye de St. Bertin.

Digitized by Google

du St. Siége ou de ses légats touchant l'évêché de Térouanne, dont il se plaignait d'avoir été injustement déposé; et comme Hugues archevêque de Lyon était suspect à cet évêque, il lui associa Hugues abbé de Clugni pour la révision de sa cause. Mais Lambert, par ses violences, ne tarda pas à justifier le premier jugement du légat. Car voyant à son retour de Rome que son peuple ne voulait pas le recevoir, il demanda des troupes à Robert comte de Flandre, et vint à main armée pour s'emparer de son église. Les chanoines l'avaient fermée, et ils avaient mis à la porte un crucifix dans les bras duquel ils avaient attaché un écrit contenant les causes du refus qu'ils faisaient de le reconnaître pour leur évêque. Lambert, dans sa fureur, fit rompre les portes, en fit arracher le crucifix, et en ôtant violemment l'écrit, il cassa la main droite du Christ. Les soldats qui l'accompagnaient, blessèrent plusieurs clercs, et on chassa ceux qui refusèrent de communiquer avec ce faux pasteur.

Grégoire ayant appris ces nouveaux attentats, écrivit une lettre fort pathétique à Gérard de Cambrai, à Roricon d'Amiens, et à Ratbode de Noyon, par laquelle il les charge d'aller tous trois ensemble trouver le comte Robert, pour lui rendre de sa part les lettres qu'il lui adresse, et le conjurer d'abandonner la protection d'un aussi indigne prélat que l'était Lambert (*a*).

Gérard s'acquitta dignement de sa mission; au moins on peut le conclure de la confiance que lui montra Grégoire VII, en lui confiant par *interim* l'administration de l'église affligée de Térouanne. Mais Robert n'écouta ni ses avertissements, ni ses menaces.

Grégoire VII crut devoir élever la voix plus haut. Il écrivit des lettres foudroyantes au comte de Flandre; per-

(*a*) Le récit de M. Kervyn de Lettenhove diffère de celui du Père Smet et du Père Longueval. Nous renvoyons nos lecteurs au savant ouvrage de *l'Histoire de Flandre*. Ils y trouveront un exposé fort curieux de l'état de la Flandre à cette époque.

Digitized by Google

sonne n'osa se charger de les lui remettre, tant on redoutait sa colère.

Alors il jeta les yeux sur un saint, dont il connaissait le courage et le zèle intrépide. C'était l'évêque de Soissons, Arnould, né à Tiedeghem ou Tieghem près d'Audenaerde, sur le territoire même du comte de Flandre. Il appartenait par sa mère Mainsende à l'illustre maison des comtes de Louvain, et par son père à la noble famille de Godeliève, morte martyre l'an 1070 (a). Sa naissance l'obligea

(a) Nous regrettons de ne pas trouver dans le P. Smet la relation de sa vie et de sa mort édifiantes; la voici telle que le P. Lougueval l'a donnée : Ste. Godeliève, ou Godeleine, se sanctifia dans un mariage mal assorti qui devint sa croix, et qui lui procura enfin la couronne du martyre. Elle était née à Lodefort au diocèse de Térouanne, entre Calais et Boulogne. Comme elle avait du bien, de la beauté et de la naissance, plusieurs partis avantageux la recherchèrent en mariage. Berton Seigneur de Ghistel vers Bruges, fut préféré par les parents de Godeliève, qui n'ayant égard qu'aux richesses, rendirent leur fille malheureuse, en voulant la rendre plus riche. Berton était un homme brutal et sans religion, qui n'eut pas plutôt conduit chez lui sa nouvelle épouse, qu'il conçut contre elle une aversion encore plus grande qu'il n'avait témoigné d'empressement pour l'obtenir. Il n'avait recherché que sa dot, et aussitôt qu'il l'eut reçue, il lui fit tous les mauvais traitements auxquels la brutalité et la haine peuvent se porter. La jeune Dame les souffrait avec une patience héroïque, sans jamais s'en plaindre, pas même à ses propres parents. Elle avait une belle-mère qui appesantissait sa croix, et qui fomentait l'aversion injuste de Berton.

Celui-ci, voulant à quelque prix que ce fût se délivrer d'une épouse qui lui devenait de jour en jour plus odieuse, la laissa à la garde d'un valet, qui ne lui donnait qu'un morceau de pain par jour pour toute sa subsistance. La pieuse Dame partageait ce morceau avec les pauvres, et s'occupait à la prière et aux bonnes œuvres propres de son état. Mais comme les violences de son mari augmentaient tous les jours, elle prit le parti de se retirer chez ses parents, qui pour faire cesser ces indignes traitements, s'adressèrent à Baudouin VI. Comte de Flandre. Ce Prince renvoya la connaissance de cette affaire à Ratbode II. Évêque de Noyon et de Tournai, qui était l'évêque diocésain. L'Évêque ayant ouï les plaintes de Wifroi père de Godeliève, condamna Berton à reprendre sa femme, et à la traiter dans la suite comme un mari doit traiter une épouse sage et fidèle. Berton parut se soumettre à ce jugement : il témoigna quelque amitié à Godeliève pour mieux cacher le dessein qu'il avait formé de s'en défaire. Il lui dit qu'il fallait que l'aversion qu'il avait eue contre elle, fut l'effet de quelque maléfice; mais qu'il connaissait une femme qui avait le pouvoir de lever ces sortes de charmes, et que deux de ses valets la lui amèneraient pendant la nuit. Godeliève répondit qu'étant chrétienne, elle ne pouvait admettre des moyens de réconciliation, qui ne fussent pas légitimes.

Digitized by Google

à prendre d'abord le parti des armes. Il s'y distingua par sa bravoure, et plus encore par sa prudence, qui lui fit étouffer bien des divisions et des guerres. Le roi de France, Guillaume d'Angleterre (a), l'empereur, les comtes et les ducs se disputaient l'avantage de le posséder et lui offraient les plus hautes dignités; mais Arnould préféra aux gloires du siècle l'humilité de la croix. Il alla s'ensevelir dans les austérités et le silence de la solitude au monastère de St. Médard. Son exemple entraîna à sa suite un grand nombre de seigneurs flamands et brabançons. Il vivait depuis trois ans dans sa cellule, quand les moines de St. Médard le choisirent unanimement pour abbé. Il demanda du temps pour consentir à son élection. Comme on craignait qu'il ne s'enfuit, on mit des gardes autour de sa cellule : ce qui ne l'empêcha pas de s'échapper à la faveur de la nuit; mais ne sachant pas bien les chemins, il s'égara et aboutit à une carrière proche de Soissons, où il se cacha. Des tailleurs de pierres l'y découvrirent. Arnould ayant donc été contraint d'accepter la charge d'abbé, donna tous ses soins à rétablir le bon ordre, et on avait lieu de croire qu'il y réussirait, lorsqu'un moine nommé Odon, qui voulait avoir sa place, suggéra au roi qu'il fallait obliger Arnould d'aller à la guerre, bien

Le mari la quitta sur cette réponse, et se retira à Bruges. La nuit suivante les deux valets confidents de Berton, entrèrent dans la chambre de Godelièvе, la tirèrent hors du lit, en lui disant que la femme dont son mari lui avait parlé, était à la porte. En même-temps ils lui jetèrent une corde au col, l'étranglèrent et l'allèrent plonger dans une mare pour la noyer, s'il lui restait quelque souffle de vie. Ensuite ils remirent son corps au lit pour faire croire qu'elle était morte de sa mort naturelle. Mais les vestiges de la corde dont elle avait été étranglée, découvrirent l'attentat. On rapporte la mort de sainte Godelièvе au sixième de Juillet de l'an 1070. Les miracles qui se firent par son intercession, convertirent son mari, lequel fit bâtir en son honneur un Monastère de Religieuses à Ghistel. Le corps de Godelièvе fut levé de terre pour être honoré, dix-huit ans après sa mort; et son culte est fort célèbre en France.

(a) Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, venait de s'emparer de ce royaume. V^e Kervyn, Hist. de Flandre, liv. 3^e.

Digitized by Google

assuré qu'il aimerait mieux renoncer à sa charge : ce qui arriva en effet. Mais Odon ne profita pas de sa dépouille : car Gérard étant arrivé au monastère sur ces entrefaites, Arnould conseilla aux moines de le mettre en sa place; et il fut élu d'un commun consentement. Pour lui il rentra avec joie dans sa cellule, où il continua sa rigoureuse abstinence, dont il ne se relâchait que le dimanche, mangeant ce jour-là comme la communauté. Cependant le légat Hugues de Dieu tint, vers l'an 1080, un concile à Meaux, où il déposa Ursion évêque de Soissons, qui, après la mort de Thibauld ou Theobald, avait obtenu cet évêché par brigue. Ursion fut cité au concile, et sur le refus qu'il fit de comparaître, on procéda à sa déposition. Hugues ordonna aussitôt au clergé de Soissons dont la meilleure partie s'était rendue à Meaux, d'élire un autre évêque. Leur choix tomba sur Arnould. Le légat lui députa aussitôt quelques personnes du concile, pour lui ordonner de sortir de sa cellule et de se rendre au concile. Cet ordre fut pour lui un coup de foudre. Il obéit cependant, malgré sa répugnance; et dès qu'il parut dans le concile, on fit relire l'acte de son élection, qui fut confirmé par les acclamations des assistants. Aussitôt sans lui donner le temps de s'excuser, on le fit asseoir au rang des évêques; et le légat lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, d'accepter l'épiscopat. Comme Manassès de Rheims, métropolitain de Soissons, était alors déposé, le légat voulut lui-même l'ordonner. Cette cérémonie eut lieu le 19 décembre de l'an 1081, à Meaux. A son arrivée à Soissons, Arnould trouva Gervais, frère d'Ursion, l'évêque déposé, avec une troupe nombreuse de soldats, pour lui en défendre l'entrée. Ainsi il se retira à Ouchi-le-Château, d'où il gouverna son diocèse (*a*).

C'est là qu'il reçut la lettre qu'il devait porter à Robert. Il partit incontinent, amenant avec lui, sous sauf-conduit,

(*a*) Hist. de l'Église gall., tom. VII.

Digitized by Google

l'archidiacre de Térouanne et les autres dignitaires ecclésiastiques que le comte avait chassés et qui demandaient de se justifier (*a*). Dès que l'évêque de Soissons eut remis les lettres du pape au comte de Flandre, tous ceux qui l'accompagnaient se jetèrent aux genoux de Robert. « Quelle ne fut point la fureur de Robert! s'écrie l'abbé » Hariulf (*b*). La colère étincelait sur son front et dans » ses yeux quand il vit à ses pieds ceux que poursuivait » son ressentiment; mais que pouvait son orgueil devant » le pieux Arnould?» Robert céda aux volontés du ciel, s'adoucit et pardonna à ses ennemis.

« Combien sont admirables les desseins de Dieu! ajoute » Hariulf, qui aurait pu croire que la perfidie de quelques » hommes deviendrait l'occasion du salut de tout un peu» ple? »

» A cette époque, continue l'abbé de Saint-Riquier, les » homicides et l'effusion continuelle du sang humain trou» blaient le repos public dans la plupart, je dirai mieux, » dans tous les bourgs du Fleanderland; les nobles en» gagèrent donc Arnould à parcourir les contrées où do» minaient le plus ces mœurs barbares, et à faire connai» tre les bienfaits de la paix et de la concorde à l'esprit » indocile et cruel des Flamings. » Arnould vint à Bruges et de là il se rendit dans l'intérieur du Fleanderland, près des habitants d'Aldenbourg. « Là régnait » une telle rage de meurtres, une telle ardeur de ven» geances, qu'ils se réjouissaient de répandre, sans cesse, » le sang humain et jugeaient honteux de s'abstenir un » seul jour de carnage. » Arnould calma leurs fureurs et fonda à Aldenbourg, comme un témoignage de son triom-

(*a*) J'emprunte le passage qui suit et qui est une réproduction assez fidèle de l'auteur, à un ouvrage que j'ai déjà plusieurs fois cité. Il peut donner une idée de l'érudition de M. Kervyn.

(*b*) Cet auteur, le 3e abbé d'Oudenbourg, écrivait vingt-huit ans après la mort de St. Arnould. Il nous a laissé de ce Saint une biographie précieuse, qu'on peut voir dans les Acta SS. Ord. S. Ben.

Digitized by Google

phe destiné à perpétuer les heureux résultats de ses efforts, une abbaye qui devint plus tard l'une des plus célèbres de la Flandre.

Arnould visita aussi la cité de Thorholt, « où le dé» mon soufflait le feu des rixes et des querelles. » Jamais son éloquence n'impressionna plus fortement l'esprit des hommes. Ceux qui accouraient pour le maudire et le menacer s'arrêtaient enchaînés par la puissance de sa parole : leurs haines s'éteignaient à sa voix. Cependant l'un d'eux nommé Herred, plus fortement attaché à ses rêves de vengeance, se hâtait de se retirer; mais tous ses frères, déja revenus à des sentiments meilleurs, s'écrièrent autour de lui : « Anathème soit à quiconque s'associe » désormais à tes complots! »

Wilhem d'Aldenbourg avait vu son fils périr sous les coups d'un karl nommé Siger. Quoiqu'il eût juré qu'il pardonnerait au meurtrier, il oublia promptement sa promesse, et un jour que Siger se rendait à l'une de ces réunions de marchands auxquelles on donnait le nom de *foire*, Wilhem le surprit et le frappa : toutes les plaies de Siger se cicatrisèrent au même moment.

« La paroisse de Ghistelles, dit ailleurs l'abbé Hariulf, » possède au milieu de ses marais une race d'hommes qui, » semblable aux peuples de la Scythie, s'abandonne à » toute la cruauté de ses mœurs. » Folkart de Ghistelles méprisa toutes les exhortations d'Arnould, et les démons, raconte Hariulf, s'emparèrent de lui.

Dans le pays de Furnes les mœurs étaient les mêmes qu'auprès de Ghistelles. Evergeda avait perdu son époux et son fils dans ces dissensions domestiques : l'espoir d'une sanglante vengeance était l'unique consolation de son veuvage. Lorsque Arnould arriva, monté sur un âne et humblement vêtu, près du pont de sa demeure fortifiée, elle le fit chasser sans vouloir l'entendre; à peine s'était-il éloigné, qu'Evergeda périt écrasée sous les ruines de son château.

Digitized by Google

Arnould était retourné dans la cité épiscopale de Soissons: mais il crut entendre une voix secrète qui le rappelait au milieu des races barbares du Fleanderland. « C'est » moins votre prière que la volonté de Dieu, disait-il » aux moines d'Aldenbourg, qui me ramène près de » vous. » Le 15 août 1087, Arnould rendit le dernier soupir dans l'abbaye qu'il avait fondée.

La mission de saint Arnould est l'un des faits les plus mémorables de l'histoire de Flandre. Les travaux apostoliques de saint Médard, de saint Amand et de saint Liévin, dont le récit abonde en détails intéressants, n'avaient produit que des résultats peu durables; ceux de l'évêque de Soissons furent la base d'une réconciliation profonde et sincère. Agissant tour à tour sur l'esprit orgueilleux du comte de Flandre, sur les passions des nobles et sur les mœurs cruelles des Flamings, ils préparèrent la fusion de tous les éléments de la nationalité flamande. Ce ne fut pas uniquement dans les contrées voisines de la mer que la pacifique influence de sa parole se fit sentir : elle s'étendit non seulement sur les rivages où les populations s'entre-déchiraient, mais là aussi où les chefs féodaux se pillaient et se combattaient les uns les autres, vers les limites du Brabant et au sud de la Lys (*a*).

(*a*) Hist. de Flandre, tom. I.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

De l'an 1084 à l'an 1121.

Les Chartreux. — Abbayes d'Affighem et de Dickelvinne. — Schisme. — Croisades. — Godefroid de Bouillon. — Nouvelles abbayes et nouveaux chapitres. — Odon, évêque de Cambrai. — Tanchelin. — L'empereur Henri IV.

Brunon, qui renouvela dans l'occident l'exemple des anachorètes d'Orient, était né à Cologne, où il fut élevé. Il fit ses études en France, où la capacité qu'il acquit, lui fit donner la chaire de l'école de Rheims. Manassès archevêque de Rheims, le fit son chancelier, comme il parait par quelques actes que Brunon a signés en cette qualité. Mais les bienfaits dont Manassès le combla, ne lui fermèrent pas les yeux sur les excès où ce prélat se portait, et n'affaiblirent pas son zèle. Il fut un des principaux accusateurs de cet évêque qui, pour l'en punir, le priva de ses bénéfices. Brunon eut moins de chagrin de ces mauvais traitements que des scandales que donnait Manassès. Il se retira d'abord à Cologne, où il fut quelque temps chanoine de St. Cunibert : mais Dieu l'appelait à un état plus parfait. Dès le temps que Brunon était à Rheims sous l'archevêque Manassès, il forma avec quelques-uns de ses amis le dessein d'embrasser ensemble la vie monastique. C'est ce qu'il raconte lui-même dans une lettre à Radulfe le Verd, alors prévôt de l'église de Rheims.

« Vous vous souvenez, lui dit-il, que vous et moi et » Fulcius nous promenant un jour dans un jardin » proche la maison d'Adam où je logeais, après avoir

Digitized by Google

» discouru ensemble de la caducité des biens et des plai-
» sirs de la terre comparés à la durée des joies célestes,
» nous fûmes si embrasés de ferveur, que nous promi-
» mes et vouâmes au St. Esprit, de quitter au plustôt les
» choses périssables, et de prendre l'habit monastique
» pour tâcher de mériter les biens éternels ; ce que nous
» n'aurions pas différé d'exécuter, sans un voyage que
» Fulcius fit alors à Rome. » Cette lettre de St. Brunon fait assez voir que la conférence qu'il eut avec ses amis sur la vanité des biens de la terre, fut la première cause de sa retraite, après le dégoût et les chagrins qu'il avait de vivre sous un archevêque aussi scandaleux que Manassès. Après l'expulsion de ce prélat, Rainald devint tranquille possesseur de notre métropole.

Ce changement ne fit pas perdre de vue à Brunon le pieux dessein qu'il avait conçu. Pour l'exécuter, il s'associa six compagnons d'une grande ferveur. Ils délibéraient encore quel genre de vie ils embrasseraient pour mieux servir le Seigneur. Mais après avoir consulté plusieurs saints personnages, et entre autres un saint ermite d'une grande réputation, qui pouvait être St. Étienne de Muret ou St. Robert de Molesme, ils se rendirent à Grenoble auprès de St. Hugues évêque de cette ville. Ce saint prélat, qui, la nuit précédente, avait vu en songe sept étoiles, jugea que Dieu lui avait voulu par là faire connaître le mérite de ces sept pélerins, et que c'était comme autant d'astres qui venaient éclairer son diocèse. Il les reçut avec joie, et leur donna pour leur demeure des montagnes affreuses de Grenoble nommées *la Chartreuse*. Ils y bâtirent un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, et ayant fait des cellules autour de cette chapelle, ils en prirent possession vers la St. Jean de l'an 1084. Tels furent les commencements du nouvel ordre, qui a donné tant d'édification à l'Église. La Chartreuse cette première demeure des disciples de St. Brunon, a donné son nom à toutes les autres maisons de cet institut, et aux solitaires qui l'ont embrassé.

Digitized by Google

Je n'ai point rapporté parmi les causes de la conversion de St. Brunon, le prétendu miracle du chanoine, qui ressuscitant, dit-on, pour un moment pendant ses obsèques, s'écria qu'il était damné. Aucun des auteurs contemporains qui ont parlé de la retraite de Brunon, n'a fait mention de cet événement, lequel cependant n'était pas de nature à être omis, s'il eût été véritable. On convient assez aujourd'hui que cette histoire est supposée; et on l'a en effet retranchée du bréviaire romain. La vie de St. Brunon est si merveilleuse par elle-même, que ce serait faire injure à ce saint patriarche, que d'y supposer de fausses merveilles.

Brunon mena avec ses compagnons une vie angélique dans les montagnes affreuses de la Chartreuse; et leur nombre s'accrut bientôt. Voici ce que Guibert abbé de Nogent, célèbre auteur de ce temps-là, dit de la manière de vivre des premiers Chartreux.

« Leur église, est bâtie proche le sommet de la mon-
» tagne. Ils ont un cloître assez commode : mais ils ne
» demeurent pas ensemble comme les autres moines. Cha-
» cun a sa cellule autour du cloître, où ils travaillent,
» dorment et prennent leur réfection. Le dimanche, ils re-
» çoivent de l'économe du pain et des légumes pour la
» semaine. Les légumes sont les seuls mets qu'ils fassent
» cuire chez eux : une fontaine leur fournit de l'eau
» pour boire et pour les autres usages par des canaux qui
» vont aboutir dans toutes les cellules. Les dimanches et
» les jours solennels, ils mangent du fromage et quelques
» poissons, quand des personnes de piété leur en ont
» donné; car ils n'en achètent point. Pour de l'or, de
» l'argent et des ornements de l'église, ils n'en reçoi-
» vent pas, quand on leur en offre. Ils n'ont pour toute
» argenterie, qu'un calice. Ils ne s'assemblent pas dans
» l'église aux heures ordinaires : si je ne me trompe, ils
» entendent la messe les dimanches et les jours de fête.
» Ils ne parlent presque jamais; et s'il est besoin de faire

Digitized by Google

» entendre quelque chose, ils le font par signe. Quand ils » boivent du vin, il est si trempé qu'il n'a aucun goût, et » ne vaut guères mieux que de l'eau. Ils portent le ci- » lice sur la chair; leurs autres habits sont assez minces. » Ils sont gouvernés par un prieur ; l'évêque de Greno- » ble leur tient lieu d'abbé. Mais quoiqu'ils soient fort » pauvres, ils ont cependant une riche bibliothèque.

» Le comte de Nevers, continue Guibert, les étant allé » visiter cette année par dévotion, eut pitié de leur pau- » vreté, et leur envoya à son retour de l'argenterie d'un » grand prix. Ils la lui renvoyèrent; et le comte, édifié » de ce refus, leur envoya des cuirs et des parchemins, » qu'il savait leur être nécessaires pour transcrire des li- » vres. Comme la Chartreuse est une terre stérile, ils » sèment peu de blé; mais ils en achètent avec les toisons » de leurs brebis, dont ils nourrissent de grands trou- » peaux. Au bas de la montagne demeurent plus de vingt » laïques qui les servent avec une grande affection, et qui » ont soin de leurs affaires temporelles, tandis qu'eux ne » s'appliquent qu'à la contemplation. » Guibert parle en- suite du grand nombre de conversions que l'exemple de ces solitaires de la Chartreuse opéra dans la France, et de l'empressement qu'on témoigna dans toutes les provin- ces pour bâtir des monastères de cet institut.

A ce portrait que l'abbé de Nogent nous fait de la vie des premiers Chartreux, Pierre le Vénérable ajoute plu- sieurs traits édifiants. Il dit que leurs habits étaient vils, courts et étroits; qu'autour de leurs cellules ils avaient marqué une certaine enceinte, hors de laquelle quelque chose qu'on pût leur offrir, ils n'auraient pas accepté un pied de terre; qu'ils avaient un nombre fixe de bœufs, de brebis, d'ânesses et de chèvres; que pour n'être pas obligés de l'augmenter, ils ne recevaient que douze moines dans une maison, sans compter le prieur, avec dix-huit convers, et quelques valets; qu'ils ne mangeaient jamais de chair, même étant malades; que le Mardi et le Samedi,

Digitized by Google

ils ne mangeaient que des légumes, et que le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, ils ne mangeaient que du pain bis, et ne buvaient que de l'eau; qu'ils ne faisaient qu'un repas par jour, excepté les Dimanches, les fêtes solennelles et les octaves de Pâques, de Noël et de la Pentecôte, et qu'on ne leur disait la messe que les Dimanches et les fêtes. Les six premiers compagnons de St. Brunon furent Landuin, qui lui succéda dans le gouvernement de la Chartreuse, deux Étienne, chanoines de St. Rufe, Hugues, qui était le seul prêtre de la communauté, André et Guarin, laïques (*a*).

Les chartreux devaient compter plusieurs maisons en Belgique comme nous le verrons plus tard (1).

Vers la même époque où St. Brunon et St. Arnould édifiaient le monde de leurs vertus, un saint moine de l'abbaye de St. Bavon, nommé Géderic, se distinguait par son zèle et sa science. Il prêcha la doctrine évangélique avec un grand succès tant en Brabant qu'en Flandre. Un des plus merveilleux effets de sa prédication fut la conversion de six chevaliers, qui résolurent de racheter par la pénitence de la solitude les égarements de leurs premières années. C'étaient les sires Gédulfe, Théobald, Emelin, Harger, Ulbode et Gérard. Il les envoya à l'évêque de Cologne pour obtenir l'absolution de leurs fautes; et celui-ci leur conseilla de choisir pour leur pieux dessein un endroit désert, du nom d'Afflighem (2). Un de leurs compagnons les quitta. Ils n'apportaient avec eux que trois pains et un demi fromage, qu'ils avaient reçus en aumône; avec quelques instruments de fer pour abattre les arbres

(*a*) Hist. de l'Eglise gall., tom. VII.

(1) Lors de leur suppression par Joseph II, l'ordre des Chartreux ne comptait pas moins de 72 maisons, distribuées en 16 provinces. Il compta aussi des religieuses, mais en petit nombre. Leur solitude et leur silence avaient quelque chose de trop austère pour les femmes. V. Vies des Pères, etc. 6 Octobre.

(2) C'était le refuge des voleurs qui infestaient la route de Brabant. Voyez Kervyn, Hist. de Flandre.

Digitized by Google

et cultiver la terre. Aussitôt ils se mirent à l'œuvre. Ils bâtirent d'abord un petit oratoire, ensuite un asile pour les pauvres, puis un hospice pour les voyageurs, et enfin des huttes pour eux-mêmes. Quelques moines vinrent se joindre à eux pour les former à la règle de St. Benoît. Le plus célèbre de ceux-ci fut St. Fulgence, leur premier abbé. Le monastère d'Afflighem devint bientôt une des gloires de la Belgique (1).

Voici en quels termes la fondation de l'abbaye fut confirmée par le duc de Brabant :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité. Henri (2), par » la grâce de Dieu, comte du pays de Brabant et avoué (ad- » vocatus), à tous les fidèles présents et à venir. Tout don » excellent et toute faveur parfaite descend du père des » lumières.

« Nous vous faisons savoir par les présentes qu'un de » nos chevaliers nommé Gérard, de concert avec quelques » autres, que la grâce de Dieu a également touchés et con- » duits, ayant déposé la ceinture militaire, pour une » plus sainte vocation, se sont enrôlés sous la bannière » de Jésus-Christ; et ont choisi dans notre comté un lieu, » dit autrefois *Hafflinghem* et nommé aujourd'hui *Nou- » veau couvent,* endroit solitaire et boisé, où ils ont cru » d'autant mieux pouvoir servir Dieu qu'ils se trouvaient » plus éloignés de tout commerce humain.

» Déjà ils ont élevé une église en l'honneur de Saint » Pierre, prince des apôtres : afin que là où il n'y avait » qu'un repaire de voleurs, il y eût enfin une demeure » d'hommes justes, et que la retraite de l'homicide et de » la rapine fut changée en un séjour de paix et de cha- » rité... » Suit l'énumération des revenus et des terres

(1) Là vécut, pendant la première croisade, la pieuse Ide de Boulogne, mère de Godefroi de Bouillon. Là fut enseveli le vieux duc de Brabant Godefroi le Barbu; son fils Henri et sa fille Adélaïde, veuve du roi d'Angleterre, vinrent prier près de sa tombe et ne la quittèrent plus.

(2) Ce prince était le frère de Godefroi le Barbu.

Digitized by Google

attribués à l'abbaye tant à Wavre, que dans le district d'Assche; et le comte termine en disant qu'il ne demande en retour que les prières de ses anciens et bons serviteurs. Gérard II de Cambrai, dont nous avons déjà fait l'éloge, s'empressa de confirmer de son côté l'érection du nouveau couvent.

Cet évêque toujours zélé ratifiait vers le même temps la translation de l'abbaye de Dickelvinne à Grammont. Dickelvinne, situé entre Gand et Audenaerde, devait son origine à un saint prélat de Toul, nommé Hilduard, venu dans nos contrées vers le milieu du septième siècle. La persécution l'avait forcé à quitter son siége. Il s'était rendu à Rome, où il reçut du ciel l'avertissement de se rendre à Steinburne, plus tard Dickelvinne, pour y prêcher l'évangile. Il y convertit à la foi une veuve, qui l'avait logé, et que le seigneur du lieu fit mettre à mort. Hilduard lui-même eut à souffrir d'affreux traitements. Sa patience désarma le seigneur, qui ouvrit enfin les yeux, et ne se contenta pas de se convertir au christianisme, mais voulut embrasser la profession religieuse sous la direction du saint qu'il avait persécuté. Il fit bâtir une église et un couvent, dont Hilduard fut le premier abbé (*a*).

Du temps de l'invasion des Normands, vers 846, les moines s'enfuirent à Termonde avec toutes leurs reliques. Les barbares détruisirent le monastère de Dickelvinne en 851, le comte de Flandre le rebâtit en 896. Ce qui n'empêcha point l'abbé Snellaert de se retirer avec toute sa communauté à Grammont. Gérard II leur donna plusieurs propriétés, que Manassès son successeur confirma, en y ajoutant de nouveaux biens (*b*).

Entre Gérard et Manassès on compte un évêque de Cambrai nommé Gaucher (*c*), dont le caractère fier et emporté causa

(*a*) Mol. Nat. SS. Belg. 29 Dec.

(*b*) Dipl. Belg. t. 1. p. 513 et 165.

(*c*) C'est ce Gaucher, qui bénit en 1095 un couvent à Jettes près Bruxelles. On voit dans son diplôme, que c'était une maison de *frères servant Dieu selon*

Digitized by Google

bien du mal à ses ouailles. Déjà il s'était distingué par son obstination, lors de la séparation de diocèses que le pape Urbain II avait voulu établir entre Arras et Cambrai. Cependant il avait vu ses efforts échouer, et Arras s'était choisi un digne évêque dans la personne de Lambert de Guines. Gaucher, à force d'attentats, se fit déposer dans le concile de Clermont, en 1095. On élut à sa place Manassès; mais Gaucher, appuyé des troupes de Henri IV, parvint à se maintenir sur son siége. Excommunié par le souverain pontife, il se déclara ouvertement schismatique et ne craignit pas de soutenir la cause de l'antipape Guibert, que l'empereur d'Allemagne avait opposé aux successeurs légitimes de St. Pierre. Ce n'est pas sans honte qu'on voit encore un autre évêque de la Belgique, Otbert de Liége, soutenir un prince comme Henri IV, dans ses projets coupables contre le chef de l'Église.

Cette tache, notre patrie allait noblement l'effacer en se mettant à la tête des nations chrétiennes, pour conquérir avec la tombe du Sauveur, la prépondérance de l'Occident sur l'Orient (1).

Nous ne suivrons pas nos princes dans cette lutte mémorable, qui éleva si haut la réputation de leur bravoure, agrandit leurs peuples, développa le commerce. Nous avons parlé ailleurs des exploits du plus célèbre de tous, de Godefroid de Bouillon (2). Ce héros, duc de la basse Lotharingie et marquis d'Anvers, fut élu roi de Jérusalem en 1099. Il avait mérité cette dignité par son courage et par son désintéressement. Avant de partir pour la guerre sainte il avait vendu le château de Bouillon avec

la règle de St. Augustin. Ce couvent dit aussi de Diligem fut donné ensuite aux Prémontrés.

(1) Nous supprimons dans le texte la réfutation que donne le Père Smet des reproches faits aux croisades par l'auteur de *l'Introduction générale à l'histoire de Belgique.* Ces reproches sont tellement usés aujourd'hui, qu'on rougit presque de les reproduire.

(2) Dans l'ouvrage qu'il publia sous le titre de *Roomsch Catholyke Religie in Brabant.*

Digitized by Google

toutes ses dépendances pour treize cents marcs d'argent et trois d'or. Il avait engagé en outre son patrimoine, ainsi que celui de son frère Eustache et de sa mère Ide. Dans les camps il se montra plus saint encore que brave. C'était un modèle de piété, de constance, de dévouement, de bonté. On sait qu'il refusa de porter une couronne d'or, là où son Sauveur en avait porté une d'épines. Sur le trône il n'oublia point sa patrie. Il fonda, comme nous le verrons par la suite, un chapitre célèbre dans la ville d'Anvers.

Sa mère Ide ne se montra pas moins généreuse. Du consentement de ses fils, elle donna à la nouvelle abbaye d'Afflighem l'église de Gennapes avec plusieurs autres terres. Elle y fut déterminée, dit-elle dans sa lettre, par la conduite édifiante des religieux; car elle croyait qu'il valait mieux se confier aux prières de personnes si agréables à Dieu, que de chercher un soutien dans les biens périssables de ce monde (*a*). Dans une charte, où elle lègue également des terres à l'abbaye de St. Bertin, je le fais, dit-elle, *pour le salut de mon âme et de celle d'Eustache mon seigneur* (son époux), *ainsi que pour l'honneur de mes fils Eustache, Godefroid et Baudouin partis par l'ordre du pape pour Jérusalem, afin d'y combattre les païens* (*b*).

Godefroid et Baudouin devaient mourir près du tombeau, que leur valeur avait conquis. Eustache revint dans sa patrie avec le comte de Flandre. C'était Robert II, fils de Robert le Frison, surnommé le *chevalier de St. Georges,* car il surpassait en prouesse tous ses héroïques compagnons (1). A la bataille d'Antioche, se voyant entouré d'une multitude innombrable d'infidèles, il avait fait vœu de bâtir à Bruges un couvent en l'honneur de St. André,

(*a*) Dipl. belg. t. 1. p. 77.

(*b*) Ibid., p. 79.

(1) Nous reproduisons à la fin de ce volume la belle appréciation des croisades donnée par M. Kervyn. Il restitue à la Flandre sa part d'honneur, que le P. Smet semble avoir trop oubliée.

Digitized by Google

si ce saint le tirait du danger où il se trouvait, et il avai vu ses ennemis tomber sous son glaive, comme les épis sous la faux du moissonneur. Aussitôt après la victoire, il envoya des messagers à Clémence son épouse, pour lui dire de demander à l'évêque l'église de Betferkerke, qui devait servir au nouveau couvent. De retour de la croisade il accomplit son vœu, et bâtit la maison de S. André, qu'il donna aux Bénédictins d'Afflighem. Ce ne fut d'abord qu'un prieuré, en 1188 elle devint une abbaye.

Beaucoup d'autres couvents venaient de s'élever en Belgique. L'an 1080, deux seigneurs anglais commencèrent le monastère de Femi sur Sambre, dans le diocèse de Cambrai. Ils suivaient la règle de St. Benoît. L'an 1081, Richilde fonda l'abbaye de Brocqueroie, près de Mons. L'an 1092, Henri évêque de Liége établit à Huy une maison de chanoines réguliers. L'an 1096, on voit s'élever à la fois un couvent de religieuses à Florival près de Louvain, sous la direction des abbés d'Afflighem, une maison de Bénédictines à Vorst près de Bruxelles (*a*), et une autre à Cortenberg. Le seigneur Isaac appela, en 1098, des chanoines réguliers, de la règle de St. Augustin, dans ses terres de Wormezeele, près d'Ypres. Winemar, châtelain de Gand, établit également, vers l'an 1101, des chanoines réguliers à Bornhem sur l'Escaut au-dessus de Termonde. Cette maison passa à l'ordre de St. Benoît d'Afflighem, l'an 1120.

Cependant la célèbre abbaye de St. Martin de Tournai s'était relevée aussi vers la fin du onzième siècle, grâce au zèle d'Eudes ou d'Odon d'Orléans, dont la science jetait au loin un vif éclat. Le chapitre de Tournai l'avait invité à venir remplir la chaire de son école. Il y enseigna pendant cinq ans avec une si grande réputation, qu'on ve-

(*a*) Celle-ci fut fondée par Gilbert fils de Baudouin d'Alost, au moment où il partait pour les croisades. Sa mère Ode, et sa sœur Lutgarde y prirent le voile. Pour les diplômes de toutes ces fondations on peut consulter Miræus.

Digitized by Google

nait du fond de la Saxe pour prendre ses leçons, et qu'il avait jusqu'à deux cents clercs pour écoliers. Il excellait dans la dialectique, et il avait un grand goût pour les questions les plus sèches et les plus abstraites. Odon était Réaliste, et par là fort opposé à la nouvelle doctrine des Nominaux qu'enseignait alors à Lille un professeur nommé Rambert: ce qui mettait entre les maitres et les disciples une émulation qui allait jusqu'à l'animosité. Car la philosophie qui fait profession de régler les passions des autres, ne modère pas toujours celles des philosophes, surtout lorsqu'il s'agit de défendre leurs opinions. St. Anselme était fort opposé aux Nominaux, et il disait qu'ils étaient moins des dialecticiens que des hérétiques en matière de dialectique.

Odon, ayant acheté par hasard le traité de St. Augustin *De libero arbitrio*, le jeta dans sa bibliothèque, sans se mettre fort en peine de le lire. Car il était alors plus charmé de la lecture de Platon et des auteurs profanes, que de celle des SS. Pères. Quelque temps après, expliquant à ses disciples le quatrième livre de la consolation de la philosophie de Boëce, où il est traité du libre arbitre, il se souvint qu'il avait un ouvrage de St. Augustin sur ce même sujet. Il l'envoya quérir dans sa bibliothèque, pour voir s'il y trouverait quelque chose digne de remarque. A peine en eut-il lu trois ou quatre pages, qu'il s'écria : « Hélas! j'avais ignoré jusqu'à présent quelle est » l'éloquence de St. Augustin. » Il quitta aussitôt Boëce, et se mit à expliquer le traité du St. Docteur à ses écoliers. Quand il fut arrivé à l'endroit du troisième livre où St. Augustin compare la misère d'un pécheur à la condition d'un esclave condamné à nettoyer un cloaque infect, il ne put retenir ses larmes, et dit à ses disciples : » Nous venons de lire notre condamnation, nous qui don- » nons tous nos soins à acquérir une vaine science, qui » négligeons le service de Dieu, et nous rendons indi- » gnes de la gloire immortelle pour en acquérir une fri- » vole et périssable. »

Digitized by Google

Ayant parlé de la sorte, il descendit de sa chaire, et alla prier dans l'église. Tous ses écoliers le suivirent; et les chanoines de Tournai ne savaient à quoi attribuer cette action extraordinaire. Depuis ce temps-là, Odon donna plus de temps à la prière qu'à l'étude : il était plus assidu à l'église qu'à sa classe; et il donnait aux pauvres, surtout aux pauvres clercs, l'argent qu'il recevait de ses disciples.

Il s'associa quatre personnes, Odon de même nom que lui qui était abbé, Gerbert, Rodulfe et Guillaume; et ils formèrent ensemble la résolution de se donner entièrement à Dieu. Mais ils délibéraient s'ils embrasseraient la vie monastique ou la vie canoniale. En attendant qu'ils se fussent déterminés, ils allèrent demeurer dans les cloîtres ruinés de l'ancienne abbaye de St. Martin.

Toute la ville de Tournai fut extrêmement édifiée des exemples de vertu qu'Odon et ses compagnons donnaient; et les habitants prièrent Radbode alors évêque de Noyon et de Tournai, de ne pas souffrir qu'ils les quittassent pour se retirer ailleurs. L'évêque fit venir Odon, et n'ayant pu rien gagner sur lui, il lui envoya un saint moine de St. Amand nommé Gislebert, qui était regardé comme un prophète. Odon se rendit enfin aux exhortations de ce saint homme, et consentit à demeurer à Tournai. Il y prit avec ses compagnons l'habit de chanoines réguliers; et le Dimanche second jour de mai de l'an 1092, l'évêque les conduisit en procession à l'église de St. Martin qu'il leur donna, pour y vivre selon la règle de St. Augustin (*a*). Deux ans après, ils l'échangèrent d'un commun accord contre la règle de St. Benoît. Leur pauvreté était extrême. Ils en étaient réduits à manger du pain d'avoine, car les biens de l'ancien couvent étaient tous tombés entre des mains laïques. Ils ne laissaient pas que de faire l'aumône aux pauvres et aux prisonniers (1). Par les soins de l'évêque

(*a*) Hist. de l'Eglise gall., tom. VIII.

(1) On trouve dans *l'introduction historique du Cameracum Christia-*

Digitized by Google

Radbode, une partie de leurs biens leur fut rendue; mais l'abbé qui les avait longtemps édifiés de ses vertus, leur devait être enlevé peu après, pour consoler une église affligée par les scandales dont nous avons déjà parlé. Gaucher, malgré la double excommunication d'Urbain II et de Pascal II, continuait toujours à se maintenir sur le siége de Cambrai. Manassès, qu'on avait choisi pour le remplacer, ne put jamais entrer dans la ville, où l'évêque schismatique était soutenu à main armée, par l'empereur Henri IV. Après la mort de Manassès, on jeta les yeux sur Odon; mais ni sa science, ni ses vertus ne purent désarmer les rebelles. Il fallut attendre la mort de Henri IV l'an 1106. Gaucher fut chassé et Odon devint paisible possesseur de Cambrai. Il travailla avec zèle à instruire et à édifier les peuples confiés à ses soins. C'est lui qui, en 1108, confirma le chapitre établi à Termonde par le seigneur de cette ville Ringot ou Remi le Chauve (*a*). Henri V, digne fils de Henri IV, voulut le forcer, en 1112, à recevoir de ses mains l'anneau et la crosse; il s'y refusa, et fut exilé. Le saint évêque se retira au monastère d'Anchin et y mourut saintement le 19 juin de l'an 1113. On lui donna le titre de bienheureux.

Au scandale du schisme, que donnaient dans nos contrées des princes orgueilleux et des prélats serviles, vint se joindre un scandale plus grand encore, et qui marche ordinairement à la suite du premier, je veux dire l'hérésie. Un des plus audacieux dogmatiseurs que jamais l'enfer ait vomis sur le monde, Tanchelin ou Tanchelm, était parvenu à se faire des partisans dans nos provinces septentrionales. Il enseignait que les sacrements de l'Église catholique étaient des abominations; que les prêtres, les évêques et le pape même n'étaient rien, et n'avaient rien de plus que les laïques, que l'Église n'était renfermée que

num d'autres détails curieux sur la vie de ces moines et en particulier sur leur zèle à copier les manuscrits.

(*a*) Dipl. Belg. tom. 1. p. 82.

Digitized by Google

dans ses disciples, et qu'il ne fallait pas payer la dime. Il s'appliqua d'abord à gagner les femmes, et par leur moyen il séduisit bientôt les maris. Le libertinage le plus honteux était le fruit et souvent l'amorce de la séduction. Car les personnes du sexe qu'il avait gagnées, devenaient bientôt les victimes de sa passion, et se croyaient fort honorées de l'amour du prétendu prophète. Les esprits étaient tellement fascinés, que ce malheureux abusait des filles en présence de leurs mères et des femmes en présence de leurs maris, sans que ni les unes ni les autres parussent le trouver mauvais.

Il ne prêcha d'abord que dans les ténèbres et en secret dans l'intérieur des maisons : mais quand il eut formé une secte qui pouvait le mettre en état de ne rien craindre des puissances, il parut en public escorté de trois mille hommes armés, qui le suivaient partout. Il était superbement habillé, et avait l'équipage d'un roi. Quand il prêchait, il faisait porter son étendard; et ses gardes avaient l'épée nue. Cet appareil frappait les yeux du peuple stupide, qui écoutait comme un ange de Dieu cet ange de Satan.

Ces succès inspirèrent tant d'orgueil à Tanchelin, qu'il s'égala à Jésus-Christ. Il disait que si Jésus-Christ était Dieu, parce qu'il avait le Saint-Esprit; il devait aussi être reconnu pour Dieu, puisqu'il avait reçu la même plénitude de l'Esprit-Saint. Quelques-uns l'adorèrent en effet comme un Dieu et il donnait lui-même l'eau dans laquelle il s'était baigné, à boire aux malades, comme un remède salutaire au corps et à l'âme.

La libéralité pour les intérêts de la secte est la première vertu que les chefs de parti inspirent à leurs disciples. Les peuples séduits donnaient de grandes sommes à cet imposteur. Cependant comme elles ne suffisaient pas pour satisfaire son avarice, il eut recours à un stratagème aussi impie qu'insensé. Prêchant un jour à une grande foule de peuple, il fit mettre à côté de lui un tableau de la sainte

Digitized by Google

Vierge, et mettant sa main sur celle de l'image, il eut l'impudence de dire à la Mère de Dieu : « Vierge Marie, je vous » prends aujourd'hui pour mon épouse. Puis se tournant » vers le peuple, voilà, dit-il, que j'ai épousé la sainte » Vierge; c'est à vous à fournir aux frais des fiançailles » et des nôces. » En même temps, ayant fait placer à côté de l'image deux troncs, l'un à droite, et l'autre à gauche; « Que les hommes, dit-il, mettent dans l'un ce qu'ils veu- » lent me donner, et les femmes dans l'autre. Je connaî- » trai par là, lequel des deux sexes a plus d'amitié pour » moi et pour mon épouse. » Les femmes furent plus libérales que les hommes, et elles s'arrachaient leurs colliers et leurs pendants d'oreilles, pour les mettre dans le tronc.

Cet imposteur fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht, et dans plusieurs autres villes de Flandre, et nommément à Anvers. Il n'y avait dans cette dernière ville qu'un prêtre, et il était marié à sa propre nièce! Un ministre de ce caractère n'était pas fort propre à faire respecter son ministère : aussi Tanchelin vint aisément à bout de séduire le peuple d'Anvers, qui était depuis longtemps sans instruction.

Un serrurier nommé Manassès, disciple de Tanchelin, voulut aussi devenir chef de parti. Il enrôla douze compagnons qu'il nomma ses apôtres, et il leur associa une femme, qu'il appela Marie. Un prêtre nommé Everwachère se rangea aussi sous l'étendard de Tanchelin, et le suivit à Rome, où cet imposteur osa aller après s'être revêtu d'un habit de moine. A son retour, il fut pris par Frédéric archevêque de Cologne, et enfermé dans les prisons de l'archevêché avec Manassès et Everwachère, les deux plus dangereux de ses disciples. Le clergé d'Utrecht ayant appris la détention de ces hérétiques, écrivit à Frédéric pour le conjurer de ne pas les mettre en liberté; et à cette occasion il fit à ce prélat le détail des impiétés et des débauches de Tanchelin, telles que nous les avons

Digitized by Google

rapportées. Tanchelin ne laissa pas de trouver le moyen de s'échapper de sa prison. On le trouve en effet prêchant ses doctrines impures à Bruges, vers l'an 1113, mais il fut chassé de cette ville par le peuple et par le clergé. Enfin il périt assassiné, l'an 1115. Son hérésie ne mourut pas avec lui (*a*).

D'autres hérétiques, comme on peut le voir dans l'histoire de l'église gallicane, infestaient vers le même temps divers diocèses de la France, tandis que l'Allemagne souffrait impatiemment le joug d'un prince ennemi de tout bien (1). L'heure du châtiment sonna enfin pour Henri IV. Ce prince s'était indignement révolté, toute sa vie, contre l'Église sa mère; il vit sur la fin de ses jours son fils prendre les armes contre lui. Dieu se sert souvent d'un tyran pour en châtier un autre.

Le prince Henri fils de l'empereur Henri IV, voyant combien son père s'était rendu odieux par les persécutions qu'il faisait au St. Siége, leva donc l'étendard de la révolte contre ce prince, qui se vit en même temps abandonné de la plupart des seigneurs de son parti. Alors Henri IV, qui savait que son schisme et sa désobéissance à l'Église étaient le seul prétexte du soulèvement des peuples, écrivit une lettre fort soumise au pape Pascal, pour tâcher de faire sa paix avec l'Église. Mais on ne pouvait plus se fier aux promesses d'un prince qui avait trompé tant de fois; et il ne fut plus bientôt en état de le faire. Car son fils l'obligea d'abdiquer l'empire dans l'assemblée d'Ingilheim, l'an 1105. Ce prince infortuné parut faire cette abdication de bonne grâce. Il recommanda aux seigneurs Allemands d'être plus fidèles au fils qu'ils ne l'avaient été au père. Il promit même de pourvoir au salut de son âme selon les conseils qu'il plairait au pape de lui

(*a*) Acta Sanctorum, tom. 1. Junii.

(1) On est bien revenu des opinions du siècle passé par rapport à cet empereur. Un protestant, Voigt s'est chargé de faire l'apologie de Grégoire VII. On sait avec quel succès.

Digitized by Google

donner, pour réparer les maux qu'il avait faits. Mais il se repentit bientôt de cette démarche; et dès l'année suivante, il se sauva à Cologne, et ensuite à Liége, où il reprit les marques de sa dignité. Il écrivit une lettre fort pathétique au roi de France pour l'intéresser dans ses malheurs, en lui exposant la manière dont il avait été traité par son fils. Il eut aussi recours à St. Hugues abbé de Clugni, son parrain; et après lui avoir fait le récit de ce qu'il a souffert de son fils, il ajoute qu'il ne veut plus se conduire que par ses avis, et qu'il est prêt d'exécuter ce qu'il lui conseillera de faire pour se réconcilier avec le pape et avec l'Église. Il écrivit à ce sujet plusieurs lettres à St. Hugues, et il promettait même d'aller à Jérusalem, quand la paix entre l'empire et le sacerdoce aurait été faite.

Pendant ce temps-là, le jeune Henri, voyant que son père lui était échappé, et se portait encore pour empereur, alla assiéger Cologne. Ensuite levant le siége, il envoya dire à son père, qu'il irait lui livrer bataille, à moins que dans huit jours il ne vint à Aix-la-Chapelle traiter avec lui. Henri IV, qui n'avait pas encore assez de troupes pour combattre son fils, répondit par une lettre qu'il écrivit aux prélats et aux princes de l'empire. Il se plaint de la brièveté du terme qu'on lui prescrit; et il les conjure d'obliger son fils de congédier son armée, et de cesser la persécution qu'il fait à son père. « S'il continue, » dit-il, sachez que nous réclamons le secours de Dieu, » de la sainte Vierge, de saint Pierre notre patron, de » tous les Saints et de tous les chrétiens. Nous en avons » aussi appelé, et nous en appelons pour la troisième » fois au pape le seigneur Pascal, et à l'église romaine. » C'est ainsi que l'empereur Henri IV, qui avait tant de fois outragé le St. Siége, avait alors recours à son autorité. Mais il fut bientôt jugé à un autre tribunal. Ce malheureux prince mourut à Liége, excommunié, le 7 Août 1106, la cinquantième année de son règne, et la cinquante-cinquième de son âge. Comme Otbert évêque de Liége était

Digitized by Google

de son parti, Henri fut d'abord inhumé dans l'église de St. Lambert. Mais ce prélat ne fut reçu à la communion de l'Église, qu'à condition qu'il exhumerait le corps de cet empereur, qui demeura dans un cercueil de pierre cinq ans sans sépulture.

Le souvenir des maux que l'empereur Henri IV avait causés à l'Église et à l'État, arrêta les larmes que la compassion pour ses malheurs aurait dû faire couler. Personne ne le pleura : au contraire, la nouvelle de sa mort parut causer une joie universelle; mais elle fut courte pour ceux qui aimaient l'Église. Car son fils marcha bientôt sur ses traces; et il ne tarda pas à faire voir que c'était l'ambition de régner, qui lui avait inspiré le prétendu zèle qu'il avait montré pour les intérêts du St. Siége.

Dès que Henri V se vit le maître par la mort de son père, il demanda au pape qu'on lui laissât les investitures, comme un droit inaliénable de sa couronne. Il avait tâché jusqu'alors de cacher sous le voile de la religion la noirceur de l'attentat auquel il s'était porté contre son père. Dès qu'il se vit maître sans contestation, il jeta le masque; plus audacieux même que son père, il porta une main sacrilége sur le vicaire de J.-C. : mais enfin il dut céder à son tour, et renonça pour toujours aux *investitures* l'an 1122 (*a*).

Tandis que l'expédition de Jérusalem et le schisme d'Allemagne occupaient toutes les imaginations et toutes les pensées, un saint solitaire, flamand d'origine et nommé Gervin, tâchait en vain de cacher au monde l'éclat de ses vertus. Il avait deux fois visité les lieux saints, puis s'était fait ermite. Une forêt, le mont Cassin et l'abbaye de St. Pierre d'Aldenbourg lui servirent successivement de retraite. Les moines de cette abbaye le choisirent pour supérieur; mais Gervin, épris des délices de la solitude, les quitta pour se retirer à Casfort dans le pays de Waes. On

(*a*) Hist. de l'Église gall., t. VIII.

Digitized by Google

dit qu'il passa quarante ans sans manger de viande. Il faisait un grand nombre de miracles et était doué de l'esprit de prophétie. Sa vie fut écrite par Hariulf, le biographe de St. Arnould (*a*).

(*a*) Molanus Nat. SS. Belg. 17 Aprilis.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

De l'an 1121 à l'an 1133.

St. Norbert et l'ordre des Prémontrés. — Charles-le-Bon. — Nouveaux monastères. — Ste. Wivine.

L'an 1121 mérite une place distinguée dans l'histoire religieuse de la Belgique; ce fut l'année où commença l'ordre des chanoines réguliers de St. Norbert, ordre à jamais mémorable pour les services qu'il rendit à notre patrie.

Norbert naquit à Sanctes dans le duché de Clèves, d'une famille distinguée par sa noblesse. Herbert son père, et Hadvige sa mère lui donnèrent une éducation conforme à sa naissance, et ils le destinèrent à l'état ecclésiastique: mais il ne connut pas d'abord la sainteté et l'étendue de sa vocation. Il ne pensa au contraire, qu'à se distinguer par son esprit et par sa politesse, premièrement à la cour de Frédéric archevêque de Cologne, et ensuite à celle de l'empereur Henri. C'était un jeune homme à qui le monde plaisait, et qui avait de quoi plaire au monde. Il était agréable dans la conversation, aimable dans ses manières, magnifique dans ses habits et dans son train. Cependant, il était déjà chanoine, et il possédait plusieurs autres bénéfices, dont tout le revenu était employé au luxe et à la vanité. Son ambition le faisait même aspirer aux premières dignités de l'Église, lorsque Dieu, qui l'avait destiné comme un autre Saul pour prêcher aux nations, l'appela comme lui d'une manière singulière, et le terrassa pour le relever plus glorieusement.

Digitized by Google

Norbert, étant un jour monté à cheval, pour aller faire quelque visite à la campagne, fut surpris dans une belle prairie par un grand orage. Le domestique qui le suivait, effrayé par les éclats terribles du tonnerre, lui criait de retourner sur ses pas. Il n'en eut pas le temps : car à l'instant la foudre tomba à quelques pas de Norbert, renversa le cheval et le cavalier, et fit une fosse assez profonde dans la terre. Norbert fut l'espace d'une heure sans sentiment et sans mouvement. Mais étant enfin revenu à lui, il s'écria comme Saul; *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*? Dieu lui répondit intérieurement qu'il devait changer de conduite, et mener une vie digne de l'état ecclésiastique qu'il avait embrassé. Sa docilité égala sa reconnaissance. Ayant remonté à cheval, il retourna chez lui, et quittant les habits de soie qu'il portait, il se revêtit d'un rude cilice. Après quoi il se retira dans le monastère de Sigeberg, pour y faire l'apprentissage de la vie austère qu'il voulait mener dans le monde.

Quand il eut passé quelque temps dans cette retraite, il se sentit pressé d'un ardent désir de recevoir la prêtrise. Il alla trouver Frédéric archevêque de Cologne, pour le prier de l'ordonner. « Mais, ajouta-t-il, je veux » recevoir en un même jour le diaconat et la prêtrise. » Norbert n'était pas encore assez instruit des canons, lorsqu'il fit cette proposition. L'archevêque voulut savoir la cause d'un si grand empressement. Norbert se jeta à ses pieds, et lui fit avec larmes une confession de ses péchés. Après quoi l'archevêque, en considération du bien que Norbert pourrait faire à l'Église, crut devoir le dispenser des règles ordinaires, et lui conféra en un même jour le diaconat et la prêtrise.

Norbert retourna au monastère de Sigeberg, et y passa quarante jours à s'instruire de ce qu'un prêtre doit savoir pour bien remplir les devoirs du sacerdoce. Il alla ensuite dans sa patrie desservir l'église dont il était chanoine. Le doyen et les chanoines, pour lui faire honneur

Digitized by Google

comme à un nouveau prêtre, le prièrent de chanter la messe solennelle. Il accepta avec plaisir cet honneur; et quand l'Évangile fut dit, il se tourna vers les assistants, et fit un discours fort pathétique, où sans nommer personne, il invectiva particulièrement contre les vices auxquels il savait que les chanoines ses confrères étaient sujets.

Le lendemain le chapitre étant assemblé, il adressa la parole au doyen, et lui représenta les devoirs de sa charge. Les jours suivants, il reprit publiquement en plein chapitre plusieurs de ses confrères : ce qui les aigrit tellement, qu'un clerc de fort basse condition eut l'insolence de lui cracher au visage. Norbert n'en parut pas ému; il s'essuya tranquillement, et pria pour celui qui lui avait fait cet outrage. Quand on commence par là, on fait de grands progrès dans la vertu.

Un jour que Norbert célébrait la messe dans une chapelle souterraine, quand il fut sur le point de prendre le sang du Seigneur, il s'aperçut qu'il était tombé une grosse araignée dans son calice. Il délibéra quelque temps; mais la crainte de perdre quelque chose du sacrifice l'emporta sur celle de perdre la vie, et il avala l'araignée avec le sang du Sauveur. Après la messe, comme il faisait son action de grâces avec ferveur, n'attendant que la mort; il sentit dans le nez un chatouillement, qui lui ayant causé un éternuement, lui fit jeter par les narines l'araignée qu'il avait avalée. Une protection du ciel si marquée redoubla son zèle et sa ferveur pour la vie pénitente et apostolique : mais sa manière de vivre, qui parut extraordinaire, trouva des censeurs.

Les évêques d'Allemagne s'étant assemblés en concile, citèrent Norbert pour répondre de ce qu'il s'ingérait de prêcher sans mission, de ce qu'il menait la vie d'un religieux sans avoir renoncé à ses biens, et enfin de ce qu'il portait un habit singulier et fort peu convenable à sa condition : car il n'était vêtu que de peaux d'agneau.

Digitized by Google

Norbert tâcha de se justifier sur ces articles. Cependant pour ôter tout prétexte à la plus soupçonneuse jalousie, il résolut de renoncer à toute propriété, et d'aller faire autoriser sa mission par le pape. Il remit tous ses bénéfices à son archevêque, vendit ses terres, ses maisons et ses meubles, et en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que la somme de dix marcs d'argent avec une mule pour ses voyages, et sa chapelle pour célébrer la messe. Mais il donna bientôt l'argent, et la mule qu'il s'était réservée, et ne garda que sa chapelle. Il quitta même son habit de peaux : il marchait nu-pieds, vêtu d'une tunique de laine blanche et d'un manteau de même couleur.

Il alla en cet équipage trouver le pape Gélase II, qui était alors à St. Gilles en Languedoc, où la persécution de l'empereur l'avait obligé de se retirer. Il lui déclara le dessein qu'il avait de travailler à sa perfection et à celle des autres, et lui demanda l'absolution de la faute qu'il avait faite en recevant le diaconat et la prêtrise en un même jour. Le pape, charmé de la piété et de la prudence qu'il trouva dans Norbert, voulut le retenir auprès de lui. Mais le saint lui fit là-dessus des remontrances respectueuses, auxquelles Gélase eut égard. Ainsi, après lui avoir fait expédier par écrit une ample permission de prêcher partout où son zèle le lui inspirerait, il le congédia.

Norbert revint nu-pieds comme il était allé, marchant sur les glaces et sur la neige : car c'était au fort de l'hiver. Il jeûnait tous les jours, excepté le Dimanche, et n'usait que des viandes de carême. Il avait avec lui deux compagnons laïques; et en passant par Orléans, il s'en associa un autre qui était diacre. Étant arrivé à Valenciennes la veille du Dimanche des Rameaux, il prêcha le lendemain en allemand, parce qu'il ne savait pas encore assez de français. Cependant on ne laissa pas de l'écouter à cause de l'air de sainteté, qui reluisait sur son visage; et on le pressa de demeurer en cette ville,

Digitized by Google

pour se délasser de tant de fatigues. Mais il voulait se rendre dans l'archevêché de Cologne, parce qu'il savait la langue du pays; et il se préparait à partir, lorsque ses trois compagnons tombèrent malades.

Burcard évêque de Cambrai étant venu à Valenciennes le Mercredi de la semaine sainte, Norbert, qui l'avait fort connu, alla lui rendre visite, et l'évêque ne put retenir ses larmes en voyant l'état où l'amour de la pénitence avait réduit son ancien ami. Un clerc de Burcard nommé Hugues, surpris de la tendresse de son maître pour cet étranger, lui en demanda la raison. Il lui répondit : « Celui que » vous voyez si pauvre, a été élevé avec moi à la cour » de l'empereur : c'était un homme si noble et si riche, » qu'il refusa mon évêché, quand on le lui offrit. » Burcard avait succédé au B. Odon, mort le 19 juin l'an 1113. Mais il y eut une vacance d'environ un an et demi; et ce fut sans doute pendant ce temps-là que St. Norbert refusa cet évêché, apparemment à cause de l'investiture qu'il fallait recevoir de l'empereur.

Les trois compagnons de Norbert moururent à Valenciennes, et lui-même y tomba dangereusement malade. Mais à peine fut-il guéri, que Hugues, ce clerc de Burcard, dont nous venons de parler, vint s'offrir à lui pour être son compagnon. Ils allèrent ensemble prêcher dans les villes et dans les villages. Dès qu'on le voyait arriver, on sonnait les cloches, et le peuple se rendait à l'église, où Norbert célébrait la messe : après quoi il prêchait. Chacun s'empressait après le sermon de le retenir à dîner; mais il ne voulait pas qu'on mît pour lui de table ni de siége. Il s'asseyait à terre, et mangeait sur ses genoux quelques mets grossiers, qui n'étaient assaisonnés que de sel, et il ne buvait que de l'eau.

Il avait un don particulier pour réconcilier les ennemis; et dans tous les lieux où il passait, il ne manquait pas de s'informer de ceux qui avaient quelques querelles. Il y avait une grande division à Fosse entre les habitants. Les

Digitized by Google

deux partis en étaient venus aux mains, et il y avait eu soixante personnes de tuées. Norbert ayant appris ce scandale à son arrivée en cette ville, célébra deux messes en un même jour, l'une de la Vierge, l'autre des morts, pour ceux qui avaient été tués. Ensuite il fit un sermon si pathétique sur l'amour de la paix et le pardon des injures, que les deux partis jurèrent réciproquement sur les reliques dans le parvis de l'église, une réconciliation parfaite.

Tandis que Norbert travaillait avec tant d'édification au salut des âmes, il apprit que le pape Calixte II s'était rendu à Rheims, pour y tenir le concile dont nous avons parlé. Norbert y alla pour faire renouveler la permission qu'il avait obtenue de prêcher. Mais le pape était si accablé d'affaires, qu'il ne put en obtenir audience. S'étant donc présenté plusieurs fois inutilement pendant trois jours, il prit la résolution de sortir de Rheims et de s'en retourner. A quelque distance de la ville, il rencontra Barthélemy évêque de Laon, qui allait au concile. Ce prélat, ayant remarqué l'air d'un homme de qualité sous un habit de pénitent, le salua lui et ses deux compagnons, et s'informa qui ils étaient, et où ils allaient. Il fut ravi d'apprendre que c'était l'homme apostolique dont il avait tant entendu parler. Il l'exhorta de retourner à Rheims avec lui, lui promettant de lui procurer une audience. Norbert y consentit; et l'évêque ayant fait descendre de cheval un de ses gens, y fit monter Norbert, et engagea sans peine le pape à lui donner audience.

Calixte reçut le saint missionnaire avec bonté, et lui promit qu'après le concile il irait à Laon, et l'écouterait à loisir. Il le recommanda particulièrement à l'évêque qui le retint toujours auprès de lui pendant le concile; et après, il le reconduisit à Laon, où il attendit l'arrivée du pape, qui s'y rendit quelques jours après la fin du concile.

Il y avait hors de la ville une église où l'évêque de Laon avait placé quelques chanoines réguliers. Il offrit

Digitized by Google

cette église à Norbert. Celui-ci ne l'accepta qu'à condition que ces chanoines embrasseraient son genre de vie; mais la seule vue de sa personne leur fit peur, et ils déclarèrent qu'ils ne voulaient pas d'un tel réformateur. Norbert, de son côté, témoigna à l'évêque qu'il aimait mieux demeurer dans quelque solitude propre au recueillement. « Eh bien, reprit l'évêque, je vous montrerai dans mon » diocèse plusieurs endroits solitaires, et je vous donne- » rai celui qui vous agréera. »

Le saint évêque fit ce qu'il avait promis, aussitôt que le pape fut parti de Laon. Il conduisit Saint Norbert en divers lieux de son diocèse. Il lui montra la forêt de Thierrarche, et le conduisit à Foigni, en lui faisant remarquer la solitude et les commodités de ce lieu. Norbert s'étant mis en prières, dit à l'évêque que ce n'était pas là le lieu que Dieu lui avait destiné : l'évêque le mena donc dans un autre endroit de la même forêt, où Norbert s'étant mis aussi en prières, dit que ce n'était pas encore là ce que Dieu lui destinait. Enfin, l'évêque le mena dans un endroit nommé *Prémontré*, où il y avait une église de St. Jean, dans laquelle le prélat et Norbert entrèrent pour prier. L'évêque ayant fait sa prière se leva, et dit à Norbert de finir la sienne, parce qu'il se faisait tard, et qu'il n'y avait pas en ce lieu de quoi les loger. Norbert le pria de lui laisser passer la nuit en oraison dans cette église. Ainsi l'évêque remonta seul à cheval, et gagna Avisi. Le lendemain il retourna dès le matin à Prémontré, et demanda à Norbert ce qu'il pensait de ce lieu. Celui-ci lui répondit, plein de joie : « C'est » ici où je demeurerai, c'est le lieu que le Seigneur m'a » destiné pour mon repos : un grand nombre de religieux » y feront leur salut. Cependant cette église ne sera pas » leur principale demeure; et ils s'établiront de l'autre » côté de la montagne. J'ai vu cette nuit en songe une » grande multitude d'hommes vêtus de blanc, qui y fai- » saient une procession. » Ainsi Norbert se fixa à Pré-

Digitized by Google

montré, avec ses deux compagnons. Ce lieu dépendait du monastère de St. Vincent de Laon : l'évêque en arrivant à la ville, manda l'abbé, et lui donna une autre terre en échange, afin que Norbert ne pût être inquiété dans son nouvel établissement.

Il ne manquait à Norbert que des compagnons : la Providence ne tarda pas à lui en envoyer. Il alla à Laon pour en gagner à Dieu, et étant entré dans l'école de Radulfe, qui avait succédé à son frère Anselme, il fit aux écoliers un discours si pathétique, que huit jeunes gens de qualité arrivés tout récemment de Lorraine, le suivirent à Prémontré pour embrasser son genre de vie. Il s'en associa treize autres dans une course apostolique qu'il fit durant le carême de l'an 1120.

Ce saint instituteur, après avoir déliberé quelle règle il donnerait à ses disciples, se détermina pour celle de Saint Augustin ; et ses religieux, au nombre de quarante clercs et de plusieurs laïques, ayant été éprouvés quelque temps, en firent, le jour de Noël, une profession solennelle avec une promesse de stabilité. Il leur donna l'habit blanc de laine naturelle : c'était l'ancien habit des chanoines. Mais il voulut que pour faire l'office avec plus de décence, ils portassent au chœur le surplis. Dieu donna tant de bénédictions à cet institut naissant, qu'en peu de temps il fut répandu par tout le monde chrétien : en sorte que, trente ans après sa naissance, il y avait déjà au chapitre général de Prémontré près de cent abbés de l'ordre. Barthélemy évêque de Laon fonda seul jusqu'à cinq monastères de cet institut dans l'étendue de son diocèse.

St. Norbert étendit son zèle aux personnes du sexe. Il recevait des religieuses qu'il plaçait dans un appartement attenant aux monastères, mais cependant séparé ; en sorte que les religieux ne leur parlaient que par une fenêtre, et en présence de plusieurs témoins. Elles n'avaient point de chœur, et récitaient seulement tout bas le Psautier et

Digitized by Google

l'office de la Vierge. Du reste, elles s'occupaient à la prière, à faire ou à raccommoder les habits des religieux, et à blanchir le linge de la sacristie. Elles vivaient dans une grande austérité; et elles étaient en si grand nombre dans les diverses abbayes des chanoines de Prémontré, qu'un auteur qui écrivait environ trente ans après la naissance de l'ordre, dit qu'on y comptait déjà dix mille de ces religieuses (*a*).

L'ordre des Prémontrés s'étendit rapidement en Belgique. Un de ses premiers établissements fut celui de Saint Michel d'Anvers, dont la fondation est trop remarquable pour ne pas être racontée en détail.

Nous avons vu que cette ville avait été entièrement pervertie par l'hérésiarque Tanchelin, et qu'on y avait aboli presque tous les exercices du Christianisme. La séduction persévéra après la mort de cet imposteur. Quoique Burcard évêque de Cambrai eut envoyé douze ecclésiastiques à Anvers, au secours du seul prêtre qui desservait l'église de St. Michel; les fruits ne répondirent pas au zèle du prélat et au travail des ouvriers. Les missionnaires, voyant l'opiniâtreté du peuple dans l'hérésie, jugèrent qu'il n'y avait que Norbert qui pût la vaincre. Ils remirent l'église de St. Michel entre les mains de l'évêque, et lui conseillèrent de la donner à Norbert, qui l'accepta. Il vint à Anvers avec quelques-uns de ses compagnons. Ses discours n'avaient rien d'austère : Mes « frères, disait-il aux habitants égarés, c'est par ignorance que vous avez suivi l'erreur plutôt que la » vérité. Si celle-ci vous eût été présentée, vous l'auriez » embrassée avec bien plus d'ardeur, comme un gage de » salut, que vous n'avez embrassé des doctrines qui ne » peuvent vous conduire qu'à la perte éternelle de vos » âmes. » Ces paroles et autres, dit son biographe, qui coulaient de ses lèvres comme un miel bienfaisant, eu-

(*a*) Hist. de l'Église gall., tom. VIII.

Digitized by Google

rent bientôt gagné tous les cœurs. On revenait en foule au bercail de la sainte Église; tous, hommes et femmes se pressaient de venir pleurer à ses pieds leurs égarements. Anvers revivait, comme elle le témoigna elle-même depuis, en inscrivant sur le piédestal de la statue du saint, ces paroles : « Ce qu'Amand avait commencé, ce qu'Éloi » avait planté, ce que Willibrord avait arrosé, ce que » Tanchelin avait détruit, Norbert l'a rétabli. »

L'église de St. Michel d'Anvers fut cédée à son ordre par les chanoines qui la desservaient d'abord, et qui s'attachèrent à l'église de Notre-Dame (*a*). St. Michel ne fut d'abord qu'une prévôté; l'an 1128, elle devint une abbaye (*b*). Trois autres abbayes célèbres lui doivent leur origine : celle d'Averboden en 1128, celle de Tongerloo en 1130, et celle de Middelbourg vers le même temps (1).

Les habitants d'Anvers n'eurent qu'à se louer d'avoir cette maison de Dieu dans leurs murs, durant une famine qui éclata peu après. Chaque jour le couvent St. Michel nourrissait cinq cents pauvres. Norbert, à qui la chose fut rapportée, craignit un moment que cette libéralité ne fût excessive; mais pour se punir de sa défiance, il ordonna qu'on y ajoutât encore vingt-six pauvres, qui seraient nourris aux dépens de l'abbaye, et dont sept mangeraient au réfectoire avec les religieux. Il régla même qu'en certains jours qu'il manqua, on distribuerait des habits aux pauvres. L'abbaye de Prémontré n'avait pas des revenus suffisants pour fournir aux dépenses que

(*a*) Dipl. Belg. t. 1. p. 85.

(*b*) Waltman en fut le 1er supérieur.

(1) La date de la fondation de Ste. Marie de Middelbourg semble être l'an 1127 ou 1128. V^e^ *Chron. Ord. Præm.* p. 70; *Bibl. Præm.*, p. 456, etc. Nous reviendrons sur ce sujet dans la 2e Partie, en traitant la question des monastères.

Pour ce qui regarde la célèbre abbaye d'Averboden, nous n'oserions point assurer que son origine remonte, comme le dit le P. Smet, à l'an 1128. Cette opinion accréditée par Sandérus, a été combattue victorieusement par l'auteur des *Annales Ordinis Præm.* — Voyez de même la 2e partie de notre ouvrage.

Digitized by Google

la charité de Norbert l'obligeait de faire. Mais l'abstinence de ses religieux, et les libéralités des fidèles étaient pour lui, ou plutôt pour les pauvres, une ressource abondante.

L'ordre des Prémontrés ne tarda pas à former d'autres colonies dans le diocèse de Cambrai et dans celui d'Arras. Mont St. Martin s'éleva à l'endroit même où l'Escaut prend sa source; une autre Abbaye fut érigée sur le tombeau de St. Foillan, dans la forêt de Soignes. Renaud de Croix et Béatrix sa femme donnèrent à St. Norbert l'emplacement de Bonne-Espérance, pour le remercier d'avoir converti leur fils Guillaume, qui avait adopté les funestes doctrines de Tanchelin.

Un petit oratoire en bois, construit dans la forêt de Vicogne par les mains d'un ermite breton, fut l'origine du monastère qui s'appela longtemps *Casa Dei*, et finit par garder le nom de Vicogne, comme la forêt elle-même. Non loin de là, les ruines d'un couvent dévasté en 881 par les Normands, servirent à édifier le monastère de Château-l'Abbaye (1).

Dans le diocèse de Liége, Godefroid comte de Namur et son épouse Ermesende donnèrent aux enfants de St. Norbert le couvent de Floreffe; l'évêque Albéron vint le bénir. Ce prélat, frère du duc de Brabant, donna de son côté la maison du mont Cornillon au nouvel ordre. C'était un digne pasteur qui s'efforçait de fermer les plaies que le schisme et les divisions intestines avaient faites à son diocèse. Nous avons parlé du malheureux attachement de l'évêque Otbert pour Henri IV. Le pape Pascal II crut devoir écrire au comte de Flandre une lettre où il l'exhortait de punir les clercs parjures de Liége. Robert ne se fit pas prier deux fois. Il prit les armes et soutint noblement tout le poids de la colère du roi de Germanie et de son fils (2). Cependant le clergé de Liége allait se rendre

(1) *Le Glay.* Intr. hist. — Gall. Christ. tom. 3. col. 504.

(2) V^e *Kervyn.* Hist. de Flandre.

Digitized by Google

justice à lui-même. Après la mort d'Otbert, Alexandre s'étant laissé donner *l'investiture* par Henri V, la plupart des églises refusèrent de le recevoir. Leur résistance fut approuvée par l'archevêque de Cologne et le pape Calixte. On choisit en conséquence Frédéric frère du comte de Namur, pour évêque. Le Souverain Pontife, qui se trouvait pour lors à Rheims, le consacra de ses propres mains. Ce fut l'origine d'une lutte à main armée entre le comte de Namur et le duc de Brabant. Sur ces entrefaites, on empoisonna Frédéric (1120). Il est honoré comme martyr (*a*). Alexandre travailla à se faire rétablir, et les divisions ne cessèrent qu'en 1122, alors que Henri V renonça pour toujours aux investitures. Albéron fut élu d'un consentement unanime et se montra digne de ce choix.

Térouanne, de son côté, se reposait de ses longues divisions, sous l'administration prudente de son évêque le bienheureux Jean. On doit à ce saint prélat l'érection de plusieurs nouveaux monastères (*b*).

Ce fut en sa présence, l'an 1115, que le comte de Flandre Baudouin VII, dit Hapkin, fit restitution, dans l'église de St.-Pierre à Lille, des biens dont il l'avait dépouillée. Il se choisit en même temps pour sépulture l'abbaye de St. Bertin près d'Omer. Il mourut dans cette ville l'an 1119.

Son successeur, Charles-le-Bon, est une des gloires de l'église de Flandre. Parlons-en tout à notre aise, comme dit Montesquieu (1).

(*a*) Mol. Nat. SS. Belg. 27 Maii.

(*b*) Ibid. 27 Jan.

(1) Je désire d'autant plus le faire que son histoire a été singulièrement travestie. Cependant elle est bien intéressante, telle qu'elle nous a été transmise par trois écrivains contemporains et dignes de toute créance.

Le premier est un certain Walter ou Wauthier, alors chanoine à Bruges, et depuis archidiacre de Térouanne, qui écrivit sous l'évêque Jean, et parla au comte trois jours avant sa mort. Le second est un notaire de Bruges, nommé Gualbert, qui vit de ses yeux tous les faits qu'il raconte. Enfin, le troisième est Suger, abbé de St. Denis, et conseiller du roi de France.

Dans leurs écrits, et particulièrement dans l'espèce de journal tenu pendant plus d'une année par Gualbert, on voit paraître, comme dans un

Digitized by Google

Charles de Danemarck était fils d'un martyr, du roi St. Canut, qui avait été massacré dans une église par des impies. Il était encore enfant, quand sa mère Adèle, fille de Robert-le-Frison, le conduisit en Flandre. C'était alors la patrie de l'héroïsme : Charles oublia presque que c'était un exil. Le noble élan qui porta son oncle à la conquête du Jourdain, l'entraîna aussi en Palestine; mais il n'avait quitté les lieux saints qu'après avoir recueilli le dernier soupir de Godefroi. Robert II l'accueillit avec honneur à son retour, et son influence s'accrut de jour en jour sous Baudouin VII. Celui-ci lui fit épouser Marguerite de Clermont, sœur de l'évêque de Tournai et sortie du sang royal de France, et lui donna le comté d'Amiens et le domaine d'Ancre, qu'il avait enlevés aux seigneurs de Coucy et de St. Pol. On ajoute que, peu de mois avant sa mort, il lui confia le gouvernement de ses états. Quoiqu'il en soit, la transmission de l'autorité ne s'exécuta point sans opposition, et le règne de Charles, qu'un complot devait achever, s'ouvrit au milieu des complots (1).

Il existait encore, en ce temps-là, près du rivage de la mer, des colonies de Flamings qui conservaient toujours leurs mœurs indomptables. Elles occupaient le même territoire qu'au temps de St. Arnould. Furnes en était comme le centre. C'est là que Clémence de Bourgogne, veuve de Robert II, avait son douaire. Elle avait fait épouser au roi Louis VI une de ses nièces; elle avait donné l'autre à Guillaume de Loo, vicomte d'Ypres, fils de Phi-

drame, la génération flamande de cette époque avec son caractère propre et original. — Warnkœnig, *Hist. de Fl.*, Intr. § IV, n° V; et Liv. I, ch. III, § IX; trad. de Gheldolf. Cet écrivain reproduit, parmi les pièces justificatives du 1er vol., plusieurs extraits de l'ouvrage de Gualbert, tirés des *Acta SS. Martii*, tom. I, p. 198 seq. Mr Guizot le reproduit tout entier, dans ses *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*. MM. Delepierre et Perneel en ont aussi donné une traduction dans leur *Histoire du règne de Charles-le-Bon...* Bruxelles, 1831, 1 vol. in-8°.

(1) Nous empruntons dans ce récit plusieurs détails à l'*Histoire de Flandre*, parce que son savant auteur a jeté un grand jour sur la position de Charles vis-à-vis des conjurés.

Digitized by Google

lippe (1) et d'une mère obscure, sans doute de race Saxonne. En sorte qu'à la mort de Baudouin, tous les rôles étaient pour ainsi dire tracés. Les Flamings s'agitèrent, Clémence les appuya et le roi de France les favorisa secrètement; tandis que Guillaume de Loo se présentait en rival de Charles.

Les chefs féodaux voulurent profiter de ces circonstances, pour relever leur puissance. L'un d'eux, Godefroi de Louvain, épousa la vieille comtesse Clémence. Les comtes de Hainaut, de Boulogne, de St. Pol, d'Hesdin se hâèrent de prendre les armes.

Déjà Clémence s'était emparée d'Audenaerde, le comte de St. Pol envahissait la West-Flandre, quand Charles parut avec son armée. Il marcha de victoire en victoire. Guillaume de Loo se soumit, Clémence perdit son douaire, le comte de St. Pol, son château; les hommes d'armes de Hainaut, de Boulogne et de Coucy étaient dispersés : la terre, dit le biographe de Charles, se tut devant lui (2). Le roi de France réclama le premier son alliance, et Charles jouit à la cour de plus d'autorité encore que Robert II et Baudouin. Suger lui attribue la conquête de Chartres et la gloire du règne de Louis VI.

Cette gloire excita les défiances du roi d'Angleterre et de l'empereur Henri V. Celui-ci, sous prétexte d'une guerre contre le duc de Saxe, rassembla une armée, au mois d'août 1124. On apprit tout à coup qu'il avait traversé le Rhin. Il se dirigeait vers Metz, et se proposait de détruire la ville de Rheims, où le pape Calixte II l'avait naguère excommunié. Dans ce péril imminent, toutes les milices des cités se rallièrent autour de Louis VI. «Le » noble comte de Flandre, dit Suger, conduisit avec lui » dix mille guerriers intrépides, et il en aurait amené » trois fois plus s'il en eût eu le loisir. » L'ennemi n'osa pas même essayer la lutte.

(1) Frère de Robert II.
(2) Gualterus.

Digitized by Google

L'empereur s'était retiré à Utrecht, couvert de honte et méprisé de ses sujets. A sa mort, tous les yeux se tournèrent vers Charles. Une ambassade vint lui offrir la pourpre impériale, il la refusa; il refusa de même la couronne de Jérusalem, que les chrétiens d'Asie le suppliaient d'accepter. Il se devait au bonheur de la Flandre.

En effet, il porta de sages lois; il s'appliqua, comme son prédécesseur, à faire régner partout la justice et la concorde. Mais ce qui lui conciliait l'estime des bons, dit Wauthier, était tout juste ce qui irritait les pervers.

Une vague inquiétude préoccupait tous les esprits. Les flots de la mer avaient débordé, la foudre était tombée sur un monastère, l'incendie en avait consumé d'autres, une éclipse de soleil avait ajouté à la terreur.

Ce fut au milieu de ces tristes présages, que commença l'hiver de 1125. Il fut terrible. Les gelées et les neiges durèrent jusqu'à la fin de Mars. A peine les prés et les bois reprenaient-ils leur verdure, que des pluies violentes, d'affreux orages vinrent ôter aux laboureurs leur dernière espérance. Une famine impitoyable en fut la suite. « Les uns, dit Gualbert, périssaient avant d'avoir pu at-
» teindre les villes et les châteaux où ils auraient trouvé
» des aliments; les autres expiraient, en tendant leur
» main défaillante pour recevoir une aumône. Chose af-
» freuse à raconter! dans tout notre pays, la couleur natu-
» relle des traits de l'homme avait fait place à une pâleur
» de mort. La douleur était universelle, car ceux-là mêmes
» qui ne souffraient pas, étaient tellement émus qu'ils
» devenaient malades au spectacle de tant de mal-
» heurs. »

Le comte de Flandre se montra, dans ces calamités, plus noble et plus grand que s'il eût régné à Aix ou à Jérusalem. Il exempta ses fermiers de toute redevance, en les obligeant de recevoir et de nourrir chez eux les pauvres. Il voulut même qu'on enlevât une partie des mets de sa table pour les donner aux malheureux. A Ypres, il dis-

Digitized by Google

tribua sept mille huit cents pains dans une seule journée; en même temps il défendait qu'on employât les denrées à la fabrication de la bière, et faisait ensemencer la moitié des terres de légumes à la croissance hâtive.

L'hiver suivant fut également rude, mais au printemps tout s'améliora; les moissons furent abondantes, et grâce aux soins du comte, la prospérité du peuple se rétablit promptement.

Ici se place un récit profondément gravé dans les traditions populaires.

Au moment où la famine sévissait, le comte Charles apprit que Lambert, frère de Bertulf, prévôt de St.-Donat, avait acheté non-seulement les blés des monastères de St.-Winoc, de St.-Bertin, de St.-Pierre et de St.-Bavon, mais aussi tous ceux que des marchands étrangers avaient apportés en Flandre des bords de la Baltique. Il espérait pouvoir les revendre plus tard à des prix élevés. Charles, en ayant été instruit, manda près de lui le prévôt de St.-Donat et son frère, et leur reprocha vivement leur avarice. En vain Bertulf prétendait qu'il avait à peine assez de blé pour son chapitre et sa maison : le comte chargea l'un de ses conseillers, Tangmar de Straten, homme généreux et sage qui s'était associé à la fondation de l'abbaye de St.-André, d'aller visiter les greniers de Bertulf et de Lambert, où l'on trouva d'immenses approvisionnements. Tangmar leur offrit le prix de ce qu'il fit distribuer aux pauvres, mais ils le refusèrent avec indignation.

Parmi les hommes de race saxonne sur lesquels avait pesé si longtemps un joug odieux, il n'en était point dont l'élévation eût été plus rapide que celle d'Erembald, père de Lambert et de Bertulf. Simple karl de Furnes et confondu parmi les serfs du comte, il servait comme homme d'armes sous les ordres de Baudrand, châtelain de Bruges, lorsque, dans une guerre contre les Allemands, il profita d'une nuit obscure pour le précipiter dans les eaux

Digitized by Google

de l'Escaut. La femme de Baudrand, Dedda, surnommée Duva ou la Colombe, était la complice de ce crime. Elle se hâta de donner sa main et ses trésors au meurtrier, qui obtint à prix d'argent la châtellenie de Bruges et la laissa à sa postérité. Bertulf avait eu également recours à la simonie pour s'emparer de la dignité de prévôt de St.-Donat dont il avait dépossédé le vertueux Liedbert. Les autres fils d'Erembald avaient acheté de vastes domaines. Cependant, quelles que fussent leurs richesses, les barons et les officiers du comte accusaient leur origine, et il arriva que Charles de Danemark ayant ordonné une enquête sur les droits douteux des Flamings dont la position était la même, Bertulf et sa famille mirent tout en œuvre pour se placer au-dessus de ces recherches.

Les nièces de Bertulf s'étaient unies à des hommes libres, et le prévôt de St.-Donat espérait que ces alliances serviraient à cacher ce qu'il voulait taire; mais il en fut autrement, car un chevalier, en repoussant le défi de l'époux d'une des nièces du prévôt, prétendit qu'il n'était plus libre, puisque, selon les lois de la Flandre, quiconque épousait une femme serve, devenait lui-même serf après un an de mariage. Bertulf protestait que ses aïeux avaient toujours été libres. « Nous le sommes, nous le » serons toujours, ajoutait-il; il n'est personne sur la terre » qui puisse nous rendre serfs : si je l'avais voulu, » ce Charles de Danemark n'aurait jamais été comte. » Bertulf attribuait au comte l'intention de le faire rentrer dans la condition des serfs, et peut-être ne se trompait-il point.

Telle était la situation des choses quand Tangmar de Straten fit enlever les blés réunis par les fils d'Erembald. Bertulf en conserva un profond ressentiment. Ses frères et tous ses parents, fidèles aux coutumes du Fleanderland, épousèrent sa querelle et sa colère. Les historiens de ce temps, dont les paroles nous rappellent les vers que Sidoine Apollinaire écrivait au cinquième siècle, nous

Digitized by Google

les dépeignent d'une stature élevée, et d'un aspect si terrible qu'on ne pouvait les regarder sans trembler. Selon l'usage des Saxons, ils portaient des surnoms bizarres. Disdir, fils d'Erembald, était connu sous le nom d'Hacket; Wulfric et Lambert, sous ceux de Knop et de Knap. Leur haine fut d'autant plus vive que dans le conseiller de Charles de Danemark, ils poursuivaient le comte lui-même.

Ces dissensions éclatèrent dans les premiers jours de l'année 1126. Le comte avait réuni ses amis dans un festin solennel aux fêtes de l'Épiphanie, lorsqu'il vit paraître l'abbé de St.-Bertin. Charles en fut étonné et ne put s'empêcher de lui reprocher d'oublier, pour un voyage entrepris à grands frais pendant l'hiver, les devoirs qui réclamaient sa présence au milieu de ses moines. Cependant l'abbé de St.-Bertin exposa ses plaintes contre Lambert Knap qui retenait les dîmes de son monastère. « Il » eût suffi, répondit Charles, que vous m'envoyassiez une » lettre ou un messager; car c'est à moi à vous défendre, » et à vous à prier pour moi, » Aussitôt après, il fit mander le prévôt de St.-Donat qui accourut joyeux, croyant être invité au banquet, mais le comte se contenta de lui dire qu'il perdrait sa prévôté, et son frère tous ses biens, si, avant le soir, tous les griefs de l'abbé de Saint-Bertin n'avaient été réparés. « Je te jure, par Baudouin » mon prédécesseur, ajoutait-il, que si tu provoques de » nouvelles plaintes, je te ferai précipiter dans une » chaudière d'eau bouillante, comme celui qui dépouilla » la pauvre veuve. » Bertulf, furieux, se hâta de répéter à son frère les menaces qu'il venait d'entendre, et lui raconta qu'à ce même banquet dont ils avaient été exclus, il avait vu Tangmar et les siens comblés des faveurs et des présents du comte de Flandre.

Pendant l'été qui suivit cette scène tumultueuse, Charles, dont Louis VI avait réclamé l'appui, prit part à une expédition dirigée contre l'Auvergne et le duc d'Aqui-

Digitized by Google

taine. Les fils d'Érembald voulurent profiter de son absence pour commencer à mettre à exécution leurs perfides desseins.

Tangmar possédait à Straten, non loin de Bethferkerke, un domaine contigu à celui de Lambert Knap. Burchard, fils de Lambert, déplaça secrètement, pendant la nuit, les bornes de pierres qui les séparaient, de telle sorte que le verger de Tangmar semblait dépendre d'un autre domaine. Puis il chargea quelques-uns des siens d'y remplir leurs paniers. Un serviteur de Tangmar voulut s'y opposer : ils le maltraitèrent. A ce bruit Tangmar jugea utile de placer des hommes armés dans son château, et lorsque peu de jours après, les amis de Lambert reparurent et forcèrent les clôtures pour continuer leur tâche, ils s'élancèrent sur eux, et leur ayant coupé le pied droit, ils cachèrent ces sanglants trophées dans des paniers de fruits qu'ils firent remettre à Bertulf et à son frère.

Burchard apprit bientôt que ses amis avaient succombé à la suite de cette mutilation. Transporté de fureur, il se dirigea aussitôt vers le domaine de Tangmar, détruisit son verger et donna l'assaut à son château; la résistance fut vive : un grand nombre de combattants avaient déjà péri lorsque le prévôt Bertulf envoya à son neveu des ouvriers, armés de haches, qui ébranlèrent les murailles et décidèrent le succès. A leur retour à Bruges, les vainqueurs pénétrèrent dans la maison qu'y possédait Tangmar et y égorgèrent son oncle et sa fille : l'un était un vieillard de soixante et seize ans; l'autre, une jeune femme, déjà mère. A ces crimes succéda une longue orgie à laquelle le prévôt, enivré d'orgueil et de vengeance, voulut présider lui-même dans le cloître de St.-Donat. Les jours suivants, Burchard et les siens continuèrent leurs déprédations dans les campagnes; ils poursuivaient tous les laboureurs qui cultivaient les domaines de Tangmar et de ses amis, et lorsqu'ils parvenaient à les saisir, ils les faisaient périr par le fer, ou bien ils les suspendaient aux arbres.

Digitized by Google

Les fils d'Erembald n'ignoraient point que le retour de Charles mettrait un terme à leurs fureurs et à leur impunité, mais il était trop tard pour reculer. Leurs forfaits les conduisaient à de nouveaux forfaits, et le sang qu'ils avaient fait couler les encourageait à en répandre : il n'était plus de crime assez affreux pour que leur pensée ne s'y arrêtât. Le 22 janvier 1127, ils se rendirent à Ypres, où ils eurent, dans l'église de St.-Martin, une entrevue avec les chefs des Flamings dont ils espéraient le concours. Là se trouvèrent Bertulf, Burchard, Lambert de Rodenbourg, Isaac de Reninghe, Gui de Steenvoorde, Ingelram d'Eessen, Guillaume de Werwicq et autres hommes de même race. Si Guillaume de Loo n'assista pas à cette réunion, il paraît du moins l'avoir protégée comme vicomte d'Ypres. C'est là qu'il fut arrêté que tous les conjurés s'assembleraient à Bruges, et que l'on profiterait de l'un des premiers jours de carême pour mettre le comte à mort lorsque, selon sa coutume, il paraîtrait sans escorte à l'église de St.-Donat. A peine le comte Charles était-il arrivé à Lille qu'il y apprit, par les plaintes de Tangmar, les désordres qui régnaient en Flandre. Deux cents laboureurs chassés de leurs demeures l'attendaient à Ypres pour implorer son appui. Ce fut dans cette ville que Charles convoqua les barons pour juger les coupables. On décida d'abord que le sang excusait le sang; mais en étudiant l'origine de ces discordes, les torts de Burchard devinrent incontestables. Il avait été l'agresseur, et fut condamné à rétablir le château, le verger et l'enclos de Tangmar : de plus, conformément aux peines portées par les usages germaniques contre les violateurs de la paix publique, sa demeure fut livrée aux flammes.

Charles revint le 28 février à Bruges. Il employa toute la journée du lendemain à rendre la justice, mais vers le soir, Gui de Steenvoorde et d'autres traîtres parurent dans son palais et cherchèrent à exciter sa clémence. Ils lui

Digitized by Google

représentèrent longuement que la jeunesse de Burchard devait faire excuser sa faute, suffisamment expiée d'ailleurs par la destruction de son château; ils ajoutaient qu'il serait injuste d'en faire peser la responsabilité sur toute sa famille. Parfois seulement, le comte encore ému du triste spectacle des ruines qui, la veille, lui avaient retracé sur son passage les dévastations de Bertulf, répondait à leurs mensongères apologies par quelques plaintes énergiques. Les amis de Burchard gardaient alors le silence, et lorsque les serviteurs du comte remplissaient leurs coupes, ils demandaient qu'il y fît verser les vins les plus précieux. Dès que les coupes étaient vides, ils les faisaient remplir de nouveau, et c'est ainsi que, par la violation des saintes lois de l'hospitalité, ils se préparaient aux attentats les plus sacriléges (*a*).

Le comte leur avait accordé la permission de se retirer, et ils en profitèrent pour se rendre immédiatement à la demeure de Bertulf où ils racontèrent les paroles de Charles, telles que leur imagination troublée par les vapeurs du vin, les avait conservées. « Jamais, dirent-ils, le comte » de Flandre ne nous pardonnera, à moins que nous ne » reconnaissions que nous sommes ses serfs. » Près de Bertulf, se trouvaient rassemblés Guelrik son frère, Burchard son neveu, Isaac de Reninghe, Guillaume de Werwicq, Ingelram d'Eessen. Ils joignirent leurs mains en signe d'alliance, et résolurent de faire périr le comte dès qu'une occasion favorable se présenterait. Tandis que le prévôt de St.-Donat gardait la porte de la salle où ils étaient réunis, ils continuèrent à délibérer, et jugèrent qu'il était important d'associer à leur entreprise Robert neveu de Bertulf, jeune homme paisible et vertueux, qui avait succédé à toute l'influence dont jouissait son père, longtemps châtelain sous le règne de Robert II. Ils l'appelèrent donc et lui dirent : « Donne-nous ta main afin que » tu prennes part à nos projets, comme nous-mêmes, en

(*a*) Galbert, p. 182; Gualter, p. 169.

Digitized by Google

» joignant nos mains, nous nous sommes déjà engagés les » uns vis-à-vis des autres. » Robert, soupçonnant quelque intention sinistre, refusait de les écouter et voulait quitter la salle : « Qu'il ne sorte point, » s'écrient Isaac et Guillaume en s'adressant au prévôt. Bertulf le retient et emploie tour à tour les menaces et la persuasion. Le jeune homme cède enfin, donne sa main et demande ce qu'il doit faire. On lui répond : « Charles veut nous per- » dre et nous réduire à devenir ses serfs, nous avons juré » sa mort : aide-nous de ton bras et de tes conseils. » Robert, éperdu de terreur, laissait couler ses larmes : « Il ne faut pas, disait-il, que nous trahissions notre sei- » gneur et le chef de notre pays. Si vous persistez à le » vouloir faire, j'irai moi-même révéler votre complot au » comte, et jamais, si Dieu le permet, on ne me verra » prêter mon aide, ni mes conseils à de pareils desseins. » Il fuyait hors de la salle : on le retint de nouveau. « Écoute mon ami, répliquèrent Bertulf et ses complices, » si nos paroles semblaient annoncer que nous songeons » sérieusement à cette trahison, c'était seulement afin de » voir si nous pourrions compter sur toi dans quelque af- » faire grave. Nous ne t'avons point encore appris pour- » quoi tu nous as engagé ta foi, nous te le dirons un » autre jour. » Et ils cherchèrent à cacher par des plaisanteries et sous de légers propos le but de leur réunion; ensuite, ils se séparèrent, mécontents de ce qui avait eu lieu et agités par une secrète inquiétude.

Isaac de Reninghe était à peine revenu dans sa demeure lorsque, s'étant assuré que le silence de la nuit était complet, il remonta à cheval et rentra dans le bourg où se trouvaient l'église de Saint-Donat et le palais du comte. Il y appela tour à tour Bertulf et les autres conjurés, et les conduisit dans la maison du karl Walter, fils de Lambert de Rodenbourg. Là ils éteignirent tous les feux afin qu'on ne remarquât point au dehors qu'ils veillaient, et poursuivirent leur complot, protégés par les

Digitized by Google

ténèbres. Afin que leur projet ne fût point révélé, ils décidèrent qu'on l'exécuterait dès le lever de l'aurore, et choisirent, dans la maison de Burchard, les karls qui seraient chargés d'accomplir le crime. Quiconque frapperait le comte devait recevoir quatre marcs d'argent; ceux qui aideraient à le tuer, seulement la moitié. Ces résolutions prises, Isaac retourna chez lui : le jour n'avait pas encore paru.

Depuis son retour, Charles s'abandonnait à de tristes pressentiments, et semblait avoir reçu la révélation de sa fin prochaine. A Ypres, on lui avait exposé toute la férocité des mœurs de Burchard. « Dieu me protégera, avait-il » répondu, et si je meurs pour la cause de la justice, ma » gloire sera supérieure à mon malheur. » Quelques clercs étant venus se plaindre des dangers qui les menaçaient : « Si vous mouriez pour la vérité, leur avait-il dit, quelle » mort serait plus honorable que la vôtre? Est-il quelque » chose au-dessus des palmes du martyre? »

Cette même nuit, pendant laquelle on aiguisait le fer qui devait trancher sa vie, Charles avait peu dormi, et ses chapelains remarquèrent qu'il paraissait souffrant et agité. Il se leva un peu plus tard que de coutume, et se dirigea aussitôt vers l'église de St.-Donat. Le ciel était sombre et chargé de brouillard. De vagues rumeurs arrivèrent jusqu'au comte de Flandre, et l'avertirent que ses jours étaient en péril; mais il ne voulut point y ajouter foi, et ne prit avec lui qu'un petit nombre de serviteurs, qui se dispersèrent dans les nefs dès que Charles fut entré dans la galerie supérieure de l'église qui communiquait avec son palais. Le clergé avait déjà chanté les hymnes que la religion consacre aux premières heures du jour; Charles unissait sa voix à leurs prières et récitait les psaumes de David; il avait commencé le quatrième psaume de la pénitence et avait achevé le verset : « Vous jette- » rez sur moi de l'eau avec l'hysope et je serai purifié; » vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la

Digitized by Google

» neige, » lorsque, comme le dit Galbert, ses péchés furent lavés dans son sang.

Burchard, prévenu par ses espions de l'arrivée du comte, n'avait pas tardé à le suivre dans l'église, caché sous un large manteau; il avait chargé ses amis de garder les deux côtés de la galerie où priait le prince, et était arrivé près de lui sans que sa présence eût été remarquée. Charles avait pris un des treize deniers posés sur son psautier pour le donner à une vieille femme. Celle-ci aperçut Burchard : « Sire comte, prenez garde, » lui dit-elle. Charles tourna la tête et au même instant l'épée de Burchard, s'abaissant, l'effleura et coupa le bras déjà prêt à remettre cette dernière aumône. Le fils de Lambert Knap se hâta de relever son épée, et d'un second coup plus vigoureux et plus terrible, il renversa sans vie à ses pieds l'infortuné comte de Flandre.

Ceci se passait le 2 Mars 1127.

La pauvre femme qui avait reçu les derniers bienfaits du martyr, s'était précipitée sur la place du Bourg en criant: *Wacharm! Wacharm*(a)*!* Cet appel, semblable à la clameur de haro dont nous avons parlé ailleurs, resta stérile, soit que parmi les habitants de Bruges, il y eût beaucoup d'hommes que leur origine attachait à la faction de Bertulf, soit que la terreur que fait toujours naître un crime inopiné, eût glacé tous les cœurs.

Cependant la mort du comte n'avait point satisfait la colère de ses ennemis : ils n'avaient point quitté l'église de St.-Donat et leur fureur sacrilége méditait de nouveaux crimes. Thémard, châtelain de Bourbourg, priait non loin de Charles de Danemark, dans la même galerie : il ne put fuir et tomba couvert d'affreuses blessures. Enfin, les meurtriers s'élancèrent hors de l'église : les uns voulurent envahir le palais du comte, ou bien aller à Straten, piller le domaine de Tangmar; les autres se dispersèrent dans la ville pour se mettre à la recherche de

(a) *Wacht! arms!* Levez-vous! aux armes!

Digitized by Google

leurs ennemis. Les deux fils de Thémard de Bourbourg s'éloignaient sous un costume emprunté. Les traitres les suivirent et les atteignirent à l'extrémité des faubourgs, sur une vaste place qu'on nommait le Sablon. L'un d'eux y rendit le dernier soupir; l'autre se réfugiait dans sa maison lorsqu'un habitant de Bruges, Lambert, surnommé Berakin, le renversa d'un coup de hache.

Gautier de Locre, sénéchal du comte de Flandre, avait disparu : il avait été l'un des principaux conseillers de Charles de Danemark, et l'on prétendait que, plus que personne, il n'avait cessé de l'engager à faire rentrer les fils d'Erembald dans la condition des serfs. Burchard et ses amis étaient impatients d'assouvir sur lui leur haine et leur vengeance : ils le cherchaient inutilement, lorsqu'on vint leur apprendre que le châtelain de Bourbourg respirait encore. Les chanoines de St.-Donat avaient entouré sa douloureuse agonie des consolations de la religion. L'abbesse d'Origny s'était également approchée de lui et elle venait de recevoir son anneau et ses derniers vœux pour sa femme et ses fils dont il ignorait la mort, quand Burchard parut. A sa voix, on précipita le vieillard mourant du haut de la galerie sur les degrés de marbre de l'escalier où sa tête se brisa, ensuite on le traîna devant les portes de l'église pour l'y frapper de nouveau.

Pendant cette scène d'horreur, un enfant accourt et annonce qu'il connait la retraite de Gautier de Locre : il ajoute qu'il n'est pas loin et qu'on le trouvera dans cette même église où déjà tant de sang a coulé, et cet enfant conduit Burchard, tandis que la joie féroce des meurtriers se révèle par de bruyantes acclamations. Le sénéchal de Flandre, se voyant trahi, s'élance de la tribune occupée par les orgues où l'un des gardiens de l'église l'avait couvert de son manteau; éperdu de terreur, il fuit précipitamment vers l'autel de St.-Donat, et s'y réfugie sous le voile que les prêtres avaient étendu sur le crucifix. C'est en vain qu'il invoque Dieu et tous les saints. Burchard le

Digitized by Google

suit, le saisit par les cheveux et lève son épée : mais les chanoines s'interposent et demandent qu'il leur soit au moins permis d'entendre la confession du condamné. Prière inutile! Burchard les repousse. « Gauthier, dit-il » au sénéchal, nous ne te devons pas d'autre pitié que » celle que tu as méritée par ta conduite vis-à-vis de » nous. » Puis il ordonne à ses sicaires de le porter sur le corps inanimé du châtelain de Bourbourg, où ils l'immolent à coups d'épée et de massue. Les assassins se mirent ensuite à fureter toute l'église pour chercher d'autres victimes.

Cependant le corps du comte était resté dans la galerie. Les cérémonies religieuses avaient cessé, les chanoines, la tête baissée, murmuraient une prière pour le défunt. Ils obtinrent du prévôt Bertulf que les nobles restes du bon prince seraient enveloppés dans un linceul et placé au milieu du chœur; puis on alluma quatre cierges autour du cercueil. Bientôt quelques femmes vinrent prier près de ce modeste cénotaphe. Leur âme chaste et tendre s'était émue : une si haute infortune était devenue pour elles un culte dont leur imagination multiplia les miracles; elles racontaient que longtemps avant la mort du comte, les fossés du bourg avaient paru rougis de sang, et qu'une voix divine avait rapidement porté le récit du crime au delà des frontières de la Flandre. Les larmes de ces femmes touchèrent tous ceux qui en furent les témoins : tant il est vrai que tous les sentiments du cœur de l'homme, la pitié comme la haine, ont une puissance expansive qui se propage et s'étend; et l'on vit, avant le soir, ce même peuple qui, aux premières heures du jour, partageait le ressentiment des meurtriers contre le comte Charles, l'honorer et le vénérer comme un martyr.

« Ce fut alors (je cite Galbert) que les traîtres exami-
» nèrent, avec le prévôt Bertulf et le châtelain Hacket,
» par quel moyen ils pourraient faire enlever le corps du
» comte, qui ne cesserait tant qu'il reposerait au milieu

Digitized by Google

» d'eux de les vouer à un opprobre éternel; et par une » résolution digne de leur ruse, ils envoyèrent chercher » l'abbé de St.-Pierre, afin qu'il prît avec lui les restes » du comte Charles et les ensevelit à Gand. Ainsi s'a- » cheva cette journée pleine de douleurs et de misères! »

Le remords tourmentait ces hommes que le crime n'avait point effrayés: il ne voyaient dans ce cadavre mutilé qu'un accusateur terrible, et craignaient que la victime ne se levât, voilée de son linceul, pour proclamer leur crime et annoncer leur châtiment.

Pendant la nuit Bertulf plaça des sentinelles sur la tour et dans les galeries de l'église, afin que, s'il était nécessaire, il pût y trouver un refuge. Il attendait impatiemment l'arrivée de l'abbé de St.-Pierre. Celui-ci était monté à cheval aussitôt après avoir reçu le message du prévôt et parut à Bruges vers le lever du jour. Il devait attacher le cercueil sur des chevaux et retourner à Gand sans délai, mais une foule de pauvres qui espéraient qu'on leur distribuerait des aumônes pour le repos de l'âme du comte, s'étaient déjà réunis. Ils soupçonnaient le projet de Bertulf. « Seigneur, lui disaient-ils, ne permet- » tez point que les reliques de notre père et d'un si véné- » rable martyr s'éloignent de ces lieux, car s'il en était » ainsi, notre ville et tout ce qu'elle renferme, seraient » inexorablement frappés de destruction; si, au contraire, » le bienheureux comte reçoit la sépulture dans cette » église, nos ennemis et nos adversaires ne voudront ja- » mais la renverser. » Leurs clameurs suivaient le prévôt de St.-Donat; on répétait de toutes parts qu'on allait enlever le corps du comte, et les bourgeois accouraient en tumulte.

Bertulf jugea qu'il n'y avait point de temps à perdre, et tandis qu'on apportait aux portes de l'église un cercueil préparé à la hate, il ordonna à ses serviteurs de soulever le corps du comte de Flandre et de l'y déposer sans délai. Mais les chanoines s'y opposèrent; employant la

Digitized by Google

force pour résister à la force, ils les contraignirent à renoncer à leur dessein. « Nous voulons, s'écriaient-ils, » savoir d'abord pour quel motif le prévôt a donné un » tel ordre. » Ils sortirent de l'église pour se rendre dans le bourg : Bertulf s'y trouvait, entouré de ses neveux. « Jamais, lui dirent-ils, nous ne consentirons à remettre » les restes de Charles, comte très-pieux et martyr; nous » mourrons plutôt que de permettre qu'ils soient portés » loin de nous. » A ces mots tous les clercs s'emparèrent des tables, des escabeaux, des candélabres et de tout ce qui dans leurs mains pouvait servir à combattre; en même temps ils agitaient les cloches. Les bourgeois prenaient les armes et se rangeaient dans l'église, le glaive à la main. Les pauvres et les malades s'élançaient sur le linceul et le couvraient de leurs bras, pour le défendre et le conserver comme un gage de miséricorde céleste. Tout à coup le tumulte s'arrêta : un enfant paralytique qui avait coutume de mendier aux portes de l'abbaye de St.-André, avait touché les reliques sanglantes du martyr. Il s'était levé et marchait, louant le ciel de ce miracle dont tout le peuple était témoin. On n'entendait plus que des prières et des actions de grâces. Les uns essuyaient les plaies du comte avec des linges; les autres grattaient le marbre rougi par son sang : une sainte terreur avait pénétré tous les esprits.

L'abbé de St.-Pierre avait fui à Gand, tandis que le prévôt et ses neveux se retiraient dans le palais du comte. Leur ruse n'avait point réussi, et ils se virent réduits à promettre qu'on n'enlèverait point le corps du prince; quoi qu'il en fût, dès que le peuple se fut éloigné, ils firent fermer les portes de l'église : les chanoines, craignant quelque nouvelle perfidie, s'empressèrent de construire avec des pierres et du ciment un tombeau placé dans la galerie de Notre-Dame, aux lieux mêmes où le comte avait été frappé, et ils l'y ensevelirent le lendemain.

Les cérémonies des obsèques furent célébrées le 4 mars

Digitized by Google

dans l'église de St.-Pierre, située hors des murs de la ville. Le prévôt de St.-Donat y parut avec ses chanoines : il ne cessait de leur répéter qu'il était entièrement étranger à la trahison, et distribua de sa propre main les aumônes funéraires; on le vit même pleurer. De plus, il adressa, le 6 Mars, des lettres aux évêques de Noyon et de Térouane. Il les y suppliait de venir purifier l'église de St.-Donat, et ajoutait qu'il était prêt à prouver canoniquement son innocence devant le clergé et le peuple.

Cependant Bertulf ne se confiait point dans ses protestations : il riait secrètement de l'admiration crédule que nourrissait le peuple pour les miracles du comte de Flandre. Si le prévôt de St.-Donat était chrétien par hypocrisie, le fils de Lambert Knap, moins fourbe, quoique plus cruel, conservait une foi aveugle dans les enchantements et les superstitions du paganisme. L'église de St.-Donat vit, en 1127, sous ses voûtes sacrées, des hommes de race saxonne renouveler le *dadsisa* qu'en 743 le concile de Leptines avait condamné chez leurs aïeux. Au milieu des ténèbres de la nuit, Burchard et ses complices vinrent s'asseoir autour du tombeau du comte, puis ils placèrent sur la pierre sépulcrale un pain et une coupe remplie de bière qu'ils se passèrent tour à tour. Ils croyaient apaiser par ces libations l'âme de leur victime et s'assurer l'impunité.

Si la justice céleste était impuissante, ne pouvaient-ils pas compter sur le dévouement de leurs amis? Déjà ils avaient annoncé à Guillaume de Loo qu'ils lui feraient avoir le comté de Flandre, et un agent du vicomte d'Ypres, nommé Godtschalc Tayhals, s'était rendu à Bruges près du prévôt et de Burchard, porteur d'un message ainsi conçu : « Mon maître et votre intime ami, Guillaume » d'Ypres, vous salue et vous assure de son amitié : sa» chez qu'il s'empressera autant qu'il est en lui de vous » aider et de vous secourir. »

C'était précisément l'époque de l'année où les marchands

Digitized by Google

étrangers s'assemblaient à Ypres. Ils y étalaient leurs marchandises dans le forum de la cité, et de là vint le nom de foire qu'on donnait à leur réunion annuelle. Guillaume de Loo profita de ces circonstances pour les obliger à lui rendre hommage, et à le reconnaître comme comte de Flandre. Bertulf lui avait donné ce conseil, et avait en même temps mandé aux karls du pays de Furnes et à ceux des bords de la mer, attachés à sa faction, je dirai plus exactement à sa gilde, qu'ils appuyassent les prétentions du vicomte d'Ypres. Le prévôt de St.-Donat écrivit aussi à Robert de Kerseke et à Walter de Frorerdeslo pour qu'ils se préparassent à prendre les armes; et, ce qui était plus important, il obtint que les habitants de Bruges construisissent autour de leurs faubourgs une enceinte palissadée avec des tours et un fossé.

Les serviteurs du comte, que l'horreur du crime avait un instant glacés d'effroi, n'avaient point tardé à se rallier. Quatre jours après la mort de Charles le Bon, ils arrêtèrent et renversèrent de son cheval le moine d'OEdeghem que Bertulf avait chargé de ses lettres pour l'évêque de Noyon; il est à croire d'ailleurs que ce prélat, frère utérin de Marguerite de Clermont, veuve du comte Charles, les eût repoussées avec indignation; car, dès qu'il eut appris le crime qui avait eu lieu, il mit l'église de St.-Donat en interdit, et frappa d'anathème tous ceux qui y avaient pris part ou oseraient en soutenir les auteurs. Cette sentence d'excommunication était à peine connue en Flandre lorsque le chambellan Gervais de Praet, l'un des barons qui avaient réussi à s'évader de Bruges, vint avec ses amis incendier le château de Ravenschoot et la maison de Wulfrik Knop, située aux portes de Bruges. Il possédait des intelligences dans la ville, où ses partisans devaient l'introduire. Pour exécuter ce projet, il fallait tromper l'attention des conjurés, et ce fut dans ce but que Gervais de Praet ordonna de brûler, à l'est de la ville, quelques maisons qui appartenaient

Digitized by Google

à Burchard et à Robert. Ce qu'il avait prévu, arriva. Burchard s'élança hors de l'enceinte des faubourgs pour éteindre les flammes et repousser les assaillants, mais sa troupe était trop peu nombreuse pour y réussir, et il rentra dans la ville, ne soupçonnant point la ruse de ses adversaires.

Le jour baissait et déjà la fumée qui s'élevait de l'âtre annonçait le repas du soir (*a*), lorsque tout à coup on vit paraître dans les rues les hommes d'armes de Gervais de Praet, auxquels on avait livré les portes du Sablon. Les bourgeois s'armèrent aussitôt de toutes parts. Les uns, instruits d'avance de cette attaque, se préparaient à la seconder; les autres, favorables à la faction de Burchard, cherchaient en vain à arrêter les agresseurs, et se retiraient vers le bourg. Là, après de nouveaux combats, ils parvinrent à briser les ponts et à fermer les portes.

On fit aussitôt le siége du bourg. Nous ne nous arrêterons point à ses sanglants épisodes. A la nouvelle de la mort de leur comte, les milices bourgeoises étaient accourues de toutes parts. Le 10 Mars étaient arrivés Sohier de Gand, Iwan d'Alost, Hellin de Bouchaute avec leurs hommes d'armes; le lendemain, Thierry de Dixmude, Richard de Woumen et Gauthier de Lillers amenaient de nouveaux renforts. Le 13 arrivaient les bourgeois de Gand; ils étaient suivis de bandes désordonnées, venues du pays de Waes. Pendant quinze jours ce furent des assauts sans cesse renouvelés, sans cesse repoussés.

Cependant Guillaume de Loo continuait à se compromettre par son inaction. Au moment où toute la Flandre s'armait, il hésitait : on savait qu'il n'avait pas été étranger au complot dirigé contre Charles : son attitude embarrassée confirmait les soupçons, et il s'efforça en vain de les dissiper plus tard. Quand il apprit la prise du bourg, le 19 Mars, il considéra sans doute la cause des assiégés comme perdue et jugea utile aux intérêts de sa politique

(*a*) Galbert, p. 190.

Digitized by Google

de rompre hautement avec eux. Il avait appris qu'Isaac de Rheninghe s'était retiré à Térouane, où il espérait trouver un asile dans le monastère de St.-Jean, en prenant l'habit religieux. Mais l'avoué Arnould le fit arrêter, et Guillaume de Loo, s'étant rendu lui-même à Térouane, conduisit Isaac dans la cité d'Aire, pour l'y faire pendre en présence de tout le peuple.

Ce malheureux subit sa peine sans murmurer. Au moment où l'on vint le saisir, il dit à l'abbé : « Je pour» rais me défendre; mais comme je me reconnais coupa» ble, j'accepte volontiers les supplices et la mort pour » obtenir de Dieu le pardon. » A Aire il avoua qu'il était un félon, qui avait trahi son maître et pria les assistants de le lapider comme tel ou de le faire mourir sous les coups de bâton.

Enfin arrivé près de l'instrument du supplice, il remercia les bourreaux, baisa la potence, puis la corde qu'il se mit lui-même au cou, en disant : « Au nom de » Dieu j'accepte mon châtiment, et je vous conjure de » prier le Seigneur avec moi, pour qu'en vue de la » cruelle mort que je vais subir, il me pardonne ce que » j'ai méfait envers mon prince. »

Son supplice, loin de rendre Guillaume de Loo plus populaire, ne servit qu'à aliéner le peu de Flamings coupables qui tenaient son parti. Aussi, quand Louis VI déclara Guillaume de Normandie comte de Flandre, aucune voix imposante ne s'éleva en faveur de Guillaume de Loo, quoiqu'on n'eût guère de sympathie pour l'élu du roi de France, comme la suite le fit voir.

En vain pour reconquérir la popularité joignit-il le supplice de Bertulf au supplice d'Isaac, on ne lui tint compte de cet acte de tardive justice que pour maudire sa duplicité. Bertulf, échappé du bourg, trois jours avant sa reddition, s'était d'abord caché à Furnes, puis à Warneton. Il y fut découvert. Le vicomte d'Ypres alla lui-même l'y chercher. Bertulf marchait devant lui les pieds

Digitized by Google

sanglants et meurtris, les yeux baissés, et récitant à haute voix des hymnes et des prières au milieu des insultes et des outrages publics. On avait construit à Ypres, sur la place du marché, une potence en forme de croix où Bertulf, suspendu par la tête et les mains, ne trouvait qu'un léger appui pour ses pieds. Selon l'usage observé dans le supplice des traitres, on plaça à ses côtés un chien affamé qui mordait ses chairs : le peuple l'accablait d'une grêle de pierres, lorsque tout à coup un profond silence s'établit; Guillaume de Loo s'approchait de la potence : » Apprends moi donc, ô prévôt! lui disait-il, je t'en adjure » par le salut de ton âme, quels sont, outre les traitres » que nous connaissons, ceux qui ont pris part à la mort » de mon seigneur le comte Charles? — Ne le sais-tu pas » aussi bien que moi? » répondit la victime. A ces mots, le vicomte d'Ypres, transporté de fureur, fit déchirer le prévôt de St.-Donat avec des pieux et des crocs de fer : « Un supplice cruel, dit Galbert, le livra aux ténèbres » de la mort. » Guillaume de Loo était un ingrat : c'était à Bertulf qu'il devait les châteaux où son autorité avait été reconnue, Furnes, Bergues et Cassel; il ne le faisait périr que lorsqu'il n'avait plus besoin de lui.

Le même jour on exécutait sur la même place Guider, seigneur de Steenvoorde, neveu du prévôt et son complice. On mit les deux cadavres sur un tréteau de façon que les bras de l'un entouraient le cou de l'autre, pour montrer qu'ils avaient conspiré ensemble (*a*).

Lorsque les assiégés, qui se défendaient encore dans l'église de St.-Donat, apprirent ces supplices, ils sentirent leur audace se changer en désespoir. Burchard ne répétait plus : « Qui pourrait venger le comte? » Il leur semblait que l'univers entier se fût ligué contre eux. Le bélier ne cessait de battre leurs murailles; les échelles étaient prêtes pour l'assaut; enfin Gervais de Praet or-

(*a*) M^r^ Kervyn diffère ici du P. Smet.

Digitized by Google

donna qu'on ne pourrait plus s'approcher de l'église pour parler aux conjurés, et cette défense fut l'occasion du dernier mouvement qui rappelât à Burchard et à ses amis les sympathies des hommes de même race qui habitaient les remparts de Bruges. L'un d'eux l'avait violée et fut conduit captif dans le palais du comte occupé par le nouveau châtelain. Une émeute éclata : tous les bourgeois avaient pris les armes et protestaient que loin de reconnaître à Gervais de Praet le droit de réprimer ce délit, ils ne se soumettraient jamais à la domination d'aucun châtelain. Il fallut l'intervention du roi de France pour calmer ce tumulte.

Dès ce jour, les bourgeois de Bruges se virent réduits à répandre des larmes stériles sur le sort de leurs frères et de leurs amis. Le jeune Robert avait paru à l'une des fenêtres de la tour, les suppliant de se rendre auprès du roi et de déclarer en son nom qu'il était prêt à se soumettre au jugement des barons. Aucun d'eux n'osa répéter ce qu'il avait dit, tant était grande la colère du roi contre les assiégés ; mais ils unirent tous leurs prières pour implorer la miséricorde du ciel en faveur de Robert. Les conjurés essayèrent alors de répandre le bruit de la mort ou de la fuite de Burchard, espérant que le roi se montrerait moins sévère à leur égard ; mais Louis VI ne vit dans cette ruse que la révélation des périls dont ils se sentaient menacés. Il avait soupçonné la vérité : la situation des conjurés devenait de plus en plus grave ; ils avaient fermé tous les escaliers de la galerie de Notre-Dame d'où ils lançaient leurs projectiles. Des tapis suspendus au-dessus des fenêtres empêchaient les flèches de les atteindre, tandis qu'au sommet de la tour, les combattants les plus jeunes et les plus vigoureux faisaient rouler sur quiconque osait pénétrer dans le bourg des pierres énormes. Mais combien étaient-ils pour lutter contre deux armées? Que pouvaient-ils tenter pour résister plus longtemps? Aucun secours ne leur arrivait du

Digitized by Google

dehors : les chefs flamings sur lesquels ils comptaient, n'arrivaient point; ils manquaient d'armes. Tous étaient accablés de fatigues et d'inquiétude, et tandis que les uns continuaient à célébrer le *dadsisa* sur le tombeau du comte, d'autres, qui déjà ne niaient plus la vertu du sang des martyrs, avaient allumé un cierge en l'honneur de Charles de Danemark.

Le 14 avril, le bélier fut placé dans le dortoir des chanoines de St.-Donat, qui se trouvait à la même hauteur que la galerie de Notre-Dame. En vain les assiégés mêlèrent-ils aux pierres qu'ils jetaient des charbons ardents, de la poix et de la cire embrasées afin que les flammes d'un incendie fissent échouer cette attaque : tout fut inutile. Bientôt, une clameur prolongée retentit parmi les conjurés qui se réfugiaient à la hâte dans la tour. Le bélier avait fait dans la muraille une large ouverture, par laquelle les assaillants s'élancèrent dans la galerie où le comte avait été enseveli. Le notaire Frumold arrosa son tombeau de ses pleurs, et Louis VI vint s'y agenouiller.

Le lendemain les bourgeois de Bruges se réunirent, et voyant que la fin prochaine du siége ne leur permettait plus aucun délai, ils se rendirent près du roi de France et intercédèrent pour le jeune Robert. Louis VI les congédia après une réponse vague. Quatre jours après ils vinrent de nouveau se jeter aux pieds du roi, mais cette fois il les regarda avec mépris, et leur reprocha de l'accabler par leurs opportunités. « Et dans sa colère, ajoute Galbert, » il ordonna à ses serviteurs de miner aussitôt les bases » de la tour avec leurs instruments ferrés. Ceux-ci » se mirent immédiatement à l'œuvre. Dès qu'ils com- » mencèrent à frapper, une telle crainte s'empara des as- » siégés qu'ils furent plongés dans une stupeur profonde; » tous leurs sens semblaient languir et s'être affaiblis. » Épuisés de privations au milieu de leurs approvision- » nements, ils appelaient tous ceux qui se trouvaient » dans la cour du bourg pour y assister à la chute de l'é-

Digitized by Google

» glise, et se plaignaient de la faim et de la soif qui les » dévoraient. Leur pain, leur froment, leur vin, leur » eau s'étaient corrompus. Ils demandaient à sortir » de la tour et à pouvoir se rendre dans tel autre » lieu que les barons leur désigneraient... A chaque coup » de marteau tout l'édifice s'ébranlait, et peu s'en fallut » qu'il ne s'écroulât. Ils examinèrent si, avant qu'ils ne » fussent écrasés sous les ruines de la tour, ils ne devaient » point se livrer au roi de France, et ils crièrent du haut » de l'église qu'ils consentaient à se rendre et à être con- » duits dans une prison, pourvu que le jeune Robert fût » excepté de la captivité de ses compagnons. » Louis VI accepta ces conditions : les assiégés sortirent de la tour; ils avaient lutté plus de six semaines contre les barons de Flandre, et pendant quinze jours contre l'armée du roi de France, et n'étaient plus qu'au nombre de vingt-sept, tous pâles, hideux de maigreur, épuisés de lassitude, et portant sur leurs traits livides le sceau de la trahison. Leur chef était Wulfric Knop; Burchard, Disdir Hacket, Lambert de Rodenbourg et quelques autres conjurés avaient réussi à sortir du bourg.

Les bourgeois de Bruges furent tristement émus en voyant ces hommes intrépides qu'entraînaient leurs destinées. Ils gémissaient sur le sort de la famille de leurs châtelains, et plaignaient surtout le jeune Robert. Le roi n'avait pas respecté sa liberté; il avait cru remplir sa promesse en le séparant des traîtres, et l'avait fait charger de chaînes dans le palais du comte où il permit aux bourgeois de Bruges de le garder, ce qu'ils firent avec une grande joie.

Les autres furent conduits dans une prison si étroite qu'ils ne pouvaient point s'y asseoir. Une chaleur étouffante et fétide les tourmentait au milieu des ténèbres et augmentait l'horreur de leurs angoisses. S'ils n'ignoraient point que leur vie serait condamnée, ils ne connaissaient point encore par quel affreux supplice elle leur devait être arrachée.

Digitized by Google

Cette captivité, aussi cruelle que le supplice même, dura quinze jours. L'évêque de Noyon avait réconcilié l'église de St.-Donat, et le corps de Charles le Bon, déposé depuis le 22 avril à la chapelle de St.-Christophe, y avait été solennellement rapporté, lorsque le roi et le comte se réunirent le 5 mai pour délibérer sur la manière dont ils feraient périr les traîtres. Il semble qu'en ce moment même, ils redoutassent encore leur formidable énergie, car ils résolurent d'envoyer vers eux des hommes d'armes qui les tromperaient en leur annonçant la clémence du roi, et les engageraient à quitter leur prison l'un après l'autre. Wulfric Knop sortit le premier et on le conduisit par les passages intérieurs de l'église. Il put une dernière fois jeter les yeux sur la galerie, théâtre d'un crime si détestable et si sévèrement vengé, enfin il arriva au sommet de la tour où il avait si longtemps et si vaillamment combattu. Les serviteurs du roi qui l'accompagnaient, l'en précipitèrent aussitôt. Ainsi périrent après lui, Walter, fils de Lambert de Rodenbourg, qui, avant de mourir, obtint de prier un instant, Éric dont les femmes voulurent soigner les plaies, et vingt-quatre de leurs compagnons, acteurs de ce grand drame, que nous ne connaissons point par leurs noms, mais seulement par leurs passions et leur courage.

Le 6 Mai Louis VI quitta Bruges; il emmenait avec lui le jeune Robert que déjà il avait fait battre de verges, sous le prétexte qu'il savait où une partie du trésor du comte avait été cachée. Les Brugeois, qui l'avaient toujours beaucoup aimé, ne purent en le voyant s'éloigner retenir leurs larmes et leurs plaintes. « Mes amis, leur » dit Robert, puisque vous ne pouvez sauver ma vie, » priez Dieu qu'il sauve mon âme. », A peine était-il arrivé à Cassel qu'il fut décapité par l'ordre du roi de France; il mourut en pardonnant à ses bourreaux, noble, généreux et innocent, tel qu'il avait vécu, digne de l'affection de toute une cité qui chérissait dans son adoles-

Digitized by Google

cence les sympathies d'une même origine, pures de tout attentat sacrilége (*a*).

Cependant, le chef des meurtriers, Burchard, était, comme nous l'avons dit, parvenu à s'évader. Il voyagea toute la nuit avec quelques compagnons, espérant encore traîner sur quelque plage inconnue une misérable vie. Il atteignit les rives de l'Escaut, où il trouva une barque. Mais il fit de vains efforts avec ses complices pour la détacher du bord. Il commença pour lors à croire que le ciel voulait punir son crime, et se jeta par terre en se frappant du poing la poitrine et en versant d'abondantes larmes. Revenant à la nacelle, il tenta de nouveau de la lancer. Inutiles efforts! Toute petite qu'elle était, elle ne bougeait point. Il fut réduit à errer de retraite en retraite sur ce sol, qui brûlait sous ses pas. Arrivé près de Lille et épuisé de faim, il envoya un de ses serviteurs demander un morceau de pain à son oncle Bernard, qui demeurait près de là. Le serviteur, pour émouvoir Bernard, lui déclara au nom de qui il venait implorer sa pitié. Mais celui-ci en fut effrayé. Il en fit part à son frère Hugues d'Halewyn, et la crainte leur fit livrer leur neveu. On fit connaître au châtelain de Lille l'asile de Burchard.

Aussitôt le châtelain sortit avec quelques bourgeois pour s'emparer de lui. En même temps on dressait la potence. Le coupable n'opposa aucune résistance. Il confessa qu'il avait mérité la mort, et demanda même qu'avant de la lui faire subir, on lui coupât la main. Comme on le lui refusait, il voulut se la couper lui-même. On s'y opposa encore. Il demandait à grands cris pardon à Dieu de son forfait. On l'étendit sur un chevalet. Au milieu des tortures, il ne cessait d'implorer la miséricorde du ciel, en sorte que tous les spectateurs fondaient en larmes. Il était trois heures. Le lendemain il respirait encore. Sa dernière parole fut une prière. Ses complices périrent également.

(*a*) Hist. de Flandre, tome I.

Digitized by Google

Un seul échappa. C'est Disdir Hacket. Plus heureux que les autres membres de sa famille, il s'était réfugié à Lissewege, chez son gendre Walter, surnommé Krommelin. Il restitua aux abbayes les biens qu'il avait jadis, au temps de sa puissance, usurpés de concert avec Bertulf, et se réconcilia plus tard avec Thierry d'Alsace.

Ce comte avait été opposé par les Flamands à Guillaume de Normandie, et après la mort de celui-ci, qui périt au siége d'Alost, il fut reconnu partout pour souverain. Guillaume de Loo avait été fait prisonnier par le roi de France.

Telle est l'histoire de Charles le Bon. L'imagination de nos poètes l'a singulièrement altérée. C'est ce qui nous a engagé à l'écrire un peu plus au long : elle est plus intéressante avec ses couleurs primitives, que sous les travestissements que nos *Chambres de Rhétorique* lui ont mis pour l'accommoder avec la scène.

Les reliques du *bienheureux* comte Charles, c'est le nom que lui donnent les Bollandistes, furent conservées avec honneur dans l'église de St.-Donat(*a*). Chaque année, nous dit Molanus, on les montrait au peuple le 2 Mars; les 3 premiers Vendredis du même mois on renouvelait aussi à Bruges la *malédiction* contre les meurtriers (*b*).

Charles témoigna toute sa vie une grande prédilection pour les institutions religieuses. L'an 1120, il contribua à l'érection de l'abbaye de St. Nicolas à Furnes. Son diplôme commence ainsi : « Quoiqu'il n'y ait aucune com-
» paraison entre les biens de ce monde et ceux du ciel,
» cependant comme les donations qui sont offertes à la
» majesté divine avec humilité et dévotion, ne laissent
» pas que de lui être agréables, etc... »

(*a*) Charles Philippe de Rodoan, quatrième évêque de Bruges, orna précieusement la chasse du saint comte. Le chapitre de St.-Donat décréta l'an 1610, que chaque jour on chanterait en son honneur une messe solennelle de la Ste. Trinité, le 2 Mars, jour de sa mort.

(*b*) Chronyke van Vlaenderen.

Digitized by Google

Vers le même temps, Godefroid le Barbu érigea dans son duché de Lorraine et de Brabant un grand nombre de maisons religieuses. L'an 1125, il fonda le prieuré de Vlierbeke près de Louvain, qui se trouva d'abord placé sous l'abbaye d'Afflighem, et devint plus tard une abbaye distincte. Quatre ans après, il donna aux Prémontrés un bois où il tenait des bêtes fauves, et qui se nommait *le Parc*, également situé près de Louvain.

Enfin, l'an 1113, *il légua aux servantes de Dieu Wivine et Emwara, un lieu abandonné*, comme il dit dans ses lettres patentes, *situé sur ses terres et nommé Bigardis, pour y élever un couvent de Bénédictines, et cela*, continue-t-il, *afin que l'accroissement du service de Dieu nous attire ses bénédictions à moi et à mes successeurs.* Wivine était originaire des Flandres : elle avait passé près de trois ans dans la solitude de Bigarde avec Emwara avant que le duc ne la leur cédât pour y former une communauté. C'est aussi là qu'elle mourut saintement, vers l'an 1170. Sa fête se célèbre le 17 décembre, et le martyrologe Romain lui consacre ces lignes : *A Bigarde près de Bruxelles, Ste. Wivine vierge, dont la sainteté est attestée par un grand nombre de miracles éclatants.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

De l'an 1133 à l'an 1153.

St. Bernard en Belgique. — Tournai séparé de Noyon. — Schisme. — St. Albert. — Nouvelles croisades. — Miracles de St. Bernard.

St. Norbert vivait encore; il vit avant de mourir (1134) son ordre se répandre au loin; il eut une consolation encore plus douce peut-être, celle de bénir un jeune saint qui avait en lui une grande confiance (*a*), et qui devait être une des plus éclatantes lumières de l'église. Bernard, abbé de Clairvaux, « apôtre, comme l'appelle Bossuet, prophète, » ange par sa doctrine, par sa prédication, par ses mira» cles étonnants, par une vie encore plus étonnante que » ses miracles, » Bernard, qu'on a souvent nommé le *dernier des Pères de l'Église*, appartint par sa doctrine, par ses œuvres, par ses prodiges à tout le monde catholique, sans doute, et comme tel il mérite déjà une place dans cette histoire; mais les rapports qu'il eut avec notre patrie (1), ses sympathies pour la Belgique, les monuments qu'il y a laissés de son passage demandent que nous ne passions pas légèrement sur une carrière si pleine de hauts faits.

Et d'abord énumérons les couvents de son ordre (*b*) qu'on vit surgir dans nos divers diocèses.

(*a*) Bernard appelait St. Norbert *l'organe du Ciel*.

(1) On ne compte pas moins de neuf voyages de St. Bernard dans nos contrées. En voici les dates tirées des *prætermissi* du 18 Octobre, que les Bollandistes viennent de publier : 1131, 1132, 1138, 1140, 1142, 1146, 1147, 1148, 1151.

(*b*) Nous avons parlé de l'austérité de l'ordre de Cîteaux et de ses vertus dans notre livre : roomsch catholyke religie in Brabant.

Digitized by Google

Dans celui de *Cambrai*, commença, l'an 1133, l'abbaye de Vaucelles : St. Bernard y avait amené douze de ses religieux, parmi lesquels se trouvaient Nivard, son frère, qu'il établit maître des novices, et Raoul Anglo-Saxon, qu'il nomma supérieur. Ce saint abbé dirigea sa communauté avec tant de prudence et de douceur, qu'à sa mort on n'y comptait pas moins de 107 religieux, trois novices, et 130 frères lais, attirés par la réputation de ses vertus et la sagesse de son administration.

Après Vaucelles vint Cambron, situé à trois milles de Mons. Ce couvent fut érigé en 1148, il eut pour premier abbé un noble Hennuyer, nommé Fastrède, qui devint par la suite supérieur de Clairvaux et de Citeaux.

Sous la direction de Cambron se trouvaient les couvents de Bernardines de notre *Dame du Verger* près Douai, de Fontenelles-lez-Valenciennes, de la Vierge du Bon Secours d'abord établi près d'Audenaerde et transporté ensuite à Ath, et d'Epinlieu aux environs de Mons.

Dans le diocèse de Tournai, il y avait des Bernardines à Marquette, à Groeninghe et à Wevelghem.

Dans le diocèse de Namur, commença, l'an 1146 (1), la célèbre abbaye de Villers. St. Bernard y envoya de Clairvaux douze moines et cinq frères lais, auxquels il adjoignit comme abbé Laurent. Celui-ci, préférant obéir que commander, se démit de sa place; et elle fut confiée à Gérard, qui administra la communauté jusqu'en 1149, qu'on l'élut évêque de Tournai.

Villers fut l'abbaye mère de plusieurs abbayes de Bernardines; entre autres de *Grand-Pré*, à trois milles de Namur, commencé en 1231 par un noble chevalier nommé

(1) Cette année-là, St. Bernard parcourut presque toutes nos provinces, pour prêcher la croisade publiée par Eugène III. Vers le commencement du carême, il visita l'abbaye d'Affligem. (V. prætermissi du 18 Octobre). — La chronique de Villers rapporte qu'étant là, de nobles brabançons le prièrent d'établir chez eux un couvent de son ordre. Il leur promit de répondre à leurs désirs. Et à peine de retour chez lui après Pâques il envoya la colonie dont il est fait mention dans le texte.

Digitized by Google

Jean, religieux de Villers. Outre Grand-Pré, l'ordre de St. Bernard comptait dans le diocèse de Namur encore quatre autres couvents d'hommes : Jardinet, Molines, Boneffe; et huit couvents de femmes : Salzine, Aiwiers, Rameige, Argenton, Wautibraine, Solières, Soleilmont et Marche-les-Dames.

Dans le diocèse de Liége, l'évêque Henri II, touché des miracles de St. Bernard, lui donna l'abbaye d'Aulnes, jadis fondée par St. Landelin pour des Bénédictins, et remise depuis peu de temps à des chanoines de la règle de St. Augustin. Les Bernardins s'établirent également au Val-Saint-Lambert en 1192, à Val-Dieu en 1216, et à l'abbaye de St. Remy dans les Ardennes en 1230. Cette dernière fut un couvent de femmes, on en érigea plusieurs autres encore dans la même principauté (*a*).

Malines vit de son côté s'établir dans son diocèse onze communautés de religieuses cistersiennes : Le vignoble de Marie à Louvain, Florival, le Val-du-Duc et le parc des dames dans ses environs, Roosendal près de Malines, la Cambre-lez-Bruxelles, Beau-Pré à Grammont, Notre-Dame des Roses aux portes d'Alost, la vallée de St. Bernard à Diest et la couronne de Marie près de Halle.

Dans le diocèse d'Anvers, l'abbaye de St. Bernard d'abord établie à Vremden, près de Lierre, fut transportée en 1237 sur les rives de l'Escaut, à trois milles d'Anvers. L'an 1433 on voyait dans la même ville le couvent de St. Salvador, prieuré jusqu'en 1650, où il devint une abbaye.

Le diocèse de Ruremonde eut deux maisons de Bernardines, l'une dite couvent de Munster, l'autre Val des Comtes.

Enfin, dans les Flandres, le couvent qu'avait bâti à Sinaï le bienheureux Baudouin de Bôcle, accepta la règle de Cîteaux en 1225. Après la dévastation de ce monastère,

(*a*) Gallia Christ. tom. 3, col. 939.

Digitized by Google

lors des troubles de 1568, les moines s'établirent dans l'enceinte de Gand, et leur maison reçut le nom de *Baudeloo*. Le diocèse de Gand renfermait en outre un grand nombre d'établissements de Bernardines : la Byloke et Terhaghen dans la ville, Dorisel ou Dorensel, Oost-Ecloo et Nonnen-Bosch dans les environs, Swybeke à Termonde et le Val des Vierges à Audenaerde.

Quant à Bruges, on y comptait deux couvents de Bernardines, la nouvelle Jérusalem et le Val du Ciel; mais de toutes les maisons de l'ordre de Cîteaux en Belgique, il en est peu qui atteignirent à la célébrité de l'abbaye des Dunes, située entre Furnes et Dixmude. Cette maison avait été fondée sur le rivage de la mer, en 1007, par un pieux anachorète. Les religieux demandèrent à Saint Bernard sa règle et un abbé. Bernard leur donna pour supérieur un moine de Clairvaux, natif de Bruges et nommé Robert. Les vertus et la sagesse de ce saint abbé étaient estimées si haut par le fondateur du nouvel ordre qu'il le désigna en mourant pour lui servir de successeur. C'est à lui que Bernard, s'éloignant à regret de la Flandre, adressait ces adieux : « Ami, je t'ai connu trop tard, » et je te perds trop tôt. Mon corps te quitte, mais mon âme » reste près de toi. Dieu l'a voulu : il nous sépare, mais » c'est pour nous revoir et ne plus nous dire adieu! » Robert n'était pas le seul fruit de son zèle que Bernard laissait sur le sol de la Flandre. Sa parole retentissant au milieu des populations flamingantes, dans l'église de Furnes, avait renouvelé les merveilles de la prédication de St. Arnould. De vieilles inimitiés s'éteignirent; barons et karls, vieillards et jeunes gens, tous accouraient pour l'écouter. Plus d'un farouche flaming déposa son scharmak pour se retirer dans la solitude du cloître (1).

Le noble comte Thierry d'Alsace surtout, prenait un plaisir singulier dans la conversation de Bernard. Une

(1) V. Hist. de Flandre, liv. 6.

Digitized by Google

amitié intime unit ces deux cœurs si bien faits pour se comprendre. Thierry, aussi pieux que brave, était toujours le premier à tirer l'épée pour la cause sainte que les souverains pontifes avaient chargé le fondateur de Clairvaux de prêcher aux princes chrétiens.

Il est temps de jeter un coup d'œil sur cette grande mission confiée à son éloquence et sur l'ascendant que lui donnaient dans tout le monde catholique sa science, ses miracles et ses vertus.

Les écrivains protestants de Magdebourg ont fait un crime à St. Bernard d'avoir prêché les croisades : il épuisa, disent-ils, l'Europe d'argent et d'hommes. Depuis longtemps on a fait justice de cette accusation : les croisades ont plus que toute autre chose aidé au développement et à la civilisation de l'occident. Il serait inutile de démontrer ce que tant d'historiens ont établi. Bernard, continue-t-on, ne réussit point à sauver la terre sainte. Soit! si les expéditions de nos princes n'ont pu maintenir la royauté franque de Jérusalem, elles ont eu d'autres effets plus salutaires dans les vues de la Providence : l'accroissement de nos cités, l'extinction des guerres civiles, la gloire de notre patrie, le développement de son commerce, etc. etc.

Les autres incriminations des protestants sont sinon plus fausses, du moins plus ridicules : ils reprochent à St. Bernard, son attachement à l'Église, son respect pour la foi et les traditions catholiques, son zèle pour les ordres religieux et jusqu'à ses miracles. Aveugles, qui ne voient pas que ce sont là tout juste ses titres à la gloire, et une preuve de plus de la vérité du catholicisme, preuve péremptoire qui devrait leur faire faire un retour sérieux sur leur séparation d'avec ce siége et ces doctrines que soutenait l'homme le plus illustre du moyen-âge.

Bernard aima l'Église, oui! et l'Église réunie à son chef, au vicaire de Jésus-Christ. Il travailla toute sa vie à revendiquer ses libertés et à étouffer les divisions que

Digitized by Google

l'ambition des grands s'efforçait d'y introduire. On sait qu'Innocent II n'eut pas de plus courageux défenseur que lui. Il sut gagner à sa cause le roi et les évêques de France, le roi d'Angleterre, Thierry d'Alsace et jusqu'à cette maison de Germanie presque toujours hostile au saint siége. Mais ceci se rattache de trop près à notre histoire nationale, et à celle de toute l'Église pour ne pas exiger de plus amples détails.

Peu de jours après l'élection d'Innocent II, Pierre de Léon se fit élire par quelques grands et une partie du clergé et du peuple romain, et prit le nom d'Anaclet.

Cet antipape était originairement de race juive. Son aïeul, qui était juif, ayant embrassé le christianisme, maria ses enfants dans les plus nobles familles romaines. Pierre de Léon dont il s'agit, fut destiné dès son enfance à la papauté par ses parents ambitieux, et il fut envoyé en France pour apprendre les belles lettres. Après y avoir passé une jeunesse assez libertine, il se fit moine à Clugni pour cacher ses désordres sous ce saint habit. Étant revenu à Rome, il fut fait cardinal par le crédit de sa famille, et employé en diverses légations, où il scandalisa plus par ses débauches, qu'il ne put édifier par les réglements qu'il publiait.

En un mot, l'antipape Anaclet, si nous en croyons les auteurs de ce temps-là, était un monstre pour les mœurs; mais il avait une grande puissance, de grands biens, beaucoup d'ambition et d'intrigue : c'en était assez pour faire bien des maux à l'Église. Il s'appuya de la protection du duc Roger, qui était maître de la Sicile, de la Calabre, et de la Pouille. Ce prince normand reconnut pour pape légitime Anaclet, qui en reconnaissance lui donna le titre de roi.

Innocent II n'était pas en sûreté en Italie, où le duc Roger était trop puissant. Il se retira d'abord à Pise, d'où il envoya des légats en France pour tâcher de faire approuver son élection. Sur la première nouvelle qu'on y

Digitized by Google

avait reçue du schisme qui s'était formé, la cour et le clergé avaient suspendu leur jugement, en attendant de plus amples éclaircissements. Le roi Louis le Gros, pour prendre sagement son parti dans une affaire qui était en même temps et si importante et si délicate, convoqua à Étampes une assemblée générale du clergé et des personnages les plus célèbres du royaume. Le roi penchait pour Pierre de Léon, c'est-à-dire, pour Anaclet, parce que ce cardinal et son père lui avaient rendu de grands services. Mais il ne voulut pas que les évêques eussent aucun égard à son inclination, et il leur ordonna de ne juger que selon les règles du droit et de la justice, après les informations convenables. « Car la France, » ajoute un auteur de ce temps-là, n'est pas comme les » autres pays, encline à favoriser le schisme; et elle n'a » jamais élevé d'idole sur la chaire de St. Pierre. » Il se trouva à l'assemblée, ou plutôt au concile d'Étampes, plusieurs personnes qui avaient été témoins oculaires de ce qui s'était passé dans les deux élections. De plus, on avait reçu de Rome des informations juridiques, sur lesquelles on procéda à la décision de ce grand différend.

Gérard évêque d'Angoulême, à qui le pape Honorius avait donné la légation d'Aquitaine, n'ayant pu se rendre au concile d'Étampes, y envoya un député avec des lettres scellées de son sceau, par lesquelles il témoignait qu'il connaissait les deux compétiteurs, et qu'il avait su en détail la manière dont ils avaient été élus : qu'il n'y avait aucun lieu de douter que la justice ne fût du côté d'Innocent; d'autant plus que c'était un prélat de mœurs édifiantes, qu'il avait été élu le premier et par les principaux du clergé : qu'au contraire Pierre de Léon avait usurpé le saint Siége à la faveur de son crédit et de ses richesses; que d'ailleurs c'était un prélat si décrié pour ses mœurs, que quand même son élection lui donnerait quelque droit, sa vie infâme et scandaleuse devrait l'exclure de la papauté.

Digitized by Google

Les évêques et les abbés assemblés à Étampes ayant examiné le tout avec soin, et ayant imploré avec larmes les lumières de l'Esprit de vérité par le jeûne et la prière, crurent ne pouvoir se tromper en suivant le jugement de St. Bernard qui était à cette assemblée. Ce saint abbé de Clairvaux était déjà dans une si grande réputation de sagesse et de sainteté, que tous les évêques et tous les seigneurs laïques déclarèrent qu'ils s'en rapportaient à son sentiment; et ils l'obligèrent à dire le premier lequel des deux prétendants il reconnaissait pour le pape légitime.

Bernard, malgré son humilité, se vit obligé de céder aux instances de toute l'assemblée. Ainsi ayant fait un discours sur l'ordre des deux élections, sur les qualités et le mérite des deux élus, il conclut qu'on devait reconnaître Innocent II pour le véritable vicaire de Jésus-Christ. Tous les pères du concile se rangèrent à son avis par acclamation; et après qu'on eut chanté le *Te Deum* en actions de grâces, le roi et tous les évêques souscrivirent à l'élection d'Innocent, qui en effet était déjà reconnu pour pape légitime par la plus grande partie du monde chrétien. On ne marque pas en quel temps de l'année se tint ce concile ou cette assemblée d'Étampes : mais la suite fait voir que ce fut avant le mois de Mai de l'année 1130.

Innocent ayant appris que l'Église Gallicane l'avait reconnu pour Pape légitime, quitta Pise, et vint en France comme dans l'asyle de tous les papes persécutés. Car Roger duc ou roi de Sicile, qui était maître de presque toute l'Italie, était le plus ardent fauteur d'Anaclet. Innocent se rendit à Gênes, où s'étant embarqué avec les principaux de son clergé, il vint aborder à St. Gilles en Languedoc. Pierre abbé de Clugni ayant appris son arrivée, lui envoya seize chevaux ou mulets, l'invitant de venir à Clugni se délasser des fatigues du voyage. Le pape s'y rendit avec plaisir, et y passa onze jours, pendant lesquels

Digitized by Google

il dédia la nouvelle église en l'honneur de St. Pierre. De Clugni le pape alla tenir un concile à Clermont, où il excommunia l'antipape Anaclet, et fit plusieurs réglements de discipline que nous n'avons pas, à moins que ce ne soient les mêmes que ceux qu'il publia l'année suivante au concile de Rheims, comme on a lieu de le présumer.

Innocent reçut à Clermont Conrad de Saltzbourg et Heribert évêque de Munster, que l'empereur Lothaire lui envoya pour l'assurer de son obéissance. Le roi de France avait prévenu l'empereur. Le pape était encore à Clugni, lorsque l'abbé Suger l'y vint saluer de la part du roi, en attendant qu'il pût lui-même lui présenter ses respects : ce qu'il ne tarda pas à faire. Le pape s'étant avancé à St. Benoit-sur-Loire, le roi avec la reine et les princes ses enfants alla lui donner des marques de son obéissance, et pour me servir des termes de l'abbé Suger, il abaissa jusqu'à ses pieds sa tête royale couronnée tant de fois, comme il aurait fait devant le tombeau de St. Pierre.

Plusieurs évêques d'Angleterre penchaient pour Anaclet, et le roi Henri attendait pour prendre son parti, que les évêques de son royaume eussent pris le leur. Innocent lui députa St. Bernard, qui était à sa suite. Ce saint abbé trouva ce prince fort prévenu contre Innocent. Gérard d'Angoulême lui avait écrit artificieusement pour l'empêcher de le reconnaître, et il avait séduit plusieurs évêques anglais et normands. Bernard, voyant que le roi Henri ne voulait pas se rendre à ses remontrances, lui dit : « Prince, que craignez-vous donc en vous soumet-» tant à Innocent? » « Je crains, dit le roi, de faire un » péché. » « Si c'est là ce qui vous arrête, reprit Ber-» nard, ayez la conscience en repos là-dessus : songez » seulement à satisfaire à Dieu pour vos autres péchés; » je prends celui-là sur moi. » Le roi se laissa enfin si bien persuader, qu'il alla rendre ses respects au pape à Chartres, où Geoffroi évêque de cette ville avait conduit

Digitized by Google

le souverain pontife, après qu'il eût séjourné quelque temps à St. Benoît-sur-Loire.

Le pape, ayant reçu les témoignages d'obéissance du roi d'Angleterre, résolut de passer en Allemagne pour se faire reconnaître dans ces provinces. Il alla de Chartres au monastère de Maurigni, proche d'Étampes; et le premier jour de Janvier, il y dédia un autel en l'honneur de St. Laurent. St. Bernard et Abailard assistèrent à la cérémonie, et Geoffroi évêque de Chartres fit un sermon au peuple. Le pape ayant demeuré trois jours à Maurigni, partit pour Liége, où l'empereur Lothaire se rendit avec un grand nombre d'évêques et d'abbés. Le concile ou l'assemblée commença le quatrième Dimanche de carême.

L'empereur et les prélats y reconnurent volontiers Innocent pour le véritable successeur de St. Pierre. Le pape fit une procession de l'église de St. Martin à celle de St. Lambert, monté sur un cheval blanc; et durant la procession, l'empereur faisant l'office d'écuyer, tint d'une main la bride du cheval du pape, et de l'autre une verge pour le défendre, et l'aida à monter à cheval et à en descendre. Mais cette concorde fut bientôt troublée. L'empereur crut les conjonctures favorables pour obtenir les investitures, anxquelles son prédécesseur avait renoncé. Le pape et les romains furent alarmés de la proposition que leur en fit l'empereur, et ils reconnurent le danger où ils s'étaient exposés en s'engageant sur les terres de l'empire. Cependant St. Bernard, qui accompagnait le pape, parla avec tant de force sur ce sujet, qu'il obligea l'empereur à se désister de sa prétention.

Le pape ne demeura pas longtemps à Liége. Il repassa en France, et célébra les fêtes de Pâques à Paris. Le 19 octobre, il présidait au concile de Rheims. Il s'y trouva de toutes les parties du monde chrétien treize archevêques et deux cents soixante-et-trois évêques, outre un grand nombre d'abbés, de clercs et de moines. Nous avons

Digitized by Google

perdu les actes de ce concile; et il ne nous en reste que les canons dont nous parlerons bientôt. Mais divers monuments nous font connaître ce qui s'y passa de plus remarquable.

Les premiers jours du concile ayant été employés à fulminer des censures contre l'antipape Anaclet, et à dresser les canons que nous rapporterons bientôt; le roi songea à exécuter le dessein pour lequel il était venu à Rheims, celui de faire sacrer par le pape son second fils Louis, en place de Philippe, son aîné, que la mort venait de lui enlever. Il entra au concile le Samedi 24 Octobre, avec Radulfe comte de Vermandois, son cousin et maire de son palais, et plusieurs autres seigneurs; et étant monté sur l'estrade où était placé le trône du pape, il lui baisa les pieds. Puis, s'étant assis auprès de lui, il fit à l'assemblée sur la mort de son fils un discours qui tira les larmes des yeux de tous les pères du concile. Ensuite, le pape, lui adressant la parole, lui dit :

« Grand roi, vous qui gouvernez la très-noble nation » des Français, il vous faut élever votre esprit jusqu'au » trône du souverain maître qui fait régner les rois, et » adorer avec respect les décrets de sa sainte volonté. » Car comme il a créé toutes choses, il les gouverne tou- » tes, rien n'échappe à sa connaissance; il ne veut pas » qu'on fasse aucune injustice, quoiqu'il s'en commette » plusieurs. Le seigneur plein de bonté a coutume de » consoler ses plus fidèles serviteurs par la prospérité et » de les éprouver par l'adversité. Il frappe et il guérit, » châtie les enfants qu'il aime; et il en use ainsi, de » peur que l'homme créé à son image, n'aime le lieu de » son exil et n'oublie sa patrie. Car nous ne sommes que » des voyageurs sur la terre : nous n'y avons pas de de- » meure fixe, mais nous soupirons après la céleste Jéru- » salem, la cité sainte, où ceux qui ont vaincu leurs pas- » sions, jouissent avec Dieu d'un bonheur éternel. Votre » fils, grand roi, dans un âge dont la simplicité et l'inno-

Digitized by Google

» cence sont l'apanage, a passé dans cette heureuse cité.
» Car le royaume des cieux appartient aux personnes de
» ce caractère.

» David, le modèle des bons rois, pleura amèrement, tandis que son fils était malade. Quand on lui en eut annoncé la mort, il se leva de dessus la cendre et le cilice où il était couché, changea d'habits, se lava les mains, et invita sa famille royale à un festin. Ce saint roi, plein de l'esprit de Dieu, savait combien il se serait rendu coupable, s'il s'était opposé aux ordres de la justice divine. Quittez donc cette tristesse mortelle que vous avez dans le cœur, et qui rejaillit sur votre visage. Le Dieu qui vous a enlevé un fils pour le faire régner avec lui, vous en a laissé plusieurs, qui pourront régner après vous. Vous devez, prince, vous consoler et nous consoler nous-mêmes par-là. Nous qui sommes des étrangers chassés de nos siéges, vous nous avez le premier reçus dans votre royaume pour l'amour de Dieu et de St. Pierre; vous nous avez comblés d'honneurs et de bienfaits : que Dieu, grand roi, vous en rende une récompense éternelle dans cette cité où est une vie sans crainte de la mort, une éternité sans tache, et une joie sans fin. »

Cette harangue prononcée avec une tendresse paternelle, sécha les larmes du roi, et adoucit considérablement l'amertume de sa douleur. Le pape, se levant aussitôt, récita l'oraison dominicale, et fit l'absoute pour le prince Philippe. Ensuite il ordonna à tous les prélats qui composaient l'assemblée, de se trouver le lendemain, Dimanche 25 Octobre, à l'église cathédrale, revêtus de leurs habits pontificaux, pour assister au sacre du prince Louis.

Ce jour, dit un historien de ce temps-là, le soleil parut plus brillant qu'à l'ordinaire, et il sembla que le ciel voulait orner la fête par sa sérénité. Le pape se rendit dès le matin avec les officiers de sa cour à l'église de St. Remi,

Digitized by Google

où le roi avait pris son logement avec le prince son fils. Les moines le reçurent en procession. Ensuite, le pape, s'étant revêtu de ses habits pontificaux, alla à l'église cathédrale avec le prince Louis, entouré d'une multitude presque infinie d'ecclésiastiques, de noblesse et de peuple. Le roi, les principaux seigneurs, les archevêques, quelques évêques et abbés, les chanoines, attendaient le pape et le prince à la porte de l'église. Le pape étant entré avec le prince Louis, il le présenta à l'autel et lui donna ensuite l'onction royale avec la sainte ampoule. Le roi fut si consolé de voir son fils couronné roi avec les applaudissements sincères de tous ses sujets, qu'il parut oublier pour un temps la mort du prince Philippe, et il s'en retourna plein de joie reprendre le soin des affaires de son royaume.

Le lendemain du sacre, St. Norbert, archevêque de Magdebourg, vint au concile, et apporta au pape des lettres par lesquelles l'empereur lui promettait d'aller à la tête de son armée chasser l'antipape. Hugues archevêque de Rouen en apporta aussi du roi d'Angleterre pleines d'assurances de son obéissance et de son dévouement. Alphonse roi d'Aragon et de Navarre, Alphonse roi de Castille envoyèrent à Rheims de semblables témoignages de leur soumission par les évêques de leurs royaumes, et ils demandèrent au pape du secours contre les Maures d'Espagne.

Mais ce qui fit le plus de plaisir au pape, fut une lettre que lui écrivirent les solitaires de la Chartreuse. L'abbé de Pontigni l'apporta, et Geoffroi de Vendôme en fit la lecture en plein concile.

Ces saints religieux ne prennent d'autre qualité que celle des pauvres de la Chartreuse. Ils marquent au pape qu'ils se disposaient à lui écrire en faveur de l'église de Grenoble, contraints par les instances du clergé et surtout par celles de l'évêque même, leur très-digne père, lequel, étant accablé de vieillesse et d'infirmités, ne pouvait

Digitized by Google

plus par rapport aux fonctions épiscopales être mis au nombre des vivants, lorsque l'abbé de Pontigni les étant venu visiter, s'était chargé d'exposer de vive voix à sa sainteté ce qu'ils avaient à lui demander. Ils ajoutent : « Puisque nous avons eu la présomption de vous parler, » nous qui ne sommes rien, nous vous prions humblement, et nous vous conjurons de ne pas vous laisser » effrayer par tout ce que l'église romaine fait ou souffre » de votre temps. Rassurez-vous plutôt sur la toute-puissance de Dieu, et revêtez-vous des armes invincibles » que l'apôtre offre aux soldats du roi du ciel, savoir du » bouclier de la foi, du casque du salut et du glaive de » l'esprit, qui ne blesse point les corps, mais qui coupe » les racines des vices et des erreurs. » Ensuite, après avoir parlé avec force contre Pierre de Léon et contre Gérard d'Angoulême, ils ajoutent. « Prosternés humblement aux pieds de votre majesté, nous prions pour tous » les chrétiens, pour les nouveaux ordres religieux, pour » celui de Citeaux, pour celui de Fontevraud, et pour » le monde entier. Car votre diocèse n'est pas une partie de la terre, c'est tout l'univers. Comme il n'y a qu'un » Dieu, qu'un médiateur, qu'un monde, et qu'un soleil, » il n'y a qu'un vicaire de St. Pierre, c'est-à-dire, qu'un » pape, et il ne peut y en avoir qu'un. C'est pourquoi » vous devez à tout l'univers la vigueur de la discipline, » la rectitude de la justice, et le modèle de l'innocence » que vous exprimez jusque par votre nom. »

Le pape Innocent II étant à Rheims, confirma la permission que les papes Pascal II et Honorius II, ses prédécesseurs, avaient donnée à un reclus du diocèse de Cambrai, nommé Aibert, d'entendre les confessions de ceux qui venaient le visiter. C'était un saint homme qui édifiait toute la province par l'austérité de sa pénitence. Il était natif d'Espeen, au territoire de Tournai; et dès sa plus tendre jeunesse, il montra un grand attrait pour la piété. Ayant un jour entendu un trouvère qui chantait les ac-

Digitized by Google

tions de St. Thibauld de Provins, il en fut si touché qu'il résolut de l'imiter en menant comme lui la vie érémitique. Il se joignit à un religieux de Crêpin qui, avec la permission de Rainier son abbé, s'était retiré dans un petit ermitage, en une solitude sanctifiée autrefois par St. Domitien compagnon de St. Landelin. Aibert y souffrit beaucoup de la faim et de la rigueur de l'hiver. Il racontait lui-même qu'il était quelquefois si transi de froid, qu'il était obligé de se couvrir en servant la messe, de la robe que le prêtre avait quittée pour se revêtir des habits sacerdotaux.

Ce saint homme, ayant passé quelque temps dans cette solitude, fit un voyage à Rome avec l'abbé de Crêpin, et au retour, il embrassa la vie religieuse dans ce monastère, où il vécut vingt-cinq ans; après lesquels il retourna dans son premier ermitage. Il s'y livra à toutes les rigueurs de la pénitence. Son lit était une planche, son habit un cilice, et sa nourriture des herbes. Il passa vingt-deux ans sans manger de pain, et vingt ans sans boire. Il ne mangea pendant tout ce temps-là que des herbes cuites à l'eau, qui lui servaient de boisson et de nourriture. Bureard évêque de Cambrai lui conféra l'ordre de prêtrise, afin qu'il pût être plus utile à ceux qui venaient le visiter. Le saint ermite disait tous les jours deux messes, l'une pour les vivants, et l'autre pour les morts. Il récitait tous les jours cent cinquante *Ave Maria*, partie à genoux, partie prosterné en terre. C'est un des premiers exemples que je trouve de l'usage de multiplier cette prière pour honorer la sainte Vierge. Outre cela, St. Aibert avait coutume de chanter les vigiles des morts à neuf leçons, et de dire à chaque nocturne cinquante psaumes, en sorte qu'il récitait tout le psautier dans les trois nocturnes.

On venait de toutes les provinces pour voir un homme qui menait une vie si austère, et on le regardait comme le prodige de son siècle. Les plus grands pécheurs avaient la dévotion de se confesser à lui. Il les renvoyait communément à leurs évêques, et leur faisait promettre

Digitized by Google

qu'ils iraient humblement leur découvrir les plaies de leurs âmes. Cependant, quand il en trouvait qui montraient de la répugnance à se confesser à leur évêque, il entendait leurs confessions, et leur donnait l'absolution ; mais il avait coutume alors de leur imposer une pénitence beaucoup plus rude. Il y avait quelquefois une si grande foule de pénitents autour de sa cellule, que plusieurs, désespérant de pouvoir se confesser en particulier, lui déclaraient tout haut leurs péchés.

Malgré le bien que faisait Aibert, quelques personnes trouvaient mauvais qu'il s'ingérât ainsi d'administrer la pénitence. Mais le saint homme en avait eu une permission expresse de trois papes. Celle d'Innocent II est datée de Rheims du 21 Octobre, c'est-à-dire du troisième jour du concile que ce pape tint en cette ville l'an 1131. S. Aibert vécut encore neuf ans, et il mourut saintement le jour de Pâques de l'an 1140, qui était le 7 Avril. Sa vie a été écrite aussitôt après sa mort, et dédiée à Alvise évêque d'Arras.

Après le concile de Rheims, le pape demanda au roi son agrément pour fixer son séjour à Auxerre, en attendant que l'empereur fût en état de le rétablir sur son siége. Le roi y consentit avec plaisir, et les évêques et les abbés de France se firent un devoir de fournir libéralement à l'entretien du pape et de la cour romaine pendant cette espèce d'exil. Le pape fut reçu dans toutes les villes où il passa, avec de grandes démonstrations de joie et de respect. Il n'y eut qu'à Noyon, où il essuya quelques insultes. Mais un grand incendie qui consuma peu de temps après presque toute cette ville avec l'église cathédrale, fut regardé comme une vengeance que Dieu tirait de ces outrages. (1)

Cependant Bernard continuait à soutenir par ses écrits et sa parole la cause d'Innocent contre ses nombreux adversaires. Gérard d'Angoulême s'était mis à leur tête en

(1) Hist. de l'Église gall., t. VIII.

Digitized by Google

France. Ce prélat ambitieux, que nous avons vu d'abord reconnaître Innocent, aurait voulut que celui-ci lui conservât sa légation d'Aquitaine; mais on avait reçu tant de plaintes de sa conduite, que le nouveau pape ne jugea pas à propos de lui continuer cette importante commission. Gérard fut si outré de ce refus, qu'il s'adressa aussitôt à l'antipape Anaclet, lequel le confirma volontiers dans sa légation, pour gagner un prélat qui pouvait lui rendre de grands services en France. Gérard ne suivit que trop fidèlement les conseils que lui suggéra son dépit contre Innocent. Il n'est sorte d'intrigues qu'il n'ourdit pour entrainer dans sa révolte les évêques et le duc d'Aquitaine. Soutenu par ce prince, il osait tout. Mais Dieu avait suscité St. Bernard pour briser ses trames. On peut voir dans l'Histoire de l'Église gallicane, les lettres nombreuses qu'il écrivit à ce sujet aux princes, aux évêques et aux abbés. Ce sont des chefs-d'œuvre d'éloquence dignes des premiers pères de l'Église. Il insiste surtout sur l'unanimité du monde catholique, contre lequel, dit-il, quelques factieux ne craignent pas de s'incrire en faux. Ils demandent un jugement, ajoute-t-il, quand Dieu lui-même a prononcé.

Sur la fin de l'année 1132, Innocent reprit la route d'Italie, où l'empereur Lothaire avait promis de se rendre avec une bonne armée, pour chasser Pierre de Léon. Il fut accompagné par St. Bernard et par un grand nombre d'abbés et d'évêques de France. L'empereur le conduisit en effet à Rome et le mit en possession du palais et de l'église de Latran, où il reçut la couronne impériale des mains de sa sainteté. Mais comme l'empire n'était pas moins divisé que l'Église par la faction de Conrad, qui disputait la couronne à Lothaire, le pape eut recours à celui dont il avait éprouvé tant de fois la sagesse et l'autorité. Il envoya St. Bernard en Allemagne, où ce saint abbé vint à bout de réconcilier les deux princes concurrents, en obligeant Conrad de se désister.

Digitized by Google

Cependant le pape Innocent ne put se maintenir longtemps à Rome, où la faction de l'antipape Anaclet était trop puissante. Il se retira de nouveau à Pise, où il convoqua un nombreux concile pour le 30 Mai 1134. Il ne manqua pas d'y inviter les évêques de France, dont il avait connu l'attachement pour sa personne et le zèle pour les intérêts de l'Église. Mais le roi Louis le Gros qui avait alors quelque mécontentement du pape, prit la résolution d'empêcher les prélats de son royaume de se rendre à Pise pour le concile. St. Bernard, en ayant eu avis, lui écrivit la lettre suivante pour le détourner de ce dessein:

« Les rois et les royaumes, lui dit-il, ne conservent » leur splendeur et leurs droits, qu'autant qu'ils sont » subordonnés à la puissance de Dieu et aux dispositions » de sa Providence. Pourquoi donc vous mettre en co- » lère contre l'élu de Dieu, contre celui que vous avez » reçu, que vous avez reconnu pour votre père, et » que vous avez choisi pour le Samuël du prince » votre fils, auquel il a donné l'onction royale? Ce n'est » point contre des étrangers, c'est contre vous même et » contre vos propres sujets que s'arme votre indignation. » On assemble un concile : quel préjudice cela peut-il » faire aux droits de votre couronne et au bien de votre » état? Au contraire, on y fera à l'Église assemblée l'é- » loge de votre zèle ; on y publiera que le roi de France » est le premier ou un des premiers d'entre les princes, » qui ait eu le courage de prendre la défense de l'Église, » sa mère : on vous en rendra mille actions de grâces, » et des milliers de saints y prieront pour vous et pour » votre maison.

» Pour peu qu'on soit sensible aux maux de l'Église, » notre mère; on ne peut disconvenir que si jamais un » concile a été nécessaire, c'est dans le temps où nous » sommes. Mais, dit-on, les chaleurs sont trop grandes. » Nos corps sont-ils donc de glace? Ne sont-ce pas plutôt » nos cœurs qui sont glacés? Pour moi, qui suis un des

Digitized by Google

» derniers de vos sujets ; mais un de ceux qui vous sont » le plus attachés, j'ose vous dire qu'il ne vous convient » nullement d'empêcher un si grand bien... Au reste, s'il » est émané du St. Siége quelque décret qui vous ait de- » plu, ceux de vos fidèles sujets qui assisteront au con- » cile, travailleront à le faire révoquer ou modifier d'une » manière convenable : c'est à quoi je m'emploierai vo- » lontiers, si j'ai quelque pouvoir.

Le roi permit aux évêques de France de se rendre au concile de Pise. Les archevêques de Rheims, de Sens, de Bourges, de Rouen, et d'Embrun, s'y trouvèrent avec plusieurs évêques et un grand nombre d'abbés, à la tête desquels était St. Bernard, et Pierre le Vénérable. On ignore le détail de ce qui se passa à ce concile, parce que nous n'en avons pas les actes. On sait seulement qu'on y excommunia l'antipape Anaclet, et qu'on déposa tous ses fauteurs. Alexandre évêque de Liége avait été accusé de simonie, et cité pour ce sujet au concile de Pise. Comme il ne comparut point, on y prononça contre lui la sentence d'excommunication. Il fut si frappé de cette nouvelle, qu'il tomba malade en l'apprenant, et mourut le même jour. Il eut cependant le temps de se confesser et de recevoir le St. Viatique ; et il promit même que s'il en revenait, il se ferait moine à St.-Gilles.

Bernard s'était attiré tant d'estime au concile de Pise, que les évêques, les abbés et les seigneurs les plus distingués s'estimaient heureux, quand ils pouvaient avoir quelque conférence avec lui ; et l'on voyait souvent plusieurs prélats attendre longtemps à sa porte, que ceux qui lui parlaient, fussent sortis. Il était en effet le refuge de tous les malheureux.

Les habitants de Milan, qui avaient été excommuniés pour avoir pris le parti d'Anaclet, s'étaient adressés à St. Bernard, pour recouvrer par son moyen les bonnes grâces du pape Innocent, et ils avaient envoyé une députation au saint abbé pour le conjurer de venir lui-

Digitized by Google

même à Milan. Bernard s'était mis en chemin avec les députés, lorsqu'ayant appris que le concile de Pise était sur le point de se tenir, il manda aux citoyens de Milan qu'incontinent après l'assemblée, il irait travailler à leur réconciliation. Il tint parole, et après le concile, il se rendit à Milan avec Gui de Pise et Matthieu d'Albane, que le pape lui donna pour collègues de sa légation. St. Bernard souhaita qu'on y joignit aussi Geoffroi évêque de Chartres, qui était au concile de Pise, et dont il avait connu la prudence en plusieurs occasions : à quoi les cardinaux consentirent. Les habitants de Milan, ayant appris l'arrivée des légats, sortirent de la ville, et allèrent plus de deux lieues au devant d'eux. C'était surtout St. Bernard qui était l'objet de leur vénération. Ils se prosternaient malgré lui à ses pieds pour les lui baiser, et ils arrachaient les poils de ses vêtements, ou en coupaient quelques morceaux pour s'en servir de remède contre les maladies. Comme chacun s'empressait de voir ce saint abbé, il eut bien de la peine à fendre la presse, pour se rendre au logis qui lui avait été préparé.

Bernard et les autres légats ayant conféré avec les principaux citoyens sur le sujet pour lequel ils étaient venus à Milan, les conditions de la réconciliation furent acceptées, et les censures levées. Bernard qui avait été le principal médiateur de cette paix, la confirma par d'éclatants miracles. Comme il faisait un jour sa préparation pour dire la messe, on lui amena dans l'église de St. Ambroise une femme possédée du démon depuis plusieurs années. Il la fit placer dans le sanctuaire, et se tournant vers le peuple, il lui recommanda de prier avec ferveur. Il célébra ensuite la sainte messe, et toutes les fois qu'il faisait le signe de la croix sur l'hostie, il se tournait pour faire le même signe sur la possédée, qui était plus agitée que jamais. Après l'oraison dominicale le saint abbé prenant sur la patène l'hostie consacrée, et la tenant sur la tête de la femme, dit : « Malin esprit, voilà ton

Digitized by Google

» Juge, résiste-lui si tu peux : c'est celui qui sur le point » de souffrir pour nous, a dit : *Voici que le prince du* » *monde va être chassé.* C'est ici le corps qui a été » formé dans le sein d'une Vierge, qui a été étendu sur la » croix, et qui est ressuscité. Je te commande par l'auto- » rité de cette Majesté, de sortir du corps de cette ser- » vante de Dieu. » Malgré cet ordre, le démon tour- menta encore un moment cette femme avec plus de cruauté : mais le saint abbé étant retourné à l'autel, la possédée fut entièrement délivrée dans le temps qu'il donna la paix au diacre pour la donner aux assistants.

Ce miracle et plusieurs autres excitèrent tellement la pieuse curiosité du peuple de Milan pour voir et entendre Bernard, que pendant le séjour qu'il fit en cette ville, les boutiques furent fermées, et les artisans quittèrent leur travail pour avoir la consolation de le voir. La chose alla si loin, que le saint abbé craignant d'être accablé par la foule, n'osait plus sortir. Il se montrait à la fenêtre de son appartement, et de là il donnait sa bénédiction à ceux qui étaient dans la rue. Ils apportaient avec eux des pains qu'ils le priaient de bénir, et qu'ils gardaient ensuite comme des reliques.

Il y avait parmi cette foule de peuple un homme de la campagne qui avait apporté un jeune enfant possédé du démon. Mais au moment que Bernard fit le signe de la croix sur le peuple, cet enfant se débattit avec tant de violence, qu'il s'échappa des bras de son père, et tomba comme mort à terre. On fit place au malheureux père pour approcher de la maison, et on l'y laissa entrer. Il mit son fils aux pieds de St. Bernard, et lui dit : « Mon » seigneur et mon père, il y a trois ans que cet enfant » est tourmenté par le démon ; et ses agitations re- » doublent toutes les fois qu'on fait sur lui le signe de la » croix, qu'il assiste à la messe, ou qu'on lui lit l'évan- » gile. Je vous conjure par la miséricorde divine d'avoir » pitié de lui et de moi. » Les larmes de ce pauvre

Digitized by Google

homme, et l'état déplorable de son fils firent compassion aux assistants. St. Bernard toucha de son bâton le col de l'enfant, et Gérard frère du saint abbé, qui était avec lui, fit secrètement sur le dos du malade le signe de la croix, pour éprouver si ce qu'on disait était véritable. Aussitôt l'enfant fit de violentes contorsions; et St. Bernard ordonna qu'on le mît sur son lit. Mais il sembla que le démon y fût plus violemment tourmenté, car il jeta l'enfant à terre. St. Bernard l'y fit remettre, et s'étant prosterné en prières, il ordonna qu'on lui fît avaler de l'eau bénite. Il fallut, pour le faire, lui desserrer les dents avec un coin; et dès qu'il en eut avalé quelques gouttes, il fut parfaitement délivré.

Bernard s'étant rendu chez Matthieu évêque d'Albane, pour travailler aux affaires de leur légation, un jeune homme qui avait une main desséchée, vint prier le saint abbé de le guérir. Bernard lui donna sa bénédiction, et lui ordonna de se retirer. Il sortait sans avoir été soulagé, lorsque l'évêque d'Albane le rappela et le présenta à Bernard, intercédant pour lui. Bernard, prenant ce paralytique par la main, invoqua le Seigneur sur lui, et à l'instant il fut guéri. Le bruit de ce miracle assembla une si grande multitude de peuple devant la maison de l'évêque d'Albane, que Bernard ne put sortir, et fut obligé de souper avec l'évêque. Ce prélat donna ordre à son maître d'hôtel de garder avec soin le plat dans lequel le saint abbé avait mangé. Peu de jours après, cet évêque ayant été pris d'une fièvre ardente, se fit apporter ce plat; et après qu'il y eut mangé du pain trempé dans de l'eau, il fut incontinent guéri.

St. Bernard fit plusieurs autres miracles à Milan, qui engagèrent les habitants de cette ville à le presser d'être leur archevêque; mais il refusa constamment cette dignité. Plusieurs autres églises le demandèrent aussi pour leur pasteur. Il répondait qu'il n'était pas à lui, mais à ses frères; et ceux-ci avaient si peur qu'on ne le leur

Digitized by Google

enlevât, qu'ils obtinrent un privilége du pape pour empêcher qu'il ne fût évêque. Les citoyens de Milan, voulant se consoler de son refus, le prièrent d'établir proche de la ville un monastère de son institut. C'est l'origine du monastère qui fut nommé *Cherval, Caravallis.*

Bernard, étant parti de Milan, prit la route de Pavie. Un paysan qui l'était allé chercher à Milan, où il n'était plus, arriva presque aussitôt que lui à Pavie. Il menait avec lui sa femme qui était possédée, et il le conjura de la délivrer. Le démon vomit mille imprécations contre le saint abbé, et disait : *Cet homme qui ne mange que des pourreaux, ne me chassera point.* Bernard ordonna qu'on conduisît cette femme à l'église de St. Syre. Le démon lui insultait, en disant : « Ni le petit Syre, ni le petit Bernard ne » me feront point sortir. » Bernard répondit : « Ce ne » sera ni Syre, ni Bernard, ce sera Jésus-Christ qui te » chassera ; » et en effet, s'étant mis en prières, il chassa le démon au nom de Jésus-Christ. Mais à peine cette femme était-elle rentrée dans sa maison, que le démon rentra dans son corps. Le mari la reconduisit à St. Bernard, lequel, ayant chassé une seconde fois le démon, fit attacher au cou de la femme un papier où il avait écrit : *Esprit malin, je te défends de la part de Jésus-Christ, de toucher désormais à cette femme.*

St. Bernard repassa enfin les Alpes pour revenir en France. Il prit sa route par Besançon, d'où il fut conduit comme en procession jusqu'à Langres. Les moines de Clairvaux allèrent fort loin en procession au devant de lui, et lui témoignèrent avec un saint empressement la joie qu'ils avaient de le revoir après une si longue absence. Il eut lui-même une sensible consolation de trouver que son absence n'avait nui en rien à la régularité et à la ferveur de ses religieux.

Nous ne rapporterons point ici comment Bernard ramena successivement à l'unité catholique le duc d'Aquitaine, Pierre de Pise et l'antipape Grégoire lui-même que

Digitized by Google

les schismatiques avaient choisi après la mort de Pierre de Léon, en 1138 (a). Bernard se trouvait à Rome quand cette élection eut lieu. Grégoire, qu'on revêtit des habits pontificaux, n'était ni assez méchant, ni assez déterminé, pour franchir un pas où il ne se présentait à lui que des crimes et des précipices. Il vint la nuit trouver St. Bernard, lui proposa de se démettre; et sous la conduite du saint, il alla se jeter aux pieds du vrai pape. Le schisme était éteint, l'unité rétablie. La ville éternelle en rendit hommage au saint abbé de Clairvaux, et tout l'univers catholique applaudit également.

Le saint avait à peine fini d'un grand travail, qu'une autre affaire importante réclamait tous ses soins. Nous le voyons s'occuper les années suivantes d'Abailard et d'Arnaud de Bresse, du divorce de Raoul de Vermandois et de la propagation de son ordre. L'an 1140, il va rendre visite au comte Thierry, revenu d'une expédition brillante en Syrie. Il avait assisté à la conquête de Césarée et d'Arcas, et s'était vu forcé de regagner en toute hâte la Flandre, que de puissants ennemis menaçaient de toutes parts. Thierry eut bientôt rétabli le calme dans ses états.

Il travailla de concert avec St. Bernard à obtenir la séparation du diocèse de Tournai de celui de Noyon. Déjà cette affaire avait été traitée sous Pascal II, en 1110, mais le roi de France s'y était fortement opposé, et le pape n'avait osé passer outre. Cependant le chapitre de Tournai ne perdit pas courage; il apportait des raisons si plausibles, entr'autres qu'un grand nombre de personnes mouraient sans avoir reçu le sacrement de confirmation, que le pape consentit enfin à sa demande. Le comte de Flandres et St. Bernard n'influèrent pas peu sur cette décision d'Eugène III.

(a) Voyez l'Histoire de l'Église gallicane, tome VIII. — Ici se termine l'œuvre remarquable du P. Longueval, à laquelle le P. Smet a emprunté tant de passages. Ses continuateurs sont loin de mériter la même confiance que lui.

Digitized by Google

Ce pape, religieux de Clairvaux, et enfant spirituel de St. Bernard, avait en lui une confiance sans bornes. Ce fut sur lui qu'il jeta les yeux pour l'accomplissement du projet qu'il avait conçu de faire secourir le trône chancelant de Jérusalem par tous les princes de la chrétienté. Des députés étaient venus de l'Orient implorer sa pitié. Edesse était au pouvoir de l'infidèle; la ville sainte voyait l'ennemi à ses portes; cependant les princes chrétiens, au lieu de s'unir pour défendre ensemble le tombeau du Sauveur, se déchiraient, ou se plongeaient dans une indigne mollesse. Une assemblée fut tenue à Vezelai, en France, où l'on vit se renouveler l'enthousiasme de la première croisade. Bernard avait parlé; et tous, princes et évêques, nobles et vilains lui répondirent comme à Pierre l'Ermite : Dieu le veut! Dieu le veut! Le roi Louis VII prit la croix, avec les comtes de Flandre, de Toulouse, de Champagne et quantité d'autres seigneurs.

Tant de gens, après eux, vinrent se jeter aux pieds de St. Bernard, et demander des croix, qu'il eut bientôt épuisé ce qu'il en avait apporté. Il ne put répondre à leur empressement qu'en se dépouillant d'une partie de ses habits pour en couper, et en leur permettant de s'en faire eux-mêmes. Toute l'antique Neustrie se remuait. Il fallait réveiller aussi l'Austrasie, ce noble berceau de Charlemagne et de Godefroid. Bernard partit; il passa par la cour de Conrad, semant pour ainsi dire sur ses pas les miracles. Constance, Fribourg, Basle, Shafhouse, Spire, Worms, Crusenach furent témoins des prodige sans nombre, consignés jour par jour dans des monuments irrécusables et constatés juridiquement par des évêques et des abbés dont la bonne foi ne saurait être suspecte à personne (*a*).

(*a*) La relation de ces miracles a été faite par Philippe, archidiacre de Liége, aidé d'Otton, de Francon, d'Alexandre de Cologne, d'Herman, évêque de Constance, d'Eberhard, son chapelain, et des deux abbés Baudouin et Frowin. V^e *Opera. Bern. card Mabillonii editâ. Tom.* 2.

Digitized by Google

Nous nous bornerons à citer quelques-unes des merveilles dont notre patrie fut le théâtre. Bernard, sorti de Cologne, où il avait guéri une multitude innombrable de malades, se dirige vers Maestricht. Sur toute sa route, les infirmes rendus à la santé, ne cessent de répéter : Christ, uns genade! Christ, notre grâce! Ce cri faisait connaître seul de nouveaux prodiges, car il était impossible de les compter. Laissons parler les témoins oculaires.

Vuolkem. « Maestricht était autrefois le siége de l'évê-» ché de Liége, depuis que St. Servais l'y avait trans-» porté de Tongres. Nous passâmes la nuit du mercredi » dans l'église de Notre-Dame. Le lendemain, après la » célébration de la messe, nous conduisimes notre Père » sur une hauteur, pour qu'il pût guérir les malades, » sans être étouffé par la foule. J'étais à côté de lui, j'ai » pu tout voir de mes yeux, tout examiner avec soin : » cinq aveugles recouvrèrent la vue, un sourd entendit, » un muet parla. Un autre sourd reçut encore l'ouïe, » et plusieurs manchots recouvrèrent l'usage des mains.»

Gérard. « Ce même jour, dans notre logis, un enfant » sourd-muet fut présenté à notre saint Père : il ne fit que » le regarder; et l'enfant entendait, il parlait, à la grande » joie de ses parents et de tout le peuple; car on con-» naissait ce petit malheureux dans toute la ville. Pres-» qu'en même temps une femme boiteuse guérie, trois » aveugles rendus à la vue vinrent ajouter à l'allégresse » universelle. »

Philippe. « Le saint s'était arrêté dans l'église de Saint » Servais,... quand on lui amena un boiteux, en lui de-» mandant de vouloir lui imposer les mains. St. Servais, » dit notre Père, trouvera-t-il bon que je sois si hardi » dans sa maison? — Et tous s'étant mis à crier : « Oui! » Oui! » — Hé bien, dit-il, au nom de Jésus-Christ et de » St. Servais, lève-toi, dresse-toi sur tes pieds. » Le ma-» lade se redressa aussitôt au milieu de la foule. Ceci se » passait hier. Aujourd'hui, le nombreux clergé de Liége

Digitized by Google

» s'était réuni dans les appartements de l'évêque pour at-
» tendre notre Père. Parmi eux se trouvait un clerc per-
» clus des jambes et des reins. L'homme de Dieu le tou-
» che et soudain le malade se met à marcher. A cette vue,
» toute l'assemblée s'écria : « Ce sont là tes œuvres, ô
» Christ, c'est ainsi que tu glorifie tes saints! A toi gloire
» et puissance, maintenant, et dans tous les siècles des
» siècles. Ainsi soit-il. »

Gaufride. « Nous avons omis bien des miracles opérés
» sur les terres teutoniques, nous en passerons sous si-
» lence un bien plus grand nombre, maintenant que nous
» voilà venus sur les terres de langue romaine. Nous
» n'avons plus en effet pour nous avertir le cri de *Christ,*
» *una genade!* qui chez les peuples teutons retentissait à
» chaque prodige.

» Le Dimanche, notre saint Père venait de célébrer, à
» l'autel de Marie dans l'église cathédrale de Liége, une
» messe solennelle, quand on lui présenta un enfant boi-
» teux depuis sa naissance; il le bénit, le prit par la main
» et le fit marcher avec lui. Le clergé entonna à l'instant
» le *Te Deum*, mais son chant était étouffé sous les pleurs
» et les sanglots du peuple. Puis un sourd, un boiteux,
» des manchots furent guéris coup sur coup en présence
» de tous. Le lendemain, dans la maison de l'évêque et
» sous ses yeux, un jeune homme recouvrait la vue. Le
» prélat voulut l'interroger : il répondit à tout sans hé-
» siter.... Il fallut chercher une maison plus spacieuse.
» Bientôt elle fut comble. Nous avons compté pour lors
» nous-même cinq aveugles et trois boiteux guéris ins-
» tantanément... C'en est assez de Liége.

» Le Jeudi, nous étions à Gembloux; un enfant boi-
» teux y fut présenté à l'homme de Dieu, et à peine en
» eut-il été béni qu'il se mit à marcher; un autre enfant
» muet à peine béni se mit à parler; deux sourds entendi-
» rent... On bâtissait alors, près de là, un nouveau cou-
» vent, nommé Villers, où notre saint Père avait envoyé

Digitized by Google

» peu de mois auparavant une colonie de moines. Il voulut visiter, ne fût-ce qu'en passant, cette plantation naissante et consoler ses fils exilés. En route, il guérit une » femme boiteuse et deux hommes boiteux, et il rendit » en présence de ses frères la vue à un jeune homme » aveugle. »

L'auteur raconte ensuite des prodiges semblables arrivés à Fontaine-l'évêque, à Binche et à Mons. Là se trouvait une foule innombrable, avec l'évêque de Cambrai et tout son clergé, qui étaient venus à la rencontre du saint.

Il les suivit jusque dans la ville épiscopale. « Il venait » de célébrer la messe dans l'église de St. Jean, continue » Gaufride, quand eut lieu un miracle qui nous étonna » plus que tous les autres. Un enfant aveugle depuis sa » naissance, ayant deux écailles blanches sur les yeux (si » toutefois on peut appeler *yeux* ce qui n'avait ni couleur » ni prunelle, ni vie), ayant reçu l'imposition des mains » bienheureuses de l'homme de Dieu, vit distinctement. » Nous ne pouvions en croire nos propres yeux.

» Ceci se passait le Dimanche. Le lendemain, notre » saint Père célébra le St. Sacrifice dans l'église de Notre-» Dame.... A l'offertoire, comme on s'avançait en foule » pour baiser sa main, un enfant sourd-muet s'approcha. » Il était né dans un village voisin, et beaucoup de spectateurs le connaissaient. Ceux qui l'avaient amené, s'étaient mis à prier l'homme de Dieu de vouloir lui imposer les mains; nous l'en empêchâmes, craignant » qu'il ne fut écrasé par la foule, et nous lui dîmes d'approcher après la messe. Mais le ciel prévint leur attente. » Le pauvre petit malheureux vint comme les autres » baiser la main du saint et passa. Aussitôt un des » soldats de l'évêque s'approcha de l'enfant, et lui dit en » patois : Oz tu? (Entends-tu?) — Et l'enfant répondit in-» continent : Oz tu? — Sourd depuis sa naissance, il ne » pouvait que redire les paroles qu'il entendait pour la

Digitized by Google

» première fois. Alors le soldat lui fit prononcer les noms » de Jésus et de Marie. On s'approche, on l'entend par» ler. Le soldat le lève au dessus de la foule, et l'enfant » la salue. Tout le peuple éclate en transports de joie, et » loue Celui qui donne un tel pouvoir aux hommes... »

Arrêtons-nous, nous n'avons cité qu'un bien petit nombre des prodiges dont la vie de notre Saint fut pleine. Ses biographes attestent tous qu'ils furent innombrables. Ils n'en ont relaté que quelques-uns, et cependant on compte dans leurs écrits jusqu'à 221 aveugles auxquels il rendit la vue; 180 muets à qui il rendit la parole; 126 boiteux auxquels il rendit l'usage des jambes; 124 manchots, 125 paralytiques et soixante autres malades qu'il guérit; enfin onze insensés auxquels il restitua la raison; et trois morts qu'il ressuscita à la vie. A ces prodiges, joignez les conversions des pécheurs les plus obstinés, les miracles de vertus qu'il sut produire partout et particulièrement dans son ordre; ajoutez son incomparable science et sa sainteté plus merveilleuse encore; et vous aurez peine à comprendre que les hérétiques lui aient fait un crime d'une foi si féconde en œuvres et si puissante auprès de Dieu. Ne peut-on pas leur appliquer le proverbe latin : « *A quoi bon attaquer le soleil?* » Bernard soutint la doctrine catholique, il adora Jésus-Christ présent sur nos autels, il aima le pape comme son remplaçant sur la terre, il pria pour les âmes du purgatoire, il propagea la vie religieuse. Sans doute! et loin d'en conclure, comme eux, que ses miracles étaient déplacés et ne faisaient que corroborer une mauvaise cause; nous dirons avec Richard de St. Victor : « *Seigneur, s'il y a erreur, c'est vous qui nous trompez; car ces signes merveilleux, ces miracles éclatants ne peuvent avoir d'autre auteur que vous. Nous ne faisons, ô Dieu, que suivre ce que vos saints nous ont appris; nous tenons leur doctrine que vous avez sanctionnée de votre puissance.* En effet, Bernard n'enseignait que ce qu'avaient enseigné avant lui les Amands et les Remis,

Digitized by Google

les Augustins et les Grégoires, les Basiles et les Chrysostômes, les Hippolytes et les Ignaces, les apôtres et Jésus-Christ lui-même. Il est l'anneau brillant qui rattache notre âge aux premiers temps, à Dieu. Il mourut le 20 août de l'an 1153, et le pape Alexandre III l'inscrivit, en 1174, dans le catalogue des saints.

CHAPITRE XXIII.

De l'an 1153 *à l'an* 1200.

Le bienheureux Frédéric, abbé de Marie-Garde. — Couvents de la Frise. — Evêques schismatiques. — Les Béguines. — Le bienheureux Bernard le pénitent. — St. Gerlac. — St. Drogon. — St. Wahier. — St. Albert de Louvain.

Du temps de S. Bernard, la Frise, qui n'eut pas, comme nos autres provinces, le bonheur de jouir de sa présence, en fut quelque peu dédommagée par les vertus, les miracles et la prédication du bienheureux Frédéric. Il était né à Hallum, à trois mille de Leeuwaerden, de parents nobles, mais peu fortunés. On vit reluire en lui, dès l'âge le plus tendre, une piété extraordinaire et une chasteté angélique. Pour conserver cette vertu, que le moindre souffle ternit, il invoquait souvent la bienheureuse Vierge Marie, saint Jean et sainte Cécile. Elevé à la prêtrise, il aida le curé de Hallum dans ses fonctions; et à sa mort, il fut choisi d'une commune voix pour le remplacer. On n'obtint son consentement qu'à force d'instances et de prières. Une fois pasteur, il ajouta à la prédication journalière de nouvelles pratiques de piété et de nouvelles austérités. Tous les vendredis il jeûnait au pain et à l'eau; et durant le carême, il ne mangeait que deux fois la semaine : le Dimanche et le Jeudi.

On avait alors la coutume en Frise de ne baptiser que la veille de Pâques, les enfants nés pendant le carême. Un jeudi qu'il se préparait à prendre son frugal repas, on vint lui annoncer qu'un de ses enfants était mort à Hallum sans avoir reçu la grâce de la régénération. Effrayé

Digitized by Google

d'une si triste nouvelle, il se lève de table, et attribuant ce malheur à ses péchés, il court à l'église se prosterner devant l'autel de Marie, et la prie avec larmes d'avoir pitié d'une âme qui n'a péri que par sa faute. Puis, il se rend à la maison du petit défunt; et déposant sur lui son étole, il invoque de nouveau la miséricorde du Sauveur, par l'intercession de sa sainte Mère. Soudain l'enfant revient à la vie, reçoit le baptême et ne tarde pas à prendre son essor vers les cieux.

Frédéric bien jeune encore avait perdu son père; il fut longtemps la consolation et le soutien de sa mère; mais celle-ci étant venue à mourir aussi, il célébra ses obsèques avec beaucoup de piété; puis, se tournant vers les assistants : « *Vous autres*, dit-il, *vous avez la coutume d'offrir pour vos parents défunts des biens temporels; je ne puis que vous louer d'une si sainte habitude; mais ce que je possède est trop peu de chose, pour que je me contente de l'offrir, afin de soulager l'âme de ma mère. Je veux me consacrer moi-même à jamais au service de Jésus-Christ et de Marie, sa mère; et je vous prends tous ici pour témoins du vœu que je fais de renoncer désormais à mon propre sens, pour vivre selon la règle de S. Augustin.* Il dit, et partit dès le lendemain pour Utrecht, où il demanda à l'évêque Grégoire la permission de prendre l'habit des chanoines réguliers et d'ériger un couvent de Prémontrés. Le prélat y consentit volontiers. Frédéric se hâta de se rendre au monastère de Marien-Weerd de l'ordre de St. Norbert, et se fit soigneusement instruire de sa règle. Il retourna dans sa patrie, plein d'une ardeur nouvelle. Sa parole éloquente produisit des vocations nombreuses. Le cloître, disait-il, enfermait quelque temps les pécheurs, pour leur ouvrir à jamais le Ciel. Beaucoup de nobles entrèrent dans le couvent de Cîteaux qui venait d'être érigé dans la Frise (*a*); mais Fré-

(*a*) C'était probablement l'abbaye de Claircamp. Elle fut la maison mère de plusieurs couvents de Cîteaux en Frise, entr'autres d'Adwert ou Adewert. C'est dans ce dernier couvent que mourut le bienheureux Richard. (Mol. Nat. SS. 30 Dec.).

Digitized by Google

déric avait une prédilection pour les pauvres. Il assembla quelques jeunes gens de peu de fortune pour faire une nouvelle communauté. Un seigneur vint demander de se réunir à eux. C'était Godescalme de Hallum, qui s'étant rendu coupable d'un meurtre, voulait expier sa faute par la pénitence. Frédéric ne voulut point repousser un pécheur repentant. Godescalme quitta son épouse (de son consentement), abandonna ses enfants, ses armes et son château et se mit sous la direction du saint. Cet exemple amena une quantité d'autres novices à Frédéric. Il jeta, en 1163, les fondements d'une église en l'honneur de la Vierge Marie et de l'apôtre St. Jean, et bâtit autour d'elle un couvent, où il ne tarda point à réunir une nombreuse communauté. Ce couvent se nommait *Marie-Garde*.

Il fallut bientôt en former de nouveaux : tant était grande l'affluence de ceux qui voulaient embrasser la règle de S. Norbert. C'est ce qui donna origine au monastère dit le *Vieux-Couvent*, et à la maison de *Dokkum*, lieu célèbre par le martyre de saint Boniface. Frédéric éleva aussi un couvent de Norbertines, qu'il nomma Bethléem en l'honneur de la Vierge Marie. Cette communauté retraça la charité et la piété de la primitive église, grâce au zèle et aux soins de Frédéric. Il mourut en 1175. Ses funérailles furent honorées des larmes de tout le peuple, qui disait qu'il venait de perdre un père. Un grand nombre de miracles se firent à son tombeau (*a*). On ne saurait les compter, au dire de Sibrand, son biographe, sixième abbé de Marie-Garde.

Le même Sibrand nous a laissé aussi une vie du bienheureux Siard, son prédécesseur dans la charge d'abbé (*b*).

(*a*) Acta SS. tom. 1. Mart. Lors de la réforme, les reliques du B. Frédéric, soustraites à la fureur des iconoclastes, furent transportées à Bonne-Espérance, près de Binche. Les Prémontrés célèbrent la fête du bienheureux Frédéric le 3 Mars.

(*b*) Molanus. Nat. SS. 15 nov. L'abbaye de Marie-Garde fut supprimée en 1561, et ses biens donnés au nouvel évêché de Leeuwaerden.

Digitized by Google

Le douzième siècle, si fécond en vertus, eut aussi ses scandales; quel siècle n'en a pas? La plupart de ceux dont l'église eut à se plaindre alors, provinrent de la pression que le pouvoir impérial prétendait exercer sur l'élection des souverains Pontifes. A la mort d'Adrien en 1159, les cardinaux avaient choisi d'une voix presqu'unanime Roland, qui prit le nom d'Alexandre III. Trois membres du sacré collége, sûrs de l'appui de l'empereur Frédéric, ne craignirent pas de lui opposer un d'entr'eux nommé Octavien, qu'ils décorèrent du nom de Victor III. Ils ne surent obtenir qu'à grand'peine, un évêque pour l'ordonner. Cependant Frédéric, comme s'il y avait lieu de douter, appela la cause devant son tribunal. Il assiégeait pour lors Milan, et ordonna qu'on se réunit en concile à Pavie pour décider la question. Peu d'évêques répondirent à sa convocation. Ce petit nombre de prélats ne craignit pas pourtant de donner gain de cause à l'antipape. Parmi les prévaricateurs se trouvait un évêque de Liége, Henri II, esclave servile de l'ambition de Frédéric. L'Angleterre et la France se levèrent, comme un seul homme, pour protester contre cette décision schismatique. Des conciles nombreux anathématisèrent le conciliabule de Pavie. Alexandre lui-même, échappé des mains de Frédéric, vint présider ceux de Montpellier et de Tours, où il fut unanimement reconnu pour pape légitime. Les rois de France et d'Angleterre se firent un honneur de tenir les brides de son cheval; et l'orgueilleux Frédéric lui-même se vit enfin forcé de lui rendre hommage (1177). A la mort d'Octavien, les schismatiques avaient voulu lui donner un successeur dans la personne de Gui de Crême, qu'ils nommèrent Pascal III. Mais ce fantôme de pape inspira tant de mépris aux factieux de Rome eux-mêmes, qu'il rappelèrent à l'envi le Pontife véritable.

Cependant un schismatique Alexandre II, avait succédé, sur le siége de S. Lambert, au schismatique Henri II (1165). Sous ces indignes pasteurs, l'église de Liége n'avait pu

Digitized by Google

manquer de souffrir beaucoup. Aussi Raoul, qui succéda en 1168 à l'évêque Alexandre (a), la trouva-t-il dans un déplorable état. Loin d'y porter remède, il l'aggravait par sa négligence. La simonie et l'incontinence infectaient le sanctuaire ; quand Dieu suscita un homme selon son cœur, pour réveiller les consciences endormies. Lambert, surnommé *le bègue*, à cause d'un défaut de langue, se mit à invectiver contre les désordres, avec une ardeur qui ne tarda point à lui susciter des prosélytes et des ennemis. Le peuple se laissa aisément persuader par cette parole libre de tout respect humain, et pleine d'une sainte hardiesse. Mais les coupables, blessés au vif, éclatèrent en murmures.

« De quel front cet ignare se donnait-il à lui-même le droit et la mission de prêcher? » — Plainte en est portée à l'évêque, qui fait saisir l'importun zélateur. Comme on le traînait hors de l'église Ste-Marie et S. Lambert, en le maltraitant de coups; l'homme de Dieu, tournant les yeux vers l'autel de la Vierge : « Hélas! hélas! soupira-t-il, » ils ne sont pas loin, les jours où des animaux im- » mondes fouleront ce sol sacré. » Raoul, pour contenter son clergé, fit enfermer Lambert au château de Revogne. Tandis que le captif s'y occupait de la traduction des *Actes des Apôtres*, on dit qu'il reçut la visite de S. Paul, qu'il honorait d'une façon toute spéciale; et ce grand apôtre n'aurait pas dédaigné de lui expliquer certains passages difficiles. Quoiqu'il en soit, le peuple, le regardant comme un martyr, se mit à parler tout haut contre ses oppresseurs. L'évêque trouva bon de le faire partir pour Rome, où il avait eu soin de le dépeindre à l'avance comme un insensé et un brouillon.

Alexandre III, héritier de toute la perspicacité et de toute la fermeté d'âme de Grégoire VII, n'était pas homme à se laisser surprendre. Il renvoya Lambert à Liége avec d'amples pouvoirs de prêcher; mais le saint prêtre ne re-

(a) Celui-ci était mort de la peste, dans les armées de l'empereur.

Digitized by Google

vint sur le théatre de son zèle que pour y mourir. Sa sainte entreprise ne devait pas expirer avec lui; le pape envoya, peu de temps après, à Liége, Henri d'Albane, son légat; et sa parole y fut si efficace que tous les simoniaques vinrent se jéter à ses pieds pour renoncer à leurs bénéfices. Un grand nombre d'entr'eux, l'évêque Raoul en tête, firent le pèlerinage de Jérusalem.

Cependant la prédiction de Lambert s'était vérifiée; le feu ayant pris à la cathédrale et au palais des évêques, avait changé le sanctuaire de Dieu en un amas de ruines informes. Le peuple ne douta plus de la sainteté de son prédicateur, et courut en foule honorer son tombeau dans l'église de St. Cristophe. Cette église, nous assure la grande chronique belge, avait été construite par ses soins; et c'est là, d'après l'opinion d'un grand nombre d'écrivains, qu'il institua la première maison de Béguines. Ils pensent que le nom de *Béguine* vient du surnom de *Bègue* que portait leur fondateur. Nous avons des raisons d'en douter; mais avant de les exposer, qu'on nous permette de dire un mot d'une institution dont notre patrie peut à bon droit se glorifier.

Voici le beau témoignage que lui rendait, en 1651, l'évêque d'Anvers, Malderus (Van Malderen): « L'Institut » des béguines est pieux; et quoiqu'il ne puisse être » nommé ordre religieux, il est cependant un noviciat de » cet état plus parfait. Les personnes du sexe qui désirent se consacrer à Dieu, y vivent bien et d'une manière qui convient au caractère de la nation belge. Ce » peuple, en effet, est ami de la liberté, et préfère être » guidé plutôt que forcé. Quoiqu'il soit plus méritoire de » se dévouer au Seigneur par les vœux solennels de chasteté, d'obéissance et de pauvreté; on trouve toutefois » en Belgique bien des femmes pieuses qui aiment mieux » donner que promettre, garder une perpétuelle chasteté » que la vouer, obéir que promettre l'obéissance. Ces » personnes recherchent la pauvreté dans l'usage très-

Digitized by Google

» modéré de leurs moyens; elles n'abandonnent pas tout, » afin d'employer leur superflu à soulager les pauvres de » Jésus-Christ; enfin, elles ne se renferment pas dans un » cloître, mais elles compensent en quelque sorte le prix » de la clôture perpétuelle par ce libre esclavage qui les » retient tous les jours dans les liens de l'obéissance. »

L'évêque de Bois-le-Duc, Michel Ophovius, disait à son tour : « Du temps que j'étais provincial des Dominicains, » j'ai eu l'occasion de visiter la plupart des villes de la » Belgique, et partout.... j'ai trouvé l'institut des Béguines fort estimé, regardé comme très-utile à l'Église et » soutenu de l'approbation de tous les ecclésiastiques et » de tous les séculiers. Le Béguinage est un asile pour » les jeunes personnes qui ne se sentent pas la force » d'embrasser les rigueurs de la vie monastique; il est » pour les pauvres un soulagement; pour les veuves, un » port tranquille. Les personnes pieuses y trouvent de » quoi entretenir leur dévotion, par des exercices journaliers de piété et par la récitation des saints offices; les » âmes plus parfaites s'approchent fréquemment du saint » sacrement des autels; on y vit dans la liberté sans être » libre, dans la pauvreté sans être pauvre, vu que toutes » y ont un ameublement uniforme, simple et décent. On » en voit qui habitent deux, trois, quatre ensemble, » comme dans les communautés; et soit seules, soit ensemble, elles sont unies des liens d'une charité parfaite. Jamais homme ne passe la nuit dans leur enceinte; jamais béguine n'en sort ou ne sort de la ville, sans la » permission des supérieurs. C'est une alliance de choses » en apparence disparates : du repos avec le soin d'une » honnête subsistance, de la recollection unie à la conversation, de la liberté et de l'obéissance, de la multitude et de l'union, de Marthe et de Marie, d'une vie » commune et de la plus grande austérité. »

A ces éloges il faut joindre ceux des Universités de Louvain et de Douai : « L'institut des Béguines, disent

Digitized by Google

» les docteurs illustres qui ont soussigné l'acte, connu » de tous les Belges, reçoit de pieuses filles à qui leur » santé, leur fortune, leurs relations de famille ou leurs » inclinations ne permettent pas de s'engager dans la » vie du cloître; elles vivent à la fois ensemble et sépa- » rées, occupées tous les jours du service divin, récitant » ici les heures canoniques, là l'office de la Vierge. Dans » tous les besoins de l'Église, comme aussi dans ceux de » l'État, elles implorent la miséricorde du ciel par des » prières publiques. Quelques-unes d'entr'elles appren- » nent aux petites filles à lire, à écrire; les forment aux » travaux manuels propres à leur sexe, et surtout à la » piété et à la vertu. Les plus riches, tout en vivant de » leurs revenus, ne laissent pas que d'y joindre le tra- » vail, distribuant avec libéralité leur superflu à leurs » parents, aux pauvres, à la communauté. Jamais elles » ne sont à charge à l'État. Leur habit simple et mo- » deste n'a rien que de propre et de décent. Les statuts » des évêques forment leur règle, et déterminent le » sens de leurs vœux, restreints d'ordinaire quant au » temps et au lieu. »

C'en est assez sur le genre de vie des Béguines; on est unanime à constater leur piété, leur utilité, les sympathies qu'elles trouvent dans le caractère belge. Mais les opinions sont singulièrement partagées quant à leur origine. Déjà nous avons dit qu'il en est qui ne les font remonter que jusqu'à Lambert le Bègue : d'autres, et nous sommes de ce nombre, les croient d'une date antérieure.

Égide ou Gilles, moine d'Orval, qui peut avoir connu Lambert, dit, dans sa chronique *des évêques de Liége*, écrite vers l'an 1230, *que c'est par suite du surnom de Lambert qu'on a nommé en français* BÉGUINES, *les femmes et les filles qui se proposaient de vivre dans la chasteté, parce qu'il fut le premier qui leur fit comprendre le prix de cette vertu, par ses paroles et par ses exemples*. Ce texte, qui est fondamental et que Fanius, Lumnius, Placentius, Thierry de

Digitized by Google

Grâce, Matthieu Loncin, et la chronique belge semblent n'avoir fait que reproduire, fournirait sans doute une preuve sans réplique, si nous ne trouvions des monuments antérieurs à Lambert dans lesquels il est fait mention de Béguines et de Béguinages. Or, nous avons sous la main un diplôme de l'an 1065, dont nous croyons l'authenticité indubitable, et qui prouve qu'il y avait déjà en ce temps-là des béguines à Vilvorde. En voici la teneur :

« A tous ceux qui verront l'écrit présent, nous maî-» tresse et tout le couvent des Béghines de la Consolation » de la Bienheureuse Marie près Filforde, faisons savoir » ici.... que notre cour (curia) est tenue de fournir aux » béghines pauvres y résidant, deux boisseaux de seigle » à solder et à délivrer à perpétuité, le jour de Noël. Et » sera le dit seigle perçu par celle à qui est confié le » soin des Béghines pauvres; laquelle le recevra de ce-» lui qui soigne les affaires temporelles de la susdite » cour; et insistera pour que la dette susmentionnée soit » payée au temps indiqué. Quant à la manière d'en dis-» poser, quelle qu'elle soit, elle ne le fera que d'après le » conseil des curés et des grandes Dames, comme il » semblera le mieux pour l'usage des Béghines pauvres; » le tout à la condition que notre (sœur) Marguerite Bé-» ghine, dite de Walmersele, aura l'usufruit dudit seigle » sa vie durant, et qu'à sa mort, le même seigle sera tout » entier au profit des Béghines pauvres; sans que per-» sonne à l'avenir puisse faire valoir sur icelui un droit » quelconque. En foi et confirmation de quoi, nous » avons muni les présentes du seing de notre cour. Donné » l'an de notre Seigneur MLXV, au mois de décem-» bre (1). »

Cette preuve n'est pas la seule qu'on pourrait apporter

(1) Cette charte, dont l'auteur de la monographie de Notre-Dame de Consolation de Vilvorde a reproduit le fac-simile, est regardée comme apocryphe par des hommes entendus, contrairement à l'opinion du P. Smet, de Puteanus, de Ryckel, de Henriquez, de Lancolit, etc. etc.

Digitized by Google

pour revendiquer à l'établissement des *Béghines* une date antérieure à la fondation de la maison de St. Cristophe à Liége. Mais ici se présente la question : s'il suit de là que Ste. Begge a été l'institutrice des Béghines. Le couvent qu'elle fonda dans le village d'Andennes, était certainement une communauté de vraies religieuses, liées par des vœux perpétuels, aussi bien que celles de Nivelles, d'où elles furent tirées (1 vol.). Et nous ne trouvons pas dans l'histoire que Ste. Begge ait élevé une autre congrégation, dont les vœux ne fussent que temporaires.

Mais rien n'empêche de croire que les premières Béghines, celles de Vilvorde entr'autres, aient pris de la règle d'Andennes ce qui convenait à leur manière de vivre, et qu'elles se soient choisi Ste. Begge comme patronne, pour l'imiter sinon dans toute la perfection de son renoncement, du moins autant que leur vocation le leur permettait. Au moins n'y a-t-il rien qui prouve que leur nom ne vient point de la Sainte qu'elles regardent comme leur modèle.

Ajoutons que, tout en ôtant à Lambert le Bègue l'honneur de les avoir établies le premier, nous ne prétendons pas qu'il n'ait grandement contribué à faire connaître et à propager leur institut dans le diocèse de Liége (1). Urbain IV, archidiacre de Liége avant sa promotion au Souverain Pontificat, écrivit lui-même pour les Béghines de cette église, une règle que l'évêque de Liége Robert prescrivit comme obligatoire. Son successeur, Henri de Gueldre, ordonna, l'an 1266, que cette règle serait lue

(1) M. Hallman a traité fort cavalièrement les trois diplômes de Vilvorde. On peut voir dans le Journal historique de Liége, tom. 10, p. 460 et 485, que le docteur allemand eût mieux fait d'être plus modeste : sa critique, aussi bien que son érudition, laisse beaucoup à désirer. Disons encore en faveur de l'opinion du P. Smet, que des auteurs qui ont examiné à fond la question de l'origine des Béguines, pensent qu'on pourrait à la rigueur douter si les communautés que rassembla Lambert le Bègue, n'étaient pas toutes différentes des Béghines proprement dites ; et n'avaient pas plutôt quelqu'analogie avec les Béguards et les coquines, dont le nom était loin d'avoir à l'origine la signification qu'il porte de nos jours avec lui.

Digitized by Google

fréquemment dans les communautés de Béguines. « Cette » sainte institution, ajoute-t-il, de vierges et de ma» trones, qu'on nomme Béguines, qui, semblable à la vi» gne du Seigneur, étend ses branches partout, est digne » de toute estime; et ses enfants brillent, comme des fa» naux, au milieu des ténèbres de ce siècle, pour servir » de guide à tous les fidèles. » Comment, après cela, Van Espen a-t-il pu dire que les Béguines n'eurent point de règle particulière avant le quatorzième siècle, et que jusque-là elles n'avaient, comme les personnes dévotes, d'autre direction que celle de leurs confesseurs ou de leurs maîtresses?

Thomas de Cantimpré, contemporain d'Égide d'Orval, assure que déjà de son temps, les Béguines étaient répandues par tout l'univers; que St. Louis, édifié de leurs vertus, en avait appelé un grand nombre à Paris, et que Philippe de Monmiral avait établi plusieurs Béguinages, où plus de cinq mille personnes s'étaient consacrées à Dieu.

Beaucoup de Pontifes et de Souverains ont également comblé ce saint institut d'éloges.

Pendant qu'il se propageait dans nos contrées, les ordres religieux continuaient à se développer, et l'exemple d'illustres Saints et de généreux Martyrs leur donnaient chaque jour un nouvel éclat.

A Saint-Bertin mourait, en 1183, le bienheureux Bernard, nommé *le pénitent*, à cause de ses austérités effrayantes. Il était né à Maguelone, et avait vécu d'abord dans le désordre. Lors de sa conversion, son évêque lui imposa une pénitence de sept ans.

Bernard les avait passés en pèlerinages pieux. Trois fois, il était allé au tombeau du Sauveur. Enfin, il s'était arrêté à St. Bertin, dans le dessein d'y passer le reste de ses jours. Il faisait tous les ans quatre carêmes, et ne mangeait que trois fois la semaine. Il dormait sur des pierres, priait presque toujours debout et marchait pieds nus,

Digitized by Google

portant sur son corps un rude cilice et des chaines de fer.

Un autre pénitent édifiait également Valkenborg, près de Maestricht. C'était un seigneur nommé Gerlac, qui s'était adonné dans sa jeunesse à toute la fougue de ses mauvais penchants. La mort subite de son épouse lui ouvrit les yeux sur la vanité de ce monde. Il distribua ses biens en œuvres pies, et se rendit à Rome pour confesser ses péchés au pape Adrien. Il lui demanda une pénitence proportionnée à ses méfaits. Adrien l'envoya servir durant sept ans dans les hôpitaux de Jérusalem. Cette pénitence achevée, Gerlac revint dans sa patrie, où il se choisit pour demeure un chêne creux et solitaire. Il l'habita de longues années, couvert d'un habit de crin et ne mangeant que du pain d'avoine mêlé de cendres. La nuit, il se rendait à Maestricht, pour assister au chant des Matines dans l'église de St. Servais. Cette vie extraordinaire lui suscita des contradicteurs. On prétendait que sous son chêne se trouvaient des trésors, et un jour qu'il était absent, on l'abattit. L'évêque ordonna de lui construire une cellule. Le saint la fit faire si petite, qu'elle ne valait guère mieux que l'arbre qu'il habitait d'abord. C'était un tombeau plutôt qu'une habitation. Il y mourut l'an 1170, et le martyrologe romain fait mention de lui le 5 Janvier, en ces termes : *A Valkenborg, l'heureux passage de St. Gerlac, qui de chef de milice devint un saint confesseur.*

Valenciennes voyait aussi près de ses murs, vers le même temps, un ermite pénitent, St. Drogon, dont la fête se célèbre le 16 Avril (*a*).

Outre ces confesseurs, la Belgique eut des martyrs au douzième siècle. St. Walhier, né à Bovin sur la Meuse et nommé à la cure d'Ohain, alla, en sa qualité d'archiprêtre ou de doyen, visiter un de ses confrères, dont la vie relâchée scandalisait la paroisse d'Haster. Il lui fit des re-

(*a*) Mol. Act. SS. Belg.

Digitized by Google

proches sur sa conduite : celui-ci en fut profondément irrité, et, comme il passait la Meuse avec le saint, il se saisit d'un câble, avec lequel il l'assomma (1190). Son corps fut enterré dans l'église de St. Martin d'Ohain, et il s'opéra à son tombeau un grand nombre de miracles. On l'honore le 23 Juin (*a*).

Un martyre plus célèbre encore, celui de S. Albert de Louvain, frère du duc de Brabant Henri I, eut lieu deux ans après, dans les environs de Rheims. Albert était archidiacre des Campines, quand il fut appelé au siége épiscopal de Liége, par la voix presqu'unanime du chapitre de S. Lambert.

L'empereur Henri VI (1), sous prétexte que le choix était douteux, s'attribua le droit de nommer lui-même un évêque, et voulut imposer à l'église de Liége un certain Lothaire de Hoostade, qui lui avait, dit-on, glissé sous main trois mille marcs d'argent. Albert en appela au saint siége. Lothaire ne s'en soucia guère : fier de la protection de l'empereur, il s'empara de vive force de la ville et du diocèse de Liége, et se fit reconnaître pour pasteur par un grand nombre d'âmes faibles ou timides. Cependant Albert était parti pour Rome, sous les livrées d'un domestique : car les routes étaient occupées par des émissaires de Henri, chargés de l'arrêter. Il parvint heureusement jusque près de Célestin III. Ce pape le reçut avec beaucoup de tendresse, et, après avoir examiné son élection, la déclara valide. Les vertus d'Albert l'engagèrent même à lui conférer le cardinalat; et à son départ, il lui remit des lettres, qui déclaraient qu'il pouvait recevoir son ordination soit de l'archevêque de Cologne, soit de celui de Rheims. Cette précaution était sage. Albert essaya vainement de se faire sacrer par le primat de son église ; il dut recourir à celui de Rheims, qui se fit une joie d'imposer les mains à un si digne pasteur (1192).

(*a*) Ibidem.

(1) Son père Frédéric venait de périr dans les eaux du Cydne. (1190).

Digitized by Google

Le malheur ou plutôt la Providence voulut que l'archevêque fût forcé presqu'immédiatement après, de s'éloigner de la ville; en sorte qu'Albert se trouva dépourvu de tout appui. Son frère Henri lui-même n'osait plus s'intéresser à sa cause, depuis que l'empereur l'avait menacé de mort s'il communiquait encore avec lui. Sans soutien, sans ami, Albert se trouva dans un dénuement voisin de la pauvreté. Il supporta cet abandon sans se plaindre. Ses ennemis en profitèrent pour consommer leurs coupables projets. Trois seigneurs allemands vinrent le trouver à Rheims, feignant de vouloir se soustraire aux poursuites de l'empereur, qui leur en voulait parce qu'ils s'étaient montrés dévoués à leur évêque légitime. Il les accueillit amicalement. Les traitres mangeaient à sa table, l'accompagnaient à la promenade et semblaient ne plus songer qu'à lui rendre son exil plus supportable. Le 24 Novembre, l'évêque les invita à le suivre à l'abbaye de S. Remy, où il voulait passer la journée. Les scélérats ne demandaient pas mieux. Albert se mit en route avec Siger, chanoine de Liége, son fidèle ami, et Olivier, un de ses hommes d'armes. Les écuyers des meurtriers se distribuèrent de façon à se trouver deux à côté d'Olivier, et deux à côté de Siger. Deux assassins marchaient également à côté d'Albert, et le troisième le précédait de quelques pas. Déjà le jour tombait : Siger en fit la remarque et proposa de retourner. C'était le moment convenu. Les meurtriers firent un signe ; aussitôt les deux écuyers d'Olivier se précipitent sur lui, le percent de coups et le jettent demi-mort de son cheval, qu'ils tuent sous lui. Les compagnons de Siger le saisissent pour l'empêcher de bouger. Albert n'eut que le temps de se retourner pour voir la cause du bruit. Au même instant, un des meurtriers lui décharge un coup d'épée si violent sur la tête que la cervelle en jaillit. Il tomba dans son sang, sans même exhaler un soupir. Il n'était plus. Les assassins cependant sautent de cheval et déchirent son cadavre de coups de

Digitized by Google

poignard et de couteau. Puis, ils fuient bride abattue, amenant avec eux le cheval tout sanglant d'Albert, comme un trophée. Ils courent toute la nuit; ils courent encore le jour suivant, et ne s'arrêtent que quand ils ont montré à Henri leurs lames teintes du sang d'un martyr (1). Le lendemain, on reportait à Rheims le corps meurtri d'Albert, au milieu des pleurs de tout le peuple et des gémissements de ses amis. Son tombeau y fut longtemps en vénération, et il s'y opéra un grand nombre de miracles. Le martyrologe romain mentionne sa fête, le 24 Novembre : *A Rheims, St. Albert évêque de Liége, et martyr, mort pour la défense des libertés de l'Église.*

La vengeance du Ciel atteignit ses meurtriers : ils périrent misérablement; l'intrus Lothaire fut chassé du siége qu'il avait usurpé; et Henri VI ne recueillit de son crime d'autre fruit qu'une honte ineffaçable.

L'Église se régénérait, comme aux premiers temps, dans le sang de ses pasteurs (2).

(1) Ces détails sont tirés de l'intéressante biographie d'Albert de Louvain, publiée par M. le chanoine David, professeur d'histoire à l'Université catholique.

(2) Vers la même époque, un illustre évêque de Cantorbery, St. Thomas était venu chercher sur le sol toujours hospitalier de la Belgique, un asile contre la colère de Henri II, roi d'Angleterre. On conserve encore à Marchiennes, à Anchin et à Courtrai les habits pontificaux dont il se servit. Il eut, comme Albert, la gloire de sceller de son sang la cause de l'indépendance de l'Église. (1170).

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

De l'an 1200 à l'an 1240.

Baudouin IX, empereur de Constantinople. — Reliques. — Nouveaux couvents. Ordres de la Sainte Trinité, de S. Dominique et de S. François. — La bienheureuse Marie d'Oignies. — Ste. Christine la merveilleuse, et Ste. Lutgarde.

Jérusalem venait de retomber au pouvoir des infidèles: Saladin, le plus terrible émir que les chrétiens eussent eu à combattre jusque-là, s'en était emparé avec ses Mamelucks, le second jour d'Octobre de l'an 1187; St. Jean d'Acre, Bérée, Sidon, tout avait cédé. A cette nouvelle, Urbain III mourut de douleur; l'Occident se réveilla : Philippe Auguste, Richard Cœur-de-Lion, Jacques d'Avesne, Philippe d'Alsace partirent pour venger la cité sainte. Les deux derniers y trouvèrent la mort; Richard n'en revint que pour être retenu captif par le meurtrier d'Albert, Henri VI; Philippe Auguste en profita seul, pour susciter des embarras au comté de Flandre, que Philippe d'Alsace avait laissé sans héritier mâle; mais ses prétentions rencontrèrent de vigoureux ennemis dans la maison de Hainaut : Baudouin IX surtout défendit son patrimoine avec une bravoure digne d'une si belle cause. Comme Robert II, après s'être distingué dans une lutte nationale contre les usurpations du roi de France, il devait se couvrir en Orient d'une gloire immortelle.

Foulques de Neuilly, se rappelant sans doute que c'était dans notre patrie que Pierre l'Ermite et S. Bernard avaient autrefois recruté les plus braves champions des

Digitized by Google

guerres sacrées, vint en 1199, y prêcher une nouvelle croisade, de la part du grand pape Innocent III. Baudouin se hâta de prendre la croix. Cette cérémonie se fit avec une grande pompe le 23 Février 1200, dans l'église de saint Donat à Bruges, près du tombeau de l'illustre martyr Charles-le-Bon. Les deux frères du comte, Eustache et Henri, s'engagèrent à le suivre; et son épouse elle-même, Marie de Champagne, ne voulut pas rester en arrière. Il fallut accéder à ses désirs. Toute la noblesse du Hainaut et des Flandres se laissa entraîner par de si nobles exemples. On s'embarqua sur les vaisseaux de Venise, en 1202. Nous ne redirons pas comment cette expédition, au lieu de sauver Jérusalem, assura au comte de Flandre la couronne précaire de Bysance, et à ses compagnons la plupart des principautés de la Grèce. Baudouin, fait prisonnier par les Bulgares, périt peu après son couronnement; il laissait deux filles, Jeanne et Marguerite, héritières de sa piété, mais aussi de son malheur. Nous aurons bientôt l'occasion de citer les nombreuses fondations de cette noble famille. Henri, empereur de Constantinople, depuis la triste mort de son frère Baudouin, envoya à Philippe de Namur, tuteur des deux jeunes comtesses, un grand nombre de précieuses reliques, trouvées dans les trésors de la capitale de l'Orient. Le Mire nous a conservé l'acte officiel de cet envoi (a) : *Je vous fait parvenir*, y est-il dit, *cette boîte d'or, aussi riche que belle, dans laquelle se trouve un grand fragment du bois de la croix de notre Seigneur;... ainsi que d'autres reliques trouvées dans le palais impérial de Buccoléon; savoir : des épines de la couronne de notre Seigneur Jésus-Christ, des restes de la robe de pourpre,... du linge dont il se ceignit à la dernière cène; de la ceinture de la sainte Vierge Marie, du crâne de St. Paul et de St. Jacques le mineur... Et pour ôter tous droits touchant les susdites reliques, nous avons muni ces*

(a) Dipl. Belg. t. 1, p. 406.

Digitized by Google

lettres de notre sceau impérial (1). Ces reliques furent longtemps conservées avec soin dans les trésors de la cathédrale de St. Aubain à Namur.

Quant aux donations pieuses de Baudouin et de ses filles, en voici quelques-unes (2) :

En 1200, avant son départ pour la guerre sainte, le comte lègue au monastère de Sinaï, la terre de Bodelo ;

En 1201, il enrichit de ses libéralités les couvents de Nivelles, de Ninove, des Dunes, de St. Nicolas à Furnes, de St. Aubert à Cambrai, etc.; il donne en même temps au monastère de Clairvaux une rente perpétuelle pour le pain et le vin destinés à l'autel ;

En 1202, il fournit à l'hôpital de Notre-Dame près d'Audenaerde, de quoi établir un moulin;

En 1203, il fonde à Courtrai le chapître de Notre-Dame.

On doit à la comtesse Jeanne :

Les hôtels-Dieu de Valenciennes, de Gand, de Bruges, d'Ypres, de Lille ;

Le béguinage de Bruges, l'érection de la maison des Cisterciennes de Slype, près d'Ostende, etc. etc.

La comtesse Marguerite se distingua à son tour par de pieuses largesses : nous en parlerons plus tard.

Comme la Flandre, le Brabant s'enrichissait de saints établissements, grâce aux libéralités du duc Henri :

En 1201, il fondait l'abbaye de la Cambre, au retour de son expédition en terre sainte;

En 1206, il établissait le chapitre de Ste. Gertrude à Louvain; en 1221, celui de Tirlemont. Il augmentait en 1184 les biens de l'abbaye de Villers; il confirmait en 1215 la fondation du Parc-des-Dames, près de Louvain;

(1) Ce sceau, au dire de Miræus, qui l'avait sous les yeux, était de plomb, ayant d'un côté l'inscription grecque : ΕΡΡΙΚΟC ΔΗCΠΟΤΗC; de l'autre l'inscription latine : Erricus imperator Romanorum, custos imperii et coronæ. On sait que l'Eglise de Bruges possède une relique non moins célèbre, celle du *Saint Sang*, qui lui fut envoyée par le comte Thierry d'Alsace.

(2) Pour plus amples renseignements consultez Le Mire.

Digitized by Google

En 1220, il commençait la maison des Bernardines de Notre-Dame de Nazareth, près de Lierre, etc.

L'évêque de Liége, Albéron appelait de son côté des Norbertins à l'abbaye de Beau-Repaire sur le mont Cornillon (1224), tandis que la maison de Gueldre fondait près de Ruremonde l'abbaye dite Munster-Klooster. C'est là qu'habita la pieuse veuve d'Othon II, Richarde de la maison de Limbourg.

A l'exemple de nos princes, les seigneurs subalternes se faisaient un devoir de doter leurs terres de maisons religieuses.

C'est Mathilde de Termonde qui, en 1223, établit dans cette ville des Bernardines; c'est le chevalier Rason de Fontinelle qui donne, en 1239, aux mêmes religieuses la *maison des Roses de Marie*, d'abord établie à Moorselle, puis à Meylbeecke près d'Alost; c'est la noble dame Aleide de Boulers, qui réunit, en 1228, des filles de S. Bernard à Grimighem-lez-Grammont; c'est la veuve du chevalier de Steenvoorde, la pieuse Elisabeth, qui jette les fondements d'une maison de Bernardines au Val-du-ciel, en 1237; c'est enfin Reinier, sire de Pellenberg, qui se met à bâtir une maison de Norbertines qui fut plus tard le couvent de l'Ile-du-duc, près de Louvain.

Mais cette maison eut une fondation trop curieuse pour que nous n'en disions pas quelques mots. Reinier avait eu de son mariage avec Laurette douze enfants, quatre garçons et huit filles. C'était un chevalier plus brave et plus pieux que fortuné. Il éleva ses enfants dans la crainte du Seigneur. Quand ses filles furent en âge de s'établir, il se trouva fort embarrassé de leur procurer une dot qui répondit à leur naissance. Les mésallier, il avait trop de noblesse au cœur pour cela. Il lui vint en pensée que, si elles y consentaient, il leur serait plus avantageux peut-être de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Et là-dessus, il s'en alla de couvent en couvent pour faire adopter son projet; mais on se montra partout fort peu disposé à

Digitized by Google

le seconder. Que faire? Il priait, il priait ardemment le Seigneur de lui faire connaître sa volonté. Enfin, le jour de la Pentecôte, il lui sembla que le ciel lui disait d'employer ses biens (à l'exception de ce qui revenait à ses fils), pour faire de sa maison de Pellenberg même la retraite de ses filles. Revenu chez lui, il raconta à celles-ci et à leur mère ce que lui était arrivé. Toutes applaudirent à son pieux dessein, et le pressèrent de le mettre au plus tôt à exécution. Reinier fit sans retard bâtir une chapelle, qu'il entoura de cellules, et donna lui-même à ses filles l'habit religieux, le jour de l'Ascension de l'an 1219, ne soupçonnant pas qu'il y eût quelque chose à redire à tout cela.

Cependant l'abbé de Parc, voyant s'élever presqu'à côté de lui, un couvent de son ordre, dont on ne lui avait pas même donné connaissance, se plaignit de ce que ses droits étaient méconnus. Reinier ne voulut point avoir de démêlés avec lui, et s'adressa au chapitre général de l'ordre, où, en présence de l'abbé de Parc lui-même, il s'expliqua sur toute sa conduite et pria humblement les membres du chapitre de ne pas dédaigner de recevoir ses filles sous leur tutelle. Le chapitre jugea à propos d'éprouver quelques temps la constance de ces pieuses sœurs, et enfin au bout d'une année, les abbés de Tongerloo, de Floresse et d'Everbode reçurent la maison de Pellenberg sous la protection de l'ordre des Prémontrés, en confiant sa direction aux abbés de Parc. Elle fut transportée successivement à Gempe, et puis à l'Ile-du-duc (s^{t} Hertogen-Eyland), où elle ne tarda pas à devenir une des gloires du pays.

Aux maisons déjà citées nous pourrions joindre l'abbaye d'Augustines fondée à Ypres en 1240, le *mont de Marie* près de Bruxelles, nommé le petit Bigaerd, commencé en 1234; l'abbaye du Val-Duc près de Louvain, etc.

Toutefois, loin d'épuiser l'inépuisable fécondité de la nation belge, tant d'établissements pieux soumis à d'anciennes règles, n'empêchaient pas que de nouveaux ins-

Digitized by Google

tituts n'y trouvassent encore de quoi surgir et de quoi se développer. Tout dévouement trouvait un écho dans notre patrie; toute pensée généreuse, un appui. Sans parler des ordres de Chevalerie, les Guillelmites, les Carmes, les Trinitaires, les Dominicains, les Franciscains eurent bientôt une foule de maisons sur notre territoire.

Commençons par l'ordre de la Sainte Trinité. Son but était le rachat des captifs, tombés au pouvoir des Turcs. St. Jean de Marthe et St. Félix de Valois en furent les fondateurs, avec Innocent III, qui en traça les règles pleines d'une haute sagesse. La sainteté de ses premiers membres et la fin populaire de leur institut propagea rapidement leurs maisons : en moins de quarante ans, ils en possédaient plus de six cents.

La province de Picardie et de Belgique en comptait quatorze; les principales étaient : celle de Honschote, près de Bergues-St.-Winox, commencée en 1204 par Wauthier, seigneur du lieu, et achevée par son fils en 1220; celle d'Arras, fondée en 1219; celle de Douai, fondée en 1252; celle de Tournai, fondée en 1230; celle de Lerines, diocèse de Namur, datant de 1215; celle de Stegers, dans le diocèse d'Ypres, élevée en 1228; et celle d'Orval-lez-Nivelles, établie en 1254.

Les religieux de cet ordre s'en allaient par nos provinces quêtant pour les pauvres esclaves; bientôt des *confréries de la Sainte Trinité* s'élevèrent de tous côtés pour les aider dans cette belle mission, et encore de nos jours, ces confréries jouissent d'une grande estime.

Tandis que les Hospitaliers et les Trinitaires portaient une attention spéciale aux victimes des guerres saintes, deux nouveaux ordres surgissaient dans l'église pour combattre au cœur même de l'Europe le vice et l'infidélité. C'étaient ceux de St. Dominique et de St. François, qui eurent presqu'aussitôt de nombreuses communautés dans notre patrie.

Une grande corruption de mœurs, dit M. de Mon-

Digitized by Google

talembert (1), s'était à la longue introduite dans cette société ; formulée en hérésies de diverses natures, elle la menaçait de toute part ; la ferveur et la piété s'étaient ralenties ; les grandes fondations des siècles précédents, Cîteaux, Prémontré, les Chartreux, ne suffisaient plus pour la vivifier, tandis que dans les écoles une aride logique en desséchait trop souvent les sources. Il fallait à la chrétienté malade quelque remède nouveau et souverain ; il fallait à ses membres engourdis une secousse violente ; il fallait à sa tête, à l'Église de Rome, des bras nouveaux et plus puissants. Dieu, qui n'a jamais manqué à son épouse, qui a juré de ne lui manquer jamais, lui envoya le secours désiré et nécessaire.

C'étaient des visions bien prophétiques que ces rêves où Innocent III et Honorius III virent la basilique de Latran, la mère et la cathédrale de toutes les églises chrétiennes, au moment de s'écrouler, et soutenue, soit par un mendiant italien, soit par un pauvre prêtre d'Espagne. Le voilà ! ce prêtre qui descend des Pyrénées dans le midi de la France envahi par les hérétiques, qui va nu-pieds à travers les ronces et les épines pour les prêcher. C'est ce grand St. Dominique de Gusman, que sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, vit sous la forme d'un chien ayant une torche enflammée dans sa gueule, emblème prophétique de sa vigilance et de son zèle brûlant pour l'Église : une étoile resplendit sur son front quand on le présente au baptême : il grandit dans la pureté et la piété, n'ayant d'autre amour que cette Vierge divine dont le manteau lui semblait envelopper toute la céleste patrie : ses mains exhalent un parfum qui inspire la chasteté à tous ceux qui en approchent : il est doux, aimable, humble envers tous : il a le don des larmes en grande abondance : il vend jusqu'aux livres de sa bibliothèque pour soulager les pauvres ; il veut se vendre lui-même pour

(1) Histoire de Ste. Élisabeth de Hongrie, Introduction, p. LXIII et suiv.

Digitized by Google

racheter une âme captive des hérétiques. Mais, pour sauver toutes les âmes qui périclitaient au milieu de tant de dangers, il conçoit l'idée d'un ordre de moines, non plus reclus et sédentaires, mais qui erraient de par le monde pour chercher partout l'impiété et la confondre, qui seraient les *prêcheurs* de la foi. Il va à Rome pour y faire confirmer son salutaire projet; et dès la première nuit il voit en songe le Christ qui s'apprête à frapper le monde coupable; mais Marie intervient et présente à son fils, pour l'apaiser, Dominique lui-même avec un autre qu'il n'avait jamais vu. Le lendemain, en entrant dans une église, il y voit un homme en haillons, qu'il reconnait pour être le compagnon que la Mère du Rédempteur lui avait donné; aussitôt il se précipite dans ses bras : « Tu es mon frère, dit-il, tu cours dans la même lice que moi ; soyons ensemble, et nul ne prévaudra contre nous. » Et dès ce moment, ils n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme. Ce mendiant était St. François d'Assise, le glorieux pauvre du Christ. Lui aussi avait conçu le projet de reconquérir le monde par l'humilité et l'amour, en devenant le *Mineur*, le moindre de tous les hommes. Il entreprend de rendre un époux à cette divine pauvreté, restée veuve depuis la mort du Christ. A vingt-cinq ans, il brise tous les liens de la famille, de l'honneur, de la bienséance, et descend nu de sa montagne d'Assise, pour offrir au monde l'exemple le plus complet de la folie de la croix qui lui eût été donné depuis que cette croix avait été plantée sur le Calvaire. Mais loin de révolter le monde par cette folie, il le subjugue. Plus ce sublime insensé s'avilit à dessein pour se rendre plus digne par son humilité et le mépris des hommes d'être le vaisseau de l'amour, et plus sa grandeur éclate et rayonne au loin, plus les hommes se précipitent sur ses pas; les uns ambitieux de se dépouiller de tout comme lui, les autres avides au moins de recueillir sa parole inspirée. C'est en vain qu'il va chercher en Egypte le martyre; l'orient le renvoie à l'occident, qu'il lui faut

Digitized by Google

féconder non pas de son sang, mais de ce fleuve d'amour qui s'échappait de son cœur, et de ces cinq plaies dont il avait reçu la glorieuse communication de celui qui avait aimé le monde jusqu'à la mort. Lui aussi c'était le monde entier qu'il embrassait dans son amour : tous les hommes d'abord et avec un abandon sans bornes : « Si je ne donnais pas, » dit-il en se dépouillant de son seul vêtement pour en couvrir un pauvre, « ce que je porte à celui qui en a plus besoin que moi, je serais accusé de vol par le grand aumônier qui est dans le ciel. » Puis toute la nature animée et inanimée : il n'y a point de créature qui ne soit son frère ou sa sœur, à qui il ne prêche la parole du père commun, qu'il ne veuille délivrer de l'oppression de l'homme, et dont il ne soit prêt à racheter les douleurs. « Pourquoi, dit-il à un boucher, pour» quoi suspendez-vous et torturez-vous ainsi mes frères » les agneaux ? » Et à des oiseaux captifs : « Tourterelles, » mes chères petites sœurs, simples, innocentes et chas» tes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre ainsi? » Il savait, dit son biographe, saint comme lui, que toutes ces créatures avaient la même origine que la sienne, et il a montré par cette tendresse envers elles, comme par leur miraculeuse obéissance envers lui, ce que l'homme victorieux du péché, et qui a rétabli en lui-même les rapports naturels avec Dieu, peut être pour cette nature qui n'est déchue qu'à cause de lui, et qui attend de lui sa réhabilitation. Jésus et Marie lui ouvrent eux-mêmes tous les trésors de l'Église dans cette chétive chapelle de la Portiuncule, qui nous est restée comme une relique précieuse de cette pauvreté dont il était, selon Bossuet, l'amateur désespéré; le pape confirme ces faveurs célestes à la vue des roses blanches et rouges que François lui présente au milieu de l'hiver. Puis il monte sur les rochers de l'Alverne pour y recevoir ces stigmates triomphants qui devaient achever sa conformité avec le Sauveur, et faire de lui, aux yeux du peuple chrétien, le véritable porte-croix, le

Digitized by Google

gonfalonnier du Christ, tandis que le saint siége le nommerait, trois siècles plus tard, l'ange venu d'Orient, marqué du signe du Dieu vivant. (Bulle de Léon X.)

A la vue de ces deux hommes, le siècle comprit qu'il était sauvé, que du sang nouveau allait être instillé dans ses veines : d'innombrables disciples se rangent sous ces entraînantes bannières; il s'élève un long cri d'enthousiasme et de sympathie, qui se prolonge à travers les siècles, qui retentit partout dans les constitutions des souverains pontifes, comme dans les chants des poètes. « Quand l'empereur qui règne toujours, dit Dante, voulut sauver son armée compromise il envoya au secours de son épouse les deux champions : leurs actes, leurs paroles ramenèrent le peuple égaré. » « Ces deux ordres, » dit Sixte IV en 1419, après deux siècles et demi d'expérience, « comme les deux premiers fleuves du Paradis des délices, ont arrosé la terre de l'Église universelle par leur doctrine, leurs vertus et leurs mérites, et la rendent chaque jour plus fertile; ce sont les deux séraphins qui, élevés sur les ailes d'une contemplation sublime et d'un angélique amour, au dessus de toutes les choses de la terre, par le chant assidu des louanges divines, par la manifestation des bienfaits immenses qu'a conférés au genre humain l'ouvrier suprême qui est Dieu, rapportent sans cesse dans les greniers de la sainte Église les gerbes abondantes de la pure moisson des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes dont se sert le Seigneur Dieu pour appeler les peuples au banquet de son saint Évangile! »

A peine les ordres qui devaient mériter de si magnifiques éloges sont-ils nés, que déjà leur propagation et leur puissance deviennent un des faits historiques les plus importants de l'époque. L'Église se trouve tout-à-coup maîtresse de deux armées nombreuses, mobiles et toujours disponibles, qui se mettent incontinent à envahir le monde. En 1277, un demi-siècle après la mort de St. Do-

Digitized by Google

minique, son ordre avait déjà quatre cent dix-sept couvents dans toute l'Europe. St. François de son vivant, rassemble un jour cinq mille de ses moines à Assise; et trente-cinq ans plus tard, à Narbonne, on trouve, en dénombrant les forces de l'ordre séraphique, qu'il y avait déjà, en trente-trois provinces, huit cents monastères et au moins vingt mille religieux. Un siècle plus tard, il y en avait cent cinquante mille. La prédication des nations païennes recommence : des Franciscains envoyés par Innocent IV et St. Louis, pénètrent dans le Maroc, à Damas, jusque chez les Mongols; mais ils s'occupent surtout de vaincre les passions du paganisme dans le cœur des nations chrétiennes; ils se répandent sur l'Italie déchirée par tant de discordes, essayant de réconcilier partout les partis, de déraciner les erreurs, se posant comme les arbitres suprêmes, ne jugeant que d'après la seule loi de l'amour. On les voit, en 1233, parcourir toute la Péninsule avec des croix, de l'encens, des branches d'olivier, chantant et prêchant la paix, reprochant aux villes, aux princes, aux chefs mêmes de l'Église leurs fautes et leurs ressentiments. Les peuples, au moins pour un temps, s'inclinent devant cette médiation sublime : la noblesse et le peuple de Plaisance se réconcilient à la voix d'un franciscain; Pise et les Visconti à celle d'un dominicain; et dans la plaine de Vérone on voit deux cent mille âmes se presser autour du bienheureux Jean de Vicence, frère prêcheur, chargé par le pape d'apaiser toutes les discordes de la Toscane, de la Romagne, de la Marche Trévisane. Dans cette occasion solennelle, il prend pour texte ces paroles : *je vous donne ma paix; je vous laisse ma paix;* et avant qu'il ait fini, une explosion de sanglots et de larmes lui montre que tous ces cœurs sont touchés, et les chefs des maisons rivales d'Este et de Romano donnent, en s'embrassant, le signal de la réconciliation universelle. De si heureux résultats ne duraient pas longtemps, il est vrai : mais le mal était au moins vigoureusement com-

Digitized by Google

battu, la sève du christianisme était ravivée dans les âmes, une immense lutte se livrait chaque jour et partout au nom de l'équité contre la lettre morte de la loi, au nom de la charité contre les mauvais penchants de l'homme, au nom de la grâce et de la foi contre la sécheresse et la pauvreté des raisonnements scientifiques. Rien ne se dérobait à cette influence nouvelle, qui agitait les paysans épars dans les campagnes, qui partageait l'empire des universités, qui allait chercher jusqu'aux rois sur leurs trônes. Joinville nous apprend comment, au premier lieu où il débarqua en revenant de la croisade, saint Louis fut accueilli par un franciscain qui lui dit, que « oncques royaume ne se perdit sinon par défaut de justice, et qu'il eût à prendre garde de faire bon droit et hâtif à son peuple. Et oncques ne l'oublia le roi. » On sait comment il tenta de se dérober à son épouse si tendrement aimée, à ses proches, à ses conseillers, pour renoncer à la couronne qu'il portait si glorieusement, et aller lui-même mendier, comme St. François. Mais il lui fallut se borner à devenir pénitent du tiers-ordre : car, dans cette armée conquérante, il y avait place pour tout le monde. A côté des bataillons de moines, de nombreux monastères s'ouvraient pour les vierges qui aspiraient à l'honneur de s'immoler au christ, et les vastes affiliations connues sous le nom de Tiers-Ordre, offraient une place aux princes, aux guerriers, aux époux, aux pères de famille, en un mot à tous les fidèles des deux sexes qui voulaient s'associer, au moins indirectement, à la grande œuvre de la régénération de la chrétienté.

La tradition raconte que les deux glorieux patriarches de cette régénération avaient eu un moment le projet de réunir leurs efforts et leurs ordres, en apparence si semblables; mais l'inspiration céleste qui les guidait leur révéla qu'il y avait place pour deux forces différentes, pour deux genres de guerre contre les envahissements du mal. Ils semblent s'être partagé leur sublime mission, en même

Digitized by Google

temps que le monde moral, de manière à ramener au sein de l'Église et à y concilier l'amour et la science, ces deux grandes rivales qui ne sauraient cependant exister l'une sans l'autre : et cette conciliation fut opérée par eux comme elle ne l'avait jamais été auparavant. Tandis que l'amour qui dévorait et absorbait l'âme de St. François lui a valu de tout temps dans l'Église le nom de Séraphin d'Assise, il ne serait peut-être pas téméraire d'attribuer avec le Dante, à St. Dominique, la force et la lumière des Chérubins. Leurs enfants se montrèrent fidèles à cette tendance distincte qui aboutissait à la même éternelle unité, et tout en tenant compte de quelques exceptions éclatantes, on peut dire que dans toute l'histoire de l'Église, le rôle plus spécialement échu à l'ordre Séraphique a été de distiller et de répandre à grands flots les trésors de l'amour, les mystérieuses joies du sacrifice; tandis que celui des Prêcheurs était, comme leur nom l'indique, de propager la science de la vérité, de la défendre et de l'enraciner. Ni l'un ni l'autre ne manqua à sa mission; et tous deux à leur adolescence, et dans le cours de ce demi-siècle dont nous parlons, enfantèrent à l'Église plus de saints et de docteurs qu'elle n'en avait possédé dans un aussi court intervalle, depuis les premiers siècles de son existence. Sur les pas de St. Dominique, de ce saint athlète de la foi, de ce coadjuteur du laboureur éternel, se précipite tout d'abord le B. Jourdain, digne d'être son premier successeur, comme général de son ordre; puis St. Pierre de Vérone, décoré du titre de martyr comme par excellence, et qui, assassiné par les hérétiques, écrivait sur la terre avec le sang de ses plaies, les premiers mots du symbole dont il proclamait la vérité au prix de sa vie : puis St. Hyacinthe et Ceslas son frère, ces jeunes et puissants Polonais, que la rencontre de St. Dominique à Rome suffit pour faire renoncer à toutes les grandeurs terrestres, afin de porter cette nouvelle lumière dans leur patrie, d'où elle devait s'étendre avec rapidité dans la Li-

Digitized by Google

thuanie, la Moscovie et la Prusse : puis, St. Raymond de Penafort, que Grégoire IX choisit pour coordonner la législation de l'Église, auteur des *Décrétales* et successeur de St. Dominique; enfin ce Théobald Visconti, qui devait présider aux destinées de l'Église, sous le nom de Grégoire X, sur la terre, avant d'avoir droit éternellement à ses prières, comme Bienheureux dans le ciel. A côté de ces hommes dont l'Église a consacré la sainteté, une foule d'autres lui apportaient le tribu de leurs talents et de leurs études : Albert-le-Grand, ce colosse de savoir, propagateur d'Aristote et maître de St. Thomas : Vincent de Beauvais, auteur de la grande Encyclopédie du moyen-âge : le cardinal Hugues de Saint-Cher, qui fit la première concordance des Écritures; le cardinal Henri de Suze, auteur de la *Somme Dorée,* et au dessus de tous par la sainteté comme par la science, ce grand St. Thomas d'Aquin, le *docteur angélique,* penseur gigantesque, en qui semble se résumer toute la science des siècles de foi, et dont la grandiose synthèse n'a pu être égalée par aucune tentative postérieure; qui, tout absorbé dans l'abstraction, n'en est pas moins un admirable poète, et mérite d'être choisi par St. Louis pour conseiller intime dans les affaires les plus épineuses de son royaume. « Tu as bien écrit sur moi, » lui dit un jour le Christ, « quel prix m'en demandes-tu? » « Vous-même, » répond le Saint. Toute sa vie, tout son siècle est dans ce mot.

L'armée de St. François ne marchait pas au combat sous des chefs moins glorieux : de son vivant, douze de ses premiers enfants avaient été cueillir les palmes du martyre chez les infidèles. Le B. Bernard, le B. Egidius, le B. Gui de Cortone, toute cette compagnie de Bienheureux, compagnons et disciples du saint fondateur, lui survivent et conservent le dépôt inviolable de cet esprit d'amour et d'humilité dont il avait été transporté. A peine le Séraphin a-t-il été prendre son rang devant le trône de Dieu, que sa place dans la vénération et l'enthousiasme

Digitized by Google

des peuples est occupée par celui que tous proclamaient son premier né; St. Antoine de Padoue, célèbre comme son père par cet empire sur la nature qui lui valut le surnom de Thaumaturge; celui que le pape Grégoire IX nomma *l'Arche des deux Testaments*, qui avait le don des langues, comme les Apôtres; qui, après avoir édifié la France et la Sicile, passe ses dernières années à prêcher la paix et l'union aux villes lombardes, obtient des Padouans le privilége de la cession des biens pour les débiteurs malheureux, ose seul reprocher au farouche Eccelin sa tyrannie, de son propre aveu le fait trembler, et meurt à trente-six ans, la même année que Ste. Elisabeth. Plus tard Roger Bacon réhabilite et sanctifie l'étude de la nature, classifie toutes les sciences et prévoit, s'il n'a pas accompli, les plus grandes découvertes des temps modernes. Duns Scotus dispute à St. Thomas l'empire des écoles; et ce grand génie trouve un rival et un ami dans St. Bonaventure, *le docteur Séraphique*, qui, lorsque son illustre rival, le docteur Angélique, lui demandait de quelle bibliothèque il tirait son étonnante science, montrait silencieusement son crucifix, et qui lavait la vaisselle de son couvent lorsqu'on lui apporta le chapeau de cardinal.

Mais c'est surtout par les femmes que l'ordre de Saint François jette dans ce siècle un éclat sans pareil. Ce sexe, affranchi par le Christianisme, et qui s'élevait graduellement dans l'amour et l'estime des peuples chrétiens, à proportion des progrès que faisait chaque jour le culte de la Ste. Vierge, ne pouvait manquer de prendre une part puissante aux nouveaux développements de la force qui l'avait émancipé. Aussi St. Dominique avait-il introduit une réforme féconde dans la règle des épouses du Christ, et ouvert une nouvelle carrière à leurs vertus. Mais ce n'était que plus tard, dans Marguerite de Hongrie, dans Agnès de Monte-Pulciano, dans Catherine de Sienne, que cette branche de l'arbre Dominicain devait produire les

Digitized by Google

prodiges de sainteté qui ont été depuis si nombreux. François, plus heureux, trouve dès son début une sœur, une alliée digne de lui; pendant que lui, pauvre fils de marchand, commençait son œuvre avec quelques autres humbles bourgeois d'Assise, dans cette même ville, Clara Sciffi, fille d'un comte puissant, se sent saisie d'un zèle semblable. Un jour, à dix-huit ans, un Dimanche des Rameaux, tandis que les palmes que portent tous les autres fidèles sont desséchées et fanées, celle que tient sa jeune main reverdit et fleurit tout-à-coup. C'est pour elle un précepte et un avertissement d'en haut. La nuit même, elle fuit de la maison paternelle, pénètre dans la *Porziuncula*, s'agenouille aux pieds de François, reçoit de ses mains la corde, la robe de grosse laine, et se condamne avec lui à la pauvreté évangélique. En vain ses parents la persécutent; sa sœur et d'innombrables vierges viennent la rejoindre et rivaliser avec elle de privations et d'austérités. En vain les souverains pontifes la supplient de modérer son zèle, de daigner posséder quelque chose de fixe, puisqu'une sévère clôture lui interdit d'aller, comme les frères Mineurs, implorer la charité des fidèles et la réduit à l'attendre du hasard. Elle résiste opiniâtrement et Innocent IV lui accorde enfin *le privilége de la pauvreté perpétuelle*, le seul, disait-il, que personne ne lui eût jamais demandé : « Mais celui, ajoutait-il, qui nourrit les petits » oiseaux, qui a vêtu la terre de verdure et de fleurs, » saura bien vous nourrir et vous vêtir jusqu'au jour où » il se donnera lui-même à vous pour aliment éternel, » quand de sa droite victorieuse il vous embrassera dans » sa gloire et sa béatitude. » Trois papes et une foule d'autres saints et nobles personnages viennent chercher auprès de cette humble vierge des lumières et des consolations. En peu d'années elle voit toute une armée de femmes pieuses, avec des reines et des princesses à sa tête, se lever et se camper en Europe sous la règle de François d'Assise, et sous sa direction et son nom à elle, sous celui

Digitized by Google

de *pauvres Clarisses*. Mais au milieu de cet empire des âmes, sa modestie est si grande qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever sa paupière pour demander au pape sa bénédiction, et qu'alors seulement on put connaître la couleur de ses yeux. Les Sarrasins viennent assiéger son monastère : malade et alitée, elle se lève, prend l'ostensoir, marche au devant d'eux, et les met en fuite. Après quatorze ans d'une sainte union avec St. François, elle le perd; puis, livrée elle-même aux plus cruelles infirmités, elle meurt aprés avoir dicté un testament sublime; et le souverain pontife qui l'avait vue mourir, la propose à la vénération des fidèles, en la proclamant Claire entre toutes clartés, lumière resplendissante du temple de Dieu, princesse des pauvres, duchesse des humbles. (Alexandre IV, *Bulle de Canonisation.*)

St. Antoine de Padoue eut dans la bienheureuse Hélène Ensimelli une amie et une sœur comme St. François dans Ste. Claire; mais par un merveilleux effet de la grâce divine, c'est surtout parmi les filles de rois que se recrute de saintes l'ordre de ce mendiant qui avait recherché tous les excès de la pauvreté; soit qu'elles entrent dans la stricte observance des pauvres Clarisses, soit que retenues dans le lien du mariage elles ne puissent adopter que la règle du tiers-ordre. La première en date et en renommée est cette Elisabeth de Hongrie, dont nous avons écrit la vie; ce ne fut pas en vain, comme nous verrons, que le pape Grégoire IX obligea St. François à lui envoyer son pauvre manteau : comme autrefois Elisée en recevant celui d'Elie, elle devait y trouver la force de devenir son héritière. Enflammée par son exemple, sa cousine germaine, Agnès de Bohême, repousse la main de l'empereur des Romains et du roi d'Angleterre, et écrit à Ste. Claire, qu'elle a juré de vivre dans l'absolue pauvreté; Sainte Claire lui répond par une lettre admirable qui nous a été conservée, et envoie en même temps à sa royale néophyte une corde pour serrer ses reins, une écuelle de terre et

Digitized by Google

un crucifix. Comme elle, Isabelle de France, sœur de St. Louis, refuse de devenir l'épouse de l'empereur Conrad IV, pour se faire Clarisse et mourir sainte comme son frère. La veuve de ce saint roi, Marguerite, les deux filles de St. Ferdinand de Castille, Hélène sœur du roi de Portugal, suivent cet exemple. Mais comme si la Providence avait voulu bénir le tendre lien qui unissait notre Elisabeth à St. François et à sa Ste. Claire qu'elle avait pris pour modèles, c'est principalement sa famille qui offre à l'ordre séraphique comme une pépinière de saintes: après sa cousine Agnès, c'est sa belle-sœur, la bienheureuse Salome, reine de Gallicie, sa nièce, sainte Cunégonde, duchesse de Pologne; et tandis qu'une autre de ses nièces, la bienheureuse Marguerite de Hongrie, préfère l'ordre de St. Dominique, où elle meurt à vingt-huit ans; la petite fille de sa sœur, nommée d'après elle Elisabeth, et reine de Portugal, embrasse comme elle le tiers-ordre de St. François, et comme elle y mérite les palmes éternelles.

A côté de ces saintes franciscaines de naissance royale, il ne faut pas oublier celles que la grâce de Dieu faisait surgir des derniers rangs du peuple; comme Ste. Marguerite de Cortone, qui de courtisane devint le modèle des pénitentes; comme surtout cette Ste. Rose de Viterbe, illustre et poétique héroïne de la foi, qui à peine âgée de dix ans, au moment où le pape fugitif n'avait plus un coin de terre à lui en Italie, descendit sur la place publique de sa ville natale, pour y prêcher les droits du saint siége contre l'autorité impériale qu'elle sut ébranler, mérita d'être exilée à quinze ans, par ordre de Frédéric II, et revint triomphante avec l'Église, pour mourir à dix-sept ans, au milieu de l'admiration de cette Italie où son nom est encore aujourd'hui si populaire.

Ces deux grands ordres qui peuplaient le ciel en remuant la terre, se rencontraient, malgré la diversité de leurs caractères et de leurs moyens d'action, dans une

Digitized by Google

tendance commune, dans l'amour et le culte de Marie. Il était impossible que l'influence de cette sublime croyance à la Vierge-Mère, qui avait exercé un empire toujours croissant sur les cœurs, depuis la proclamation de sa maternité divine au concile d'Éphèse, ne fût pas comprise dans l'immense mouvement des âmes chrétiennes au treizième siècle; aussi peut-on dire que si, dès le siècle précédent, St. Bernard, si tendrement dévoué à la sainte Vierge, avait donné à la dévotion du peuple pour elle le même élan qu'il avait imprimé à toute la chrétienté, ce furent les deux plus grands ordres mendiants qui portèrent ce culte à l'apogée d'éclat et de puissance dont il ne devait plus descendre. St. Dominique, par l'établissement du Rosaire, et les Franciscains par la prédication du dogme de l'Immaculée Conception, lui élevèrent comme deux majestueuses colonnes, l'une de pratique, l'autre de théorie, du haut desquelles la douce majesté de la Reine des Anges présidait à la piété et à la science catholiques. St. Bonaventure, le grand et docte théologien, devient poëte pour la chanter, et ne craint pas de paraphraser deux fois le Psautier tout entier en son honneur. Toutes les œuvres et toutes les institutions de cette époque, surtout toutes les inspirations de l'art telles qu'elles nous ont été conservées dans ses grandes cathédrales et dans les chants de ses poëtes, nous montrent un développement immense, dans le cœur du peuple chrétien, de sa tendresse et de sa vénération pour Marie.

L'ordre de St. Dominique naquit sous le ciel de la Provence, où une hérésie abominable cherchait à renverser la société sur les ruines des croyances et des mœurs. Triste exemple des écarts où peut se porter l'intelligence et le cœur, quand une fois on a quitté cette Église à laquelle Jésus a confié la conduite de l'un et de l'autre!

Les Albigeois, ainsi nommés de la terre d'Albi, qui fait partie du Languedoc, renouvelaient les erreurs monstrueuses du manichéisme. Ils admettaient deux principes,

Digitized by Google

ou deux dieux, l'un auteur du mal, l'autre auteur du bien, l'un créateur du visible, l'autre de l'invisible. Au dieu du mal appartenait l'Ancien Testament; au dieu du bien l'Évangile. Jésus-Christ lui-même, assuraient-ils, obéissait aux deux principes, et il y avait en lui deux hommes : le sensible et le spirituel. D'après ce système, tout ce qui frappait les sens : les sacrements, la croix, les cérémonies, les miracles n'étaient que des abominations, les œuvres du mauvais principe.

Leur morale était en conséquence. On distinguait parmi eux les parfaits et les croyants. Les *parfaits* devaient vivre dans l'abstinence : jamais ils n'usaient de chair ni d'œufs, ils avaient en horreur le mensonge, et ne juraient pour aucun motif. Quant aux *croyants*, ils pouvaient vivre à leur guise. L'adultère, le vol, le meurtre, l'usure étaient choses indifférentes pour le salut. Il leur suffisait, pour être sauvés, de dire à la fin de leur vie un *pater* et de recevoir l'imposition des mains de leurs docteurs, qu'ils appelaient *consolateurs* ou Paraclets.

Autour de la secte principale venaient s'en ranger cent autres, qu'on a comprises souvent sous le nom général d'Albigeois : c'étaient les Cathares, les Bons-Hommes, les Vaudois, les Patarins, les Bégards, etc., dont les rangs se trouvaient encore grossis des *Troupiers*, ramas impur d'hommes sans mœurs, qui ne respectaient ni le pouvoir, ni la propriété. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que les comtes de Toulouse, de Foix et de Comminge soutenaient ces ennemis de l'Église et de la société, ennemis qu'Innocent III trouvait plus à craindre que les Sarrasins.

Ce grand pape essaya d'abord pour les gagner, les moyens de persuasion et de douceur : il leur envoya, l'an 1198, deux moines de Cîteaux, Rainier et Guido, chargés de les ramener par la prédication. Leur mission ayant eu peu de résultat, il fit partir en 1204 douze abbés du même ordre, ayant à leur tête le légat Pierre de Castelnau, qui cimenta peu après son zèle de son sang. Ces

Digitized by Google

hommes apostoliques, malgré toute leur activité, désespéraient déjà du succès, quand Diégo d'Osma vint relever leur courage. Il était accompagné d'un de ses chanoines, nommé Gusman, plus recommandable encore par sa piété que par le sang royal qui coulait dans ses veines. Il devait porter un jour le nom de Dominique, et sa parole, plus efficace que la brave épée de Montfort, devait ramener à l'Église le malheureux Languedoc, épuisé par la guerre civile.

Une croisade avait été prêchée contre les hérétiques de cette province. Nous n'en raconterons point les détails sanglants. Les guerres de religion sont les plus tristes des guerres, et le lecteur peut trouver sur celles-ci d'amples renseignements dans l'Histoire de l'Église Gallicane. Il y verra en même temps, comme au milieu même du tumulte des armes, Dominique poursuivait sa sainte entreprise, fort de la bonté de sa cause et de sa confiance en Marie. Le brave Simon de Montfort l'estimait et le soutenait de ses libéralités. Foulques, le nouvel évêque de Toulouse, lui montrait de son côté une confiance et une affection sans bornes. Il approuvait fort le projet qu'avait conçu Dominique de perpétuer son œuvre, en établissant une société de religieux tellement occupés dans l'Église de leur sanctification personnelle, qu'ils y travaillassent par état à la sanctification du prochain; et cet établissement parut nécessaire au pieux évêque. Ce fut en vue de s'en ouvrir tous les deux au pape Innocent III, qu'il souhaita que saint Dominique l'accompagnât au concile de Latran, où il allait. Innocent III avait trop de pénétration et trop de zèle, pour se refuser absolument à une proposition si utile; mais quelque poids que leur sagesse et leur discrétion donnassent à leur demande, le pape ne se montra pas fort disposé à entrer dans leur pensée. Ils demandaient, disaient-ils, l'institution d'un ordre qui fût nommé l'ordre des prédicateurs, et qui devait essentiellement s'appliquer à remplir ce saint ministère. Sur quoi le pape

Digitized by Google

reprit que ce serait donc l'ordre des évêques, ou des premiers pasteurs de l'Église, puisque c'était là ceux à qui appartenait le ministère de la prédication? L'objection du pape n'était pas apparemment bien sérieuse. Il persistait néanmoins dans sa répugnance ; mais la nuit suivante, dit l'auteur de la vie de S. Dominique, il vit en songe l'Église de Latran toute prête à tomber, et S. Dominique qui faisait effort pour la soutenir. Frappé d'une vision dont la circonstance présente lui expliquait naturellement le sens, il ne le chercha pas plus loin, et admit très-favorablement S. Dominique à une seconde audience.

Mais parce que le concile venait de défendre les nouvelles institutions de religieux, en tant qu'elles supposeraient un nouvel état parmi les fidèles ou une nouvelle règle; il lui recommanda d'examiner avec ceux qu'il s'était associés, et de choisir entre les anciennes règles approuvées, celle qu'il leur conviendrait le mieux d'embrasser, lui témoignant que leur choix fait, il pouvait revenir lui en rendre compte, et qu'il recevrait de sa part toute la satisfaction qu'il désirait sur le plan de congrégation qu'il se proposait d'établir.

Les compagnons du saint étaient déjà réunis au nombre de seize, et avaient une habitation commune à Toulouse dans la maison que Pierre Cellani, un d'entre eux, leur avait donnée. L'évêque Foulques, qui avait pour eux un cœur de père, leur avait assuré en outre une rétribution honnête, avant qu'il allât à Rome.

L'acte qu'il en dressa, est un des beaux monuments qui aient été produits sur ces commencements, ou même sur les commencements d'aucun corps ecclésiastique. En voici les termes :

« Qu'il soit connu à tous, présents et à venir, dit-il, » que nous Foulques, humble ministre de l'Église de Tou- » louse, pour travailler à extirper l'hérésie, à repousser » les vices, et à instruire nos peuples suivant la règle » d'une foi saine et dans la pureté des bonnes mœurs;

Digitized by Google

» nous avons chargé de l'emploi de prédicateurs dans no-
» tre diocèse le frère Dominique et ses compagnons, qui
» se sont proposé de prêcher la parole de vérité, mar-
» chant à pied, et observateurs rigides de la pauvreté
» évangélique. Mais parce que tout ouvrier mérite son
» salaire, et que celui qui prêche l'Évangile, doit vivre
» de l'Évangile; nous voulons qu'après avoir vaqué à la
» prédication, ils trouvent leur subsistance dans les biens
» mêmes qui nous appartiennent comme évêque. Ainsi,
» avec le consentement du chapitre de saint Étienne, et
» avec celui du clergé de notre Diocèse, nous leur assi-
» gnons à perpétuité le demi-tiers de la dime que l'on
» applique d'ordinaire à la dépense des ornements, et à
» la fabrique de toutes les églises qui sont tenues pour
» paroisses. Sur quoi eux et les autres qui, animés du
» même zèle, se consacreront avec eux aux mêmes exer-
» cices, pourront prendre ce qui leur sera nécessaire
» dans leurs besoins et dans leurs infirmités... Car, puis-
» que c'est une maxime de droit, que ce qui revient des
» dimes doit aller au profit des pauvres; il est certain
» qu'entre tous les pauvres, il n'y en a point avec qui
» nous ayons une obligation plus étroite de partager les
» dimes, que ceux qui pour Jésus-Christ ont volontaire-
» ment embrassé la foi évangélique, et qui, par leur
» exemple et par leur doctrine, ne cherchent qu'à nous
» faire part des richesses de la grâce. »

Cette libéralité de l'évêque de Toulouse était un adoucissement aux fatigues de ces laborieux ouvriers, qui se consumaient pour le salut de ses Diocésains : elle ne pouvait être prise sur le pied d'une fondation stable. Il y pensa sérieusement après son retour du concile, lorsqu'il ne put se promettre qu'un heureux succès des marques de bonté que S. Dominique avait reçues du pape Innocent. Ce fut en ce temps-là que, pour le loger lui et ses compagnons avec la décence que demanderait une communauté religieuse, il lui fit donner l'Église de S. Romain

Digitized by Google

de Toulouse; et que par ses soins, on l'environna aussitôt d'un cloître, qui avait même des cellules d'une grandeur raisonnable et assez commodes pour des gens d'étude.

Avant toute autre chose cependant ils avaient à délibérer ensemble sur la réponse que S. Dominique devait reporter au pape : cela voulait un peu de retraite; et le monastère de Prouille fut le lieu qu'ils y jugèrent le plus propre. Prouille était un couvent de filles entre Fanjoux et Mont-Réal, fondé en l'année 1206 par S. Dominique lui-même, par l'évêque d'Osma, par l'archevêque de Narbonne, Bérenger II et par Foulques, évêque de Toulouse. Ils avaient vu avec douleur que sous prétexte de soulager la noblesse des environs, ceux au moins des nobles qui étaient le moins aisés, on leur enlevait leurs enfants, et on les livrait à des maîtres hérétiques, largement payés pour les pervertir. Là-dessus ils avaient unanimement concouru à opposer la pratique d'une vraie charité aux charités diaboliques des sectaires; et en faveur des jeunes personnes du sexe, ils avaient fait de cette maison un asile qui en avait sauvé et en sauvait tous les ans un grand nombre.

Les compagnons de S. Dominique, qui en avaient la direction, s'y étant donc rassemblés avec lui, tous s'accordèrent à prendre pour règle fondamentale de leur institut la règle de S. Augustin, dont ils crurent l'esprit et la lettre plus conformes au genre de fonctions où ils se sentaient appelés. Mais S. Dominique, revenu à Rome, y trouva le S. Siége occupé par Honorius III, auprès de qui il n'avait aucun accès. Ce qu'il employait d'ordinaire de moyens pour aller à Dieu, furent les mêmes qu'il employa pour aller au pape. Ses oraisons redoublées, ses jeûnes multipliés, ses autres bonnes œuvres pratiquées avec un accroissement de ferveur, lui tinrent bientôt lieu de la protection la plus efficace.

On a écrit qu'abandonné des hommes, il fut alors favorisé d'une vision céleste, qui l'enhardit à franchir géné-

Digitized by Google

reusement tous les obstacles. Il vit Jésus-Christ dans la majesté du Dieu terrible, tout prêt à déployer ses vengeances sur le monde criminel; et à ses côtés, la B. Vierge en posture de suppliante, qui le présentait, lui et saint François d'Assise, à son Fils, comme deux anges de paix destinés à la conversion des coupables. S. Dominique jusque-là n'avait point connu S. Francois. L'idée lui en demeura si fortement empreinte, qu'il courut le lendemain l'embrasser à la première vue. Nous sommes destinés pour travailler l'un et l'autre à l'œuvre de Dieu, lui dit-il; soyons unis, et nous serons invincibles. Honorius III n'acquiesça pas seulement à la prière qu'il lui fit pour l'approbation de son ordre; dès le 22 Décembre 1216, ce pape en donna la Bulle, conforme en tout à ses intentions; et il ne mit point ensuite de bornes aux grâces dont il le combla, lui et ses enfants (1).

Ils s'en montrèrent dignes. Quoique peu nombreux, le monde n'était pas trop grand pour leur zèle. Dominique les envoya l'année suivante (1217) à Paris, à Boulogne et en Espagne. Partout cette semence précieuse fructifia aussitôt. Leur maison dite des Jacobins à Paris, renfermait, dès l'an 1219, plus de trente religieux. Ces bons pères, dans les visites qu'ils rendaient aux malheureux prisonniers, rencontrèrent au fond d'une tour du Louvre, un captif dont le sort se rattache de près à notre histoire. Fernand de Portugal, époux de la comtesse Jeanne, s'était rangé du côté des impériaux, à la fameuse bataille de Bouvines, où le roi Philippe-Auguste défit les forces combinées de l'Angleterre et de l'Empire. Le comte de Flandre, après avoir bravement combattu, était tombé entre les mains de l'ennemi. On l'avait enfermé dans une cage de fer, puis jeté dans un donjon, où il se mourait de tristesse et d'ennui. Sa pieuse épouse Jeanne s'épuisait en moyens pour le tirer d'une si triste captivité. Ayant

(1) Fontenai, continuateur de Longueval; Hist. de l'Église gall., t. X.

Digitized by Google

appris que les *frères prêcheurs* ou dominicains jouissaient d'un grand crédit à la cour, elle les fit prier d'intercéder pour son mari auprès du roi Philippe. Le comte trouvait un grand charme dans la conversation et la piété des nouveaux religieux. Il écrivit à Jeanne que les fruits qu'il leur voyait produire partout, lui persuadaient qu'ils ne pourraient qu'être fort avantageux à la Flandre, où les mœurs avaient beaucoup souffert par suite des guerres et des troubles. La comtesse fit aussitôt savoir aux pères de Paris qu'elle désirait ardemment voir quelques-uns d'entr'eux s'employer dans sa bonne ville de Gand. Les religieux qu'on lui envoya, en passant par Lille, surent si bien captiver l'affection des magistrats et du peuple, qu'on ne voulut plus les laisser partir. Les chanoines leur donnèrent un fonds, et les bourgeois de l'argent pour qu'ils se construisissent une maison près des murs de la ville : elle fut bientôt terminée (1224). Quand la pieuse princesse, qui les avait mandés, sut ce qui venait de se passer, elle ne s'en montra point irritée; mais elle demanda d'autres pères de la ville de Paris, et leur fonda un couvent dans la ville de Gand, l'an 1228 (*a*).

Elle ne se montra pas moins généreuse à l'égard des Franciscains. Dès l'an 1225, elle leur avait cédé son donjon de Valenciennes (*b*). L'ordre de St. François dut surtout sa propagation dans nos provinces au bienheureux frère Pacifique.

Pacifique avait fait le métier de troubadour, et, comme dit St. Bonaventure, c'était un ingénieux chansonnier, à tel point que l'empereur lui avait décerné la couronne de la poésie, et depuis ce temps-là, on ne l'appelait plus que *le Roi des vers*. Il était curieux de voir François, qui avait été poète aussi, et dont on racontait maintenant des prodiges d'humilité. François prêchait dans un couvent de

(*a*) P. de Jonghe, Belgium dominicanum.

(*b*) C'est dans la maison de Valenciennes que se retira le fameux Josse de Materne, gouverneur de Mons.

Digitized by Google

St. Séverin, quand Pacifique encore épris du monde le rencontra. Il ne le connaissait que de nom; mais, ajoute le docteur Séraphique, la main de Dieu s'étendit sur lui, et il vit le prédicateur de Jésus crucifié, traversé de deux glaives brillants en forme de croix. Il ne douta point que ce ne fût là ce François qu'il cherchait, et la parole du Saint pénétrant dans son cœur, comme si elle aussi avait été un glaive tranchant, il se sentit tout à coup invinciblement séparé des chaines du siècle et libre de la liberté des enfants de Dieu. François, le voyant ainsi tout-à-coup délivré de l'inquiétude du monde et riche de la paix du Christ, le nomma le frère Pacifique. Comme il gagnait tous les jours en vertu et en sainteté, l'homme de Dieu l'envoya en France en qualité de supérieur ou de *Ministre*. Car le saint fondateur voulait que ceux qui se trouvaient à la tête de l'ordre, se nommassent ainsi, pour qu'ils se souvinssent qu'ils étaient les serviteurs de leurs frères. Pacifique érigea un grand nombre de couvents en Belgique. Il mourut dans le couvent qu'il avait établi à Lens, et on lisait sur son tombeau, qui se trouvait à l'entrée du chœur, cette épitaphe en latin : « *Sous cette pierre reposent les saints ossements du bienheureux Pacifique de l'ordre des frères mineurs, premier ministre de la province de France* (a).

Parmi les couvents de Franciscains il faut mentionner celui que Wauthier de Berthout, seigneur de Malines, fonda dans cette ville en 1231, les maisons d'Arras, de Douai, de Lille, commencées vers le même temps, et le couvent de Liége, élevé par l'évêque Jean II.

Le même prélat écrivait en 1229 aux frères prêcheurs : « Vu que les innombrables sollicitudes des choses temporelles, nous empêchent de donner tous nos soins aux » choses spirituelles, lesquelles pourtant devraient avoir le » premier pas; et qu'il en pourrait résulter que la vigne » qui nous est confiée, au grand danger de notre âme,

(a) Molanus, Nat. SS. Belg. 10 Jul.

Digitized by Google

» se remplisse des ronces et des épines du vice, nous ve-
» nons vous prier, ô généreux ouvriers de la vigne du
» Seigneur, grands extirpateurs du mal, et nous vous con-
» jurons, au nom du salut de notre âme, et du salut des
» âmes qui sont à notre charge, de vouloir établir un
» couvent de votre ordre dans notre ville de Liége, pour
» y enseigner la théologie, y prêcher, y entendre les con-
» fessions, etc., et ainsi y défendre et propager notre sainte
» religion. »

L'évêque de Liége n'était pas le seul qui eût une si haute idée des salutaires effets de la mission des frères prêcheurs. Le bienheureux Conrad, abbé de Villers, et depuis cardinal de l'église romaine et légat du siége apostolique, les appuyait de tout le crédit que lui donnaient sa science et sa sainteté. Un jour qu'il présidait un Synode à Cologne, il entendit un curé de la ville se plaindre de ce que ces nouveaux frères faisaient tort au clergé séculier, et se mêlaient de cueillir une moisson cultivée par d'autres; ils ont l'art, disait-il, de nous soutirer nos ouailles. — Et combien avez vous donc de paroissiens? repartit le légat. — Neuf mille, répondit le curé. — O homme de peu de sens! s'écria Conrad. Ne savez-vous pas que vous rendrez compte à Dieu pour chaque âme confiée à vos soins? Et vous vous plaignez que vous ayez des aides qui, sans attendre de récompense, se présentent pour vous soulager quelque peu d'un fardeau sous lequel vous ne pouviez que succomber! Allez! vous n'êtes pas digne de la charge que l'Église vous a remise. Et là-dessus le légat le déposa (*a*).

La protection du pape et le sentiment des hommes les plus distingués de l'église n'empêchèrent pas certains esprits jaloux de trouver à redire aux deux nouveaux ordres, qui réveillaient partout la foi et les consciences en-

(*a*) Pie VI cite cette réponse de Conrad, dans son bref du 10 Mars 1791 contre la Constitution civile du Clergé.

Digitized by Google

dormies. L'université de Paris se signala par son opposition contre les réguliers (*a*). Elle voyait de mauvais œil deux de ses chaires de théologie occupées par des mendiants. Les choses furent bientôt portées à un degré d'exaspération qui nécessita l'intervention du Saint-Siége. Les bornes que nous impose notre plan, ne nous permettent pas de redire ici tout ce qu'il en coûta à Rome pour se faire entendre. Guillaume de Saint-Amour, qui avait exhalé toute sa bile contre les religieux mendiants dans un livre intitulé : *Périls du dernier temps*, vit son écrit condamné par une bulle d'Alexandre IV, datée du 5 octobre 1256. St. Thomas, Albert-le-Grand et St. Bonaventure firent de leur côté bonne justice des accusations du docteur de Paris.

Les réguliers, défendus par de si beaux génies en France, avaient aussi leur champion en Belgique. C'était Thomas de Cantipré ou de Cantimpré. Il était né à Sint-Peeters-Leeuw, village situé entre Halle et Bruxelles. Ses parents étaient d'une haute noblesse, et son père avait suivi en Palestine le fameux Richard-Cœur-de-Lion. On dit qu'étant allé un jour trouver de pieux solitaires qui demeuraient près d'Antioche, et s'étant confessé à l'un d'eux, il reçut pour pénitence de faire bien étudier son fils, afin qu'il fût digne de la mission à laquelle Dieu le destinait. Il envoya en effet le jeune Thomas aux écoles de Liége, où celui-ci eut le bonheur de rencontrer avec d'excellents maîtres en tout genre, des compagnons vertueux qui l'aidaient à faire du progrès dans la piété. Il prenait un plaisir singulier à entendre prêcher le célèbre Jacques de Vitry, qui devint par la suite patriarche de Jérusalem. La parole de ce grand homme excita dans le cœur de Thomas un si grand attrait pour le service de Dieu, qu'il résolut de se consacrer entièrement à lui. Il demanda d'abord à être admis parmi les chanoines réguliers de Cantimpré, proche de Cambrai. Mais ayant entendu

(*a*) Voyez ces démelés exposés plus au long dans l'histoire de l'Eglise Gallicane.

Digitized by Google

parler des vertus et de la merveilleuse doctrine de l'ordre des *frères-prêcheurs*, il parvint à se faire recevoir d'eux, vers l'an 1231. Il assista pendant plusieurs années aux cours d'Albert-le-Grand, où il eut pour condisciple St. Thomas d'Aquin (1). Il devint ensuite sous-prieur du couvent des Dominicains de Louvain. Il paraît qu'il était en même temps un professeur et un prédicateur distingué. Comme écrivain, il s'attacha surtout au genre légendaire. On a de lui une vie de *Jean* premier abbé de Cantimpré; une autre de Marguerite d'Ypres, morte en odeur de sainteté, vers l'an 1237; un hymne en l'honneur du bienheureux Jordan, et sous le titre assez singulier de *Bonum universale de apibus*, un recueil d'histoires édifiantes et miraculeuses, pour servir de leçon aux supérieurs et aux inférieurs.

Outre ces écrits, Thomas de Cantimpré nous a laissé plusieurs biographies, qui intéressent particulièrement l'Église belge. La première est celle de la bienheureuse Marie d'Oignies. Les deux premiers livres de cette biographie sont du cardinal de Vitry. Thomas y ajouta un troisième livre, renfermant plusieurs traits remarquables de cette sainte servante de Dieu. Marie naquit à Nivelles de parents aussi pieux que riches. Unie dès l'âge de quatorze ans à un jeune homme religieux comme elle, elle offrit avec son jeune époux le modèle d'une sainteté accomplie. Ils habitaient à Wilenbroeck près de Nivelles, où ils s'employaient à servir les pauvres lépreux. Un genre de vie si extraordinaire les rendit un objet de risée auprès de ceux qui ne voient les choses qu'avec les yeux de la chair; pour eux, ils profitaient du mépris du monde pour s'avancer de plus en plus dans les voies de l'abnégation et du dévouement. Jésus-Christ et Jésus-Christ cru-

(1) Dans la *Biographie Universelle*, M. Daunou révoque ce fait en doute. Il le fait peut-être avec raison. En peut-on dire autant des autres doutes qu'il élève sur la véracité de presque tout ce qui est sorti de la plume du sous-prieur de Louvain ?

Digitized by Google

cifié faisait le sujet continuel de leurs méditations, et le stimulant de leur charité envers les malheureux. Marie surtout fit de tels progrès dans l'humilité, que Dieu, qui se plait à récompenser les humbles, la favorisa de grâces extraordinaires et entr'autres du don de prophétie. Peu d'années avant sa mort, elle alla demeurer près de l'église de Notre-Dame d'Oignies, ne s'occupant plus que d'exercices pieux. Plus d'une fois, elle y fut ravie en extase; enfin, elle quitta un exil déjà trop long pour elle, à l'âge de trente-trois ans, en 1213.

Nous devons au même auteur la vie de Sainte Lutgarde vierge, morte en 1246 à l'abbaye d'Aiviers. Ses vertus, ses révélations et ses miracles l'ont rendue célèbre. Elle est inscrite dans le Martyrologe Romain, à la date du 16 Juin.

Thomas écrivit encore la vie de Sainte Christine, illustre enfant de nos contrées, appelée à juste titre la *merveilleuse*.

Les prodiges de sa vie paraîtraient à peine croyables, si Thomas, qui écrivait huit ans seulement après la mort de Christine, n'attestait que tout ce qu'il raconte avait eu pour témoin un peuple entier. Jacques de Vitry, qui avait vu Christine, et Denis le Chartreux, qui connut les contemporains de cette Sainte, en parlent dans le même sens. Elle naquit à Brustheim, près de St.-Trond, vers l'an 1150. Après la mort de ses parents, elle demeura avec ses deux sœurs, dont l'aînée vaquait à la prière et la cadette soignait le ménage. Quant à Christine, elle menait paître les troupeaux. Ce soin ne l'empêchait pas de s'adonner à la piété, et elle y fit de grands progrès. A l'âge de 32 ans, elle mourut; mais au milieu de ses obsèques, elle ressuscita tout à coup. Elle déclara que son ange l'avait menée jusqu'aux bords du purgatoire, pour lui faire voir les souffrances des pauvres âmes qui y étaient détenues; et que Dieu lui avait proposé ensuite ou de venir jouir à l'instant de sa présence, ou de rester encore quel-

Digitized by Google

que temps sur la terre afin de racheter les peines de ceux dont elle avait vu les supplices. Elle accepta de souffrir. Mais ce furent des souffrances qui effraient l'imagination. On la voyait, dit l'auteur de sa vie, plongée dans la Meuse jusqu'au cou au milieu de l'hiver, ensevelie dans les tombeaux, suspendue à un gibet. Parfois la nuit elle allait réveiller les chiens, provoquant leurs colères, puis pour fuir leurs morsures, s'enfuyait dans les bois à travers les épines teintes de son sang. On la prit pour une possédée, et elle fut chargée de chaines. Elle ajouta à ses fers les supplices de la faim et de la soif. Les neuf dernières années de sa vie, elle alla demeurer dans un couvent de Bénédictines (*a*) avec une pieuse solitaire nommé Ivête. C'est là qu'elle mourut vers 1224. Les Bollandistes ont donné sa vie, dans le 5e volume de Juillet.

(*a*) Ce couvent, nommé de Ste. Catherine, près de St. Trond, fut commencé en 1194. Il reçut sa fondation des nobles sires d'Orbais. V. Dipl. Belg. t. 4, p. 536.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

De l'an 1240 à l'an 1274.

Nouvelles fondations. — Les Carmes. — Les Guillelmites. — Les Ermites de St. Augustin. — St. Boniface de Bruxelles. — Henri de Gand et ses contemporains. — Albert-le-Grand. — St. Thomas d'Aquin et St. Bonaventure. — Ste. Julienne de Liége et la fête du St. Sacrement.

Le treizième siècle est vraiment le siècle des grands hommes et des grandes œuvres du catholicisme. Rien n'égale sa fécondité : c'est alors que commence dans l'architecture ce style merveilleux auquel nous devons nos plus magnifiques cathédrales ; Dante devient l'Homère des poètes chrétiens ; nos villes rappellent Tyr et Carthage, nos tournois, les jeux de la Grèce ; la science théologique enfante ses plus célèbres docteurs ; la chevalerie jette son plus vif éclat ; des saints occupent presque tous les trônes ; les ordres religieux reçoivent un développement inouï ; les fondations pieuses se multiplient partout ; l'unité catholique se concentre ; et du faite de la société, Rome présente une série de pontifes immortels. La Belgique ne reste point en arrière dans ce grand mouvement chrétien. Ses princes se montrèrent les dignes héritiers de Charlemagne. Ils accueillent avec amour tous les dévouements. Déjà nous avons cité quelques-unes de leurs donations religieuses : que d'autres il faudrait énumérer encore ! Contentons-nous d'un tableau incomplet.

La comtesse Jeanne, veuve de Fernand, appelle les dominicains à Bruges en 1233 ; elle déclare à ses sujets : qu'elle regardera comme fait à elle ce qu'on aura fait à

Digitized by Google

ces religieux; elle leur donne ensuite une maison à Valenciennes; fonde en 1234 une abbaye de Bernardines près d'Audenaerde, sous le nom de *Refuge de Marie*, qu'elle fait presqu'immédiatement après transporter près d'Ath; puis établit un second couvent du même ordre à Marcq près de Lille, où elle choisit sa sépulture près de son premier époux Fernand. C'est là qu'elle meurt, agée de 54 ans, après avoir pris l'habit religieux et avoir humblement accompli tous les devoirs du noviciat. Femme vraiment héroïque, que le malheur et la calomnie ne surent jamais abattre, sage législatrice qui eut une grande part aux institutions communales du pays, pieuse princesse dont le nom est encore béni dans nos établissements de charité, et que le ménologe de Citeaux met au rang des bienheureuses.

Sous sa sœur Marguerite, les ordres de François et de Dominique continuèrent à se développer dans les Flandres; ils y établirent un grand nombre de couvents de femmes. Marguerite aimait surtout les Clarisses, ces humbles et pauvres filles de St. François. Bientôt elles eurent des maisons à Gand, à Malines, à Peteghem, à Bruxelles, à Bruges, à Ypres, à Lille, etc.

Le Brabant ne se montrait pas moins libéral que les Flandres envers les nouveaux ordres religieux. En 1243, la ville d'Anvers écrivait aux frères prêcheurs pour les prier de venir s'établir dans leur ville *On les recevrait avec bonheur*, est-il dit dans la lettre, *persuadé qu'on était que comme la présence de Joseph avait attiré les bénédictions du ciel sur l'Egypte et la présence de Jacob sur la maison de Laban, ainsi leur arrivée serait une source de faveurs pour Anvers.* Le duc de Brabant Henri III se hâta de donner à la nouvelle communauté des terres qu'il possédait dans cette ville. Son testament fait bien voir quelle estime il portait à ces religieux, ainsi qu'aux Franciscains. Il voulut être enterré dans le couvent des frères prêcheurs de Louvain.

Digitized by Google

Sa veuve Aleide continua ses libéralités envers la maison où il reposait pour toujours. Elle demanda aux Pères Dominicains de lui céder une portion de terre assez grande pour pouvoir demeurer près de celui qu'elle avait tant aimé durant sa vie; elle désirait parfois aller visiter sa tombe pour y déposer quelques larmes et un souvenir. Elle fonda aussi un couvent de Dominicains à Auderghem. On sait qu'elle entretenait une correspondance suivie avec St. Thomas d'Aquin, dont elle admirait le génie et la vertu. Elle mourut le 23 Octobre 1273, et son corps fut déposé près de celui de son époux bien-aimé.

Cependant de nouveaux ordres trouvaient encore place à côté de tant de pieux établissements. *Les frères de l'ordre de la très-sainte Vierge Marie du Mont Carmel* commençaient une maison à Bruxelles en 1249. En 1254, ils s'établissaient près de Malines; en 1303, ils fondaient dans cette ville le noviciat de leur province flandro-néerlandaise. Cette province ne comprenait pas moins de 17 couvents d'homme, savoir : ceux de Bruxelles, de Gand, d'Anvers, de Bruges, de Louvain, de Malines, d'Ypres, de Gueldre, d'Alost, de Grammont, de Nieuport, d'Enghien, de Tirlemont, de Munster-bilsen, de Boxmeer, de Mulhem-lez-Alost, et de Bottelaere-lez-Gand.

Ils avaient sous leur direction cinq communautés de Carmélites, celle de Vilvorde, dite de *la consolation*, celles de Bruges, de Boxmeer, de Gueldre et de Louvain.

Les *Guillelmites*, autrement dits *ermites de St. Guillaume*, eurent aussi plusieurs maisons en Belgique : *la porte du ciel* à Baseldonck, près de Bois-le-Duc, fondée en 1245 par Winand Van Basel; *le Val St. Antoine*, commencé à Biervliet en 1249, et transporté ensuite à Bruges; *Barnaphay*, près Liége, commencé en 1249; *le Val Notre-Dame*, fondé près Cambrai en 1245; *Nazareth* près d'Ypres, *St. Ursmar*, près d'Alost (1); *Ste. Catherine*, près Nivelles, fondé

(1) Ce couvent fut transporté plus tard dans la ville. C'est là qu'étudia le célèbre Thierry Maerteus, dont le père Van Ieghem vient de publier une excellente biographie.

Digitized by Google

par la noble famille de Trazègnies; *St. Siard*, entre Anvers et Bergen-op-Zoom, fondé par Arnould, seigneur de Bréda; et le *Mont de la Sainte Vierge*, à Flobecq près d'Audenaerde, fondé en 1283 par Jean, seigneur de cette ville.

Aux ermites de St. Guillaume il faut joindre ceux de St. Augustin, qui commencèrent une église à Malines en 1232, une maison à Bruges en 1275, et eurent par la suite des communautés à Bruxelles, à Gand, à Louvain, à Anvers, à Maestricht, à Diest, à Termonde, à Herenthals, à Enghien, à Ypres et à Tirlemont, outre plusieurs établissements en Hollande et dans le diocèse de Liége.

Et maintenant que nous avons parlé des pieuses communautés de la Belgique au XIII^e^ siècle, disons un mot de ses saints.

Le premier à mentionner est sans doute St. Boniface de Bruxelles, dont nous avons donné une biographie spéciale en 1807. Docteur en théologie et recteur de l'Université de Paris, il fut nommé à l'évêché de Lausanne en Suisse. Puis, ayant abdiqué cette dignité, il passa les dix-huit dernières années de sa vie à l'abbaye de la Cambre près de sa ville natale. Il y mourut vers l'an 1260. En passant par Liége, à son retour de la Suisse, l'an 1242, il bénit dans cette ville l'église des Dominicains. La même année il assistait à l'installation du couvent de Milen près Saint Trond, fondé par Godefroy de Louvain, seigneur de Perweys, de Grimberge, etc.

En 1244, il écrivit la lettre remarquable que nous allons citer, et dont l'original fut conservé dans l'abbaye de Ste. Gertrude à Louvain.

« Boniface, par la Providence de Dieu autrefois évê-
» que de Lausanne, à tous ceux qui verront les présentes
» salut éternel en Celui qui est venu l'apporter au
» monde!

» Que tous les fidèles du Christ connaissent (et Dieu fasse
» que les infidèles le connaissent aussi à la honte des en-
» nemis de la croix du Christ et à la gloire de ceux qui

Digitized by Google

» se glorifient dans la croix du Sauveur Jésus!) le mira-
» cle de bonté et de miséricorde que Jésus-Christ notre
» Seigneur a daigné faire dans un fragment de sa sainte
» croix, au couvent des religieuses de St. Augustin,
» nommé Hoydonck, du diocèse de Liége, et sur les ter-
» res du duc de Brabant, l'an de Notre-Seigneur 1244,
» au mois d'Août et durant l'Octave de St. Augustin.

» Étant venu au dit lieu sur l'invitation du Révérend
» père et seigneur Robert, évêque de Liége, pour y bénir
» une église et deux autels en l'honneur de Dieu, je vis
» parmi plusieurs reliques de saints qu'on me montra, un
» petit fragment de bois, de la longueur d'un doigt, que
» le couvent m'assura être une relique de la croix de Notre
» Seigneur. Je me souvins alors qu'étant encore à Lausanne,
» j'avais ouï dire à l'évêque de Genève qu'il tenait de
» bonne source que le bois de la vraie croix déposé
» dans l'eau, allait au fond, contrairement à ce qui arrive
» aux autres bois; et qu'il s'était assuré de la sorte qu'il
» en possédait une relique. Je me fis donc apporter un
» verre d'eau de grandeur moyenne, pour faire la même
» épreuve.

» Plusieurs sœurs du couvent, avec d'autres religieuses
» encore et un grand nombre de personnes séculières
» m'entouraient au moment où, prenant le fragment en
» question entre l'index et le pouce, je fis trois fois sur
» l'eau le signe du salut au nom du Père et du Fils et du
» Saint-Esprit, en priant le Seigneur de nous faire voir
» si c'était réellement une relique de sa croix vénérable.
» A peine l'eus-je déposé dans le verre, qu'il descendit
» au fond de l'eau : et au moment où je le repris de l'eau,
» de grosses gouttes d'un sang épais tombèrent de l'ex-
» trémité inférieure une à une pour se déposer au fond
» du verre. Ce qui fut vu de tous ceux qui se trouvaient
» autour de moi.

» Étonné d'un si grand miracle, je fis apporter un verre
» propre pour recevoir le sang précieux, mais le sang cessa

Digitized by Google

» de couler au moment où on me l'apporta. Je retrempai
» le fragment dans l'eau, de nouvelles gouttes de sang en
» découlèrent, mais moins épaisses que la première fois, et
» je les reçus dans le verre propre. Quand elles eurent
» cessé de tomber, je plongeai le fragment pour la troi-
» sième fois dans l'eau, et je recueillis de nouveau le sang
» de la même façon.

» Le sang ainsi recueilli se conserve au susdit cou-
» vent dans un verre de cristal, ainsi que l'eau qu'ont
» rougie les gouttes épaisses tombées la première fois.

» Il faut ajouter que, quand je fis le signe de la croix
» avant de tremper le fragment pour la troisième fois,
» une croix rouge se montra au fond du verre; comme le
» virent la prieure de la communauté et beaucoup d'au-
» tres personnes assises ou debout près de moi. La noble
» dame Hildegonde de Wulffrombese, à la vue de ce pro-
» dige, perdit connaissance. Encore maintenant on voit
» au fond du verre des taches rouges, qui ne s'y trou-
» vaient pas auparavant, d'après le témoignage des reli-
» gieuses. J'ai rincé ce verre avec de l'eau, que j'ai dé-
» versée dans un autre verre, et toutes les personnes qui
» en burent, attestèrent qu'elle avait la douceur du miel.

» Quelques-unes furent guéries de leurs maladies, en-
» tr'autres la noble dame Hildegonde fut délivrée d'une
» infirmité qui défiait depuis trois ans tous les efforts
» de l'art.

» La veille de la Nativité de la Sainte Vierge, je répétai
» la même épreuve avec le même succès. Je la réitérai
» encore deux et trois autres fois en présence de tout le
» peuple et du frère Henri d'Averbode, prêtre, qui tenait
» en main le verre pour recevoir le saint sang. Le même
» frère a recueilli sur un mouchoir de soie blanche le
» sang qui adhérait à mes doigts. Outre les témoins déjà
» cités, étaient présents plusieurs laïques.

» Tout ceci, à la prière de la communauté et des au-
» tres témoins, je l'ai mis par écrit pour la plus grande

Digitized by Google

» gloire de Jésus-Christ notre Seigneur, pour la sanctifi-
» cation des fidèles et leur raffermissement dans la foi
» chrétienne. Et je l'ai muni de mon sceau, afin que cela
» serve à faire rendre plus d'honneur au bois vivifiant de
» la croix à laquelle fut suspendu Notre Seigneur Jésus-
» Christ, notre salut et notre vie. A lui soit honneur et
» gloire, et à nous par lui salut et vie, dans l'éternelle
» joie, pendant tous les siècles des siècles! Ainsi
» soit-il. »

Le couvent d'Hoydonck, dont il est parlé dans cette lettre, était situé au village de Nederwetten, près de Helmond. Il était habité par des chanoinesses de la même règle que celles de Denain, que les chanoines de Sainte Gertrude à Louvain, et que ceux de Rolduc. Ce furent ces derniers qui, lors de la destruction d'Hoydonck en 1648, sauvèrent les miraculeuses reliques dont nous venons de voir l'histoire, et les emportèrent dans leur abbaye. Toutefois ils en ont légué une petite partie à l'abbaye de Ste. Gertrude.

Quant à St. Boniface il fit dans la solitude de la Cambre plusieurs autres miracles encore, et y fut favorisé d'un grand nombre de révélations. Il prévit entr'autres que le saint roi Louis tomberait entre les mains des infidèles. Ce qui arriva en effet l'an 1250. — St. Boniface fut enterré à la Cambre, et il se fit à son tombeau beaucoup de miracles. Sa fête se célèbre le 19 Février (1).

Au temps où St. Boniface donnait un cours public de théologie à Cologne, un jeune homme de Gand venait s'y asseoir sur les bancs, pour devenir un jour l'émule du docteur angélique et du docteur séraphique. C'est le fameux Henri Goethals, que son siècle appela le *docteur solennel*. Il suivit jusque vers l'an 1241 les cours d'Albert-le-Grand. L'an 1247 le pape Innocent IV lui adressait ce bref flatteur :

(1) Voyez sa *biographie* publiée par le père Smet en 1807.

Digitized by Google

« Pleinement convaincu de la science éminente et du » profond savoir de notre très-cher fils dans le Seigneur, » le très-érudit Henri Goethals, prêtre, maître-ès-arts de » l'Université de Paris et fils du noble chevalier Gérelme » Goethals, marquis de Mude et de Nyenland, ainsi que de » la noble dame Marguerite de Masmines, nièce du véné- » rable Baudri évêque de Tournai ; et persuadé que nous » ne pourrions faire un meilleur choix, nous nommons » par les présentes Protonotaire du saint siége apostoli- » que, le susdit maître Henri Goethals, qui, en vue de » sa haute science théologique, a mérité, en recevant son » grade, le titre de *docteur solennel*. Et nous lui accor- » dons d'exercer le susdit office non-seulement à Paris, » mais encore dans tous les diocèses de France, aussi » bien que celui de Tournai, et de jouir de tous les droits, » priviléges, prérogatives et honneurs y annexés. »

Henri occupa près de trente ans la chaire de la Sorbonne ; et tel fut l'ascendant de sa science, qu'il domina presqu'exclusivement l'enseignement sacré de l'Université de Paris depuis la mort de St. Thomas jusqu'à l'apparition de Duns Scot. Il assista à un grand nombre de conciles, composa plusieurs ouvrages encore estimés aujourd'hui et peut-être au-dessus de leur réputation. Quoiqu'ennemi de certains priviléges des ordres mendiants, il se montra toute sa vie fort attaché à leurs membres les plus éminents, et dota leurs couvents avec libéralité. Il mourut vers l'an 1293, et fut enseveli avec pompe dans l'église cathédrale de Notre-Dame à Tournai, où on lui éleva une tombe en marbre blanc, avec cette épitaphe :

Digitized by Google

D. O. M.

PIÆQUE MEMORIÆ

DOCTISSIMI AC ILLUSTRISSIMI

HENRICI A GANDAVO, cognomento GOETHALS

EX ANTIQUISSIMA ET NOBILISSIMA FAMILLIA BONICOLLORUM;
ARCHIDIACONI ET CANONICI ECCLESIÆ TORNACENSIS,
FAMOSISSIMI PARISIENSIS SORBONÆ DOCTORIS,
AC PHILOSOPHI SUI SÆCULI LONGÈ PRÆSTANTISSIMI.
QUIPPÈ QUI COMMUNI ACADEMIÆ SUFFRAGIO ET RECEPTO PRÆCONIO
DOCTORIS SOLEMNIS NOMEN MERUERIT.
QUI PER MULTA PRÆCLARA LITTERARUM MONUMENTA
RELIGIONIS CATHOLICÆ FIDEIQUE PROPUGNATOR ACERRIMUS SEMPER FUIT.
OBIIT TORNACI ANNO MCCXCIII. III. KAL. JUL.

La gloire la plus grande de Henri de Gand est sans doute de n'avoir été éclipsé ni par les Thomas, ni par les Bonaventure, ni par les Alexandre de Hales ni par les Albert-le-Grand, ni par les Duns Scot. Ce dernier l'estimait singulièrement, quoiqu'il lui trouvât une teinte par trop platonicienne, et qu'il prit à tâche de combattre presque toujours son opinion. La plupart des beaux génies que nous venons de mentionner, eurent des rapports avec la Belgique. Albert-le-Grand enseigna longtemps à Cologne, la métropole de nos provinces occidentales. Évêque de Ratisbonne, il vint en 1271 bénir dans la ville d'Anvers l'église que les dominicains venaient d'y élever, et consacrer deux autels dans l'église des mêmes religieux, ses confrères, à Louvain. St. Thomas, de son côté, eut de fréquents rapports avec la duchesse de Brabant, et sanctionna de tout le poids et de toutes les grâces de son génie une dévotion née sur le sol belge, mais qui devait bientôt se répandre par tout l'univers catholique, je veux parler de la *fête du saint Sacrement des autels.*

Digitized by Google

Au pied du mont Cornillon près de Liége s'élevait un hôpital destiné aux lépreux, et tout à côté de cet hôpital un modeste couvent. Le couvent renfermait deux cloîtres distincts : l'un habité par des religieux, l'autre par des religieuses. Celles-ci étaient dévouées au service des pauvres malades : ce qui ne les empêchait pas de s'occuper aussi de l'éducation de quelques jeunes personnes qu'on voulait bien leur confier. L'an 1198 on vint présenter à la prieure deux petites sœurs orphelines, l'une âgée de six ans, nommée Agnès; l'autre du nom de Julienne, comptait à peine cinq ans. C'étaient deux enfants de bonne famille, riches selon le monde, que leurs tuteurs n'avaient cru pouvoir remettre à des soins plus maternels que ceux des religieuses de Cornillon. En effet, ils n'eurent pas lieu de s'en repentir. La sœur Sapience chargée d'instruire les jeunes orphelines, sut leur inspirer une piété si exemplaire, des vertus si pures, une doctrine si élevée que ses élèves ont rendu son nom immortel. Julienne surtout répondait admirablement au zèle de sa sainte institutrice. Elle sut bientôt par cœur tout le psautier ; elle aimait à lire les vies des saints et se mit à étudier la langue latine pour pouvoir s'occuper aussi des écrits des pères. Elle s'attacha particulièrement à S. Augustin, dont le cœur aimant ressemblait beaucoup au sien; après S. Augustin, S. Bernard faisait ses délices. Elle apprit par cœur une vingtaine de sermons de ce père onctueux, et elle en récitait avec un plaisir infini, les plus beaux morceaux. Comme l'abeille qui sait trouver un doux miel dans le calice de chaque fleur, Julienne recueillait partout de quoi entretenir son amour pour son céleste époux. A l'âge de quatorze ans, elle était déjà toute à lui. Aussi ne fut-ce pas un sacrifice pour elle que de changer son état de pensionnaire en celui de religieuse. Elle reçut le voile en 1207. Aimante comme Magdeleine, elle était active comme Marthe. Les emplois les plus vils de la maison étaient ceux qu'elle ambitionnait le plus. Elle savait

Digitized by Google

adroitement aider ses sœurs, achever, sans qu'on l'aperçût, la tâche qui, soit négligence, soit oubli, était restée imparfaite; consoler les malades, rassurer les timides, encourager les faibles, se faire enfin toute à toutes. Ses moments de loisirs, et ils étaient peu nombreux, elle les consacrait à la prière, aux lectures pieuses; conversait-elle avec ses compagnes, sa parole insinuante leur communiquait les douces émotions de son cœur pour Dieu, surtout pour ce Dieu voilé par amour sous les espèces eucharistiques. Rien n'égalait sa dévotion au saint sacrifice. Elle s'humiliait, se prosternait depuis la consécration jusqu'à la communion ; et pour bien exprimer ce qu'elle pensait dans ce moment, il faudrait avoir pu lire dans son cœur, et avoir été pénétré du même amour pour en bien rendre les expressions. Elle aurait désiré de recevoir son Créateur tous les jours, mais outre que la fréquente communion n'était pas d'usage dans ce temps-là, la crainte de passer pour singulière et d'exciter l'envie, fit qu'elle se contenta de ses désirs, et d'augmenter dans son cœur l'amour qu'elle y entretenait pour Dieu depuis sa plus tendre jeunesse. Les jours qu'elle communiait, elle évitait, autant qu'il lui était possible, toute espèce de conversation avec le monde, ne s'entretenant qu'avec son Créateur dans le recueillement le plus intime. Au premier signal de la consécration, en quelque lieu qu'elle fût, elle se prosternait, s'humiliait et répétait les actes d'adoration avec tant d'onction et de ferveur, qu'on voyait bien que son cœur était tout embrasé. Malgré son humilité et le désir sincère qu'elle avait de cacher sa piété, elle ne pouvait retenir les marques extérieures de l'impression que l'amour de Dieu faisait sur son cœur : on le reconnaissait à ses soupirs, aux traits de son visage, à l'immobilité de sa personne interdite et ravie en extase.

Si Julienne fut sensible et reconnaissante des grâces que lui fit le Seigneur dans les commencements de sa sanctification, il n'en demeura pas là à son égard. Elle

Digitized by Google

n'avait pas encore atteint l'âge de seize ans, lorsqu'elle fut favorisée d'une vision, dont elle ne put alors connaître le mystère : elle vit une nuit le globe de la lune rayonnant de lumière ; et elle y remarqua une ligne noire et obscure, qui en traversait le diamètre, et par où il semblait que ce globe était parfaitement coupé en deux parties.

Les écrivains ne sont pas d'accord sur l'année précise de cette vision. Blœrus dit qu'elle lui arriva dans les premières années de son enfance ; et Fannius dit qu'elle était âgée de trente-huit ans ; mais, quoi qu'il en soit, la différence de ces opinions ne détruisant point l'identité du fait, nous suivrons l'auteur contemporain, qui nous apprend que Julienne, inquiète de ce que pouvait signifier cette vision, et craignant que ce ne fût une illusion, en conféra avec ses supérieurs, auxquels elle fit une déclaration sincère de ce qu'elle avait vu.

Sapience qui l'avait, pour ainsi dire, élevée, en qui elle avait une entière confiance, et qui venait d'être élue prieure, fut la première à qui elle en parla. Elle en fit part ensuite aux sœurs qu'elle regardait comme les plus vertueuses, et eut recours encore à des personnes renommées par leur piété et leur doctrine, qu'elle conjura de lui en dire leur pensée ; mais on lui répondit que c'était un mystère aussi incertain que dangereux à approfondir, et qu'il était téméraire de vouloir sonder les secrets de la Divinité ; qu'elle ne devait point s'en inquiéter, et que ce pouvait être un songe auquel on ne devait ajouter aucune foi.

Julienne avait trop d'humilité et de confiance dans les personnes qu'elle avait consultées, pour ne pas suivre des avis qu'elle croyait dictés par la sagesse ; mais quoiqu'elle en eût pris la ferme résolution, partout où elle se trouvait, la même vision se présentait à son esprit ; quoiqu'elle prît un soin particulier de l'en bannir, tous ses efforts étaient vains et inutiles. Elle employa la prière et toutes les œuvres de piété, elle intéressa, en sa faveur, de sain-

Digitized by Google

les âmes qui demandèrent au ciel, conjointement avec elle, qu'elle fût délivrée de la vue d'un objet qui la tourmentait jour et nuit; mais aucune de ces prières ne fut exaucée, la vision continua à la suivre partout : craignant que ce ne fût un piége pour la détourner de ses devoirs, la jeter dans le trouble, et lui donner du dégoût de ses exercices de piété, elle redoubla ses prières pour en demander la cessation, sans pouvoir l'obtenir, le temps marqué par la providence pour lui en découvrir le motif, n'étant point encore arrivé.

Le mérite de Julienne étant connu dans la ville de Liége, la nouvelle de la vision qui l'inquiétait tant, y fut d'abord répandue. Les uns la regardèrent comme une faiblesse d'esprit, comme une illusion, et les autres comme une chose qui renfermait quelque mystère; mais comme les grandes vertus sont toujours respectées, même des libertins, on conçut une grande opinion de Julienne, et on commença à la révérer comme elle méritait de l'être. Sapience qui avait jeté dans son cœur la semence des vertus dont elle voyait éclore de si merveilleux fruits, l'examinait avec attention, et ne pouvait s'empêcher de dire que c'était moins à ses enseignements qu'aux grâces particulières du ciel qu'il en fallait attribuer l'accroissement. Elle admirait en secret les desseins de Dieu sur son élève, et voyant qu'elle répondait si parfaitement à tant de faveurs, elle la proposait comme un modèle de la vie religieuse, et faisait son éloge à toutes les personnes du monde qu'elle avait occasion de voir.

Ainsi se répandit la réputation de Julienne, qui fit ambitionner à plusieurs de la voir et de lui parler. Malgré son amour pour la retraite, elle ne put refuser à quelques personnes de les voir et de les entretenir, et aucune ne sortit d'auprès d'elle sans avoir le cœur plein d'amour pour Dieu, et de vénération pour elle; car plus elle se croyait honorée, plus elle s'humiliait à ses propres yeux, et se regardait comme un néant. Si en lui parlant on lui témoi-

Digitized by Google

gnait quelqu'estime, une rougeur subite couvrait son visage, intimement persuadée qu'elle était la créature du monde la plus méprisable et la plus digne de l'opprobre du genre humain.

Les visites des grands la gênaient surtout; de sorte qu'elle les évitait avec soin, et qu'elle se cachait lorsqu'on lui annonçait qu'ils devaient venir. Il n'en était pas de même des personnes d'un même rang, et dont elle n'avait nul éloge à attendre. Elle leur parlait volontiers, et avec gaieté de cœur, de la miséricorde de Dieu, de la fuite des vices qui nous précipitent dans les tourments de l'enfer, et de la pratique des vertus qui nous font jouir des délices du ciel. Persuadée que ceux qui avaient eu une éducation soignée en savaient plus qu'elle, mais qu'elle pouvait être utile aux gens du commun, c'était dans les conversations avec ceux-là que tout son zèle se développait en fille inspirée, et que ses paroles faisaient tant d'impression sur l'esprit, qu'on ne la quittait qu'avec peine, toujours édifié et pénétré jusqu'au fond de l'âme des sentiments d'une sincère piété.

Sapience, ne perdant pas de vue son élève, lui remarqua un épanchement de cœur extraordinaire à adorer Jésus-Christ au saint sacrifice de la messe, et pour ne pas contrister l'esprit qui la dirigeait, et lui donner toutes ses aises, elle fit construire un oratoire où Julienne pût, de temps en temps, se retirer et vaquer à l'oraison. Julienne, qui le désirait depuis longtemps sans oser le demander, ne vit pas plutôt l'oratoire achevé, qu'elle s'y dévoua tout entière; et ce fut dans ce lieu désiré qu'elle goûta les plus pures délices de la contemplation.

Cependant, elle était toujours troublée de la vision qui se présentait continuellement à sa vue; et quoiqu'elle eût intéressé en sa faveur, auprès du Ciel, de saintes âmes, pour en savoir la signification, la vérité ou l'illusion, elle n'avait pu jusqu'à ce jour y parvenir. Dans cette perplexité elle résolut de s'adresser de nouveau à Dieu, et de

Digitized by Google

le conjurer, avec toute la ferveur dont elle était capable, de daigner lui révéler ce mystère. Son cœur pleinement épanché devant l'auteur de la nature pour lui demander cette grâce, et profondément absorbée dans la contemplation, elle s'endormit, et pendant son sommeil sa prière fut exaucée. Une voix du Ciel se fit entendre intérieurement à elle, et lui dit : « que l'Église militante était figurée par le globe de la lune; que la tache qui obscurcissait une partie de sa clarté, signifiait qu'il y manquait » une fête que Dieu voulait qui y fût instituée, que cette » fête était celle du très-auguste et très-saint Sacrement » des autels; que le Jeudi-Saint était, à la vérité, désigné à cet effet, mais que par la concurrence des différentes solennités qui se célébraient dans ce même jour, » et qui en empêchaient l'objet, il fallait en déterminer un » autre qui fût chômé et observé dans toute la chrétienté, » et pour trois raisons. La première, pour que la croyance » aux mystères divins qui se ralentissait et qui diminuerait encore dans les siècles postérieurs, fût confirmée » en son entier. La seconde, pour que les hommes qui aiment et cherchent la vérité, en fussent pleinement instruits, et qu'ils pussent puiser dans cette source de » vie, des forces capables de les faire avancer dans le » chemin de la vertu. Le troisième, afin que les irrévérences et les impiétés journalières qui se commettent » contre la majesté de ce sacrement, fussent réparées et » expiées par une adoration profonde et sincère. »

De prétendus esprits-forts diront sans doute que cette révélation n'est qu'un rêve d'un esprit affaibli par les jeûnes et les austérités; mais comme la vraie piété n'admet point de mensonge, et que l'Église, d'ailleurs infaillible dans ses décisions, a établi cette fête pour être célébrée universellement, nous devons croire qu'elle en a considéré le motif comme juste et légitime, et rien n'était plus naturel que de consacrer un jour à la célébration du plus grand mystère de la religion.

Digitized by Google

Julienne ayant eu cette révélation, en conçut intérieurement une joie inexprimable, mais ayant appris, par la même voie, qu'elle était destinée à procurer cette fête, et à la faire instituer dans l'Église, elle en fut troublée, ne pouvant se persuader qu'un pareil établissement dût se consommer par un si faible instrument. Elle avait sollicité le Seigneur pendant deux ans, pour être instruite de la vérité de la vision; elle en employa plusieurs autres pour être déchargée du fardeau de l'annoncer.

Une de ses grandes consolations était de converser avec Ève la recluse, qu'elle regardait comme sa fille spirituelle, et qu'elle avait en effet engendrée dans le Seigneur. L'étant allée voir la veille de la dédicace de l'église de Saint-Martin, sans être instruite qu'on célébrait le lendemain cette solennité, elle ne l'eut pas plutôt appris qu'elle s'élança vers la fenêtre de la cellule qui donnait dans l'église avec tant de zèle et d'émotion, qu'elle se serait précipitée dans le temple, si la recluse ne l'avait retenue. Apercevant sur la muraille une image de Jésus souffrant, elle fut saisie d'une douleur si violente, qu'elle en tomba par terre sans donner le moindre signe de vie. Ève la releva, la mit sur son lit et l'ayant fait revenir à elle, elle l'exhorta à modérer sa douleur, en lui représentant que le Sauveur, en possession de sa gloire, ne souffrait plus. J'en conviens, lui répondit Julienne, mais n'a-t-il pas souffert pour nous d'assez horribles tourments pour mériter toute notre reconnaissance et notre amour?

Julienne était parvenue à ce point de sainteté, lorsque Sapience, prieure de Cornillon, qui lui avait enseigné les premiers éléments de la religion, mourut, l'an 1222, après avoir gouverné saintement ce monastère, et laissé à ses filles un précieux souvenir de sa sagesse, de sa douceur et de sa régularité, qui leur fit répandre, sur sa tombe, de justes larmes. Pour la remplacer on jeta les yeux sur Julienne, en qui l'on reconnaissait les vertus et les talents nécessaires pour bien gouverner. Elle s'y se-

Digitized by Google

rait indubitablement refusée, préférant l'obéissance à toutes les autres vertus, si elle n'eût eu l'espérance de se rendre utile à tout le monde. Par ce motif, elle accepta le priorat, ayant alors vingt-neuf ans.

Dans ce nouvel emploi, elle méprisa les honneurs et les commodités qu'il pouvait lui procurer. Elle commençait elle-même le travail qu'elle ordonnait aux autres; et loin de laisser entrevoir le moindre esprit de domination, on n'admirait en elle que l'humilité d'une servante, les soins d'une tendre nourrice, la charité d'une supérieure ennemie de tout ce qui peut rendre le joug dur aux inférieures. C'était à elle qu'elles s'adressaient dans leurs afflictions et dans leurs peines d'esprit, et le soulagement qu'elles en recevaient par le secours de ses prières, était toujours aussi prompt qu'efficace. Elle réjouissait les affligées, animait les faibles, instruisait et encourageait les novices, félicitait les ferventes, et excitait les autres à les imiter et à s'élever vers Dieu par la douceur de la contemplation. Toutes la respectaient et l'aimaient comme leur tendre mère.

Ses discours publics et particuliers ne roulaient que sur la turpitude des vices, l'excellence des vertus et sur le mérite des observances monastiques. Elle parlait sans cesse à ses filles de la charité et de l'union, comme des liens nécessaires à la société civile et à la couronne de la vie religieuse; et lorsqu'on y portait quelqu'atteinte dans sa maison, elle s'employait tout entière à les rétablir, et triomphait de joie lorsqu'elle les y voyait régner. Elle leur remontrait souvent que des vierges consacrées au Seigneur, doivent avoir la pureté des Anges, parce qu'elle fait l'ornement des élus, et qu'elle est le juste motif de leur gloire dans le Ciel.

Mais comme il n'y a pas d'air si serein qu'on n'aperçoive au ciel quelque nuage, Sapience qui avait inspiré les maximes les plus salutaires à ses filles, en leur en donnant elle-même l'exemple, n'avait pu captiver avant

Digitized by Google

sa mort, l'esprit de quelques sœurs revêches qui exercèrent la patience de Julienne. Les premières, selon un auteur contemporain, examinaient les actions de la supérieure, pour imiter ses vertus; les autres, pour la critiquer. Celles-là se réjouissaient de ses progrès dans les voies de la sainteté, et celles-ci interprétaient tout en mauvaise part et la décriaient. Elles n'en demeurèrent pas là; elles complotèrent contre la prieure, et résolurent de se venger des injures qu'elles prétendaient en avoir reçues. Elles firent entrer dans leur parti les laïcs qu'elles fréquentaient, et sans garder aucune mesure, sans observer même les règles de la bienséance, elles cherchèrent, avec leurs adhérents, à perdre la supérieure, en la décriant au dedans et au dehors du monastère. On épia ses actions, on l'observa d'aussi près qu'il fut possible; mais quelque soin et quelque malice qu'on employât dans cette recherche, on ne put trouver aucune prise à sa réputation. La calomnie vint au secours des méchants : on l'accusa de crimes auxquels elle n'avait jamais pensé; mais loin de s'en attrister, elle s'estimait heureuse d'être mise en parallèle avec le Sauveur, et ne discontinua pas de veiller au bon ordre de sa maison, mettant toute sa confiance dans le divin protecteur de l'innocence opprimée. Au milieu des chagrins que lui suscitaient ses ennemis, elle avait la consolation d'avoir un prieur de l'hôpital, nommé Godefroi, qui la protégea tant qu'il vécut, la justifia des fausses accusations dont on la chargeait, et la préserva de mauvais traitements; mais après sa mort, les persécutions recommencèrent avec plus de fureur que jamais, et ce fut au milieu de ces tempêtes qu'elle eut besoin de toute sa vertu et qu'on la vit briller avec plus d'éclat.

Julienne, naturellement timide et ne craignant rien tant que de paraître au grand jour, n'avait pas divulgué en public la vision et la révélation qu'elle avait eues touchant l'institution de la Fête-Dieu, se regardant d'ailleurs comme incapable de l'exécution d'un si admirable projet. « Mon

Digitized by Google

Dieu ! s'écriait-elle dans la ferveur de ses oraisons, pourquoi ne me laissez-vous pas dans l'obscurité ? et ne confiez-vous pas le soin de l'établissement d'une si auguste solennité à des personnes d'autorité, d'érudition et d'une sagesse reconnues ? Votre Église n'en manque pas ; on y trouve des hommes capables des plus grandes affaires et en état de les consommer. Mais qui suis-je, moi, une pauvre fille privée de tout secours et de toute lumière ! Comment commencerai-je ? Comment avancerai-je ? Que tenterai-je ensuite, et par où finirai-je ? Vous connaissez, Seigneur, mon ignorance, comment donc réussirai-je dans une semblable entreprise ? Déchargez-moi, je vous en supplie, de ce fardeau, et confiez ce soin à un autre. »

Julienne ne fut point exaucée, Dieu, sans doute, ayant décidé qu'elle serait la première à proposer l'institution de la fête, et qu'après elle des personnes illustres par leur piété et leur doctrine la procureraient. Après avoir redoublé ses jeûnes et ses prières, elle connut qu'on ne peut résister à la volonté de Dieu, qui lui fit entendre qu'il a révélé aux humbles de cœur, les mystères qu'il cache aux sages de la terre, par ces versets du Psalmiste : « Dieu a mis dans ma bouche un cantique nouveau. Je n'ai pas étouffé dans mon cœur votre justice ; j'ai publié votre vérité, et je n'ai pas célé votre miséricorde. » Une voix céleste se faisait encore entendre au fond de son âme, et lui disait qu'elle devait proposer la fête sans délai, et qu'elle y était absolument destinée.

Ce ne fut enfin qu'après vingt ans de doutes, de révélations, de prières, de soupirs et de larmes qu'elle en vint à communiquer sa vision, et que, mettant toute sa confiance en Dieu, elle s'appuya sur sa divine protection.

Elle résolut de révéler d'abord la vision qu'elle avait eue à la recluse de St.-Martin, et vint la trouver à cet effet. Aussitôt qu'elle entra dans la cellule, Ève s'aperçut, par le trouble dépeint sur son visage, qu'elle avait l'âme oppressée. Elle la pria de ne pas lui dissimuler ses

Digitized by Google

peines, lui protestant qu'elle était prête à les partager avec elle. « Ah! ma chère Ève, répliqua Julienne, il y a » longtemps que je suis accablée d'un fardeau bien pe- » sant, et quelques efforts que j'aie faits, depuis plusieurs » années, il ne m'a pas été possible de le secouer. Je ne » m'en suis encore ouverte à personne, et puisqu'il faut » qu'il devienne public, je vais vous le confier.

» Il y a vingt ans que le globe de la lune, resplendis- » sant de clarté, s'est présenté à moi. Ce spectacle me » frappa d'admiration, puisque je remarquai dans son » centre une ligne noire, qui le coupait en deux; j'en fus » tout-à-fait troublée; et comme j'y craignais quelque su- » percherie de la part de l'esprit malin, je tâchai de l'é- » loigner de mon esprit. Mais j'eus beau faire, la vision » s'offrait sans cesse à ma vue, et me suivait partout. Je » consultai des personnes éclairées, et je ne pus en rien ap- » prendre; je priai, et je me déterminai à fatiguer le ciel » pour en être éclaircie. Enfin, j'eus le bonheur d'être » exaucée, et on me fit entendre que le globe figurait » l'église militante de Jésus-Christ; que la ligne qui em- » pêchait toute la clarté, dénotait qu'il y manquait une » fête : que cette fête était celle du sacré corps de Notre- » Seigneur, dans le sacrement de l'Eucharistie; que Dieu » avait décrété de l'y faire instituer, qu'il m'avait choisie » à cette fin, moi qui ne suis qu'une vile esclave, et in- » capable de réussir dans une affaire de cette impor- » tance. »

Ève, toute surprise de ce récit, admirait les desseins de la Providence, l'en glorifiait et révérait de plus en plus la sainteté de sa bonne amie. Afin de pénétrer ce qu'il y avait de caché dans cette vision, elle la conjura de lui obtenir du Ciel la même piété qu'elle envers le saint sacrement de l'Eucharistie. Mais la prieure de Cornillon le lui refusa alléguant que sa santé déjà faible en serait accablée, puisqu'elle-même avait ses forces entièrement affaiblies et presque épuisées, lorsqu'elle méditait cet adorable

Digitized by Google

mystère. Elle la consola néanmoins en l'exhortant à prendre courage, et en l'assurant que l'infinie bonté de Dieu lui accorderait d'autres douceurs célestes, proportionnées à sa capacité, et d'où elle ne recevrait pas de moindres satisfactions.

En effet la recluse se sentit peu de temps après embrasée d'un saint zèle, et animée d'un si grand désir pour la nouvelle fête, qu'il lui tardait de la voir instituée, dans la crainte qu'un plus long délai n'en fît perdre le souvenir. Elle le confia à Julienne, et lui en marqua ses peines. Mais Julienne, remplie de confiance en la toute-puissance de Dieu, l'encouragea, lui dit que cette entreprise aurait un heureux succès, et que la fête s'établirait à la grande utilité de la république chrétienne.

L'an 1230, vivait à Huy une religieuse nommée Isabelle, qui dès sa plus tendre enfance avait marché dans le chemin du Ciel, ne respirant et n'aimant que les travaux, les persécutions, les châtiments volontaires du corps et la mortification de l'esprit. Entre plusieurs vertus qui lui étaient familières, elle avait une patience inaltérable à endurer les injures dans la plus profonde humilité, à s'anéantir devant Dieu, et, dans une charité ardente, à rendre ses bons offices à tout le monde. Une personne de ce caractère parut propre à l'exécution du dessein projeté, et Julienne résolut de s'en servir. Il convenait d'abord de lui révéler tout le mystère, de se reposer sur elle d'une partie des travaux, de l'animer de zèle, de lui attribuer même la gloire du succès, car telle était la modestie de la prieure, qu'elle n'y prétendait nulle part. Pour cet effet, il fallait qu'elles conférassent ensemble, qu'elles demeurassent dans la même maison, et elle obtint qu'Isabelle passât de Huy au monastère de Cornillon.

Lorsqu'elle y fut agréée, Julienne eut avec elle de longs et fréquents entretiens sur les choses célestes et sur le salut, et elle reconnut qu'elle était fort savante dans la spiritualité. Elle la sonda plusieurs fois, pour savoir si

Digitized by Google

parmi les révélations dont elle avait été favorisée, elle n'avait rien appris qui concernât la Fête-Dieu; et prenant occasion de lui parler de la sainte Eucharistie, elle lui demanda si ayant dans cet auguste mystère un gage assuré de la miséricorde divine envers les hommes, il ne conviendrait pas d'en instituer une fête spéciale dans le christianisme. « A quelle fin, » lui répondit Isabelle, « puisque l'Église en célèbre tous les jours la mémoire et en rend grâces au Seigneur dans le saint sacrifice de la messe. Que voulez-vous davantage? Si vous exigez qu'on lui rende des honneurs dignes de lui, la chose nous est impossible, étant trop faibles pour atteindre si haut. Quelle proportion y a-t-il d'ailleurs entre la bassesse de notre nature et la majesté divine? »

Une réponse si inattendue surprit Julienne, et l'affligea tellement qu'on eût dit qu'un glaive de douleur venait de lui percer le cœur. Isabelle s'en aperçut, et soupçonna que la prieure ne lui avait parlé comme elle avait fait, que relativement à quelques révélations qu'elle avait eues et qu'elle ignorait : ce qui lui fit redoubler ses prières auprès du Seigneur, pour en obtenir les mêmes sentiments de respect et d'amour qu'elle remarquait en Julienne pour la sainte Eucharistie.

Il se passa un an sans qu'elle pût rien apprendre à cet égard; mais allant un jour voir la recluse de St.-Martin, et trouvant les portes de l'église ouvertes, elle y entra pour faire sa prière. Prosternée humblement devant un crucifix, elle fut ravie en extase, et vit dans ce moment le Ciel et la cour céleste se montrer à ses yeux. Elle y contempla tous les ordres des Saints aux pieds du trône du Tout-Puissant, le suppliant de secourir le monde qui tendait à sa ruine, de protéger l'église militante, attaquée de toutes parts par les hérésies, d'employer le moyen le plus efficace de faire triompher la foi, et qu'il était temps de le manifester; après avoir entendu cette prière unanime des bienheureux, un oracle, sorti du trône de la ma-

Digitized by Google

jesté divine, prononça que « leurs vœux seraient accomplis, et que la fête du très-Saint Sacrement pour laquelle ils s'intéressaient, serait bientôt solennisée dans l'église universelle. »

La sainte fille, revenue de son extase, fut embrasée d'un feu céleste, et ne respira plus que l'institution de la Fête-Dieu, publiant partout que quand le monde entier s'y opposerait, elle seule, assurée comme elle l'était de la volonté de Dieu, la procurerait. On ne doit pas douter de l'effusion de cœur avec laquelle Julienne la félicita des connaissances que Dieu avait daigné lui donner; et dès lors, elles concertèrent les moyens qu'elles mettraient en œuvre, se promettant de se communiquer tout ce que Dieu daignerait leur apprendre ultérieurement à cet égard.

Elles convinrent de consulter d'abord des personnes éclairées, et s'adressèrent en premier lieu à Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin, homme aussi vertueux que savant, que l'on consultait dans tous les besoins, et que les plus éminents en doctrine et en vertu visitaient souvent, se glorifiant d'en avoir reçu des leçons. Un auteur anonyme, mais contemporain, l'appelle un homme d'une admirable sainteté, « vir miræ sanctitatis, » et il en donna en effet des preuves dans tout le cours de sa vie. On l'appelait Lausanne du nom de la ville où il était né, qui est située sur le lac de Genève. Ce fut donc à cet homme de Dieu que Julienne confia aussi ses révélations et les ordres qu'elle avait reçus du ciel touchant l'institution de la Fête-Dieu. Elle le pria d'en conférer avec d'autres théologiens, sans la nommer, et de vouloir bien lui en dire leurs sentiments.

Le chanoine de Lausanne s'acquitta exactement et avec plaisir de cette commission. Il en parla à Jacques Pantaléon, archidiacre de Liége; à Hugues de Saint-Cher, Bourguignon d'origine, prieur et provincial des Dominicains, ordre que l'on sait avoir été et être riche encore en bons théologiens: à Gui, évêque de Cambrai; au chan-

Digitized by Google

celier de l'université de Paris ; et à Gilles, Jean et Gérard, tous trois docteurs de l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir examiné la proposition, ils trouvèrent que cette fête, loin d'être contraire aux dogmes de l'Église, devait être établie pour remercier le Seigneur de l'institution de ce grand mystère, et pour exciter et ranimer dans le Christianisme l'esprit de dévotion qui y diminuait tous les jours.

Julienne, instruite par de Lausanne de cette approbation, en rendit grâces à Dieu, et jugea nécessaire de faire composer l'office de la fête. Persuadée que Dieu se sert souvent des plus simples sujets pour opérer les plus grandes merveilles, elle chargea de cette entreprise un clerc de son monastère, jeune homme d'une grande innocence de mœurs et d'une conduite irréprochable. Il s'en excusa d'abord, alléguant son peu de capacité et son ignorance des ouvrages des Saints-Pères, mais Julienne le détermina à s'en charger, en lui promettant le secours des lumières d'en haut et le suffrage de ses prières pour le lui faire obtenir.

Tandis que l'un cherchait tout ce qui pourrait servir à la composition de l'office, l'autre offrait au Ciel ses prières pour le succès de l'ouvrage, qui fut composé en peu de temps, d'un style élégant et aisé, et d'un tour si touchant et si agréable que le clerc disait lui-même qu'il n'y reconnaissait rien du sien, que tout venait d'en haut. A mesure qu'il achevait quelque partie, il la soumettait à la censure de Julienne, qu'il savait être douée d'une grande connaissance des choses divines ; si elle louait sa composition, il n'y changeait rien, mais si elle y trouvait quelque chose à redire, il la corrigeait de suite, et jamais il ne retoucha aux endroits où elle avait mis la main.

Julienne avait tout examiné avec une si sévère attention et un jugement si solide, que les grands hommes auxquels on soumit l'ouvrage, n'y trouvèrent rien à changer.

Digitized by Google

Ils en louèrent au contraire la beauté et la conformité à la doctrine de l'Église ; de sorte qu'ils avaient peine à croire qu'un jeune homme sans science et sans littérature en fût l'auteur.

Cet office, qui commence par ces mots : « Animarum cibus, » a été récité dans l'église de Saint-Martin, jusqu'à ce que St. Thomas d'Aquin eût composé le sien, qui fut envoyé par le Saint-Père à Ève la recluse, et que le chapitre adopta, à l'exception des Antiennes propres des vêpres, du Benedictus et du Magnificat, avec les hymnes de prime, tierce, sexte et none, qui manquaient à l'office de l'ange de l'école.

Julienne, voyant un dessein qu'elle avait si fort à cœur, approuvé, et son office applaudi, se flatta de cet heureux succès. Elle en avait parlé à des ecclésiastiques de poids et de distinction, et croyant pouvoir réussir, par leur moyen, elle les supplia, pour l'honneur de Dieu et le bien du Christianisme, d'y prêter leurs soins et de consommer cette bonne œuvre.

Ces ecclésiastiques en parlèrent ensemble, ensuite à leurs amis, et ceux-là à des personnes indifférentes, en sorte que ce fut en ville la nouvelle du jour. Les uns trouvaient extraordinaire, pour ne pas dire extravagant, qu'une simple fille prétendit établir une fête nouvelle, dont elle n'avait eu révélation qu'en rêvant. Le plus grand nombre tenait ce langage, et quelques-uns seulement osaient dire que la révélation venait de Dieu, et qu'il fallait absolument la suivre. Hugues de St-Cher fut un des plus ardents à soutenir qu'il y allait du bien de la république chrétienne et du salut des âmes ; et non content de le soutenir en particulier, il monta en chaire, et soutint que Dieu avait décrété l'institution de la fête du Saint-Sacrement, et qu'on s'y opposerait en vain. Ses sermons ne produisirent pas grand fruit, mais ce fut une semence qui fructifia avec le temps au centuple.

Ecclésiastiques, séculiers et jusqu'à des religieux mêmes,

Digitized by Google

enflés d'une science orgueilleuse, en raillaient et en parlaient fort mal, sans en alléguer d'autre raison que celle qu'Isabelle avait déjà dite à Julienne, lorsqu'elle lui en parla la première fois, que le saint sacrement était suffisamment honoré dans le sacrifice journalier de la sainte messe. On prenait occasion de ces discours pour déchirer Julienne dans les carrefours, dans les maisons, dans les compagnies et dans les festins. On la traitait de visionnaire, et ceux qui ne la connaissaient pas, n'épargnaient rien pour la vilipender et la calomnier. Elle devint enfin la fable de la ville; on la huait, on la sifflait, on la montrait au doigt, et l'on fabriquait tous les jours contre elle de nouvelles satires, plus offensantes les unes que les autres.

Cependant, il se formait dans le sein du monastère même, un orage plus redoutable encore : Julienne l'avait prévu longtemps auparavant et en avait prévenu son amie Ève.

Un jour qu'elle s'entretenait avec elle de l'institution de la fête qui lui tenait si fort à cœur, elle lui dit : « quoique j'aie lieu, à plusieurs égards, d'avoir maintenant plus de repos, je n'en vivrai pas plus tranquille; on me déclarera une guerre cruelle, et on attaquera non-seulement notre mère la sainte Église, mais tous ceux qui par zèle travaillent à l'illustrer et à l'amplifier. Il est vrai que les traits se décocheront contre moi, et l'on commencera même à m'assaillir dès cette année, lorsque notre prieur Godefroi sera mort. Il aura pour successeur un homme sous le gouvernement duquel l'enfer sévira avec tant de fureur, que je serai obligée de prendre la fuite. Me recevrez-vous chez vous, ma chère Ève? » ajouta-t-elle, les larmes aux yeux.

Cette prédiction s'accomplit malheureusement en tout point. Vers l'an 1233, mourut Godefroi prieur de Cornillon, homme aussi zélé pour encourager la vertu que pour extirper les vices. Mais son successeur dans

Digitized by Google

son emploi, n'hérita ni de son esprit ni de sa vigilance.

Cet homme, qu'on appelait Roger, acheta la charge de prieur à prix d'argent. Il était déréglé dans ses mœurs, ennemi de la vertu, et contraire à Julienne, dont il ne pouvait souffrir ni les reproches ni les avis salutaires; d'où il conçut pour elle une haine implacable, et travailla de tout son pouvoir à sa perte. Il commença par abuser de son autorité, qu'il employa dans de honteuses prévarications, au lieu de s'en servir pour maintenir le bon ordre. Sous différents et injustes prétextes, il excita des troubles et voulut joindre à la simonie qui lui avait procuré le prieurat, le vol et la rapine, en prétendant se rendre maître des registres et de l'administration de l'hôpital; mais Julienne, qui en craignait les suites, s'y opposa, après avoir consulté ses religieuses qui furent du même avis qu'elle.

Ce refus irrita le prieur qui cabala contre la prieure avec des gens de son espèce, perdus d'honneur et noircis de crimes, et qui depuis longtemps cherchaient à se venger des réprimandes qu'ils en avaient reçues. Par une noirceur digne de leur scélératesse, ils se dispersèrent par la ville, et y excitèrent une émeute, en criant en public et en particulier, que c'en était fait de l'hôpital dont la prieure voulait ôter la juridiction aux bourgeois, pour la donner à l'Évêque, auquel elle avait donné de grosses sommes d'argent pour en obtenir l'institution d'une certaine fête; enfin qu'elle ne voulait ni se dessaisir des registres, ni rendre ses comptes.

Il n'en fallut pas davantage pour exciter une populace qui n'agissait que par une aveugle précipitation. Ces furieux coururent à l'hôpital, y entrèrent avec de grandes clameurs, demandèrent la prieure, qu'ils ne trouvèrent point, parce que ses sœurs, averties du tumulte, l'avaient mise en sûreté. A ce défaut, ils allèrent à son oratoire, en brisèrent les portes, en ouvrirent les armoires, et furetèrent partout pour trouver les registres qu'ils ne virent pas,

Digitized by Google

quoiqu'ils fussent exposés à la vue de tout le monde : ce que Julienne attribua à la protection divine, et elle en conclut qu'elle avait bien fait de ne pas les confier au prieur.

Les furieux, frustrés de leur espérance, se jetèrent sur deux religieuses qui gardaient l'oratoire, les injurièrent et les maltraitèrent cruellement. Non contents de ces excès, ils s'en prirent aux meubles, les foulèrent aux pieds, les déchirèrent en morceaux, brisèrent les vitres, les tables, les chaises, le lit; et dans un moment, la cellule fut détruite et rasée.

De crainte que la fureur de la populace ne se ralentit après sa première fougue, et qu'il n'eût la honte de voir ses trames échouer, le méchant prieur chercha à gagner les principaux par des largesses et des présents : ce qui ne lui réussit malheureusement que trop. Alors, voyant que le tumulte allait toujours augmentant, et qu'il y avait péril de quelque meurtre, Julienne, pour céder à la tempête, crut devoir abandonner sa maison. Elle en fit la proposition à ses sœurs, qui pour la plupart l'approuvèrent, lui promettant de lui être toujours fidèles et de ne l'abandonner jamais.

Se mettant à la tête de quelques-unes, et s'exilant volontairement de son monastère, elle alla demander asile à la recluse de St.-Martin, qui les reçut avec les marques de la plus tendre amitié. Ève s'affligea néanmoins de voir sa bonne mère réduite à une si triste condition ; mais les unes et les autres s'en consolèrent, en adorant les décrets de la Providence. La recluse leur fournit tout le nécessaire, et elles lui en témoignèrent leur sincère reconnaissance. Leurs entretiens, dans ce petit réduit, ne roulaient que sur Dieu, sur la fidélité qu'on lui doit dans les adversités comme dans la prospérité, sur le bonheur qu'on goûte à son service, et sur la fragilité des choses humaines. Ces conversations sur la spiritualité étaient suivies de lectures en commun, et de prières qui duraient une bonne partie de la nuit.

Digitized by Google

On ne sait pas le nombre des sœurs qui suivirent Julienne chez la recluse de St.-Martin, mais quel qu'il fût, la cellule fut trop petite pour les contenir pour quelque temps; c'est pourquoi le chanoine Jean de Lausanne les pria d'occuper sa maison, qui était plus grande et plus propre pour y faire leurs exercices. Il ajouta à cette générosité l'offre d'en sortir et de partager avec elles ses revenus. Julienne rendit grâces au Ciel qui lui procurait, par la charité du généreux chanoine, une pareille ressource dans sa disgrâce, et témoigna à son bienfaiteur toute sa reconnaissance, en acceptant ses offres.

De Lausanne, non content d'agir aussi généreusement à l'égard de ces filles persécutées, voulut encore justifier leur supérieure des injustes accusations portées contre elle, et la rétablir dans son monastère. Pour donner plus d'éclat à cette justification, il fit porter la cause devant les juges, qui, l'ayant examinée à fond, trouvèrent l'injustice des procédés du prieur, sa mauvaise conduite et son irrégularité. On l'accusa de simonie, de renverser la discipline monastique, de dissiper les biens de l'hôpital, de persécuter Julienne pour l'unique raison qu'elle s'opposait à ses déréglements, et d'avoir soulevé contre elle la populace qui l'avait séditieusement obligée à s'exiler de sa maison.

Robert de Torôte, alors évêque de Liége, qui estimait beaucoup Julienne, fut fort affligé de ces troubles, et l'alla voir dans sa retraite de St.-Martin, pour s'informer d'elle-même des circonstances de cette scandaleuse affaire, pour la consoler elle et ses compagnes, les assurant qu'il ferait instruire le procès, et qu'il porterait sa sentence dès que les formalités d'usage seraient exécutées.

Tandis que ce digne évêque travaillait à la justification de Julienne, ceux qui favorisaient la faction contraire, publiaient qu'elle avait surpris sa religion, qu'elle lui en avait imposé par ses bigoteries, et qu'elle attaquait injustement la réputation du prieur; mais la sainte fille, ins-

Digitized by Google

truite de ces faux bruits, témoigna qu'aucune injure, aucune invective ne la détournerait jamais du droit chemin de la perfection évangélique; que se voyant obligée de parler, les promesses et les espérances les plus flatteuses ne l'induiraient jamais à proférer le moindre mensonge; que loin de vouloir nuire à ses ennemis, elle était prête à défendre leur honneur, et qu'elle ne souffrirait jamais qu'avec douleur qu'on entreprit contre eux la moindre chose qui pourrait blesser sa conscience ou la tranquillité de son âme.

Des sentiments si généreux ne purent qu'édifier les juges députés de l'évêque, qui, ayant entendu sous serment les déclarations des religieux et religieuses de l'hôpital, trouvèrent les accusations contre le prieur très fondées, accusations qui furent encore confirmées par la déclaration d'un domestique de confiance du prieur, qui, pour l'acquit de sa conscience et touché de repentir des excès qu'il avait commis avec son maître, alla se jeter aux pieds des juges, et leur déclara que la dépense qu'il avait faite des biens de la maison était si excessive que, mise dans une balance contre son corps, le poids de la première l'emporterait sur ce dernier. Les preuves résultantes des enquêtes ayant pleinement justifié Julienne, tout le monde trouva qu'elle avait sagement agi en refusant l'administration des revenus de la maison à un si mauvais économe.

La sentence, portée par l'évêque, déclara la prieure innocente des griefs portés à sa charge, et la rétablit avec honneur dans son monastère; pour punir l'accusateur, comme il le méritait, elle le déposa comme simoniaque, lui imposa des pénitences et le relégua à l'hôpital de la ville de Huy. Pendant les trois mois que Julienne fut exilée de son monastère, on y commit de nouveaux brigandages, auxquels elle ne put d'abord remédier; mais pour y parvenir, elle travailla à faire élire un nouveau prieur qui, par sa conduite, pût réparer les maux que son prédécesseur dans cet emploi avait causés. Mais ceux qui en

Digitized by Google

étaient capables, craignant de nouveaux troubles, n'en voulaient pas, et ceux qui l'auraient bien voulu, n'avaient ni les vertus ni les talents nécessaires pour bien gouverner. On n'observait plus d'ailleurs dans ce monastère aucune règle, chacun voulait y dominer et personne obéir; et il était à craindre que les troubles recommençant, il n'en résultât la ruine entière de cette maison.

Il fallait donc, pour réparer tant de maux, un supérieur actif, vigilant et zélé. Julienne, qui connaissait la candeur et les talents du clerc Jean, qu'elle avait chargé de la composition de l'office du Saint-Sacrement, aurait désiré que les suffrages se fussent réunis en sa faveur; mais ayant pour lui beaucoup de considération et prévoyant les tempêtes qui allaient s'élever contre lui dans ce poste, elle aurait désiré que cet emploi passât à un autre. Cependant, réfléchissant que personne n'administrerait mieux le temporel et ne veillerait avec plus de soin aux exercices spirituels, ne pourrait mieux, en un mot, établir la discipline que lui, elle lui donna son suffrage, et Jean devint prieur.

Julienne, ayant ainsi triomphé de ses ennemis et de leurs persécutions, n'en fut que plus respectable aux yeux des personnes équitables. L'évêque voulut réédifier à ses frais son oratoire, que la populace mutinée avait détruit, et le placer dans un lieu plus sain; mais Jean de Lausanne et Ève s'empressèrent d'en relever les ruines pour donner à Julienne cette preuve de leur affection.

Ses ennemis, qui avaient cru la perdre et l'accabler sous le poids de leurs persécutions, augmentèrent au contraire sa réputation. Tout le monde chercha à la connaître. On faisait son éloge dans toutes les compagnies; on n'y parlait que de sa force et de son courage, on la révérait; et ceux mêmes des ecclésiastiques qui, par préjugé, lui avaient été contraires, se faisaient un honneur d'en dire tout le bien qu'ils en savaient et de la protéger ouvertement. Aux qualités supérieures de son esprit, elle

Digitized by Google

ajoutait, dans sa personne, un regard qui annonçait quelque chose de divin, qui prévenait tout le monde en sa faveur; sa modestie, sa simplicité dénotaient une pureté angélique; ses gestes étaient si mesurés et si compassés, qu'un grand homme disait d'elle que depuis trente ans qu'il la connaissait, il ne lui avait jamais vu faire aucun mouvement de son corps sans nécessité. Sa marche n'était ni précipitée ni tardive, mais grave et tempérée; enfin on ne remarquait rien en elle qui n'inspirât de la vénération. Éloquente, elle s'énonçait avec grâce; sage, elle ne parlait qu'à propos; humble, elle se regardait comme une grande pécheresse; résignée à la Providence, elle fut constante dans les adversités; maîtresse de ses passions, elle fut toujours semblable à elle-même, sans sortir des devoirs de son état.

D'après ce portrait fidèle, il est aisé de comprendre combien les personnes les plus décentes cherchaient à voir Julienne et à jouir de sa conversation. Sa cellule devint une école de philosophie chrétienne, où les hommes les plus savants se faisaient honneur d'être les auditeurs assidus des leçons de cette admirable fille, qui les instruisait de mystères que toute leur science ne pouvait leur faire connaître. Le monastère de Cornillon, quoique déchiré par des cabales intérieures, devint alors célèbre par la bonne opinion et la bonne odeur qu'y répandait Julienne.

Robert, évêque de Liége, et Gui, évêque de Cambrai, tous deux prélats d'une grande réputation, allant souvent la voir; cette assiduité augmenta encore sa réputation, et ils ne sortaient jamais d'auprès d'elle sans avoir retiré quelque fruit de leurs entretiens. Plusieurs ecclésiastiques du premier ordre, et des laïques d'une haute naissance, la consultaient et lui demandaient le suffrage de ses prières. Mais les visites qu'elle pouvait regarder comme de simple politesse, lui étaient à charge; et soupçonnant la recluse de Saint-Martin, son amie, d'y donner lieu, elle

Digitized by Google

lui en fit des reproches fort vifs, lui disant que si la loi de Dieu le permettait, elle la haïrait de ce qu'elle parlait à sa louange aux princes et aux grands, ajoutant qu'elle demandait à Dieu d'être aussi persécutée, avant sa mort, qu'elle avait été honorée jusqu'à ce moment; et son désir fut accompli, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire.

La grande renommée qu'elle avait acquise par sa constance à marcher dans les voies de Dieu, et par son courage, donna du poids à ses révélations, et fit hâter l'établissement de la Fête-Dieu. Il y avait longtemps que des Docteurs, réputés pour leur science et leur sainteté, avaient trouvé l'établissement de cette fête conforme à la foi catholique, et que tous ceux auxquels on en parlait, étaient du même sentiment : on en parla à l'évêque, auquel on tâcha de persuader que cette institution était nécessaire et que l'Église en retirerait de grands fruits; mais il répondait qu'il ne fallait pas témérairement instituer une nouvelle fête, sur les visions d'une simple fille; et quoiqu'il tint ce langage, il continuait à la voir, pour examiner à fond quel esprit la conduisait.

Julienne ne manquait pas néanmoins de l'entretenir souvent de la nouvelle fête. Elle lui représentait tout ce que sa piété et son amour pour l'auguste Sacrement des autels lui suggéraient : la gloire qui en reviendrait au Seigneur, et les grâces qu'il répandrait sur ses vrais adorateurs, en confondant, par ce nouveau triomphe, les ennemis de sa parole et de la vérité.

Enfin l'évêque se rendit. Il assembla son synode, composé de ce qu'il y avait de plus doctes et de plus pieux personnages dans son clergé : et lorsqu'il leur eut fait la proposition relative à l'institution de la fête dont il s'agissait, tous applaudirent à son zèle, et le supplièrent même de l'instituer, comme une chose très nécessaire à tous égards dans l'Église. « Viri venerabiles et religiosi solemnitatis ordinem et processum exposuerunt reverendo Patri do-

Digitized by Google

mine Roberto Leodiensi episcopo, et eidem ut divinæ munus gratiæ agnoscerent et exaltaret, verbis efficacibus suggesserunt. »

Certains auteurs ont prétendu que l'évêque Robert n'institua pas la fête dans son synode, mais Blœrus et Fanius l'assurent positivement, et l'on peut s'en rapporter à eux, avec d'autant plus de raison que les termes « viri venerabiles et religiosi, » s'accordent avec leur sentiment.

Plein de son objet et voulant suivre d'abord les conseils qu'on lui avait donnés, le prélat mit la main à l'œuvre en publiant le décret suivant, qui prouve toute l'ardeur de son zèle pour l'institution de la solennité.

« Entre plusieurs merveilles que le Seigneur notre » Dieu, toujours adorable dans ses œuvres, dit-il, a opé- » rées; celle qui est au dessus de toutes, et qui, par sa » sublimité, mérite le plus nos admirations, est le sacre- » ment ineffable de son sacré corps. C'est là qu'il se » donne lui-même pour notre nourriture, et qu'il nous a » laissé un mémorial précieux de sa passion, autant que » de l'amour infini qu'il nous porte. Le prophète-roi, qui » est entré dans l'abime des secrets divins, nous en a fé- » licités longtemps auparavant par ces paroles : « Dieu » plein de miséricorde et de compassion a fait d'éton- » nants prodiges, en se donnant à manger à ceux qui le » craignent. »

« Que si le même Dieu, qui n'oubliera pas dans toute » l'éternité les merveilles de sa toute-puissance, a fait » annoncer celle-ci avant son institution; et si, après l'a- » voir saintement établie, il s'en est encore souvenu en » disant : « aussi souvent que vous sacrifierez, faites-le » en mémoire de moi : » peut-on trouver à redire si » nous, outre la commémoration quotidienne que nous en » faisons dans la messe, nous statuons qu'on rappelle une » fois l'an, à tous les fidèles, le mémorial de ce précieux, » vénérable et ineffable sacrement, et que nous en insti- » tuions une fête spéciale?

Digitized by Google

» Nous croyons qu'il est d'autant plus digne, plus raisonnable et plus salutaire de l'ordonner ainsi, que puisque les Saints qu'on invoque journellement dans les litanies, les messes et les oraisons secrètes, ont encore leurs fêtes marquées à certains jours de l'année, il est très juste que le Saint des Saints, la source de toutes bénédictions, ait sur la terre une solennité qui lui soit proprement consacrée, afin qu'on lui rende de grandes actions de grâces comme au Seigneur notre Dieu, qui par les effets d'une charité très-pure, et aussi immense qu'elle est inestimable, se représente tous les jours sur nos autels. C'est dans cette admirable » représentation qu'il ne cesse et ne cessera d'accomplir sa promesse : « voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » et c'est par là qu'il nous confirme de plus en plus la vérité de cet oracle : « mes délices sont d'être avec les fils des hommes. » Cette solennité aura encore cela de propre qu'elle contribuera à suppléer aux manquements, aux irrévérences et aux omissions qu'on commet dans la célébration de cet adorable mystère. Et qui est-ce des fidèles qui puisse révoquer en doute qu'elle ne tende à la gloire de Dieu, à l'accroissement de la foi, de l'espérance et de la charité, à la multiplication des autres vertus, et au grand profit des élus?

» Nous désirons que le troupeau confié à nos soins, jouisse de ces avantages, et voulant exciter les hommes à rendre au Seigneur les actions de grâces qui lui sont » dues, nous ordonnons que vous observiez tous les ans, la cinquième férie après le dimanche de la Trinité, la fête solennelle du très Saint-Sacrement, et que vous récitiez son office de neuf leçons, les répons, versets et antiennes propres, dont nous vous enverrons une copie.

» Cette fête sera chômée inviolablement, et gardée à perpétuité au jour désigné, dans toutes les églises de

Digitized by Google

» notre diocèse de Liége; on s'y abstiendra de toute œu-
» vre servile, comme au jour des dimanches. De plus,
» vous avertirez tous les ans vos sujets de jeûner dévote-
» ment la veille, et afin qu'ils obtiennent la rémission de
» leurs péchés, vous les exhorterez de s'y préparer par
» des prières, aumônes et autres bonnes œuvres, et de se
» rendre dignes de recevoir ce saint sacrement, sans
» néanmoins y contraindre personne. Nous espérons
» qu'en vue de cette fête, Dieu et Jésus-Christ son fils
» se laisseront toucher par les sacrifices d'expiation
» qu'on leur offrira, et qu'ils daigneront ouvrir les portes
» de leur royaume au monde entier, qui est menacé d'un
» prochain naufrage. »

Ce mandement est daté de l'an 1246, et adressé aux abbés, prieurs, doyens, prêtres et autres ecclésiastiques du diocèse de Liége. L'évêque ordonna de copier vingt exemplaires de l'office que sainte Julienne avait fait composer, et il les distribua en différents cantons. Mais il n'alla pas plus loin : Dieu, satisfait de son zèle, voulut lui en donner la récompense, à ce que nous devons pieusement croire, puisqu'après l'institution de la fête, il fut atteint de la maladie dont il mourut. A l'approche de la mort, il persista dans son saint propos, et exhorta avec ardeur tous les assistants à suivre son exemple, et à s'employer efficacement à étendre la dévotion envers la très sainte Eucharistie, leur assurant qu'ils ne pouvaient rien faire de plus agréable au Seigneur, et promettant que s'il récupérait la santé, il s'y dévouerait lui-même avec plus de zèle qu'il n'avait fait dans le cours de sa vie.

Ce qui avait donné lieu à quelques-uns de croire que l'évêque Robert avait célébré la première Fête-Dieu dans l'église de Fosses, furent ces paroles d'un anonyme, « fecit coram se de ipsa solennitate celebrari, » sans faire attention que l'évêque étant à son château de Fosses, y tomba si dangereusement malade qu'il en mourut; qu'il était hors d'état d'être transporté à l'église, et que voulant néanmoins

Digitized by Google

remplir sa dévotion envers la sainte Eucharistie, il en fit réciter l'office dans sa chambre, « Coram se. » Mais pour la première solennité publique, elle fut, sans contredit, célébrée dans l'église collégiale de Saint-Martin de Liége. « Celebratur, » dit Mathias Hovius, sous l'année 1247, « in D. Martini, a canonicis, festum venerabilis sacramenti, uti et annis sequentibus. »

La recluse de St.-Martin, ayant appris la mort de l'évêque, la fit annoncer à Julienne par sa servante; mais l'apercevant de sa fenêtre, celle-ci lui dit : « vous ne m'apportez pas de bonnes nouvelles, comme autrefois; » tant s'en faut, » répliqua-t-elle, « l'évêque est mort, et je viens vous l'apprendre. » Mais Julienne en avait été prévenue par une inspiration du Seigneur.

L'institution ayant été proclamée d'autorité épiscopale dans tout le diocèse de Liége, on vit d'abord peu d'empressement à la suivre; et l'on eût dit que la publication du décret de l'évêque n'avait fait que refroidir les esprits sur l'objet qu'il y recommandait avec tant de zèle et d'onction. Mais Julienne, qui avait gagné l'estime des chanoines de St.-Martin, agit si efficacement auprès d'eux, qu'ils résolurent de célébrer la fête.

Ses représentations furent appuyées par Jean de Lausanne, et le chapitre résolut, d'une voix unanime, d'en faire les cérémonies, comme nous l'avons dit, l'an 1247, au jour même que l'évêque Robert avait désigné par son décret.

On peut plutôt imaginer que peindre les transports de Julienne, d'Isabelle de Huy et d'Ève à cette nouvelle. Cependant la joie de cette dernière était tempérée par on ne sait quelle crainte. Dans un si vaste diocèse, elle ne voyait qu'une église qui suivit les sentiments de l'évêque. Il y en avait même qui refusaient la fête, et qui la regardaient comme une innovation, au moins singulière, l'Église universelle n'ayant point encore parlé. Ève en communiqua son chagrin à Julienne, qui la rassura par une prédiction bien consolante.

Digitized by Google

« Cessez, lui dit-elle, ma chère Ève, de vous attrister et de craindre ; les décrets de Dieu sont au-dessus de ceux des hommes, et tout ce qu'il a résolu est trop solidement affermi pour être jamais renversé par leurs efforts. Il viendra un temps, n'en doutez pas, auquel la fête se célébrera, non-seulement dans une collégiale de Liége, mais dans l'univers entier. Toute la chrétienté la recevra, tous les fidèles en feront le motif de leur triomphe, et l'Église l'objet de ses adorations. Il est vrai qu'on y mettra des obstacles ; mais qui peut rien entreprendre contre Dieu ? » Tout lecteur est en état de juger si cette prédiction s'est accomplie.

Julienne, éprouvée déjà par tant de traverses, fut encore exposée à de nouvelles. Dès que l'évêque Robert, qui l'avait protégée, fut mort, ses ennemis se réveillèrent, et elle en fut la victime. Le siége épiscopal ayant vaqué un an, Henri de Gueldre, au milieu des troubles, l'emporta sur ses compétiteurs : c'était un prince dissolu dans ses mœurs, dévoué à ses plaisirs, et qui, ayant l'esprit plus guerrier que religieux, ne cherchait rien moins que la paix.

Ce fut sous le gouvernement de ce prélat, si peu digne de l'être, que l'orage partit encore une fois de Cornillon contre Julienne. Ceux des frères qui y vivaient dans le libertinage, et qui souffraient à regret que le prieur Jean suivit ses conseils, rappelèrent Roger de Hury où il avait été relégué. Pour ménager les choses et ne pas donner atteinte à la sentence de l'évêque, ils le reçurent parmi eux comme une personne privée, et se mirent à persécuter le prieur en place. Mais bientôt leur violence éclata, ils chassèrent Jean de la maison, et lui substituèrent un Prémontré pour desservant : ce qui montre manifestement que si le monastère de Cornillon eût été dépendant de l'ordre de Prémontré, l'abbé de cet ordre aurait nommé au priorat, sans l'intervention des frères : « Monachum albi habitus, superioris montis Cornelii sibi priorem constituerunt. »

Digitized by Google

Julienne vit bien à quoi tendait tout ce manége, et que les choses se disposaient de loin pour les faire tomber à coup plus assuré sur elle. Elle n'ignorait pas qu'on cherchait à réhabiliter le prieur simoniaque, et que l'on en agissait ainsi contre l'autre pour y parvenir. Mais au milieu de tous ces débats elle prit toujours soin de l'œuvre de Dieu, et de la conservation de la discipline, que les factieux voulaient renverser.

Elle s'empressa de consoler le prieur démis, qui était un religieux économe, sage, fidèle, prudent, auquel on ne pouvait légitimement reprocher aucun défaut. Elle lui exposa l'exemple de plusieurs Saints qui, en pareille circonstance, ne s'étaient point laissé abattre; que la force dans les adversités était le caractère propre de St. Lambert, que les Liégeois avaient un intérêt particulier d'imiter; que dans les hymnes que l'Église chantait à sa louange, on voyait exaltée la grandeur de son courage pendant les persécutions; enfin qu'en s'en rappelant le souvenir, il y puiserait de solides raisons qui l'animeraient à la constance.

Elle représenta à ses sœurs fidèles que la vertu ne s'acquérait que dans les tribulations; qu'une vie exempte de traverses n'était pas, en ce monde, le partage des élus; et que des épouses de Jésus-Christ devaient savoir que le royaume des Cieux ne se ravissait que par violence, et qu'elles devaient s'attendre à des exils, des persécutions, des peines et des douleurs.

Des discours aussi pathétiques, confirmèrent les unes dans la résolution de tenir ferme avec la prieure, et les autres se préparèrent à résister à l'orage qui commença à éclater par le remplacement du prieur simoniaque, que Julienne refusa constamment de reconnaître en cette qualité, malgré les mauvais traitements que ses ennemis lui firent éprouver. Ils virent bien néanmoins qu'ils ne pourraient venir à bout de leur dessein qu'en cherchant à la perdre. Ils n'ignoraient pas que par ses vertus, elle s'é-

Digitized by Google

tait acquis un grand crédit auprès des principaux ecclésiastiques. Ils savaient que c'était à son occasion que le prieur simoniaque avait été déposé, et que tant qu'elle demeurerait au monastère, il ne pourrait jouir tranquillement du poste où ils venaient de le replacer : ce qui l'engagea, avec ses adhérents, à mettre tout en usage pour forcer la prieure à s'exiler d'elle-même de sa maison.

Ils obtinrent par les voies de la violence, ce qu'ils ne pouvaient espérer par celles de la justice. Ils firent courir des bruits injurieux contre sa réputation ; ils la firent envisager par le public insensé comme une sœur turbulente, qui, sous des prétextes d'une dévotion orgueilleuse, cherchait à innover et à renverser les constitutions de l'hôpital. Sur ces calomnies on l'injuria, on la maltraita, on l'intimida par des menaces, pour lui ôter toute espèce de tranquillité, et pour l'engager enfin à prendre le parti de la retraite ; mais assurée de la bonté de sa cause, elle demeura au commencement, ferme comme un rocher au milieu des vagues agitées ; et ses ennemis, non contents de faire entrer tous les crimes dans leur persécution, soulevèrent la populace qui s'anime sans examen, qui se conduit sans raison, surtout si on parvient à lui faire accroire que sa liberté y est intéressée.

La ville de Liége n'offrait malheureusement alors qu'un tableau effrayant de troubles et de brigandages. Henri de Gueldre, tout mauvais sujet qu'il fût pour l'épiscopat, avait été élu légitimement ; mais ses compétiteurs voulant faire valoir leurs prétentions, partageaient les esprits en factions qui se faisaient une guerre cruelle et ouverte. On ne voyait dans les places et dans les rues que le peuple attroupé tumultueusement ; que projets de sédition, que combats, que menaces, et tout enfin n'y respirait que sang et carnage. Les ennemis de Julienne profitèrent de ces circonstances, et se joignirent à la lie du peuple ameuté, lui racontant tant de mal d'elle, qu'il se porta aux dernières extrémités contre cette sainte fille.

Digitized by Google

Cette populace animée jeta de grands cris, prit des pierres et des cailloux, armes ordinaires des gens de cette espèce, courut à son oratoire croyant l'y trouver, et en brisa toutes les vitres. Mais peu contents de ces premiers excès, ils s'arment de pieux, de marteaux et de haches, enfoncent les portes, brisent le toit et abattent les murailles. Cet orage éclata si subitement qu'on eut à peine le temps de sauver Julienne dans le dortoir commun; mais les brigands y étant montés, se mirent à le démolir. Un des premiers qui portèrent leurs mains sacriléges à la démolition de cet édifice, fut frappé d'une plaie douloureuse qu'il porta jusqu'au tombeau, quoiqu'on eût employé tous les remèdes possibles pour l'en guérir.

Julienne, au milieu d'une tempête si horrible, ne se démentit jamais; toujours tranquille et recueillie en elle-même, elle adorait la Providence, et priait pour ses ennemis, à l'exemple du Sauveur. Si elle avait voulu consentir au remplacement du prieur, ses ennemis l'auraient peut-être laissée tranquille; mais ni les prétextes que des hommes intéressés lui alléguèrent, ni les menaces, ni les injures, ni les mauvais traitements, ne purent l'abattre; elle réclama toujours le prieur Jean, à qui l'administration de l'hôpital avait été légitimement confiée. Néanmoins, voyant que ses ennemis ne se relâchaient en rien, et qu'ils persistaient à soutenir la cause de Roger, elle prit le parti de se retirer de la maison, pour ne pas occasionner de nouveaux crimes. Ayant communiqué ce dessein à ses sœurs, elles voulurent toutes l'accompagner, persuadées de la justice de sa cause. Mais Julienne, qui ne savait encore où elle trouverait un asile, ne trouva pas à propos de se charger d'une suite aussi nombreuse: elle en choisit seulement trois, sur la constance desquelles elle pouvait le plus compter.

Après les avoir exhortées les unes et les autres à souffrir en vue du Seigneur, elle ordonna à celles qu'elle n'emmenait point avec elle, de demeurer tranquilles au mo-

Digitized by Google

nastère et d'y vaquer à leurs devoirs. Ce fut l'an 1248 qu'elle s'arracha des bras de ces sœurs pour aller chercher, hors de sa maison, la paix qu'elle ne pouvait y trouver. Comme elle n'emportait rien avec elle, on lui demanda quelles ressources elle avait pour vivre. « Nulle autre, » répondit-elle, « que la Providence; et si nous venons à manquer du nécessaire, deux de mes compagnes iront mendier de porte en porte, pour nous le procurer. »

Le premier asile de Julienne fut à Robertmont, abbaye bâtie par Godefroi de Steennes, en 1215, et restaurée par Lambert de la Pierre, qui la céda aux religieuses de Citeaux en 1225. Cette abbaye étant située dans le voisinage de Cornillon, Julienne était trop près du prieur pour y rester longtemps tranquille; de sorte qu'il mit tout en œuvre pour l'en faire sortir, et il réussit dans son dessein. Aimant particulièrement l'ordre de St. Bernard, elle passa au Val-Notre-Dame, près de Huy, où elle fut reçue avec toute la bonté possible.

Il est sans doute plus que surprenant qu'un homme de mœurs dissolues et perdu de réputation, pût réussir à chasser, pour ainsi dire, de sa maison, une supérieure qui était la sainteté même; mais la ville de Liége, alors remplie de désordres et de tumultes, sous un jeune prince plus occupé des affaires militaires et de celles de sa famille que du soin de son évêché, n'offrait à la vue que le tableau d'une anarchie, sous laquelle tous les crimes marchaient tête levée et demeuraient impunis. On ne voyait que dissentions intestines; les chemins étaient remplis de voleurs, et les gens de bien n'osaient se plaindre, de peur d'éprouver de plus grands malheurs encore. Julienne, au milieu de pareils désordres, était sans ami, sans protecteur qui osât se charger de sa défense, ou même lui donner asile, parce que le prieur avait gagné pour lui tous les esprits les plus dissolus, qui jouissaient malheureusement alors du plus grand crédit.

Digitized by Google

Au milieu des mortifications et des désastres, loin de laisser échapper le moindre murmure, la moindre plainte, elle ne désirait que de mourir, si la mort pouvait être de quelqu'utilité à ses ennemis. Quelqu'un lui ayant demandé, dans ces moments, comment elle pouvait prier avec tant d'ardeur pour des personnes si acharnées à sa perte, elle répondit qu'elle avait leur salut à cœur autant que le sien propre.

En 1252, il s'éleva encore dans la malheureuse ville de Liége, une sédition qui fut la source d'une infinité de maux, qui, de la capitale, passèrent dans tout le diocèse. Hocsenius et d'autres écrivains nous en ont laissé un tableau aussi effrayant que fidèle. « La main vengeresse de » Dieu, dit-il, s'appesantit tellement sur toute la patrie, » que je ne crois pas qu'un seul échappa aux coups. » Dans la ville et la cité de Liége, de quelqu'état ou con- » dition qu'on fût, ecclésiastique ou séculier, sacré ou » profane, riche ou pauvre, grand ou petit, hommes et » femmes, tous furent exposés à la tempête. On ne voyait » partout que des maisons détruites, des riches dépouil- » lés de leurs biens, ceux d'une fortune médiocre appau- » vris, et d'autres réduits à la mendicité. On ne parlait » que de vols, de brigandages, de combats, d'assassinats, » de violence, enfin de toutes sortes de maux, de scan- » dales et de calamités. D'où l'on peut se persuader que » Dieu punit les impies de leurs crimes, quoiqu'il ne dé- » livre pas toujours les justes de leurs maux, nous ap- » prenant par-là que les souffrances sont toujours utiles » aux élus. »

Ces dissentions durèrent plusieurs années à Liége et dans le pays; et les partis étaient si acharnés les uns contre les autres, qu'on eût dit que personne ne pouvait compter d'y échapper. Ce fut alors que pour mortifier l'insolence du peuple, on créa deux bourgmestres l'an 1252, dont l'emploi est à peu près semblable à celui des deux consuls de l'ancienne Rome.

Digitized by Google

Julienne, retirée au Val-Notre-Dame, y reçut tous les secours qu'un zèle charitable peut faire donner à des sœurs persécutées par des sœurs sensibles aux malheurs de leurs semblables, et extrêmement généreuses, mais elle était encore trop près de ses ennemis pour pouvoir y vivre tranquillement. Elle crut devoir passer dans une terre étrangère; et après avoir consulté ses trois compagnes, Isabelle, Agnès et Ozile, elle pensa que la ville de Namur lui offrirait un asile commode et assuré contre la violence et les persécutions de ses ennemis.

Elles exécutèrent donc ce dessein, mais s'y trouvant transplantées et inconnues, elles ne virent personne s'empresser à les recevoir. On les regardait comme des religieuses errantes, et qu'on ne savait pas trop apprécier. Néanmoins, peu de temps après, des religieuses eurent pitié de leur sort et leur donnèrent l'hospitalité; mais n'ayant pas de quoi y vivre, elles éprouvèrent tout ce que la pauvreté a de plus dur et de plus humiliant; cependant elles souffraient leurs maux avec un courage héroïque dans l'espoir des récompenses célestes, s'exhortant mutuellement à la patience pour l'amour de celui qui a tout souffert pour nous.

Dieu leur donna enfin quelque consolation dans la connaissance qu'elles firent d'Himana d'Hochestede, sœur de Conrad, archevêque de Cologne, et abbesse de Salsines, monastère de Cîteaux, situé sur la Sambre, au pied du château de Namur. Il fut fondé par Godefroi, comte de Namur, et Ermenson de Luxembourg, son épouse. Le pape Innocent II en consacra l'église en 1130, à la prière du comte et de la comtesse, qui en avaient jeté les fondements; et St. Bernard en personne vint visiter et approuver cette fondation.

Himana, ayant appris que ces religieuses exilées mendiaient leur pain, en écrivit à l'archidiacre de Liége, nommé Jean, homme charitable et pieux, et qui n'ignorait pas les disgrâces des quatre sœurs expatriées. Ayant

Digitized by Google

appris, par cette occasion, que Julienne était à Namur, sans habitation fixe, il s'empressa de lui offrir une maison qui lui appartenait près de l'église de St.-Aubain, et la prieure accepta son offre.

Elle y demeura quelques années avec ses sœurs, vivant très-pauvrement, mais goûtant un plaisir extrême de la proximité de l'église, où elles allaient se dédommager de leurs peines aux pieds de Jésus-Christ, et devant deux précieuses reliques déposées dans cette église, l'une du bois de la vraie croix, et l'autre du précieux sang du Sauveur, comme il conste du sacraire du comté de Namur, sous la date de l'an 1205.

L'archidiacre Jean, compatissant au malheur et aux disgrâces de ces saintes filles, bâtit un hôpital à Namur, et pour leur procurer une demeure propre et commode, il leur céda le terrain entre l'hôpital et l'église de Saint-Symphorien, pour y élever quelques cellules, que Julienne fit construire par le secours de quelques personnes pieuses et charitables. Cet établissement lui était avantageux, eu égard à celui qu'elles avaient auparavant, mais n'ayant aucun revenu, elle demeurait toujours dans la misère. Ilimana, indignée de ce que des religieuses, qui avaient laissé leurs biens à leur monastère, fussent réduites à un tel excès de misère; s'intéressa si bien en leur faveur, qu'elle leur obtint une pension annuelle; et pour ne donner aucune prise à la critique, et ne pas passer pour chercher l'indépendance, elles se soumirent à l'obéissance de l'abbesse de Salsines, leur bienfaitrice.

Julienne, au milieu de si rudes épreuves, toujours la même, ne se relâcha jamais de son ardeur pour l'oraison, de son zèle pour la perfection évangélique, de sa persévérance dans les bonnes œuvres, de sa ferveur et de son abnégation parfaite d'elle-même.

Malgré son grand courage et sa grande fermeté au milieu de si rudes traverses, sa santé s'affaiblissait; ses sœurs craignant que venant à mourir la première, une

Digitized by Google

terre étrangère devint leur demeure, elles n'y fussent exposées aux railleries, elles s'en attristèrent; mais Julienne, ayant appris leur peine, leur dit : « Cessez de craindre, » mes chères sœurs, « je vous tiendrai fidèle compagnie jusqu'à la mort, et même je vous survivrai. »

Cette prédiction, qui parut d'abord comme une consolation qu'elle voulait donner à ses sœurs, s'accomplit peu de temps après. Agnès et Ozile moururent à Namur, et furent enterrées à Salsines. On ignore le temps précis de leur mort, que quelques écrivains placent à l'année 1254. Raissius donne le titre de bienheureuse à Ozile, et toutes les compagnes de Julienne sont inscrites, sous la même qualification, dans le Ménologe de Cîteaux.

Isabelle de Huy fut fort affligée de leur décès, et connaissant l'affection sincère que l'abbesse de Salsines portait à la prieure de Cornillon, elle engagea celle-ci à y aller habiter. Elle représenta que n'étant plus que deux, une vie commune siérait mieux à leur état; qu'elles avançaient d'ailleurs en âge; que la faiblesse de leur complexion et leurs infirmités habituelles, demandaient des attentions et des soins qu'elles trouveraient à Salsines; mais Julienne, qui prévoyait la tempête dont cette abbaye était menacée, ne goûta pas d'abord ces conseils. Néanmoins, elle la pressa tant de prendre ce parti, qu'elle ne put y résister. L'abbesse les reçut comme des anges envoyés du Ciel, espérant de profiter beaucoup de leurs entretiens.

Placée dans un appartement propre et spacieux, Julienne, qui haïssait la vanité et la splendeur, pria l'abbesse de la loger plus étroitement, et lui dit qu'une cellule qui était près de l'église, suffirait pour elle et sa compagne. Mais l'abbesse, croyant ne pouvoir en faire trop pour des filles si méritantes, voulut qu'elles gardassent le premier appartement où elle les avait fait placer.

Voyant sortir Julienne de Cornillon, sans espoir et sans apparence de retour, on crut que l'institution de la Fête-Dieu, qu'elle avait tant à cœur, tomberait dans l'oubli;

Digitized by Google

mais Hugues de St.-Cher, légat du Pape, étant venu à Liége, pour remédier aux déréglements qui y régnaient, on lui parla du décret de l'évêque Robert touchant la fête du Saint-Sacrement, et on lui dit que les chanoines de Saint-Martin l'avaient solennisée avec piété et avec zèle. Il demanda d'en voir l'office, qu'il approuva et confirma en son entier, et voulut lui-même célébrer la fête et en chanter la messe. Le jour en fut indiqué, et il y eut une affluence considérable de peuple. Le Cardinal, revêtu de ses habits pontificaux, monta en chaire, et y fit un discours éloquent sur la nécessité de la solennité, et sur les trésors de grâces que le peuple liégeois en recevrait.

L'approbation du Cardinal de Sainte-Sabine avait d'autant plus de poids qu'il était d'un savoir très distingué. Étant à Paris en 1228, il intervint à la fameuse dispute sur la pluralité des bénéfices, et souscrivit à la résolution qui en fut portée. Grégoire IX l'envoya en 1233 à Constantinople avec Pierre, dominicain comme lui, Aymon et Rodolphe, mineurs, au sujet de la dispute sur la procession du Saint-Esprit. Il se fit admirer par son zèle et son érudition dans cette légation. L'an 1243, il assista au concile œcuménique de Lyon, et y fut créé Cardinal du titre de Sainte-Sabine. Il fut nommé avec Guillaume, évêque d'Anterade, pour l'examen des constitutions des Carmes, que deux prêtres du même ordre voulaient faire mitiger. Il a fait des commentaires très savants sur l'Écriture sainte, et une Concordance de la Bible fort estimée.

Ce grand prélat prêcha si pathétiquement le jour qu'il officia à Saint-Martin, qu'un chanoine nommé Étienne, en fut touché. Frappé de la grandeur du mystère qui avait fait le sujet du sermon, il dit à sa sœur que le cardinal l'avait persuadé par son éloquence, et qu'il croyait fermement que cette fête était instituée à la plus grande gloire de Dieu, et que s'il lui était permis de changer son testament, il donnerait volontiers une rente annuelle, afin que dans la suite on la célébrât avec plus de magnifi-

Digitized by Google

cence. Sa sœur autant affectionnée que lui envers le Saint-Sacrement, lui conseilla de consommer cette bonne œuvre, quoiqu'elle fût déclarée son héritière, et l'engagea à changer son testament. Ils léguèrent, d'un consentement mutuel, à l'église de St.-Martin, un revenu suffisant pour l'entretien du luminaire.

Quelque temps auparavant, ce même ecclésiastique, par amour du prochain, avait résolu d'abandonner son canonicat de Liége pour aller occuper une cure de la campagne; mais sa sœur, fâchée de quitter ses connaissances, tâcha de le détourner de ce dessein; et n'ayant pu réussir, elle s'adressa à Julienne, qui l'encouragea, pria, et qui, ses prières finies, lui dit : « Mettez toutes vos espérances en Dieu, et soyez sûre qu'il vous rendra votre frère. »

En effet, le frère étant retourné à Châlons, d'où il était originaire, y permuta son canonicat; mais s'étant présenté à l'évêque pour être examiné, on lui donna simplement un livre pour lire, et quoique savant et habile jurisconsulte, il n'y put lire un seul mot; d'où il parut visiblement que Dieu n'approuvait pas ce changement. Le Ciel lui accorda plusieurs grâces ainsi qu'à sa sœur, en récompense du zèle qu'ils avaient témoigné pour le triomphe de la sainte Eucharistie : cette fille zélée ne pouvant marcher, fit un effort pour se transporter à l'église et y communier, et à son retour elle se trouva absolument guérie. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville de Liége, ce qui ranima la ferveur des fidèles pour l'institution de la fête du Saint-Sacrement.

Le cardinal de Sainte-Sabine, non content d'avoir célébré cette solennité, confirma le décret de l'évêque Robert, dans tout le district de sa légation, comme il suit :

« Lorsque nous pesons dans la même balance les mé-
» rites du genre humain, et les bienfaits de Dieu notre
» créateur; et lorsque nous venons à comparer les uns

» avec les autres, et que nous réfléchissons que les bien-
» faits excèdent les mérites, autant et plus que l'Océan
» surpasse en immensité une goutte de rosée, nous som-
» mes frappés d'une grande peur, et nous tremblons de
» crainte. Ce n'est pas sans sujet, puisque le jugement de
» la droite raison nous dit que si l'homme se liquéfiait
» au service de son Dieu, comme la cire se fond à l'ar-
» deur du feu, il ne pourrait lui rendre aucun tribut di-
» gne de sa Majesté suprême. Après nous avoir créés, il
» nous éleva en quelque sorte à la condition des Anges;
» ensuite, il résolut de prendre la forme d'un esclave, et
» triste de nous voir enchaînés sous la puissance du dé-
» mon, il unit la chair humaine à la divinité dans le mys-
» tère ineffable de son incarnation, versa son sang, qui
» est d'un prix inestimable, afin de nous délivrer de l'es-
» clavage où nous gémissions.

» Mais ce n'était point assez pour rassasier l'amour de
» cet Homme-Dieu à notre égard. Étant sur le point de
» souffrir et de retourner, après ses souffrances, dans le
» sein de son Père, il voulut nous donner de plus évi-
» dentes marques de son amour, et nous laissa son corps,
» couvert des espèces sacramentelles comme d'un voile
» très pur. C'était dans le dessein de nous protéger par
» sa vertu contre nos ennemis, d'effacer nos péchés vé-
» niels, d'empêcher le consentement aux mortels, et de
» nous faire avancer dans les voies du salut. Il a voulu
» encore par l'institution de ce mystère, et dans la man-
» ducation qu'on en fait, que nous eussions un souvenir
» continuel de sa passion, et que nous lui offrions un
» sacrifice de louange, en reconnaissance de tant de bien-
» faits, dont il nous console et nous comble à chaque
» moment, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'âge
» parfait, et à la plénitude de sa gloire, où nous mange-
» rons la moelle du froment, et où nous boirons le vin
» pur de sa table; lesquels biens nous sont préparés à
» nous qui voyageons dans les ténèbres, et qui sommes

Digitized by Google

» dans les ombres de la mort, sous l'écorce du sacrement
» et sous le symbole de la foi.

» Quoiqu'on fasse tous les jours mention de cet adora-
» ble prodige dans le saint sacrifice de la messe, il est
» juste néamoins que chaque année on en célèbre une
» fête plus spéciale que celle de la Cène, auquel jour no-
» tre mère la sainte Église est occupée par l'occurrence
» du lavement des pieds, et par la mort de Jésus-Christ:
» ce qui est cause qu'on ne la solennise pas avec toute la
» dévotion nécessaire. C'est pourquoi nous statuons que,
» dans le district de notre légation, vous fassiez observer
» la fête du sacrement de l'Eucharistie, la cinquième fé-
» rie après l'octave de la Pentecôte, et nous vous ordon-
» nons qu'on en récite l'office; et afin que les fidèles se
» portent à cette solennité avec ferveur, nous leur accor-
» dons cent jours d'indulgence. »

Ce mandement est daté du 29 décembre 1253. Un an après, Pierre Capoche, cardinal et légat; se rendit aussi à Liége pour apaiser quelques tumultes entre l'évêque et le clergé. Il y entendit beaucoup discourir de la nouvelle fête instituée par un évêque, et confirmée par un légat apostolique. Il en examina l'office, et reconnut que cette institution était inspirée de Dieu, et que ce serait combattre sa volonté que de s'y opposer. Il approuva donc les décrets émanés, et à l'exemple de son prédécesseur, il adressa le sien à tous les ecclésiastiques de sa légation; il leur dit en substance :

« Que lorsque les fidèles s'attachent à considérer l'ex-
» cellence de la divinité éternelle, ils augmentent leur
» amour envers elle et envers Jésus-Christ, fils de Dieu;
» qu'ils s'enflamment à le révérer avec un culte propor-
» tionné à sa grandeur, surtout quand ils rappelent en
» leur mémoire que l'homme déchu de son état d'inno-
» cence par les illusions du démon, n'avait mérité le prix
» de son rachat que par l'effusion du sang du Rédemp-
» teur. Que le cardinal de Sainte-Sabine, légat du Saint-

Digitized by Google

» Siége dans la Basse-Allemagne, ayant statué que l'ineffable sacrement du corps de Jésus-Christ eût une fête » spéciale tous les ans, lui son successeur dans sa légation, regardait ce statut comme saint et louable, qu'il le » confirmait par son autorité, et défendait de le contredire, sous peine d'encourir l'indignation de Dieu et des » bienheureux apôtres Pierre et Paul. »

C'est ainsi que deux légats apostoliques concoururent à l'institution de la Fête-Dieu. Julienne, en ayant appris la nouvelle dans son exil, en remercia le Seigneur avec les plus vifs sentiments de reconnaissance. Mais ces décrets n'eurent de force qu'autant que les cardinaux restèrent dans leur légation : aussitôt qu'ils en furent partis, on sembla ne plus les respecter, et on les regarda comme non avenus, surtout en certaines églises où l'on avait jugé que la fête était une nouveauté, et qu'on ne devait pas la recevoir. Les principaux ecclésiastiques qui avaient été de cet avis, s'en offensèrent après leur départ, et publièrent un décret contradictoire, par lequel ils en défendaient la célébration. Mais Dieu ne laissa pas impunie cette audace ; il en châtia les auteurs, et leur châtiment fut si extraordinaire et si soudain, qu'on y reconnut visiblement le motif et la cause qui le leur avaient attiré.

D'après la défense de ces ecclésiastiques, gens en crédit, la solennité fut interrompue, excepté dans la collégiale de St.-Martin, qui la célébra constamment. Si l'œuvre de Dieu souffre toujours des contradictions, et si c'est à ces marques qu'on la reconnaît, nous ne devons pas être surpris que celle-ci ait eu de puissants ennemis, qui cherchèrent à la détruire : mais nous verrons avec quel éclat les souverains pontifes et les conciles généraux la confirmèrent, et avec quelle joie l'Église universelle la reçut.

Le séjour de Julienne à Salsines fut d'une grande utilité aux religieuses ; Himana surtout ne se lassait pas de

Digitized by Google

l'entretenir, et plus elle conversait avec elle, plus elle y découvrait de vertus singulières. Un jour qu'elles parlaient du cantique que la Sainte-Vierge adressa à sa cousine Elisabeth, ayant su que c'étaient là ses principales délices, Himana la pria de lui faire connaître ce qu'elle sentait en elle-même, en le méditant ou en le récitant. « Ce que j'y sens, » répliqua Julienne dans un transport soudain, et sans y avoir réfléchi, « est si ineffable que je ne voudrais pas le changer avec tout l'or que pourrait contenir le circuit de ce monastère. » L'abbesse comprit de sa comparaison, que les grâces où son cœur nageait alors, passaient toute expression.

Personne n'étant plus réservé dans ses paroles et plus humble que Julienne, elle rougit d'avoir été trop prompte à révéler ce qui ne devait être connu que de Dieu et d'elle, et elle pria Himana de ne point parler de ce qu'elle lui avait répondu par imprudence.

S'entretenant un jour, avec la même abbesse, de sainte Ursule et de ses compagnes, dont on n'avait encore pu découvrir les reliques à Cologne, elle prédit qu'Himana et Adélaïde de Ste.-Walburge, sa sœur, contribueraient beaucoup à les honorer : ce qui arriva en effet, lorsque quelque temps après, les deux sœurs obtinrent la permission de faire fouiller le champ où ces Saintes avaient été martyrisées, et où l'on en trouva plusieurs corps.

Ayant su qu'une religieuse de sa connaissance était tombée dangereusement malade, elle demanda au Ciel sa guérison et l'obtint. Quoiqu'elle en fût absente, quelqu'un qui la connaissait aussi, lui ayant demandé ce qu'elle en pensait : « Elle est hors de péril, » répondit-elle, « je mourrai avant elle, et elle me survivra, afin de prier pour moi. »

Partant de Namur pour se rendre à Salsines, on lui offrit de l'y conduire par eau à cause de ses infirmités et de son grand âge, mais elle le refusa constamment, préférant de faire route à pied, suivie de sa compagne ; et l'on

Digitized by Google

vit qu'elle avait pressenti le malheur qui arriva au bateau même qui leur était préparé, et qui fit naufrage dans un endroit où la Sambre n'est jamais agitée de vagues.

Quoique le séjour de Salsines soit des plus agréables, et que Julienne y fût des plus fêtées, elle y eut quelques sujets de douleur, qu'elle supporta avec une grandeur d'âme digne d'elle. Isabelle de Huy, sa fidèle compagne et le modèle de ses vertus, y fut attaquée d'une maladie dont elle mourut. On l'enterra auprès d'Agnès et d'Ozile, sans laisser voir à Julienne aucun des préparatifs d'usage en ces occasions, pour ne pas augmenter sa tristesse; mais après les funérailles, l'abbesse étant venue près d'elle pour la consoler, la trouva toute en pleurs, et lui ayant témoigné sa surprise de son peu de courage, elle lui répondit qu'elle ne pleurait pas le sort de sa compagne, et que ses larmes étaient des larmes de joie.

Dans ces circonstances, elle priait ordinairement pour les morts, mais elle ne le fit pas pour Isabelle, et l'abbesse s'en aperçut. Elle ne lui en montra néanmoins son étonnement que quinze jours après, en lui disant qu'elle n'avait accordé aucun suffrage de prières pour l'âme de sa compagne. « J'ai ouï dire, » répliqua-t-elle, « d'un saint personnage, que c'était faire injure à un saint de prier pour lui. »

Se trouvant seule à Salsines du monastère de Cornillon, elle en fit venir Ermentrude, religieuse de grand mérite, qui ne l'abandonna qu'à sa mort.

On conservait toujours à Liége, malgré les cabales qui s'y étaient formées, un précieux souvenir des vertus de Julienne, et plusieurs de ses anciens amis allaient de temps en temps la voir à Salsines. Le clerc Jean, prieur de Cornillon, déposé par la faction des séditieux, entreprit aussi ce voyage pour avoir le plaisir de la voir et de s'entretenir avec elle. Il y reçut l'accueil le plus gracieux, parce qu'on savait que la prieure l'estimait beaucoup pour ses vertus. Avant qu'il retournât à Liége, elle conseilla à

Digitized by Google

Ermentrude, sa compagne, d'aller à confesse à lui comme à son légitime pasteur. « Faites-le, » lui dit-elle, « car dans peu, vous et moi n'aurons plus l'avantage de le posséder. » Et en effet, étant arrivé à Liége, il y mourut de la mort des prédestinés.

La mémoire de Jean doit être d'autant plus chère à tout le diocèse de Liége, qu'il composa l'office du Saint-Sacrement, où l'on reconnait visiblement le doigt de Dieu. Ce saint homme est inscrit au Ménologe de Cîteaux, au premier jour de janvier, sans en marquer l'année. On assure que lorsqu'on rétablit la nouvelle église de Cornillon, son corps fut trouvé tout entier et sans corruption, et qu'on le remit dans un caveau voûté où il est encore aujourd'hui.

Marie, nièce de la reine Blanche, mère de saint Louis, roi de France, étant venue fixer sa résidence à Namur, dont elle était comtesse, se lia d'une étroite amitié avec Himana, abbesse de Salsines, qui l'avertit un jour qu'il y avait vis-à-vis de son abbaye, une maison de plaisance où le maître et une troupe de gens sans mœurs, comme lui, s'abandonnaient à toute sorte de vices, et répandaient le scandale dans tout le canton. Il n'en fallut pas davantage à la comtesse pour ordonner que cette maison fût rasée de fond en comble, et ses ordres furent immédiatement exécutés. Le maître de cette maison, piqué de cet affront, entra avec ses complices dans Namur, excitant, par leurs clameurs, le peuple à la révolte. Le bailli ou gouverneur voulant s'y opposer, fut tué dans la mêlée : ce qui irrita tellement la comtesse, qu'elle chercha de tous côtés du secours pour mettre à la raison les mutins, qui, de leur côté, promirent au comte de Luxembourg, leur assistance pour faire valoir ses droits sur le comté de Namur.

Au milieu de ces tumultes, les religieuses de Salsines s'applaudissaient de leur victoire, mais la prieure de Cornillon était accablée de douleur, et déplorait les malheurs

Digitized by Google

dont l'abbaye allait être frappée. On s'en aperçut à la pâleur de son visage, et lui en ayant demandé la raison, elle répondit : « Pour moi, quand je considère les calami-» tés qui menacent la ville de Namur, il faudrait que je » fusse la fille du monde la plus ingrate, si je ne m'affli-» geais pas à la vue de tant de personnes de tout état, » de toute condition, de tout âge et de tout sexe, qui » vont être réduites à la dernière misère. Nous en avons » reçu pendant notre exil, trop de témoignages de bien-» veillance et de charité, pour ne pas plaindre leur sort; » mais comme les bienfaits les plus signalés nous sont » venus de l'abbaye de Salsines, serait-il possible que sa » désertion future, sa ruine et sa solitude ne me per-» çassent pas le cœur? comment pourrais-je voir d'un œil » sec la tristesse qu'un semblable désastre causera à la » vertueuse abbesse, elle qui ne s'est pas attiré ce châti-» ment : plût à Dieu qu'elle eût vécu en d'autres temps! » Elle est douée d'un naturel si heureux que si elle avait » joui de la paix, elle se serait élevée à une union » très intime avec Dieu, et à la contemplation la plus » sublime. »

Les maux qu'elle avait prédits, arrivèrent en effet; le comte de Luxembourg arma secrètement et le plus promptement qu'il put, et s'avança vers la capitale, où il entra la nuit de Noël 1256. Pendant ces troubles, les religieuses de Salsines, qui savaient qu'elles avaient donné, sans le vouloir, matière à la guerre pour la maison détruite, se virent obligées d'abandonner leur monastère, pour échapper à la fureur des mutins. Julienne fut tellement frappée à ce départ, qu'elle manqua d'en mourir. Himana voulut la consoler, en lui disant que l'orage serait bientôt passé, et qu'elles reviendraient reprendre leur ancien domicile comme auparavant; mais la sainte fille lui fit connaître que cet espoir était douteux, et qu'elles ne se reverraient peut-être jamais; ce qui arriva.

Les religieuses allèrent en divers endroits, et l'ab-

Digitized by Google

besse elle-même voulut conduire Julienne et Ermentrude, sa compagne, à Fosses, entre Sambre et Meuse, où elle leur procura un asile chez un chanoine, chantre de l'église collégiale, qui les reçut avec joie, et qui s'empressa de les obliger avec zèle. Il eut d'autant plus d'attention pour elles qu'il avait appris leurs malheurs et la haute réputation de sainteté qu'elles avaient acquise.

La sœur de ce chanoine, par amour pour la retraite, avait embrassé la vie de recluse, et il avait bâti une cellule près de l'église, qu'il songeait à faire détruire. Il l'offrit à Julienne qui en fut si charmée, qu'elle n'hésita pas un moment à l'accepter, et avec d'autant plus de plaisir qu'on lui avait dit que la sœur du chanoine y était entrée le même jour qu'Ève, sa chère amie, avait pris possession de la sienne à Liége. On y fit les réparations nécessaires, et Julienne y entra avec Ermentrude.

Après tant de calamités, de peines et de persécutions, ce fut dans ce réduit, dont la tranquillité donnait le calme à son âme, qu'elle sentit approcher le terme de ses jours. Elle fut attaquée d'une langueur qui fut longue, et dont elle connut qu'elle ne guérirait pas; et désirant de parler, avant sa mort, au chanoine de Lausanne, elle le fit prier de la venir trouver. Elle s'informait tous les jours s'il n'arriverait pas bientôt; mais soit qu'il ne la crût pas si près de sa fin, soit que le siége du château de Namur rendît les chemins peu sûrs, personne ne vint de Liége à Fosses pour la voir.

Elle avait prédit à une de ses compagnes que lorsqu'elle approcherait de sa fin, elle n'aurait pas le bonheur de voir des personnes de confiance : ce qu'elle aurait désiré, sans doute pour leur communiquer des choses qu'elle avait cachées toute sa vie, même à ses sœurs, et que sa modestie l'empêchait de déclarer à d'autres personnes que celles en qui depuis longtemps elle avait placé sa confiance.

A la fin, ne voyant arriver personne de Liége, elle ap-

Digitized by Google

pela Ermentrude, et lui parla de sa mort prochaine et de quelques affaires qui la concernaient. Mais à cette première annonce, Ermentrude fondit en larmes. « Vos larmes me troublent, lui dit-elle, cessez d'en répandre, consolez-vous en notre Seigneur, et je ne vous ferai aucune confidence. »

Ses forces corporelles diminuaient tous les jours à vue d'œil, mais celles de l'âme semblaient augmenter à mesure qu'elle approchait du moment où elle allait jouir de la gloire dont toutes les grâces particulières qu'elle avait reçues, n'avaient pu lui donner que quelques idées. Elle répétait sans cesse : « Seigneur, quand me délivrerez-vous de ce corps? quand est-ce que je serai tirée de cette vallée de misères? quand est-ce que vous m'accorderez la grâce de vous voir face à face? » Ceux qui étaient présents et qui voyaient son désir, l'encourageaient, en lui disant que bientôt elle mourrait; mais le mot mourir l'offensant, si elle avait pu s'offenser, elle répondit : « Non, je ne mourrai pas, mais je vivrai; » montrant par là qu'elle jouirait bientôt d'une vie éternelle.

Sa maladie empira pendant le Carême; cependant elle ne cessa de réciter chaque jour ses heures canoniales, dans l'intention de s'unir plus étroitement à Dieu; et le jour de Pâques étant venu, elle se prépara, tout épuisée de forces qu'elle était, pour aller à l'église. Elle y entendit, sans donner la moindre marque d'infirmité, matines et laudes, après lesquelles elle reçut des mains du chantre de la collégiale de Fosses, l'auguste sacrement des autels, en forme de Viatique. Toute moribonde qu'elle était, elle regarda comme indigne de la Majesté suprême de se faire apporter son Dieu, croyant qu'il était du devoir d'une servante fidèle de traîner son corps, quoiqu'à moitié expirant, jusqu'aux pieds des autels pour le recevoir et l'adorer.

Elle demeura tout le jour à l'église avec un courage extraordinaire, et étant retournée le soir à sa cellule, elle

Digitized by Google

demanda l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec une joie si admirable qu'elle en versa des larmes : ce qui surprit le prêtre qui la lui administrait, auquel elle répondait à chaque onction avec toute la présence d'esprit possible.

Dans cet état, elle attendait avec impatience son dernier moment. L'abbesse de Salsines, instruite du danger où elle était, accourut pour la voir, et observait avec attention, l'instant où elle passerait dans la bienheureuse éternité. C'était le mercredi d'après l'Octave, et le péril paraissait certain : l'abbesse voulut passer la nuit auprès d'elle, mais elle la pria d'aller se reposer, l'assurant qu'on l'avertirait, et qu'elle ne mourrait pas ce jour-là. Le jeudi elle pria Ermentrude de lui réciter son office, et elle la suivait de cœur et d'esprit. Le vendredi, l'abbesse de Salsines vint encore la voir de bon matin avec quelques-unes de ses religieuses; et elles jugèrent qu'elle était prête à rendre l'âme. L'abbesse lui demanda alors que puisque ses infirmités ne lui permettaient pas de recevoir encore son Sauveur, si elle ne serait pas bien aise de l'adorer sur la terre, pour la dernière fois. « Je vous conjure, Madame,» lui dit-elle, « que cela ne soit pas, car il n'est pas juste qu'un si grand Roi soit apporté à une si vile et chétive créature. » L'abbesse lui ayant répliqué qu'il était juste qu'avant de mourir elle adorât encore son Dieu, elle acquiesça à sa demande.

Le chantre ayant apporté le Saint-Sacrement, dès qu'elle entendit la sonnette, elle se mit à genoux sur son lit, et fit, d'un esprit sain et tranquille, ses actes d'adoration. Les yeux attachés sur l'hostie que le prêtre lui montrait, en l'exhortant à l'adorer, et à la prier de la conduire à l'éternité, elle dit ; « que mon Dieu me soit favorable et à madame l'abbesse; » faisant connaître par ces derniers mots, combien elle était reconnaissante de ses bienfaits; puis, penchant un peu sa tête, elle s'endormit dans le Seigneur le Vendredi, 5 Avril 1258, âgée de 66 ans.

Digitized by Google

Suivant les tablettes chronologiques, le vendredi dont il s'agit, c'est-à-dire, en 1257, tombait le 6 Avril, conséquemment ce que plusieurs auteurs ont prétendu, entr'autres Chapeauville, n'est pas juste. L'année suivante, le 5 Avril était un Vendredi, et par conséquent le jour et l'an précis de la mort de Julienne.

L'abbesse de Salsines aurait désiré d'avoir à son abbaye les précieux restes de cette sainte fille, et elle le lui avait demandé avant sa mort; mais comme elle prévoyait la ruine de cette maison, elle préféra l'abbaye de Villers, ordre de Cîteaux, sur les confins du Brabant et du comté de Namur, à six lieues de Fosses. Il vint après son décès un religieux nommé Gobert, de la maison des comtes d'Apremont, qui prit soin de sa sépulture. Ses funérailles furent, dans l'intervalle, célébrées dans l'église collégiale de St.-Feullien, à Fosses, après lesquelles le corps de Julienne fut transporté à l'abbaye de Villers, sur un char préparé à cet effet. L'abbesse Himana, Ermentrude et plusieurs autres religieuses, accompagnèrent le convoi par amitié et par vénération pour la défunte, et après lui avoir rendu les derniers devoirs, elles revinrent à Fosses.

La mort de Julienne fut aussi sainte que sa vie avait été constamment exemplaire. Exilée jusqu'à six fois des différents asiles qu'elle s'était choisis au plus fort de ses disgrâces; chargée des malédictions de ses ennemis, acharnés à sa perte, parce que sa sainteté prouvait la noirceur de leur dépravation et l'atrocité de leurs sentiments; sans consolation de la part des personnes dans lesquelles elle avait une étroite confiance, on ne la vit jamais témoigner le moindre murmure des maux qu'on lui avait occasionnés. A l'exemple du Sauveur, elle pria toujours pour ses persécuteurs, contente de tout ce que la Providence voulait lui faire éprouver, et persuadée que ce n'était que pour sa sanctification.

Elle quittait avec peine les personnes qui la fréquen-

Digitized by Google

taient, et surtout l'abbesse de Salsines qui lui avait tant témoigné d'amitié ; mais l'amour qu'elle avait pour Dieu, le désir ardent et sincère de s'y voir enfin réunie, l'emportaient, dans ce moment, sur toute autre considération. Elle n'aspirait qu'à voir son dernier moment, non qu'elle eût refusé de souffrir de nouveau pour le véritable objet de son amour ; mais voyant ses forces épuisées, elle jugeait que le Seigneur était content et satisfait de son sacrifice, et qu'il voulait la voir au nombre de ceux qui chanteront éternellement ses louanges dans le Ciel.

Si elle avait édifié le monde par ses vertus pendant sa vie, elle ne put donner à sa mort que de grandes idées de la sainteté et de la consolation qu'elle apporte dans l'âme de ceux qui aiment leur Dieu sur toutes choses, et qui sacrifieraient tous les royaumes de l'univers pour lui rester attachés. On ne remarqua dans cette Sainte, au moment où son âme allait s'envoler au ciel, aucune marque de faiblesse humaine ; son esprit uniquement dirigé vers Dieu, s'annonçait par les saintes aspirations qu'on lui voyait faire. Comme elle avait souvent conversé avec Dieu pendant sa vie, on eût dit qu'elle récapitulait tous ces délicieux moments, et quoiqu'encore pour quelques minutes sur la terre, elle y jouissait déjà de la béatitude céleste. Ses yeux étaient brillants, son teint vermeil, et sans quelques larmes que son amour, plutôt que la douleur, lui faisait verser de temps en temps, on l'eût crue bien éloignée de sa dernière heure. Si jamais vie ne fut plus sainte, jamais aucune mort ne fut plus édifiante que celle de cette courageuse héroïne, qui avait souffert plusieurs martyres de la part des hommes cruels et pervers dont elle ne cessa de demander la conversion.

Les religieux de Villers déposèrent le corps de Julienne dans leur église, passèrent, suivant l'usage, toute la nuit en prières, et lui donnèrent le lendemain une sépulture honorable. Mais il arriva qu'un prêtre qui n'avait point été invité à cette cérémonie, monta en chaire, et fit un

Digitized by Google

éloquent discours sur le très saint sacrement de l'Eucharistie, que la défunte avait révéré toute sa vie d'un culte spécial. Les deux personnes qui contribuèrent le plus à l'établissement de la fête du Saint-Sacrement, furent inhumées toutes les deux dans des églises de l'ordre de St.-Bernard: l'évêque Robert et Julienne. Plusieurs personnes, persuadées de la sainteté de cette dernière, ayant eu recours à son intercession dans leurs nécessités, en ressentirent de prompts effets.

Henrique, qui a écrit l'histoire de l'ordre de Citeaux, parlant de la translation du corps de Julienne, dit qu'on le déposa derrière le grand autel, parmi les reliques du monastère, et qu'il y demeura plus de trois siècles; pendant les troubles qui agitèrent les Pays-Bas, Robert Henrion, devenu abbé de Villers, ayant fait construire une magnifique chapelle, en l'honneur de St.-Bernard, y fit transporter le corps de Ste. Julienne, le 17 Janvier 1599, et le déposa dans un tombeau de marbre noir, artistement travaillé.

Après la mort de Ste. Julienne, le zèle pour l'institution de la Fête-Dieu parut si refroidi qu'on eût cru qu'elle n'aurait pas lieu, surtout depuis le décret qu'on avait publié à Liége après le départ des cardinaux légats, Hugues de St.-Cher et Pierre Capoche; mais Jacques Pantaléon, originaire de Troyes, et auparavant archidiacre de Liége, qui avait été consulté sur cette institution, ayant passé, par son éminente vertu et sa profonde érudition, des premières dignités jusqu'à celle de Souverain Pontife, après la mort d'Alexandre IV, fut celui que la Providence choisit pour donner à cette sainte institution tout l'éclat et toute la solidité qu'elle devait avoir. A son avénement au Saint-Siége, le 29 Août 1261, il prit le nom d'Urbain IV.

Ève, recluse de St.-Martin, héritière des vertus et du zèle de Ste. Julienne, fut charmée d'apprendre cette élévation. Par un heureux présage, elle en parla à quelques chanoines, et surtout à Jean de Lausanne, son zélé et

Digitized by Google

pieux protecteur, et le pria de persuader à l'évêque qu'il devait demander au nouveau pontife la confirmation de la Fête-Dieu. Elle crut, et avec raison, que ce serait une occasion d'autant plus facile de l'obtenir, que le Pape se souviendrait de l'approbation qu'il lui avait donnée autrefois, et qu'il se ferait un plaisir d'accorder cette grâce à une église dont il avait été membre, et qui devait toujours lui être chère.

De Lausanne fit ses représentations à l'évêque, qui les écouta d'autant plus favorablement qu'en témoignant par-là l'envie d'obliger une partie de son clergé, qui la désirait, il crut captiver sa bienveillance, en satisfaisant sa piété, et en gagnant les bonnes grâces du Pape, en le prévenant sur un objet qu'il savait avoir approuvé, et dont la réminiscence ne pouvait que lui être agréable. Henri de Gueldre écrivit donc au Pape pour le féliciter sur son élévation à cette dignité suprême, et le supplia en même temps d'ordonner, en vertu de son autorité apostolique, que tout le diocèse de Liége célébrât la Fête-Dieu, instituée par Robert de Torôte, son prédécesseur.

Urbain IV, charmé d'être prié d'une chose qu'il avait lui-même à cœur, résolut de faire célébrer la fête, « quibus inductus Papa, dit Hocsemius, hoc festum instituit celebrari; » ce qui fut étendu ensuite à toute l'Église, selon le même auteur qui ajoute : « Quod tunc à Leodiensibus est receptum, et postmodum per alias universaliter recipitur ecclesias. »

Alors, ceux d'entre les ecclésiastiques qui avaient été les plus opposés à la célébration de la fête, revinrent de leurs sentiments, en voyant un souverain pontife qui l'approuvait. Ce qui lui donna encore plus de poids, fut l'exemple constant de l'insigne chapitre de St.-Martin, qui ne cessa de la célébrer ; quoique Chapeauville dise qu'il l'avait interrompue, et ne l'avait reprise qu'en 1264. « Canonici, » dit-il, « intermissam aliquamdiu festivitatem resumpserunt; » ce qui est contredit par les pièces

Digitized by Google

les plus authentiques et les preuves les plus légales. Enfin la piété exemplaire et le zèle de cette collégiale engagèrent le clergé, qui la voyait appuyée de la première autorité, à suivre son exemple, et à chômer, ainsi que les laïques, une fête que le Souverain Pontife avait autorisée. Elle fut reçue dans tout le diocèse de Liége l'an 1262, un an après l'autorisation pontificale.

Mais cette fête n'étant instituée que dans le pays de Liége, ses bornes étaient trop resserrées en raison du zèle que les fidèles devaient avoir de la célébrer par toute l'Église; et plusieurs prodiges, arrivés sous les yeux des personnes les plus respectables par leurs dignités et leur science, la firent bientôt désirer universellement.

Le Saint-Père, pénétré de vénération pour le très-Saint Sacrement, et se souvenant que l'Église l'avait supplié d'en confirmer la fête par un décret apostolique, se rappela que Ste. Julienne lui avait dit autrefois que la volonté de Dieu était qu'elle fût célébrée, et, en conséquence, il crut que le temps était venu d'en publier la bulle.

St. Thomas d'Aquin demeurait dans ce temps-là à Orviette, et au rapport du père Razzi, dominicain, le Saint Père en conféra avec ce grand homme, qui venait d'achever son ouvrage intitulé : La chaîne d'or, qu'il présenta au Pontife, qui fut ravi de sa profonde érudition et des services importants qu'il rendait à l'Église, et qui l'ont fait nommer avec justice l'Ange de l'école. On prétend qu'Urbain IV lui offrit la pourpre, qu'il refusa par humilité; mais ce qu'il y a de certain, c'est que personne n'en fut plus digne que lui. Il ne demanda d'autre grâce que celle que la fête du Saint Sacrement fût solennisée universellement; et de l'avis unanime des cardinaux, du clergé séculier, et au grand applaudissement de tout le monde chrétien, elle fut étendue à l'Église universelle.

Pour que le rit fût le même partout, le Souverain Pontife chargea St. Bonaventure et St. Thomas d'en com-

Digitized by Google

poser l'office, sans se rien communiquer; le premier, ayant entendu lire l'ouvrage du second, le trouva si parfait, qu'il jugea qu'on n'y pouvait rien ajouter, et détruisit, dit-on, le sien. On lui ordonna néanmoins d'en montrer la copie, qu'il avait déchirée en petits morceaux, jugeant que Thomas avait plus heureusement écrit qu'il n'aurait jamais pu le faire.

On prétend que Dieu lui-même approuva cet office, et que Thomas entendit une voix qui lui dit ces paroles : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas; » ce qui lui fut répété de la même façon miraculeuse à Naples, après avoir composé le traité de l'incarnation du Verbe.

L'office du Saint Sacrement, composé par St. Thomas, renferme tant de grandeur et d'onction, que pour ne pas en priver nos lecteurs qui ne sauraient pas le latin, nous en rapporterons ici les leçons en français.

« Les immenses bienfaits, y est-il dit, de la bonté di-
» vine envers le peuple chrétien, relèvent notre dignité,
» et sont d'un prix inestimable. Quelle est, et quelle a
» jamais été la nation qui ait ses dieux si proches d'elle,
» que le Seigneur est près de nous? Jésus-Christ, vou-
» lant nous rendre participants de sa divinité, s'est revêtu
» de la nature humaine, et s'étant fait homme, il a élevé
» en quelque sorte les hommes à la nature divine. Tout
» ce qu'il a pris de nous dans le mystère de l'Incarnation,
» il nous l'a rendu d'une manière ineffable, sur l'autel
» de la croix, où il s'est offert pour notre réconciliation;
» il y a versé son sang pour prix de notre salut, il nous
» y a délivrés de la misérable servitude où nous gémis-
» sions, et nous a purifiés de nos péchés; mais afin que
» nous conservions le souvenir d'un si grand bienfait, il
» a donné aux fidèles son corps à manger et son sang à
» boire, sous les espèces eucharistiques.

» O le festin précieux, admirable! Festin plein de dou-
» ceurs! Où peut-on en avoir de semblable? On n'y sacrifie
» point la chair des taureaux et des boucs, comme dans

Digitized by Google

» l'ancien testament; mais Jésus-Christ, le vrai Dieu, s'y » présente lui-même pour nourriture. Quoi de plus mer- » veilleux! le pain et le vin se changent substantielle- » ment au corps et au sang de Jésus-Christ; et ce même » Jésus-Christ, Dieu et homme parfait, est contenu sous » la moindre espèce. Les fidèles le mangent, mais ils » ne le déchirent pas; le sacrement étant divisé, il de- » meure tout entier sous chaque parcelle de la division; » les accidents y demeurent sans sujet, et la foi y a lieu, » lorsqu'une chose visible, cachée sous une espèce étran- » gère, se mange d'une manière invisible, et que les sens, » qui jugent des accidents connus, ne sont pas trompés.

» Il n'y a pas de sacrement plus salutaire, puisqu'il » efface les péchés, qu'il augmente les vertus, et remplit » les âmes d'une abondance de dons spirituels. On l'offre » dans l'Église pour les vivants et les morts; et avec rai- » son, car après avoir été institué pour le salut de tous, » n'est-il pas juste qu'il soit profitable à tous? Nul homme » n'en peut dignement exprimer la suavité. C'est par son » moyen qu'on goûte dans sa source des torrents de dé- » lices, et qu'on se rappelle la mémoire de la charité que » Jésus-Christ nous a montrée dans sa passion. Afin que » l'étendue de cette immense charité fût plus profondé- » ment gravée dans nos cœurs, ç'a été en la dernière » Cène qu'ayant célébré la Pâque avec ses disciples, et » allant retourner à son père, il institua ce sacrement » comme un souvenir éternel de sa mort, comme l'ac- » complissement de toutes les figures anciennes, et » comme le plus grand des miracles qu'il laissait à ses » disciples. Il convient donc aux fidèles d'en solenniser » l'institution, d'en remercier le Seigneur et de lui ren- » dre de dignes actions de grâces, en reconnaissance de » si magnifiques bienfaits. »

Les hymnes, les cantiques, et autres ouvrages que fit ce grand homme pour achever l'office du Saint-Sacrement, respirent l'esprit de Dieu dont il était animé, et qui con-

Digitized by Google

duisait sa plume; le Souverain Pontife, après les avoir examinés, y trouva tant de beauté et d'onction, qu'il les envoya à toutes les églises du monde chrétien, avec sa bulle sur l'institution de la Fête-Dieu; dont voici la traduction :

« Urbain, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à » nos vénérables frères les patriarches, archevêques, évê- » ques, et autres prélats de l'église. Lorsque notre Sau- » veur et Seigneur Jésus-Christ fut sur le point de quit- » ter le monde pour retourner à son père, la veille de sa » passion, après avoir mangé la cène avec ses disciples, » il institua le très saint et magnifique sacrement de son » corps et de son sang, en nous donnant le premier pour » viande, et le second pour breuvage; car « aussi souvent » que nous mangeons ce pain, et que nous buvons ce ca- » lice, nous annonçonsla mort du Seigneur. » Dans l'insti- » tution de ce mystère, il dit à ses apôtres : « faites ceci » en mémoire de moi, » voulant les instruire par ces pa- » roles, que le grand et vénérable sacrement qu'il venait » d'instituer, serait le principal et le signalé mémorial de » l'amour infini dont il les avait aimés : mémorial admi- » rable, frappant, agréable, doux, sûr, et précieux sur » toutes choses; où les signes sont renouvelés, les mer- » veilles changées, où l'on trouve toute délectation et toute » saveur, et où l'on puise un gage assuré de la vie.

» C'est là le mémorial très-doux, le mémorial sacré et » salutaire, qui nous rappelle l'heureux moment de notre » rédemption, qui nous retire du mal, qui nous fortifie » dans le bien, qui produit en nous l'accroissement des » vertus et des grâces, enfin qui nous conduit et nous » fait marcher dans les voies du Ciel. Les autres mys- » tères que l'Église célèbre, nous les adorons en esprit » et en vérité, mais nous ne jouissons pas de leur pré- » sence; il n'y a que le mémorial de l'Eucharistie où Jé- » sus-Christ est réellement présent, et où il demeure en » propre substance avec nous. Lorsqu'il monta au Ciel, il

Digitized by Google

» dit à ses apôtres et à ses disciples : « voilà que je suis » avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » les » encourageant par-là à se consoler de son absence, et les » assurant qu'il demeurerait toujours au milieux d'eux » par sa présence corporelle.

» O digne et à jamais respectable mémorial, qui nous fait » ressouvenir que la mort n'a plus d'aiguillon, que notre » perte cesse d'être irrémédiable, depuis que le corps du » Seigneur, attaché à l'arbre de la croix, nous a rendu la » vie ! C'est ce mémorial glorieux qui remplit les fidèles » d'une joie salutaire, et qui, avec l'effusion de la joie, » leur fait verser des larmes de reconnaissance. Nous » triomphons par le souvenir de notre rédemption ; et en » nous souvenant de la mort de Jésus-Christ qui nous a » rachetés, nous ne pouvons nous abstenir de pleurer. » C'est donc la pensée de ce sacré mémorial, qui nous » procure la joie et les pleurs ; nous nous réjouissons en » pleurant, et nous pleurons en nous réjouissant, parce » que notre cœur nageant dans les délices, par la mé- » moire d'un si grand bienfait, ne peut tempérer ses lar- » mes, par la juste reconnaissance qu'il lui doit.

» O abîme de l'amour divin ! O surabondance de la » miséricorde de notre Dieu ! O merveille étonnante de sa » libéralité ! Non content de nous avoir constitués les » maîtres des biens de la terre, il a encore soumis à notre » domaine toutes les créatures. Il ne s'est pas borné là ; » il juge que la dignité de l'homme est si relevée, qu'il » le confie à la garde d'un ange, puisque les esprits céles- » tes nous servent de ministres, pour conduire les pré- » destinés à la possession de l'héritage qui leur est préparé » dans le Ciel. Et après de si éclatants témoignages de sa » magnificence, il a voulu encore nous donner d'autres » preuves de sa charité inexprimable, en se donnant lui- » même, et en excédant toute plénitude de donation, et » toute mesure d'amour, lorsqu'il se présente pour être » notre nourriture et notre boisson.

Digitized by Google

» O éminente et admirable libéralité, où le donateur » passe en don, et où la chose donnée est le même que » celui qui donne! O prodigalité sans pareille, quand » quelqu'un se donne soi-même! Notre Dieu donc s'est » donné pour notre nourriture, parce que l'homme con- » damné à la mort, ne pouvait revenir à la vie que par » ce moyen. Il était mort en mangeant du fruit défendu, » et il a été racheté en goûtant de l'arbre de vie. Là se » trouvait l'appât de la mort, ici était l'aliment de la vie. » Le manger de celui-là porta la blessure, et le goût de » celui-ci rétablit la santé; le goût a blessé, et le goût a » guéri: considérez donc que le remède est venu d'où est » sortie la plaie, et que de-là nous a été rendue la vie, » d'où nous avons reçu la mort. Car il est dit de ce goût- » là « le jour que vous en mangerez, vous mourrez; » » et de celui-ci « quiconque mangera de ce pain, vivra » éternellement.

» O manger tout-à-fait substantiel, qui rassasie pleine- » ment, qui nourrit véritablement, et qui engraisse sou- » verainement non le corps, mais le cœur; non la chair, » mais l'âme; non le ventre, mais l'esprit! Notre miséri- » cordieux Sauveur, par une disposition pieuse et chari- » table, voyant que l'homme manquait d'un aliment » spirituel, a donc pourvu à la nourriture de son âme » par le plus noble et le plus efficace manger qu'il y eût » au monde. Aussi était-ce une libéralité bienséante, et » une œuvre convenable de piété, que le Verbe éternel » de Dieu, qui est le manger et la réfection de la créa- » ture raisonnable, s'étant fait chair, se donnât à la chair » et au corps, je veux dire à l'homme pour nourriture; » car « l'homme a mangé le pain des Anges, » et c'est » pourquoi notre Seigneur a dit : « ma chair est vérita- » blement viande. » Ce divin pain se mange, mais il ne » se change pas, parce qu'il ne se transforme pas en ce- » lui qui le mange; si cependant on le reçoit dignement, » celui qui le reçoit de la sorte, se change en lui.

Digitized by Google

» O Sacrement excellent, adorable, vénérable, qu'on doit » honorer et glorifier, qu'on ne peut assez combler d'éloges, » ni exalter selon ses mérites! Sacrement digne d'être » révéré de toute l'étendue de nos cœurs, d'être aimé avec » les sentiments de la plus intime tendresse, d'être gravé » si profondément dans nos esprits, qu'il n'en soit jamais » effacé ! O très noble mémorial, qu'on doit vanter et » prêcher en tous lieux, dont tous les chrétiens doivent » se souvenir par les témoignages de la plus sensible re- » connaissance, qui doit être imprimé dans le fond de nos » âmes, et qu'on ne saurait assez méditer, ni trop pieu- » sement célébrer! Nous sommes donc obligés d'en con- » server une mémoire continuelle, afin que nous ayons » sans cesse devant les yeux, celui dont il nous repré- » sente les inestimables bienfaits; car plus on considère » les présents qu'on reçoit, plus on s'attache au mérite » de la personne qui les a faits.

« Mais quoiqu'on en fasse mention dans le sacrifice » journalier de la messe, nous croyons cependant qu'il » est digne, pour confondre la perfidie et la démence » des hérétiques, qu'on en célèbre, au moins une fois, » une fête plus spéciale et plus solennelle. Le jour de la » Cène, auquel Jésus-Christ a institué ce sacrement, » étant occupé à la réconciliation des pécheurs, à la con- » fection du Saint-Chrême, au lavement des pieds, et à » d'autres mystères, on ne peut pas vaquer entièrement » à la célébration de ce très auguste sacrement; c'est » pourquoi il convient qu'on lui assigne un autre jour. » Au reste, telle est la pratique de l'Église à l'égard des » Saints, qui, nonobstant qu'on leur adresse journelle- » ment des prières dans les litanies, à la messe, et en » d'autres occurences, ont des jours propres dans le cours » de l'année, auxquels on les honore plus spécialement.

» D'ailleurs, comme à ces jours de fêtes on ne remplit » pas quelquefois ses devoirs de piété, soit par négli- » gence, soit à cause des occupations domestiques, soit

Digitized by Google

» peut-être par faiblesse humaine, de-là vient que notre » mère la sainte Église a déterminé un certain jour au- » quel on fit généralement la commémoration de tous les » Saints, afin qu'on réparât, en cette solennité commune, » les omissions intervenues en leurs fêtes. Mais si telle » est la coutume introduite dans l'Église, à combien plus » forte raison doit-elle se pratiquer envers le vivifiant » sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, qui » est la gloire et la couronne de tous les Saints? On y » aura l'avantage d'y suppléer, par une pieuse diligence, » à tous les manquements qu'on aura peut-être commis » dans les autres offices de la messe; et les fidèles, à l'ap- » proche de cette fête, se remettant en mémoires leurs » fautes passées, viendront les expier en toute humilité, » en toute pureté de cœur, et demander à Dieu pardon » des irrévérences au temps de ces saints sacrifices, ou » de leur négligence à y assister.

» Certes, lorsque nous étions constitués en moindre di- » gnité, nous apprîmes autrefois qu'il avait été divine- » ment révélé à quelques catholiques que la Fête-Dieu » devait se solenniser dans l'Église universelle. » « Nous » donc, afin de fortifier et d'exalter la foi orthodoxe, nous » avons jugé à propos de statuer qu'outre la commémo- » ration quotidienne que l'Église fait de ce divin sacre- » ment, on en célébrât tous les ans une fête solennelle, » en lui désignant un jour exprès, savoir la cinquième » férie après l'octave de la Pentecôte. A quel jour la » multitude pieuse s'empressera de venir en foule dans » nos églises, où les clercs, comme les laïques, pleins d'une » sainte joie, chanteront des cantiques de louanges. Que » ce soit donc en ce saint jour que les cœurs des fidèles, » leurs bouches et leurs lèvres entonnent des hymnes » d'allégresse ; que ce soit en ce jour mémorable » que la foi triomphe, que l'espérance s'élève, que la » charité brille, que la piété s'applaudisse, que nos tem- » ples résonnent de chants mélodieux, et que les âmes

Digitized by Google

» pures tressaillent de joie. Que ce soit en ce jour de dé-
» votion que tous les fidèles courrent avec gaieté de cœur
» et avec une prompte obéissance, et que là, en s'acquit-
» tant de leurs devoirs, ils célèbrent dignement une si
» grande fête. Plaise à Dieu qu'une sainte ardeur les en-
» flamme de telle sorte que par leurs exercices de piété,
» ils croissent en mérites auprès de celui qui s'est livré
» pour prix de leur rachat, et qui se présente pour être
» leur nourriture en cette vie! plaise que ce même Dieu
» soit leur récompense en l'autre monde!

» C'est pourquoi nous vous avertissons et vous exhor-
» tons en notre Seigneur, et par cette constitution apos-
» tolique, nous vous commandons, en vertu de la sainte
» obéissance, et vous enjoignons que, pour la rémission
» des péchés, vous solennisiez dévotement, et tous les
» ans, une si excellente et glorieuse fête, la cinquième
» férie susdite, et que vous la fassiez célébrer avec soin
» dans toutes les églises et villes de vos diocèses. De plus,
» nous vous ordonnons d'exhorter vos sujets par vous-
» mêmes, et par d'autres, le dimanche précédant la fé-
» rie, qu'ils se préparent tellement par une entière et
» sincère confession, par des aumônes, prières et autres
» bonnes œuvres, qu'ils méritent d'être participants en ce
» jour de ce très précieux sacrement, et qu'ils puissent le
» manger avec respect, et par ce moyen recevoir un ac-
» croissement de grâces.

» Et comme nous voulons animer les fidèles par des
» dons spirituels, à célébrer et à respecter cette fête, nous
» accordons cent jours d'indulgences à ceux et celles qui,
» étant vraiment contrits et confessés, assisteront ce jour
» aux matines, à la messe, ou aux premières vêpres; et
» à ceux qui se trouveront à primes, tierce, sexte, none
» et complies, quarante jours pour chacune de ces heu-
» res. En outre, à ceux et celles qui, durant l'Octave,
» viendront aux matines, aux vêpres et à la messe, nous,
» appuyés de la miséricordieuse puissance de Dieu, et nous

Digitized by Google

» confiant dans l'autorité des bienheureux apôtres Pierre » et Paul, nous leur remettons, à chaque fois, cent jours » des pénitences qui leur sont enjointes. »

Les paroles de cette bulle montrent visiblement que c'est à tort que certains écrivains ont nié que l'institution de la Fête-Dieu eût pris naissance à Liége, et quels furent les motifs qui déterminèrent le St. Père à publier sa bulle. Envieux de faire honneur à sa patrie de cette institution, Onuphre, auteur italien, avance, mais faussement, que tout ce qu'on racontait de la révélation de la Fête-Dieu et d'une sainte recluse appelée Ève, n'était que des fables; mais sans la multitude des preuves que l'on pourrait apporter contre cette assertion aventurée, il ne s'agit que de peser les propres paroles du Pape : « lorsque nous étions, » dit ce St. Père, « constitués en moindre dignité, nous apprîmes qu'il avait été divinement révélé à quelques catholiques, que la Fête-Dieu devait se solenniser dans l'Église universelle; » où l'on voit que la révélation qui donna lieu à la fête, est clairement exprimée, et que ce ne pouvait être que celle qu'il avait apprise à Liége, puisqu'il dit lorsqu'il était constitué en moindre dignité, c'est-à-dire, lorsqu'il en était archidiacre du temps de Ste. Julienne, et qu'il fut consulté lui-même avec d'autres théologiens, pour décider s'il convenait de l'instituer. Le Pape ne parle nullement du miracle de Volsence dans sa bulle, d'où il résulte encore qu'il ne fut pas le motif de l'institution de la fête, mais bien le souvenir de ce qui s'était passé à Liége du temps de la prieure de Cornillon.

Urbain IV, pour consommer l'ouvrage de l'institution de la Fête-Dieu, mit tous ses soins et employa toute son autorité pour la faire recevoir dans toute l'Église. Il savait qu'entre toutes les personnes qui en avaient désiré et sollicité l'institution, la vierge Julienne en avait témoigné le plus d'empressement. Il s'informa à quelques ecclésiastiques liégeois qui étaient à Rome, si elle vivait encore; ils répondirent que non; mais qu'Ève, sa fidèle amie,

Digitized by Google

était en vie, et remplissait la ville et le pays de l'odeur de sa sainteté; qu'elle avait porté les chanoines de Saint-Martin à obéir les premiers au décret de l'évêque; qu'héritière de l'esprit et de la piété de Julienne, elle était embrasée du même amour envers le très Saint Sacrement, et qu'elle employait tout ce qui était en elle pour le faire adorer et lui rendre les honeurs qu'il méritait.

Au nom d'Ève, le Pape, qui la connaissait pour une zélée servante du Seigneur, s'arrêta; et persuadé qu'il ranimerait sa piété et sa dévotion, s'il la congratulait sur l'objet qu'elle avait le plus à cœur, il lui écrivit le bref suivant :

« Urbain, évêque, à notre chère fille en Jésus-Christ » Ève, recluse de Saint-Martin à Liége, salut et bénédic- » tion. Nous savons, ma chère fille, que vous avez désiré » de toute l'étendue de votre âme que la fête solennelle » du très sacré corps de notre Seigneur Jésus-Christ fût » instituée dans l'Église de Dieu. Nous vous annonçons » donc une sainte joie, et nous vous signifions qu'en vue » d'affermir de plus en plus la foi catholique, nous avons » jugé à propos de statuer qu'outre la commémoration » quotidienne que l'Église fait de cet adorable sacrement, » on en solennisât une fête spéciale; à quelle fin nous » lui avons désigné un certain jour, auquel les fidèles » puissent fréquenter avec dévotion nos églises; jour qui » deviendra pour tous la fête d'une joie intime, ainsi » qu'il est plus amplement exprimé dans nos lettres.

» Au reste, sachez que nous-même, à dessein de don- » ner au monde chrétien un salutaire exemple de cette » solennité, nous l'avons célébrée en présence des arche- » vêques, évêques, et autres prélats de l'Église, qui résidaient auprès du siége apostolique. Que votre âme bénisse donc le Seigneur; que votre esprit se glorifie en » lui, parce que vos yeux ont vu les merveilles que nous » avons préparées devant la face de tous les peuples. Ré- » jouissez-vous, parce que le Dieu tout-puissant vous ac-

Digitized by Google

» corde l'accomplissement de vos vœux; et que la pléni-
» tude de la grâce céleste mette sur vos lèvres des
» cantiques de louange et de jubilation.

» Et comme nous vous envoyons, par le porteur de nos
» présentes lettres, avec notre bulle, le cahier où est con-
» tenu l'office de la Fête-Dieu, nous voulons et vous or-
» donnons, par ce bref, de le recevoir avec dévotion, et
» d'en délivrer volontiers copie à toutes les personnes qui
» en demanderont. Nous vous requérons aussi d'insister
» par vos prières auprès de Celui qui a laissé sur la terre
» un mémorial si auguste de lui-même, pour qu'il nous
» accorde d'en-haut la grâce de gouverner utilement la
» sainte Église, qu'il a confiée à notre sollicitude. Donné
» à Orviette le 8e jour de Septembre, et de notre ponti-
» ficat la quatrième année. »

On peut plutôt s'imaginer que peindre la joie que la recluse Ève ressentit en recevant ce bref. Elle voyait une fête dont elle désirait depuis tant d'années l'institution, non-seulement approuvée et confirmée, mais étendue à toute l'Église par l'autorité supérieure du vicaire de Jésus-Christ en terre; elle se représentait la gloire qui en reviendrait au Seigneur, et considérait que dans la suite la célébration n'en serait plus restreinte au seul diocèse de Liége. Elle s'employa d'abord, suivant ce que le Souverain Pontife lui avait prescrit, à la faire chômer dans les églises où elle avait quelques rapports.

Cette sainte fille s'était acquis d'autant plus de crédit parmi les personnes pieuses et ecclésiastiques, qu'elle avait persisté, sans la moindre variation, dans le genre de vie austère qu'elle avait embrassé. On dit austère, parce qu'outre les mortifications du corps, on n'y est point exempt de dégoûts, d'ennuis, de chagrins, d'accablement d'esprit, de scrupules, de maladies; mais que ne peut pas une âme vertueuse, favorisée de la grâce? On ne sait pas précisément l'année de la mort d'Ève, mais on suppose avec vraisemblance que ce fut peu après qu'elle eut reçu le bref du

Digitized by Google

pape Urbain IV. Elle fut tirée de sa cellule où elle avait rendu saintement l'esprit, pour être inhumée avec pompe dans l'église de St.-Martin. Les chanoines, par estime pour sa sainteté, lui firent ériger un mausolée en marbre blanc, où son effigie était taillée en habit de recluse, avec son nom en grandes lettres. Au pilier voisin pendait un écriteau qui rapportait le précis de sa vie. Ce mausolée, dressé à l'occident de l'ancienne église, y a subsité jusqu'en 1312, époque de l'incendie de l'église sous l'épiscopat de Théobald, comte de Bar, évêque et prince de Liége.

Les chanoines de St.-Martin, qui avaient embrassé avec tant d'ardeur, la solennité de la Fête-Dieu, d'après le décret de l'évêque Robert, et qui ne l'avaient point interrompue, malgré les contradictions qu'ils avaient essuyées de la part de plusieurs personnes en place qui s'y opposaient, qui les tournaient même en ridicule, redoublèrent de zèle à la vue du bref apostolique; et pour laisser à la postérité, qui doit leur en tenir compte, un témoignage de leur zèle et de leur piété, ils reçurent le nouvel office que le Pape avait envoyé à Ève, et le firent chanter dans leur église.

Ce récit véridique détruit ce qu'avance Chapeauville, que les chanoines de St.-Martin avaient interrompu la célébration de la fête; mais Blœrus ajoute encore que nonobstant la défense que firent les premiers ecclésiastiques de la solenniser, ils n'y eurent aucun égard : « His tamen non obstantibus, S. Martini ecclesia a concepta devotione non recessit. »

Depuis ce temps cette fête a été célébrée dans l'insigne église de St.-Martin, avec l'ardeur et la piété les plus exemplaires; et l'on peut assurer avec vérité que l'exemple de ce digne chapitre a excité continuellement parmi les fidèles le culte et le zèle les plus justes et les plus légitimes.

Si sainte Julienne et la bienheureuse Ève furent les constantes promotrices de la fête du sacré corps du Sau-

Digitized by Google

veur, le chanoine de Lausanne y contribua aussi beaucoup; dès qu'il fut assuré des voies par lesquelles sainte Julienne l'avait proposée, il employa tout son pouvoir pour seconder l'œuvre du Seigneur. Julienne et Ève ne faisaient rien que par ses conseils, et intimement persuadé des grâces dont le Ciel les favorisait, il exhorta et engagea ses confrères à célébrer la fête. Ce saint homme parvint à une vénérable vieillesse, sans jamais perdre de vue le culte particulier que, de concert avec Julienne et Ève, il avait résolu de faire rendre à l'adorable sacrement de nos autels. On ignore le temps de sa mort, mais s'étant attaché pendant sa vie avec tant de zèle à un objet si digne d'une grande piété, on peut espérer, pour lui, la jouissance d'une béatitude éternelle. L'auteur anonyme des vies de Julienne et d'Ève soumit son ouvrage à sa censure, comme ayant été témoin oculaire des principaux événements qu'il y rapporte. Il fut inhumé dans l'église de St.-Martin, dont il n'avait cessé d'édifier les membres, ses confrères, par sa candeur, son désintéressement, sa piété et sa charité. Si la confiance que Julienne et Ève eurent en lui jusqu'à leur mort, fait son éloge; la considération que ses grandes vertus lui avaient acquise, donna beaucoup de poids à leurs paroles; de sorte qu'on put dire de lui : « Hic est sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo et inventus est justus. »

Urbain IV ayant adressé sa constitution à toute la chrétienté, on continua avec un nouveau zèle à célébrer la fête dans l'église de Saint-Martin et dans tout le diocèse de Liége, où toutes les oppositions et les railleries avaient cessé à la vue des lettres du pape. Mais il n'en fut pas de même en Italie et dans le reste du monde. Le Pontife étant décédé le 2 Octobre 1264, environ un mois après qu'il eut fait expédier son bref à la bienheureuse Ève; l'Italie ne pensa guère à la solenniser, parce que le St.-Père, prévenu par la mort, n'avait pas eu le temps d'en faire faire les cérémonies à Rome; de sorte qu'on crut

Digitized by Google

la chose oubliée; ou qu'on attendait pour voir dans quelle église on commencerait cette solennité.

Le siége pontifical ayant vaqué cinq mois, fut occupé par Clément IV, sous le pontificat duquel les troubles augmentèrent avec plus de violence, par les factions des Guelphes et des Gibelins qui chassèrent les papes de Rome, persécutèrent les ecclésiastiques, mirent les laïques dans les fers, et opprimèrent tous les gens de bien.

A la suite de ces troubles, l'Italie seule, pour ainsi dire, fut indifférente à la constitution d'Urbain IV, pour la célébration de la Fête-Dieu, tandis qu'elle fut reçue avec respect et avec joie dans les autres parties du monde. La Providence prépara ainsi aux siècles à venir un exemple de piété qui devait servir de moyen pour la faire recevoir partout.

Rodolphe de Habsbourg, comte dans le Brisgau et dans le territoire qu'on appelle aujourd'hui villes forestières, étant à la chasse, entendit le son d'une clochette qui précède ordinairement le Viatique qu'on porte aux malades; il s'arrêta à ce son, et vit un prêtre au bord d'une rivière qui se déchaussait pour la passer au gué. Ce prince lui ayant demandé ce qu'il faisait, et le prêtre lui ayant répliqué que portant le Viatique à un moribond, il se pressait de passer la rivière, dont le pont avait été emporté par les eaux; pour ne pas le priver d'un secours si nécessaire, il se jeta à terre, adora le saint Viatique, et fit monter le prêtre sur son cheval. Le malade ayant été administré, on renvoya le cheval au comte, qui ne permit plus que personne le montât, puisqu'il avait porté le maître du Ciel et de la terre.

Le comte étant allé le lendemain dans un monastère près de Zurich, pour y voir une religieuse de ses parentes célèbre par sa sainteté; elle lui dit d'un ton prophétique : « Hier, Rodolphe, vous fîtes une action très agréable à Dieu; c'est pourquoi je vous promets de sa part, et à vos descendants, d'heureux succès et les plus grands hon-

Digitized by Google

neurs. Faites seulement attention au nombre neuf, et vous verrez que Dieu récompensera votre piété. » Elle n'en dit pas davantage, et neuf jours, neuf semaines, neuf mois s'étant écoulés sans apparence d'exécution de cette promesse, Rodolphe la regarda comme une de ces choses dites à l'aventure, qui n'ont quelquefois du succès que par hasard. Il n'y pensait plus, lorsque la neuvième année, c'est-à-dire l'an 1273, il fut élu empereur à Francfort. Gusman, patriarche des Indes, Guliman, Albert Vidmanstad et Mathias Galenus, chancelier de l'université de Douai, rapportent cette histoire telle que nous venons de la redire, et plusieurs auteurs attribuent la protection particulière du Ciel dont a continuellement joui l'auguste maison d'Autriche, dont Rodolphe fut la tige, à la vénération et à la piété qu'on y témoigna toujours pour l'auguste sacrement des autels. Tous les dignes rejetons de cette auguste famille se sont toujours fait gloire de propager le culte de la sainte Eucharistie, et d'en soutenir le dogme avec un zèle et une piété dignes du plus sincère attachement pour Dieu et pour la vérité de la religion.

Nous aurons l'occasion d'en parler dans la suite. Qu'il nous suffise pour le moment d'ajouter ici à ces détails tirés du père Bertolet (1) que la fête touchante, due aux soins et aux larmes des saintes religieuses de Liége, reçut l'approbation de l'Église universelle réunie en concile à Vienne, l'an 1311, sous Clément V.

(1) Histoire de l'Instit. de la Fête-Dieu, édit. de 1846, Liége.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE XIII. — *De l'an* 768 *à l'an* 814. — Lois ecclésiastiques sous Charlemagne. — Religion et piété de ce prince. — Sa mort. — St. Grégoire d'Utrecht. — St. Ludger. — St. Gomer à Lierre. — St. Rumold ou Rombaud à Malines. 5

CHAPITRE XIV. — *De l'an* 814 *à l'an* 855. — Lois ecclésiastiques sous Louis-le-Débonnaire; réforme des chanoines, des chanoinesses et des moines. — St. Chrodegand, St. Odulphe, St. Benoît d'Aniane et St. Adalard. — Zèle de l'empereur pour la conversion des peuples du Nord. — Belges qui furent les apôtres de la Scandinavie : Ebbon, St. Anschaire et St. Rembert. — Invasion des Normands. 48

CHAPITRE XV. — *De l'an* 855 *à l'an* 891. — Mort de l'empereur Lothaire. — St. Folcuin, St. Hunfroi et St. Edmond. — Scandales de cette époque. — Tableau des ravages des Normands dans notre patrie. 84

CHAPITRE XVI. — *De l'an* 891 *à l'an* 912. — Le X^e^ siècle. — Conversion des Normands. — Hervée, archevêque de Rheims. — Sainteté de l'Église, malgré la corruption de quelques-uns de ses membres. 108

CHAPITRE XVII. — *De l'an* 912 *à l'an* 965. — Comtes et ducs de la Belgique. — St. Baudri d'Utrecht. — St. Gérard, abbé de Brogne, rétablit la règle dans plusieurs monastères. —

Digitized by Google

St. Guibert. — L'abbaye de Woulsor. — St. Dunstan. — Invasion des Hongrois. — Héraclius, évêque de Liége. — St. Brunon et la famille d'Othon-le-Grand. 130

CHAPITRE XVIII. — *De l'an* 965 *à l'an* 1026. — Ste. Adélaïde. — Notger. — St. Aufroi. — Grand mouvement religieux. — Conversion des Hongrois. — St. Henri, roi de Lorraine. — St. Macaire vient mourir à Gand. — St. Gui ou Guidon. — Évêques remarquables. 149

CHAPITRE XIX. — *De l'an* 1026 *à l'an* 1084. — Utrecht et ses évêques. — Liége. — Famine horrible. — Trève-de-Dieu. — Fondations pieuses. — Le bienheureux Richard et St. Poppon. — Obert, abbé de Gemblours. — Pieuses fondations. — Chanoines réguliers. — Abbayes d'Eenaeme, du St. Sépulcre et de Bergues-St.-Winoc. — Lietbert, évêque de Cambrai. — Grégoire VII. — St. Arnould. — Abbaye d'Oudenbourg. 173

CHAPITRE XX. — *De l'an* 1084 *à l'an* 1121. — Les Chartreux. — Abbayes d'Afflighem et de Dickelvinne. — Schisme. — Croisades. — Godefroid de Bouillon. — Nouvelles abbayes et nouveaux chapitres. — Odon, évêque de Cambrai. — Tanchelin. — L'empereur Henri IV. 206

CHAPITRE XXI. — *De l'an* 1121 *à l'an* 1133. — St. Norbert et l'ordre des Prémontrés. — Charles-le-Bon. — Nouveaux monastères. — Ste. Wivine. 225

CHAPITRE XXII. — *De l'an* 1133 *à l'an* 1153. — St. Bernard en Belgique. — Tournay séparé de Noyon. — Schisme. — St. Albert. — Nouvelles croisades. — Miracles de St. Bernard. 265

CHAPITRE XXIII. — *De l'an* 1153 *à l'an* 1200. — Le bienheureux Frédéric, abbé de Marie-Garde. — Couvents de la Frise. — Évêques schismatiques. — Les Béguines. — Le bien-

Digitized by Google

heureux Bernard le pénitent.— St. Gerlac. — St. Drogon.— St. Wahier. — St. Albert de Louvain. 295

CHAPITRE XXIV. — *De l'an* 1200 *à l'an* 1240. — Baudouin IX, empereur de Constantinople. — Reliques. — Nouveaux couvents. — Ordres de la Sainte Trinité, de S. Dominique et de S. François.—La bienheureuse Marie d'Oignies.— Ste. Christine la merveilleuse, et Ste. Lutgarde. 310

CHAPITRE XXV. — *De l'an* 1240 *à l'an* 1274. — Nouvelles fondations. — Les Carmes. — Les Guillelmites. — Les Ermites de St. Augustin. — St. Boniface de Bruxelles. — Henri de Gand et ses contemporains. — Albert-le Grand. — St. Thomas d'Aquin et St. Bonaventure. — Ste. Julienne de Liége et la fête du St. Sacrement. 342

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google